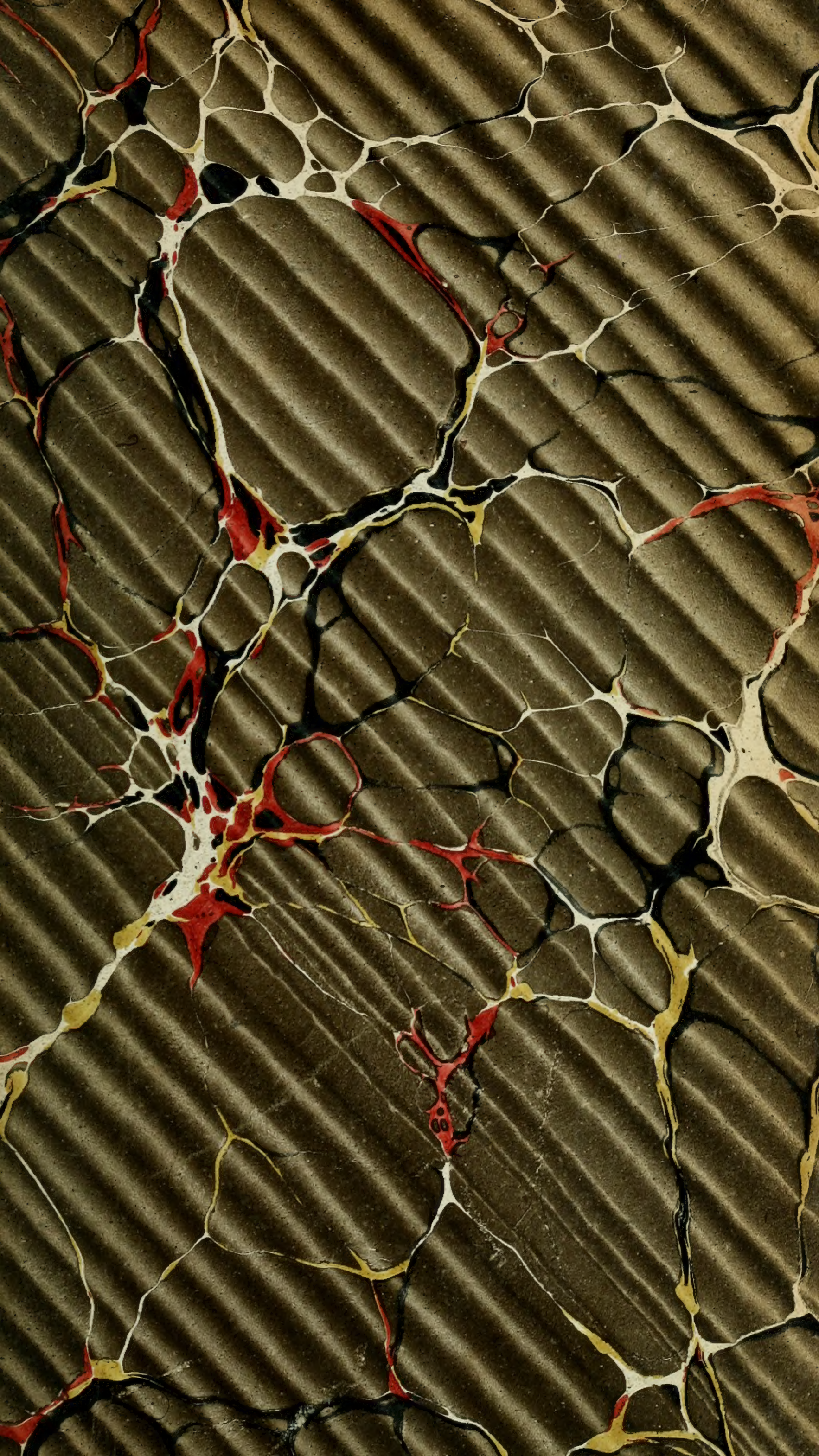

3 1761 07529890 1





HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.,
rue Saint-Benoît, 7. — 1853.

HISTOIRE

DE LA

RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE,

PAR J. H. MERLE D'AUBIGNÉ.

> J'appelle accessoire, l'estat des affaires de ceste vie caduque et transitoire. J'appelle principal, le gouvernement spirituel auquel reluit souverainement la providence de Dieu.
>
> THÉODORE DE BÈZE.

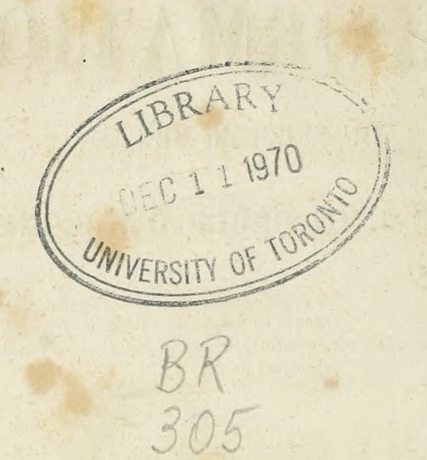
QUATRIÈME ÉDITION.

Tome Deuxième.

PARIS,
LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX,
RUE TRONCHET, 2.

M DCCC LIII.




LIBRARY
DEC 11 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

HISTOIRE

DE

LA RÉFORMATION

DU SEIZIÈME SIÈCLE.

LIVRE V.

LA DISPUTE DE LEIPZIG.

(1519.)

I.

Les dangers s'étaient accumulés autour de Luther et de la Réformation. L'appel du docteur de Wittemberg à un concile général était un nouvel attentat envers la puissance papale. Une bulle de Pie II avait prononcé la grande excommunication contre les empereurs même qui oseraient se rendre coupables d'une telle révolte. Frédéric de Saxe, peu affermi encore dans la doctrine évangélique, était prêt à renvoyer Luther de ses États [1]. Un nouveau message de Léon X aurait

[1] Lettre de l'Électeur à son envoyé à Rome. L. Opp. (L. XVII, p. 298.)

donc jeté le Réformateur au milieu d'étranger, eussent craint de se compromettre en recevant moine que Rome avait maudit. Et si même l'épée de quelque noble se fût élevée pour le défendre, ces simples chevaliers, méprisés des puissants princes de l'Allemagne, eussent dû bientôt succomber dans leur hasardeuse entreprise.

Mais au moment où tous les courtisans de Léon X le poussaient à des mesures de rigueur, et où un dernier coup eût fait tomber son adversaire en ses mains, ce pape changea subitement de conduite, et entra dans les voies de conciliation et d'apparente douceur [1]. On peut dire sans doute qu'il se fit illusion sur les dispositions de l'Électeur, et les crut plus favorables à Luther qu'elles ne l'étaient en réalité; on peut admettre que la voix publique, l'esprit du siècle, ces puissances toutes nouvelles alors, lui parurent entourer le Réformateur d'un inaccessible boulevard; on peut supposer, comme l'a fait un de ses historiens [2], qu'il suivit les mouvements de son jugement et de son cœur, qui inclinait à la douceur et à la modération; mais cette nouvelle manière d'agir de Rome, dans un tel moment, est si étrange, qu'il est impossible d'y méconnaître une plus haute et plus puissante main.

Un noble saxon, chambellan du pape et chanoine de Mayence, de Trèves et de Meissen, se trouvait alors à la cour de Rome. Il avait su s'y

[1] Rationem agendi prorsus oppositam inire statuit. (Cardinal Pallavicini, Hist. Concil. Trid. Vol. I, p. 51.)

[2] Vie de Léon X par Roscoe. Vol. IV, p. 2.

faire valoir. Il s'était vanté d'être un peu parent des princes saxons, en sorte que les courtisans romains lui donnaient quelquefois le titre de duc de Saxe. En Italie, il étalait sottement sa noblesse germanique; en Allemagne, il imitait gauchement les manières et l'élégance italiennes. Il aimait le vin [1], et son séjour à la cour de Rome avait accru ce vice. Cependant les courtisans romains fondaient sur lui de grandes espérances. Son origine allemande, ses manières insinuantes, son habileté dans les affaires, tout leur faisait espérer que Charles de Miltitz (c'était son nom) réussirait à arrêter par sa prudence la puissante révolution qui menaçait d'ébranler le monde.

Il importait de cacher le véritable objet de la mission du chambellan romain. On y réussit sans peine. Quatre ans auparavant, le pieux Électeur avait fait demander au pape la rose d'or. Cette rose, la plus belle des fleurs, représentait le corps de Jésus-Christ; elle était consacrée chaque année par le souverain pontife et offerte à l'un des premiers princes de l'Europe. On résolut de l'envoyer cette fois à l'Électeur. Miltitz partit, chargé d'examiner l'état des affaires et de gagner Spalatin et Pfeffinger, conseiller de l'Électeur. Il avait pour eux des lettres particulières. En cherchant à se concilier ainsi ceux qui entouraient le prince, Rome espérait devenir bientôt maîtresse de son redoutable adversaire.

[1] Nec ab usu immoderato vini abstinuit. (Pallavicini, Hist. Concil. Trid. I, p. 69.)

Arrivé en Allemagne au mois de décembre 1518, le nouveau légat s'appliqua, sur sa route, à sonder l'opinion publique. A son grand étonnement, il remarqua, partout où il s'arrêta, que la plupart des habitants étaient pour la réformation [1]. On parlait de Luther avec enthousiasme. Pour une personne favorable au pape, il en trouvait trois favorables au Réformateur [2]. Luther nous a conservé un trait de sa mission. « Que pensez-vous « du siége de Rome? » demandait souvent le légat à des hôtesses et à des servantes d'auberge. Un jour, l'une de ces pauvres femmes lui répondit naïvement : « Vraiment, nous ne savons si les « siéges que vous avez à Rome sont de pierre ou « de bois [3]. »

Le seul bruit de l'arrivée du nouveau légat remplit la cour de l'Électeur, l'université, la ville de Wittemberg et toute la Saxe, de soupçons et de méfiance. « Grâce à Dieu, Martin respire encore, » écrivait Mélanchton effrayé [4]. On assurait que le chambellan romain avait reçu l'ordre de s'emparer de Luther par ruse ou par violence. On recommandait de tous côtés au docteur de se tenir en

[1] Sciscitatus perviam Miltitzius quanam esset in æstimatione Lutherus... sensit de eo cum admiratione homines loqui. (Pallavicini, Hist. Concil. Trid. Tom. I, p. 51.)

[2] Ecce ubi unum pro papa stare inveni, tres pro te contra papam stabant. (L. Opp. Lat., in Præf.)

[3] Quid nos scire possumus quales vos Romæ habeatis sellas, ligneasne an lapideas? (Ibid.)

[4] Martinus noster, Deo gratias, adhuc spirat. (Corpus reformatorum edidit Bretschneider. I, 61.)

garde contre les embûches de Miltitz. « Il arrive, « lui disait-on, pour se saisir de vous et vous li- « vrer au pape. Des personnes dignes de foi ont « vu les brefs dont il est porteur. « — « J'attends « la volonté de Dieu, » répondit Luther[1].

En effet, Miltitz arrivait chargé de lettres adressées à l'Électeur, à ses conseillers, aux évêques et au bourgmestre de la ville de Wittemberg. Il était muni de soixante-dix brefs apostoliques. Si les flatteries et les faveurs de Rome atteignaient leur but, si Frédéric livrait Luther entre ses mains, ces soixante-dix brefs devaient, en quelque sorte, lui servir de passe-ports. Il voulait en produire et en afficher un dans chacune des villes qu'il aurait à traverser, et il espérait réussir ainsi à traîner sans opposition son prisonnier jusqu'à Rome[2].

Le pape semblait avoir pris toutes ses mesures. Déjà à la cour électorale on ne savait plus quel parti prendre. On eût résisté à la violence; mais qu'opposer au chef de la chrétienté, parlant avec tant de douceur et une si grande apparence de raison? Ne serait-il pas à propos, disait-on, de cacher Luther quelque part, jusqu'à ce que l'orage fût passé?... Un événement imprévu vint sortir Luther, l'Électeur et la réformation de cette situation difficile. L'aspect du monde changea tout à coup.

Le 12 janvier 1519 Maximilien, empereur d'Al-

[1] Expecto consilium Dei. (L. Epp. I, p. 191.)

[2] Per singula oppida affigeret unum, et ita tutus me perduceret Romam. (L. Opp. Lat., in Præf.

lemagne, mourut. Frédéric de Saxe, conformément à la constitution germanique, devint administrateur de l'Empire. Dès lors l'Électeur ne craignit plus les projets des nonces. Des intérêts nouveaux vinrent agiter la cour de Rome, la forcèrent à user de ménagement dans ses négociations avec Frédéric, et arrêtèrent le coup que méditaient sans doute Miltitz et de Vio.

Le pape avait un vif désir d'éloigner Charles d'Autriche, déjà roi de Naples, du trône impérial. Il pensait qu'un roi son voisin était plus à craindre qu'un moine d'Allemagne. Désireux de s'assurer l'Électeur, qui en cette affaire pouvait lui être d'un grand secours, il résolut de donner quelque relâche au moine, pour mieux s'opposer au roi; mais l'un et l'autre firent des progrès malgré lui. Ainsi changea Léon X.

Une autre circonstance vint encore détourner l'orage suspendu sur la Réformation. Des troubles politiques éclatèrent aussitôt après la mort de l'Empereur. Au sud de l'Empire, la confédération souabe voulait punir Ulric de Wurtemberg, qui lui était devenu infidèle. Au nord, l'évêque de Hildesheim se jetait, les armes à la main, sur l'évêché de Minden et sur les terres du duc de Brunswick. Comment, au milieu de ces agitations, les grands du siècle auraient-ils pu attacher quelque importance à une dispute sur la rémission des péchés? Mais Dieu fit surtout servir aux progrès de la réforme la réputation de sagesse de l'Électeur, devenu vicaire de l'Empire, et la protection qu'il accordait aux nouveaux docteurs. « La tem-

« pete suspendit ses fureurs, dit Luther; l'excom-
« munication papale commença à tomber dans
« le mépris. A l'ombre du vicariat de l'Électeur,
« l'Évangile se répandit au loin, et il en résulta
« un grand dommage pour le papisme[1] »

D'ailleurs, pendant un interrègne les défenses les plus sévères perdaient naturellement de leur force. Tout devenait plus libre et plus facile. Le rayon de liberté qui vint luire sur ces commencements de la réforme développa puissamment cette plante encore délicate, et l'on put reconnaître dès lors combien la liberté politique serait favorable aux progrès du christianisme évangélique.

Miltitz, arrivé en Saxe déjà avant la mort de Maximilien, s'était empressé de se rendre auprès de son ancien ami Spalatin; mais à peine avait-il commencé ses plaintes contre Luther, que le chapelain avait éclaté contre Tezel. Il avait instruit le nonce des mensonges et des blasphèmes du vendeur d'indulgences, et lui avait déclaré que toute l'Allemagne attribuait au Dominicain la division qui déchirait l'Église.

Miltitz avait été étonné. D'accusateur il était devenu accusé. Ce fut sur Tezel que se porta alors toute sa colère. Il le somma de se rendre à Altenbourg pour se justifier devant lui.

Le Dominicain, aussi lâche que fanfaron, craignant le peuple que ses fraudes avaient irrité,

[1] Tunc desiit paululum sævire tempestas.... (L. Opp. Lat., in Præf.)

avait cessé de courir les villes et les campagnes, et se tenait caché à Leipsig, dans le collége de Saint-Paul. Il pâlit en recevant la lettre de Miltitz. Rome même l'abandonne; elle le menace, elle le condamne; elle veut le tirer du seul asile où il se croit en sûreté, et l'exposer à la colère de ses ennemis... Tezel refusa de se rendre à l'invitation du nonce. « Certes, écrivit-il à Miltitz le 31 dé-« cembre 1518, je ne regretterais pas la peine du « voyage si je pouvais sortir de Leipsig sans péril « pour ma vie; mais l'augustin Martin Luther a « tellement ému et soulevé les hommes puissants « contre moi, que je ne suis en sûreté nulle part. « Un grand nombre de partisans de Luther ont « juré ma mort. Je ne puis donc me rendre vers « vous[1]. » Il y avait un contraste frappant entre ces deux hommes, que renfermaient alors le collége de Saint-Paul à Leipsig et le cloître des Augustins à Wittemberg. Le serviteur de Dieu montrait un courage intrépide en présence du danger, le serviteur des hommes une méprisable lâcheté.

Miltitz avait ordre d'employer d'abord les armes de la persuasion, et ce n'était que si cette voie ne réussissait pas qu'il devait produire ses soixante-dix brefs, et faire en même temps usage de toutes les faveurs romaines pour porter l'Électeur à réprimer Luther. Il témoigna donc le désir d'avoir une entrevue avec le Réformateur. Leur ami commun, Spalatin, offrit sa maison pour cet usage,

[1] Loscher, II, 567.

et Luther quitta Wittemberg le 2 ou le 3 janvier, pour se rendre à Altenbourg.

Miltitz épuisa dans cette entrevue toutes les finesses d'un diplomate et d'un courtisan romain. A peine Luther fut-il arrivé, que le nonce s'approcha de lui avec de grandes démonstrations d'amitié. « Oh! pensa Luther, comme sa violence s'est « changée en douceur! Ce nouveau Saül venait en « Allemagne, armé de plus de soixante-dix brefs « apostoliques, pour me conduire vivant et chargé « de chaînes dans l'homicide Rome; mais le Sei- « gneur l'a renversé en chemin [1]. »

« Cher Martin, lui dit le chambellan du pape, « d'une voix caressante, je croyais que vous étiez « un vieux théologien, qui, assis tranquillement « derrière son poêle, avait des quintes théologi- « ques; mais je vois que vous êtes encore un jeune « homme, et dans vos meilleures années [2]. Savez- « vous, continua-t-il en prenant un ton plus grave, « que vous avez enlevé le monde entier au pape, « et que vous vous l'êtes attaché [3]? » Miltitz n'ignorait pas que c'est en flattant l'orgueil des hommes qu'on réussit le mieux à les séduire; mais il ne connaissait pas celui auquel il avait affaire. « Quand « j'aurais une armée de vingt-cinq mille hommes,

[1] Sed per viam a Domino prostratus... mutavit violentiam in benevolentiam fallacissime simulatam. (L. Epp. I, page 206.)

[2] O Martine, ego credebam te esse senem aliquem theologum, qui post fornacem sedens. . . . (L. Opp. Lat., in Præf.)

[3] Quod orbem totum mihi conjunxerim et papæ abstraxerim. (L. Epp. I, p. 231.)

« ajouta-t-il, je n'entreprendrais vraiment pas de « vous enlever de ce pays et de vous conduire à « Rome[1]. » Rome, malgré sa puissance, se sentait faible devant un pauvre moine, et le moine se sentait fort devant Rome. « Dieu arrête sur le ri-« vage les flots de la mer, disait Luther, et il les « arrête.... avec du sable[2]. »

Le nonce, croyant avoir ainsi préparé l'esprit de son adversaire, poursuivit en ces termes : « Ban-« dez vous-même la plaie que vous avez faite à « l'Église, et que seul vous pouvez guérir. Gardez-« vous, ajouta-t-il en laissant couler quelques lar-« mes, gardez-vous d'exciter une tempête qui cau-« serait la ruine de la chrétienté[3]. » Puis il en vint peu à peu à insinuer qu'une rétractation pouvait seule réparer le mal; mais il adoucit aussitôt ce que ce mot pouvait avoir de choquant, en donnant à entendre à Luther qu'il avait pour lui la plus haute estime, et en s'emportant contre Tezel. Le filet était tendu d'une main habile : comment ne pas y être pris? « Si l'archevêque de Mayence « m'avait parlé ainsi dès le commencement, dit « plus tard le Réformateur, cette affaire n'aurait « pas fait tant de bruit[4]. »

Luther prit alors la parole, et exposa avec calme,

[1] Si haberem 25 millia armatorum, non confiderem te posse a me Romam perduci. (L. Opp. Lat., in Præf.)

[2] L. Opp. (W.) XXII.

[3] Profusis lacrymis, ipsum oravit ne tam perniciosam christiano generi tempestatem cieret. (Pallavicini, I, 52.)

[4] Non evasisset res in tantum tumultum. (L. Opp. Lat., in Præf.)

mais avec dignité et avec force, les justes plaintes de l'Église ; il exprima toute son indignation contre l'archevèque de Mayence, et se plaignit noblement de la manière indigne dont Rome l'avait traité, malgré la pureté de ses intentions. Miltitz, qui ne s'était pas attendu à un langage aussi ferme, sut cependant maîtriser sa colère.

« Je vous offre, reprit Luther, de garder à l'ave-
« nir le silence sur ces matières et de laisser cette
« affaire mourir d'elle-mème[1], pourvu que de leur
« còté mes adversaires se taisent; mais si l'on conti-
« nue à m'attaquer, bientòt d'une petite querelle
« naîtra un combat sérieux. Mes armes sont toutes
« prètes. — Je ferai plus encore, ajouta-t-il un
« instant après, j'écrirai à Sa Sainteté, pour recon-
« naître que j'ai été un peu trop violent, et pour
« lui déclarer que c'est comme un enfant fidele de
« l'Église que j'ai combattu des prédications qui
« attiraient sur elle les moqueries et les injures
« du peuple; je consens mème à publier un écrit
« dans lequel j'inviterai tous ceux qui lisent mes
« livres à ne point y voir d'attaques contre l'Église
« romaine, et à lui demeurer soumis. Oui, je suis
« disposé à tout faire et à tout supporter; mais
« quant à une rétractation, ne l'espérez jamais de
« moi. »

Miltitz comprit au ton décidé de Luther que le plus sage était de paraître satisfait de ce que le Réformateur voulait bien promettre. Il proposa seulement qu'on prît un archevèque pour arbitre

[1] Und die Sache sich zu Tode bluten. (L. Epp. I, 207.)

de quelques points qu'il y aurait à débattre. « Soit, « dit Luther; mais je crains fort que le pape ne « veuille pas accepter un juge; dans ce cas, je n'ac- « cepterai pas non plus le jugement du pape, et « alors la lutte recommencera. Le pape composera « le texte, et moi j'en ferai le commentaire. »

Ainsi se termina la première entrevue de Luther et de Miltitz. Ils en eurent une seconde, dans laquelle la trève ou plutôt la paix fut signée. Luther fit aussitôt part à l'Électeur de ce qui s'était passé. « Sérénissime prince et très-gracieux seigneur, lui « écrivait-il, je m'empresse de faire connaître très- « humblement à Votre Altesse Électorale que « Charles de Miltitz et moi sommes enfin tombés « d'accord, et avons terminé l'affaire en arrêtant « les deux articles suivants :

« Premièrement : il est défendu aux deux partis « de prècher, d'écrire et d'agir davantage quant à « la dispute qui s'est élevée.

« Secondement : Miltitz fera immédiatement « connaître au Saint-Père l'état des choses. Sa « Sainteté ordonnera à un évêque éclairé de s'en- « quérir de l'affaire, et d'indiquer les articles « erronés que je dois rétracter. Si l'on me prouve « que je suis dans l'erreur, je me rétracterai vo- « lontiers, et je ne ferai plus rien qui puisse nuire « à l'honneur ni à l'autorité de la sainte Église « romaine [1]. »

L'accord ainsi fait, Miltitz parut tout joyeux. « Depuis cent ans, s'écria-t-il, aucune affaire n'a

[1] L. Epp. I, 209.

« causé plus de souci que celle-ci aux cardinaux « et aux courtisans romains. Ils auraient donné « dix mille ducats plutôt que de consentir à ce « qu'elle durât plus longtemps[1]. »

Le chambellan du pape n'épargnait aucune démonstration auprès du moine de Wittemberg. Tantôt il témoignait de la joie, tantôt il versait des larmes. Cet étalage de sensibilité toucha peu le Réformateur ; mais il se garda de faire connaître ce qu'il en pensait. « Je n'eus pas l'air de com- « prendre ce que signifiaient ces larmes de croco- « dile[2], » dit-il. On prétend que le crocodile pleure quand il ne peut saisir sa proie.

Miltitz invita Luther à souper. Le docteur accepta. Son hôte mit de côté la roideur attribuée à sa charge, et Luther se laissa aller à la gaieté de son caractère. Le repas fut joyeux[3], et le moment de se séparer étant venu, le légat tendit les bras au docteur hérétique, et le baisa[4]. « Baiser de « Judas, » pensa Luther. « J'eus l'air, écrivit-il à « Staupitz, de ne pas comprendre toutes ces ma- « nières italiennes[5]. »

Ce baiser devait-il véritablement réconcilier en-

[1] Ab integro jam sæculo nullum negotium Ecclesiæ contigisse quod majorem illi sollicitudinem incussisset. (Pallavicini, tom. I, p. 52.)

[2] Ego dissimulabam has crocodili lacrymas a me intelligi. (L. Epp. I, 216.)

[3] Atque vesperi, me accepto, convivio lætati sumus. (Ibid. 231.)

[4] Sic amice discessimus, etiam cum osculo (Judæ scilicet). (Ibid. 216.)

[5] Has italitates. (L. Epp. I, 231.)

tre elles Rome et la réforme naissante? Miltitz l'espérait, et il s'en réjouissait; car il voyait de plus près que les courtisans de Rome les terribles suites que la réformation pouvait avoir pour la papauté. Si Luther et ses adversaires se taisent, se disait-il, la dispute sera finie, et Rome, en faisant naître des circonstances favorables, regagnera toute son ancienne influence. Il semblait donc qu'on fût bien près de la fin du débat. Rome avait tendu les bras, et le réformateur paraissait s'y être jeté; mais cette œuvre était, non d'un homme, mais de Dieu. L'erreur de Rome a été de voir la querelle d'un moine là où il y avait un réveil de l'Église. Les baisers d'un chambellan du pape ne pouvaient pas arrêter le renouvellement de la chrétienté. Miltitz, pensant ramener ainsi les Luthériens, faisait bonne mine à tous, acceptait les invitations qu'on lui adressait, et s'asseyait à table avec les hérétiques. Mais, bientôt pris de vin (c'est un pape qui le dit[1]), le nonce pontifical n'était plus maître de sa langue; les Saxons s'amusaient à le faire parler sur le Pape et sur la cour de Rome, et Miltitz, conformément au vieux proverbe *in vino veritas*, racontait, dans son intarissable babil, toutes les pratiques et tous les désordres de la Papauté. Les convives souriaient, le pressaient de questions curieuses; et tout était mis à nu par le nonce. On prenait note de ses révélations; et plus tard ces scandales furent reprochés

[1] Sæpe perturbatus vino. (Instructio data nuntio, etc., 24 octobre 1536. Cité par Ranks.)

publiquement aux Romains, dans la diète de Worms. Le pape Paul III se plaignit qu'on avait mis dans la bouche de son envoyé des fables dénuées de tout fondement; et il enjoignit en secret à ses légats de se défier à l'avenir de leurs convives, tout en leur faisant bonne mine.

Miltitz, fidèle à l'accord qu'il venait de conclure, se rendit d'Altenbourg à Leipsig, où se trouvait Tezel. Il n'était pas besoin de lui fermer la bouche; car, plutôt que de parler il se fût caché, s'il l'eût pu, dans les entrailles de la terre; mais le nonce voulait décharger sur lui sa colère. A peine arrivé à Leipsig, Miltitz fit citer le malheureux Tezel. Il l'accabla de reproches, l'accusa d'être l'auteur de tout le mal, et le menaça de l'indignation du pape[1]. Ce n'était pas assez. L'agent de la maison Fugger, qui se trouvait alors à Leipsig, fut confronté avec lui. Miltitz présenta au Dominicain les comptes de cette maison, les papiers qu'il avait lui-même signés, et lui prouva qu'il avait dépensé inutilement ou volé des sommes considérables.... Le malheureux, que rien n'épouvantait au jour de ses triomphes, fut accablé sous ces justes accusations; il tomba dans le désespoir; sa santé s'altéra; il ne savait plus où cacher sa honte. Luther apprit le misérable état de son ancien adversaire, et seul il en fut touché. « J'ai pitié « de Tezel, » écrivait-il à Spalatin[2]. Il ne s'en tint

[1] Verbis minisque pontificiis ita fregit hominem hactenus terribilem cunctis et imperterritum stentorem. (L. Opp., in Præf.)

[2] Doleo Tetzelium.... (L. Epp. I, 223.)

pas à ces paroles. Ce n'était pas l'homme qu'il avait haï, c'étaient ses mauvaises actions. Au moment où Rome l'accablait de sa colère, il lui écrivit une lettre pleine de consolations. Mais tout fut inutile. Tezel, poursuivi par les remords de sa conscience, effrayé par les reproches de ses meilleurs amis, et redoutant la colère du Pape, mourut misérablement quelque temps après. On crut que la douleur avait causé sa mort[1].

Luther, fidèle aux promesses qu'il avait faites à Miltitz, écrivit, le 3 mars, au pape la lettre suivante :

« Bienheureux Père ! que votre Béatitude dai-
« gne tourner ses oreilles paternelles, qui sont
« comme celles de Christ même, vers votre pauvre
« brebis, et écouter avec bonté son bêlement.
« Que ferai-je, très-saint Père ? Je ne puis sup-
« porter l'éclat de votre colère, et je ne sais com-
« ment y échapper. On me demande de me rétrac-
« ter. Je me hâterais de le faire si cela pouvait
« conduire au but que l'on se propose. Mais les
« persécutions de mes adversaires ont répandu au
« loin mes écrits, et ils sont trop profondément
« gravés dans les cœurs, pour qu'il soit possible
« de les en retirer. Une rétractation ne ferait que
« déshonorer toujours plus l'Église de Rome, et
« placer sur les lèvres de tous un cri d'accusation
« contre elle. Très-saint Père ! je le déclare en pré-
« sence de Dieu et de toutes ses créatures ; je n'ai

[1] Sed conscientia indignitate Papæ forte occubuit. (L. Opp., in Præf.)

« jamais voulu et je ne veux point encore porter « atteinte, par la force ou par la ruse, à la puis- « sance de l'Église romaine, ni à celle de Votre « Sainteté. Je reconnais que rien dans le ciel ni « sur la terre ne doit être mis au-dessus de cette « Église, si ce n'est Jésus-Christ, le Seigneur de « tous [1]. »

Ces paroles pourraient paraître étranges, et même répréhensibles, dans la bouche de Luther, si l'on ne se rappelait qu'il vint à la lumière, non tout à coup, mais par une marche lente et progressive. Elles témoignent, ce qui est fort important, que la réformation n'a pas été simplement une opposition a la papauté. Ce n'est pas la guerre faite à telle ou telle forme, ce n'est pas telle ou telle tendance négative qui l'ont accomplie. L'opposition au pape n'y fut qu'en seconde ligne. Une vie nouvelle, une doctrine positive en furent le principe générateur. « Jésus-Christ, Seigneur de « tous, et qui doit être préféré à tout, » et à Rome elle-même, comme le dit Luther à la fin de sa lettre, voilà la cause essentielle de la révolution du seizième siècle.

Il est probable que quelque temps auparavant le pape n'eût pas laissé passer inaperçue une lettre où le moine de Wittemberg refusait nettement toute rétractation. Mais Maximilien était mort; on s'occupait du choix de son successeur : et la lettre de Luther fut négligée, au milieu des

[1] Præter unum Jesum Christum, Dominum omnium. (L. Epp. I, p. 234.)

intrigues politiques qui agitaient alors la ville du pontife.

Le réformateur employait mieux son temps que son puissant adversaire. Tandis que Léon X, occupé des intérêts qu'il avait comme prince temporel, mettait tout en œuvre pour écarter du trône un voisin qu'il redoutait, Luther croissait chaque jour en connaissances et en foi. Il étudiait les décrets des papes ; et les découvertes qu'il faisait modifiaient beaucoup ses idées. « Je lis les « décrets des pontifes, écrit-il à Spalatin, et (je « te le dis à l'oreille) je ne sais si le pape est l'An- « techrist lui-même ou s'il est son apôtre, tellement « Christ y est dénaturé et crucifié[1]. »

Cependant il estimait toujours l'ancienne Église de Rome, et ne pensait point à une séparation. « Que l'Église romaine, dit-il dans l'explication « qu'il avait promis à Miltitz de publier, soit « honorée de Dieu par-dessus toutes les autres, « c'est ce dont on ne peut douter. Saint Pierre, « saint Paul, quarante-six papes, plusieurs cen- « taines de milliers de martyrs, ont répandu leur « sang dans son sein et y ont vaincu l'enfer et le « monde, en sorte que le regard de Dieu repose « particulièrement sur elle. Quoique tout s'y « trouve maintenant en un bien triste état, ce « n'est pas un motif pour se séparer d'elle. Au « contraire, plus les choses y vont mal, plus on « doit lui demeurer attaché ; car ce n'est pas par

[1] Nescio an papa sit Antichristus ipse vel apostolus ejus. (L. Epp. I, 239.)

« la séparation qu'on la rendra meilleure. Il ne « faut pas abandonner Dieu à cause du diable, et « les enfants de Dieu qui se trouvent encore à « Rome, à cause de la multitude des méchants. Il « n'y a aucun péché, aucun mal, qui doive dé- « truire la charité, ni rompre l'unité. Car la cha- « rité peut toute chose, et rien n'est difficile à « l'unité. »

Ce ne fut pas Luther qui se sépara de Rome : ce fut Rome qui se sépara de Luther, et qui rejeta ainsi la foi antique de l'Église catholique dont il était alors le représentant. Ce ne fut pas Luther qui enleva à Rome son pouvoir, et qui fit descendre son évêque d'un trône usurpé ; les doctrines qu'il annonçait, la parole des apôtres que Dieu manifestait de nouveau dans l'Église universelle avec un grand pouvoir et une admirable pureté, purent seules prévaloir contre cette puissance, qui depuis des siècles asservissait l'Église.

Ces déclarations de Luther, publiées à la fin de février, ne satisfaisaient point encore Miltitz et de Vio. Ces deux vautours, ayant l'un et l'autre manqué leur proie, s'étaient retirés dans les murs antiques de Trèves. Là, secondés par le prince archevêque, ils espéraient atteindre ensemble le but que chacun d'eux avait manqué isolément. Les deux nonces comprenaient qu'il n'y avait plus rien à attendre de Frédéric, revêtu dans l'Empire du pouvoir suprême. Ils voyaient que Luther persistait à refuser toute rétractation.

[1] L. Opp. L. XVII, 224.

Le seul moyen de réussir était de soustraire le moine hérétique à la protection de l'Électeur et de l'attirer près d'eux. Quand une fois le réformateur sera à Trèves, dans un État soumis à un prince de l'Église, il sera bien habile s'il en sort sans avoir pleinement satisfait aux exigences du souverain pontife. Ils se mettent aussitôt à l'œuvre. « Luther, dit Miltitz à l'Électeur-archevêque « de Trèves, a accepté Votre Grâce comme arbi- « tre. Appelez-le donc devant vous. » L'Électeur de Trèves écrivit en conséquence, le 3 mai, à l'Électeur de Saxe, pour le prier de lui envoyer Luther. De Vio, et ensuite Miltitz lui-même, écrivirent aussi à Frédéric, pour lui annoncer que la rose d'or était arrivée à Augsbourg chez les Fugger. C'était, pensaient-ils, le moment de frapper le coup décisif.

Mais les choses sont changées, ni Frédéric ni Luther ne se laissent ébranler. L'Électeur a compris sa nouvelle position. Il ne craint plus le pape; bien moins encore craint-il ses serviteurs. Le réformateur, voyant Miltitz et de Vio réunis, devine le sort qui l'attend s'il se rend à leur invitation. « Partout, dit-il, et de toute manière, on cherche « ma vie[1]. » D'ailleurs, il a demandé que le pape se prononce, et le pape, tout occupé de couronnes et d'intrigues, n'a point parlé. Luther écrivit à Miltitz : « Comment pourrais-je me mettre « en route sans un ordre de Rome, au milieu

[1] Video ubique, undique, quocumque modo, animam meam quæri. (L. Epp. I, 274. 16 mai.)

« des troubles dont l'Empire est agité? Comment « affronter tant de périls, et m'exposer à des dé- « penses si considérables, moi le plus pauvre des « hommes? »

L'Électeur de Trèves, homme sage, modéré, ami de Frédéric, voulait ménager celui-ci. Il n'avait d'ailleurs aucune envie de se mêler de cette affaire, à moins d'y être positivement appelé. Il convint donc avec l'Électeur de Saxe qu'on en renverrait l'examen à la prochaine diète, et ce ne fut que deux ans plus tard, à Worms, qu'elle s'assembla.

Tandis qu'une main providentielle écartait l'un après l'autre tous les dangers qui menaçaient Luther, celui-ci s'avançait avec courage vers un but qu'il ignorait lui-même. Sa réputation grandissait; la cause de la vérité se fortifiait; le nombre des étudiants de Wittemberg augmentait; et parmi eux se trouvaient les jeunes hommes les plus distingués de l'Allemagne. « Notre ville, écrivait Lu- « ther, peut à peine recevoir tous ceux qui y arri- « vent; » et dans une autre occasion: « Le nombre « des étudiants augmente excessivement, et comme « une eau qui déborde[1]. »

Mais déjà ce n'était plus en Allemagne seulement que la voix du réformateur se faisait entendre. Elle avait passé les frontières de l'Empire, et commençait à ébranler, parmi les divers peuples de la chrétienté, les fondements de la puissance romaine. Frobenius, fameux imprimeur de Bâle,

[1] Sicut aqua inundans. (L. Epp. I, p. 278 et 279.)

avait publié la collection des œuvres de Luther. Elle se répandit avec rapidité. A Bâle, l'évêque lui-même applaudissait à Luther. Le cardinal de Sion, après avoir lu ses ouvrages, s'écriait avec un peu d'ironie, en jouant sur son nom : « O Luther, tu « es un véritable Luther! » (un véritable purificateur, *Lauterer*).

Érasme se trouvait à Louvain quand les écrits de Luther parvinrent dans les Pays-Bas. Le prieur des augustins d'Anvers, qui avait étudié à Wittemberg, et qui, d'après le témoignage d'Érasme, possédait le vrai christianisme primitif, d'autres Belges encore les lurent avec avidité. Mais ceux qui ne cherchaient que leurs intérêts, dit le savant de Rotterdam, et qui nourrissaient le peuple de contes de vieilles femmes, firent éclater un sombre fanatisme. « Je ne saurais vous dire, écrit « Érasme à Luther, les émotions, les agitations « vraiment tragiques auxquelles vos écrits ont « donné lieu[1]. »

Frobenius envoya six cents exemplaires de ces ouvrages en France et en Espagne. On les vendit publiquement à Paris. Les docteurs de la Sorbonne les lurent alors, à ce qu'il paraît, avec approbation. Il était temps, dirent plusieurs d'entre eux, que ceux qui s'occupent des saintes lettres parlassent avec une telle liberté. En Angleterre, ces livres furent reçus avec plus d'empressement encore. Des négociants espagnols les firent tra-

[1] Nullo sermone consequi queam quas tragœdias hic excitarint tui libelli.... (Erasm. Epp. VI, 4.)

duire en leur langue, et envoyer d'Anvers dans leur patrie. « Certainement ces négociants étaient « de sang maure, » dit Pallavicini[1].

Calvi, savant libraire de Pavie, porta en Italie un grand nombre d'exemplaires de ces livres, et les répandit dans toutes les villes transalpines. Ce n'était point l'amour du gain qui animait cet homme de lettres, mais le désir de contribuer au réveil de la piété. La force avec laquelle Luther soutenait la cause de Christ le pénétrait de joie. « Tous les hommes savants de l'Italie, écrivait-il, « se joindront à moi, et nous vous enverrons des « vers composés par nos écrivains les plus distin-« gués. »

Frobenius, en faisant parvenir à Luther un exemplaire de cette publication, lui raconta toutes ces réjouissantes nouvelles, et ajouta : « J'ai « vendu tous les exemplaires, excepté dix, et je « n'ai jamais fait une si bonne affaire. » D'autres lettres encore exprimaient à Luther la joie que causaient ses ouvrages. « Je me réjouis, dit-il, de « ce que la vérité plaît si fort, bien qu'elle parle « avec si peu de science et d'une manière si bar-« bare[2] ».

Tel fut le commencement du réveil dans les divers pays de l'Europe. Si l'on en excepte la Suisse et même la France, où l'Évangile s'était déjà fait entendre, l'arrivée des écrits du docteur de

[1] Maurorum stirpe prognatis. (Pallav. I, 91.)

[2] In his id gaudeo, quod veritas tam barbare et indocte loquens adeo placet. (L. Epp. I, 255.)

Wittemberg forme partout la première page de l'histoire de la Réformation. Un imprimeur de Bâle répandit ces premiers germes de la vérité. Au moment où le pontife romain pense étouffer l'œuvre en Allemagne, elle commence en France, dans les Pays-Bas, en Italie, en Espagne, en Angleterre et en Suisse. Quand Rome abattrait le tronc primitif, qu'importe?... les semences sont déjà partout répandues.

II.

Tandis que le combat commençait au dehors de l'Empire, il paraissait presque cesser au dedans. Les plus fougueux soldats de Rome, des moines franciscains de Jüterbock, qui avaient imprudemment attaqué Luther, s'étaient hâtés, après une vigoureuse réponse du réformateur, de rentrer dans le silence. Les partisans du pape se taisaient. Tezel était hors de combat. Les amis de Luther le conjuraient de ne pas continuer la lutte, et il le leur avait promis. Les thèses commençaient à être oubliées. Cette perfide paix frappait d'impuissance la bouche éloquente du Réformateur. La Réformation paraissait arrêtée. « Mais, dit plus tard Luther, en parlant de cette « époque, les hommes projetaient des choses « vaines; car le Seigneur s'est réveillé pour juger « les peuples[1]. Dieu ne me conduit pas, dit-il

[1] Dominus evigilavit, et stat ad judicandos populos. (L. Opp. lat. in præf.)

« ailleurs; il me pousse, il m'enlève. Je ne suis « pas maître de moi-même. Je voudrais vivre dans « le repos; mais je suis précipité au milieu du « tumulte et des révolutions[1]. »

Eck le scolastique, l'ancien ami de Luther, l'auteur des *Obélisques*, fut celui qui recommença le combat. Il était sincèrement attaché à la papauté; mais il semble avoir été dépourvu de véritables sentiments religieux, et avoir fait partie de cette classe d'hommes, trop nombreux en tout temps, qui considèrent la science, et même la théologie et la religion, comme des moyens de se faire un nom dans le monde. La vaine gloire se cache sous la soutane du pasteur comme sous l'armure du guerrier. Eck s'était appliqué à l'art de la dispute selon les règles des scolastiques, et était passé maître dans ce genre de lutte. Tandis que les chevaliers du moyen âge et les guerriers du siècle de la réformation cherchaient la gloire dans les tournois, les scolastiques la cherchaient dans les disputes syllogistiques, dont les académies offraient souvent le spectacle. Eck, rempli d'une haute idée de lui-même, fier de ses talents, de la popularité de sa cause, et des victoires qu'il avait remportées dans huit universités de Hongrie, de Lombardie et d'Allemagne, désirait ardemment avoir l'occasion de déployer contre le Réformateur ses forces et son adresse. Il n'avait rien épar-

[1] Deus rapuit, pellit, nedum ducit me : non sum compos mei : volo esse quietus, et rapior in medios tumultos. (L. Epp. I, 231.)

gné pour acquérir le renom de l'un des savants les plus célèbres du siècle. Il cherchait toujours à susciter quelques disputes nouvelles, à faire sensation, et aspirait à se procurer par ses exploits toutes les jouissances de la vie. Un voyage qu'il avait fait en Italie n'avait été, à l'entendre, qu'une suite de triomphes. Les plus savants des savants avaient dû souscrire à ses thèses. Spadassin exercé, il fixait ses regards sur un nouveau champ de bataille, où déjà il croyait remporter une victoire assurée. Ce *petit moine* qui avait crû tout à coup jusqu'à devenir géant, ce Luther que jusqu'alors personne n'avait pu vaincre, offusquait son orgueil et excitait sa jalousie[1]. Peut-être en recherchant sa propre gloire, Eck perdrait-il Rome... Mais la vanité scolastique ne se laisse pas arrêter par une telle considération. Les théologiens, comme les princes, ont su plus d'une fois immoler l'intérêt général à leur gloire particulière. Nous allons voir quelles circonstances fournirent au docteur d'Ingolstadt le moyen d'entrer en lice avec son importun rival.

Le zélé mais trop ardent Carlstadt s'entendait encore avec Luther. Ces deux théologiens étaient surtout unis par leur attachement à la doctrine de la grâce et par leur admiration pour saint Augustin. Carlstadt, enclin à l'enthousiasme, et possédant peu de prudence, n'était pas un homme que l'adresse et la politique d'un Miltitz pussent arrê-

[1] Nihil cupiebat ardentius, quam sui specimen præbere in solemni disputatione cum æmulo. (Pallavicini, tom. I, p. 55.)

ter. Il avait publié contre les *Obélisques* du docteur Eck des thèses où il défendait Luther et la foi qui leur était commune. Eck avait répondu, et Carlstadt ne lui avait pas laissé le dernier mot[1]. Le combat s'était échauffé. Eck, désireux de saisir une occasion si favorable, avait jeté le gant à Carlstadt; l'impétueux Carlstadt l'avait relevé. Dieu se servit des passions de ces deux hommes pour accomplir ses desseins. Luther n'avait pris aucune part à ces débats, et cependant il devait être le héros de la bataille. Il est des hommes que la force des choses ramène toujours sur la scène. On convint que Leipsig serait le lieu de la discussion. Telle fut l'origine de cette dispute de Leipsig devenue si célèbre.

Eck se souciait assez peu de combattre Carlstadt, et même de le vaincre. C'était à Luther qu'il en voulait. Il mit donc tout en œuvre pour l'attirer sur le champ de bataille, et publia à cet effet treize thèses[2], qu'il dirigea contre les doctrines principales déjà professées par le Réformateur. La treizième était ainsi conçue : « Nous nions que « l'Église romaine n'ait pas été élevée au-dessus « des autres Églises avant le temps du pape Sylvestre ; et nous reconnaissons en tout temps « comme successeur de saint Pierre et vicaire de « Jésus-Christ celui qui a occupé le siége de saint « Pierre et qui a eu sa foi. » Sylvestre vivait du temps de Constantin le Grand; Eck niait donc

[1] Defensio adversus Eckii monomachiam.

[2] L. Opp. (L.) XVII, p. 242.

par cette thèse que la primauté dont Rome jouissait lui eût été donnée par cet empereur.

Luther, qui avait consenti, non sans quelque peine, à garder désormais le silence, fut vivement ému à la lecture de ces propositions. Il reconnut que c'était à lui qu'on en voulait, et sentit qu'il ne pouvait avec honneur éviter le combat. « Cet « homme, dit-il, nomme Carlstadt son antago-« niste, et en même temps il se jette sur moi. Mais « Dieu règne. Il sait ce qu'il veut faire résulter « de cette tragédie [1]. Ce n'est ni du docteur « Eck ni de moi qu'il sera question. Le des-« sein de Dieu s'accomplira. Grâce à Eck, cette « affaire, qui jusqu'à présent n'a été qu'un jeu, « deviendra à la fin sérieuse, et portera un coup « funeste à la tyrannie de Rome et du pontife « romain. »

Rome elle-même a déchiré l'accord. Elle a fait plus : en donnant de nouveau le signal du combat, elle a engagé la lutte sur un point que Luther n'avait pas encore directement attaqué. C'était la primauté du pape que le docteur Eck signalait à ses adversaires. Il suivait ainsi le dangereux exemple que Tezel avait déjà donné [2]. Rome appela les coups de l'athlète; et si elle laissa dans le gymnase des membres palpitants, c'est qu'elle avait attiré elle-même sur sa tête son bras redoutable.

[1] Sed Deus in medio deorum; ipse novit quid ex ea tragœdia deducere voluerit. (L. Epp. I, 230, 222.)

[2] Ier vol., p. 404.

La suprématie pontificale une fois renversée, tout l'échafaudage romain s'écroulait. Le plus grand danger menaçait donc la papauté, et cependant ni Miltitz ni Cajetan ne faisaient rien pour empêcher cette nouvelle lutte. S'imaginaient-ils que la Réformation serait vaincue, ou étaient-ils frappés de cet aveuglement qui entraîne les puissants dans leur chute?

Luther, qui avait donné un rare exemple de modération en gardant si longtemps le silence, répondit sans crainte à la provocation de son antagoniste. Il opposa aussitôt de nouvelles thèses aux thèses du docteur Eck. La dernière était en ces termes : « C'est par de pitoyables décrétales « des pontifes romains, composées il y a quatre « cents ans et moins, que l'on prouve la primauté « de l'Église de Rome; mais cette primauté a con- « tre elle l'histoire digne de foi de onze cents an- « nées, les déclarations des saintes Écritures, et « les conclusions du concile de Nicée, le plus saint « de tous les conciles[1]. »

« Dieu sait, écrivit-il en même temps à l'Élec- « teur, que ma ferme intention était de me taire, « et que j'étais joyeux de voir enfin ce jeu ter- « miné. J'ai si fidèlement observé le pacte conclu « avec le commissaire du pape, que je n'ai pas « répliqué à Sylvestre Priérias, malgré les insultes « des adversaires et les conseils de mes amis. Mais « maintenant le docteur Eck m'attaque, et non- « seulement moi, mais encore toute l'université

[1] L. Opp. (L.) XVII, p. 245.

« de Wittemberg. Je ne puis permettre que la vé-« rité soit ainsi couverte d'opprobre [1]. »

En même temps Luther écrivit à Carlstadt : « Je « ne veux pas, excellent André, que vous entriez « dans cette querelle, lui dit-il, puisque c'est à « moi qu'il en veut. Je laisserai là avec joie mes « travaux sérieux pour m'occuper des jeux de ces « adulateurs du pontife romain [2]. » Puis, apostrophant son adversaire : « Maintenant donc, mon « cher Eck, lui crie-t-il de Wittemberg à Ingolstadt « avec un superbe dédain, homme fort! sois cou-« rageux et ceins ton épée sur ta cuisse [3]. Si je « n'ai pu te plaire comme médiateur, peut-être « te plairai-je davantage comme antagoniste. Non « pas que je me propose de te vaincre, mais parce « qu'après tous les triomphes que tu as remportés « en Hongrie, en Lombardie, en Bavière (si du « moins nous devons t'en croire), je te fournirai « l'occasion d'obtenir le nom de triomphateur de « la Saxe et de la Misnie; en sorte que tu seras à « jamais salué du titre glorieux d'Auguste [4]. »

Tous les amis de Luther ne partageaient pas son courage; car personne jusqu'à cette heure n'avait pu résister aux sophismes du docteur Eck. Mais ce qui leur donnait surtout de vives alar-

[1] L. Epp. I, p. 237.

[2] Gaudens et videns posthabeo istorum mea seria ludo. (Ibid., p. 251.)

[3] Esto vir fortis, et accinge gladio tuo super femur tuum, potentissime! (Ibid.)

[4] Ac si voles semper Augustus saluteris in æternum. (Ibid., p. 251.)

mes, c'était le sujet de la querelle : la primauté du pape!..... Comment le pauvre moine de Wittemberg ose-t-il s'en prendre à ce géant, qui depuis des siècles a écrasé tous ses ennemis? Les courtisans tremblent à la cour de l'Électeur. Spalatin, le confident du prince et l'intime ami du Réformateur, est rempli d'anxiété. Frédéric est inquiet; le glaive même de chevalier du Saint-Sépulcre dont il a été armé à Jérusalem ne suffirait pas à cette guerre. Luther seul ne s'épouvante pas. *L'Éternel*, pense-t-il, *le livrera entre mes mains.* Il trouve dans la foi qui l'anime de quoi fortifier ses amis : « Je vous en supplie, mon cher « Spalatin, dit-il, ne vous laissez pas aller à la « crainte : vous savez bien que si Christ n'était « pas pour moi, tout ce que j'ai fait jusqu'à cette « heure eût dû causer ma perte. Dernièrement « encore n'a-t-on pas écrit d'Italie au chancelier « du duc de Poméranie que j'avais bouleversé « Rome, et qu'on ne savait comment apaiser le « tumulte? En sorte qu'on se proposait de m'atta- « quer, non suivant les règles de la justice, « mais par les finesses romaines (ce sont les ex- « pressions qu'on a employées), c'est-à dire, je « pense, par le poison, les embûches et l'assassi- « nat?

« Je me modère, et, pour l'amour de l'Électeur « et de l'université, je garde par devers moi bien « des choses que je ferais servir contre Babylone « si j'étais ailleurs. O mon pauvre Spalatin! il est « impossible de parler avec vérité de l'Écriture et « de l'Église sans irriter la bête. N'espérez donc

« jamais me voir en repos, à moins que je ne re-« nonce à la théologie. Si cette affaire est de Dieu, « elle ne se terminera pas avant que tous mes « amis m'aient abandonné, comme tous les disci-« ples de Christ l'abandonnèrent. La vérité de-« meurera seule, et triomphera par sa droite et « non par la mienne, ni par la vôtre, ni par celle « d'aucun homme[1]. Si je succombe, le monde ne « périra pas avec moi. Mais, misérable que je suis, « je crains de n'être pas digne de mourir pour « une telle cause. » — « Rome, écrit-il encore vers « le même temps, Rome brûle du désir de me « perdre, et moi, je me morfonds à me moquer « d'elle. On m'assure qu'on a brûlé publiquement « à Rome, dans le champ de Flore, un Martin « Luther en papier, après l'avoir couvert d'exé-« crations. J'attends leur fureur[2]. Le monde en-« tier, poursuit-il, s'agite et chancelle; qu'arri-« vera-t-il? Dieu le sait. Pour moi, je prévois des « guerres et des désastres. Dieu ait pitié de nous[3]! »

Luther écrivait lettre sur lettre au duc Georges[4], afin que ce prince, dans les États duquel Leipsig se trouvait, lui permît de s'y rendre et de prendre part à la dispute; mais il n'en recevait pas de réponse. Le petit-fils du roi de Bohème Podie-

[1] Et sola sit veritas, quæ salvet se dextera sua, non mea, non tua, non ullius hominis. . . . (L. Epp. I, 261.)

[2] Expecto furorem illorum. (Ibid., 280; du 30 mai 1519.)

[3] Totus orbis nutat et movetur, tam corpore quam anima. (Ibid.)

[4] Ternis literis, a duce Georgio non potui certum obtinere responsum. (Ibid., p. 282.)

brad, épouvanté par la proposition de Luther sur l'autorité du pape, et craignant de voir naître en Saxe les guerres dont la Bohême avait été si longtemps le théâtre, ne voulait pas consentir à la demande du docteur. Celui-ci résolut alors de publier des explications sur cette treizième thèse. Mais cet écrit, loin de persuader le duc George, l'affermit au contraire dans sa résolution; il refusa absolument au Réformateur l'autorisation qu'il demandait de disputer, lui permettant seulement d'assister comme spectateur au débat[1]. C'était une grande contrariété pour Luther. Néanmoins il n'a qu'une volonté, celle d'obéir à Dieu Il ira, il verra, il attendra.

En même temps le prince favorisait de tout son pouvoir la dispute entre Eck et Carlstadt. George était dévoué à l'ancienne doctrine; mais il était droit, sincère, ami du libre examen, et il ne pensait pas que toute opinion dût être accusée d'hérésie par cela seul qu'elle déplaisait à la cour de Rome. D'ailleurs, l'Électeur insistait auprès de son cousin, et George, affermi par les paroles de Frédéric, ordonna que la dispute eût lieu[2].

L'évêque Adolphe de Mersebourg, dans le diocèse duquel Leipsig était situé, comprit mieux que Miltitz et que Cajetan le danger d'abandonner des questions si importantes aux chances d'un combat singulier. Rome ne pouvait exposer à de

[1] Ita ut non disputator, sed spectator futurus Lipsiam ingrederer. (L. Opp., in Præf.)

[2] Principis nostri verbo firmatus. (L. Epp. I, 255.

tels hasards le fruit du travail de plusieurs siècles. Tous les théologiens de Leipsig, non moins alarmés, suppliaient leur évêque d'empêcher la dispute. Adolphe fit donc au duc George les représentations les plus énergiques. Le duc lui répondit avec beaucoup de sens[1] : « Je suis surpris de voir « un évêque avoir tant d'horreur pour l'antique « et louable coutume de nos pères, d'examiner les « questions douteuses dans les choses de la foi. Si « vos théologiens se refusent à défendre leurs doc- « trines, mieux vaudrait, avec l'argent qu'on leur « donne, entretenir de vieilles femmes et de petits « enfants, qui sauraient au moins filer et chanter. »

Cette lettre fit peu d'effet sur l'évêque et sur ses théologiens. L'erreur a une conscience secrète qui lui fait craindre qu'on n'examine, même quand elle parle le plus de libre examen. Après s'être avancée avec imprudence, elle se retire avec lâcheté. La vérité ne provoque pas, mais elle tient ferme. L'erreur provoque, et s'enfuit. La prospérité de l'université de Wittemberg était d'ailleurs pour celle de Leipsig un objet de jalousie. Les moines et les prêtres de Leipsig suppliaient le peuple, du haut de la chaire, de fuir les nouveaux hérétiques. Ils déchiraient Luther; ils le représentaient, ainsi que ses amis, sous les couleurs les plus noires, afin de fanatiser la classe ignorante contre les docteurs de la réformation[2]. Tezel,

[1] Scheinder. Lips. Chr. IV, 168.

[2] Theologi interim me proscindunt.... populum Lipsiæ inclamant. (L. Epp. I, 255.)

qui vivait encore, se réveilla, pour crier du fond de sa retraite : « C'est le diable qui pousse à ce « combat[1] ! »

Tous les professeurs de Leipsig n'étaient pourtant pas dans les mêmes sentiments; quelques-uns appartenaient à la classe des indifférents, toujours prêts à rire des fautes des deux partis. De ce nombre était le professeur de grec Pierre Mosellanus. Il se souciait assez peu de Jean Eck, de Carlstadt et de Martin Luther; mais il se promettait un grand divertissement de leur lutte. « Jean Eck, le plus illustre des gladiateurs de « plume et des rodomonts, écrivit-il à son ami « Érasme, Jean Eck, qui, comme Socrate dans Aris-« tophane, méprise les dieux mêmes, en viendra « aux mains dans une dispute avec André Carls-« tadt. Le combat finira par de grands cris. Dix « Démocrites y auront de quoi rire[2]. »

Le timide Érasme, au contraire, était effrayé à l'idée d'un combat; et sa prudence craintive eût voulu arrêter la dispute. « Si vous vouliez en croire « Érasme, écrivit-il à Mélanchton, vous vous ap-« pliqueriez plus à faire fleurir les bonnes lettres « qu'à en poursuivre les ennemis[3]. Je crois que « de cette manière nous avancerions davantage. « Surtout n'oublions pas dans la lutte que nous « devons vaincre non-seulement par l'éloquence,

[1] Das walt der Teufel. (L. Epp. I, 255.)

[2] Seckend. p. 201.

[3] Malim te plus operæ sumere in asserendis bonis litteris quam in sectandis harum hostibus. (Corpus Reform. ed. Bretschneider. I, 78, du 22 avril 1519.)

« mais aussi par la modestie et la douceur. » Ni les alarmes des prêtres ni la prudence des pacificateurs ne pouvaient plus prévenir le combat. Chacun prépara ses armes.

III.

Dans le même temps où les Électeurs se réunissaient à Francfort pour donner un empereur à l'Allemagne (juin 1519), les théologiens se réunissaient à Leipsig pour un acte inaperçu du monde, mais dont l'importance devait être tout aussi grande pour l'avenir.

Eck arriva le premier au rendez-vous. Le 21 juin il entra dans Leipsig avec Poliandre, jeune homme qu'il avait amené d'Ingolstadt pour écrire la relation de la dispute. On rendit toutes sortes d'honneurs au docteur scolastique. Revêtu d'habits sacerdotaux, et à la tête d'une nombreuse procession, il parcourut les rues de la ville le jour de la Fête-Dieu. Chacun voulait le voir. Tous les habitants étaient pour lui, dit-il lui-même ; « pour-« tant, ajoute-t-il, le bruit courait dans toute la « ville que je succomberais dans ce combat. »

Le lendemain de la fête, le vendredi 24 juin, jour de la Saint-Jean, les Wittembergeois arrivèrent. Carlstadt, qui devait combattre le docteur Eck, était seul dans son char, et précédait tous les autres. Le duc Barnim de Poméranie, qui étudiait alors à Wittemberg, et qui avait été élu recteur de l'Université, venait ensuite dans une voiture découverte; à ses côtés étaient assis les deux

grands théologiens, les pères de la réformation. Mélanchton et Luther. Mélanchton n'avait pas voulu quitter son ami. « Martin, le soldat du Sei-« gneur, avait-il dit à Spalatin, a remué ce marais « fétide[1]. Mon esprit s'indigne quand je pense à « la honteuse conduite des théologiens du pape. « Soyez ferme, et demeurez avec nous! » Luther lui-même avait désiré que son Achate, comme on l'a appelé, l'accompagnât.

Jean Lange, vicaire des augustins, plusieurs docteurs en droit, quelques maîtres ès arts, deux licenciés en théologie, et d'autres ecclésiastiques, parmi lesquels on remarquait Nicolas Amsdorf, fermaient la marche. Amsdorf, issu d'une famille noble de la Saxe, faisant peu de cas de la carrière brillante à laquelle sa naissance eût pu l'appeler, s'était consacré à la théologie. Les thèses sur les indulgences l'avaient amené à la connaissance de la vérité Il avait fait aussitôt une courageuse profession de foi[2]. Doué d'une âme forte et d'un caractère véhément, Amsdorf poussa souvent Luther, déjà assez prompt de sa nature, à des actes peut-être imprudents. Né dans un rang élevé, il ne craignait pas les grands, et il leur parla quelquefois avec une liberté qui approchait de la rudesse. « L'Évangile de Jésus-Christ, disait-il un « jour devant une noble assemblée, appartient aux

[1] Martinus, Domini miles, hanc camarinam movit. (Corp. Ref. I, 82.)

[2] Nec cum carne et sanguine diu contulit, sed statim palam ad alios, fidei confessionem constanter edidit. (M. Adami Vita Amsdorf.)

« pauvres et aux affligés, et non pas à vous, prin-
« ces, seigneurs et courtisans, qui vivez sans
« cesse dans les délices et dans la joie [1]. »

Mais ce n'était pas là tout le cortége de Wittemberg. Des étudiants accompagnaient en grand nombre leurs maîtres. Eck prétend qu'il y en avait jusqu'à deux cents. Armés de piques et de hallebardes, ils entouraient les chars des docteurs, prêts à les défendre et fiers de leur cause.

Tel était l'ordre dans lequel le cortége des réformateurs arrivait à Leipsig. Comme il avait déjà passé la porte de Grimma, et qu'il se trouvait devant le cimetière de Saint-Paul, une roue du char de Carlstadt se brisa. L'archidiacre, dont l'amour-propre jouissait d'une entrée aussi solennelle, tomba dans la boue. Il ne se fit pas de mal; mais il fut obligé de gagner à pied le lieu de sa demeure. Le char de Luther, qui suivait celui de Carlstadt, le devança rapidement, et amena le Réformateur sain et sauf devant son logis. Le peuple de Leipsig, rassemblé pour voir l'entrée des champions de Wittemberg, vit dans cet accident un fâcheux présage pour Carlstadt; et bientôt on en conclut dans toute la ville qu'il succomberait dans le combat, mais que Luther y serait vainqueur [2].

Adolphe de Mersebourg ne demeurait pas oisif. Aussitôt qu'il apprit l'approche de Luther et

[1] Weismann, Hist. Eccl., I, p. 1444.

[2] Seb. Fröschel vom Priesterthum. Wittemb. 1585, in Præf.

de Carlstadt, et avant même qu'ils fussent descendus de leurs voitures, il fit afficher à toutes les portes des églises la défense de commencer la dispute, sous peine d'excommunication. Le duc George, étonné de cette audace, enjoignit au conseil de la ville de faire lacérer le placard de l'évêque, et fit jeter en prison le hardi entremetteur qui avait osé exécuter cet ordre [1]. George s'était, en effet, rendu lui-même à Leipsig. Il était accompagné de toute sa cour, entre autres de ce Jérôme Emser chez qui Luther avait passé à Dresde une soirée fameuse [2]. George fit aux combattants des deux partis les cadeaux d'usage. « Le duc, dit Eck avec orgueil, me fit présent d'un « beau cerf, et il ne donna à Carlstadt qu'un che- « vreuil [3]. »

A peine Eck eut-il appris l'arrivée de Luther, qu'il se rendit chez le docteur. « Eh quoi! lui dit- « il, j'ai ouï dire que vous vous refusez à disputer « avec moi! »

LUTHER.

« Comment disputerais-je, puisque le duc me le défend? »

ECK.

« Si je ne puis disputer avec vous, je me soucie fort peu d'en venir aux mains avec Carlstadt. C'est pour vous que je suis venu ici [4]. » Puis

[1] L. Opp. (L.) XVII, p. 245.

[2] Ier vol., p. 300.

[3] Seck. p. 190.

[4] Si tecum non licet disputare, neque cum Carlstatio volo; propter te enim huc veni. (L. Opp., in Præf.)

après un moment de silence, il ajouta : « Si je « vous procure la permission du duc, paraîtrez-« vous sur le champ de bataille? »

LUTHER, avec joie.

« Procurez-la-moi, et nous combattrons. »

Eck se rendit aussitôt chez le duc. Il chercha à dissiper ses craintes. Il lui représenta qu'il était certain de la victoire, et que l'autorité du pape, loin de souffrir de la dispute, en sortirait couverte de gloire. C'est au chef qu'il faut s'en prendre. Si Luther demeure debout, tout demeure debout; s'il tombe, tout tombe. George accorda la permission demandée.

Le duc avait fait préparer une grande salle dans son palais nommé la Pleissenbourg. On y avait élevé deux chaires en face l'une de l'autre; des tables y étaient placées pour les notaires chargés de coucher par écrit la dispute, et des bancs pour les spectateurs. Les chaires et les bancs étaient recouverts de belles tapisseries. A la chaire du docteur de Wittemberg était suspendu le portrait de saint Martin, dont il portait le nom; à celle du docteur Eck, le portrait du chevalier Saint-George. « Nous verrons, dit le présomptueux « Eck, en regardant cet emblème, si je ne me « mettrai pas à cheval sur mes ennemis. » Tout annonçait l'importance qu'on attachait au combat.

Le 25 juin on se réunit au château pour s'entendre sur l'ordre qu'on devait suivre. Eck, qui avait plus de confiance en ses déclamations et ses gestes qu'en ses arguments, s'écria : « Nous dis-

« puterons librement, d'abondance; et les notaires « ne coucheront point nos paroles par écrit. »

CARLSTADT.

« Il a été convenu que la dispute serait écrite, publiée et soumise au jugement de tous. »

ECK.

« Écrire tout ce qui est dit, c'est alanguir l'esprit des combattants et faire traîner la bataille. C'en est fait alors de cette verve que demande une dispute animée. N'arrêtez pas le torrent des paroles [1]. »

Les amis du docteur Eck appuyèrent sa demande; Carlstadt persista dans ses objections. Le champion de Rome dut céder.

ECK.

« Soit, on écrira; mais du moins la dispute écrite par les notaires ne sera pas publiée avant qu'elle ait été soumise à l'examen de certains juges. »

LUTHER.

« La vérité du docteur Eck et des eckiens craint donc la lumière? »

ECK.

« Il faut des juges! »

LUTHER.

« Et quels juges? »

ECK.

« Quand la dispute sera finie, nous nous entendrons pour les nommer. »

Le but des partisans de Rome était évident.

[1] Melancht. Opp. I, p. 139. (Koethe ed.)

Si les théologiens de Wittemberg acceptaient des juges, ils étaient perdus; car leurs adversaires étaient sûrs à l'avance de ceux auxquels on s'adresserait. S'ils les refusaient, on les couvrirait de honte, en répandant partout qu'ils craignaient de se soumettre à des juges impartiaux.

Les réformateurs voulaient pour juges, non tels ou tels individus, dont l'opinion était arrêtée d'avance, mais la chrétienté tout entière. C'était à un suffrage universel qu'ils en appelaient. Du reste, peu leur importe qu'ils soient condamnés, si en plaidant leur cause en présence du monde chrétien ils ont amené quelques âmes à la lumière. « Luther, dit un historien romain, demandait « pour juges tous les fidèles, c'est-à-dire un tribu- « nal tel qu'il n'y aurait pas eu d'urne assez vaste « pour contenir ses votes[1]. »

On se sépara. « Voyez quelle ruse ils emploient, « se dirent les uns aux autres Luther et ses amis. « Ils veulent sans doute demander pour juges le « pape ou les universités. »

En effet, le lendemain matin, les théologiens de Rome envoyèrent à Luther un des leurs, chargé de lui proposer pour juge.... le pape!... — « Le « pape! dit Luther; comment pourrais-je l'ad- « mettre?... »

« Gardez-vous, s'écrièrent tous ses amis, d'ac- « cepter des conditions aussi injustes! » Eck et les

[1] Aiebat, ad universos mortales pertinere judicium, hoc est ad tribunal cujus colligendis calculis nulla urna satis capax. (Pallavicini, t. I, p. 55.)

siens consultèrent de nouveau. Ils renoncèrent au pape, et proposèrent quelques universités. « Ne « nous enlevez pas la liberté que vous nous avez « auparavant accordée, » répondit Luther. — « Nous « ne pouvons vous céder sur ce point, » répliquèrent-ils. « Eh bien! s'écria Luther, je ne disputerai « pas[1]! »

On se sépare; et toute la ville s'entretient de ce qui vient de se passer. « Luther, s'écrient partout « les Romains, Luther ne veut pas accepter la « dispute!... Il ne veut reconnaître aucun juge!... » On commente, on torture ses paroles, on s'efforce de les représenter de la manière la plus défavorable. « Quoi! vraiment? il ne veut pas dis- « puter? » disent les meilleurs amis du Réformateur. Ils se rendent auprès de lui, et lui expriment leurs alarmes. « Vous refusez le combat! « s'écrient-ils. Votre refus va faire rejaillir une « honte éternelle sur votre université et sur votre « cause. » C'était attaquer Luther par son côté le plus sensible. « Eh bien! répondit-il, le cœur « rempli d'indignation, j'accepte les conditions « qu'on m'impose; mais je me réserve le droit « d'appel, et je récuse la cour de Rome[2]. »

IV.

Le 27 juin était le jour fixé pour le commencement de la dipute. Dès le matin on se rassem-

[1] L. Opp. (L.) XVII, p. 245.
[2] Ibid., 246.

bla dans le collége de l'université, et de là on se rendit en procession à l'Église de Saint-Thomas, où une messe solennelle fut célébrée, d'après les ordres et aux frais du duc. Le service fini, les assistants allèrent en procession au château ducal. A leur tète marchaient le duc George et le duc de Poméranie; puis venaient des comtes, des abbés, des chevaliers et d'autres personnages de distinction, enfin les docteurs des deux partis. Une garde composée de soixante-seize bourgeois armés de hallebardes accompagnait le cortége, bannières déployées, au son d'une musique guerrière. Elle s'arrêta aux portes du château.

Le cortége étant arrivé au palais, chacun prit place dans la salle où la dispute devait avoir lieu. Le duc George, le prince héréditaire Jean, le prince George d'Anhalt, âgé de douze ans, et le duc de Poméranie occupaient les siéges qui leur étaient destinés.

Mosellanus monta en chaire, pour rappeler, par ordre du duc, aux théologiens, de quelle manière ils devaient disputer. « Si vous vous jetez dans « des querelles, leur dit l'orateur, quelle diffé« rence y aura-t-il entre un théologien qui discute « et un duelliste effronté? Qu'est-ce ici que rem« porter la victoire, si ce n'est ramener un frère « de l'erreur?... Il semble que chacun doit plus « désirer d'être vaincu que de vaincre[1]!... »

Ce discours fini, une musique religieuse retentit sous les voûtes de la Pleissenbourg; toute l'assemblée se mit à genoux, et l'hymne antique pour

[1] Seckend. p. 209.

l'invocation du Saint-Esprit, *Veni, Sancte Spiritus!* fut chantée. Heure solennelle dans les fastes de la réformation! Trois fois l'invocation fut répétée; et pendant que ce chant grave se faisait entendre, réunis, confondus, les défenseurs de l'ancienne doctrine et les champions de la doctrine nouvelle, les hommes de l'Église du moyen âge et ceux qui voulaient rétablir l'Église des Apôtres inclinaient très-humblement leur front vers la terre. L'antique lien d'une seule et même communion réunissait encore en faisceau tous ces esprits divers : la même prière sortait encore de toutes ces bouches, comme si un seul cœur l'avait prononcée.

C'étaient les derniers moments de l'unité extérieure, de l'unité morte ; une nouvelle unité d'esprit et de vie allait commencer. Le Saint-Esprit était invoqué sur l'Église, et le Saint-Esprit allait répondre et renouveler la chrétienté.

Les chants et la prière finis, on se releva. La dispute devait commencer ; mais l'heure de midi ayant sonné, on la renvoya jusqu'à deux heures.

Le duc réunit à sa table les principaux personnages qui se proposaient d'assister au débat. Après le repas, on retourna au château. La salle était remplie de spectateurs. Les disputes de ce genre étaient les assemblées publiques de cet âge. C'était là que les représentants du siècle agitaient les questions qui préoccupaient tous les esprits. Bientôt les orateurs furent à leur poste. Afin qu'on puisse mieux se les représenter, nous donnerons leurs portraits, tels qu'ils ont été tracés par l'un des témoins les plus impartiaux de la lutte.

« Martin Luther est de taille moyenne, et si « maigre à cause de ses nombreuses études, qu'on « peut presque compter ses os. Il est dans la « force de l'âge, et a une voix claire et sonore. « Sa science et son intelligence des Écritures sain- « tes sont incomparables; la Parole de Dieu est « tout entière sous sa main[1]. Il a outre cela une « grande provision d'arguments et d'idées. Peut- « être pourrait-on désirer en lui un peu plus de « jugement pour mettre chaque chose à sa place. « Dans la conversation il est honnête et affable; « il n'a rien de stoïque ni d'orgueilleux; il sait « s'accommoder à chacun; sa manière de parler « est agréable et pleine de jovialité. Il montre de « la fermeté, et a toujours un air satisfait, quelles « que soient les menaces de ses adversaires; en « sorte qu'on est obligé de croire que ce n'est « pas sans l'aide de Dieu qu'il fait de si grandes « choses. On le blâme cependant d'être, en re- « prenant les autres, plus mordant que cela ne « convient à un théologien, surtout lorsqu'il an- « nonce des choses nouvelles en religion:

« Carlstadt est plus petit; il a la figure noire et « hâlée; sa voix est désagréable; sa mémoire est « moins sûre que celle de Luther, et il est plus « enclin que lui à la colère. Néanmoins on re- « trouve en lui, quoiqu'à un moindre degré, les « qualités qui distinguent son ami.

[1] Seine Gelehrsamkeit aber und Verstand in heiliger Schrift ist unvergleichlich, so dass er fast alles im Griff hat. (Mosellanus, in Seckend. 206.)

« Eck est d'une stature élevée; il est large des « épaules: sa voix est forte et vraiment allemande. « Il a de bons poumons; en sorte qu'il se ferait très- « bien entendre sur un théâtre et qu'il ferait même « un excellent crieur public. Son accent est plutôt « grossier que distingué. Il n'a pas cette grâce que « louent tant Fabius et Cicéron. Sa bouche, ses « yeux et tout son visage vous donnent plutôt « l'idée d'un soldat ou d'un boucher que d'un « théologien[1]. Il a une excellente mémoire, et s'il « avait autant d'intelligence, ce serait vraiment un « homme parfait. Mais il est lent à comprendre, « et il lui manque du jugement, sans lequel tous « les autres dons sont inutiles. Aussi, en disputant, « entasse-t-il sans choix et sans discernement une « masse de passages de la Bible, de citations des « Peres et de preuves de tous genres. Il est outre « cela d'une impudence inconcevable. S'il se trouve « embarrassé, il sort du sujet qu'il traite, s'élance « sur un autre, quelquefois même s'empare de « l'opinion de son antagoniste, en se servant d'au- « tres expressions, et attribue à son adversaire « avec une adresse extraordinaire l'absurdité qu'il « défendait lui-même. »

Tels étaient, selon Mosellanus, les hommes qui attiraient alors l'attention de la foule qui se pressait dans la grande salle de la Pleissenbourg.

La dispute commença entre Eck et Carlstadt.

[1] Das Maul, Augen und ganze Gesicht, presentirt ehe einen Fleischer oder Soldaten, als einen Theologum. (Mosellanus, in Seckend. 206.)

Eck fixait depuis quelques moments ses regards sur des objets qui couvraient la tablette de la chaire de son rival, et qui semblaient l'inquiéter; c'étaient la Bible et les saints Pères. Je me re- « fuse à la dispute, s'écria-t-il tout à coup, s'il « vous est permis d'apporter des livres avec vous. » Un théologien avoir recours à ses livres pour disputer! L'étonnement du docteur Eck était plus étonnant encore. « C'est une feuille de figuier « dont cet Adam se sert pour cacher sa honte, « dit Luther. Augustin n'a-t-il pas consulté des « livres en combattant contre les Manichéens[1]? » N'importe! les partisans d'Eck font grand bruit. On se récrie : « Cet homme n'a pas la moindre « mémoire, » disait Eck. Enfin, on arrêta, selon le désir du chancelier d'Ingolstadt, que chacun ne pourrait se servir que de sa mémoire et de sa langue.« Ainsi donc, dirent plusieurs, il ne s'agira « point dans cette dispute de la recherche de la « vérité, mais des éloges à donner à la langue et « à la mémoire des combattants. »

Ne pouvant rapporter en entier cette dispute, qui dura dix-sept jours, nous devons, comme le dit un historien, imiter les peintres, qui lorsqu'il s'agit de représenter une bataille retracent sur le premier plan les actions les plus célèbres, et laissent les autres dans le lointain[2].

Le sujet de la dispute d'Eck et de Carlstadt

[1] Prætexit tamen et hic Adam ille folium fici pulcherrimum. (L. Epp. I, p. 294.)

[2] Pallavicini. I. 65.

était important : « La volonté de l'homme avant « sa conversion, disait Carlstadt, ne peut rien faire « de bon : toute bonne œuvre vient entièrement et « exclusivement de Dieu, qui donne à l'homme, « d'abord la volonté de la faire, et ensuite la force « de l'accomplir. » Cette vérité avait été proclamée par la sainte Écriture, qui dit : *C'est Dieu qui produit en vous avec efficace le vouloir et l'exécution selon son bon plaisir*[1], et par saint Augustin, qui, dans sa dispute avec les Pélagiens, l'avait énoncée à peu près dans les mêmes termes. Toute œuvre dans laquelle l'amour de Dieu, l'obéissance envers Dieu manque, est dépouillée aux yeux de Dieu de ce qui seul peut la rendre vraiment bonne, fût-elle du reste produite par les motifs humains les plus honorables. Or, il y a dans l'homme une opposition naturelle à Dieu. Il est au-dessus des forces de l'homme de la surmonter. Il n'en a pas le pouvoir, et il n'en a pas même la volonté. Cela doit donc se faire par la puissance divine.

C'est là la question, si décriée dans le monde, et pourtant si simple, du libre arbitre. Telle avait été la doctrine de l'Église. Mais les scolastiques l'avaient expliquée de manière à la rendre méconnaissable. Sans doute, disaient-ils, la volonté naturelle de l'homme ne peut rien faire qui soit véritablement agréable à Dieu ; mais elle peut faire beaucoup pour rendre l'homme plus capable de recevoir la grâce de Dieu et plus digne de l'obtenir. Ils appelaient ces préparations un mérite de

[1] Epître de saint Paul aux Philippiens, II, 13.

convenance[1] : « parce qu'il est *convenable*, disait « Thomas d'Aquin, que Dieu traite avec une fa- « veur toute particulière celui qui fait un bon « emploi de sa propre volonté. » Et quant à la conversion qui doit être opérée dans l'homme, sans doute c'était la grâce de Dieu, qui selon les scolastiques devait l'accomplir, mais sans exclure les forces naturelles. Ces forces, disaient-ils, n'ont pas été anéanties par le péché : le péché ne fait que mettre obstacle à leur développement; mais aussitôt que cet obstacle est enlevé (et c'était là, à les entendre, ce que la grâce de Dieu avait à faire), l'action de ces forces recommence. L'oiseau, pour rappeler l'une de leurs comparaisons favorites, l'oiseau qui a été lié quelque temps, n'a dans cet état ni perdu ses forces, ni oublié l'art de voler; mais il faut qu'une main étrangère enlève ses liens, afin qu'il puisse de nouveau se servir de ses ailes. Il en est ainsi de l'homme, disaient-ils[2].

Telle était la question agitée entre Eck et Carlstadt. Eck avait paru d'abord s'opposer tout à fait aux propositions de Carlstadt sur ce sujet; mais, sentant qu'il était difficile de se maintenir sur le terrain qu'il avait choisi, il dit : « J'accorde que la « volonté n'a pas le pouvoir de faire une bonne « œuvre, et qu'elle le reçoit de Dieu. » — « Re- « connaissez-vous donc, lui demanda Carlstadt, « tout joyeux d'avoir obtenu une telle concession,

[1] Meritum congruum.
[2] Planck, I, p. 176.

« qu'une bonne œuvre vient tout entière de « Dieu? » — « Toute la bonne œuvre vient bien « de Dieu, répondit subtilement le scolastique, « mais non pas entièrement. » Voilà, s'écria Mélanchton, une trouvaille bien digne de la science théologique. « Une pomme, ajoutait Eck, est pro« duite toute par le soleil, mais non pas totale« ment et sans le concours de la plante[1]. » Jamais on a soutenu sans doute qu'une pomme soit toute produite par le soleil.

Eh bien, dirent alors les opposants, pénétrant plus avant dans cette question si délicate et si importante en philosophie et en religion, examinons donc comment Dieu agit sur l'homme et comment l'homme se comporte dans cette action. « Je reconnais, disait Eck, que la première impul« sion pour la conversion de l'homme vient de « Dieu, et que la volonté de l'homme y est entiè« rement passive[2]. » Jusqu'ici les deux antagonistes étaient d'accord. « Je reconnais, disait de « son côté Carlstadt, qu'après cette première action « qui vient de Dieu, il faut qu'il vienne quelque « chose de la part de l'homme, ce que saint Paul « appelle *volonté*, ce que les pères nomme *con« sentement*. » Et ici, de nouveau l'un et l'autre étaient d'accord. Mais de ce moment ils cessaient

[1] Quanquam totum opus Dei sit, non tamen *totaliter* a Deo esse, quemadmodum totum pomum efficitur a sole, sed non a sole *totaliter* et sine plantæ efficentia. (Pallavicini. t. I, p. 58.)

[2] Motionem seu inspirationem prævenientem esse a solo Deo; et ibi liberum arbitrium habet se passive.

de l'être. « Ce consentement de l'homme, disait « Eck, vient en partie de notre volonté naturelle, « en partie de la grâce de Dieu[1]. » — « Non, disait « Carlstadt; mais il faut que Dieu crée entière- « ment cette volonté dans l'homme[2]. » — Là-dessus Eck de s'étonner et de s'irriter, en entendant des paroles si propres à faire sentir à l'homme tout son néant. « Votre doctrine, s'écrie-t-il, fait « de l'homme une pierre, une bûche, incapable « d'aucune réaction!... » — « Eh quoi! répon- « dent les réformateurs, la faculté de recevoir « ces forces que Dieu opère en lui, cette faculté « que l'homme possède selon nous, ne le distin- « gue-t-elle pas suffisamment d'une pierre et d'une « bûche? .. » — « Mais, reprend leur antagoniste, « vous vous mettez en contradiction avec l'expé- « rience, en refusant à l'homme toute force na- « turelle. » — « Nous ne nions pas, répliquent ses « adversaires, que l'homme ne possède des forces, « et qu'il n'y ait en lui la faculté de réfléchir, de « méditer, de choisir. Nous considérons seulement « ces forces et ces facultés comme de simples ins- « truments, qui ne peuvent rien faire de bon « avant que la main de Dieu les ait mis en mou- « vement. Elles sont comme la scie dans la main « de l'homme qui la tient[3]. »

La grande question de la liberté était ici dé-

[1] Partim a Deo, partim a libero arbitrio.

[2] Consensit homo, sed consensus est donum Dei. Consentire non est agere.

[3] Ut serra in manu hominis trahentis.

battue ; et il était facile de montrer que la doctrine des réformateurs n'ôtait pas à l'homme la liberté d'un agent moral, et ne faisait pas de lui une machine passive. La liberté d'un agent moral consiste dans le pouvoir d'agir conformément à son choix. Toute action faite sans contrainte extérieure, et en conséquence de la détermination de l'âme elle-même, est une action libre. L'âme se détermine par des motifs ; mais on voit sans cesse que les mêmes motifs agissent diversement sur diverses âmes. Beaucoup d'hommes n'agissent point conformément aux motifs dont ils reconnaissent pourtant toute la force. Cette inefficacité des motifs provient des obstacles que leur oppose la corruption de l'intelligence et du cœur. Or, Dieu, en donnant à l'homme un nouveau cœur et un nouvel esprit, enlève ces obstacles. Et en les enlevant, bien loin d'ôter à l'homme la liberté, il ôte, au contraire, ce qui empêchait l'homme d'agir librement, de suivre la voix de sa conscience, et, selon la parole évangélique, il le rend *véritablement libre.* (Jean, VIII, 36.)

Un petit incident vint interrompre la dispute. Carlstadt, c'est Eck qui le rapporte [1], avait préparé divers arguments ; et, semblable en cela à beaucoup d'orateurs de nos jours, il lisait ce qu'il avait écrit. Eck ne vit là qu'une tactique d'écolier. Il s'y opposa. Carlstadt, embarrassé, et craignant de ne pas bien se tirer d'affaire si on lui enlevait son cahier, insista. « Ah ! dit le docteur scolasti-

[1] Seckendorf, p. 192.

« que, tout fier de l'avantage qu'il croyait avoir « sur lui, il n'a pas si bonne mémoire que moi. » On s'en remit à des arbitres, qui permirent de lire les passages des Pères, mais arrêtèrent que du reste on parlerait d'abondance.

Cette première partie de la dispute fut souvent interrompue par le bruit des assistants. On s'agitait, on criait. Une proposition malsonnante aux oreilles de la majorité des auditeurs excitait aussitôt leurs clameurs; et alors, comme de nos jours, il fallait rappeler les tribunes au silence. Les combattants eux-mêmes se laissaient quelquefois emporter par le feu de la discussion.

Près de Luther se trouvait Mélanchton, qui attirait presque autant que lui les regards. Il était de petite taille, et on ne lui eût pas donné au delà de dix-huit ans. Luther, qui le dépassait de toute la tête, semblait lui être uni par la plus intime amitié; ils entraient, ils sortaient et se promenaient ensemble. « A voir Mélanchton, raconte un théo« logien suisse qui étudia à Wittemberg[1], on di« rait un jeune garçon; mais pour l'intelligence, « la science et le talent, c'est un géant, et on ne « peut comprendre que de telles hauteurs de sa« gesse et de génie se trouvent renfermées dans un « si petit corps. » Entre les séances, Mélanchton conversait avec Carlstadt et Luther. Il les aidait à se préparer au combat, et leur suggérait les arguments que sa vaste érudition lui faisait découvrir; mais pendant la dispute il demeurait tran-

[1] Jean Kessler, plus tard réformateur de Saint-Gall.

quillement assis au milieu des spectateurs, et suivait avec attention les paroles des théologiens[1]. Quelquefois, cependant, il vint à l'aide de Carlstadt; quand celui-ci était près de succomber sous la puissante déclamation du chancelier d'Ingolstadt, le jeune professeur lui soufflait un mot ou lui glissait un papier où il avait tracé la réponse. Eck, s'en étant une fois aperçu, indigné de ce que ce grammairien, comme il l'appelait, osât se mêler à la dispute, se tourna vers lui, et lui dit avec orgueil : « Taisez-vous, Philippe! occupez-« vous de vos études, et me laissez tranquille[2]. » Peut-être Eck prévit-il dès lors quel redoutable adversaire il trouverait plus tard dans ce jeune homme. Luther fut offensé de la grossière insulte dirigée contre son ami. « Le jugement de Phi-« lippe, dit-il, a plus de poids pour moi que celui « de mille docteurs Eck. »

Le calme Mélancthton discerna facilement les côtés faibles de cette discussion. « On ne peut « qu'être surpris, dit-il avec la sagesse et le charme « qui se retrouvent dans toutes ses paroles, en « pensant à la violence qu'on a mise à traiter tou-« tes ces choses. Comment eût-on pu en retirer « quelque profit? L'esprit de Dieu aime la retraite « et le silence : c'est quand on y demeure qu'il pé-« nètre dans les cœurs. L'épouse de Christ ne se « tient pas dans les rues et les carrefours; mais elle

[1] Lipsicæ pugnæ otiosus spectator in reliquo volgo sedi. (Corpus Reformatorum, I, 111.)

[2] Tace, tu, Philippe; ac tua studia cura, ne me perturba. (Ibid., 149.)

« conduit son époux dans la maison de sa mère [1]. »

Les deux partis s'attribuèrent chacun la victoire. Eck mit en œuvre toute sa finesse pour paraître l'avoir remportée. Comme les points de divergence se touchaient presque, il lui arrivait souvent de s'écrier qu'il avait amené son adversaire à son opinion ; ou bien, nouveau Protée, dit Luther, il se tournait tout à coup, exposait sous d'autres expressions l'opinion de Carlstadt lui-même, et lui demandait, avec l'accent du triomphe, s'il ne se voyait pas contraint de lui céder... Et les gens inhabiles, qui n'avaient pu discerner la manœuvre du sophiste, d'applaudir et de triompher avec lui !... A plusieurs égards la partie n'était point égale. Carlstadt avait l'esprit lent, et ne répondait quelquefois que le lendemain aux objections faites par son adversaire. Eck, au contraire, était maître de sa science, et y trouvait à l'instant même ce qui lui était nécessaire. Il se présentait d'un air superbe; d'un pas résolu il montait dans sa chaire ; là il s'agitait, il allait, il venait, faisait retentir sa voix perçante, opposait une réponse à chaque argument, et étourdissait les auditeurs par sa mémoire et son adresse. Cependant Eck, sans s'en apercevoir, concéda dans la dispute beaucoup plus qu'il ne se l'était proposé. Ses partisans riaient à gorge déployée à chacun de ses tours ; « mais, dit Luther, je crois « fort qu'ils faisaient semblant de rire, et que c'é- « tait dans le fond pour eux une grande croix,

[1] Melancht. Opp. p. 134

« que de voir leur chef, qui avait commencé le « combat par tant de bravades, abandonner son « étendard, déserter son armée, et devenir un « honteux transfuge[1]. »

Trois ou quatre jours après le commencement de la conférence, on avait interrompu la dispute à cause de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Le duc de Poméranie pria Luther de prêcher, à cette occasion, devant lui dans sa chapelle. Luther accepta avec joie. Mais la chapelle fut bientôt remplie; et les auditeurs arrivant toujours en grand nombre, l'assemblée dut se transporter dans la grande salle du château, où se tenait ordinairement la dispute. Luther prêcha, selon le texte du jour, sur la grâce de Dieu et la puissance de Pierre. Ce que Luther soutenait ordinairement devant un auditoire composé de savants, il l'exposa alors devant le peuple. Le christianisme fait également pénétrer la lumière de la vérité dans les plus hautes intelligences et dans les esprits les plus humbles; c'est là ce qui le distingue de toutes les religions et de toutes les philosophies. Les théologiens de Leipsig qui avaient entendu Luther prêcher s'empressèrent de rapporter à Eck les paroles scandaleuses dont leurs oreilles avaient été offensées. « Il faut répondre, s'écrièrent-ils, il faut « réfuter publiquement ces subtiles erreurs. » Eck ne demandait pas mieux. Toutes les églises lui

[1] Relictis signis, desertorem exercitus et transfugam factum. (L. Epp. I, 295.)

étaient ouvertes, et quatre fois de suite il monta en chaire pour décrier Luther et son sermon. Les amis de Luther en furent indignés. Ils demandèrent qu'on entendît à son tour le théologien de Wittemberg. Mais ce fut en vain. Les chaires sont ouvertes aux adversaires de la doctrine évangélique; elles sont fermées à ceux qui la proclament. « Je gardai le silence, dit Luther, et je dus « me laisser attaquer, injurier, calomnier, sans « pouvoir même m'excuser et me défendre[1]. »

Ce n'étaient pas seulement les ecclésiastiques qui se montraient opposés aux docteurs évangéliques : la bourgeoisie de Leipsig était en cela d'accord avec son clergé. Un fanatisme aveugle la livrait aux mensonges et aux haines que l'on cherchait à propager. Les principaux habitants ne visitèrent ni Luther ni Carlstadt. S'ils les rencontraient dans la rue, ils ne les saluaient pas, et ils cherchaient à les noircir dans l'esprit du duc. Mais, au contraire, ils allaient et venaient, mangeaient et buvaient chaque jour avec le docteur d'Ingolstadt. Celui-ci faisait bonne chère avec eux, comparant savamment la bière de Saxe à la bière de Bavière; ses manières un peu libres n'indiquaient pas une haute moralité[2]. On se contenta d'offrir à Luther le présent de vin dû aux combattants. Du reste, ceux qui lui voulaient du bien se cachaient des autres; plusieurs Nicodémites le

[1] Mich verklagen, schelten und schmæhen.... (L. Opp. (L.) XVII, p. 247.)

[2] Eck à Haven et Bourkard, 1er juillet 1519. (Walch XV, p. 1456.)

visitèrent de nuit ou en secret. Deux hommes seuls s'honorèrent en se déclarant publiquement ses amis. Ce furent le docteur Auerbach, que nous avons déjà rencontré à Augsbourg, et le docteur Pistor le jeune.

La plus grande agitation régnait dans la ville. Les deux partis formaient comme deux camps ennemis, qui en venaient quelquefois aux mains. Les étudiants de Leipsig et ceux de Wittemberg se querellaient souvent dans les auberges. On disait hautement, jusque dans les assemblées du clergé, que Luther portait sur lui un diable renfermé dans une petite boîte. « Si c'est dans la boîte que le « diable se trouve, ou si c'est simplement sous son « froc, répondait malignement Eck, je l'ignore; « mais à coup sûr c'est dans l'un des deux. »

Plusieurs docteurs des deux partis logeaient pendant la dispute chez l'imprimeur Herbipolis. Ils en vinrent à de tels excès que leur hôte fut obligé de faire tenir au haut de la table un sergent de ville armé d'une hallebarde et chargé d'empêcher les convives, s'il en était besoin, de se laisser aller à des voies de fait. Un jour, le vendeur d'indulgences Baumgartner en vint aux prises avec un gentilhomme ami de Luther, et s'abandonna à une telle colère qu'il en rendit l'esprit. « J'ai été de ceux qui l'ont porté dans la « tombe, » dit Froschel, qui raconte ce fait[1]. Ainsi se révélait la fermentation générale des esprits. Alors, comme à présent, les discours de la tri-

[1] Löscher. III. 278.

bune avaient du retentissement dans le salon et dans la rue.

Le duc George, bien que penchant très-fort pour Eck, ne se montra pas si passionné que ses sujets. Il invita Eck, Luther et Carlstadt à dîner tous trois avec lui. Il pria même Luther de venir le voir en particulier; mais il lui montra bientôt toutes les préventions qu'on lui avait inspirées. « Par votre écrit sur l'Oraison dominicale, lui dit « le duc avec humeur, vous avez égaré bien des « consciences. Il est des personnes qui se plai- « gnent de n'avoir pu dire un seul *Pater* pen- « dant plus de quatre jours. »

V.

Ce fut le 4 juillet que le combat commença entre Eck et Luther. Tout annonçait qu'il serait plus violent, plus décisif et plus intéressant que celui qui venait de finir, et qui peu à peu avait fait vider la salle. Les deux combattants s'avançaient dans l'arène décidés à ne déposer les armes que lorsque la victoire se serait déclarée en faveur de l'un ou de l'autre. Tout le monde était dans la plus vive attente; car la primauté du pape devait être le sujet débattu. Le christianisme a deux grands adversaires : le hiérarchisme et le rationalisme. C'est le rationalisme, dans son application à la doctrine des forces de l'homme, qui avait été attaqué par la réformation dans la première partie de la dispute de Leipsig. C'était le hiérarchisme, considéré dans ce qui en est à la fois et le faîte et la base.

la doctrine du pape, qui devait être combattu dans la seconde. D'un côté paraissait Eck, défenseur de la religion établie, et se glorifiant des disputes qu'il avait soutenues, comme un général d'armée se vante de ses batailles[1]. De l'autre côté s'avançait Luther, qui semblait devoir recueillir de cette lutte les persécutions et l'ignominie, mais qui se présentait avec une bonne conscience, une ferme résolution de tout sacrifier à la cause de la vérité, et une attente pleine de foi en Dieu et dans les délivrances qu'il accorde. Des convictions toutes nouvelles avaient pénétré dans son âme; elles n'y étaient point encore coordonnées en système; mais dans la chaleur du combat elles jaillissaient comme des éclairs. Grave, hardi, il montrait une décision qui ne tenait compte d'aucune entrave. On voyait sur ses traits l'empreinte des orages que son âme avait soutenus, et le courage avec lequel il se préparait à affronter de nouvelles tempêtes. Deux fils de paysans, représentants des deux tendances qui divisent encore à cette heure la chrétienté, allaient livrer un combat d'où dépendait en grande partie l'avenir de l'État et de l'Église.

A sept heures du matin, les deux antagonistes étaient dans leurs chaires, entourés d'une assemblée nombreuse et attentive.

Luther se leva, et, usant d'une précaution nécessaire, il dit avec modestie :

[1] Faciebat hoc Eccius, quia certam sibi gloriam propositam cernebat, propter propositionem meam in qua negabam Papam esse jure divino caput Ecclesiæ : hic patuit ei campus magnus. (L. Opp., in Præf.)

« Au nom du Seigneur! Amen. Je déclare que le respect que je porte au souverain pontife m'aurait engagé à ne point soutenir cette dispute, si l'excellent docteur Eck ne m'y eût entraîné. »

ECK.

« En ton nom, doux Jésus! avant de descendre dans l'arène, je proteste en votre présence, magnifiques seigneurs, que tout ce que je dirai est soumis au jugement du premier de tous les siéges et du maître qui y est assis. »

Après un moment de silence, Eck continua :

« Il y a dans l'Église de Dieu une primauté qui vient de Christ lui-même. L'Église militante a été établie à l'image de l'Église triomphante. Or, celle-ci est une monarchie où tout s'élève hiérarchiquement jusqu'au seul chef, qui est Dieu. C'est pourquoi Christ a établi un tel ordre sur la terre. Quel monstre serait l'Église, si elle était sans tête[1]!... »

LUTHER, se tournant vers l'assemblée.

« Quand monsieur le docteur déclare qu'il faut que l'Église universelle ait un chef, il fait bien. S'il est quelqu'un parmi nous qui prétende le contraire, qu'il se lève! quant à moi, cela ne me regarde pas. »

ECK.

« Si l'Église militante n'a jamais été sans monarque, je voudrais bien savoir quel il peut être, si ce n'est le pontife de Rome? »

[1] Nam quod monstrum esset, ecclesiam esse acephalam! (L. Opp. lat. I, p. 243.)

LUTHER.

« Le chef de l'Église militante est Christ lui-même, et non un homme. Je le crois en vertu du témoignage de Dieu. *Il faut*, dit l'Écriture, *que Christ règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds*[1]. N'écoutons donc pas ceux qui relèguent Christ dans l'Église triomphante du ciel. Son règne est un règne de foi. Nous ne pouvons voir notre chef, et cependant nous l'avons[2]. »

Eck, ne se tenant pas pour battu, et ayant recours à d'autres arguments, reprit :

« C'est de Rome, comme le dit saint Cyprien, que l'unité sacerdotale est provenue[3]. »

LUTHER.

« Pour l'Église d'Occident, je l'accorde. Mais cette Église romaine elle-même n'est-elle pas issue de celle de Jérusalem? C'est celle-ci proprement qui est la mère et la nourricière de toutes les Églises[4]. »

ECK.

« Saint Jérôme déclare que si une puissance extraordinaire et supérieure à toutes les autres n'est pas donnée au pape, il y aura dans les Églises autant de schismes que de pontifes[5]. »

[1] Ire Épître aux Corinthiens. XV, 25.

[2] Prorsus audiendi non sunt qui Christum extra Ecclesiam militantem tendunt in triumphantem, cum sit regnum fidei. Caput nostrum non videmus; tamen habemus. (L. Opp. lat. I, p. 243.)

[3] Unde sacerdotalis unitas exorta est. (Ibid.)

[4] Hæc est matrix proprie omnium ecclesiarum. (Ibid., 244.)

[5] Cui si non exors quædam et ab omnibus eminens detur potestas. (Ibid., 243.)

LUTHER.

« *Donnée*, dit-il; c'est-à-dire que, si tous les autres fidèles y consentaient, cette puissance pourrait être attribuée de droit humain au premier pontife[1]. Et moi non plus, je ne nie pas que si tous les fidèles du monde entier tombaient d'accord de reconnaître comme premier et souverain pontife l'évêque de Rome, ou celui de Paris, ou celui de Magdebourg, il faudrait le reconnaître pour tel, à cause du respect que l'on devrait a cet accord de toute l'Église; mais cela ne s'est jamais vu, et jamais cela ne se verra. De nos jours même, l'Église grecque ne refuse-t-elle pas à Rome son assentiment? »

Luther était tout prêt alors à reconnaître le pape comme le premier magistrat de l'Église, élu librement par elle; mais il niait qu'il fût établi de Dieu. Ce ne fut que plus tard qu'il nia que l'on dût en aucune manière se soumettre à lui. C'est là un pas que la dispute de Leipsig lui fit faire. Mais Eck s'était avancé sur un terrain que Luther connaissait mieux que lui. Celui-ci ne put, il est vrai, soutenir sa thèse, que la papauté n'existait que depuis quatre siècles. Eck cita des autorités d'une date antérieure, auxquelles Luther ne sut que répondre. La critique n'avait point encore attaqué les fausses décrétales. Mais plus la dispute se rapprochait des temps primitifs, plus Luther devenait fort. Eck en appelait aux Peres; Luther lui

[1] *Detur*, inquit, hoc est jure humano, posset fieri, consentientibus cæteris omnibus fidelibus. (L. Opp. lat. I, p. 244.)

répondait par les Pères, et tous les auditeurs étaient frappés de sa supériorité sur son rival.

« Que le sens que j'expose, dit-il, soit celui de saint Jérôme, c'est ce que je prouve par l'épître de saint Jérôme lui-même à Évagrius : Tout évêque, dit-il, soit à Rome, soit à Eugubium, soit à Constantinople, soit à Regium, soit à Alexandrie, soit à Tanis, a le même mérite et le même sacerdoce[1]. La puissance des richesses, l'humiliation de la pauvreté, placent seules les évêques ou plus haut ou plus bas. »

Des écrits des Pères, Luther passa aux décrets des conciles, qui ne voient dans l'évêque de Rome que le premier entre ses pairs[2].

« Nous lisons, dit-il, dans le décret du concile d'Afrique : Que l'évêque du premier siége ne soit appelé ni Prince des pontifes ni Souverain Pontife, ni de quelque autre nom de ce genre, mais seulement évêque du premier siége. Si la monarchie de l'évêque de Rome était de droit divin, continue Luther, ne serait-ce pas là une parole hérétique? »

Eck répond par une de ces distinctions subtiles qui lui sont si familières :

« L'évêque de Rome, si vous le voulez, n'est pas évêque universel, mais évêque de l'Église universelle[3]. »

[1] Ejusdem meriti et ejusdem sacerdotii est. (L. Opp. lat. I, p. 244.)

[2] Primus inter pares.

[3] Non episcopus universalis, sed universalis Ecclesiæ episcopus. (Ibid., 246.)

LUTHER.

« Je veux bien me taire sur cette réponse : que nos auditeurs en jugent eux-mêmes! »

« Certes, dit-il ensuite, voilà une glose digne d'un théologien et bien propre à satisfaire un disputeur avide de gloire. Ce n'est pas pour rien que je suis resté à grands frais à Leipsig, puisque j'y ai appris que le pape n'est pas, il est vrai, l'évêque universel, mais qu'il est l'évêque de l'Église universelle[1] !... »

ECK.

« Eh bien, j'en viens à l'essentiel. Le vénérable docteur me demande de prouver que la primauté de l'Église de Rome est de droit divin ; je le prouve par ces paroles de Christ : *Tu es Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Église*. Saint Augustin, dans une de ses épîtres, a ainsi exposé le sens de ce passage : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, « c'est-à-dire sur Pierre, j'édifierai mon Église. » Il est vrai que ce même Augustin a exposé ailleurs que par cette pierre il fallait entendre Christ lui-même; mais il n'a point rétracté sa première exposition. »

LUTHER.

« Si le révérend docteur veut m'attaquer, qu'il concilie d'abord lui-même ces paroles contraires de saint Augustin. Car il est certain que saint Augustin a dit *très-souvent* que la Pierre était Christ, et peut-être à peine *une fois* que c'était Pierre lui-

[1] Ego glorior me tot expensis non frustra.... (L. Epp. I, 299.)

même. Mais, quand même saint Augustin et tous les Pères diraient que l'Apôtre est la pierre dont Christ parle, moi seul je leur résisterais, appuyé sur l'autorité de la sainte Écriture, c'est-à-dire sur le droit divin [1]; car il est écrit : *Personne ne peut poser* D'AUTRE *fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ* [2]. Pierre lui-même appelle Christ *la pierre angulaire et vive sur laquelle nous sommes édifiés pour être une maison en esprit* [3]. »

ECK.

« Je m'étonne de l'humilité et de la modestie avec lesquelles le révérend docteur promet de s'opposer seul à tant d'illustres Pères, et prétend en savoir plus que les souverains pontifes, les conciles, les docteurs et les universités!... Il serait étonnant sans doute que Dieu eût caché la vérité à tant de saints et de martyrs... jusqu'à la venue du révérend Père ! »

LUTHER.

« Les Pères ne sont pas contre moi. Saint Augustin, saint Ambroise, les plus excellents docteurs, parlent comme je parle. *Super isto articulo fidei fundata est Ecclesia* [4], dit saint Ambroise, en expliquant ce qu'il faut entendre par la pierre sur laquelle l'Église repose. Que mon adversaire retienne donc sa langue. S'exprimer comme il le

[1] Resistam eis ego unus, auctoritate apostoli, id est divino jure. (L. Opp. lat. I, 237.)

[2] I^re Épître de saint Paul aux Corinthiens, III, 11.

[3] I^re Épître de saint Pierre, II, 4, 5.

[4] L'Église est fondée sur cet article de foi. (L. Opp. lat. I, p. 254.)

fait, c'est attiser la haine et non discuter en vrai docteur. »

Eck ne s'était pas attendu à ce que son adversaire possédât tant deconnaissances, et sût se tirer du labyrinthe où il cherchait à l'égarer. « Le ré-« vérend docteur, dit-il, est descendu dans l'arène « après avoir bien préparé son sujet. Que Vos Sei-« gneuries m'excusent si je ne leur présente pas « des recherches aussi exactes : je suis venu pour « disputer, et non pour faire un livre. » — Eck était étonné; mais il n'était pas battu. N'ayant plus de raisons à donner, il eut recours à un artifice méprisable, odieux, qui devait, sinon vaincre son adversaire, du moins le jeter dans un grand embarras. Si l'accusation d'être un Bohémien, un hérétique, un Hussite, plane sur Luther, il est vaincu; car les Bohémiens son détestés dans l'Église. Le lieu du combat n'était pas éloigné des frontières de la Bohême; la Saxe, à la suite de la condamnation prononcée par le concile de Constance contre Jean Huss, avait été exposée à toutes les horreurs d'une guerre longue et ruineuse; elle se faisait une gloire d'avoir alors résisté aux Hussites. L'université de Leipsig avait été fondée en opposition à la tendance de Jean Huss, et la dispute avait lieu en présence de princes, de nobles et de bourgeois, dont les pères avaient succombé dans cette lutte célèbre. Donner à entendre que Luther et Huss sont d'accord, c'est porter au premier le coup le plus terrible. C'est à cette ruse de guerre que le docteur d'Ingolstadt a recours. « Dès les temps primitifs, dit-il, il

« a été reconnu par tous les bons chrétiens que « l'Église de Rome tient sa primauté de Christ lui-« même, et non du droit humain. Je dois avouer « cependant que les Bohémiens, en défendant avec « opiniâtreté leurs erreurs, ont attaqué cette doc-« trine. Je demande pardon au vénérable Père, si « je suis ennemi des Bohémiens, parce qu'ils sont « ennemis de l'Église, et si la dispute actuelle m'a « rappelé ces hérétiques; car... d'après mon faible « jugement... les conclusions que le docteur a « prises favorisent tout à fait ces erreurs. On as-« sure même que les Hussites s'en glorifient « hautement [1]. »

Eck avait bien calculé. Tous ses partisans accueillirent avec une grande faveur cette perfide insinuation. Il y eut un mouvement de joie dans l'auditoire. « Ces injures, dit plus tard le Réformateur, « les chatouillaient beaucoup plus agréablement « que la dispute elle-même. »

LUTHER.

« Je n'aime et n'aimerai jamais un schisme. Puisque, de leur propre autorité, les Bohémiens se séparent de notre unité, ils font mal, quand même le droit divin prononcerait en faveur de leur doctrine; car le droit divin suprême, c'est la charité et l'unité de l'esprit [2]. »

C'était le 5 juillet, dans la séance du matin,

[1] Et, ut fama est, de hoc plurimum gratulantur. (L. Opp. lat. I, p. 250.)

[2] Nunquam mihi placuit, nec in æternum placebit quodcunque schisma. . . . cum supremum jus divinum sit charitas et unitas spiritus. (Ibid.)

que Luther avait dit ces paroles. On se sépara peu après, l'heure du dîner étant arrivée. Luther se sent mal à son aise. N'avait-il pas été bien loin en condamnant ainsi les chrétiens de la Bohême? N'ont-ils pas maintenu des doctrines que Luther soutient à cette heure? Il vit combien le pas où il se trouvait engagé était difficile. S'élèvera-t-il contre un concile qui a condamné Jean Huss, ou reniera-t-il cette grande idée d'une Église universelle de Christ, qui s'était emparée de son âme?... L'inébranlable Luther n'hésita pas. « Fais ce que dois; arrive que pourra. » Aussi l'assemblée s'étant de nouveau réunie à deux heures après midi, il prit la parole, et dit avec fermeté :

« Parmi les articles de Jean Huss et des Bohé-
« miens, il en est de très-chrétiens. C'est une chose
« certaine. Tel est celui-ci : Qu'il n'y a qu'une
« seule Église universelle ; et cet autre : Qu'il n'est
« pas nécessaire au salut de croire l'Église ro-
« maine supérieure aux autres. Que ce soit Wi-
« cleff, que ce soit Huss qui l'ait dit, peu m'im-
« porte... C'est la vérité. »

Cette déclaration de Luther produisit une sensation immense sur l'auditoire. Huss, Wicleff, ces noms abhorrés, prononcés avec éloge par un moine, au sein d'une assemblée catholique!... Une rumeur presque générale se fit entendre. Le duc George lui-même fut tout effrayé. Il lui sembla voir élever dans la Saxe cet étendard de guerre civile qui avait si longtemps désolé les États de ses ancêtres maternels. Ne pouvant contenir son émotion, il mit ses mains sur ses hanches, branla

la tête, et s'écria à haute voix, en sorte que toute l'assemblée pût l'entendre : « C'est la rage qui le « pousse[1]! » Tout l'auditoire était dans une vive agitation. On se levait; chacun parlait avec son voisin. Ceux qui avaient cédé au sommeil se réveillaient. Les adversaires triomphaient, les amis de Luther étaient dans un grand embarras. Plusieurs personnes, qui jusqu'alors l'avaient entendu avec plaisir, commencèrent à douter de son orthodoxie. L'impression de cette parole ne s'affaiblit jamais dans l'esprit de George; dès ce moment il vit le Réformateur de mauvais œil, et devint son ennemi[2].

Pour Luther, il ne se laissa pas intimider par cette explosion de murmures. L'un de ses principaux arguments était que les Grecs n'avaient jamais reconnu le pape, et pourtant n'avaient jamais été déclarés hérétiques; que l'Église grecque avait subsisté, subsistait et subsisterait sans le pape, et qu'elle appartenait à Christ aussi bien que l'Église de Rome. Eck, au contraire, affirmait effrontément que l'Église chrétienne et l'Église romaine étaient une seule et même Église; que les Grecs et les Orientaux, en abandonnant le pape, avaient aussi abandonné la foi chrétienne, et qu'ils étaient incontestablement hérétiques. « Quoi! « Grégoire de Nazianze, s'écria Luther, Basile le « Grand, Épiphane, Chrysostome, un nombre im-

[1] Das walt die Sucht!

[2] Nam adhuc erat dux Georgius mihi non inimicus, quod sciebam certo. (L. Opp., in Præf.)

« mense d'autres évêques grecs ne sont-ils pas sau-
« vés? Et pourtant ils n'ont pas cru que l'Église
« de Rome fût supérieure aux autres Églises! . . .
« Il n'est pas au pouvoir des pontifes de Rome de
« faire de nouveaux articles de foi. Il n'y a pour
« le chrétien fidèle d'autre autorité que la sainte
« Écriture. Elle est seule le *droit divin*. Je supplie
« M. le docteur d'accorder que les pontifes de
« Rome ont été des hommes, et de vouloir bien
« ne pas en faire des dieux [1]. »

Eck eut recours alors à une de ces plaisanteries qui donnent gratuitement à celui qui les fait un petit air de triomphe.

« Le révérend père, qui n'entend pas bien l'art de la cuisine, dit-il, fait un mauvais mélange des saints et des hérétiques grecs, en sorte que le parfum de sainteté des uns empêche de sentir le poison des autres [2]. »

LUTHER, interrompant Eck avec vivacité.

L'excellent docteur parle avec impudence. Il n'y a pour moi point de communion entre Christ et Bélial. »

Luther avait fait un grand pas. Il n'avait attaqué, en 1516 et 1517, que les prédications des vendeurs d'indulgences et les doctrines scolastiques, et avait respecté les décrets des papes. Plus tard, il avait rejeté ces décrets, mais en avait

[1] Nec potest fidelis christianus cogi ultra sacram Scripturam, quæ est proprie jus divinum. (L. Opp. lat. I, 252.)

[2] At Rev. Pater, *artis coquinariæ* minus instructus, comiscet sanctos græcos cum schismaticis, et hæreticis, ut fuco sanctitatis Patrum hæreticorum tueatur perfidiam. (Ibid.)

appelé à un concile. Maintenant il avait repoussé cette dernière autorité elle-même, déclarant que nul concile ne pouvait établir un nouvel article de foi, et prétendre n'être pas sujet à l'erreur. Ainsi, toutes les autorités humaines étaient successivement tombées devant lui ; le sable que la pluie et les torrents entraînent avait disparu ; il ne restait, pour relever les ruines de la maison du Seigneur, que le roc éternel de la Parole de Dieu. « Vénérable père! lui dit Eck, si vous croyez « qu'un concile légitimement assemblé peut errer, vous êtes pour moi un païen et un péager! »

Telles étaient les discussions qui occupaient les deux docteurs. L'assemblée était attentive. L'attention baissait pourtant quelquefois, et les auditeurs aimaient assez qu'un incident vînt les égayer et les distraire. Souvent aux choses les plus graves se mêlent les plus comiques; c'est ce qui arriva à Leipsig.

Le duc George, selon la coutume du temps, avait un fou de cour. Quelques plaisants dirent à celui-ci : « Luther soutient qu'un fou de cour « peut se marier. Eck défend la proposition con- « traire. » Là-dessus le fou prit Eck en grande aversion ; et chaque fois qu'il entrait dans la salle à la suite du duc, il regardait le théologien d'un air menaçant. Le chancelier d'Ingolstadt, ne dédaignant pas de descendre jusqu'à la plaisanterie, ferma un jour un œil (le fou était borgne), et de l'autre se mit à regarder de travers le petit personnage. Celui-ci, hors de lui, accabla d'injures

le grave docteur. Toute l'assemblée, dit Peifer, se mit à rire, et ce divertissement diminua un peu la tension extrême des esprits[1].

En même temps se passaient dans la ville et dans les églises des scènes qui montraient l'horreur que les assertions hardies de Luther inspiraient aux partisans de Rome. On criait surtout au scandale dans les couvents attachés au pape. Un dimanche, le docteur de Wittemberg s'était rendu dans l'église des dominicains avant la grand'messe. Il ne s'y trouvait que quelques moines qui disaient des messes basses sur de petits autels. A peine apprend-on dans le cloître que l'hérétique Luther est dans l'église, que les moines accourent en toute hâte, saisissent l'ostensoir, le portent dans le tabernacle, l'enferment et le gardent avec soin, de peur que le très-saint sacrement ne soit profané par les regards hérétiques de l'augustin de Wittemberg. En même temps, ceux qui lisaient la messe ramassent avec précipitation tout ce qui sert à la célébrer ; ils abandonnent l'autel, traversent l'église, et s'enfuient dans la sacristie, comme si le diable eût été derrière eux, dit un historien[2].

On s'entretenait partout du sujet de la dispute. Dans les hôtelleries, à l'université, à la cour, chacun en disait son sentiment. Le duc George, quelle que fût son irritation, ne refusait pas obstinément de se laisser convaincre. Un jour qu'il avait Eck et Luther à dîner, il interrompit leur

[1] L. Opp. W. XV, 1440. — 2. Löscher, III, p. 281.

conversation, en disant : « Que le pape soit pape « de droit divin ou de droit humain, toujours est-« il qu'il est pape [1]. » Luther fut très-satisfait de ces paroles. « Le prince, dit-il, ne les eût jamais « prononcées si mes arguments ne l'avaient pas « frappé. »

On avait disputé pendant cinq jours sur la primauté du pape. Le 8 juillet on en vint à la doctrine du purgatoire. La dispute dura un peu plus de deux jours. Luther admettait encore l'existence du purgatoire; mais il niait que cette doctrine se trouvât enseignée dans l'Écriture et dans les Pères, de la manière dont les scolastiques et son adversaire le prétendaient. « Notre docteur Eck, dit-il, « en faisant allusion à l'esprit superficiel de son « adversaire, a aujourd'hui couru sur la sainte « Écriture sans presque la toucher... comme une « araignée sur l'eau. »

Le 11 juillet on en vint aux indulgences. « Ce « ne fut qu'un jeu et une dispute pour rire, dit « Luther. Les indulgences tombèrent tout à plat, « et Eck fut presque en tout de mon avis [2]. » Eck lui-même dit : « Si je n'avais pas disputé avec le « docteur Martin sur la primauté du pape, je pour-« rais presque être d'accord avec lui [3]. »

La discussion roula ensuite sur la Repentance,

[1] Ita ut ipse dux Georgius inter prandendum, ad Eccium et me dicat : « Sive sit jure humano, sive sit jure divino, papa, ipse est papa. » (L. Opp., in Præf.)

[2] L. Opp. (L.) XVII, 246.

[3] So wollt'er fast einig mit mir gewest seyn. (Ibid.)

l'absolution des prêtres, les satisfactions. Eck, comme à son ordinaire, cita les scolastiques, les dominicains, les canons du pape. Luther termina la dispute par ces mots :

« Le révérend docteur s'enfuit de devant les « saintes Écritures, comme le diable de devant la « croix. Quant à moi, sauf le respect dû aux Pè« res, je préfère l'autorité de l'Écriture, et c'est « elle que je recommande à nos juges[1]. »

Ici finit la dispute d'Eck et de Luther. Carlstadt et le docteur d'Ingolstadt discutèrent encore pendant deux jours sur les mérites de l'homme dans les bonnes œuvres. Le 16 juillet l'action se termina, après avoir duré vingt jours, par un discours du recteur de Leipsig. A peine eut-il achevé qu'une musique éclatante se fit entendre, et la solennité fut conclue par le chant du *Te Deum*.

Mais pendant ce chant solennel les esprits n'étaient déjà plus ce qu'ils avaient été pendant le *Veni, Spiritus*. Déjà les pressentiments de plusieurs semblaient s'être réalisés. Les coups que les champions des deux doctrines s'étaient portés avaient fait à la papauté une large blessure.

VI.

Ces disputes théologiques, auxquelles maintenant les gens du monde ne voudraient pas consa-

[1] Videtur fugere a facie Scripturarum, sicut diabolus crucem. Quare, salvis reverentiis Patrum, præfero ego auctoritatem Scripturæ, quod commendo judicibus futuris. (L. Opp. lat. I, 291.)

crer quelques courts instants, avaient été suivies et écoutées pendant vingt jours avec beaucoup d'attention : laïques, chevaliers, princes, avaient montré un intérêt soutenu. Le duc Barnim de Poméranie et le duc George se firent surtout remarquer par leur assiduité. Mais quelques-uns des théologiens de Leipsig amis du docteur Eck dormaient au contraire « tout doucement, » dit un témoin oculaire. Il fallait même les réveiller quand la dispute était finie, pour qu'ils ne manquassent pas leur dîner.

Luther quitta le premier Leipsig ; Carlstadt partit ensuite; Eck y resta quelques jours après leur départ.

Il n'y eut point de décision rendue sur la dispute[1]. Chacun en parla à sa manière. « Il y a eu « à Leipsig, dit Luther, perte de temps et non « recherche de la vérité. Depuis deux ans que « nous examinons les doctrines des adversaires, « nous avons compté tous leurs os. Eck, au con« traire, a à peine effleuré la surface[2]; mais il a « crié dans une heure plus que nous dans deux « longues années. »

Eck, écrivant en particulier à ses amis, avouait à divers égards sa défaite; mais il ne manquait pas de raisons pour l'expliquer. « Les Wittember-

[1] Ad exitum certaminis, uti solet, nulla prodiit decisio. (Pallavicini. I, 65.)

[2] Totam istam conclusionum cohortem multo acrius et validius nostri Wittembergenses. . . . oppugnaverunt, et ita examinaverunt ut ossa eorum numerare licuerit, quas Eccius vix in facie cutis leviter perstrinxit. (L. Epp. I, 291.)

« geois m'ont vaincu sur plusieurs points, écrivit-« il le 24 juillet à Hochstraten[1], premièrement, « parce qu'ils ont apporté avec eux des livres; « secondement, parce qu'on leur écrivait la dis-« pute et qu'ils l'examinaient chez eux à loisir; « troisièmement, parce qu'ils étaient plusieurs, « deux docteurs (Carlstadt et Luther), Lange, vi-« caire des augustins, deux licenciés, Amsdorff, « et un très-arrogant neveu de Reuchlin (Mé-« lanchton), trois docteurs en droit, et plusieurs « maîtres ès arts : tous aidaient à la dispute, soit « en public, soit en particulier. Mais moi, je me « présentais seul, n'ayant que l'équité pour com-« pagne. » Eck oubliait Emser, l'évêque et tous les docteurs de Leipsig.

Si de tels aveux échappaient à Eck dans une correspondance familière, il en était tout autrement en public. Le docteur d'Ingolstadt et les théologiens de Leipsig faisaient grand bruit de ce qu'ils appelaient *leur victoire*. Ils répandaient partout de faux rapports. Toutes les langues du parti répétaient leurs paroles suffisantes. « Eck « triomphe partout, » écrivait Luther[2]. Mais on se disputait les lauriers dans le camp de Rome. « Si nous n'eussions secouru Eck, disaient ceux « de Leipsig, l'illustre docteur eût été renversé. » — « Les théologiens de Leipsig sont de bonnes « gens, disait de son côté le docteur d'Ingolstadt; « mais j'ai trop espéré d'eux : moi seul j'ai tout fait. »

[1] Verum in multis me obruerunt. (Corpus Reform. I, 83.)

[2] Eccius triumphat ubique. (L. Epp. I, 290.)

— « Tu vois, dit Luther à Spalatin, qu'ils chan-
« tent une nouvelle Iliade et une nouvelle Énéide.
« Ils ont la bonté de faire de moi un Hector ou un
« Turnus, tandisque Eck est pour eux Achille ou
« Énée. Le seul doute qui leur reste, c'est de sa-
« voir si la victoire a été remportée par les armées
« d'Eck ou par celles de Leipsig. Tout ce que je
« puis dire pour éclaircir la chose, c'est que le doc-
« teur Eck n'a cessé de crier et que ceux de Leipsig
« n'ont cessé de se taire [1]. »

« Eck a triomphé aux yeux de ceux qui ne com-
« prennent pas l'affaire et qui ont vieilli sur les
« scolastiques, dit l'élégant, le spirituel, le sage Mo-
« sellanus; mais Luther et Carlstadt sont demeurés
« vainqueurs pour tous ceux qui ont de la science,
« de l'intelligence et de la modestie [2]. »

La dispute de Leipsig ne devait pourtant pas s'évanouir en fumée. Toute œuvre faite avec dévouement porte ses fruits. Les paroles de Luther avaient pénétré avec une puissance irrésistible dans l'esprit de ses auditeurs. Plusieurs de ceux qui chaque jour avaient rempli la salle du château furent subjugués par la vérité. Ce fut même au milieu de ses adversaires les plus prononcés qu'elle fit surtout des conquêtes. Le secrétaire du docteur Eck, son familier, son disciple, Poliandre; fut gagné à la Réforme, et dès l'an 1522 il prêcha

[1] Novam quamdam Iliada et Æneida illos cantare. . . . . (L. Epp. I, p. 305.)

[2] Lutheri Sieg sey um so viel weniger berühmt, weil der Gelehrten, Verstandigen, und derer die sich selbst nicht hoch rühmen, wenig seyen. (Seckendorff, 207.)

publiquement l'évangile à Leipsig. Jean Cellarius, professeur d'hébreu, l'un des hommes les plus opposés à la Réforme, saisi par les paroles du puissant docteur, commença à sonder davantage la sainte Écriture. Bientôt il quitta sa place, et, plein d'humilité, vint étudier à Wittemberg, aux pieds de Luther. Il fut plus tard pasteur à Francfort et à Dresde.

Parmi ceux qui avaient pris place sur les siéges réservés à la cour, et qui entouraient le duc George, était un jeune prince âgé de douze ans, issu d'une famille célèbre par ses combats contre les Sarrasins, George d'Anhalt. Il étudiait alors à Leipsig, sous la direction d'un gouverneur. Une grande ardeur pour la science et un vif attrait pour la vérité distinguaient déjà cet illustre jeune homme. Souvent on l'entendait répéter cette sentence de Salomon : *La parole de mensonge ne convient pas au prince.* La dispute de Leipsig fit naître en cet enfant des réflexions sérieuses et un penchant décidé pour Luther[1]. Quelque temps après on lui offrit un évêché. Ses frères, tous ses parents, le sollicitaient de l'accepter, voulant le pousser aux hautes dignités de l'Église. Il fut inébranlable dans son refus. Sa pieuse mère, amie secrète de Luther, étant morte, il se trouva en possession de tous les écrits du Réformateur. Il présentait à Dieu de constantes et ferventes prières, le suppliant de fléchir son cœur à la vérité, et souvent, dans la solitude de son cabinet,

[1] L. Opp. (W.) XV, 1440.

il s'écriait avec larmes : *Fais à ton serviteur selon ta miséricorde, et enseigne-moi tes ordonnances*[1]! Ses prières furent entendues. Convaincu, entraîné, il se rangea sans crainte du côté de l'Évangile. En vain ses tuteurs, et surtout le duc George, l'obsédèrent-ils de prières et de représentations; il demeura inflexible, et George, à demi convaincu par les raisons de son pupille, s'écria : « Je ne puis « rien lui répondre; mais je resterai pourtant dans « mon Église, car dresser un vieux chien n'est « pas chose possible. » Nous retrouverons plus tard ce prince si aimable, l'un des beaux caractères de la Réformation, qui prêcha lui-même à ses sujets la parole de vie, et auquel on a appliqué ce mot de Dion sur l'empereur Marc-Antonin : « Il fut durant toute sa vie semblable à lui-même : « il était un homme de bien, et il n'y eut aucune « feinte en lui[2]. »

Ce fut surtout par les étudiants que les paroles de Luther furent reçues avec enthousiasme. Ils sentirent la différence qu'il y avait entre l'esprit et la vie du docteur de Wittemberg et les distinctions sophistiques, les spéculations vaines du chancelier d'Ingolstadt. Ils voyaient Luther s'appuyant sur la Parole de Dieu. Ils voyaient le docteur Eck ne se fondant que sur les traditions des hommes. L'effet fut prompt. Les auditoires de

[1] . . . . A Deo petivit, flecti pectus suum ad veritatem, ac lacrimans sæpe hæc verba repetivit. . . . . (M. Adami Vita Georgii Anhalt. p. 248.)

[2] Ὅμοιος διὰ πάντων ἐγένετο, ἀγαθὸς δὲ ἦν, καὶ οὐδὲν προσποίητον εἶχεν. (Vid. Melch. Adam. p. 255.)

l'université de Leipsig se vidèrent presque après la dispute. Une circonstance y contribua : la peste semblait s'y déclarer. Mais il était bien d'autres universités, Erfurt, Ingolstadt, par exemple, où les étudiants auraient pu se rendre. La force de la vérité les attira à Wittemberg. Le nombre des étudiants y doubla [1].

Parmi ceux qui se transportèrent de l'une de ces universités à l'autre, on remarqua un jeune homme de seize ans, d'un caractère mélancolique, parlant peu, et qui souvent, au milieu des conversations et des jeux de ses condisciples, semblait absorbé dans ses propres pensées [2]. Ses parents lui avaient cru d'abord un esprit faible ; mais bientôt ils le virent si prompt à apprendre, si continuellement occupé de ses études, qu'ils conçurent de lui de grandes espérances. Sa droiture, sa candeur, sa modestie et sa piété le faisaient aimer de tous, et Mosellanus le signala comme un modèle à toute l'université. Il s'appelait Gaspard Cruciger, et était originaire de Leipsig. Le nouvel étudiant de Wittemberg fut plus tard l'ami de Mélanchton et l'aide de Luther dans la traduction de la Bible.

La dispute de Leipsig eut des effets plus grands encore. Ce fut là que le théologien de la Réformation reçut son appel. Modeste et silencieux, Mélanchton avait assisté à la discussion sans pres-

[1] Peifer, Histor. Lipsiensis, 356.

[2] Et cogitabundus et sæpe in medios sodalitios quasi peregrinante animo. (Melch. Adami Vita Crucigeri, p. 193.)

que y prendre part. Il ne s'était occupé jusqu'àlors que de littérature. La conférence lui donna une impulsion nouvelle, et lança l'éloquent professeur dans la théologie. Dès lors il fit plier la hauteur de sa science devant la Parole de Dieu. Il reçut la vérité évangélique avec la simplicité d'un enfant. Ses auditeurs l'entendirent exposer les doctrines du salut avec une grâce et une clarté qui ravissaient tout le monde. Il avançait avec courage dans cette carrière nouvelle pour lui ; car, disait-il, « Christ ne manquera pas aux siens[1]. » Dès ce moment les deux amis marchèrent ensemble, combattant pour la liberté et la vérité, l'un avec la force d'un saint Paul, l'autre avec la douceur d'un saint Jean. Luther a admirablement exprimé la différence de leurs vocations. « Je suis né, dit-« il, pour me mettre aux prises sur le champ de « bataille avec les partis et avec les démons. C'est « pourquoi mes écrits sont pleins de guerre et de « tempête. Il faut que je déracine les souches et « les troncs, que j'enlève les épines et les brous-« sailles, que je comble les flaques et les bou-« biers. Je suis le grossier bûcheron qui doit pré-« parer les voies et égaliser le chemin. Mais le « maître ès arts Philippe s'avance tout tranquille-« ment et tout doucement : il cultive et il plante ; « il sème et il arrose joyeusement, selon les dons « que Dieu lui a faits d'une main si libérale[2]. »

Si Mélanchton, le tranquille semeur, fut appelé

[1] Christus suis non deerit. (Corp. Reform. I, 104.)
[2] L. Opp. (W.) XIV. 200.

à l'œuvre par la dispute de Leipsig, Luther, le vigoureux bûcheron, sentit ses bras fortifiés par elle, et son courage s'enflamma davantage encore. L'effet le plus puissant de cette discussion s'accomplit en Luther lui-même. « La théologie sco-« lastique, dit-il, s'écroula alors entièrement à mes « yeux, sous la présidence triomphante du doc-« teur Eck. » Le voile que l'école et l'Église avaient tendu ensemble devant le sanctuaire fut déchiré pour le Réformateur, du haut jusqu'en bas. Contraint à des recherches nouvelles, il parvint à des découvertes inattendues. Il vit avec autant d'étonnement que d'indignation le mal dans toute sa grandeur. Sondant les annales de l'Église, il découvrit que la suprématie de Rome n'avait d'autre origine que l'ambition d'un côté, et une crédule ignorance de l'autre. Au point de vue étroit sous lequel il avait jusqu'alors envisagé l'Église en succéda un plus large et plus profond. Il reconnut dans les chrétiens de la Grèce et de l'Orient de véritables membres de l'Église catholique; et au lieu d'un chef visible, assis au bord du Tibre, il adora comme chef unique du peuple de Dieu, ce Rédempteur invisible, éternel, qui, selon sa promesse, est tous les jours au milieu de tous les peuples de la terre, avec ceux qui croient en son nom. L'Église latine ne fut plus pour Luther l'Église universelle; il vit tomber les étroites barrières de Rome, et poussa un cri de joie en découvrant bien au delà le glorieux domaine de Jésus-Christ. Dès lors il comprit qu'il pouvait être membre de l'Église de Christ sans l'être de l'Église du pape. Mais les écrits de

Jean Huss firent surtout sur lui une forte impression. Il y retrouva, à sa grande surprise, la doctrine de saint Paul et de saint Augustin, cette doctrine à laquelle il n'était arrivé lui-même qu'après tant de combats. « J'ai cru, j'ai enseigné sans le « savoir, dit-il, toutes les doctrines de Jean Huss[1] : « Staupitz de même. Bref, sans nous en douter, « nous sommes tous Hussites! Saint Paul, saint « Augustin eux-mêmes le sont. Je suis confondu « et ne sais que penser...... Oh! quels terribles « jugements de Dieu les hommes n'ont-ils pas mé« rités, puisque la vérité évangélique, dévoilée et « publiée depuis plus d'un siècle, a été condam« née, brûlée, étouffée.... Malheur, malheur à « la terre!.... »

Luther se détacha de la papauté, il conçut alors pour elle une aversion prononcée et une sainte indignation; et tous les témoins qui dans chaque siècle s'étaient élevés contre Rome vinrent tour à tour devant lui déposer contre elle et lui révéler quelques abus ou quelques erreurs. « O ténèbres! » s'écriait-il.

On ne lui permit pas de se taire sur ces tristes découvertes. L'orgueil de ses adversaires, leur prétendu triomphe, les efforts qu'ils faisaient pour éteindre la lumière, décidèrent son âme. Il avança dans la voie où Dieu le menait, sans s'inquiéter du but où elle pouvait le conduire. Luther a signalé ce moment comme celui de son affranchis-

[1] Ego imprudens hucusque omnia Johannis Huss et docui et tenui.... (L. Epp. II, p. 452.)

sement du joug papal. « Apprenez de moi, dit-il, « combien il est difficile de se débarrasser d'erreurs « que le monde entier confirme par son exemple, « et qui, par une longue habitude, sont devenues « pour nous une seconde nature[1]. Il y avait alors « sept ans que je lisais et que j'expliquais publi- « quement avec un grand zèle la sainte Écriture, « en sorte que je la savais presque tout entière par « cœur[2]. J'avais aussi toutes les prémices de la « connaissance et de la foi en mon Seigneur Jésus- « Christ; c'est-à-dire, je savais que nous ne sommes « pas justifiés et sauvés par nos œuvres, mais par la « foi en Christ; et même je maintenais ouvertement « que ce n'est pas par droit divin que le pape est « le chef de l'Église chrétienne. Et pourtant... je « ne pouvais pas voir ce qui en découle, savoir « que nécessairement et certainement le pape est « du diable. Car ce qui n'est pas Dieu doit né- « cessairement être du diable[3]. » Luther ajoute plus loin : « Je ne me laisse plus aller à mon in- « dignation contre ceux qui sont encore attachés « au pape, puisque moi, qui depuis tant d'années « lisais avec tant de soin les saintes Écritures, je « tenais encore au papisme avec tant d'opiniâ- « treté[4]. »

[1] Quam difficile sit eluctari et emergere ex erroribus totius orbis exemplo firmatis. . . . . (L. Opp. lat., in Præf.)

[2] Per septem annos, ita ut memoriter pene omnia tenerem. . . . (Ibid.)

[3] Quod enim ex Deo non est necesse est ex diabolo esse. (Ibid.)

[4] Cum ego, tot annis sacra legens diligentissime, tamen ita hæsi tenaciter. (Ibid.)

Telles furent les suites véritables de la dispute de Leipsig, bien plus importantes que la dispute elle-même. Elle fut semblable à ces premiers succès qui exercent une armée et qui enflamment son courage.

VII.

Eck s'abandonnait à toute l'ivresse de ce qu'il voulait faire passer pour une victoire. Il déchirait Luther. Il entassait accusations sur accusations[1]. Il écrivait à Frédéric. Il voulait, comme un général habile, profiter du trouble qui suit toujours une bataille, pour obtenir du prince d'importantes concessions. En attendant les mesures à prendre contre son adversaire lui-même, il appelait les flammes contre ses écrits, et même contre ceux qu'il n'avait pas lus. Il suppliait l'Électeur de convoquer un concile provincial : « Exterminons toute « cette vermine, disait le grossier docteur, avant « qu'elle se soit multipliée à l'excès[2]. »

Ce ne fut pas seulement contre Luther qu'il déchargea sa colère. Son imprudence appela Mélanchton dans la lice. Celui-ci, lié par une tendre amitié avec l'excellent Écolampade, lui rendit compte de la dispute, en parlant avec éloges du docteur Eck[3]. L'orgueil du chancelier d'Ingolstadt

[1] Proscidit, post abitum nostrum, Martinum inhumanissime. (Melanchton.,Corp. Refor. I, 106.)

[2] Ehe das Ungeziffer uberhand nehme. (L. Opp. (L.) XVII, 271.)

[3] Eccius ob varias et insignes ingenii dotes.... (L. Opp. lat. I, p. 337.)

fut néanmoins blessé. Il prit aussitôt la plume contre « ce grammairien de Wittemberg, qui n'ignorait pas, il est vrai, disait-il, le latin et le grec, « mais qui avait osé publier une lettre où il l'avait « insulté, lui, le docteur Eck[1]! »

Mélanchton répondit. C'est ici son premier écrit théologique. On y trouve cette exquise urbanité qui distinguait cet homme excellent. Posant les principes fondamentaux de l'herméneutique, il montre qu'il ne faut pas expliquer l'Écriture sainte d'après les Pères, mais les Pères d'après l'Écriture sainte. « Que de fois Jérôme ne s'est-il pas trompé! dit-il ; que de fois Augustin! que de fois « Ambroise! que de fois ils sont d'avis différents! « que de fois ils rétractent leurs erreurs!... Il n'y « a qu'une seule Écriture, inspirée de l'Esprit du « ciel, pure et vraie en toutes choses[2].

« Luther ne suit pas quelques expositions ambiguës des anciens, dit-on ; et pourquoi les suivrait-il? Quand il expose le passage de saint « Matthieu : *Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église*, il parle comme Origène, qui « à lui seul en vaut plusieurs ; comme Augustin « dans son homélie ; comme Ambroise dans son « sixième livre sur saint Luc : je passe les autres « sous silence. — Quoi donc, direz-vous, les Pères

[1] Ausus est grammaticus Wittembergensis, græce et latine sane non indoctus, epistolam edere. . . . . (L. Opp. lat. I, p. 338.)

[2] Una est Scriptura, cœlestis spiritus, pura, et per omnia verax. (Contra Eckium Defensio. Corp. Reform. I, p, 115.)

« se contredisent! — Et qu'y a-t-il là d'étonnant[1]?
« Je crois aux Pères, parce que je crois à la sainte
« Écriture. Le sens de l'Écriture est un et simple,
« comme la vérité céleste elle-même. On l'obtient
« en comparant les Écritures; on le déduit du fil
« et de l'enchaînement du discours[2]. Il y a une
« philosophie qui nous est ordonnée par rapport
« aux Écritures de Dieu : c'est de rapprocher
« d'elles toutes les opinions et toutes les maximes
« des hommes, comme de la pierre de touche qui
« doit les éprouver[3]. »

Il y avait longtemps que l'on n'avait exposé avec tant d'élégance de si puissantes vérités. La Parole de Dieu était remise à sa place, les Pères à la leur. La voie simple par laquelle on obtient le sens véritable de l'Écriture était fermement tracée. La Parole surnageait au-dessus de toutes les difficultés et de toutes les explications de l'École. Mélanchton fournissait de quoi répondre à ceux qui, comme le docteur Eck, embrouilleraient ce sujet, jusque dans les temps les plus éloignés. Le frêle *grammairien* s'était levé; et les larges et robustes épaules du gladiateur scolastique avaient plié sous le premier mouvement de son bras.

Plus Eck était faible, plus il criait fort. Il pré-

[1] Quid igitur? ipsi secum pugnant! quid mirum? (Contra Eckium Defensio, Corp. Reform. I, p. 115.)

[2] Quem collatis Scripturis e filo ductuque orationis licet assequi. (Ibid. p. 114.)

[3] Ut hominum sententias, decretaque, ad ipsas, ceu ad Lydium lapidem, exigamus. (Ibid. p. 115.)

tendait par ses rodomontades et ses accusations s'assurer la victoire qui avait échappé à ses disputes. Les moines et tous les partisans de Rome répondaient à ces cris par les leurs. De toutes les parties de l'Allemagne s'élevaient des reproches contre Luther; mais il demeurait impassible. « Plus « je vois mon nom couvert d'opprobre, plus je « m'en glorifie, dit-il, en finissant des explications « qu'il publia sur les propositions de Leipsig. Il « faut que la vérité, c'est-à-dire Christ, croisse, « et que moi je diminue. La voix de l'Époux et « de l'Épouse me cause plus de joie que toutes « ces clameurs ne m'inspirent de terreur. Les hom- « mes ne sont pas les auteurs de mes maux, et « je n'ai pour eux aucune haine. C'est Satan, le « Prince du mal, qui voudrait m'épouvanter. Mais « celui qui est en nous est plus grand que celui « qui est dans le monde. Le jugement de nos con- « temporains est mauvais, celui de la postérité « sera meilleur[1]. »

Si la dispute de Leipsig multiplia en Allemagne les ennemis de Luther, elle augmenta aussi au loin le nombre de ses amis. « Ce que Huss a « été autrefois en Bohême vous l'êtes maintenant « en Saxe, ô Martin! lui écrivirent les frères de « Bohême; c'est pourquoi priez et soyez fort au « Seigneur! »

La guerre éclata vers ce temps entre Luther et Emser, alors professeur à Leipsig. Celui-ci écrivit

[1] Præsens male judicat ætas; judicium melius posteritatis erit. (L. Opp. lat. I, 310.)

au docteur Zack, zélé catholique romain de Prague, une lettre où il paraissait se proposer d'ôter aux Hussites l'idée que Luther fût des leurs. Luther ne put douter qu'en paraissant le justifier le savant Leipsikois ne se proposât de faire planer sur lui le soupçon d'adhérer à l'hérésie bohémienne, et il voulut déchirer violemment le voile dont son ancien hôte de Dresde prétendait couvrir son inimitié. A cet effet il publia une lettre adressée « au bouc Emser. » Emser avait pour armes un bouc. Luther termine cet écrit par ces mots, qui peignent bien son caractère : « Aimer tous les « hommes, mais ne craindre personne[1]. »

Tandis que de nouveaux amis et de nouveaux ennemis se montraient ainsi, d'anciens amis semblaient s'éloigner de Luther. Staupitz, qui avait fait sortir le Réformateur de l'obscurité du cloître d'Erfurt, commença à lui témoigner quelque froideur. Luther s'élevait trop haut pour Staupitz, qui ne pouvait plus le suivre. « Vous m'abandon-« nez, lui écrivit Luther ; j'ai été tout le jour très-« triste à cause de vous, comme l'enfant qu'on a « sevré et qui pleure sa mère[2]. J'ai rêvé de vous « cette nuit, continue le Réformateur. Vous vous « éloigniez de moi, et moi je sanglotais et je ver-« sais d'amères larmes. Mais vous, me tendant la « main, vous me disiez de me calmer, que vous « reviendriez à moi. »

[1] L. Opp. lat. I, 252.

[2] Ego super te, sicut ablactatus super matre sua, tristissimus hac die fui. (Epp. I, p. 342.)

Le pacificateur Miltitz voulut tenter de nouveaux efforts pour calmer les esprits. Mais quelle prise peut-on avoir sur des hommes qu'agite encore l'émotion de la lutte! Ses démarches n'aboutirent à rien. Il apporta la fameuse rose d'or à l'Électeur, et ce prince ne se soucia pas même de la recevoir en personne[1]. Frédéric connaissait les artifices de Rome; il fallait renoncer à le tromper[2].

VIII.

Bien loin de reculer, Luther avançait toujours. Ce fut alors qu'il porta à l'erreur l'un de ses coups les plus rudes, en publiant son premier commentaire sur l'Épître aux Galates[3]. Le second commentaire surpassa sans doute le premier; mais déjà dans celui-ci il exposait avec une grande force la doctrine de la justification par la foi. Chaque parole du nouvel apôtre était pleine de vie, et Dieu s'en servit pour faire pénétrer sa connaissance dans les cœurs des peuples : « Christ s'est « donné soi-même pour nos péchés, disait Luther « à ses contemporains[4]. Ce n'est pas de l'argent « ou de l'or qu'il a donné pour nous, ce n'est pas « un homme, ce n'est pas tous les anges : c'est lui-« même, lui, hors duquel il n'y a rien de grand,

[1] Rosam quam vocant auream nullo honore dignatus est; imo pro ridicula habuit. (L. Opp. lat., in Præf.)

[2] Intellexit princeps artes romanæ curiæ, et eos legatos digne tractare novit. (Ibid.)

[3] Septembre 1519.

[4] L. Opp. (L.) X, 461.

« qu'il a donné. Et ce trésor incomparable, il l'a « donné... pour nos péchés! Où sont maintenant « ceux qui vantent avec orgueil la puissance de « notre volonté? où sont les enseignements de la « philosophie morale? où sont le pouvoir et la « force de la loi? Puisque nos péchés sont si « grands, que rien n'a pu les ôter, si ce n'est une « si immense rançon, prétendrons-nous encore « obtenir la justice par la force de notre volonté, « par la puissance de la loi, par les doctrines des « hommes? Que ferons-nous avec tous ces tours « d'adresse, toutes ces illusions? Ah! nous cou- « vrirons nos iniquités d'une justice mensongère, « et nous ferons de nous-mêmes des hypocrites, « que rien au monde ne pourra sauver. »

Mais si Luther établit ainsi qu'il n'y a de salut pour l'homme qu'en Christ, il montre aussi que ce salut change l'homme et le fait abonder en bonnes œuvres. « Celui, dit-il, qui a vraiment entendu la « parole de Christ et qui la garde est aussitôt re- « vêtu de l'esprit de charité. Si tu aimes celui qui « t'a fait cadeau de vingt florins, ou rendu quel- « que service, ou témoigné de quelque autre ma- « nière son affection, combien plus dois-tu aimer « celui qui n'a pas donné pour toi de l'or ou de « l'argent, mais qui s'est donné lui-même, qui « même a reçu pour toi tant de blessures, qui a « eu pour toi une sueur de sang, qui est mort « pour toi; en un mot, qui, en payant pour tous « tes péchés, a englouti la mort, et t'a acquis « dans le ciel un Père plein d'amour!... Si tu ne « l'aimes pas, tu n'as pas entendu du cœur les

« choses qu'il a faites, tu ne les as pas crues; car « la foi est agissante par la charité. » « Cette épître « est mon épître, disait Luther en parlant de l'É-« pître aux Galates. Je me suis marié avec elle. »

Ses adversaires le faisaient marcher plus vite qu'il ne l'eût fait sans eux. Eck excita à cette époque contre lui une nouvelle attaque des Franciscains de Iuterbock. Luther dans sa réponse, non content de répéter ce qu'il avait déjà enseigné, attaqua des erreurs qu'il avait découvertes depuis peu: « Je voudrais bien savoir, dit-il, dans quel « endroit de l'Écriture le pouvoir de canoniser les « saints a été donné aux papes; et aussi, quelle « nécessité, quelle utilité même il y a à les cano-« niser?... Au reste, ajouta-t-il avec ironie, qu'on « canonise tant qu'on voudra[2]! »

Ces nouvelles attaques de Luther demeuraient sans réponse. L'aveuglement de ces ennemis lui était aussi favorable que son propre courage. Ils défendaient avec passion des choses accessoires, et quand Luther portait la main sur les fondements de la doctrine romaine, ils les voyaient ébranler, sans dire mot. Ils s'agitaient pour défendre quelques redoutes avancées, et pendant ce temps leur intrépide adversaire pénétrait dans le corps de la place, et y plantait hardiment l'étendard de la vérité. Aussi plus tard furent-ils très-étonnés de voir la forteresse dont ils s'étaient fait les défenseurs, minée, incendiée, s'écrouler au milieu des flam-

[1] Defensio contra malignum Eccii judicium. (I lat. p. 356.)
[2] Canonicet quisque quantum volet. (Ibid., p. 367.)

mes, tandis qu'ils la croyaient imprenable et qu'ils bravaient encore ceux qui lui donnaient l'assaut. Ainsi s'accomplissent les grandes chutes.

Le sacrement de la Cène du Seigneur commençait à occuper les pensées de Luther. Il cherchait en vain cette Cène sainte dans la messe. Un jour, c'était peu de temps après son retour de Leipsig, il monta en chaire. Faisons attention à ses paroles; car ce sont les premières qu'il prononça sur un sujet qui depuis a déchiré en deux parties l'Église de la Réformation : « Il y a, dit-il, dans le « saint sacrement de l'autel trois choses qu'il faut « connaître : le signe, qui doit être extérieur, vi- « sible, et sous une forme corporelle; la signifi- « cation, qui est intérieure, spirituelle, et dans « l'esprit de l'homme; la foi, qui fait usage de l'un « et de l'autre[1]. » Si l'on n'eût pas poussé plus loin les définitions, l'unité n'eût point été détruite.

Luther continue : « Il serait bon que l'Église, « dans un concile général, ordonnât de distribuer « les deux espèces à tous les fidèles : non toutefois « qu'une seule espèce ne suffise pas, car la foi « seule serait déjà suffisante. » Ces paroles hardies plaisent à l'assemblée. Cependant quelques-uns des auditeurs s'étonnent et s'irritent. « C'est une « fausseté, disent-ils, c'est un scandale[2]! »

Le prédicateur continue : « Il n'y a pas, dit-il, d'union plus intime, plus profonde, plus indi-

[1] L. Opp. (L.) XVII, p. 272.

[2] Ibid, p. 281.

« visible que celle qui a lieu entre l'aliment et le « corps que l'aliment nourrit. Christ s'unit à nous « dans le sacrement, de telle manière qu'il agit « comme s'il était nous-mêmes. Nos pêchés l'as- « saillent. Sa justice nous défend. »

Mais Luther ne se contente pas d'exposer la vérité : il attaque l'une des erreurs les plus fondamentales de Rome[1]. l'Église romaine prétend que le sacrement opère par lui-même, indépendamment de la disposition de celui qui reçoit. Rien de plus commode qu'une telle opinion. De là l'ardeur avec laquelle on recherche le sacrement, de là les profits du clergé romain. Luther attaque cette doctrine[2], et lui oppose la doctrine contraire[3], en vertu de laquelle la foi, la bonne volonté du cœur, sont nécessaires.

Cette protestation énergique devait renverser d'antiques superstitions. Mais, chose étonnante, nul n'y fit attention. Rome laissa passer ce qui eût dû lui faire pousser un cri de détresse, et elle se rua avec impétuosité sur la remarque de peu d'importance que Luther avait jetée au commencement de son discours, touchant la communion sous les deux espèces. Ce discours ayant été publié au mois décembre, de toutes parts s'éleva un cri contre l'hérésie. « C'est la doctrine de Prague toute

[1] Si quis dixerit per ipsa novæ legis sacramenta *ex opere operato* non conferri gratiam, sed solam fidem divinæ promissionis ad gratiam consequendam sufficere, anathema sit. (Concile de Trente, sess. 7, can. 8.)

[2] Connue sous le nom d'*opus operatum*.

[3] Celle de l'*opus operantis*.

« pure! s'écria-t-on à la cour de Dresde, où le sermon « parvint durant les fêtes de Noël; de plus, l'ou« vrage est en allemand, pour que les gens simples « le comprennent[1]. » La dévotion du prince en fut troublée, et le troisième jour de la fête il écrivit à son cousin Frédéric : « Depuis la publication de « ce discours le nombre de ceux qui reçoivent la « cène sous les deux espèces s'est augmenté en « Bohême de six mille personnes. Votre Luther, « de professeur de Wittemberg, va devenir évêque « de Prague et archi-hérétique!... » — « Il est né en « Bohême! s'écriait-on, de parents bohémiens; il « a été élevé à Prague et instruit dans les livres de « Wicleff! »

Luther crut devoir contredire ces bruits, dans un écrit où il fit gravement l'histoire de son origine. « Je suis né à Eisleben, dit-il, et j'y ai été « baptisé dans l'église de Saint-Pierre. Dresde est « le lieu le plus rapproché de la Bohême où j'aie « été de ma vie[2]. »

La lettre du duc George n'indisposa pas l'Électeur contre Luther. Peu de jours après, ce prince invita le docteur à un repas splendide qu'il donnait à l'ambassadeur d'Espagne, et Luther y combattit vaillamment contre le ministre de Charles[3]. L'Électeur l'avait fait prier par son chapelain de défendre sa cause avec modération. « Trop de fo« lie déplaît aux hommes, répondit Luther à Spa-

[1] L. Opp. (L.) XVII, p. 281.

[2] Cæterum ego natus sum in Eisleben... (Luth. Epp. I, p. 389.)

[3] Cum quo heri ego et Philippus certavimus, splendide invitati. (Ibid., p. 396.)

« latin, mais trop de sagesse déplaît à Dieu. On « ne peut défendre l'Évangile sans tumulte et sans « scandale. La Parole de Dieu est une épée, elle « est une guerre, elle est une ruine, elle est un « scandale, elle est une destruction, elle est un « poison[1]; et, ainsi que le dit Amos, elle se présente « comme un ours dans le chemin, et comme une « lionne dans la forêt. Je ne cherche rien, je ne « demande rien. Il en est un plus grand que moi « qui cherche et qui demande. S'il tombe, je n'y « perds rien; s'il demeure debout, je n'en tire au« cun avantage[2]. »

Tout annonçait que Luther allait avoir besoin plus que jamais de foi et de courage. Eck formait des projets de vengeance. Au lieu des lauriers qu'il avait compté recueillir, le gladiateur de Leipsig était devenu la risée de tous les hommes d'esprit de sa nation. On publiait contre lui de piquantes satires. C'était une *Épître de chanoines ignorants* écrite par Écolampade, et qui blessa Eck au fond de l'âme. C'était une complainte sur Eck probablement de l'excellent Pirckheimer, de Nuremberg, pleine à la fois d'un mordant et d'une dignité dont les *Provinciales* de Pascal peuvent seules donner quelque idée.

Luther témoigna son mécontentement de plusieurs de ces écrits. « Il vaut mieux, dit-il, attaquer

[1] Verbum Dei gladius est, bellum est, ruina est, scandalum est, perditio est, venenum est... (Luth. Epp. I, p. 417.)

[2] Ego nihil quæro : est qui quærat. Stet ergo, sive cadat : ego nihil lucror, aut amitto. (Ibid., p. 418.)

« ouvertement que de mordre en se tenant caché « derrière une haie [1]. »

Quel mécompte pour le chancelier d'Ingolstadt. Ses compatriotes l'abandonnent. Il s'apprête à aller au delà des Alpes invoquer un secours étranger. Partout où il passe il vomit des menaces contre Luther, contre Mélanchton, contre Carlstadt et contre l'Électeur lui-même. « A la hauteur « de ses paroles, dit le docteur de Wittemberg, « on dirait qu'il s'imagine être le Dieu tout-puis- « sant [2]. » Enflammé de colère et de désirs de vengeance, Eck, après avoir publié en février 1520, sur la primauté de saint Pierre, un écrit dépourvu de toute saine critique, et dans lequel il prétendait que cet apôtre, le premier des papes, avait résidé vingt-cinq ans à Rome, Eck part pour l'Italie, afin d'y recevoir la récompense de ses prétendus triomphes, et de former à Rome, près du Capitole papal des foudres plus puissantes que les frêles armes scolastiques qui se sont brisées entre ses mains.

Luther comprit tous les dangers que ce voyage de son antagoniste allait attirer sur lui; mais il ne craignit point. Spalatin, alarmé, l'invita à offrir la paix. « Non, répondit Luther, tant qu'il « crie, je ne puis retirer mes mains de la bataille. « Je remets à Dieu toute la chose. Je livre mon « navire aux flots et aux vents. La guerre est du « Seigneur. Pourquoi vous imaginer que c'est par

[1] Melior est aperta criminatio, quam iste sub sepe morsus. (Luth. Epp. I, p. 426.)

[2] Deum crederes omnipotentem loqui. (Ibid., p. 380.)

« la paix que Christ avancera sa cause? N'a-t-il pas
« combattu avec son propre sang, et tous les mar-
« tyrs après lui[1]? »

Telle était, au commencement de l'année 1520, le position des deux combattants de Leipsig. L'un remuait toute la papauté pour frapper son rival; l'autre attendait la guerre avec le calme avec lequel on attend la paix. L'année qui s'ouvre verra éclater l'orage.

[1] Cogor rem Deo committere, data flatibus et fluctibus nave. Bellum Domini est. . . . (Luth. Epp. I, p. 425.)

LIVRE VI.

LA BULLE DE ROME.

(1520.)

I.

Un nouveau personnage allait paraître sur la scène. Dieu voulait mettre en présence du moine de Wittemberg le monarque le plus puissant qui depuis Charlemagne eût paru dans la chrétienté. Il choisit un prince dans la force de la jeunesse, et à qui tout annonçait un règne d'une longue durée, un prince dont le sceptre s'étendait sur une partie considérable de l'ancien monde et sur un monde nouveau, en sorte que, selon une expression célèbre, le soleil ne se couchait jamais sur ses vastes États, et il l'opposa à cette humble Réformation, commencée dans la cellule obscure d'un couvent d'Erfurt, par les angoisses et les soupirs d'un pauvre moine. L'histoire de ce monarque et de son règne était destinée, ce semble, à donner au monde une grande leçon. Elle devait montrer le néant de toute « la puissance de « l'homme, » quand elle prétend lutter avec « la « faiblesse de Dieu. » Si un prince ami de Luther avait été appelé à l'Empire, on eût attribué

les succès de la réforme à sa protection. Si même un empereur opposé à la doctrine nouvelle, mais faible, avait occupé le trône, on eût expliqué les triomphes de cette œuvre par la faiblesse du monarque. Mais ce fut le superbe vainqueur de Pavie qui dut humilier son orgueil devant la puissance de la Parole divine; et tout le monde put voir que celui pour qui c'était chose facile que de traîner François I^er captif à Madrid devait déposer son épée devant le fils d'un pauvre mineur.

L'empereur Maximilien était mort, et les électeurs s'étaient réunis à Francfort pour lui donner un successeur. C'était une affaire importante pour l'Europe dans les circonstances où elle se trouvait. Toute la chrétienté était occupée de cette élection. Maximilien n'avait pas été un grand prince; mais sa mémoire était chère au peuple. On aimait à rappeler sa présence d'esprit et sa débonnaireté. Luther s'entretenait souvent de lui avec ses amis. Il leur raconta un jour le trait suivant de ce monarque :

Un mendiant s'était attaché à ses pas, et lui demandait l'aumône, en l'appelant son *frère*, « car, « disait-il, nous descendons l'un et l'autre du « même père, d'Adam. Je suis pauvre, continuait- « il; mais vous êtes riche, vous devez donc me « secourir. L'empereur se retourna à ces mots, et « lui dit : Tiens, voilà deux sous; va vers tes autres « frères, et si chacun t'en donne autant, tu seras « plus riche que moi[1]. »

[1] L. Opp. (W.) XXII, 1869.

Ce n'était pas un débonnaire Maximilien qui devait être appelé à porter la couronne impériale. Les temps allaient changer; de puissantes ambitions devaient se disputer le trône des empereurs d'Occident; une main énergique devait s'emparer des rênes de l'Empire, et des guerres longues et sanglantes étaient sur le point de succéder à une profonde paix.

Trois rois demandaient à l'assemblée de Francfort la couronne des Césars. Un jeune prince, petit-fils du dernier empereur, né avec le siècle, et par conséquent âgé de dix-neuf ans, se présentait le premier. Il s'appelait Charles, et était né à Gand. Sa grand'mère, du côté de son père, Marie, fille de Charles le Hardi, lui avait laissé les Flandres et les riches États de Bourgogne. Sa mère, Jeanne, fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, et femme de Philippe, fils de l'empereur Maximilien, lui avait transmis les couronnes réunies des Espagnes, de Naples et de Sicile, auxquelles Christophe Colomb avait ajouté un nouveau monde. La mort de son grand-père le mettait en ce moment en possession des États héréditaires d'Autriche. Ce jeune prince, doué de beaucoup d'intelligence, aimable quand il le voulait, joignait au goût des exercices militaires, dans lesquels s'étaient distingués si longtemps les brillants ducs de Bourgogne, à la finesse et à la pénétration des Italiens, au respect pour les institutions existantes, qui caractérise encore la maison d'Autriche, et qui promettait à la papauté un ferme défenseur, une grande connaissance des affaires

publiques, acquise sous la direction de Chièvres, car dès l'âge de quinze ans il avait assisté à toutes les délibérations de ses conseils [1]. Ces qualités si diverses étaient comme couvertes et voilées par le recueillement et la taciturnité espagnole ; il y avait quelque chose de triste dans sa figure allongée. « Il est pieux et tranquille, disait Luther; je sou- « tiens qu'il ne parle pas autant dans une année « que moi dans un jour [2]. » Si Charles s'était développé sous une influence libre et chrétienne, il eût été peut-être l'un des princes les plus dignes d'admiration dont parle l'histoire, mais la politique absorba sa vie et flétrit ses heureuses dispositions.

Non content de tous les sceptres qu'il réunissait en sa main, le jeune Charles ambitionnait la dignité impériale. « C'est un rayon du soleil qui « jette de l'éclat sur la maison qu'il éclaire, disaient « plusieurs; mais avancez la main pour le saisir, « vous ne trouverez rien. » Charles y voyait, au contraire, le faîte de toute grandeur terrestre, et un moyen d'obtenir sur l'esprit des peuples une influence magique.

François Ier, roi de France, était le second des compétiteurs. Les jeunes paladins de la cour de ce roi chevalier lui répétaient sans cesse qu'il devait, comme Charlemagne, être empereur de tout l'Occident, et, ressuscitant les exploits des anciens preux, attaquer le Croissant, qui menaçait l'Em-

[1] Mémoires de du Bellay, I, 45.
[2] L. Opp. (W.) XXII, p. 1874.

pire, pourfendre les infidèles, et recouvrer le saint-sépulcre.

« Il faut prouver aux ducs d'Autriche que la « couronne de l'Empire n'est pas héréditaire, di-« saient aux électeurs les ambassadeurs de Fran-« çois. L'Allemagne d'ailleurs a besoin, dans les « circonstances actuelles, non d'un jeune homme « de dix-neuf ans, mais d'un prince qui à un ju-« gement éprouvé joigne des talents déjà recon-« nus. François réunira les armes de la France et « de la Lombardie à celles de l'Allemagne pour « faire la guerre aux musulmans. Souverain du « duché de Milan, il est d'ailleurs déjà membre de « l'Empire. » Les ambassadeurs français appuyaient ces raisons de quatre cent mille écus qu'ils distribuaient pour acheter les suffrages, et de festins d'où l'on devait emporter les convives.

Enfin, Henri VIII, roi d'Angleterre, jaloux de l'influence que le choix des électeurs donnerait à François ou à Charles, se mit aussi sur les rangs; mais il laissa bientôt ces deux puissants rivaux se disputer seuls la couronne.

Les électeurs étaient peu disposés en faveur de ceux-ci. Leurs peuples, pensaient-ils, verraient dans le roi de France un maître étranger, et ce maître pourrait bien leur enlever à eux-mêmes cette indépendance dont les grands de ses États s'étaient vus naguère privés. Quant à Charles, c'était un antique principe des électeurs de ne point choisir un prince qui jouât déjà un rôle important dans l'Empire. Le pape partageait ces craintes. Il ne voulait ni du roi de Naples, son voisin,

ni du roi de France, dont il redoutait l'esprit entreprenant. « Choisissez plutôt l'un d'entre vous, » fit-il dire aux électeurs. L'électeur de Trèves proposa de nommer Frédéric de Saxe. La couronne impériale fut déposée aux pieds de cet ami de Luther.

Ce choix eût obtenu l'approbation de toute l'Allemagne. La sagesse de Frédéric et son amour pour le peuple étaient connus. Lors de la révolte d'Erfurt, on l'avait engagé à prendre cette ville d'assaut. Il s'y refusa, pour épargner le sang. « Mais « lui répondit-on, cela ne coûtera pas cinq hom« mes. » — « Un seul homme serait trop, » répliqua le prince [1]. Il semblait que l'élection du protecteur de la Réformation allait assurer le triomphe de cette œuvre. Frédéric n'aurait-il pas dû voir dans le désir des électeurs un appel de Dieu même? Qui eût pu mieux présider aux destinées de l'Empire qu'un prince si sage? Qui mieux qu'un empereur plein de foi eût pu être fort contre les Turcs? Peut-être le refus de l'électeur de Saxe, si loué par les historiens, fut-il une faute de ce prince. Peut-être faut-il lui attribuer en partie les luttes qui déchirèrent plus tard l'Allemagne. Mais il est difficile de dire si Frédéric mérite d'être blâmé pour son manque de foi, ou d'être honoré pour son humilité. Il crut que le salut même de l'Empire exigeait qu'il refusât la couronne [2]. « Il faut,

[1] L. Opp. (W.) XXII, p. 1858.

[2] Is vero heroica plane moderatione animi magnifice repudiavit. . . . (Pallavicini, I, p. 79.)

« dit ce prince modeste et désintéressé, un empe-
« reur plus puissant que moi pour sauver l'Alle-
« magne. Le Turc est à nos portes. Le roi d'Espa-
« gne, dont les possessions héréditaires d'Autriche
« bordent la frontière menacée, en est le défenseur
« naturel. »

Le légat de Rome, voyant que Charles allait être choisi, déclara que le pape retirait ses objections, et le 28 juin le petit-fils de Maximilien fut élu. « Dieu, dit plus tard Frédéric, nous l'a « donné dans sa faveur et dans sa colère[1]. » Les envoyés espagnols présentèrent trente mille florins d'or à l'électeur de Saxe, comme marque de la reconnaissance de leur maître; mais ce prince les refusa, et défendit à ses ministres d'accepter aucun présent. En même temps il assura les libertés allemandes par une capitulation que les envoyés de Charles jurèrent en son nom. Les circonstances dans lesquelles celui-ci ceignait sa tête de la couronne impériale, paraissaient, au surplus, devoir assurer, mieux encore que ces serments, les libertés germaniques et l'œuvre de la Réformation. Ce jeune prince était offusqué des palmes que son rival François Ier avait cueillies à Marignan. La lutte devait se poursuivre en Italie; et ce temps suffirait sans doute à la Réformation pour s'affermir. Charles quitta l'Espagne en mai 1520, et fut couronné le 22 octobre à Aix-la-Chapelle.

[1] L. Opp. (W.) XXII, p. 1880.

II.

Luther avait prévu que la cause de la Réformation serait bientôt portée devant le nouvel empereur. Il écrivit à Charles, lorsque ce prince se trouvait encore à Madrid : « Si la cause que je dé-« fends, lui dit-il, est digne de se présenter devant « le trône de la majesté céleste, elle ne doit pas « être indigne d'occuper un prince de ce monde. « O Charles! prince des rois de la terre, je me jette « en suppliant aux pieds de votre Sérénissime Ma-« jesté, et je vous conjure de daigner recevoir « sous l'ombre de vos ailes non pas moi, mais la « cause même de cette éternelle vérité, pour la « défense de laquelle Dieu vous a confié l'épée [1]. » Le jeune roi d'Espagne mit de côté cette singulière lettre d'un moine allemand, et n'y répondit pas.

Tandis que Luther se tournait vainement vers Madrid, l'orage semblait croître autour de lui. Le fanatisme s'allumait en Allemagne. Hochstraten, infatigable dans ses efforts de persécution, avait extrait quelques thèses des écrits de Luther. Sur sa demande, les universités de Cologne et de Louvain avaient condamné ces ouvrages. Celle d'Erfurt, toujours irritée de ce que Luther lui avait préféré Wittemberg, allait suivre leur exemple. Mais l'ayant appris, le docteur écrivit à Lange une lettre si énergique, que les théologiens d'Erfurt,

[1] Causam ipsam veritatis. . . . (L. Epp. I, p. 392, 15 janvier 1520.)

tout effrayés, se turent. La condamnation prononcée à Cologne et à Louvain suffisait cependant pour enflammer les esprits. Il y a plus : les prêtres de la Misnie, qui avaient épousé la querelle d'Emser, disaient hautement, c'est Mélanchton qui le rapporte, que celui qui tuerait Luther serait sans péché [1]. « Voici le temps, dit Luther, où « les hommes croiront rendre service à Jésus Christ « en nous mettant à mort. » Ces paroles homicides devaient porter des fruits.

Un jour, dit un biographe, que Luther était devant le cloître des augustins, un étranger, qui tenait un pistolet caché dans sa manche, l'aborda et lui dit : « Pourquoi allez-vous ainsi tout seul ? » — « Je suis dans les mains de Dieu, répondit Lu- « ther. Il est ma force et mon bouclier. Que peut « me faire l'homme mortel ? » Là-dessus, cet inconnu pâlit, ajoute l'historien, et s'enfuit en tremblant [2]. Serra-Longa, l'orateur de la conférence d'Augsbourg, écrivit, vers le même temps, à l'Électeur : « Que Luther ne trouve aucun asile dans « les États de Votre Altesse ; que, repoussé de tous, « il soit lapidé à la face du ciel : cela me sera plus « agréable que si je recevais de vous dix mille « écus [3]. »

Mais c'était surtout du côté de Rome que grondait l'orage. Un noble de Thuringe, Valentin Teut-

[1] Ut sine peccato esse eum censebant qui me interfecerit. (L. Epp. I, p. 383.)

[2] Was kann mir ein Mensch thun? (Keith, L. Umstande, p. 89)

[3] Tenzel, hist. Ber. II, p. 168

leben, vicaire de l'archevêque de Mayence, et zélé partisan de la papauté, représentait à Rome l'Électeur de Saxe. Teutleben, honteux de la protection que son maître accordait au moine hérétique, voyait avec impatience sa mission paralysée par cette conduite imprudente. Il s'imagina qu'en alarmant l'Électeur il le déciderait à abandonner le théologien rebelle. « On ne veut point m'entendre, écrivait-il à son maître, à cause de la protection que vous accordez à Luther. » Mais les Romains se trompaient s'ils pensaient effrayer le sage Frédéric. Ce prince savait que la volonté de Dieu et le mouvement des peuples étaient plus irrésistibles que des décrets de la chancellerie papale. Il ordonna à son envoyé d'insinuer au pape que, loin de défendre Luther, il l'avait toujours laissé se défendre lui-même ; qu'au reste, il lui avait déjà demandé de quitter la Saxe et l'université ; que le docteur s'était déclaré prêt à obéir, et qu'il ne serait plus dans les États électoraux si le légat lui-même, Charles de Miltitz, n'avait supplié le prince de le garder près de lui, dans la crainte qu'en se rendant dans d'autres contrées Luther n'agît avec plus de liberté qu'en Saxe même[1]. Frédéric fit plus encore : il voulait éclairer Rome. « L'Allemagne, continue-t-il dans sa « lettre, possède maintenant un grand nombre « d'hommes savants, instruits en toutes sortes de « langues et de sciences ; les laïques eux-mêmes

[1] Da er viel freyer und sicherer schreiben und handeln möchte was er wollte. . . . (L. Opp. (L.) XVII, p. 298.)

« commencent à avoir de l'intelligence, et à aimer « l'Écriture sainte ; si donc l'on refuse les conditions équitables du docteur Luther, il est fort « à craindre que la paix ne puisse jamais se rétablir. La doctrine de Luther a jeté de profondes « racines dans un grand nombre de cœurs. Si, au « lieu de la réfuter par des témoignages de la Bible, on cherche à l'anéantir par les foudres de « la puissance ecclésiastique, on causera de grands « scandales, et l'on suscitera de pernicieuses et « terribles révoltes [1]. »

L'Électeur, plein de confiance dans Luther, lui fit communiquer la lettre de Teutleben et une autre lettre qu'il avait reçue du cardinal Saint-George. Le Réformateur fut ému en les lisant. Il vit aussitôt tous les dangers qui l'entouraient. Son âme en fut un instant accablée. Mais c'était en de tels moments qu'éclatait toute la puissance de sa foi. Souvent faible, prêt à tomber dans l'abattement, on le voyait se relever et paraître plus grand au sein de la tempête. Il voudrait être délivré de tant d'épreuves ; mais il comprend à quel prix on lui offre le repos......, et il le rejette avec indignation. « Me taire! dit-il; je suis disposé à le « faire si l'on me le permet, c'est-à-dire si l'on « fait taire les autres. Si quelqu'un a envie de mes « places, qu'il les prenne. Si quelqu'un veut dé- « truire mes écrits, qu'il les brûle. Je suis prêt « à me tenir en repos, pourvu qu'on n'exige pas

[1] Schreckliche, grausame, schadliche und verderbliche Empörungen erregen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 298.)

« que la vérité évangélique se repose [1]. Je ne de-
« mande pas le chapeau de cardinal ; je ne demande
« ni de l'or, ni rien de ce que Rome estime. Il n'y
« a rien au monde qu'on ne puisse obtenir de moi,
« pourvu qu'on ne ferme pas aux chrétiens le
« chemin du salut [2]. Toutes leurs menaces ne m'é-
« pouvantent pas, toutes leurs promesses ne peu-
« vent me séduire. »

Animé de tels sentiments, Luther retrouva bientôt son humeur guerrière, et préféra au calme de la solitude le combat du chrétien. Une nuit suffit pour lui rendre le désir de renverser Rome. « Mon parti est pris, écrivit-il le lendemain : je « méprise la fureur de Rome, et je méprise sa fa- « veur. Plus de réconciliation, plus de communi- « cation avec elle à jamais [3]. Qu'elle condamne et « qu'elle brûle mes écrits! A mon tour, je con- « damnerai et je brûlerai publiquement le droit « pontifical, ce nid de toutes les hérésies. La mo- « dération que j'ai montrée jusqu'à cette heure a « été inutile; j'y renonce! »

Ses amis étaient loin d'être aussi tranquilles. La consternation était grande à Wittemberg. « Nous « sommes dans une attente extraordinaire, disait « Mélanchton. J'aimerais mieux mourir que d'être

[1] Semper quiescere paratus, modo veritatem evangelicam non jubeant quiescere. (L. Epp. I, p. 462.)

[2] Si salutis viam Christianis permittant esse liberam, hoc unum peto ab illis, ac præterea nihil. . . . (Ibid.)

[3] Nolo eis reconciliari nec communicare in perpetuum. (Ibid., p. 466, 10 juillet 1520.)

« séparé de Luther[1]. Si Dieu ne nous prête se-« cours, nous périssons. — Notre Luther vit en-« core, écrivit-il un mois plus tard, dans son « anxiété; plaise à Dieu qu'il vive longtemps! car « les sycophantes romains mettent tout en œuvre « pour le faire périr. Priez afin qu'il vive, cet uni-« que vengeur de la sainte théologie[2]. »

Ces prières devaient être entendues. Les avertissements que l'Électeur avait fait donner à Rome par son chargé d'affaires n'étaient pas sans fondement. La parole de Luther avait retenti partout, dans les cabanes, dans les couvents, dans les demeures des bourgeois, dans les châteaux des nobles, dans les académies et dans les palais des rois. « Que ma vie, avait-il dit au duc Jean « de Saxe, ait seulement servi à la conversion d'un « seul homme, et je consentirai volontiers à ce « que tous mes livres périssent[3]. » Ce n'était pas un homme seul, c'était une grande multitude, qui avait trouvé la lumière dans les écrits de l'humble docteur. Aussi partout se trouvaient des hommes prêts à le protéger. L'épée qui devait l'atteindre se forgeait au Vatican; mais des héros se levaient en Allemagne pour lui faire un bouclier de leur corps. Au moment où les évêques s'irritaient, où les princes gardaient le silence, où le peuple était dans l'attente, et où les foudres

[1] Emori mallim, quam ab hoc viro avelli. (Corp. Reform., p. 160, 163.)

[2] Martinus noster spirat, atque utinam diu. . . (Corpus Reform. I, p. 190, 208.)

[3] L. Opp. (Leips.) XVII, p. 392.

grondaient déjà sur les sept collines, Dieu suscita la noblesse allemande pour en faire un boulevard à son serviteur.

Sylvestre de Schaumbourg, l'un des plus puissants chevaliers de la Franconie, envoya à cette époque son fils à Wittemberg, avec une lettre pour le Réformateur. « Votre vie court des dangers, lui écrivait Schaumbourg. Si le secours « des électeurs, des princes ou des magistrats « vous manque, je vous en supplie, gardez-vous « de vous rendre en Bohême, où jadis des hommes très-savants ont eu beaucoup à souffrir; « venez plutôt vers moi. J'aurai bientôt, si Dieu « le veut, rassemblé plus de cent gentilshommes, « et avec leur secours je saurai vous préserver « de tout péril[1]. »

François de Sickingen, ce héros de son siècle, dont nous avons déjà vu l'intrépide courage[2], aimait le Réformateur, parce qu'il le trouvait digne d'être aimé, et aussi parce qu'il était haï des moines[3]. « Mes services, mes biens et mon corps, « tout ce que je possède, lui écrivait-il, est à « votre disposition. Vous voulez maintenir la vé« rité chrétienne : je suis prêt à vous aider en « cela[4]. » Harmuth de Cronberg tenait le même

[1] Denn Ich, und hundert von Adel, die Ich (ob Gott will) aufbringen will, euch redlich anhalten . . . . (L. Opp. (L.) XVII, p. 381.)

[2] Equitum Germaniæ rarum decus, dit à cette occasion Mélanchton. (Corp. Reform. I, p. 201.)

[3] Et ob id invisus illis. (Ibid., p. 132.)

[4] Ibid.

langage. Enfin, Ulric de Hutten, ce poëte, ce vaillant chevalier du seizième siècle, ne cessait de parler en faveur de Luther. Mais quel contraste entre ces deux hommes! Hutten écrivait au Réformateur : « Ce sont des glaives, ce sont des « arcs, ce sont des javelots et des bombes qu'il « nous faut pour détruire la fureur du diable. » Luther, en recevant ces lettres, s'écriait : « Je ne « veux pas que l'on ait recours, pour défendre « l'Évangile, aux armes et au carnage. C'est par « la parole que le monde a été vaincu; c'est « par la parole que l'Église a été sauvée, c'est par « la parole aussi qu'elle sera rétablie. » — « Je ne « méprise point ses offres, disait-il encore en recevant la lettre de Schaumbourg, dont nous avons « fait mention; mais je ne veux cependant m'appuyer sur aucun autre que sur Christ[1]. » Ce n'était pas ainsi que parlaient les pontifes de Rome, quand ils marchaient dans le sang des Vaudois et des Albigeois. Hutten sentit la différence qu'il y avait entre la cause de Luther et la sienne; aussi lui écrivit-il avec noblesse : « Moi je m'occupe « des choses de l'homme; mais toi, t'élevant bien « plus haut, tu es tout entier à celle de Dieu[2]; » puis il partit pour gagner à la vérité, s'il lui était possible, Ferdinand et Charles-Quint[3].

Luther trouva alors un défenseur plus illustre

[1] Nolo nisi Christo protectore niti. (L. Epp. I, p. 148.)

[2] Mea humana sunt : tu perfectior, jam totus ex divinis pendes. (L. Opp. lat. II, p. 175.)

[3] Viam facturus libertati (cod. Bavar. veritati) per maximos principes. (Corp. Ref. I, p. 201.)

encore. Érasme, que les catholiques romains citent si souvent contre la Réformation, prit la défense du Réformateur, toutefois à sa manière, c'est-à-dire en ayant l'air de ne pas le défendre. Le 1er novembre 1519 ce patriarche des lettres écrivit à Albert, électeur de Mayence et primat d'Allemagne, une lettre où, après avoir peint avec énergie la corruption de l'Église, il ajoutait : « Voilà ce qui a « ému Luther et ce qui l'a soulevé contre l'intolérable impudence de certains docteurs; car quel « autre motif pourrait-on attribuer à celui qui ne « recherche pas les honneurs et qui ne désire pas « la fortune[1]? Luther a osé douter des indulgen- « ces; mais d'autres, avant lui, avaient osé les af- « firmer avec impudence. Il a osé parler d'une « manière peu modérée de la puissance du pon- « tife romain; mais d'autres avant lui l'avaient « exaltée sans retenue. Il a osé mépriser les décrets « de saint Thomas; mais les dominicains les mettent « presque au-dessus des Évangiles. Il a osé exposer « ses scrupules sur la confession; mais les moines « ne cessaient de s'en servir, au tribunal de la « pénitence, comme d'un filet où ils prenaient les « consciences des hommes. Les âmes pieuses étaient « tourmentées de ce que dans les saintes assem- « blées on entendait fort peu de chose sur Christ[2]; « et de ce que le sermon n'était qu'une affaire de

[1] Quid enim aliud suspicer de eo qui nec honores ambit nec pecuniam cupit? (Erasm. Opp. III, p. 515.)

[2] Imo in sacris concionibus minimum audiri de Christo. (Ibid.)

« gain, de flatterie, d'ambition et d'imposture[1]. C'est « à un tel état de choses qu'il faut imputer les « paroles excessives de Luther. » Tel fut le jugement d'Érasme sur l'état de l'Église et sur le Réformateur. Cette lettre publiée par Ulric de Hutten, qui vivait alors à la cour de Mayence, fit une sensation profonde.

En même temps, des hommes plus obscurs que Érasme se rangeaient de toutes parts autour de Luther. Le docteur Botzheimus Abstemius, chanoine de Constance, lui écrivait : « Maintenant que « vous êtes devenu l'ami de l'univers entier, il faut « aussi que vous deveniez le mien[2]. Il n'y a rien « dont je me réjouisse comme de vivre en un « temps où les lettres divines reprennent leur an« tique éclat[3]. » Et Gaspard Hédion, prédicateur à Bâle, écrivait au Réformateur : « Ne vous arrêtez « pas, ô libérateur. Soyez, vous, le général, et « nous, nous marcherons autour de vous comme « des soldats que rien ne disperse[4].

Ainsi, tantôt les ennemis de Luther l'accablent, et tantôt ses amis se lèvent pour le défendre. « Mon navire, dit-il, flotte çà et là au gré des « vents ;.... l'espérance et la crainte y règnent tour

[1] Totam orationem jam palam quæstum, adulationem, ambitionem ac fucum præ se ferre. (Erasm. Opp. III, p. 515.)

[2] Postquam orbi, aut saltem potiori orbis parti, hoc est bonis et vere christianis, amicus factus es, meus quoque amicus eris, velis, nolis. (Botzheim et ses Amis, par Walchner, p. 107.)

[3] Et divinæ pristinum nitorem recuperant. (Ibid.)

[4] Tu dux esto, nos indivulsi milites erimus. (Kappens Nachlese II, 433.)

« à tour; mais qu'importe[1]! » Cependant les témoignages de sympathie qu'il recevait ne furent pas sans influence sur son esprit. « Le Seigneur « règne, dit-il; il est là, nous pouvons le tou- « cher[2]. » Luther vit qu'il n'était plus seul; ses paroles avaient porté des fruits, et cette pensée le remplit d'un nouveau courage. La crainte de compromettre l'Électeur ne l'arrêtera plus, maintenant qu'il a d'autres défenseurs, disposés à braver le courroux de Rome. Il en devient plus libre et, s'il est possible, plus décidé. C'est une époque importante dans le développement de Luther. « Il « faut que Rome comprenne, écrivit-il alors au « chapelain de l'Électeur, que quand elle parvien- « drait par ses menaces à me chasser de Wittem- « berg, elle ne ferait qu'empirer sa cause. Ce n'est « pas en Bohême, c'est au sein de l'Allemagne que « se trouvent ceux qui sont prêts à me défendre « contre les foudres de la papauté. Si je n'ai pas « fait encore à mes ennemis tout ce que je leur « prépare, ce n'est ni à ma modestie ni à leur ty- « rannie qu'ils doivent l'attribuer, mais au nom de « l'Électeur et à la prospérité de l'université de « Wittemberg, que j'ai craint de compromettre : « maintenant que je n'ai plus de telles craintes, « on me verra avec une force nouvelle me préci- « piter sur Rome et sur ses courtisans[3]. »

[1] Ita fluctuat navis mea : nunc spes, nunc timor regnat.... (L. Epp. I, p. 443.)

[2] Dominus regnat, ut palpare possimus. (Ibid., p. 451.)

[3] Sævius in Romanenses grassaturus.... (Ibid., p. 465.)

Et cependant ce n'était pas dans les grands que Luther mettait son espoir. On l'avait souvent sollicité de dédier un livre au duc Jean, frère de l'Électeur. Il n'en avait rien fait. « Je crains, avait-« il dit, que cette suggestion ne vienne de lui-« même. La sainte Écriture ne doit servir qu'à la « gloire du seul nom de Dieu[1]. » Luther revint de ses craintes, et dédia au duc Jean son discours sur les bonnes œuvres. C'est l'un des écrits dans lesquels le Réformateur expose avec le plus de force la doctrine de la justification par la foi, cette vérité puissante dont il met la force bien au-dessus de l'épée de Hutten, de l'armée de Sickingen, de la protection des ducs et des électeurs.

« La première, la plus noble, la plus sublime « de toutes les œuvres, dit-il, c'est la foi en Jésus-« Christ[2]. C'est de cette œuvre que toutes les « œuvres doivent procéder : elles sont toutes les « vassales de la foi, et reçoivent d'elle seule leur « efficace.

« Si un homme trouve dans son cœur l'assu-« rance que ce qu'il fait est agréable à Dieu, l'œu-« vre est bonne, ne fît-il même que relever un « brin de paille; mais s'il n'y a point en lui cette « assurance, son œuvre n'est pas bonne, quand « même il ressusciterait les morts. Un païen, un « juif, un turc, un pécheur, peuvent faire toutes

[1] Scripturam sacram nolim alicujus nomini nisi Dei servire. (L. Epp. I, p. 431.)

[2] Das erste und höchste, alleredelste.... gute Werck ist der Glaube in Christum.... (L. Opp. (L.) XVII, p. 394.)

« les autres œuvres; mais se confier fermement en « Dieu et avoir l'assurance qu'on lui est agréable, « c'est ce que le chrétien affermi dans la grâce « est seul capable de faire.

« Un chrétien qui a la foi en Dieu fait tout avec « liberté et avec joie; tandis que l'homme qui « n'est pas un avec Dieu est plein de soucis et re-« tenu dans la servitude; il se demande avec an-« goisse combien d'œuvres il devra faire; il court « çà et là; il interroge celui-ci, il interroge celui-« là; il ne trouve nulle part aucune paix, et fait « tout avec déplaisir et avec crainte.

« En conséquence, j'ai toujours exalté la foi. « Mais il en est autrement dans le monde. Là, l'es-« sentiel est d'avoir beaucoup d'œuvres, grandes, « hautes et de toutes les dimensions, sans que « l'on se soucie nullement que la foi les anime. « On bâtit ainsi sa paix, non sur le bon plaisir de « Dieu, mais sur ses propres mérites, c'est-à-dire « sur le sable... (Matthieu, VII, p. 27.)

« Prêcher la foi, c'est, dit-on, empêcher les « bonnes œuvres; mais quand un homme aurait « à lui seul les forces de tous les hommes ou même « de toutes les créatures [1], cette seule obligation « de vivre dans la foi serait une tâche trop grande « pour qu'il pût jamais l'accomplir. Si je dis à un « malade : Aie la santé, et tu auras l'usage de tes « membres, dira-t-on que je lui défends l'usage « de ses membres? La santé ne doit-elle pas pré-

[1] Wenn ein Mensch tausend, oder alle Menschen, oder alle Creaturen wäre. (L. Opp. (L.) XVII, p. 398.)

« céder le travail? Il en est de même quand nous « prêchons la foi : elle doit être avant les œuvres, « pour que les œuvres elles-mêmes puissent exis- « ter.

« Où peut-on donc trouver cette foi, direz-vous, « et comment la recevoir? C'est, en effet, ce qu'il « importe le plus de connaître. La foi vient uni- « quement de Jésus-Christ, promis et donné gra- « tuitement....

« O homme! représente-toi Christ, et contem- « ple comment en lui Dieu te montre sa miséri- « corde sans être prévenu par aucun mérite de ta « part[1]. Puise dans cette image de sa grâce la « foi et l'assurance que tous tes péchés te sont re- « mis. Les œuvres ne sauraient la produire. C'est « du sang, c'est des plaies, c'est de la mort de Christ « qu'elle découle, c'est de là qu'elle jaillit dans « les cœurs. Christ est le rocher d'où découlent « le lait et le miel. » (Deut. XXXII.)

Ne pouvant faire connaître tous les ouvrages de Luther, nous avons cité quelques courts fragments de ce discours sur les bonnes œuvres, à cause de ce qu'en pensait le Réformateur lui-même. « C'est, à mon jugement, dit-il, le meil- « leur des écrits que j'aie publiés. » Et il ajoute aussitôt cette remarque profonde : « Mais je sais « que quand je me plais dans ce que j'écris, l'in- « fection de ce mauvais levain empêche que cela

[1] Siehe, also must du Christum in dich bilden, und sehen wie in Ihm Gott seine Barmherzigkeit dir fürhält und anbeut... (L. Opp. (L.) XVII, p. 401.)

« ne plaise aux autres[1]. » Mélanchton, en envoyant ce discours à un ami, l'accompagnait de ces mots : « Il n'est personne entre tous les écrivains grecs « et latins qui ait approché davantage que Luther « de l'esprit de saint Paul[2]. »

III.

Mais il y avait eu dans l'Église un autre mal que la substitution d'un système d'œuvres méritoires à l'idée de grâce et d'amnistie[3]. Un pouvoir superbe s'était élevé du milieu des humbles pasteurs des troupeaux de Jésus-Christ. Luther attaquera cette autorité usurpée. Déjà un bruit vague et lointain annonçait les intrigues et les succès du docteur Eck à Rome. Ce bruit réveilla l'humeur belliqueuse du Réformateur, qui, au milieu de toutes ses agitations, avait étudié dans sa retraite la naissance, les progrès et les usurpations de la papauté. Ses découvertes l'avaient rempli de surprise. Il n'hésita plus à les faire connaître, et à frapper le coup qui, comme jadis la verge de Moïse, devait réveiller tout un peuple endormi par une longue captivité. Avant même que Rome ait eu le temps de publier sa redoutable bulle, c'est lui qui lance sa déclaration de guerre. « Le

[1] Erit meo judicio omnium quæ ediderim optimum : quanquam scio quæ mihi mea placent, hoc ipso fermento infecta, non solere aliis placere. (L. Epp. I, p. 431.)

[2] Quo ad Pauli spiritum nemo propius accessit. (Corp. Ref. I, p. 202.)

[3] Tome Ier, p. 2 à 26.

« temps de se taire est passé, s'écrie-t-il ; le temps « de parler est venu! Enfin, il faut dévoiler les « mystères de l'Antechrist. » Le 23 juin 1520 il publie son fameux *Appel à Sa Majesté Impériale et à la noblesse chrétienne de la nation allemande, sur la réformation du christianisme*[1]. Cet écrit fut le signal de l'attaque qui devait décider et la rupture et la victoire.

« Ce n'est pas par témérité, dit-il à l'entrée de « cet écrit, que j'entreprends, moi, homme du « peuple, de parler à Vos Seigneuries. La misère « et l'oppression qui accablent à cette heure tous « les États de la chrétienté, surtout l'Allemagne, « m'arrachent un cri de détresse. Il faut que j'ap« pelle au secours; il faut que je voie si Dieu ne « donnera pas son Esprit à quelque homme de « notre patrie, et ne tendra pas sa main à notre « malheureuse nation. Dieu nous a donné pour « chef un prince jeune et généreux (l'empereur « Charles-Quint)[2], et il a rempli ainsi nos cœurs « de grandes espérances. Mais il faut que nous « fassions de notre côté tout ce que nous pourrons « faire.

« Or, la première chose nécessaire, c'est de ne « pas nous confier dans notre grande force, ou « dans notre haute sagesse. Si l'on commence une « bonne œuvre en se confiant en soi-même, Dieu « la jette bas et la détruit. Frédéric I^er^, Frédé-

[1] L. Opp. (L.) XVII, p. 457 à 502.

[2] Gott hat uns ein junges edles Blut zum Haupt gegeben.... (Ibid., p. 457.)

« ric II et bien d'autres empereurs encore, devant « qui le monde tremblait, ont été foulés aux pieds « par les papes, parce qu'ils se sont confiés en « leur force plus qu'en Dieu. Il a fallu qu'ils tom- « bent. C'est contre les puissances de l'enfer que « nous avons à combattre dans cette guerre. Ne « rien attendre de la force des armes et se confier « humblement au Seigneur, voir la détresse de la « chrétienté plus encore que les crimes des mé- « chants, voilà comment il faut s'y prendre. Au- « trement l'œuvre commencera peut-être avec de « belles apparences; mais tout à coup, au milieu « de la lutte, la confusion s'y mettra, les mauvais « esprits causeront un immense désastre, et le « monde entier nagera dans le sang... Plus on a de « pouvoir et plus aussi on s'expose, si l'on ne « marche pas dans la crainte du Seigneur. »

Après cet exorde, Luther continue ainsi :

« Les Romains ont élevé autour d'eux trois mu- « railles pour se mettre en garde contre toute es- « pèce de réformation. La puissance temporelle « les a-t-elle attaqués, ils ont dit qu'elle n'avait « aucun droit sur eux, et que la puissance spiri- « tuelle lui était supérieure. A-t-on voulu les re- « prendre par l'Écriture sainte, ils ont répliqué « que personne ne pouvait l'interpréter, si ce n'est « le pape. Les a-t-on menacés d'un concile, nul, « ont-ils dit, ne peut en convoquer un, si ce n'est « le souverain pontife.

« Ils nous ont ainsi enlevé les trois verges des- « tinées à les corriger, et se sont abandonnés à « toute malice. Mais maintenant, Dieu nous soit

« en aide et nous donne une de ces trompettes « qui renversèrent les murailles de Jéricho! Abat- « tons de notre souffle les murs de papier et de « paille que les Romains ont bâtis autour d'eux, « et élevons les verges qui punissent les mé- « chants, en mettant au grand jour les ruses du « diable. »

Luther commence ensuite l'attaque. Il ébranle dans ses fondements cette monarchie papale qui depuis des siècles réunissait en un seul corps les peuples d'Occident sous le sceptre de l'évêque romain. Il n'y a pas de caste sacerdotale dans le christianisme; telle est la vérité dérobée à l'Église depuis ses premiers âges, qu'il expose d'abord avec force :

« On a dit, ainsi parle Luther, que le pape, les « évêques, les prêtres et tous ceux qui peuplent « les couvents, forment l'État spirituel ou ecclé- « siastique; que les princes, les nobles, les bour- « geois et les paysans forment l'État séculier ou « laïque. C'est là une belle histoire. Cependant, « que personne ne s'en effraye. Tous les chrétiens « sont d'état spirituel, et il n'y a entre eux d'autre « différence que celle des fonctions qu'ils rem- « plissent. Nous avons tous un seul baptême, une « seule foi, et c'est là ce qui constitue un homme « spirituel. L'onction, la tonsure, l'ordination, la « consécration que donne l'évêque ou le pape, « peuvent faire un hypocrite, mais jamais un « homme spirituel. Nous sommes tous ensemble « consacrés prêtres par le baptême, ainsi que le « dit saint Pierre : *Vous êtes prêtres et rois;* bien

« qu'il n'appartienne pas à tous d'exercer de telles « charges, car nul ne peut prendre ce qui est « commun à tous sans la volonté de la commu- « nauté. Mais si cette consécration de Dieu n'é- « tait pas sur nous, l'onction du pape ne pour- « rait jamais faire un prêtre. Si dix frères, fils du « roi, ayant des droits égaux à l'héritage, choisis- « saient l'un d'entre eux, afin de l'administrer pour « eux, ils seraient tous rois, et cependant l'un « d'eux seulement serait l'administrateur de leur « puissance commune. Il en est de même dans « l'Église. Si quelques laïques pieux étaient relé- « gués dans un désert, et que, n'ayant point avec « eux de prêtre consacré par un évêque, ils tom- « bassent d'accord de choisir l'un d'entre eux, « marié ou non, cet homme serait véritablement « prêtre, comme si tous les évêques du monde « l'avaient consacré. Ainsi furent choisis Augustin, « Ambroise, Cyprien.

« Il suit de là que les laïques et les prêtres, les « princes et les évêques, ou, comme on dit, les « ecclésiastiques et les laïques, n'ont rien qui les « distingue, excepté leurs fonctions. Ils ont tous « le même état, mais ils n'ont pas tous la même « œuvre à faire.

« S'il en est ainsi, pourquoi le magistrat ne cor- « rigerait-il pas le clergé?... Le pouvoir séculier a « été établi de Dieu pour punir les méchants et « protéger les bons. Il faut le laisser agir dans « toute la chrétienté, qui que ce soit qu'il atteigne, « pape, évêques, prêtres, moines, nonnes, etc. « Saint Paul dit à tous les chrétiens : *Que toute*

« *personne*[1] (et par conséquent le pape aussi) *soit*
« *soumise aux puissances supérieures; car ce n'est*
« *pas en vain qu'elles portent l'épée.* »

Luther, après avoir renversé de même les deux « autres murailles, » passe en revue tous les abus de Rome. Il expose, avec une éloquence toute populaire, les maux signalés depuis des siècles. Jamais opposition plus noble ne se fit entendre. L'assemblée en présence de laquelle Luther parle, c'est l'Église; le pouvoir dont il attaque les abus, c'est cette papauté qui depuis des siècles pèse sur tous les peuples; et la réforme, qu'il appelle à grands cris, doit exercer sa puissante influence sur toute la chrétienté, dans tout le monde, pendant toute la durée de l'humanité.

Il commence par le pape. « C'est une chose hor-
« rible, dit-il, que de voir celui qui s'appelle vicaire
« de Jésus-Christ déployer une magnificence que
« celle d'aucun empereur n'égale. Est-ce là ressem-
« bler au pauvre Jésus ou à l'humble saint Pierre?
« Il est, disent-ils, le Seigneur du monde! Mais
« Christ, dont il se vante d'être le vicaire, a dit :
« *Mon règne n'est pas de ce monde.* Le règne d'un
« vicaire s'étendrait-il au delà de celui de son Sei-
« gneur?... »

Luther va maintenant dépeindre les effets de la domination papale. « Savez-vous à quoi ser-
« vent les cardinaux? Je veux vous le dire. L'Ita-
« lie et l'Allemagne ont beaucoup de couvents,
« de fondations, de cures richement dotées. Com-

[1] Πᾶσα ψυχή, Rom. XIII, 1, 4.

« ment amener ces richesses à Rome?..... On a créé « des cardinaux; on leur a donné ces cloîtres et « ces prélatures; et à cette heure... l'Italie est « presque déserte, les couvents sont détruits, les « évêchés dévorés, les villes déchues, les habitants « corrompus, le culte est expirant et la prédica- « tion abolie!..... Pourquoi? parce qu'il faut que « tous les biens des églises aillent à Rome. Jamais « le Turc lui-même n'eût ainsi ruiné l'Italie! »

Luther se tourne ensuite vers son peuple.

« Et maintenant qu'ils ont ainsi tiré tout le sang « de leur nation, ils viennent en Allemagne; ils « commencent doucement; mais prenons-y garde! « l'Allemagne deviendra bientôt semblable à l'I- « talie. Nous avons déjà quelques cardinaux. Avant « que les grossiers Allemands comprennent notre « dessein, pensent-ils, ils n'auront déjà plus ni « évêché, ni couvent, ni cure, ni sou, ni denier. « Il faut que l'Antechrist possède les trésors de la « terre. On créera trente ou quarante cardinaux « en un jour : on donnera à celui-ci Bamberg, à « celui-là l'évêché de Wurtzbourg; on y attachera « de riches cures, jusqu'à ce que les églises et les « cités soient désolées. Et alors le pape dira : Je « suis vicaire de Christ et pasteur de ses trou- « peaux. Que les Allemands se résignent! »

L'indignation de Luther s'enflamme :

« Comment, nous Allemands, souffrons-nous, « de la part du pape, de tels vols et de telles con- « cussions? Si le royaume de France a su s'en dé- « fendre, pourquoi nous laissons-nous ainsi jouer « et berner? Ah! si encore ils ne nous enlevaient

« que nos biens! Mais ils ravagent les églises: ils « dépouillent les brebis de Christ; ils abolissent le « culte et anéantissent la Parole de Dieu. »

Luther expose ici « les pratiques de Rome » pour avoir l'argent et le revenu de l'Allemagne. Annates, palliums, commendes, administrations, grâces expectatives, incorporations, réservations, etc., il passe tout en revue; puis il dit : « Efforçons-nous d'arrêter tant de désolations et « de misères. Si nous voulons marcher contre les « Turcs, commençons par ces Turcs, qui sont les « pires de tous. Si nous pendons les filous et dé-« capitons les voleurs, ne laissons pas échapper « l'avarice romaine, qui est le plus grand des vo-« leurs et des filous, et qui l'est au nom de saint « Pierre et de Jésus-Christ! Qui peut l'endurer? « Qui peut se taire? Tout ce que le pape possède « n'est-il pas volé? car il ne l'a ni acheté, ni hérité « de saint Pierre, ni gagné par ses sueurs. D'où « lui vient donc tout cela?... »

Luther propose des remèdes à tous ces maux. Il excite énergiquement la noblesse allemande à faire cesser les déprédations romaines. Puis il en vient à la réforme du pape lui-même : « N'est-il « pas risible, dit-il, que le pape prétende être hé-« ritier légitime de l'Empire? Qui le lui a donné? « Est-ce Jésus-Christ, quand il a dit : *Les rois des « nations les maîtrisent; mais il n'en sera pas ainsi « de vous?* (Luc, XXII, 25, 26.) Comment gou-« verner un empire et en même temps prêcher, « prier, étudier et prendre soin des pauvres? Jé-« sus-Christ a défendu à ses ministres de porter

« sur eux ni or, ni habits, parce qu'on ne peut « s'acquitter du ministère si l'on n'est libre de tout « autre soin; et le pape voudrait gouverner l'Em- « pire et en même temps demeurer pape!... »

Luther continue à dépouiller le souverain pontife : « Que le pape renonce à toute espèce de « titre sur le royaume de Naples et de Sicile. Il « n'y a pas plus de droit que moi. C'est injuste- « ment, et contre tous les commandements de Jé- « sus-Christ, qu'il possède Bologne, Imola, Ra- « venne, la Romagne, la Marche d'Ancône, etc. « *Nul*, dit saint Paul, *qui va à la guerre ne s'em-* « *barrasse des affaires de cette vie* (2 Tim. II, 14). « Et le pape, qui prétend être le chef dans la « guerre de l'Évangile, s'embarrasse plus des af- « faires de cette vie qu'aucun empereur ou au- « cun roi. Il faut le débarrasser de tout ce travail. « Que l'Empereur mette aux mains du pape la « Bible et un livre de prières, afin que le pape « laisse les rois gouverner, et que lui il prêche « et il prie [1]. »

Luther ne veut pas plus du pouvoir ecclésiastique du pape en Allemagne que de son pouvoir temporel en Italie. « Avant tout, dit-il, il faut « chasser de tous les pays allemands les légats du « pape, avec ces prétendus biens qu'ils nous ven- « dent au poids de l'or, et qui ne sont que pure « duperie. Ils nous prennent de l'argent; et pour- « quoi? Pour légitimer le bien mal acquis, pour

[1] Ihm die Biblien und Betbücher dafür anzeigen.... und er predige und bete. (L. Opp. XVII, p. 472.)

« délier les serments, pour nous apprendre à « manquer de fidélité, pour nous enseigner à pé- « cher et nous mener droit en enfer..... L'en- « tends-tu, ô pape! non pas pape très-saint, « mais très-pécheur!..... Que Dieu, du haut de son « ciel, précipite bientôt ton trône dans l'abîme « infernal! »

Le tribun chrétien poursuit sa course. Après avoir cité le pape à sa barre, il cite tous les abus qui sont le cortége de la papauté, et prétend balayer du sol de l'Église ces déblais qui l'encombrent. Il commence par les moines :

« Et maintenant j'en viens à cette lourde « bande, qui promet beaucoup et qui tient peu. « Ne vous irritez pas, chers messieurs! mon in- « tention est bonne; ce que j'ai à dire est une vé- « rité à la fois douce et amère, savoir, qu'il ne faut « plus bâtir de cloîtres pour les moines men- « diants. Grand Dieu! nous n'en avons que trop, « et plût à Dieu qu'ils fussent tous à bas..... Vaga- « bonder par le pays n'a jamais fait de bien et « n'en saurait jamais faire. »

Le mariage des ecclésiastiques a ensuite son tour. C'est la première fois que Luther en parle.

« Dans quel état est tombé le clergé, et que de « prêtres ne trouve-t-on pas chargés de femmes, « d'enfants, de remords, sans que personne « vienne à leur aide! Que le pape et les évêques « laissent courir ce qui court, et se perdre ce qui « se perd, à la bonne heure! mais moi je veux « sauver ma conscience, je veux ouvrir librement « la bouche : se scandalisent ensuite pape, évê-

« ques, et qui voudra!.... Je dis donc que, d'après « l'institution de Jésus-Christ et des apôtres, « chaque ville doit avoir un pasteur, ou évèque, « et que ce pasteur peut avoir une femme, comme « saint Paul l'écrit à Timothée : *Que l'évêque soit* « *mari d'une seule femme* (1 Tim. III, 2), et comme « cela est encore pratiqué dans l'Église grecque. « Mais le diable a persuadé au pape, comme le « dit saint Paul à Timothée (1 Tim. IV, 1 à 3) de « défendre le mariage au clergé. Et de là sont dé- « coulées des misères si nombreuses qu'on ne peut « faire mention de toutes. Que faire? comment « sauver tant de pasteurs, auxquels on n'a rien à « reprendre, si ce n'est qu'ils vivent avec une « femme, à laquelle ils voudraient de tout leur « cœur être légitimement unis? Ah! qu'ils sauvent « leur conscience! qu'ils prennent cette femme « pour leur épouse légitime, et qu'ils vivent hon- « nêtement avec elle, sans s'inquiéter si cela plaît « ou déplaît au pape. Le salut de ton âme t'im- « porte davantage que des lois tyranniques et ar- « bitraires, qui n'émanent point du Seigneur. »

C'est ainsi que la Réformation voulait rétablir dans l'Église la sainteté des mœurs. Le Réformateur continue :

« Que l'on abolisse les fêtes et que l'on ne garde « que le dimanche, ou si l'on veut garder les « grandes fêtes chrétiennes, qu'on ne les célèbre « que le matin, et que le reste du jour soit comme « un jour ouvrable. Car comme on ne fait alors « que boire, jouer, commettre toutes sortes de « péchés, ou rester dans l'oisiveté, on offense

« Dieu les jours de fête beaucoup plus que les « autres jours. »

Il attaque ensuite les dédicaces, qu'il nomme de vraies tavernes, puis les jeûnes et les confréries. — Non-seulement il veut détruire les abus, il veut aussi mettre fin aux schismes. « Il est « temps, dit-il, que nous nous occupions sérieu-« sement de la cause des Bohémiens, que nous « fassions cesser la haine et l'envie, et que nous « nous réunissions à eux. » Il propose d'excellents moyens de conciliation, et ajoute : « C'est ainsi « qu'il faut convaincre les hérétiques par l'Écri-« ture, comme l'ont fait les anciens Pères, et non « les vaincre par le feu. Dans le système con-« traire, les bourreaux seraient les plus savants « docteurs de l'univers..... Oh! plût à Dieu que « des deux côtés nous nous tendissions la main en « humilité fraternelle, plutôt que de nous roidir « dans le sentiment de notre force et de notre « droit. La charité est plus nécessaire que la « papauté de Rome. Maintenant, j'ai fait ce qui « était en mon pouvoir. Si le pape ou les siens « s'y opposent, ils en rendront compte. Le pape « devrait être prêt à renoncer à la papauté, à « tous ses biens et à tous ses honneurs, s'il pou-« vait par là sauver une seule âme. Mais il aime-« rait mieux voir périr tout l'univers que de cé-« der l'épaisseur d'un cheveu de la puissance qu'il « a usurpée[1]!.... Je suis net de ces choses. »

[1] Nun liess er ehe die Welt untergehen, ehe er ein Haarbeit seiner vermessenen Gewalt liesse abbrechen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 483.)

Luther en vient ensuite aux universités et aux écoles.

« Je crains fort, dit-il, que les universités ne « soient de grandes portes de l'enfer, si l'on ne « s'applique pas avec soin à y expliquer la sainte « Écriture et à la graver dans le cœur des jeunes « gens. Je ne conseille à personne de placer son « enfant là où la sainte Écriture ne règne pas. « Toute institution où l'on ne s'occupe pas sans « relâche de la Parole de Dieu doit se corrom- « pre[1]. » Paroles graves, que les gouvernements, les savants, les pères de tous les siècles devraient méditer.

Vers la fin de sa harangue il revient à l'Empire et à l'Empereur :

« Le pape, dit-il, ne pouvant mener à sa vo- « lonté les anciens maîtres de l'empire romain, a « imaginé de leur ravir leur titre et leur empire, « et de nous les donner à nous autres Allemands. « Ainsi a été fait, et nous sommes devenus les « serviteurs du pape. Car le pape s'est emparé de « Rome, et a obligé l'Empereur par serment à ne « jamais y demeurer ; d'où il résulte que l'Empe- « reur est empereur de Rome, sans Rome. Nous « avons le nom : le pape a le pays et les villes. « Nous avons le titre, les armes de l'Empire ; le « pape en a le trésor, le pouvoir, les priviléges et « la liberté. Le pape mange le fruit, et nous, « nous jouons avec l'écorce. C'est ainsi que l'or-

[1] Es muss verderben, alles was nicht Gottes Wort ohn Unterlass treibt. (L. Opp. (L.) XVII, p. 486.)

« gueil et la tyrannie des Romains ont toujours « abusé de notre simplicité.

« Mais maintenant, Dieu, qui nous a donné un « tel empire, nous soit en aide. Agissons confor- « mément à notre nom, à notre titre, à nos ar- « mes; sauvons notre liberté! et que les Romains « apprennent à connaître ce que Dieu nous a re- « mis par leurs mains. Ils se vantent de nous avoir « donné un empire. Eh bien, prenons ce qui « nous appartient. Que le pape nous cède Rome « et tout ce qu'il possède de l'Empire. Qu'il mette « fin à ses taxes et à ses concussions, qu'il nous « rende notre liberté, notre pouvoir, nos biens, « notre honneur, notre âme et notre corps! Que « l'Empire soit tout ce que doit être un empire, « et que le glaive des princes ne soit plus contraint « à se baisser devant l'hypocrite prétention d'un « pape! »

Il y a dans ces paroles, non-seulement de la force et de l'entraînement, mais encore une haute raison. Jamais orateur parla-t-il ainsi à toute la noblesse de l'Empire et à l'Empereur lui-même? Loin d'être surpris que tant d'États germaniques se soient détachés de Rome, ne doit-on pas s'étonner plutôt que l'Allemagne entière n'ait pas été reprendre sur les bords mêmes du Tibre ce pouvoir impérial dont les papes avaient imprudemment posé les attributs sur la tête de son chef?

Luther termine cette courageuse harangue en ces mots :

« Je pense bien que j'ai chanté trop haut, pro-

« posé bien des choses qui paraîtront impossi-
« bles, et attaqué un peu trop fortement beau-
« coup d'erreurs. Mais qu'y puis-je? que le monde
« soit irrité contre moi, plutôt que Dieu!.... On
« ne pourra jamais m'enlever que la vie. J'ai sou-
« vent offert la paix à mes adversaires. Mais Dieu
« m'a forcé, par leur organe, à ouvrir toujours
« plus la bouche contre eux. J'ai encore en ré-
« serve une chanson sur Rome. Si l'oreille leur
« démange, je la leur chanterai, et à haute voix...
« Comprends-tu bien, ô Rome, ce que je veux dire.

Il s'agit probablement ici d'un écrit sur le papisme que Luther se proposait de faire paraître, et qui n'a pas été publié. Le recteur Burkhard écrivait alors à Spengler : « Il y a encore un petit « livre *de execranda venere Romanorum*; mais on « le tient en réserve. » Le titre promettait un grand scandale. On doit se réjouir de ce que Luther a eu la modération de ne pas publier cet ouvrage.

« Si ma cause est juste, continue-t-il, elle doit « être condamnée sur la terre, et justifiée uniquement par Christ dans le ciel. Qu'ils s'avan-« cent donc, pape, évêques, prêtres, moines, « docteurs! qu'ils déploient tout leur zèle! qu'ils « fassent éclater leur fureur! Ce sont vraiment là « les gens qui doivent persécuter la vérité, comme « tous les siècles l'ont vu. »

Où ce moine a-t-il pris une si claire intelligence des choses publiques, que les États de l'Empire eux-mêmes trouvent souvent si difficiles à éclaircir? Où cet Allemand puise-t-il ce courage qui du sein de sa nation, asservie depuis tant de siè-

cles, lui fait lever la tête et porter de si rudes coups à la papauté? Quelle est cette force mystérieuse qui l'anime? Ne dirait-on pas qu'il a entendu ces paroles de Dieu adressées à un homme des anciens jours : *Voici, j'ai renforcé ta face contre leurs faces, j'ai rendu ton front semblable à un diamant et plus fort qu'un caillou : ne t'effraye donc point à cause d'eux.*

Adressée à la noblesse germanique, cette exhortation parvint bientôt à tous ceux pour qui elle était écrite. Elle se répandit en Allemagne avec une inconcevable célérité. Les amis de Luther tremblèrent; Staupitz et ceux qui voulaient suivre les voies de la douceur trouvèrent le coup trop fort : « De nos jours, répondit Luther, tout ce « qui se traite tranquillement tombe en oubli, et « personne ne s'en soucie [1]. » En même temps il montrait une simplicité et une humilité étonnantes. Il s'ignorait lui-même : « Je ne sais que « dire de moi, écrivait-il. Peut-être suis-je le pré« curseur de Philippe (Mélanchton). Je lui pré« pare, comme Élie, la voie, en esprit et en force. « Et c'est lui qui un jour troublera Israel et la « maison d'Achab [2]. »

Mais il n'était pas besoin d'en attendre un autre que celui qui avait paru. La maison d'Achab était déjà ébranlée. L'*Adresse à la noblesse germanique* avait paru le 26 juin 1520; en peu de temps

[1] Quæ nostro sæculo quiete tractantur mox cadere in oblivionem.... (L. Epp. I, p. 479.)

[2] Ibid., p. 478.

quatre mille exemplaires furent vendus, et ce chiffre est inouï pour ce temps-là. L'étonnement était universel. Cet écrit communiqua à tout le peuple une commotion puissante. La force, la vie, la clarté, la généreuse hardiesse qui y régnaient, en faisaient un véritable écrit populaire. Le peuple sent enfin que celui qui lui parle ainsi l'aime. Les vues confuses d'un grand nombre d'hommes sages s'éclaircissent. Les usurpations de Rome deviennent évidentes à tous les esprits. Personne ne doute plus à Wittemberg que le pape ne soit l'Antechrist. La cour de l'Électeur elle-même, si circonspecte, si timide, ne désapprouve pas le Réformateur; elle attend. Mais la noblesse et le peuple n'attendent pas. La nation s'anime. La voix de Luther l'a émue; elle est gagnée, et elle se range autour de l'étendard qu'il élève. Rien n'eût pu être plus avantageux au Réformateur que cette publication. Dans les palais, dans les châteaux, dans les demeures des bourgeois, et jusque dans les chaumières, on est préparé maintenant et comme cuirassé contre la sentence de condamnation qui va fondre sur ce prophète du peuple. Toute l'Allemagne est en feu. Que la bulle arrive! ce n'est pas elle qui éteindra l'incendie.

IV.

Tout se préparait à Rome pour la condamnation du défenseur de la liberté de l'Église. On y avait vécu longtemps dans une orgueilleuse sécurité. Longtemps les moines de Rome avaient accusé Léon X de ne songer qu'au luxe et au

plaisir, de ne s'occuper que de chasse, de comédie et de musique [1], tandis que l'Église allait s'écrouler. A la fin, aux cris du docteur Eck, qui est venu de Leipsig invoquer la puissance du Vatican, pape, cardinaux, moines, tout dans Rome se réveille et pense à sauver la papauté.

Rome, en effet, devait en venir aux mesures les plus sévères. Le gant était jeté; le combat devait être à mort. Luther n'attaquait pas les abus du pontificat romain, mais le pontificat lui-même. A sa voix, le pape eût dû humblement descendre de son trône, et redevenir simple pasteur ou évêque des bords du Tibre. Tous les dignitaires de la hiérarchie romaine eussent dû renoncer à leurs richesses et à leur gloire mondaine, et redevenir anciens et diacres des églises de l'Italie. Tout cet éclat, toute cette puissance, qui depuis des siècles éblouissaient l'Occident, eussent dû s'évanouir et faire place à l'humble simplicité du culte des premiers chrétiens. Dieu aurait pu faire ces choses : il les fera un jour; mais on ne pouvait les attendre des hommes. Et quand même un pape eût été assez désintéressé et assez hardi pour vouloir renverser l'antique et somptueux édifice de l'Église romaine, des milliers de prêtres et d'évêques auraient étendu la main pour l'empêcher de crouler. Le pape n'avait reçu le pouvoir que sous la condition expresse de maintenir ce qu'on lui confiait. Rome se croyait instituée de Dieu

[1] E sopra tutto musico eccellentissimo, e quando el canta con qualche uno, li fa donar cento e più ducati... (Zorsi MSC.)

pour gouverner l'Église. On ne peut donc pas s'étonner qu'elle se soit apprêtée à frapper les plus terribles coups. Et pourtant elle hésita d'abord. Plusieurs cardinaux et le pape lui-même n'étaient pas pour les mesures sévères. L'habile Léon comprenait bien qu'un jugement dont l'accomplissement dépendait de la volonté très-douteuse de la puissance civile pouvait gravement compromettre l'autorité de l'Église. Il voyait d'ailleurs que les moyens violents déjà mis en œuvre n'avaient fait qu'augmenter le mal. Est-il impossible de gagner ce moine saxon? se demandaient les politiques de Rome. Toute la force de l'Église, toutes les ruses de l'Italie y échoueront-elles? Il faut négocier encore.

Eck rencontra donc de puissants obstacles. Il ne négligea rien pour empêcher des concessions impies. Parcourant Rome, il exhalait sa colère et criait vengeance. Le parti fanatique des moines se ligua promptement avec lui. Fort de cette alliance, il assaillit avec un nouveau courage et le pape et les cardinaux. Selon lui, tout essai de conciliation était inutile. Ce sont là, disait-il, de vains rêves dont on se berce dans le lointain. Il connaît le péril, car il a lutté avec ce moine audacieux. Il sait qu'il faut se hâter de couper ce membre gangrené, de peur que le mal n'envahisse tout le corps. Le fougueux combattant de Leipsig résout objection après objection, et a de la peine à persuader le pape[1]. Il veut sauver

[1] Sarpi, Hist. du concile de Trente.

Rome malgré Rome elle-même. Il met tout en œuvre. Il passe des heures entières en délibération dans le cabinet du pontife[1]. Il remue et la cour et les cloîtres, et le peuple et l'Église. « Eck conjure les abîmes des abîmes contre moi, « disait Luther; il met le feu aux forêts du Liban[2].

Mais au moment même où le docteur Eck croyait avoir à jamais fixé la victoire, elle semble tout à coup lui échapper. Il y avait à Rome un parti respectable, qui favorisait jusqu'à un certain point Luther. Nous avons là-dessus le témoignage d'un citoyen romain, dont une lettre (de janvier 1521) nous a été heureusement conservée. « Sachez, dit-il, qu'il n'y a personne dans Rome, « au moins parmi les hommes judicieux, qui ne « sache parfaitement que dans beaucoup de points « Martin Luther dit la vérité[3]... » Ces hommes d'élite s'opposèrent vivement aux instances du docteur Eck. « Il faut y réfléchir, disaient-ils. Ce « sont des raisons qu'il faut opposer à Luther, et « non des exécrations. » Léon X était de nouveau ébranlé. Alors tout ce qu'il y avait de mauvais dans

[1] Stetimus nuper, papa, duo cardinales.... et ego per quinque horas in deliberatione..... (Eckii epistola 3 maii. L. Opp. lat. II, p. 48.)

[2] Impetraturus abyssos abyssorum... succensurus saltum Libani.... (L. Epp. I, p. 421, 429.)

[3] Scias neminem Romæ esse, si saltem sapiat, qui non certo certius sciat, et cognoscat Martinum in plurimis veritatem dicere. (Riederers Nachrichten zur Kirchen, Gelehrten und Bücher Geschichte, I, 179.)

Rome était hors de sens [1]. Eck battait le rappel, et de tous côtés lui arrivaient des auxiliaires. « Il n'est pas de la dignité du pontife romain, di-« saient-ils, de donner des raisons à chaque misé-« rable avorton qui s'avisera de lever la tête. Il « faut réduire les entêtés par la force, de peur que « d'autres ne se laissent entraîner à une sembla-« ble audace. Le châtiment de Jean Huss en a « épouvanté plusieurs; et si l'on eût fait de même « à Reuchlin, jamais Luther n'eût osé ce qu'il « ose [2]. »

En même temps des théologiens de Cologne, de Louvain, d'autres universités encore et des princes même de l'Allemagne adressaient au pape dans le même sens de pressantes sollicitations. Mais les instances les plus vives vinrent d'un banquier que l'on appelait à Rome le Roi des Écus [3]. La Papauté a toujours été quelque peu dans les mains de ceux qui lui ont prêté de l'or. Ce banquier était Fugger, le trésorier des indulgences. Fort inquiet de ses bénéfices et de sa marchandise [4], le négociant d'Augsbourg écrivait : « Employez la force contre Luther ; je vous promets l'appui de plusieurs prin-

[1] Mali vero, quia veritatem audire coguntur, insaniunt. (Riederers Nachrichten zur Kirchen, Gelehrten und Bücher Geschichte, I, 179.)

[2] Non decere Rom. Pont. unicuique vilissimo homunculo rationem reddere debere. (Ibid.)

[3] Super omnia vero mercator ille Fuckerus, qui plurimum ob pecunias Romæ potest, utpote quem *Nummorum Regem* vocare solent. (Ibid.)

[4] De quæstu suo ac beneficiorum mercaturâ sollicitus. (Ibid.)

ces. » Il paraît même que c'était lui qui avait envoyé Eck auprès de Léon X[1].

Le Roi des Écus fut vainqueur. Ce fut non le fer des Gaulois mais les sacs d'argent des Germains qui cette fois-ci furent mis dans la balance. Enfin le rival de Luther l'emporte. Les politiques sont réduits au silence par les fanatiques, dans les conseils de la papauté. Léon cède. La condamnation de Luther est résolue. Eck respire. Son orgueil se complaît dans la pensée que c'est lui qui a décidé la ruine de son hérétique rival, et qui a ainsi sauvé l'Église. « Il était bon, dit-il, que je « vinsse en ce temps à Rome; car on y connaît peu « les erreurs de Luther. On apprendra un jour ce « que j'ai fait dans cette cause[2]. »

Parmi ceux qui s'efforcèrent de soutenir le docteur Eck il faut nommer le maître du sacré palais, Silvestre Mazzolini de Prierio. Il venait de publier un écrit dans lequel il établissait que non-seulement c'était au pape seul qu'appartenait la décision infaillible de tous les points discutés, mais encore que la domination papale était la cinquième monarchie de Daniel, et la seule véritable; que le pape était le prince de tous les princes ecclésiastiques, le père de tous les princes séculiers, le chef du monde, et même en essence le monde entier[3].

[1] Ejusce rei causa Eckium illum suum Romam misit. (Riederers Nachrichten zur Kirchen, Galehrten und Bücher Geschichte, I, 179.)

[2] Bonum fuit me venisse hoc tempore Romam... (Epist. Eckii.)

[3] Caput orbis, et consequenter orbis totus in virtute. (De

Dans un autre écrit il affirmait que le pape était aussi élevé au-dessus de l'Empereur que l'or l'est au-dessus du plomb[1]; que le pape peut élire et destituer les empereurs et les électeurs, établir et annuler les droits positifs, et que l'Empereur, avec toutes les lois et tous les peuples de la chrétienté, ne peut décider la moindre chose contre la volonté du pape. Telle était la voix qui sortait du palais du souverain pontife; telle était la gigantesque fiction qui, unie au dogme scolastique, prétendait étouffer la vérité renaissante. Si cette fable n'eût été démasquée comme elle l'a été, et même par des savants de l'Église catholique, il n'y eût eu ni véritable histoire ni véritable religion. La papauté n'est pas seulement un mensonge devant la Bible; elle l'est encore devant les annales des peuples. Aussi la réformation, en brisant son charme, a affranchi, non-seulement l'Église, mais encore les rois et les nations. On a dit que la réformation était une œuvre politique : en ce sens, cela est vrai; mais ce n'est là que le sens secondaire de l'œuvre du seizième siècle.

Ainsi, Dieu répandait un esprit d'étourdissement sur les docteurs de Rome. Il fallait maintenant que la séparation entre la vérité et l'erreur s'accomplît; et c'était l'erreur qui devait l'opérer. Si l'on en fût venu à un accommodement, ce n'eût pu être qu'aux dépens de la vérité ; or, lui enlever

juridica et irrefragabili veritate Romanæ Ecclesiæ. Bibl. Max. XIX, cap. IV.)

[1] Papa est imperatore major dignitate plus quam aurum plombo. (De Papa et ejus potestate, p. 371.)

la moindre partie d'elle-même, c'est préparer son complet anéantissement. Elle est comme cet insecte dont il suffit, dit-on, d'ôter une antenne pour qu'il meure. Elle veut être entière en tous ses membres, pour déployer cette énergie qui lui fait remporter des victoires étendues et salutaires, et pour se propager dans les siècles à venir. Mêler un peu d'erreur à la vérité, c'est jeter un grain de poison dans un mets abondant; ce grain suffit pour en changer toute la nature; il en résultera la mort, lentement peut-être, mais certainement. Ceux qui gardent la doctrine de Christ contre les adversaires qui l'attaquent veillent avec jalousie sur ses ouvrages le plus avancés, comme sur le corps de la place lui-même; car dès que l'ennemi s'est emparé de la moindre de ces positions, il n'est pas loin de la conquête. Le pontife romain se décida, à l'époque où nous sommes parvenus, à déchirer l'Église, et le fragment qui lui en est resté en main, quelque magnifique qu'il soit, cache inutilement sous des ornements pompeux le principe délétère dont il est attaqué. Là où est la parole de Dieu, là seulement est la vie. Luther, quel que fût son courage, se fût probablement tu si Rome s'était tue elle-même et avait affecté quelques concessions apparentes. Mais Dieu n'avait pas abandonné la réformation à un faible cœur d'homme. Luther était dans les mains d'un plus clairvoyant que lui. La Providence divine se servit du pape pour rompre tout lien entre le passé et l'avenir, et pour jeter le Réformateur dans une carrière nouvelle, inconnue, incertaine à ses yeux,

et dont il n'eût pas su trouver seul les difficiles abords. La bulle pontificale fut la lettre de divorce que Rome envoya à l'Église pure de Jésus-Christ, en la personne de celui qui était alors son représentant humble, mais fidèle; et l'Église l'accepta, pour ne plus relever dès cette heure que du chef qui est dans le ciel.

Pendant qu'à Rome on poursuivait avec tant de violence la condamnation de Luther, un humble prêtre, habitant l'une des simples cités de l'Helvétie, et qui n'avait jamais eu aucun rapport avec le Réformateur, s'était vivement ému à la pensée du coup qui allait le frapper; et tandis que les amis mêmes du docteur de Wittemberg tremblaient et se taisaient, ce fils des montagnes de la Suisse prenait la résolution de tout employer pour arrêter la bulle redoutable. Il se nommait Ulric Zwingle. Guillaume des Faucons, secrétaire du légat du pape en Suisse, qui, en l'absence du légat, se trouvait chargé des affaires de Rome, était son ami. « Tant que je vivrai, lui avait dit peu de « jours auparavant le nonce *ad interim*, vous devez « vous promettre de moi tout ce qu'on peut at- « tendre d'un ami véritable. » Le prêtre helvétien, se fiant à cette parole, se rendit à la nonciature romaine (au moins c'est ce que nous pouvons conclure de l'une de ses lettres). Il ne craignait pas pour lui-même les dangers auxquels la foi évangélique expose; il savait qu'un disciple de Jésus-Christ doit toujours être prêt à sacrifier sa vie. « Tout ce que je demande à Christ pour moi, « disait-il à un ami auquel il confiait alors ses sol-

« licitudes à l'égard de Luther, c'est que je sup-
« porte avec un cœur d'homme les maux qui
« m'attendent. Je suis un vase d'argile entre ses
« mains; qu'il me brise ou qu'il m'affermisse,
« comme il lui plaît[1]. » Mais l'évangéliste suisse craignait pour l'Église chrétienne, si un coup si redouté venait atteindre le Réformateur. Il s'efforça de persuader au représentant de Rome d'éclairer le pape, et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour empêcher qu'il ne frappât Luther d'excommunication[2]. « La dignité du saint-
« siége lui-même y est intéressée, lui dit-il; car
« si les choses en viennent à un tel point, l'Alle-
« magne, pleine d'enthousiasme pour l'Évangile
« et pour le docteur qui le lui annonce, méprisera
« le pape et ses anathèmes[3]. » Cette démarche fut inutile; il paraît même que quand elle fut faite le coup était déjà porté. Telle fut la première occasion dans laquelle les sentiers du docteur saxon et ceux du prêtre suisse se rencontèrent. Nous retrouverons celui-ci dans le cours de cette histoire, et nous le verrons se développer et croître peu à peu jusqu'à une haute stature dans l'Église du Seigneur.

[1] Hoc unum Christum obtestans, ut masculo omnia pectore ferre donet, et me figulinum suum rumpat aut firmet, ut illi placitum sit. (Zwinglii epistolæ, curant. Schulero et Schulthessio, p. 114.)

[2] Ut pontificem admoneat, ne excommunicationem ferat. (Ibid.)

[3] Nam si feratur, auguror Germanos cum excommunicatione pontificem quoque contempturos. (Ibid.)

La condamnation de Luther une fois résolue, de nouvelles difficultés furent soulevées au sein du consistoire. Les théologiens voulaient qu'on en vînt immédiatement à la fulmination, les jurisconsultes, au contraire, que l'on commençât par une citation. « Adam, disaient-ils aux théologiens « leurs collègues, ne fut-il pas d'abord cité? *Adam,* « *où es-tu?* dit le Seigneur. Il en fut de même « pour Caïn : *où est ton frère Abel?* lui demanda « l'Éternel. » A ces singuliers arguments tirés de l'Écriture sainte les canonistes joignaient des motifs puisés dans le droit naturel : « L'évidence d'un « crime, disaient-ils, ne saurait enlever à aucun « criminel le droit de se défendre[1]. » On aime à retrouver ces principes de justice dans une congrégation romaine. Mais ces scrupules n'arrangeaient pas les théologiens de l'assemblée, qui, conduits par la passion, ne pensaient qu'à aller vite en besogne. On tomba enfin d'accord que l'on condamnerait immédiatement la doctrine de Luther, et que quant à lui et à ses adhérents on leur accorderait un terme de soixante jours, après lesquels, s'ils ne se rétractaient pas, ils seraient tous, *ipso facto*, frappés d'excommunication. De Vio, revenu malade d'Allemagne, se fit porter dans l'assemblée. Il ne voulut pas manquer à ce petit triomphe, qui lui offrait quelque consolation. Battu à Augsbourg, il prétendait au moins condamner à Rome ce moine indomptable, devant lequel il avait vu échouer sa science, sa finesse et son au-

[1] Sarpi, Hist. du Conc. de Tr. I, p. 12.

torité. Luther n'était plus là pour répondre : de Vio se sentait fort. « Si les Allemands ne sont domp-« tés par le fer et par le feu, dit-il, ils secoueront « entièrement le joug de l'Église de Rome[1]. » Cette déclaration fut d'un grand poids, et le cardinal se vit vengé de sa défaite. Une dernière conférence, à laquelle Eck assista, eut lieu en présence du pape lui-même, dans sa villa de Malliano. Ce fut le 15 juin que le sacré collége arrêta la condamnation et approuva la fameuse bulle.

« Lève-toi, Seigneur, dit le pontife romain, par-« lant en ce moment solennel comme vicaire de « Dieu et chef de l'Église, lève-toi, sois juge dans « ta cause; souviens-toi de l'opprobre dont les in-« sensés t'accablent tout le jour. Lève-toi, ô Pierre! « souviens-toi de ta sainte Église romaine, mère « de toutes les églises et maîtresse de la foi! Lève-« toi, ô Paul! car voici un nouveau Porphyre qui « attaque tes doctrines et les saints papes nos pré-« décesseurs. Lève-toi enfin, assemblée de tous les « saints! sainte Église de Dieu! et intercède auprès « du Dieu tout-puissant[2].

Le pape cite ensuite comme pernicieuses, scandaleuses et empoisonnées, quarante et une propositions de Luther, dans lesquelles celui-ci exposait la sainte doctrine de l'Évangile. On trouve dans le nombre les propositions suivantes :

« Nier que le péché demeure dans l'enfant après

[1] Nisi igne et gladio Germani compescerentur, omnino jugum Rom. Ecclesiæ excussuros. (Riederers Nachrichten I, pag. 179.)

[2] L. Opp. (L.) XVII, p. 305, et Opp. lat. I, p. 32.

« le baptême, c'est fouler à la fois aux pieds saint « Paul et notre Seigneur Jésus-Christ. »

« Une vie nouvelle est la meilleure et la plus « sublime pénitence. »

« Brûler les hérétiques est contre la volonté du « Saint-Esprit, etc., etc. »

« Dès l'heure même où cette bulle sera publiée, « continue le pape, les évêques devront rechercher « avec soin les écrits de Martin Luther qui renfer- « ment ces erreurs, et les brûler publiquement et « solennellement en présence du clergé et des laï- « ques. Quant à Martin lui-même, bon Dieu! que « n'avons-nous pas fait? Imitant la bonté du Dieu « tout-puissant, nous sommes prêt pourtant à le « recevoir encore dans le sein de l'Église, et nous « lui accordons soixante jours pour nous faire par- « venir sa rétractation dans un écrit scellé par « deux prélats ; ou bien, ce qui nous serait plus « agréable, pour venir lui-même à Rome, afin que « personne ne puisse plus douter de son obéis- « sance. En attendant, et dès cette instant même, il « doit renoncer à prêcher, à enseigner, à écrire, « et livrer ses ouvrages aux flammes. Et s'il ne se « rétracte pas dans l'espace de soixante jours, nous « le condamnons par la présente, lui et ses adhé- « rents, comme hérétiques publics et obstinés. » Le pape prononce ensuite un grand nombre d'ex-communications, de malédictions, d'interdits contre Luther et contre tous les siens, avec ordre de saisir leurs personnes et de les envoyer à Rome[1].

[1] Sub prædictis pœnis, præfatum Lutherum, complices

On peut deviner sans peine ce que ces généreux confesseurs de l'Évangile seraient devenus dans les cachots de la papauté.

Ainsi la foudre se formait sur la tête de Luther. On avait pu croire, lors de l'affaire de Reuchlin, que la cour de Rome ne voulait plus faire cause commune avec les dominicains et les inquisiteurs. Maintenant ceux-ci avaient le dessus, et l'antique alliance était solennellement renouvelée. La bulle était publiée, et depuis des siècles la bouche de Rome n'avait pas prononcé une parole de condamnation, sans que son bras frappât de mort. Ce message meurtrier allait partir des sept collines et atteindre dans son cloître le moine saxon. Le moment était bien choisi. On pouvait supposer que le nouvel empereur, qui avait tant de raisons pour rechercher l'amitié du pape, s'empresserait de la mériter en lui sacrifiant un moine obscur. Déjà Léon X, les cardinaux, Rome entière triomphaient et croyaient voir leur ennemi à leurs pieds.

V.

Tandis que les habitants de la ville éternelle s'agitaient ainsi, des scènes plus tranquilles se passaient à Wittemberg. Mélanchton y répandait une douce, mais éclatante lumière. Quinze cents ou deux mille auditeurs, accourus d'Allemagne, d'Angleterre, des Pays-Bas, de France, d'Italie,

adhærentes, receptatores et fautatores, personaliter capiant et ad nos mittant. (Bulla Leonis, loc. cit.)

de Hongrie et de Grèce, étaient souvent réunis autour de lui. Il avait vingt-quatre ans, et n'était pas ecclésiastique. Chacun à Wittemberg aimait à recevoir dans sa maison ce jeune professeur, si savant et si aimable. Des universités étrangères, Ingolstadt en particulier, désiraient l'attirer dans leur sein. Ses amis de Wittemberg voulaient, en le mariant, le retenir auprès d'eux. Tout en souhaitant une compagne à son cher Philippe, Luther déclarait hautement ne vouloir pas être son conseiller en cette affaire. D'autres s'en chargèrent. Le jeune docteur fréquentait surtout la maison du bourgmestre Krapp, qui appartenait à une ancienne famille. Krapp avait une fille nommée Catherine, d'un caractère doux et d'une grande sensibilité. On invita Mélanchton à la demander en mariage ; mais le jeune savant était enfoncé dans ses livres, et ne voulait entendre parler de rien autre. Ses auteurs grecs, son Testament étaient ses délices. Aux arguments de ses amis il opposait d'autres arguments. Enfin, on lui arracha son consentement. On fit pour lui toutes les démarches, et on lui donna Catherine pour femme. Il l'accueillit très-froidement[1], et dit en poussant un soupir : « Dieu l'a donc voulu « ainsi! Il faut que je renonce à mes études et à « mes joies, pour suivre la volonté de mes amis[2]. » Il appréciait cependant les qualités de Catherine.

[1] Uxor enim datur mihi non dico quam frigenti. (Corp. Ref. I, p. 211.)

[2] Ego meis studiis, mea me voluptate fraudo. (Ibid. I, p. 265.)

« La jeune fille, dit-il, a un caractère et une édu-
« cation tels que je pouvais le demander à Dieu.
« δεξιᾷ ὁ Θεὸς τεκμαίροιτο[1]. Certainement elle eût été
« digne d'un meilleur mari. » Ce fut au mois d'août que la chose se décida; le 25 septembre les fiançailles eurent lieu, et à la fin de novembre le mariage fut célébré. Le vieux Jean Luther et sa femme vinrent à cette occasion à Wittemberg avec leurs filles[2]. Beaucoup de savants et de notables assistèrent à la fête.

La jeune épouse montrait autant d'affection que le jeune professeur témoignait de froideur. Toujours pleine de sollicitude pour son mari, Catherine s'alarmait dès qu'elle voyait l'apparence d'un danger menacer cet être chéri. Quand Mélanchton se proposait de faire quelque démarche de nature à le compromettre, elle l'accablait de prières pour l'y faire renoncer. « Je dus, écrivait Mélanchton,
« dans une semblable occasion, céder à sa fai-
« blesse... c'est là notre lot. » Que d'infidélités dans l'Église ont eu une semblable origine! Peut-être est-ce à l'influence de Catherine qu'il faut attribuer la timidité et les craintes que souvent on a reprochées à son mari. Catherine fut aussi tendre mère que tendre épouse. Elle donnait avec abondance aux pauvres. « O Dieu! ne m'abandonne
« pas dans ma vieillesse, quand mes cheveux com-
« menceront à blanchir! » Tel était le soupir or-

[1] Que Dieu, par sa droite, amène la chose à une bonne fin! (Corp. Ref. I, p. 212.)

[2] Parentes mei cum sororibus nuptias honorarunt Philippi. (L. Epp. I, p. 528.)

dinaire de cette âme pieuse et craintive. Mélanchton fut bientôt gagné par l'affection de sa femme. Quand il eut goûté les joies domestiques, il en comprit les douceurs ; il était fait pour les sentir. Nulle part il ne se trouvait plus heureux qu'auprès de sa Catherine et de ses enfants. Un voyageur français ayant trouvé un jour le « maître de « l'Allemagne » berçant d'une main son enfant et tenant de l'autre un livre, recula de surprise. Mais Mélanchton, sans se déranger, lui exposa avec tant de chaleur le prix des enfants devant Dieu, que l'étranger sortit de la maison plus savant, dit-il, qu'il n'y était entré.

Le mariage de Mélanchton donna un foyer domestique à la Réformation. Il y eut dès lors dans Wittemberg une famille dont la maison était ouverte à tous ceux que la vie nouvelle animait. Le concours d'étrangers y était immense[1]. On venait à Mélanchton pour mille affaires diverses ; et l'ordre établi défendait de rien refuser à personne[2]. Le jeune professeur était surtout habile à s'effacer quand il s'agissait de faire le bien. S'il n'avait plus d'argent, il portait en cachette sa vaisselle à quelque marchand, se souciant peu de s'en priver, pourvu qu'il eût de quoi soulager ceux qui souffraient. « Aussi, lui eût-il été impossible de pour« voir à ses besoins et à ceux des siens, dit son

[1] Videres in ædibus illis perpetuo accedentes et introeuntes et discedentes atque exeuntes aliquos. (Camerar. Vita Melancht. p. 40.)

[2] Ea domus disciplina erat, ut nihil cuiquam negaretur. (Ibid.)

« ami Camerarius, si une bénédiction divine et « cachée ne lui en eût fourni de temps en temps « les moyens. » Sa débonnaireté était extrême. Il avait des médailles antiques d'or et d'argent, remarquables par leurs inscriptions et leurs figures. Il les montra un jour à un étranger qui lui faisait visite. « Prenez, lui dit Mélanchton, celle que vous « désirez. — Je les désire toutes, répondit l'étran- « ger. — J'avoue, dit Philippe, que cette demande « indiscrète m'offensa d'abord : néanmoins je les « lui donnai[1].

Il y avait dans les écrits de Mélanchton un parfum d'antiquité, qui n'empêchait pas pourtant que la bonne odeur de Christ ne s'exhalât de toutes parts, et qui leur donnait un charme inexprimable. Il n'y a pas une de ses lettres à ses amis où ne se trouve rappelée, de la manière la plus naturelle, la sagesse d'Homère, de Platon, de Cicéron et de Pline, Christ demeurant toujours son Maître et son Dieu. Spalatin lui avait demandé l'explication de cette parole de Jésus-Christ : *Hors de moi vous ne pouvez rien faire* (Jean, XV, 3). Mélanchton le renvoie à Luther. « *Cur agam gestum « spectante Roscio?* pour parler avec Cicéron[2], » dit-il. Puis il poursuit : « Ce passage signifie qu'il « faut que nous soyons absorbés par Christ, en « sorte que nous n'agissions plus, mais que Christ « vive en nous. Comme la nature divine a été in-

[1] Sed dedisse nihilominus illos. (Camerar. Vita Melancht. p. 43.)

[2] Pourquoi déclamerais-je en présence de Roscius? (Corp. Reform. Ep. 13 avril 1520.)

« corporée à l'homme en Christ, ainsi faut-il que « l'homme soit incorporé à Jésus-Christ par la « foi. »

L'illustre savant se couchait habituellement peu de temps après son souper. A deux ou trois heures du matin il était à l'ouvrage[1]. C'est dans ces heures matinales que ses meilleurs écrits furent composés. Ses manuscrits se trouvaient d'ordinaire sur sa table, exposés à la vue de tous ceux qui allaient et venaient, en sorte qu'on lui en vola plusieurs. Quand il avait invité quelques amis, il priait l'un ou l'autre de lire avant le repas quelque petite composition en prose ou en vers. Dans ses voyages il se faisait toujours accompagner par quelques jeunes gens. Il s'entretenait avec eux d'une manière à la fois instructive et amusante. Si la conversation languissait, chacun d'eux devait réciter à son tour des sentences tirées des anciens poëtes. Il employait souvent l'ironie, en la tempérant toutefois par une grande douceur. « Il pi« que et il coupe, disait-il de lui-même, et ne fait « cependant aucun mal. »

La science était sa passion. Le but de sa vie était de répandre les lettres et les lumières. N'oublions pas que les lettres pour lui, c'était avant tout les saintes Écritures, et ensuite seulement la science des païens. « Je ne m'applique, disait-il, « qu'à une chose, la défense des lettres. Il faut « par notre exemple enflammer la jeunesse d'ad-

[1] Surgebat mox aut non longo intervallo post mediam noctem. (Camerer., p. 56.)

« miration pour les lettres, et faire qu'elle les « aime pour elles-mêmes, et non pour le profit « qu'on en peut tirer. La ruine des lettres en-« traîne la désolation de tout ce qui est bon, « religion, mœurs, choses de Dieu, choses de « l'homme [1]... Plus un homme est bon, plus est « grande l'ardeur qu'il met à sauver les lettres; « car il sait que de toutes les pestes, l'ignorance « est la plus pernicieuse. »

Quelque temps après son mariage, Mélanchton se rendit dans le Palatinat, à Bretten, pour visiter sa tendre mère, dans la compagnie de Camerarius et d'autres amis. Lorsqu'il aperçut sa ville natale, il descendit de cheval, se jeta à genoux et rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui permettait de la revoir. Marguerite en embrassant son fils s'évanouit presque de joie. Elle voulait qu'il restât à Bretten, et le pria avec instance de demeurer dans la foi de ses pères. Mélanchton s'excusa à cet égard, mais avec beaucoup de ménagement, dans la crainte de blesser la conscience de sa mère. Il eut bien de la peine à se séparer d'elle; et chaque fois qu'un voyageur lui apportait des nouvelles de sa ville natale, il se réjouissait comme s'il fût revenu, disait-il, aux joies de son enfance. Tel était dans son intérieur l'un des plus grands organes de la révolution religieuse du seizième siècle.

Une émeute vint cependant troubler les scènes

[1] Religionem, mores, humana divinaque omnia labefactat litterarum inscitia. (Corp. Ref. I, p. 207. 22 juillet 1520.)

domestiques et l'activité studieuse de Wittemberg. Les étudiants en vinrent aux prises avec les bourgeois. Le recteur montra beaucoup de faiblesse. On peut penser quelle fut la tristesse de Mélanchton en voyant ces disciples des lettres tomber dans de tels excès. Luther s'indigna. Il était loin de vouloir gagner les esprits par une fausse condescendance. L'opprobre que ces désordres jetaient sur l'université lui perçait l'âme [1]. Il monta en chaire, et prêcha avec force contre ces séditions, invitant les deux partis à se soumettre aux magistrats [2]. Son discours excita une grande irritation. « Satan, dit-il, ne pouvant nous atta-« quer au dehors, veut nous nuire au dedans. « Je ne le crains pas; mais je crains que la colère « de Dieu ne nous frappe, parce que nous n'avons « pas assez bien reçu sa Parole. Durant ces trois « dernières années j'ai été exposé trois fois à de « grands dangers : en 1518 à Augsbourg, en 1519 « à Leipsig, et maintenant en 1520 à Wittemberg. « Ce n'est ni par la sagesse, ni par les armes, que « l'œuvre du renouvellement de l'Église s'accom-« plira, mais par d'humbles prières, et par une foi « courageuse, qui mette Jésus-Christ avec nous [3]. « O mon ami, joins tes oraisons aux miennes, de « peur que le mauvais esprit ne se serve de cette « petite étincelle pour allumer un vaste incendie. »

[1] Urit me ista confusio academiæ nostræ. (L. Epp. I, p. 467.)

[2] Commendans potestatem magistratuum. (Ibid.)

[3] .... Nec prudentia, nec armis, sed humili oratione et forti fide, quibus obtineamus Christum pro nobis. (Ibid., p. 469.)

VI.

Mais de plus terribles combats attendaient Luther. Rome brandissait le glaive dont elle allait frapper l'Évangile. La bruit de la condamnation qui devait l'atteindre, loin d'abattre le Réformateur, augmenta son courage. Il s'inquiète peu de parer les coups de cette puissance superbe : c'est en en portant lui-même de plus terribles qu'il rendra inutiles ceux de ses adversaires. Tandis que les congrégations transalpines fulminent contre lui leurs anathèmes, il portera le glaive de la Parole au sein des peuples italiens. Des lettres de Venise parlaient de la faveur avec laquelle on y accueillait les sentiments de Luther. Il brûle du désir de faire passer les Alpes à l'Évangile. Il faut que les évangélistes l'y transportent. « Je désirerais, dit-il, que nous eussions des livres vivants, « c'est-à-dire des prédicateurs[1], et que nous pussions les multiplier et les protéger partout, afin « qu'ils transmissent au peuple la connaissance « des choses saintes. Le prince ne pourrait faire « une œuvre plus digne de lui. Si le peuple d'Italie « recevait la vérité, alors notre cause serait inattaquable. » Il ne paraît pas que ce projet de Luther se soit réalisé. Plus tard, il est vrai, des hommes évangéliques, Calvin lui-même, firent quelque séjour en Italie; mais pour le moment le dessein de Luther n'eut pas de suite. Il s'était

[1] Si vivos libros, hoc est concionatores, possemus multiplicare.... (L. Epp. I, p. 491.)

adressé à un puissant du monde. S'il avait fait appel à des hommes humbles, mais pleins de zèle pour le royaume de Dieu, l'issue eût été bien différente. A cette époque on avait l'idée que tout devait se faire par les gouvernements, et l'association de simples individus, cette puissance qui opère maintenant de si grandes choses dans la chrétienté, était presque inconnue.

Si Luther ne réussissait pas dans ses projets pour répandre au loin la vérité, il n'en était que plus zélé à l'annoncer lui-même. Ce fut alors qu'il prononça à Wittemberg son discours sur la sainte messe[1]. Il s'y éleva contre de nombreuses sectes de l'Église romaine, et lui reprocha avec une haute raison son manque d'unité. « La multipli-« cité des lois spirituelles, dit-il, a rempli le monde « de sectes et de divisions. Les prêtres, les moines « et les laïques en sont venus à se haïr plus que « ne le font les chrétiens et les Turcs. Que dis-je? « les prêtres entre eux, les moines entre eux, sont « ennemis à mort. Chacun est attaché à sa secte, « et méprise toutes les autres. C'en est fait de « l'unité et de la charité de Christ. » — Puis il attaque l'idée que la messe soit un sacrifice et ait quelque puissance en elle-même. « Ce qu'il y a « de meilleur dans tout sacrement, et par consé-« quent dans la cène, dit-il, ce sont la Parole et « les promesses de Dieu. Sans la foi à cette Pa-« role et à ces promesses, le sacrement est mort; « il est un corps sans âme, un vase sans vin, une

[1] L. Opp. (L.) XVII, p. 490.

« bourse sans argent, un type sans accomplis-
« sement, une lettre sans esprit, un étui sans dia-
« mant, un fourreau sans épée. »

La voix de Luther n'était pourtant pas renfermée dans Wittemberg, et s'il ne se trouva pas des missionnaires pour porter au loin ses instructions, Dieu avait pourvu à un missionnaire d'un nouveau genre. L'imprimerie devait remplacer les évangélistes. La presse devait battre en brèche la forteresse romaine. Luther avait préparé une mine dont l'explosion ébranla l'édifice de Rome jusque dans ses fondements. Ce fut la publication de son fameux livre sur la *Captivité babylonienne de l'Église*, qui parut le 6 octobre 1520[1]. Jamais homme, dans une situation aussi critique, n'avait montré tant de courage.

Il expose d'abord dans cet écrit, avec une superbe ironie, tous les avantages dont il est redevable à ses ennemis :

« Que je le veuille ou non, dit-il, je deviens de
« jour en jour plus savant, poussé comme je le
« suis par tant de maîtres célèbres. Il y a deux ans,
« j'attaquai les indulgences, mais avec tant d'in-
« décision et de crainte, que maintenant j'en ai
« honte. Il ne faut pourtant pas s'en étonner,
« car j'étais seul alors à rouler ce rocher. » Il rend grâces à Prierio, à Eck, à Emser, et à ses autres adversaires. « Je niais, poursuit-il, que la papauté
« fût de Dieu, mais j'accordais qu'elle était de
« droit humain. Maintenant, après avoir lu toutes

[1] L. Opp. lat. II, 63, et Leip. XVII, p. 511.

« les subtilités sur lesquelles ces damerets établis-
« sent leur idole, je sais que la papauté n'est que
« le royaume de Babylone et la violence du grand
« chasseur Nïmrod. Je prie donc tous mes amis
« et tous les libraires de brûler les livres que j'ai
« écrits à ce sujet, et de leur substituer cette pro-
« position unique : *La papauté est une chasse gé-*
« *nérale commandée par l'évêque romain, pour at-*
« *teindre et perdre les âmes*[1]. »

Luther attaque ensuite les erreurs dominantes sur les sacrements, sur les vœux monastiques, etc. Il réduit à trois, baptême, pénitence et sainte cène, les sept sacrements de l'Église. Il expose la véritable nature de la cène du Seigneur. Puis il passe au baptême, et c'est ici surtout qu'il établit l'excellence de la foi et qu'il attaque Rome avec puissance. « Dieu, dit-il, nous a conservé ce
« seul sacrement net des traditions humaines.
« Dieu a dit : *Celui qui aura cru et qui a été*
« *baptisé sera sauvé*. Cette promesse de Dieu doit
« être préférée à tout l'éclat des œuvres, à tous les
« vœux, à toutes les satisfactions, à toutes les in-
« dulgences et à tout ce que l'homme a inventé.
« Or, de cette promesse, si nous la recevons avec
« foi, dépend tout notre salut. Si nous croyons,
« notre cœur est fortifié par la promesse divine;
« et quand tout abandonnerait le fidèle, cette
« promesse qu'il croit ne l'abandonnerait pas. Avec
« elle il résistera à l'adversaire qui fond sur son

[1] Papatus est robusta venatio Romani episcopi. (L. Opp. lat. II, p. 64.)

« âme, et il répondra à l'impitoyable mort et au « jugement même de Dieu. Sa consolation dans « toutes ses épreuves sera de dire : Dieu est vé- « ritable en ses promesses; j'en ai reçu le gage « dans le baptême; si Dieu est pour moi, qui sera « contre moi? Oh! que le chrétien, que le baptisé « est riche! rien ne peut le perdre, à moins qu'il « ne se refuse à croire.

« Peut-être qu'à ce que je dis sur la nécessité de « la foi on opposera le baptême des petits enfants. « Mais comme la parole de Dieu est puissante « pour changer même le cœur d'un impie, qui « n'est pourtant ni moins sourd ni moins inha- « bile qu'un petit enfant, de même aussi la prière « de l'Église, à qui toutes ces choses sont possibles, « change le petit enfant, par la foi qu'il plaît à « Dieu de verser dans son âme, et ainsi le net- « toie et le renouvelle[1]. »

Après avoir exposé la doctrine du baptême, Luther s'en sert comme d'une arme contre la papauté. En effet, si le chrétien trouve son salut dans le renouvellement de son baptême par la foi, qu'a-t-il besoin des prescriptions de Rome?

« C'est pourquoi, dit Luther, je le déclare, ni « le pape, ni l'évêque, ni quelque homme que ce « soit, n'a le pouvoir d'imposer la moindre chose « à un chrétien, à moins que ce ne soit avec son

[1] Sicut enim Verbum Dei potens est dum sonat, etiam impii cor immutare, quod non minus est surdum et incapax quam ullus parvulus, ita per orationem Ecclesiæ offerentis et credentis parvulus fide infusa mutatur, mundatur et renovatur. (L. Opp. lat. II, p. 77.)

« consentement. Tout ce qui se fait autrement se « fait tyranniquement[1]. Nous sommes libres à « l'égard de tous. Le vœu que nous avons fait « dans le baptême suffit à lui seul, et est plus que « tout ce que nous pouvons jamais accomplir[2]. « Tous les autres vœux peuvent donc être abolis. « Que quiconque entre dans le sacerdoce ou dans « un ordre religieux comprenne bien que les « œuvres d'un religieux ou d'un prêtre, quelque dif- « ficiles qu'elles puissent être, ne diffèrent en rien « devant Dieu de celles d'un paysan qui travaille « à son champ, ou d'une femme qui prend soin « de sa maison[3]. Dieu estime toutes choses d'a- « près la foi. Et il arrive souvent que le simple « travail d'un serviteur ou d'une servante est plus « agréable à Dieu que les jeûnes et les œuvres « d'un moine, parce que la foi manque à ceux-ci… « Le peuple chrétien est le véritable peuple de « Dieu, transporté en captivité à Babylone, où « on lui a ravi ce que le baptême lui avait donné. »

Telles étaient les armes par lesquelles s'accomplissait la révolution religieuse dont nous retraçons l'histoire. D'abord la nécessité de la foi était

[1] Dico itaque, neque papa, neque episcopus, neque ullus hominum habet jus unius syllabæ constituendæ super christianum hominem, nisi id fiat ejusdem consensu; quidquid aliter fit tyrannico spiritu fit. (L. Opp. lat. II, p. 77.)

[2] Generali edicto tollere vota..... abunde enim vovimus in baptismo, et plus quam possimus implere. (Ibid., p. 78.)

[3] Opera, quantum libet sacra et ardua, religiosorum et sacerdotum in oculis Dei prorsus nihil distare ab operibus rustici in agro laborantis, aut mulieris in domo sua curantis. (Ibid.)

rétablie ; et alors les réformateurs s'en servaient comme d'une massue pour pulvériser les superstitions. C'était avec cette puissance de Dieu qui transporte des montagnes qu'ils attaquaient tant d'erreurs. Ces paroles de Luther, et tant d'autres semblables, répandues dans les cités dans les couvents, dans les campagnes, étaient le levain qui faisait lever toute la pâte.

Luther termine ce fameux écrit sur la captivité de Babylone par ces paroles :

« J'apprends que de nouvelles excommunica-
« tions papales doivent avoir été fabriquées con-
« tre moi. S'il en est ainsi, on peut regarder le
« présent livre comme une partie de ma future
« rétractation. Le reste suivra bientôt pour faire
« preuve de mon obéissance, et le tout formera,
« avec l'aide de Christ, un ensemble tel, que Rome
« n'aura jamais rien vu ni entendu de pareil. »

VII.

Après un tel écrit, toute espérance de réconciliation entre le pape et Luther devait s'évanouir. L'incompatibilité de la foi du Réformateur avec la doctrine de l'Église devait frapper les moins clairvoyants. Mais précisément alors de nouvelles négociations venaient de commencer. Cinq semaines avant la publication de la *Captivité de Babylone*, à la fin d'août 1520, le chapitre général des augustins s'était assemblé à Eisleben. Le vénérable Staupitz y résigna le vicariat général de l'ordre, et Wenceslas Link, qui avait accompagné

Luther à Augsbourg, en fut revêtu. L'infatigable Miltitz arriva tout à coup au milieu du chapitre [1]. Il brûlait du désir de réconcilier le pape et Luther. Son amour-propre, son avarice, et surtout sa jalousie et sa haine, y étaient intéressés. Eck et ses fanfaronnades le gênaient; il savait que le docteur d'Ingolstadt l'avait décrié à Rome, et il eût tout sacrifié pour faire échouer, par une paix promptement conclue, les trames de cet importun rival. L'intérêt religieux était nul pour lui. Un jour, à ce qu'il raconte, il était à table chez l'évêque de Leissen. Les convives avaient déjà fait de nombreuses libations, lorsqu'on leur apporta un nouvel écrit de Luther. On l'ouvre, on le lit, l'évêque s'emporte, l'official jure ; mais Miltitz rit de tout son cœur [2]. Miltitz traitait la Réformation en homme du monde, Eck en théologien.

Réveillé par l'arrivée du docteur Eck, Miltitz adressa au chapitre des augustins un discours prononcé avec un accent italien très-marqué [3], pensant imposer ainsi à ses bons compatriotes. « Tout l'ordre des augustins est compromis dans « cette affaire, dit-il. Indiquez-moi un moyen de « réprimer Luther [4]. » — « Nous n'avons rien à faire

[1] Nondum tot pressus difficultatibus animum desponderat Miltitius.... dignus profecto non mediocri laude. (Pallavicini, I, p. 68.)

[2] Der Bischof entrüstet, der Official geflucht, er aber gelachet habe. (Seckend, p. 266.)

[3] Orationem habuit italica pronuntiatione vestitam. (L. Epp. I, p. 483.)

[4] Petens consilium super me compescendo. (Ibid.)

« avec le docteur, répondirent les pères, et nous « ne saurions quel conseil vous donner. » Ils s'appuyaient sans doute sur ce que Staupitz avait délié Luther, à Augsbourg, de ses obligations à l'égard de l'ordre. Miltitz insista. « Qu'une députation de ce vénérable chapitre se rende vers « Luther, et le sollicite d'écrire au pape, en l'assurant qu'il n'a jamais rien tramé contre sa per« sonne [1]. Cela suffira pour terminer l'affaire. » Le chapitre se rendit à le requête du nonce, et chargea, sans doute sur sa demande, l'ancien vicaire général et son successeur, Staupitz et Link, de parler à Luther. Cette députation partit aussitôt pour Wittemberg, avec une lettre de Miltitz pour le docteur, remplie des expressions les plus respectueuses. « Il n'y avait pas de temps à perdre, « disait-il : la foudre, déjà suspendue sur la tête « du Réformateur, allait bientôt éclater ; et alors « tout serait fini. »

Ni Luther ni les députés qui partageaient ses sentiments [2] n'espéraient rien d'une lettre au pape. Mais c'était même là une raison pour ne pas se refuser à l'écrire. Une telle lettre ne pouvait être qu'une simple affaire de forme, qui ferait encore mieux ressortir le droit de Luther. « Cet Italien « de la Saxe (Miltitz), pensait Luther, a sans « doute en vue dans cette demande son intérêt « particulier. Eh bien, soit. J'écrirai, conformé-

[1] Nihil me in personam suam fuisse molitum. (L. Epp. I, p. 484.)

[2] Quibus omnibus causa mea non displicet. (Ibid., p. 486.)

« ment à la vérité, que je n'ai jamais rien eu « contre la personne du pape. Il faudra me tenir « sur mes gardes pour ne pas attaquer trop for- « tement le siége même de Rome. Cependant je le « saupoudrerai de sel [1]. »

Mais, bientôt après, le docteur apprit l'arrivée de la bulle en Allemagne; le 3 octobre il déclara à Spalatin qu'il n'écrirait point au pape, et le 6 du même mois il publia son livre sur la *Captivité de Babylone*. Miltitz ne se découragea point encore. Le désir d'humilier Eck lui faisait croire l'impossible. Le 2 octobre il avait écrit, plein d'espérance, à l'Électeur : « Tout ira bien; mais pour « l'amour de Dieu ne tardez pas davantage à me « faire payer la pension que vous et votre frère « me faites depuis quelques années. Il me faut de « l'argent pour me faire de nouveau des amis à « Rome. Écrivez au pape, faites hommage aux « jeunes cardinaux, parents de Sa Sainteté, de « pièces d'or et d'argent au coin de Votre Altesse « électorale, et joignez-en aussi pour moi, car on « m'a volé celles que vous m'aviez données [2]. »

Même après que Luther eut eu connaissance de la bulle, l'intrigant Miltitz ne se découragea pas encore. Il demanda d'avoir à Lichtemberg une conférence avec Luther. L'Électeur ordonna à celui-ci de s'y rendre [3]. Mais ses amis, et surtout l'af-

[1] Aspergetur tamen sale suo. (L. Epp. I, p. 486.)

[2] Den Pabsts Nepoten, 2 oder 3 Churfürstliche gold und silberstücke, zu verehren..... (Seckend, p. 267.)

[3] Sicut princeps ordinavit. (L. Epp. I, 455.)

fectueux Mélanchton, s'y opposèrent [1]. « Quoi! « pensaient-ils, dans le moment où paraît la bulle « qui ordonne qu'on s'empare de Luther pour « le conduire à Rome, accepter, en un endroit « éloigné, une conférence avec le nonce du pape! « N'est-il pas évident que, le docteur Eck ne pou- « vant s'approcher du Réformateur, parce qu'il a « trop ouvertement affiché toute sa haine, le rusé « chambellan s'est chargé de prendre Luther dans « ses filets? »

Ces craintes ne pouvaient arrêter le docteur de Wittemberg. Le prince a commandé : il obéira. « Je pars pour Lichtemberg, écrit-il le 11 octobre « au chapelain; priez pour moi. » Ses amis ne voulurent pas l'abandonner. Le même jour, vers le soir, Luther entra dans Lichtemberg, à cheval, entouré de trente cavaliers, parmi lesquels se trouvait Mélanchton. Le nonce du pape y arriva à peu près en même temps, avec une suite de quatre personnes [2]. Cette modeste escorte n'était-elle pas une ruse pour inspirer de la confiance à Luther et à ses amis?...

Miltitz fit à Luther les plus pressantes sollicitations, l'assurant que la faute serait jetée sur Eck et sur ses folles jactances [3], et que tout se terminerait à la satisfaction des deux parties. « Eh « bien, répondit Luther, je m'offre à garder do-

[1] Invito præceptore (Melanchton), nescio quanta metuente. (L. Epp. I, p. 455.)

[2] Jener von mehr als 30, diser aber kaum mit 4 Pferden begleitet. (Seckend, p. 268.)

[3] Totum pondus in Eccium versurus. (L. Epp. I, p. 496.)

« rénavant le silence, pourvu que mes adversaires « le gardent de même. Je veux faire pour la paix « tout ce qu'il m'est possible de faire [1]. »

Miltitz fut rempli de joie. Il accompagna Luther jusqu'à Wittemberg. Le Réformateur et le nonce papal entrèrent l'un à côté de l'autre dans cette ville, de laquelle le docteur Eck s'approchait déjà, présentant d'une main menaçante la bulle formidable qui devait renverser la Réformation. « Nous amènerons la chose de bonne fin, « écrivit aussitôt Miltitz à l'Électeur ; remerciez le « pape de sa rose, et envoyez en même temps « quarante ou cinquante florins au cardinal *Qua-« tuor Sanctorum*[2]. »

Luther devait remplir sa promesse et écrire au pape. Avant de dire à Rome un adieu éternel, il voulait lui faire entendre encore une fois d'importantes et salutaires vérités. On ne verra peut-être dans sa lettre qu'un écrit caustique, une amère et insultante satire ; mais c'est ne pas connaître les sentiments qui l'animaient. Il attribuait sincèrement à Rome tous les maux de la chrétienté : dès lors toutes ses paroles sont, non des insultes, mais de solennels avertissements. Plus il aime Léon, plus il aime l'Église de Christ, plus il veut dévoiler la grandeur de sa plaie. L'énergie de ses expressions est la mesure de l'énergie de son affection. Le moment est venu de frap-

[1] Ut nihil videar omittere quod in me ad pacem quoquo modo facere possit. (L. Epp. I, p. 496.)

[2] Seckend, p. 268.

per de grands coups. On croit voir un prophète faisant pour la dernière fois le tour de la cité, lui reprochant toutes ses abominations, lui révélant les jugements de l'Éternel, et lui criant : « Encore quelques jours!... » — Voici la lettre :

« Au très-saint Père en Dieu, Léon X, pape à « Rome, soit tout salut en Christ Jésus, Notre Sei- « gneur. Amen.

« Du milieu de cette violente guerre que depuis « trois ans je livre à des hommes déréglés, je « ne puis m'empêcher quelquefois de regarder à « vous, ô Léon, très-saint Père en Dieu! Et bien « que la folie de vos impies flatteurs m'ait con- « traint à en appeler de votre jugement à un con- « cile futur, mon cœur ne s'est pas détourné de « Votre Sainteté, et je n'ai cessé de demander à « Dieu, par de constantes prières et de profonds « soupirs, votre prospérité et celle de votre pon- « tificat [1].

« J'ai attaqué, il est vrai, quelques doctrines « antichrétiennes, et j'ai fait une profonde bles- « sure à mes adversaires, à cause de leur impiété. « Je ne m'en repens pas; car j'ai ici l'exemple de « Christ. A quoi sert le sel, s'il ne mord pas? A « quoi le tranchant de l'épée, s'il ne coupe pas [2]? « Maudit soit l'homme qui fait nonchalamment « l'œuvre du Seigneur! O très-excellent Léon,

[1] Ut non totis viribus, sedulis atque quantum in me fuit gemebundis precibus apud Deum quæsierim. (L. Epp. I, pag. 498.)

[2] Quid proderit sal, si non mordeat? Quid os gladii, si non cædat? (Ibid., p. 499.)

« loin d'avoir jamais conçu une mauvaise pensée « à votre égard, je vous souhaite pour l'éternité « les biens les plus précieux. Je n'ai fait qu'une « chose : j'ai maintenu la Parole de la vérité. Je « suis prêt à céder à tous, en tout; mais quant « à cette Parole, je ne veux, je ne puis l'aban- « donner[1]. Celui qui pense autrement que moi « pense mal.

« Il est vrai que j'ai attaqué la cour de Rome; « mais ni vous-même, ni aucun homme sur la « terre, ne pouvez nier que la corruption n'y soit « plus grande qu'à Sodome et à Gomorrhe, et que « l'impiété qui y règne ne soit sans espoir de « guérison. Oui, j'ai été rempli d'horreur en voyant « que sous votre nom on trompait le pauvre peu- « ple de Christ. Je m'y suis opposé, et je m'y op- « poserai encore; non que je m'imagine pouvoir, « malgré l'opposition des flatteurs, venir à bout « de quelque chose dans cette Babylone, qui est « la confusion même, mais je me dois à mes frères, « afin que quelques-uns échappent, s'il est pos- « sible, à ces terribles fléaux.

« Vous le savez, Rome depuis beaucoup d'an- « nées a inondé le monde de tout ce qui pouvait « perdre l'âme et le corps. L'Église de Rome, au- « trefois la première en sainteté, est devenue une « caverne de voleurs, un théâtre de prostitution, « un royaume de la mort et de l'enfer[2], en sorte

[1] Verbum deserere et negare nec possum, nec volo. (L. Epp. I, p. 499.)

[2] Facta est..... spelunca latronum licentiosissima, lupanar

« que l'Antechrist lui-même, s'il paraissait, ne « pourrait en augmenter la malice. Tout cela est « plus évident que la lumière même du soleil.

« Et cependant, vous, ô Léon, vous êtes comme « un agneau au milieu des loups, et comme Da-« niel dans la fosse aux lions! Seul, que pouvez-« vous opposer à ces montres? Peut-être est-il « trois ou quatre cardinaux qui joignent à la « science la vertu. Mais qu'est-ce que cela contre « un si grand nombre! Vous périrez par le poison, « avant même que de pouvoir essayer quelque « remède. C'en est fait de la cour de Rome; la co-« lère de Dieu l'a atteinte, et elle la consumera[1]. « Elle hait les avis; elle craint la réforme; elle ne « veut point modérer la fureur de son impiété, « et mérite ainsi qu'on dise d'elle comme de sa « mère : *Nous avons traité Babylone, et elle n'est « point guérie : abandonnons-la*[2] ! C'était à vous et « à vos cardinaux d'appliquer le remède; mais la « malade se rit du médecin, et le cheval ne veut « point sentir les rênes....

« Plein d'affection pour vous, très-excellent « Léon, j'ai toujours regretté que, formé pour « un siècle meilleur, vous ayez été élevé au pon-« tificat en ce temps-ci. Rome n'est pas digne de « vous et de ceux qui vous ressemblent; elle ne « mérite d'avoir pour chef que Satan lui-même.

omnium impudentissimum, regnum peccati, mortis et inferni.... (L. Epp. I, p. 500.)

[1] Actum est de Romana curia : pervenit in eam ira Dei usque in finem.... (Ibid.)

[2] Jérémie, ch. LI, v. 9.

« Aussi est-il vrai qu'il règne plus que vous dans « cette Babylone. Plût à Dieu que, déposant cette « gloire qu'exaltent si fort vos ennemis, vous pus- « siez l'échanger contre un modeste pastorat, ou « vivre de votre héritage paternel; car il n'y que « de Iscariots qui soient dignes d'une telle gloire... « O mon cher Léon! à quoi servez-vous donc « dans cette cour romaine, si ce n'est à ce que « les hommes les plus exécrables usent de votre « nom et de votre pouvoir pour ruiner les for- « tunes, perdre les âmes, multiplier les crimes, « opprimer la foi, la vérité et toute l'Église de « Dieu? O Léon! Léon! vous êtes le plus malheu- « reux des hommes, et vous siégez sur le plus « dangereux des trônes! Je vous dis la vérité, « parce que je vous veux du bien.

« N'est-il pas vrai que sous la vaste étendue du « ciel il n'y a rien de plus corrompu, de plus « haïssable que la cour romaine? Elle dépasse infi- « niment les Turcs en vices et en corruption. Au- « trefois la porte du ciel, elle est devenue la bou- « che de l'enfer; bouche large, et que la colère de « Dieu tient ouverte[1], en sorte que, voyant tant « de malheureux qui s'y précipitent, il me faut « crier, comme en une tempête, afin que quel- « ques-uns du moins soient sauvés de l'affreux « abîme.

« Voilà, ô Léon, mon Père, pourquoi je me

[1] Olim janua cœli, nunc patens quoddam os inferni, et tale os quod, urgente ira Dei, obstrui non potest.... (L. Epp. I, p. 501.)

« suis déchaîné contre ce siége qui donne la mort. « Loin de m'élever contre votre personne, j'ai cru « travailler pour votre salut, en attaquant vail- « lamment cette prison ou plutôt cet enfer, dans « lequel vous êtes renfermé. Faire à la cour de « Rome toute sorte de mal, c'est s'acquitter de « votre propre devoir. La couvrir de honte, c'est « honorer Christ ; en un mot, c'est être chrétien « que de ne pas être Romain.

« Cependant, voyant que je perdais à secourir « le siége de Rome et mes soins et mes peines, je « lui ai remis la lettre de divorce ; je lui ai dit : Adieu, « Rome, *que ce qui est injuste soit injuste encore : « que ce qui est souillé se souille encore davantage*[1] ! « et je me suis livré aux tranquilles et solitaires « études de la sainte Écriture. Alors, Satan a ou- « vert les yeux, et réveillé son serviteur Jean Eck, « grand ennemi de Jésus-Christ, afin qu'il me fît « redescendre dans l'arène. Il voulait établir, non « la primauté de Pierre, mais la sienne, et pour « cela mener en triomphe Luther vaincu. C'est à « lui qu'est la faute de tout l'opprobre dont le « siége de Rome est couvert. »

Luther raconte ses rapports avec de Vio. Miltitz et Eck ; puis il poursuit :

« Maintenant donc, je viens à vous, ô très-saint « Père, et, prosterné à vos pieds, je vous prie de « mettre un frein, si cela est possible, aux enne- « mis de la paix. Mais je ne puis rétracter ma « doctrine. Je ne puis permettre que l'on impose à

[1] Apocalypse de saint Jean, ch. XXII, v. 11.

« la sainte Écriture des règles d'interprétation. Il « faut qu'on laisse libre la Parole de Dieu, qui est « la source même d'où jaillit toute liberté [1].

« O Léon! mon Père! n'écoutez pas ces flat-« teuses sirènes qui vous disent que vous êtes « non un simple homme, mais un demi-dieu, et « que vous pouvez ordonner tout ce qu'il vous « plaît. Vous êtes le serviteur des serviteurs, et la « place où vous êtes assis est la plus dangereuse « et la plus misérable de toutes. Croyez, non ceux « qui vous élèvent, mais ceux qui vous humilient. « Je suis peut-être trop hardi en enseignant une « si haute majesté, qui doit instruire tous les « hommes; mais je vois les dangers qui vous en-« tourent à Rome; je vous y vois poussé çà et là, « comme sur les vagues de la haute mer en tour-« mente. La charité me presse, et je dois pousser « un cri d'avertissement et de salut.

« Pour ne pas paraître les mains vides devant « Votre Sainteté, je vous présente un petit livre « qui a paru sous votre nom, et qui vous fera « connaître de quels sujets je pourrai m'occuper, « si vos flatteurs me le permettent. C'est peu de « chose si l'on regarde au volume; mais c'est « beaucoup si l'on regarde au contenu; car le « sommaire de la vie chrétienne s'y trouve ren-« fermé. Je suis pauvre, et je n'ai rien autre à vous « offrir; d'ailleurs, avez-vous besoin d'autre chose

[1] Leges interpretandi verbi Dei non patior, cum oporteat verbum Dei esse non alligatum, quod libertatem docet. . . . (L. Epp. I, p. 504.)

« que de dons spirituels ? Je me recommmande à
« Votre Sainteté, que le seigneur Jésus garde
« éternellement ! Amen !! »

Le petit livre dont Luther faisait hommage au pape était son discours sur « *La liberté du chrétien.* » Le Réformateur y démontre, sans polémique, comment, sans porter atteinte à la liberté que la foi lui a donnée, le chrétien peut se soumettre à toute ordonnance extérieure, dans un esprit de liberté et de charité. Deux vérités servent de base à tout le reste : « Le chrétien est libre et
« maître de toutes choses. Le chrétien est servi-
« teur et soumis en tout et à tous. Il est libre et
« maître par la foi ; il est soumis et serviteur par
« la charité. »

Il expose d'abord la puissance de la foi pour rendre le chrétien libre : « La foi unit l'âme avec
« Christ, comme une épouse avec un époux, dit
« Luther au pape. Tout ce que Christ a devient
« la propriété de l'âme fidèle ; tout ce que l'âme
« a devient la propriété de Christ. Christ pos-
« sède tous les biens et le salut éternel : ils sont
« dès lors la propriété de l'âme. L'âme possède
« tous les vices et tous les péchés : ils deviennent
« dès lors la propriété de Christ. C'est alors que
« commence un bienheureux échange : Christ, qui
« est Dieu et homme, Christ, qui n'a jamais péché,
« et dont la sainteté est invincible, Christ, le Tout-
« Puissant et l'Éternel, s'appropriant par son an-
« neau nuptial, c'est-à-dire par la foi, tous les
« péchés de l'âme fidèle, ces péchés sont engloutis
« en lui et abolis en lui ; car il n'est aucun péché

« qui puisse subsister devant son infinie justice. « Ainsi, par le moyen de la foi l'âme est délivrée « de tous péchés et revêtue de la justice éternelle « de son époux Jésus-Christ. O heureuse union! « le riche, le noble, le saint époux, Jésus-Christ, « prend en mariage cette épouse pauvre, coupable, « méprisée[1], la délivre de tout mal, et la pare « des biens les plus exquis.... Christ, roi et sacri- « ficateur, partage cet honneur et cette gloire avec « tous les chrétiens. Le chrétien est roi, et par « conséquent il possède toutes choses; il est sacri- « ficateur, et par conséquent il possède Dieu. Et « c'est la foi, et non les œuvres, qui lui apporte « un tel honneur. Le chrétien est libre de toutes « choses, au-dessus de toutes choses, la foi lui « donnant tout abondamment. »

Dans la seconde partie de son discours, Luther présente l'autre côté de la vérité. « Bien que le « chrétien soit ainsi devenu libre, il devient vo- « lontairement serviteur, pour en agir avec ses « frères comme Dieu en a agi avec lui-même par « Jésus-Christ. Je veux, dit-il, servir librement, « joyeusement, gratuitement, un père qui a ainsi « répandu sur moi toute l'abondance de ses biens : « je veux tout devenir pour mon prochain, comme « Christ est tout devenu pour moi. » — « De la « foi, continue Luther, découle l'amour de Dieu; « de l'amour découle une vie pleine de liberté, « de charité et de joie. Oh! que la vie chrétienne

[1] Ist nun das nicht eine fröhliche Wirthschafft, da der reiche, edle, fromme Bräutigam Christus, das arme, verachtete, böse Huhrlein zur Ehe nimmt.... (L. Opp. (L.) XVII, p. 385.)

« est une vie noble et élevée! Mais, hélas! per-
« sonne ne la connaît et personne ne la prêche.
« Par la foi le chrétien s'élève jusqu'à Dieu; par
« l'amour il descend jusqu'à l'homme; et ce-
« pendant il demeure toujours en Dieu. Voilà la
« véritable liberté, liberté qui surpasse toute
« autre liberté, autant que les cieux sont élevés
« par-dessus la terre. »

Tel est l'écrit dont Luther accompagna sa lettre à Léon X.

VIII.

Tandis que le Réformateur s'adressait ainsi pour la dernière fois au pontife romain, la bulle qui l'anathématisait était déjà dans les mains des chefs de l'Église germanique et aux portes de la demeure de Luther. Il paraît que l'on ne doutait nullement à Rome du succès de la mesure que l'on venait d'y prendre contre la Réformation. Le pape avait chargé deux hauts fonctionnaires de sa cour, Caraccioli et Aléandre, de la porter à l'archevêque de Mayence, en l'invitant à pourvoir à son exécution. Mais Eck lui-même paraissait comme héraut et exécuteur de la grande œuvre pontificale en Saxe. Le choix avait été quelque temps douteux. « Eck, écrivait alors un habitant de
« Rome, était propre à cette mission par son au-
« dace, sa dissimulation, ses mensonges, ses flat-
« teries, et autres vices fort prisés à Rome; mais son
« penchant au vin, défaut pour lequel les Italiens
« ont beaucoup d'aversion, s'opposait à son élec-

« tion[1]. » La puissance de son patron le Roi des écus, Fugger, eut le dessus. On métamorphosa même en vertu le vice du docteur. « C'est justement l'homme dont nous avons besoin, disaient « plusieurs Romains : pour ces ivrognes d'Allemands il nous faut un légat ivre[2]. » On ajoutait tout bas qu'aucun homme de bien, et même de bon sens, ne se chargerait d'une telle mission, et que si par hasard il s'en trouvait un, la grandeur du péril lui ferait bientôt abandonner l'affaire. L'idée de donner Aléandre pour collègue au docteur Eck parut excellente. « Couple admirable ! disait-on : « orateurs parfaitement semblables en effronterie, « en impudence et en débauche[3] ! »

Le docteur d'Ingolstadt avait compris mieux qu'un autre la puissance des coups de Luther ; il avait vu le danger, et avait avancé la main pour soutenir l'édifice ébranlé de Rome. Il était, à ce qu'il pensait, l'Atlas destiné à porter sur ses robustes épaules l'antique monde romain près de s'écrouler. Fier des succès de son voyage à Rome, fier de la charge qu'il avait reçue du souverain pontife, fier de paraître en Allemagne avec le nouveau titre de protonotaire et nonce pontifical,

[1] Temeritate, audacia, mendaciis, simulatione, adulatione, et cæteris vitiis curiæ aptis, egregie pollet : verum sola obstabat ebrietas, Italis, ut nosti, perquam odiosa. (Riederers nackrichnen zür kirchengeschichte, I, 79.)

[2] Nil magis Germanos temulentos, quam temulentum decere legatum. (Ibid.)

[3] Egregium profecto oratorum par, et causæ perquam conveniens, impudentiaque temeritate et vitæ flagitiis simile. (Ibid.)

fier de cette bulle qu'il tenait en sa main, et dans laquelle se trouvait la condamnation de son indomptable rival, sa mission actuelle était pour lui un triomphe plus magnifique que toutes les victoires qu'il avait remportées en Hongrie, en Bavière, en Lombardie, en Saxe, et dont il avait auparavant tiré tant de gloire. Mais cet orgueil devait être promptement abaissé. Le pape, en confiant à Eck la publication de la bulle, avait commis une faute qui devait en détruire l'effet. Une si grande distinction, accordée à un homme qui n'occupait pas un rang élevé dans l'Église, choquait les esprits susceptibles. Les évêques, accoutumés à recevoir directement les bulles du pape, trouvaient mauvais que celle-ci fût publiée dans leurs diocèses par ce nonce improvisé. La nation, qui avait sifflé le prétendu vainqueur de Leipsig, au moment où il s'était enfui en Italie, le voyait avec étonnement et indignation repasser les Alpes muni des insignes de nonce pontifical et du pouvoir d'écraser ses hommes d'élite. Luther regardait ce jugement apporté par son implacable adversaire comme un acte de vengeance personnelle; cette condamnation était pour lui, dit Pallavicini, comme le poignard perfide d'un ennemi mortel, et non comme la hache légitime d'un licteur romain[1]. On ne considérait plus cet écrit comme la bulle du souverain pontife, mais comme la bulle du docteur Eck. Ainsi le coup était

[1] Non tanquam a securi legitimi lictoris, sed e telo infensissimi hostis. . . . (Pallavicini, I, p. 74.)

émoussé et affaibli à l'avance par celui-là même qui l'avait provoqué.

Le chancelier d'Ingolstadt s'était hâté de se rendre en Saxe. C'est là qu'il avait livré le combat; c'est là qu'il voulait faire éclater sa victoire. Il parvint à afficher la bulle à Meissen, à Mersebourg et à Brandebourg, vers la fin de septembre. Mais dans la première de ces villes on la placarda dans un lieu où personne ne pouvait la lire, et les évêques de ces trois siéges ne se pressèrent point de la publier. Son grand protecteur même, le duc George, défendit au conseil de Leipsig de la rendre publique avant d'en avoir reçu l'ordre de l'évêque de Mersebourg; et cet ordre ne vint que l'année suivante. « Ces difficultés ne sont que pour la « forme, » pensait d'abord Jean Eck; car tout semblait d'ailleurs lui sourire. Le duc George lui envoya une coupe dorée et quelques ducats. Miltitz même, accouru à Leipsig à la nouvelle de l'arrivée de son rival, l'invita à dîner. Les deux légats étaient amis de la table, et Miltitz croyait ne pouvoir mieux sonder le docteur Eck que le verre à la main. « Quand il eut bien bu, il com- « mença, dit le camérier du pape, à se vanter de « plus belle; il étala sa bulle, et raconta comment « il prétendait mettre à la raison ce drôle de Mar- « tin[1]. »

Mais bientôt le docteur d'Ingolstadt eut occasion

[1] Nachdem (écrit Miltitz) er nun tapfer getrunken hatte, fieng er gleich an trefflich von seiner Ordre zu prahlen, etc. (Seckend, p. 238.)

de remarquer que le vent tournait. Un grand changement s'était opéré à Leipsig depuis une année [1]. Le jour de la Saint-Michel, quelques étudiants affichèrent en dix places différentes des placards où ils attaquaient vivement le nouveau nonce. Épouvanté, il se sauva dans le cloître de Saint-Paul, où s'était déjà réfugié Tezel, y refusa toute visite, et obtint du recteur qu'on mît à la raison ses jeunes adversaires. Mais le pauvre Eck y gagna peu. Les étudiants firent sur lui une chanson, et la chantèrent dans les rues; Eck l'entendait de sa prison. Alors tout son courage se perd ; le redoutable champion tremble de tous ses membres. Chaque jour il reçoit des lettres menaçantes. Cent cinquante étudiants arrivent de Wittemberg, parlant hardiment contre l'envoyé papal. Pour le coup, le pauvre nonce apostolique n'y tient plus. « Je ne veux pas qu'on le tue, dit « Luther ; mais je désire que ses desseins échouent [2]. » Eck quitte de nuit sa retraite, se sauve clandestinement de Leipsig, et va se cacher à Cobourg. Miltitz, qui le rapporte, en triomphait plus que le Réformateur. Ce triomphe ne fut pas de longue durée ; tous les projets de conciliation du camérier échouèrent, et il finit tristement sa vie : Miltitz tomba ivre dans le Rhin, à Mayence, et y mourut.

Peu à peu Eck reprit courage. Il se rendit à Erfurt, dont les théologiens avaient donné au

[1] Longe aliam faciem et mentem Lipsiæ eum invenire quam sperasset. . . . (L. Epp. I, p. 492.)

[2] Nollem eum occidi, quanquam optem ejus consilia irrita fieri. (Ibid.)

docteur de Wittemberg plus d'une marque de leur jalousie. Il insista pour que sa bulle fût publiée dans cette ville; mais les étudiants saisirent les exemplaires, les déchirèrent et les jetèrent à la rivière, en disant : « Puisque c'est une bulle, « qu'elle nage [1]? » « Maintenant, dit Luther, en « l'apprenant, le papier du pape est une vraie « bulle. »

Eck n'osait pas paraître à Wittemberg; il envoya la bulle au recteur, en menaçant, si l'on ne s'y conformait pas, de détruire l'université. Il écrivit en même temps au duc Jean, frère et corégent de Frédéric. « Ne prenez pas en mauvaise « part ce que je fais, lui dit-il; car c'est pour la foi « que j'agis, et cela me coûte bien des soucis, bien « du travail et bien de l'argent [2].

L'évêque de Brandebourg ne pouvait, quand même il en eût eu l'intention, agir dans Wittemberg en sa qualité d'ordinaire; car l'université était protégée par ses priviléges. On voulut que Luther et Carlstadt, condamnés par la bulle, prissent part aux séances dans lesquelles on délibéra sur son contenu. Le recteur déclara que ne recevant pas avec la bulle une lettre du pape, il se refusait à la publier. L'université jouissait déjà dans ces contrées d'une plus grande autorité que le souverain pontife lui-même. Sa déclaration servit de modèle au gouvernement de l'Électeur. Ainsi l'es-

[1] A studiosis discerpta et in aquam projecta, dicentibus : Bulla est, in aquam natet! (L. Epp. I, p. 520.)

[2] Mit viel Mühe, Arbeit und Kosten. (L. Opp. (L.) XVII, p. 317.)

prit qui était dans Luther triomphait de la bulle de Rome.

Tandis que cette affaire agitait en Allemagne si fortement les esprits, une voix grave se fit entendre dans une autre contrée de l'Europe. Un homme, prévoyant les déchirements immenses que la bulle du pape allait opérer dans l'Église, se présenta pour donner un avertissement sérieux et défendre le Réformateur. Ce fut ce même prêtre suisse dont nous avons déjà parlé, Ulric Zwingle, qui, sans aucune relation d'amitié avec Luther, publia un écrit plein de sagesse et de dignité, le premier de ses nombreux ouvrages [1]. Une affection fraternelle semblait l'entraîner vers le docteur de Wittemberg. « La piété du pontife, disait-il, « demande qu'il sacrifie avec joie ce qu'il peut « avoir de plus cher à la gloire de Christ, son roi, « et à la paix publique de l'Église. Rien ne nuit « plus à sa dignité que quand il ne la défend que « par des salaires ou des terreurs. On n'avait point « encore lu les écrits de Luther, que déjà on le « décriait auprès du peuple, comme un hérétique, « un schismatique et l'Antechrist même. Personne « ne l'avertissait, personne ne le réfutait; il de- « mandait une discussion, et on se contentait de « le condamner. La bulle qu'on publie contre lui « déplaît à ceux même qui honorent la grandeur « du pape; car on y reconnaît partout les marques

[1] Consilium cujusdam ex animo cupientis esse consultum et pontificis dignitati, et christianæ religionis tranquillitati. (Zwinglii Opera, curant. Schulero et Schulthessio, III, p. 1-5.)

« de la haine impuissante de quelques moines, et « non celles de la douceur d'un pontife qui doit « être le vicaire d'un Sauveur plein de charité. « Tous reconnaissent que la vraie doctrine de « l'Évangile de Jésus-Christ a grandement dégé- « néré, et qu'il faut une restauration publique et « éclatante des lois et des mœurs[1]. Voyez tous « les hommes de science et de vertu : plus ils sont « sincères, plus ils sont attachés à la vérité évan- « gélique; moins aussi les livres de Luther les « scandalisent. Il n'y a personne qui n'avoue que « ces livres l'ont rendu meilleur[2], quand même « il s'y trouverait peut-être des passages qu'on ne « saurait approuver. — Que l'on choisisse des hom- « mes d'une doctrine pure, d'une probité recon- « nue; que trois princes au-dessus de tout soup- « çon, l'empereur Charles, le roi d'Angleterre et « le roi de Hongrie, nomment eux-mêmes les ar- « bitres : que ces hommes lisent les écrits de Lu- « ther, l'entendent lui-même, et qu'on ratifie tout « ce qu'ils décideront! Νικησάτω ἡ τοῦ Χριστοῦ παι-δεία καὶ ἀλήθεια[3]! »

Cette proposition venue du pays des Suisses n'eut pas de suite. Il fallait que le grand divorce

[1] Multum degenerasse ab illa sincera Christi evangelica doctrina; adeo ut nemo non fateatur opus esse publica aliqua et insigni legum ac morum instauratione. (Zwinglii Opera, curant. Schulero et Schulthessio, III, p, 3.)

[2] Nemo non fatetur se ex illius libris factum esse meliorem. (Ibid., p. 4.)

[3] Que l'enseignement et la vérité de Christ remportent la victoire!

s'accomplît; il fallait que la chrétienté fût déchirée; c'était dans ses blessures mêmes qu'elle devait trouver le remède à ses maux.

IX.

En effet, que signifiaient toutes ces résistances d'étudiants, de recteurs et de prêtres? Si la puissante main de Charles-Quint s'unit à la puissante main du pape, n'écraseront-elles pas ces écoliers et ces grammairiens? Quelqu'un résistera-t-il au pouvoir du Pontife de la chrétienté et de l'Empereur d'Occident. Le coup est frappé; Luther est retranché; l'Évangile semble perdu. Le Réformateur, en ce moment solennel, ne se dissimule pas la grandeur du danger où il se trouve. Il regarde en haut. Il s'apprête à recevoir, comme de la main du Seigneur même, le coup qui semble devoir l'anéantir. Son âme se recueille au pied du trône de Dieu. « Que va-t-il arriver, dit-il, je l'ignore, « et je ne me soucie pas de le savoir, certain que « celui qui siége dans le ciel a prévu de toute « éternité le commencement, la continuation et la « fin de cette affaire. Où que ce soit que le coup « frappe, je suis sans crainte. Une feuille d'un arbre « ne tombe pas sans la volonté de notre Père. Combien moins nous-mêmes!.... C'est peu de chose « que de mourir pour la Parole, puisque cette Pa« role, qui s'est incarnée pour nous, est morte « d'abord elle-même. Nous ressusciterons avec elle « si nous mourons avec elle, et passant par où elle « a passé nous arriverons où elle est arrivée, et de-

« meurerons près d'elle pendant toute l'éternité [1]. » Quelquefois, cependant, Luther ne peut retenir le mépris que lui inspirent les manœuvres de ses ennemis; nous retrouvons alors en lui ce mélange de sublime et d'ironie qui le caractérise. « Je ne « sais rien d'Eck, dit-il, si ce n'est qu'il est arrivé « avec une longue barbe, une longue bulle et une « longue bourse;... mais je me moquerai de sa « bulle [2]. »

Le 3 octobre il eut connaissance de la lettre papale. « La voilà enfin arrivée cette bulle romaine, « dit-il. Je la méprise et l'attaque comme impie, « mensongère, et digne d'Eck à tous égards. C'est « Christ lui-même qui y est condamné. On n'y « donne aucune raison; on m'y cite, non pour « m'entendre, mais pour que je chante palinodie. « Je la traiterai comme fausse, bien que je la croie « véritable. Oh! si Charles-Quint était un homme! « et si pour l'amour de Christ il attaquait ces dé« mons [3]! Je me réjouis d'avoir à supporter quel« ques maux pour la meilleure des causes. Je sens « déjà plus de liberté dans mon cœur; car je sais « enfin que le pape est l'Antechrist, et que son « siége est celui de Satan même. »

Ce n'était pas dans la Saxe seulement que les foudres de Rome avaient jeté l'alarme. Une tran-

[1] Parum est nos pro Verbo mori, cum ipsum incarnatum pro nobis prius mortuum sit.... (L. Epp. I, 490.)

[2] Venisse eum barbatum, bullatum, nummatum... Ridebo et ego bullam sive ampullam. (Ibid. I, p. 488.)

[3] Utinam Carolus vir esset, et pro Christo hos satanas aggrederetur. (Ibid., p. 494.)

quille famille de la Souabe, une famille neutre, vit sa paix tout à coup troublée. Bilibald Pirckheimer, de Nuremberg, l'un des hommes les plus distingués de son siècle, privé de bonne heure de son épouse bien-aimée, Crescentia, était uni par la plus étroite affection à ses deux jeunes sœurs, Charitas, abbesse de Sainte-Claire, et Clara, nonne du même couvent. Ces deux pieuses filles servaient Dieu dans la solitude, et partageaient leur temps entre l'étude, le soin des pauvres et les pensées de l'éternité. Bilibald, homme d'État, se délassait des affaires publiques par la correspondance qu'il entretenait avec elles. Elles étaient savantes, lisaient le latin, et étudiaient les Pères; mais il n'y avait rien qu'elles aimassent autant que la sainte Écriture. Elles n'eurent jamais d'autre maître que leur frère. Les lettres de Charitas sont empreintes de délicatesse et d'amabilité. Pleine d'une tendre affection pour Bilibald, elles redoutaient pour lui le moindre danger. Pirckheimer, pour rassurer cette âme craintive, écrivit un dialogue entre Charitas et Veritas (charité et vérité), où Veritas cherche à affermir Charitas[1]. Rien de plus touchant et de plus propre à consoler un cœur tendre et angoissé.

Quel dut être l'effroi de Charitas quand le bruit se répandit que le nom de Bilibald était affiché sous la bulle du pape, aux portes des cathédrales, à côté de celui de Luther! En effet, Eck, poussé par une aveugle fureur, avait associé à Luther

[1] Pirckheimeri Opp. Francfort.

six des hommes les plus distingués de l'Allemagne, Carlstadt, Feldkirchen, Égranus, qui s'en soucièrent fort peu, Adelmann, Pirckheimer et son ami Spengler, que les fonctions publiques dont ils étaient revêtus rendaient particulièrement sensibles à cette injure. L'agitation fut grande dans le couvent de Sainte-Claire. Comment supporter la honte de Bilibald? Rien n'affecte plus des parents que de telles épreuves. Le danger était en effet pressant. En vain la ville de Nuremberg, l'évêque de Bamberg, les ducs même de Bavière intervinrent-ils en faveur de Spengler et de Pirckheimer : ces hommes généreux durent s'humilier devant le docteur Eck, qui leur fit sentir toute l'importance d'un protonotaire romain, et les obligea à écrire au pape une lettre dans laquelle ils déclarèrent n'adhérer aux doctrines de Luther qu'en tant qu'elles étaient conformes à la foi chrétienne. En même temps Adelmann, avec lequel Eck s'était une fois battu, en se levant de table, à la suite d'une discussion sur la grande question qui occupait tous les esprits, dut comparaître devant l'évêque d'Augsbourg, et se laver par serment de toute participation à l'hérésie luthérienne. Cependant la vengeance et la colère avaient été pour Eck de mauvais conseillers. Les noms de Bilibald et de ses amis nuisirent à la bulle. Le caractère de ces hommes éminents, leurs relations nombreuses, rendirent l'irritation plus générale.

Luther feignit d'abord de douter de l'authenticité de la bulle. « J'apprends, dit-il dans le pre

« mier écrit qu'il publia, qu'Eck a apporté de « Rome une nouvelle bulle, qui lui ressemble si « fort, qu'on pourrait la nommer *Docteur Eck*, « tant elle est pleine de faussetés et d'erreurs. Il « donne à croire qu'elle est l'ouvrage du pape, « tandis que ce n'est qu'une œuvre de mensonge. » Après avoir exposé les fondements de ses doutes Luther finit en disant : « Je veux voir de mes yeux « le plomb, le sceau, les cordons, la clause, la « signature de la bulle, tout en un mot, ou ne « pas estimer l'épaisseur d'un cheveu toutes ces « criailleries[1]. »

Mais personne ne doutait, pas même Luther, que la bulle ne fût du pape. L'Allemagne attendait ce que le Réformateur allait faire. Demeurerait-il ferme? Les regards étaient fixés sur Wittemberg. Luther ne tint pas longtemps ses contemporains en suspens. Il répondit par une décharge foudroyante, en publiant le 4 novembre 1520 son écrit « *Contre la bulle de l'Antechrist.* »

« Que d'erreurs, que de fraudes, dit-il, se sont « glissées parmi le pauvre peuple sous le manteau « de l'Église et de la prétendue infaillibilité du « pape! que d'âmes ainsi perdues! que de sang « répandu! que de meurtres commis! que de « royaumes ruinés!...

« Je sais fort bien distinguer, dit-il plus loin « avec ironie, entre art et malice, et j'estime fort

[1] Oder nicht ein Haarbreit geben...... (L. Opp. (L.) XVII, p. 323.)

« peu une malice sans art. Brûler des livres est « chose si facile que des enfants même peuvent « le faire ; à combien plus forte raison le saint Père « et ses docteurs[1]. Il leur conviendrait de mon- « trer plus d'habileté qu'il n'en faut pour brûler « des livres.... D'ailleurs, qu'on détruise mes ouvra- « ges! Je ne désire rien davantage ; car je n'ai voulu « que conduire des âmes à la Bible, pour qu'on « laissât ensuite tous mes écrits[2]. Grand Dieu! si « nous avions la connaissance de l'Écriture, quel « besoin serait-il de mes livres?... Je suis libre, par « la grâce de Dieu, et des bulles ne me consolent « ni ne m'épouvantent. Ma force et ma consola- « tion sont en un lieu où ni les hommes ni les « diables ne sauraient les atteindre. »

La dixième proposition de Luther, condamnée par le pape, était ainsi conçue : « Les péchés ne « sont pardonnés à aucun homme, à moins qu'il « ne croie qu'ils lui sont pardonnés quand le prêtre « l'absout. » Le pape, en la condamnant, niait que la foi fût nécessaire dans le sacrement. « Ils pré- « tendent, s'écrie Luther, que nous ne devons « pas croire que les péchés nous sont pardonnés « quand nous sommes absous par le prêtre. Et « que devons-nous donc faire?... Écoutez main- « tenant, ô chrétiens, une nouvelle venue de Rome. « Condamnation est prononcée contre cet article

[1] So ist Bücher verbrennen so leicht, dass es auch Kinder können, schweig den per heilige Vater Pabst.... (L. Opp. (L.) XVII, p. 324.)

[2] ... In Biblien zu führen, dass man derselben Verstand erlangte, und denn meine Büchlein verschwinden liess. (Ibid.)

« de foi que nous professons en disant : Je crois « au Saint-Esprit, l'Église chrétienne, et la rémis- « sion des péchés. Si je savais que le pape eût « vraiment donné à Rome cette bulle (et il n'en « doutait pas), et qu'elle n'eût pas été inventée par « Eck, l'archimenteur, je voudrais crier à tous les « chrétiens qu'ils doivent tenir le pape pour le « véritable Antechrist dont parle l'Écriture. Et s'il « ne voulait cesser de proscrire publiquement la « foi de l'Église, alors... que le glaive temporel « même lui résiste, plutôt qu'au Turc!... Car le « Turc permet de croire, mais le pape le dé- « fend. »

Tandis que Luther parlait avec tant de force, ses dangers augmentaient. Le plan de ses ennemis était de le faire chasser de Wittemberg. Si Luther et Wittemberg sont séparés, Luther et Wittemberg seront perdus. Un seul coup débarrasserait ainsi Rome et du docteur et de l'université hérétique. Le duc George, l'évêque de Mersebourg, les théologiens de Leipsig travaillaient sous main à cette œuvre[1]. Luther dit en l'apprenant : « Je « remets cette affaire entre les mains de Dieu[2]. » Ces menées n'étaient pas sans effets : Adrien, professeur d'hébreu à Wittemberg, se tourna tout à coup contre le docteur. Il fallait être bien ferme dans la foi pour soutenir le coup que portait la bulle de Rome. Il est des caractères qui ne vont avec la vérité que jusqu'à un certain point. Tel fut

[1] Ut Wittemberga pellerer. (L. Epp. I, p. 519.)
[2] Id quod in manum Dei refero. (Ibid., p. 520.)

Adrien. Épouvanté par cette condamnation, il quitta Wittemberg, pour se rendre à Leipsig auprès du docteur Eck.

La bulle commençait à s'exécuter. La parole du pontife de la chrétienté n'était pas vaine. Depuis longtemps le feu et le glaive avaient enseigné à s'y soumettre. Les bûchers se dressaient à sa voix. Tout annonçait qu'une terrible catastrophe allait mettre fin à la révolte audacieuse du moine augustin. En octobre 1520 les livres de Luther furent enlevés, à Ingolstadt, de toutes les boutiques des libraires et mis sous scellé. L'Électeur-archevêque de Mayence, tout modéré qu'il était, dut bannir de sa cour Ulric de Hutten et jeter en prison son imprimeur. Les nonces du pape avaient assiégé le jeune empereur : Charles déclara qu'il protégerait l'ancienne religion [1]; et l'on vit s'élever dans quelques-unes de ses possessions héréditaires des échafauds où les écrits de l'hérétique devaient être réduits en cendres. Des princes de l'Église et des conseillers assistèrent à ces auto-da-fé. Eck se comportait avec insolence, menaçant les savants et les grands, et remplissant tout de sa fumée, dit Érasme [2]. « Le pape, disait-il, qui a jeté bas tant de comtes et de ducs, saura bien mettre à la raison trois misérables grammairiens [3]. » Il peut dire à l'empereur Charles lui-même : « Tu n'es qu'un savetier [4]. »

[1] A ministris pontificiis mature præoccupatus, declaravit se velle veterem fidem tutari.... (Pallavicini, I, p. 80.)

[2] Omnia suis fumis complens. (Hardt. Hist. lit. Reform. I, 163.)

[3] Tres pediculosos grammatistas. (Ibid.)

[4] Pontifex potest dicere Cæsari Carolo : Tu es cerdo. (Ibid.)

En même temps, son collègue Aléandre, prenant le visage de mauvaise humeur d'un maître d'école qui menace de la verge ses écoliers[1], disait à Érasme : « Nous saurons bien trouver ce duc Frédéric ; « Nous en ferons façon. » Aléandre était tout enflé de ces succès. A entendre l'orgueilleux nonce, on eût dit que le bûcher qui consuma à Mayence les livres de Luther était « le commencement de la « fin. » Ces flammes, se disait-on à Rome, porteront partout l'épouvante. Il en fut ainsi pour beaucoup d'esprits superstitieux et timides; mais ailleurs ce fut le contraire : « Sus, vous tous qui « aimez la vérité de Christ, » portait un placard à Erford, « défendez sa parole! jetez-vous sur « ces excommunications sataniques, affichées sur « nos murs, et les déchirez en mille pièces. » Même dans les États héréditaires de Charles, les seuls où l'on osât exécuter la bulle, le peuple et quelquefois les grands ne répondaient souvent à ces démonstrations pontificales que par des rires ou des marques d'indignation. « Luther, » dirent les docteurs de Louvain, en se présentant devant Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, « Luther renverse la foi chrétienne. » — « Qui est « ce Luther? » demanda la princesse. — « Un moine « ignorant. » — « Eh bien, répondit-elle, vous qui « êtes savants et en si grand nombre, écrivez con- « tre lui. Le monde croira plutôt beaucoup de « savants qu'un homme isolé et sans science. » Les

[1] Eo vultu quo solent tetrici literatores pueris minari virgas. (Hardt. Hist. lit. Réform., I, 163.)

docteurs de Louvain préférèrent une méthode plus facile. Ils firent élever à leurs frais un vaste bûcher. Une grande multitude couvrit la place de l'exécution. On voyait des étudiants, des bourgeois traverser en toute hâte la foule, portant sous les bras de gros volumes qu'ils jetaient dans les flammes. Leur zèle édifiait les moines et les docteurs; mais la ruse fut plus tard découverte : c'étaient les *Sermones discipuli*, *Tartaret*, et d'autres livres scolastiques et papistes, qu'on avait jetés au feu au lieu des écrits de Luther [1]...

Le comte de Nassau, vice-roi de Hollande, dit aux dominicains, qui sollicitaient la faveur de brûler les livres du docteur : « Allez et prêchez « l'Évangile aussi purement que Luther, et vous « n'aurez à vous plaindre de personne. » Comme on parlait du Réformateur à un festin où se trouvaient les principaux princes de l'Empire, le seigneur de Ravenstein dit tout haut : « Dans l'espace « de quatre siècles un seul homme chrétien a « osé lever la tête, et le pape veut le mettre à « mort [2]! »

Luther, ayant le sentiment de la puissance de sa cause, demeurait tranquille au milieu du tumulte que la bulle avait soulevé [3]. « Si vous ne « me pressiez si vivement, disait-il à Spalatin, « je me tairais, sachant bien que c'est par le conseil « et le pouvoir de Dieu que cette œuvre doit s'ac-

[1] Seckend, p. 289.

[2] Es ist in 400 Jahren ein christlicher Mann aufgestanden, den will der Pabst todt haben. (Seckend., p. 288.)

[3] In bullosis illis tumultibus. (L. Epp., I, p. 519.)

« complir[1]. » Le timide voulait que l'on parlât, et le fort voulait se taire. C'est que Luther discernait un pouvoir qui échappait aux regards de son ami. « Ayez bonne espérance, continue le Réformateur. C'est Christ qui a commencé ces choses, « et c'est lui qui les accomplira, soit que je sois « mis en fuite, ou que je sois mis à mort. Jésus-« Christ est ici présent, et celui qui est en nous « est plus puissant que celui qui est dans le « monde[2]. »

X

Mais le devoir l'obligeait à parler pour manifester la vérité au monde. Rome a frappé ; il fera connaître comment il accepte ses coups. Le pape l'a mis au ban de l'Église ; il le mettra lui-même au ban de la chrétienté. La parole du pontife a été jusqu'à cette heure toute-puissante ; il opposera parole à parole, et le monde connaîtra quelle est celle qui a le plus de pouvoir. « Je veux, dit-« il, mettre ma conscience en repos, en révélant « aux hommes le danger où ils se trouvent[3]. » Et en même temps il se prépare à renouveler son appel à un concile universel. Un appel du pape à un concile était un crime. C'est donc par un nouvel attentat envers la puissance pontificale que

[1] Rem totam Deo committerem. (L. Epp. I, p. 521.)

[2] Christus ista cœpit, ipse perficiet, etiam me sive extincto, sive fugato. (Ibid., p. 526.)

[3] Ut meam conscientiam redimam. (Ibid., p. 522.)

Luther prétend se justifier de ceux qui ont précédé.

Le 17 novembre, un notaire et cinq témoins, parmi lesquels se trouvait Cruciger, se réunissent, à dix heures du matin, dans l'une des salles du couvent des Augustins, où habitait le docteur. Là, l'officier public, Sarctor d'Eisleben, se mettant aussitôt en devoir de rédiger la minute de sa protestation, le Réformateur dit en présence de ces témoins, d'un ton solennel :

« Attendu qu'un concile général de l'Église « chrétienne est au-dessus du pape, surtout en « ce qui concerne la foi :

« Attendu que la puissance du pape est, non « au-dessus, mais au-dessous de l'Écriture, et « qu'il n'a pas le droit d'égorger les brebis de « Christ, et de les jeter à la gueule du loup :

« Moi, Martin Luther, augustin, docteur de la « sainte Écriture à Wittemberg, j'en appelle, par « cet écrit, pour moi et pour ceux qui sont ou « seront avec moi, du très-saint pape Léon à un « futur concile universel et chrétien.

« J'en appelle dudit pape Léon, premièrement, « comme d'un juge inique, téméraire, tyrannique, « qui me condamne sans m'entendre et sans en « exposer les motifs; secondement, comme d'un « hérétique et d'un apostat égaré, endurci, con« damné par les saintes Écritures, qui m'ordonne « de nier que la foi chrétienne soit nécessaire « dans l'usage des sacrements [1]; troisièmement,

[1] Ab erroneo, indurato, per Scripturas sanctas damnato,

« comme d'un ennemi, d'un antechrist, d'un ad-
« versaire, d'un tyran de la sainte Écriture [1], qui
« ose opposer ses propres paroles à toutes les
« paroles de Dieu; quatrièmement, comme d'un
« contempteur, d'un calomniateur, d'un blasphé-
« mateur de la sainte Église chrétienne et d'un
« concile libre, qui prétend qu'un concile n'est
« rien en lui-même.

« C'est pourquoi je supplie très-humblement
« les sérénissimes, très-illustres, excellents, géné-
« reux, nobles, forts, sages et prudents seigneurs,
« Charles, empereur romain, les électeurs, prin-
« ces, comtes, barons, chevaliers, gentilshom-
« mes, conseillers, villes et communautés de toute
« la nation allemande d'adhérer à ma protesta-
« tion, et de résister avec moi à la conduite anti-
« chrétienne du pape, pour la gloire de Dieu,
« pour la défense de l'Église et de la doctrine chré-
« tienne, et pour le maintien des conciles libres
« de la chrétienté; et Christ, Notre Seigneur, les
« récompensera richement par sa grâce éternelle.
« Mais s'il en est qui méprisent ma prière et qui
« continuent à obéir au pape, à cet homme impie,
« plutôt qu'à Dieu [2], j'en repousse par la présente
« la responsabilité, ayant fidèlement averti leurs
« consciences, et je les abandonne au jugement

hæretico et apostata. (L. Opp. lat. II, p. 50. Voyez aussi L. Opp. (L.) XVII, p. 332.) Il y a dans l'allemand quelques paragraphes qui ne sont pas dans le latin.

[1] Oppressore totius sacræ Scripturæ. . . . (Ibid.)

[2] Et papæ, impio homini, plus quam Deo obediant. (Ibid.)

« suprême de Dieu, ainsi que le pape et tous ses « adhérents. »

Tel est l'acte de divorce de Luther; c'est ainsi qu'il répond à la bulle du pontife. Il y a un grand sérieux dans cette déclaration. Les accusations qu'il porte contre le pape sont d'une haute gravité, et ce n'est pas à la légère qu'il les a faites. Cette protestation fut répandue dans toute l'Allemagne, et envoyée dans la plupart des cours de la chrétienté.

Luther avait cependant en réserve une démarche plus hardie encore, bien que celle qu'il venait de faire parût le comble de l'audace. Il ne voulait rester en rien en arrière de Rome. Le moine de Wittembreg fera tout ce que le souverain pontife ose faire. Il prononce parole contre parole; il élève bûcher contre bûcher. Le fils de Médicis et le fils du mineur de Mansfeld sont descendus dans la lice; et, dans cette lutte corps à corps qui ébranle le monde, l'un ne porte pas un coup que l'autre ne le rende. Le 10 décembre on pouvait lire une affiche sur les murs de l'Université de Wittemberg. Elle invitait les professeurs et les étudiants à se trouver, à neuf heures du matin, à la porte Orientale, près de la sainte croix. Un grand nombre de docteurs et de disciples se réunirent, et Luther, marchant à leur tête, conduisit le cortége au lieu indiqué. Que de bûchers Rome a allumés dans le cours des siècles! Luther veut faire une application meilleure du grand principe romain. Ce n'est que de quelques vieux papiers qu'il s'agit de se défaire; et le feu, pense-

t-il, est fait pour cela. Un échafaud était préparé. Un des plus anciens maîtres ès arts y mit le feu. Au moment où les flammes s'élevèrent, on vit le redoutable augustin, revêtu de son froc, s'approcher du bûcher, tenant en main le Droit canon, les Décrétales, les Clémentines, les Extravagantes des papes, quelques écrits d'Eck et d'Emser, et la Bulle du pape. Les Décrétales ayant d'abord été consumées, Luther éleva la bulle, et dit : « Puisque tu as contristé le Saint du Sei-« gneur, que le feu éternel te contriste et te con-« sume! » et il la jeta aux flammes. Jamais guerre ne fut déclarée avec plus d'énergie et de résolution. Alors Luther reprit tranquillement le chemin de la ville, et la foule des docteurs, des professeurs, des étudiants, faisant éclater son approbation, rentra avec lui dans Wittemberg. « Les « Décrétales, disait Luther, ressemblent à un « corps dont la tête est douce comme une vierge, « dont les membres sont pleins de violence comme « un lion, et dont la queue est remplie de ruses « comme un serpent. Dans toutes les lois des « papes il n'y a pas une parole qui nous apprenne « qui est Jésus-Christ[1]. Mes ennemis, dit-il en-« core, ont pu, en brûlant mes livres, nuire à la « vérité dans l'esprit du commun peuple, et per-« dre des âmes ; c'est pourquoi j'ai consumé leurs « livres à mon tour. Une lutte sérieuse vient de « s'ouvrir. Jusqu'ici je n'ai fait que badiner avec « le pape. J'ai commencé cette œuvre au nom

[1] L. Opp. (W.) XXII, p. 1493-1496.

« de Dieu; elle se finira sans moi et par sa puis-
« sance. S'ils osent brûler mes livres, où il se
« trouve plus d'Évangile, pour parler sans vante-
« rie, que dans tous les livres du pape, je puis à
« plus forte raison brûler les leurs, où il n'y a
« rien de bon. »

Si Luther avait ainsi commencé la réformation, une telle démarche eût pu sans doute avoir des suites funestes. Le fanatisme eût pu s'en emparer, et jeter l'Église dans une voie de désordre et de violence. Mais c'était en exposant avec gravité les enseignements de l'Écriture que le Réformateur avait préludé à son œuvre. Les fondements avaient été posés avec sagesse. Maintenant, un coup de force comme celui qu'il venait de porter pouvait non-seulement être sans inconvénient, mais même accélérer le moment où la chrétienté verrait tomber ses chaînes.

Luther déclarait ainsi solennellement qu'il se séparait du pape et de son Église. Après sa lettre à Léon X, cela pouvait lui paraître nécessaire. Il acceptait l'excommunication que Rome avait prononcée. Il faisait savoir au monde chrétien que maintenant il y avait guerre à mort entre lui et le pape. Il brûlait ses navires sur le rivage, et s'imposait la nécessité d'avancer et de combattre.

Luther était rentré dans Wittemberg. Le lendemain, la salle académique était plus remplie que de coutume. Les esprits étaient émus; il y avait dans cette assemblée quelque chose de solennel; on s'attendait à une allocution du docteur. Il commenta les Psaumes; c'était un travail qu'il avait

commencé au mois de mars de l'année précédente. Puis, ayant fini son explication, il s'arrêta quelques instants, et dit enfin avec force : « Te-« nez-vous en garde contre les lois et les statuts « du pape. J'ai brûlé les Décrétales; mais ce n'est « qu'un jeu d'enfant. Il serait temps, et plus que « temps, que l'on brûlât le pape, c'est-à-dire, re-« prit-il aussitôt, le siége de Rome avec toutes ses « doctrines et ses abominations. » Prenant ensuite un ton plus solennel : « Si vous ne combattez pas « de tout votre cœur le gouvernement impie du « pape, dit-il, vous ne pouvez être sauvés. Qui-« conque se complaît dans la religion et dans le « culte de la papauté sera éternellement perdu dans « la vie qui est à venir[1]. »

« Si on la rejette, ajouta-t-il, il faut s'attendre « à courir toute espèce de dangers, et même à « perdre la vie. Mais il vaut mieux encore s'expo-« ser à de tels périls dans ce monde, que se taire! « Tant que je vivrai, je dénoncerai à mes frères « la plaie et la peste de Babylone, de peur que « plusieurs, qui sont avec nous, ne retombent « avec les autres dans l'abîme de l'enfer. »

On peut à peine imaginer l'effet que produisit sur l'assemblée ce discours, dont l'énergie nous étonne. « Aucun de nous, ajoute le candide étu-« diant qui nous l'a conservé, à moins qu'il ne « soit une bûche sans intelligence (comme le sont « tous les papistes, dit-il en parenthèse), aucun de

[1] Muss ewig in jenem Leben verlohren seyn. (L. Opp. (L.) XVII, p. 333.)

« nous ne doute que ce soit là la pure vérité.
« Il est évident à tous les fidèles que le docteur
« Luther est un ange du Dieu vivant [1], appelé à
« paître de la Parole de Dieu les brebis de Christ,
« si longtemps égarées. »

Ce discours et l'acte même qui le couronna signalent une époque importante de la réformation. La dispute de Leipsig avait détaché intérieurement Luther du pape. Mais le moment où il brûla la bulle fut celui où il déclara de la manière la plus expresse son entière séparation de l'évêque de Rome et de son Église, et son attachement à l'Église universelle, telle qu'elle a été fondée par les apôtres de Jésus-Christ. Il alluma vers la porte Orientale un incendie qui dure depuis trois siecles.

« Le pape, disait-il, a trois couronnes; voici « pourquoi : la première est contre Dieu, car il « condamne la religion; la seconde contre l'Em- « pereur, car il condamne la puissance séculière; « la troisième contre la société, car il condamne le « mariage [2]. » Quand on lui reprochait de s'élever trop violemment contre le papisme : « Ah! répon- « dait-il, je voudrais pouvoir ne faire entendre « contre lui que des coups de tonnerre, et que « chacune de mes paroles fût un carreau de la « foudre [3]. »

[1] Lutherum esse Dei viventis angelum, qui palabundas Christi oves pascat. (L. Opp. lat. II, p. 123.)

[2] L. Opp. (W.) XXII, p. 1313.

[3] Und ein jeglich Wort eine Donneraxt väre. (L. Opp. (W.) XXII, p. 1350.)

Cette fermeté se communiquait aux amis et aux compatriotes de Luther. Tout un peuple se ralliait à lui. L'université de Wittemberg surtout se rattachait toujours plus à ce héros, auquel elle devait son importance et sa gloire. Carlstadt éleva alors la voix contre le « lion furieux de Florence, » qui déchirait les lois divines et humaines, et foulait aux pieds les principes de l'éternelle vérité. Mélanchton aussi adressa vers cette époque aux états de l'Empire un écrit où l'on retrouve l'élégance et la sagesse qui distinguent cet homme aimable. Il répondait à un livre attribué à Emser, mais publié sous le nom du théologien romain Rhadinus. Jamais Luther lui-même ne parla avec plus de force; et cependant il y a dans les paroles de Mélanchton une grâce qui leur fait trouver accès dans les cœurs.

Après avoir montré, par des passages de l'Écriture, que le pape n'est pas supérieur aux autres évêques: « Qu'est-ce qui empêche, dit-il aux états « de l'Empire, que nous ôtions au pape le droit « que nous lui avons donné [1]? Peu importe à Lu- « ther que nos richesses, c'est-à-dire, que les tré- « sors de l'Europe soient envoyés à Rome? Mais « ce qui cause sa douleur et la nôtre, c'est que « les lois des pontifes et le règne du pape non- « seulement mettent en danger les âmes des hom- « mes, mais les perdent entièrement. Chacun peut « juger par lui-même s'il lui convient ou non de

[1] Quid obstat quominus papæ quod dedimus jus adimamus? (Corp. Reform. I, p. 337.)

« donner son argent pour entretenir le luxe ro-« main ; mais juger des choses de la religion et des « mystères sacrés n'est pas à la portée du vul-« gaire. C'est donc ici que Luther implore votre « foi, votre zèle, et que tous les hommes pieux « l'implorent avec lui, les uns à haute voix, les « autres par leurs gémissements et leurs soupirs. « Souvenez-vous que vous êtes chrétiens, princes « du peuple chrétien, et arrachez les tristes dé-« bris du christianisme à la tyrannie de l'Ante-« christ. Ils vous trompent ceux qui prétendent « que vous n'avez aucune autorité contre les prê-« tres. Ce même esprit qui anima Jéhu contre les « prêtres de Baal vous presse, par cet antique « exemple, d'abolir la superstition romaine, bien « plus horrible que l'idolâtrie de Baal[1]. » Ainsi parlait aux princes de l'Allemagne le doux Mélanchton.

Quelques cris d'effroi se firent entendre parmi les amis de la Réformation. Des esprits timides, enclins à des ménagements extrêmes, Staupitz en particulier, exprimèrent de vives angoisses. « Toute « cette affaire n'a été jusqu'à présent qu'un jeu, « lui dit Luther. Vous l'avez dit vous-même : Si « Dieu ne fait ces choses, il est impossible qu'elles « se fassent. Le tumulte devient de plus en plus « tumultueux, et je ne pense pas qu'il puisse s'a-« paiser, si ce n'est au dernier jour[2]. » C'est ainsi

[1] .... Ut extinguaris illam, multo terriorem Baalis idololatria, romanam superstitionem. (Corp. Reform., I, p. 337.

[2] Tumultus egregie tumultuatur, ut, nisi extremo die, sedari mihi posse non videatur. (L. Epp. I, p. 541.

que Luther rassurait les esprits alarmés. Depuis trois siècles, le tumulte ne s'est pas apaisé!

« La papauté, continua-t-il, n'est plus main« nant ce qu'elle était hier et avant-hier. Qu'elle « excommunie et brûle mes écrits! . . qu'elle me « tue!... elle n'arrêtera pas ce qui s'avance. Quelque « chose de prodigieux est à la porte[1]. J'ai brûlé la « bulle, d'abord avec un grand tremblement, mais « maintenant j'en éprouve plus de joie que d'au« cune action que j'aie faite dans toute ma vie[2]. »

On s'arrête involontairement; et l'on se plaît à lire dans la grande âme de Luther tout l'avenir qui se prépare. « O mon père, dit-il à Staupitz en « terminant, priez pour la Parole de Dieu et pour « moi. Je suis enlevé par ces flots, et comme tour« noyé par leurs tourbillons[3]. »

Ainsi le combat se déclare de tous côtés. Les combattants ont jeté les fourreaux de leurs épées. La Parole de Dieu a repris ses droits, et dépose celui qui avait pris la place de Dieu même. Toute la société s'ébranle. Dans tous les temps, il ne manque pas d'hommes égoïstes, qui voudraient laisser dormir la société humaine dans l'erreur et dans la corruption; mais les hommes sages, fussent-ils même timides, pensent autrement. « Nous « savons bien, dit le doux et modéré Mélanch-

[1] Omnino aliquid potenti præ foribus est. (L. Epp. 1., p. 542.) Quel sentiment de l'avenir!

[2] .... Primum trepidus et orans, sed nunc lætior quam ullo totius vitæ meæ facto. (Ibid.)

[3] .... Ego fluctibus his rapior et volvor. . . (Ibid.)

« ton, que les hommes d'État ont horreur de « toute innovation ; et il faut avouer que, dans « cette triste confusion qui s'appelle la vie hu- « maine, les discordes, et même celles qui pro- « viennent des causes les plus justes, sont tou- « jours entachées de quelque mal. Cependant il « est nécessaire que la Parole et le commande- « ment de Dieu passent dans l'Église avant toutes « les choses humaines[1]. Dieu menace de la colère « éternelle ceux qui s'efforcent d'anéantir la vé- « rité. C'est pourquoi c'était un devoir pour Lu- « ther, un devoir chrétien, et auquel il ne pouvait « se soustraire, surtout puisqu'il était docteur de « l'Église de Dieu, de reprendre les erreurs per- « nicieuses que des hommes déréglés répandaient « avec une inconcevable effronterie. Si la discorde « enfante beaucoup de maux, ainsi que je le vois, « à ma grande douleur, ajoute le sage Philippe, « c'est la faute de ceux qui au commencement « ont répandu des erreurs, et de ceux qui, pleins « d'une haine diabolique, cherchent à présent à « les maintenir. »

Mais tous ne pensaient pas de même. On accabla Luther de reproches ; l'orage fondit sur lui de toutes parts. Il est tout seul ! disaient les uns ; il enseigne des choses nouvelles ! disaient les autres.

« Qui sait, répondit Luther, dans le sentiment « de la vocation qui lui était adressée d'en haut, « qui sait si ce n'est pas Dieu qui m'a choisi et

[1] Sed tamen in Ecclesia necesse est anteferri mandatum Dei omnibus rebus humanis. (Melancht., Vit. Lutheri.)

« appelé [1], et s'ils ne doivent pas craindre, en me « méprisant, de mépriser Dieu lui-même?... Moïse « était seul, à la sortie d'Égypte; Élie seul, au « temps du roi Achab; Ésaïe seul, à Jérusalem; « Ézéchiel seul, à Babylone . . . Dieu n'a jamais « choisi pour prophète ni le souverain sacrifica- « teur, ni quelque autre grand personnage; « mais ordinairement il a choisi des personnes « basses et méprisées, une fois même un berger, « Amos. En tout temps les saints ont dû repren- « dre les grands, les rois, les princes, les prêtres, « les savants, au péril de leur vie . . . Et sous le « Nouveau Testament n'en a-t-il pas été de même ? « Ambroise était seul de son temps; après lui, « Jérôme fut seul; plus tard encore, Augutin fut « seul... Je ne dis pas que je sois un prophète [2]; « mais je dis qu'ils doivent craindre, précisément « parce que je suis seul et qu'ils sont plusieurs. « Ce dont je suis sûr, c'est que la Parole de Dieu « est avec moi, et qu'elle n'est point avec eux.

« On dit aussi, continue-t-il, que je mets en « avant des choses nouvelles, et qu'il est impos- « sible de croire que tous les autres docteurs se « soient si longtemps trompés.

« Non, je ne prêche pas des choses nouvelles. « Mais je dis que toutes les doctrines chrétiennes

[1] Wer weiss ob mich Gott dazu berufen und erwæhlt hat. Fondement des articles condamnés par la bulle de Rome. (L. Opp. (L.) XVII, p. 338.)

[2] Ich sage nicht dass Ich ein Prophet sey. (L. Opp. (L.) XVII, p. 338.)

« ont disparu chez ceux mêmes qui eussent dû « les conserver, savoir, les savants et les évêques. « Je ne doute pas cependant que la vérité ne soit « demeurée dans quelques cœurs, ne fût-ce même « que chez des enfants au berceau[1]. De pauvres « paysans, de simples enfants comprennent mieux « maintenant Jésus-Christ que le pape, les évê- « ques et les docteurs...

« On m'accuse de rejeter les saints docteurs de « l'Église. Je ne les rejette point; mais, puisque « tous ces docteurs cherchent à prouver leurs « écrits par la sainte Écriture, il faut qu'elle soit « plus claire et plus certaine qu'ils ne le sont. « Qui pensera à prouver un discours obscur par « un discours plus obscur encore? Ainsi donc la « nécessité nous contraint à recourir à la Bible, « comme le font tous les docteurs, et à lui de- « mander de prononcer sur leurs écrits; car la « Bible seule est seigneur et maître.

« Mais, dit-on, des hommes puissants le pour- « suivent. Et n'est-il pas clair, d'après l'Écriture, « que les persécuteurs ont ordinairement tort et « les persécutés raison, que le grand nombre a « été toujours avec le mensonge, et le petit nom- « bre avec la vérité? La vérité a fait de tout temps « rumeur[2]. »

Luther passe ensuite en revue les propositions

[1] Und sollten's eitel Kinder in der Wiege seyn. (Ibid., p. 339.)

[2] Warheit hat allezeit rumort. (L. Opp. (L.) XVII, p. 340.)

condamnées dans la bulle comme hérétiques, et il en démontre la vérité par des preuves tirées de l'Écriture sainte. Avec quelle force, en particulier, ne soutient-il pas la doctrine de la grâce!

« Quoi, dit-il, la nature pourra, avant et sans « la grâce, haïr le péché, l'éviter, s'en repentir, « tandis que, même quand la grâce est venue, « cette nature aime le péché, le recherche, le dé- « sire, et ne cesse de combattre la grâce et d'être « irritée contre elle; ce dont tous les saints gémis- « sent continuellement!... C'est comme si l'on « disait qu'un grand arbre que je ne puis fléchir « en y employant toutes mes forces fléchit de lui- « même quand je l'abandonne, ou qu'un torrent « que les digues et les murailles ne peuvent ar- « rêter s'arrête aussitôt quand je le laisse à lui- « même... Non, ce n'est pas en considérant le « péché et ses suites que l'on parvient à la repen- « tance; mais c'est en contemplant Jésus-Christ, « ses plaies et son immense charité[1]. Il faut que « la connaissance du péché provienne de la repen- « tance, et non la repentance de la connaissance « du péché. La connaissance est le fruit, la repen- « tance est l'arbre. Chez nous, les fruits croissent « sur les arbres; mais il paraît que dans les États « du Saint-Père les arbres croissent sur les fruits. »

Le courageux docteur, quoiqu'il proteste, ré- tracte cependant quelques-unes de ses proposi-

[1] Man soll zuvor Christum in seine Wunden sehen, und aus denselben seine Liebe gegen uns. (L. Opp. (L.) XVII, p. 351.)

tions. L'étonnement cessera quand on saura la manière dont il le fait. Après avoir cité les quatre propositions sur les indulgences, condamnées par la bulle[1], il ajoute simplement :

« A l'honneur de la sainte et savante bulle, je « rétracte tout ce que j'ai jamais enseigné tou-« chant les indulgences. Si c'est justement que l'on « a brûlé mes livres, cela est certainement arrivé « parce que j'y ai accordé quelque chose au pape « dans la doctrine des indulgences; c'est pour-« quoi je les condamne moi-même au feu. »

Il se rétracte aussi quant à Jean Huss : « Je dis « maintenant, non pas *quelques* articles, mais *tous* « les articles de Jean Huss sont tout à fait chré-« tiens. Le pape, en condamnant Huss, a con-« damné l'Évangile. J'ai fait cinq fois plus que lui, « et pourtant je crains fort de n'avoir pas fait « assez. Huss dit seulement qu'un méchant pape « n'est pas un membre de la chrétienté; mais « moi, si aujourd'hui saint Pierre même siégeait à « Rome, je nierais qu'il fût pape par l'institution « de Dieu. »

XI.

Les paroles puissantes du Réformateur pénétraient dans tous les esprits, et servaient à les affranchir. L'étincelle qui s'échappait de chacune d'elles se communiquait à la nation entière. Mais une grande question restait à résoudre. Le prince

[1] 19 à 22, ibid., p. 363.

dans les États duquel demeurait Luther favoriserait-il l'exécution de la bulle, ou s'y opposerait-il? La réponse paraissait douteuse. L'Électeur se trouvait alors, ainsi que tous les princes de l'Empire, à Aix-la-Chapelle. C'est là que la couronne de Charlemagne fut posée sur la tête du plus jeune, mais du plus puissant monarque de la chrétienté. On déploya dans cette cérémonie une pompe et une magnificence inouïes. Charles-Quint, Frédéric, les princes, les ministres et les ambassadeurs se rendirent aussitôt après à Cologne. Aix-la-Chapelle, où régnait la peste, parut se vider dans cette ville antique des bords du Rhin.

Parmi la foule d'étrangers qui se pressaient dans cette cité se trouvaient les deux nonces du pape, Marino Caraccioli et Jérôme Aléandre. Caraccioli, qui avait déjà rempli une mission auprès de Maximilien, était chargé de féliciter le nouvel empereur et de traiter avec lui des choses politiques. Mais Rome avait compris que pour mener à bonne fin l'extinction de la réforme il fallait envoyer en Allemagne un nonce chargé spécialement de cette œuvre, et d'un caractère, d'une adresse, d'une activité propres à l'accomplir. Aléandre avait été choisi [1]. Cet homme, qui fut plus tard décoré de la pourpre des cardinaux, était, à ce qu'il paraît, issu d'une famille assez ancienne, et non de parents juifs, comme on l'a dit. Le criminel Borgia l'appela à Rome pour le faire secré-

[1] Studium flagrantissimum religionis, ardor indolis.... incredibile quanta solertia.... (Pallavicini, I, p. 84.)

taire de son fils, de ce César devant le glaive meurtrier duquel Rome tout entière tremblait[1]. « Tel maître, tel serviteur, » dit un historien qui compare ainsi Aléandre à Alexandre VI. Ce jugement nous paraît trop sévère. Après la mort de Borgia, Aléandre se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Ses connaissances en grec, en hébreu, en chaldéen, en arabe, lui valurent la réputation d'être l'homme le plus savant de son siècle. Il se livrait de toute son âme à tout ce qu'il entreprenait. Le zèle avec lequel il étudiait les langues ne le cède en rien à celui qu'il mit plus tard à persécuter la Réformation. Léon X l'attacha à son service. Quelques historiens parlent de ses mœurs épicuriennes; d'autres, de l'honnêteté de sa vie[2]. Il paraît qu'il aimait le luxe, la représentation, les divertissements. « Aléandre vit à Venise « en bas épicurien et dans les hautes dignités, » dit de lui son ancien ami Érasme. On s'accorde à reconnaître qu'il était véhément, prompt dans ses actions, plein d'ardeur, infatigable, impérieux, et dévoué au pape. Eck est le fougueux et intrépide champion de l'école; Aléandre, le superbe ambassadeur de l'orgueilleuse cour des pontifes. Il semblait fait pour être nonce.

Rome avait tout préparé pour perdre le moine

[1] Capello, ambassadeur vénitien à Rome en 1500, dit de lui : Tutta Roma trema di esso ducha non li faza amazzar. . . (Relatione MSC, Archives de Vienne, extraite par Ranke.)

[2] Er wird übel als ein gebohrner Jude und schændlicher Epicurer beschrieben. (Seckend, 288.) — Integritas vitæ qua prænoscebatur. . . . (Pallavicini, I, p. 84.)

de Wittemberg. Le devoir d'assister au couronnement de l'Empereur, comme représentant du pape, n'était pour Aléandre qu'une mission secondaire, propre à lui faciliter sa tâche, par la considération qu'elle lui assurait. Mais il était essentiellement chargé de porter Charles à écraser la Réformation naissante[1]. « Le pape, avait dit le « nonce à l'Empereur en lui remettant la bulle, « le pape, qui est venu à bout de tant et de si « grands princes, saura bien mettre à l'ordre trois « grammairiens. » Il entendait par là Luther, Mélanchton et Érasme. Érasme était présent à cette audience.

A peine arrivé à Cologne, Aléandre mit tout en mouvement avec Caraccioli, pour qu'on brûlât dans tout l'Empire, mais surtout sous les yeux des princes d'Allemagne réunis à Cologne, les écrits hérétiques de Luther. Charles-Quint y avait déjà consenti pour ses États héréditaires. L'agitation des esprits était grande. « De telles mesures, « dit-on aux ministres de Charles et aux nonces « eux-mêmes, loin de guérir la plaie, ne feront « que l'accroître. Pensez-vous que la doctrine de « Luther ne se trouve que dans ces livres que « vous jetez aux flammes? Elle est écrite où vous « ne sauriez l'atteindre, dans le cœur de la na- « tion[2]. . . Si vous voulez employer la force, il

[1] Cui tota sollicitudo inniteretur nascentis hæresis evellendæ. (Cardinal Pallavicini, I, p. 83.)

[2] Altiusque insculptam in mentibus universæ fere Germaniæ. (Cardinal Pallavicini, I, p. 88.)

« faut que ce soit celle de glaives innombrables « tirés pour égorger un peuple immense[1]. Quel« ques morceaux de bois assemblés pour consu« mer quelques feuilles de papier ne feront rien ; « et de telles armes ne conviennent ni à la dignité « de l'Empereur ni à celle du pontife. » — Le nonce défendait ses bûchers : « Ces flammes, di« sait-il, sont une sentence de condamnation écrite « en caractères gigantesques, et que comprennent « également ceux qui sont près et ceux qui sont « loin, les savants et les ignorants, et ceux même « qui ne savent pas lire. »

Mais au fond, ce n'est pas des papiers et des livres qu'il fallait au nonce, c'était Luther luimème. « Ces flammes, reprit-il, ne suffisent pas « pour purifier l'air infect de l'Allemagne[2]. Si « elles épouvantent les simples, elles ne corrigent « pas les méchants. Il faut un édit de l'Empereur « contre la tête même de Luther[3]. »

Aléandre ne trouva pas l'Empereur aussi facile quand il s'agit de la personne du Réformateur que quand il n'était question que de livres.

« A peine monté sur le trône, dit-il à Aléandre, « je ne puis, sans l'avis de mes conseillers et le « consentement des princes, frapper d'un tel coup « une faction immense qu'entourent de si puis-

[1] In vi innumerabilium gladiorum qui infinitum populum trucidarent. (Cardinal Pallavicini, I, p. 88.)

[2] Non satis ad expurgandum aerem Germaniæ jam tabificum. (Ibid., p. 89.)

[3] Cæsaris edictum in caput..... Lutheri. (Ibid.)

« sants défenseurs. Sachons d'abord ce que pense « de cette affaire notre père l'Électeur de Saxe ; « nous verrons ensuite ce qu'il faudra répondre « au pape[1]. » C'est donc auprès de l'Électeur que les nonces vont essayer leurs artifices et le pouvoir de leur éloquence.

Le premier dimanche de novembre, Frédéric, ayant assisté à la messe dans le couvent des Cordeliers, Caraccioli et Aléandre lui firent demander audience. Il les reçut en présence de l'évêque de Trente et de plusieurs de ses conseillers. Caraccioli présenta d'abord à l'Électeur le bref du pape. Plus doux qu'Aléandre, il pensa devoir gagner le prince par des flatteries, et se mit à l'exalter, lui et ses ancêtres. « C'est en vous, dit-il, que « l'on espère pour le salut de l'Église romaine et « de l'Empire romain. »

Mais l'impétueux Aléandre, voulant en venir au fait, s'avança brusquement, et interrompit son collègue, qui lui céda modestement la parole[2]. « C'est à moi, dit-il, et à Eck que l'affaire de « Martin a été confiée. Voyez les dangers immen- « ses dans lesquels cet homme plonge la répu- « blique chrétienne. Si l'on ne s'empresse d'y por- « ter remède, c'en est fait de l'Empire. Pourquoi « les Grecs sont-ils perdus, si ce n'est parce qu'ils « ont abandonné le pape? Vous ne pouvez de-

[1] Audiamus antea hac in re patrem nostrum Fredericum. (L. Opp. lat. II, p. 117.)

[2] Cui ita loquenti de improviso sese addit Aleander.... (L. Opp. lat. II, p. 117.)

« meurer uni à Luther sans vous séparer de Jé-
« sus-Christ[1]. Je vous demande deux choses, au
« nom de Sa Sainteté : la première, que vous brû-
« liez les écrits de Luther; la seconde, que vous
« le punissiez lui-même du supplice qu'il mérite,
« ou tout au moins que vous le livriez captif au
« pape[2]. L'Empereur et tous les princes de l'Em-
« pire se sont déclarés prêts à accéder à nos de-
« mandes; vous seul tardez encore.... »

Frédéric répondit par l'intermédiaire de l'évêque de Trente : « Cette affaire est trop grave pour « la décider en ce moment. Nous vous ferons con- « naître notre résolution. »

La position dans laquelle se trouvait Frédéric était difficile. Quel parti prendra-t il? D'un côté sont l'Empereur, les princes de l'Empire et le grand pontife de la chrétienté, à l'autorité duquel l'Électeur ne pensait point encore à se soustraire; de l'autre, un moine, un faible moine, car ce n'est que lui seul qu'on demande. Le règne de Charles vient de commencer. Sera-ce Frédéric, le plus ancien, le plus sage de tous les princes de l'Allemagne, qui jettera la désunion dans l'Empire? D'ailleurs, cette antique piété qui l'a conduit jusqu'au sépulcre de Christ, peut-il y renoncer?....

D'autres voix se firent alors entendre. Un jeune prince, qui porta plus tard la couronne électorale,

[1] Non posse cum Luthero conjungi quin sejungeretur a Christo. (Pallavicini, p. 86.)

[2] Ut de eo supplicium sumeret, vel captum pontifici transmitteret. (L. Opp. lat. II, p. 117.)

Jean Frédéric, fils du duc Jean, neveu de l'Électeur, élève de Spalatin, âgé de dix-sept ans, et dont le règne fut signalé par de grandes infortunes, avait reçu dans son cœur un grand amour pour la vérité, et était vivement attaché à Luther[1]. Quand il le vit frappé des anathèmes de Rome, il embrassa sa cause avec la chaleur d'un jeune chrétien et d'un jeune prince. Il écrivit au docteur; il écrivit à son oncle, et sollicita ce dernier avec noblesse de protéger Luther contre ses ennemis. D'un autre côté Spalatin, souvent, il est vrai, très-abattu, Pontanus et les autres conseillers qui étaient avec l'Électeur à Cologne, représentaient au prince qu'il ne pouvait abandonner le Réformateur[2].

Au milieu de cette agitation générale, un seul homme demeurait paisible : c'était Luther. Tandis qu'on cherchait à le sauver par l'influence des grands, le moine, dans son cloître de Wittemberg, pensait que c'était plutôt à lui de sauver ces grands du monde. « Si l'Évangile, écrivait-il Spalatin, « était de nature à être propagé ou maintenu par « les puissances du monde, Dieu ne l'eût pas con- « fié à des pécheurs[3]. Ce n'est pas aux princes et

[1] .... Sonderliche Gunst und Gnade zu mir unwirdiglich, und den grossen Willen und Lust zu der heiligen göttlichen Wahrheit.... (L. Epp. I, p. 548, à Jean Frédéric, le 30 octobre 1520.)

[2] Assiduo flabello ministrorum, illi jugiter suadentium ne Lutherum desereret. (Pallavicini, I, p. 86.)

[3] Evangelium si tale esset quod potentatibus mundi aut propagaretur aut servaretur, non illud piscatoribus Deus demandasset. (L. Epp. I, p. 521.)

« aux pontifes de ce siècle qu'il appartient de dé-
« fendre la Parole de Dieu. Ils ont assez affaire
« de se mettre à l'abri des jugements du Seigneur
« et de son Oint. Si je parle, je le fais afin qu'ils
« obtiennent la connaissance de la Parole divine
« et qu'ils soient sauvés par elle. »

L'attente de Luther ne devait pas être trompée. Cette foi que recélait un couvent de Wittemberg exerçait sa puissance dans les palais de Cologne. Le cœur de Frédéric, ébranlé un instant peut-être, se fortifiait de plus en plus. Il était indigné que le pape, malgré ses instantes prières de faire informer l'affaire en Allemagne, l'eût jugée à Rome sur la demande d'un ennemi personnel du Réformateur, et qu'en son absence cet adversaire eût osé publier en Saxe une bulle qui menacait l'existence de l'université et la paix de son peuple. D'ailleurs, l'Électeur était convaincu que l'on faisait tort à Luther. Il frémissait à la pensée de livrer un innocent aux mains cruelles de ses ennemis. La justice plutôt que le pape, voilà la règle qu'il adopte. Il prit la résolution de ne pas céder à Rome. Le 4 novembre, ses conseillers dirent de sa part aux nonces romains réunis chez l'Électeur, en présence de l'évêque de Trente, qu'il avait vu avec beaucoup de peine le docteur Eck profiter de son absence pour envelopper dans la condamnation divers personnages dont il n'était point question dans la bulle; qu'il se pouvait que depuis son départ de la Saxe un nombre immense de savants, d'ignorants, d'ecclésiastiques, de laïques, se fussent unis et eussent adhéré à la cause

et à l'appel de Luther[1]; que ni sa majesté impériale, ni qui que ce fût, ne lui avait montré que les écrits de Luther eussent été réfutés, et qu'il ne restât plus qu'à les jeter au feu, et qu'il demandait que le docteur Luther, pourvu d'un sauf-conduit, pût comparaître devant des juges savants, pieux et impartiaux.

Après cette déclaration, Aléandre, Caraccioli et ceux de leur suite se retirèrent pour délibérer[2]. C'était la première fois que l'Électeur faisait connaître publiquement ses intentions à l'égard du Réformateur. Les nonces avaient attendu tout autre chose de sa part. Maintenant, avaient-ils pensé, que l'Électeur, en persistant dans son rôle d'impartialité, attirerait sur lui des dangers dont il ne saurait prévoir toute l'étendue, il n'hésitera pas à sacrifier le moine. Ainsi avait raisonné Rome. Mais ces machinations devaient échouer contre une force qui n'était pas dans ses calculs : l'amour de la justice et de la vérité.

Admis de nouveau en présence des conseillers de l'Électeur : « Je voudrais bien savoir, dit l'impérieux Aléandre, ce que penserait l'Électeur « si l'un de ses sujets choisissait pour juge le roi « de France ou quelque autre prince étranger. » Et voyant enfin que rien ne pouvait ébranler les conseillers saxons : « Nous exécuterons la bulle, « dit-il; nous poursuivrons et brûlerons les écrits

[1] Ut ingens vis populi, doctorum et rudium, sacrorum et profanorum, sese conjunxerint.... (L. Opp. lat. II, p. 116.)

[2] Quo audito, Marinus et Aleander seorsim cum suis locuti sunt.... (Ibid, p. 117.)

« de Luther. Quant à sa personne, ajouta-t-il, en « affectant une indifférence dédaigneuse, le pape « ne se soucie point de tremper ses mains dans le « sang de ce misérable. »

La nouvelle de la réponse que l'Électeur avait faite aux nonces étant parvenue à Wittemberg, remplit de joie les amis de Luther. Mélanchton et Amsdorff surtout se livrent aux plus flatteuses espérances. « La noblesse allemande, dit Mélanch-« ton se dirigera d'après l'exemple de ce prince, « qu'elle suit en tout comme son Nestor. Si Ho-« mère appelait son héros *la muraille des Grecs*, « pourquoi n'appellerait-on pas Frédéric *la mu-« raille des Germains*[1]? »

L'oracle des cours, le flambeau des écoles, la lumière du monde, Érasme, se trouvait alors à Cologne. Plusieurs princes l'avaient appelé pour le consulter. Érasme fut, à l'époque de la Réforme, le chef du juste milieu; du moins il s'imagina de l'être, mais faussement, car quand la vérité et l'erreur sont en présence la justice n'est pas au milieu. Il était le prince de ce parti philosophe et universitaire qui depuis des siècles avait prétendu corriger Rome, sans pouvoir jamais y parvenir; il était le représentant de la sagesse humaine: mais cette sagesse était trop faible pour abattre les hauteurs de la papauté. Il fallait cette sagesse de Dieu, que les hommes appellent souvent une folie, mais à la voix de laquelle des montagnes

[1] Homerica adpellatione murum Germaniæ. (Corp. Ref. I, p. 272.)

s'écroulent. Érasme ne voulait ni se jeter dans les bras de Luther, ni s'asseoir aux pieds du pape. Il hésitait, et souvent chancelait entre ces deux pouvoirs, attiré quelquefois vers Luther, puis tout à coup repoussé vers le pape. Il s'était prononcé pour Luther dans une lettre à l'archevêque de Mayence. « La dernière étincelle de piété chré-« tienne semble près de s'éteindre, avait-il dit à « Albert, et c'est là ce qui a ému le cœur de Lu-« ther; il ne se soucie ni d'argent ni d'honneurs [1]. » Mais cette lettre, que l'imprudent Ulric de Hütten avait publiée, attira à Érasme tant d'ennuis, qu'il se promit d'agir à l'avenir avec plus de prudence. D'ailleurs, on l'accusait de complicité avec Luther, et celui-ci le blessait par des discours imprudents. « Presque tous les gens de biens sont pour Luther [2], « dit-il; mais je vois que nous marchons vers une « révolte.... Je ne voudrais pas que l'on joignît « jamais mon nom au sien. Cela me nuit sans lui « être utile [3]. » — « Soit, répondit Luther; puisque « cela vous peine, je vous promets de ne jamais « faire mention de vous ni d'aucun de vos amis. » Tel était l'homme auquel s'adressèrent les ennemis et les amis du Réformateur.

[1] Et futurum erat... ut tandem prorsus exstingueretur illa scintilla christianæ pietatis; hæc moverunt animum Lutheri... qui nec honores ambit nec pecuniam cupit. (Erasm. Epp. Londini, 1642, p. 586.)

[2] Favent vero ferme boni omnes. (Corp. Ref. I, p. 205.)

[3] Er will von mir ungennent seyn. (L. Epp. I, p. 525.) Nam ea res me gravat, et Lutherum non sublevat. (Corp. Ref. I, p. 206.)

L'Électeur, comprenant que l'opinion d'un homme aussi respecté qu'Érasme serait d'une grande autorité, invita l'illustre Hollandais à se rendre auprès de lui. Érasme obéit à cet ordre. C'était le 5 décembre. Les amis de Luther ne virent pas cette démarche sans de secrètes appréhensions. L'Électeur était devant le foyer, ayant Spalatin à son côté, quand Érasme fut introduit. « Que pensez-vous de Luther? » lui demanda aussitòt Frédéric. Le prudent Érasme, surpris d'une question si directe, chercha d'abord à éluder la réponse. Il se tordait la bouche, se mordait les lèvres, et ne disait mot. Alors l'Électeur, ouvrant de grands yeux, comme il avait coutume de faire quand il parlait avec des gens dont il voulait avoir une réponse précise, dit Spalatin, fixa des regards perçants sur Érasme[1]. Celui-ci, ne sachant comment se tirer d'embarras, dit enfin d'un ton moitié plaisant : « Luther a commis deux grands péchés, car il a attaqué la couronne du pape et « le ventre des moines[2]. » L'Électeur sourit; mais il fit comprendre à son interlocuteur qu'il parlait sérieusement. Alors Érasme, sortant de sa réserve : « La source de toute cette dispute, dit-il, est la « haine des moines pour les lettres, et la crainte « qu'ils ont de voir finir leur tyrannie. Qu'ont-ils « mis en œuvre contre Luther? des clameurs, des

[1] Da sperret auch wahrlich mein gnädister Herr seine Augen nur wohl auf. . . (Spalatin, Hist. M. S. in Seckend., p. 291.)

[2] Lutherus peccavit in duobus, nempe quod tetigit coronam pontificis et ventres monachorum. (Voyez 1er vol.)

« cabales, des haines, des libelles. Plus un homme « est vertueux et attaché à la doctrine de l'Évan- « gile, moins aussi il est opposé à Luther[1]. La « dureté de la bulle a excité l'indignation de tous « les gens de bien, et personne n'a pu y recon- « naître la douceur d'un vicaire de Jésus-Christ[2]. « De tant d'universités, deux seulement ont con- « damné Luther; encore l'ont-elles condamné et « non convaincu. Que l'on ne s'y trompe pas : le « danger est plus grand que quelques-uns ne l'ima- « ginent. Des choses difficiles, ardues, sont à la « porte[3]... Commencer le règne de Charles par « un acte aussi odieux que l'emprisonnement de « Luther serait d'un triste augure. Le monde a « soif de la vérité évangélique[4]; gardons-nous de « lui opposer une résistance coupable. Qu'on fasse « examiner l'affaire par des hommes graves et d'un « jugement sain; c'est ce qu'il y a de plus conve- « nable pour la dignité du pape lui-même. »

Ainsi parla Érasme à l'Électeur. Une telle franchise étonnera peut-être; mais Érasme savait à qui il tenait ce langage. Spalatin en était dans la joie. Il sortit avec Érasme, et l'accompagna jusque chez le comte de Nuenar, prévôt de Cologne, où l'illustre savant demeurait. Celui-ci, dans un accès

[1] Cum optimus quisque et evangelicæ doctrinæ proximus dicatur, minime offensus Luthero. (Axiomata Erasmi, in L. Opp. lat. II, p. 115.)

[2] Bullæ sævitia probos omnes offendit, ut indigna mitissimo Christi vicario. (Ibid.)

[3] Urgent ardua negotia. . . . (Ibid.)

[4] Mundus sitit veritatem evangelicam. (Ibid.)

de franchise, rentré chez lui, prit la plume, s'assit, écrivit le sommaire de ce qu'il avait dit à l'Électeur, et remit ce papier à Spalatin; mais bientôt la peur d'Aléandre s'empara du timide Érasme; le courage que lui avait donné la présence de l'Électeur et de son chapelain s'évanouit, et il supplia Spalatin de lui renvoyer son écrit trop hardi, de peur qu'il ne tombât entre les mains du terrible nonce. Il n'était plus temps.

L'Électeur, se sentant fort de l'opinion d'Érasme, parla d'une manière plus décidée à l'Empereur. Érasme lui-même s'efforça, dans des conférences tenues pendant la nuit[1], comme autrefois celles de Nicodème, de persuader aux conseillers de Charles qu'il fallait renvoyer toute l'affaire à des juges impartiaux. Peut-être espérait-il être nommé lui-même arbitre dans cette cause qui menaçait de diviser le monde chrétien. Sa vanité eût été flattée d'un tel rôle. Mais en même temps, pour ne pas se perdre à Rome, il écrivit à Léon X les lettres les plus soumises, et Léon lui répondait avec bienveillance, ce qui mettait à la torture le pauvre Aléandre[2]. Il eût volontiers, pour l'amour du pape, repris vivement le pape; car Érasme communiquait ces lettres du pontife, et elles ajoutaient encore à son crédit. Le nonce s'en plaignit à Rome. « Faites semblant, lui écrivait-on, de ne pas re-« marquer la méchanceté de cet homme. La pru-

[1] Sollicitatis per nocturnos congressus.... (Pallavicini, I, p. 87.)

[2] Quæ male torquebant Aleandrum. (Ibid.)

« dence l'ordonne ; il faut laisser une porte ouverte « au repentir[1]. »

Charles-Quint embrassa lui-même un système de bascule, qui consistait à flatter et le pape et l'Électeur, et à paraître incliner tour à tour vers l'un ou vers l'autre, suivant les besoins du moment. Un de ses ministres, qu'il avait envoyé à Rome, pour certaines affaires espagnoles, y était justement arrivé au moment où le docteur Eck y poursuivait à grand bruit la condamnation de Luther. Le rusé ambassadeur reconnut aussitôt quels avantages son maître pouvait tirer du moine saxon. « Votre Majesté, écrivit-il, le 12 mai 1520, « à l'Empereur, qui se trouvait encore en Espagne, « doit aller en Allemagne, et y montrer quelque « faveur à un certain Martin Luther, qui se trouve « à la cour de Saxe, et qui par les choses qu'il « prêche donne beaucoup de souci à la cour de « Rome[2]. » Voilà quel fut, dès le commencement, le point de vue de Charles. Il ne s'agissait pas pour lui de savoir de quel côté se trouvaient et la vérité et l'erreur, ou de connaître ce que demandaient les grands intérêts de la nation allemande. Qu'exige la politique et que faut-il faire pour porter le pape à soutenir l'Empereur? C'était là toute la question ; et on le savait bien à Rome. Les ministres de Charles insinuèrent à Aléandre le plan que leur maître voulait suivre. « L'Empereur, dirent-ils, se

[1] Prudentis erat consilii hominis pravitatem dissimulare.... (Pallavicini, I, p. 88.)

[2] Dépêches de Manuel Llorente, I, p. 398.

« conduira envers le pape comme le pape envers « l'Empereur ; car il ne se soucie pas d'augmenter « la puissance de ses rivaux, et en particulier du « roi de France [1]. » A ces paroles, l'impérieux nonce fit éclater son indignation. « Eh quoi ! répondit-il, « quand même le pape abandonnerait l'Empereur, « faut-il que celui-ci abandonne la religion ? Si « Charles veut ainsi se venger....... qu'il tremble ! « cette lâcheté tournera contre lui-même. » Mais les menaces du nonce n'ébranlèrent pas les diplomates impériaux.

XII.

Si les légats de Rome échouaient auprès des puissants du monde, les agents inférieurs de la papauté parvenaient à porter le trouble parmi les petits. La milice de Rome avait entendu le commandement de son chef. Des prêtres fanatiques se servaient de la bulle pour épouvanter les consciences, et des ecclésiastiques honnêtes, mais peu éclairés, regardaient comme un devoir sacré d'agir conformément aux instructions du pape. C'était dans le confessionnal que Luther avait commencé la lutte contre Rome [2] ; ce fut dans le confessionnal que Rome engagea la bataille contre les adhérents du Réformateur. Bafouée à la face de la nation, la bulle devint une puissance dans ces

[1] Cæsarem ita se gesturum erga Pontificem uti se Pontifex erga Cæsarem gereret.... (Pallavicini, I, p. 91.)

[2] Tome 1er, p. 349.

tribunaux solitaires. « Avez-vous lu les écrits de « Luther ? demandent les confesseurs ; les possédez-« vous ? les regardez-vous comme vrais ou comme « hérétiques ? » Et si le pénitent hésite à prononcer l'anathème, le prêtre lui refuse l'absolution. Plusieurs consciences sont troublées. Il y a une grande agitation parmi le peuple. Cette manœuvre habile va ramener sous le joug du pape des populations déjà gagnées à l'Evangile. Rome se félicite d'avoir élevé dans le treizième siècle ce tribunal destiné à asservir aux prêtres les consciences libres des chrétiens[1]. Tant qu'il demeure debout, son règne n'est pas fini.

Luther apprit ces choses. Seul pour déjouer cette manœuvre, que fera-t-il ? La parole, une parole prononcée hautement, courageusement, voilà son arme. La parole ira chercher ces consciences alarmées, ces âmes effrayées, et les fortifiera. Il fallait donner une impulsion puissante. La voix de Luther se fit entendre. Il s'adressa aux pénitents avec une courageuse fierté, un noble dédain de toutes les considérations secondaires. « Quand on vous « demande si vous approuvez ou non mes livres, « leur dit-il, répondez : Vous êtes un confesseur, « et non un inquisiteur ou un geôlier. Mon devoir « est de confesser ce que ma conscience me porte « à dire ; le vôtre n'est pas de sonder et de décou-« vrir les secrets de mon cœur. Donnez-moi l'ab-« solution, et disputez ensuite avec Luther, avec le

[1] En 1215, par le quatrième concile de Latran, sous Innocent III.

« pape, et avec qui il vous plaira; mais ne faites « pas du sacrement de la pénitence une querelle « et un combat. — Et si le confesseur ne veut pas « céder, alors, continue Luther, je me passerai « plutôt de son absolution. Soyez sans inquiétude : « si l'homme ne vous absout pas, Dieu vous ab« soudra. Réjouissez-vous de ce que vous êtes ab« sous de Dieu même, et présentez-vous sans « crainte au sacrement de l'autel. Le prêtre ren« dra compte, au jugement dernier, de l'absolu« tion qu'il vous aura refusée. Ils peuvent bien « nous refuser le sacrement, mais ils ne peuvent « pas nous priver de la force et de la grâce que « Dieu y a attachées. Ce n'est ni dans leur volonté « ni dans leur pouvoir, mais dans notre foi que « Dieu a placé le salut. Laissez là sacrement, autel, « prêtre, église; la Parole de Dieu condamnée dans « la bulle est plus que toutes ces choses. L'âme « peut se passer du sacrement, mais elle ne peut « vivre sans la Parole. Christ, le véritable évêque, « se chargera de vous nourrir spirituellement [1]. »

Ainsi la voix de Luther pénétrait dans les familles et dans les consciences alarmées, pour leur communiquer le courage et la foi. Mais ce n'était pas assez pour lui de se défendre; il sentait qu'il devait attaquer et porter coup après coup. Un théologien romain, Ambroise Catharin, avait écrit contre lui. « Je remuerai la bile de cette bête italienne [2], »

[1] Und wird dich der rechte Bischoff Christus selber speisen. . . (L. Opp. LXVII, p. 565.)

[2] Italicæ bestiæ bilem movebo. (L. Epp. I, p. 570.)

dit Luther. Il tint parole. Dans sa réponse il prouva, par les révélations de Daniel et de saint Jean, par les épîtres de saint Paul, de saint Pierre et de saint Jude, que le règne de l'Antechrist, prédit et décrit dans la Bible, était la papauté. « Je sais pour cer-« tain, dit-il en terminant, que Notre Seigneur « Jésus-Christ vit et règne. Fort de cette assurance, « je ne craindrais pas plusieurs milliers de papes. « Que Dieu vous visite enfin selon sa puissance « infinie, et fasse luire le jour de l'avénement glo-« rieux de son Fils, dans lequel il détruira le mé-« chant. Et que tout le peuple dise : Amen[1] ! »

Et tout le peuple disait : Amen. Un saint effroi s'emparait des âmes. C'était l'Antechrist qu'on voyait assis sur le trône pontifical. Cette idée nouvelle, qui empruntait une grande force des descriptions des prophètes, lancée par Luther au milieu de son siècle, porta à Rome le coup le plus terrible. La foi à la Parole divine remplaçait celle que l'Église avait seule obtenue jusqu'alors ; et la puissance du pape, longtemps l'objet des adorations du peuple, était devenue celui de sa haine et de sa terreur.

L'Allemagne répondait à la bulle du pape en entourant Luther de ses acclamations. La peste était dans Wittemberg, et cependant on voyait chaque jour arriver de nouveaux étudiants, et quatre à six cents disciples étaient assis habituellement dans les salles académiques, aux pieds de Luther et de

[1] Ostendat illum diem adventus gloriæ Filii sui, quo destruatur iniquus iste. (L. Opp. lat. II, p. 162.)

Mélanchton. L'église du couvent et l'église de la ville étaient trop petites pour la foule, avide des paroles du Réformateur. Le prieur des augustins tremblait de voir ces deux temples s'écrouler sous le poids des auditeurs[1]. Mais ce mouvement des esprits n'était pas renfermé dans les murs de Wittemberg; il parcourait l'Allemagne. Des princes, des seigneurs, des savants écrivaient de tous côtés à Luther des lettres pleines de consolation et de foi. Le docteur en montra plus de trente au chapelain[2].

Le margrave de Brandebourg arriva un jour à Wittemberg avec plusieurs autres princes pour visiter Luther. « Ils ont voulu voir l'homme[3], » dit celui-ci. En effet, tous voulaient *voir l'homme* dont la parole remuait les peuples et faisait chanceler sur son trône le pontife de l'Occident.

L'enthousiasme des amis de Luther augmentait de jour en jour. « O folie inouïe d'Emser, s'écriait « Mélanchton, qu'il ait osé se mesurer avec notre « Hercule, méconnaissant le doigt de Dieu dans les « actions de Luther[4], comme lè roi des Égyptiens « le méconnut dans celles de Moïse. » Le doux Mélanchton trouvait des paroles puissantes pour exciter ceux qui lui paraissaient faire des pas ré-

[1] Es möchte noch gar die Kirche und Capelle um der Menge willen einfallen. (Spalatin in Seckend., p. 295.)

[2] Mehr als 30 Briefe von Fürsten.... (Ibid.)

[3] Videre enim hominem voluerunt. (L. Epp. I, p. 544, 16 janvier 1521.)

[4] ... Dei digitum esse, quæ a Martino fiant. (Corp. Ref. I, p. 282.)

trogrades ou demeurer stationnaires. « Luther « s'est levé pour la vérité, écrivait-il à Jean Hess, « et pourtant tu gardes le silence!.... Il respire « encore, il prospère encore, bien que Léon s'indi- « gne et frémisse. Souviens-toi qu'il est impossible « que l'impiété romaine donne son approbation à « l'Évangile [1]. Comment manquerait-il à ce siècle « malheureux des Judas, des Caïphe, des Pilate, « des Hérode? Arme-toi donc de la puissance de « la Parole de Dieu contre de tels adversaires. »

Tous les écrits de Luther, son Oraison dominicale, surtout la nouvelle édition de la Théologie allemande, étaient dévorés avec avidité. Il se formait des sociétés de lecture, dont les membres se communiquaient ces ouvrages. Des amis les réimprimaient et les faisaient répandre par des colporteurs. On les recommandait du haut des chaires. On voulait une Église allemande; on demandait que nul ne fût à l'avenir revêtu de quelque dignité, s'il ne pouvait prêcher au peuple en allemand, et que les évêques germains s'opposassent partout à la puissance papale.

Il y avait plus : des satires mordantes, dirigées contre les principaux ultramontains, circulaient dans les provinces de l'Empire. L'opposition réunissait toutes ses forces autour de cette doctrine nouvelle, qui lui donnait précisément ce qui lui manquait, en la justifiant aux yeux de la religion. La plupart des jurisconsultes, fatigués des empié-

[1] Non posse Evangelium romanæ impietati probari. . . . . (Corp. Ref., p. 280.)

lements des tribunaux ecclésiastiques, se rattachaient à la réforme ; mais les humanistes surtout embrassaient vivement ce parti. Ulric de Hutten était infatigable. Il écrivait à Luther, aux légats, aux hommes les plus considérés de l'Allemagne : « Je te le dis et je te le dis encore, ô Ma-« rinus, disait-il au légat Caraccioli dans une de « ses publications, les ténèbres dont vous aviez « obscurci nos yeux sont dissipées, l'Évangile est « prèché, la vérité est annoncée, les niaiseries de « Rome sont couvertes de mépris, vos ordon-« nances languissent et meurent, la liberté com-« mence[1].... »

Ne se contentant pas de la prose, Hutten recourait aussi aux vers. Il publiait ses *Cris sur l'incendie de Luther*[2]. En appelant à Jésus-Christ, il le conjurait de consumer du feu de ses regards ceux qui osaient méconnaître sa puissance. Il se mit surtout à écrire en allemand. « Jusqu'à présent, di-« sait-il, j'ai écrit en latin, langue que tous ne

[1] Ablata illa est a vobis inducta olim nostris oculis caligo, prædicatur Evangelium..... Spes est libertatis..... (Ulrich ab Hutten Eques Mar. Caracc. L. Opp. lat. II, p. 176.)

[2] ... Quo tu oculos, pie Christe, tuos, frontisque severæ
Tende supercilium, teque esse ostende neganti.
Qui te contemnunt igitur, mediumque tonanti
Ostendunt digitum, tandem iis te ostende potentem.
Te videat ferus ille Leo, te tota malorum
Sentiat inluvies, sceleratаque Roma tremiscat,
Ultorem scelerum discant te vivere saltem,
Qui regnare negant....

(In Incendium Lutheranum Exclamatio Ulrichi Hutteni Equitis, Mar. Caracc. L. Opp. lat. II, p. 176.)

« pouvaient comprendre; mais maintenant c'est « à la patrie que je m'adresse! » Ses *rimes* allemandes ouvraient et faisaient lire au peuple le honteux et volumineux registre des péchés de la cour de Rome. Mais Hutten ne voulait pas s'en tenir à de simples paroles; il était impatient de faire intervenir son épée dans la lutte; et il pensait que ce serait avec les glaives et les hallebardes de tant de vaillants guerriers, dont s'enorgueillissait l'Allemagne, que l'on accomplirait la vengeance de Dieu. Luther s'opposa à ces projets insensés : « Je ne veux pas, dit-il, que l'on com« batte pour l'Évangile par la violence et par le « carnage. Je l'ai écrit à Hutten[1]. »

Le célèbre peintre Lucas Cranach publia, sous le titre de *Passion de Christ et de l'Antechrist*, des gravures qui représentaient, d'un côté la gloire et la magnificence du pape, et de l'autre l'humiliation et les souffrances du Rédempteur. Luther en composa les inscriptions. Ces gravures, faites avec beaucoup d'esprit, produisirent un effet inouï. Le peuple se détachait d'une Église qui paraissait en tout point si opposée à l'esprit de son fondateur. « Cet ouvrage, dit Luther, est excellent pour les laïques[2]. »

Plusieurs employaient contre la papauté des

[1] Nollem vi et cæde pro Evangelio certari; ita scripsi ad hominem. (L. Epp. I, p. 543.)

[2] Bonus est pro laicis liber. (L. Epp. I, p. 571.) Il vaudrait la peine de faire une réimpression de ce livre. Je l'ai trouvé dans la bibliothèque de Zurich.

armes peu en rapport avec la sainteté de la vie chrétienne. Emser avait répondu à l'ouvrage de Luther intitulé : *Au bouc de Leipsig*, par un écrit qui avait pour titre : *Au taureau de Wittemberg;* le nom n'était pas mal trouvé. Mais à Magdebourg on pendit le livre d'Emser à la potence, avec cette inscription : « Ce livre est digne d'un tel lieu ; » et l'on plaça une verge à côté, pour indiquer la punition que méritait son auteur[1]. A Dœblin, on écrivit sous la bulle du pape, pour se moquer de l'impuissance de ses foudres : « Le nid est ici ; mais « les oiseaux s'en sont envolés[2]. »

A Wittemberg, profitant des jours du carnaval, les étudiants revêtirent l'un d'eux d'un costume semblable à celui du pape, et le promenèrent dans les rues de la ville avec pompe, mais d'une manière un peu trop folâtre, dit Luther[3]. Arrivés sur la grande place, ils s'approchèrent de la rivière, et quelques-uns, feignant une subite attaque, parurent vouloir jeter le pape à l'eau. Mais le pontife, peu désireux de ce bain-là, prit la fuite ; ses cardinaux, ses évêques et ses familiers firent de même, se dispersant dans tous les quartiers de la ville ; et les étudiants de les poursuivre par les rues : il n'y avait pas un coin de Wittemberg où quelque dignitaire romain ne s'enfuît devant les cris et les risées de la population ameutée[4]. « L'en-

[1] In publico infamiæ loco affixus. (L. Epp. I, p. 560.)

[2] Das Nest ist hie, die Vögel sind ausgeflogen. (Ib., p. 570.)

[3] Nimis ludicre Papam personatum circumvenerunt sublimem et pompaticum. . . . (Ibid., p. 561.)

[4] ..... Fugitivum cum cardinalibus, episcopis, familiisque

« nemi de Christ, dit Luther, qui se joue et des « rois et de Christ lui-même, mérite bien qu'on « se joue ainsi de lui. » Erreur, selon nous : la vérité est trop belle pour la faire descendre dans la boue. Elle doit combattre sans l'auxiliaire des chansons, des caricatures et des scènes de carnaval. Peut-être, sans ces démonstrations populaires, ses succès seront-ils moins apparents ; mais ils seront plus purs, et par conséquent plus durables. Quoi qu'il en soit, la conduite imprudente et passionnée de la cour de Rome avait excité une antipathie universelle ; et cette bulle par laquelle la papauté croyait tout étouffer, fut précisément ce qui fit éclater partout la révolte.

Cependant, tout n'était pas enivrement et triomphe pour le Réformateur. Derrière ce char où le traînait son peuple ému, transporté d'admiration, ne manqua pas de se trouver l'esclave chargé de lui rappeler sa misère. Quelques-uns de ses amis semblaient disposés à rebrousser chemin. Staupitz, qu'il nommait son père, paraissait ébranlé. Le pape l'avait accusé, et Staupitz s'était déclaré prêt à se soumettre au jugement de Sa Sainteté. « Je crains, lui dit Luther, qu'en accep« tant le pape pour juge, vous ne paraissiez me « rejeter moi et les doctrines que j'ai soutenues. « Si Christ vous aime, il vous contraindra à rétrac« ter votre lettre. Christ est condamné, dépouillé, « blasphémé ; c'est le temps, non de craindre, mais

suis, in diversas partes oppidi disperserunt et insecuti sunt.. (L. Epp. 17 février 1521.)

« d'élever la voix[1]. C'est pourquoi, tandis que vous « m'exhortez à l'humilité, je vous exhorte à la « fierté; car vous avez trop d'humilité, de même « que moi j'ai trop d'orgueil. On m'appellera or-« gueilleux, avare, adultère, homicide, antipape, « homme coupable de tous les crimes... N'im-« porte! pourvu qu'on ne puisse pas me reprocher « d'avoir gardé un silence impie au moment où le « Seigneur disait avec douleur: *Je regarde à ma « droite, et il n'y a personne qui me reconnaisse.* « (Psaume 142.) La parole de Jésus-Christ est une « parole, non de paix, mais d'épée. Si vous ne vou-« lez pas suivre Jésus-Christ, moi je marcherai « seul, je m'avancerai seul, et j'emporterai la « place[2]. »

Ainsi Luther, comme un général d'armée, embrassait tout le champ de bataille; et tandis que sa voix poussait dans la mêlée de nouveaux soldats il découvrait ceux des siens qui paraissaient faibles, et les rappelait à la ligne du devoir. Partout ses exhortations se faisaient entendre. Ses lettres se succédaient rapidement. Trois presses étaient sans cesse occupées à multiplier ses écrits[3]. Ses paroles couraient au milieu du peuple, affermissaient dans les confessionnaux les consciences effrayées, relevaient dans les couvents les âmes

[1] Non enim hic tempus timendi sed clamandi... (L. Epp. I. p. 557.)

[2] Quod si tu non vis sequi, sine me ire et rapi.... (Ibid., p. 558.)

[3] Cum tria prela solus ego occupare cogar. (L. Epp. I. p. 558.)

prêtes à céder, et maintenaient les droits de la vérité dans les palais des princes.

« Au milieu des tempêtes qui m'assaillent, écri-« vait-il à l'Électeur, j'espérais toujours trouver « une fois la paix. Mais je vois maintenant que ce « n'était là qu'une pensée d'homme. De jour en « jour l'onde se soulève, et déjà l'Océan m'entoure « tout entier. La tempête se déchaîne avec un ef-« froyable fracas[1]. Je saisis d'une main le glaive « des batailles, et de l'autre j'édifie les murs de « Sion[2]. » Ses anciens liens sont rompus : la main qui a lancé contre lui les foudres de l'excommunication les a brisées. « Excommunié par la bulle, « dit-il, je suis délié de l'autorité du pape et des lois « monastiques. J'embrasse avec joie cette déli-« vrance. Mais je ne quitte ni l'habit de l'ordre « ni le couvent[3]. » Et cependant, au milieu de toute cette agitation, il ne perd pas de vue les dangers auxquels cette lutte expose son âme. Il sent la nécessité de veiller sur lui-même. « Tu fais « bien de prier pour moi, écrivait-il à Pellican, « qui demeurait à Bâle. Je ne puis me livrer suffi-« samment à de saints exercices; la vie m'est une « croix. Tu fais bien de m'exhorter à la modestie : « j'en sens le besoin; mais je ne suis pas maître « de moi-même; je ne sais quel esprit m'emporte.

[1] Videns rem tumultuosissimo tumultu tumultuantem. (L. Epp. I, p. 546.)

[2] Una manu gladium apprehendens, et altera murum ædificaturus. (Ibid., p. 565.)

[3] Ab ordinis et Papæ legibus solutus.... quod gaudeo et amplector. (Ibid., p. 558.)

« Je ne veux de mal à personne[1]; mais mes enne-
« mis me pressent avec une telle fureur, que je
« ne prends pas assez garde aux séductions de
« Satan. Prie donc pour moi... »

Ainsi et le Réformateur et la Réformation couraient vers le but auquel Dieu les appelait. L'ébranlement se communiquait. Les hommes qui paraissaient devoir être les plus fidèles à la hiérarchie commençaient à s'émouvoir. « Ceux-là « même, dit Eck assez ingénument, qui tiennent « du pape les meilleurs bénéfices et les plus ri- « ches canonicats, demeurent muets comme des « poissons. Plusieurs d'entre eux exaltent même « Luther comme un homme rempli de l'Esprit de « Dieu, et appellent les défenseurs du pape des « sophistes et des flatteurs[2]. » L'Église, en apparence pleine de force, soutenue par les trésors, les puissances, les armées du monde, mais en réalité amaigrie, affaiblie, sans amour de Dieu, sans vie chrétienne, sans enthousiasme pour la vérité, se trouvait en présence d'hommes simples, mais courageux, et qui, sachant que Dieu est avec ceux qui combattent pour sa Parole, ne doutaient point de la victoire. On a vu de tout temps quelle est la puissance d'une idée pour pénétrer les masses, pour soulever les nations et entraîner, s'il le faut, des milliers d'hommes sur le champ de bataille et à la mort. Mais si une idée

[1] ..... Compos mei non sum, rapior nescio quo spiritu, cum nemini me male velle conscius sim..... (L. Epp. I, p. 555.)

[2] Reynald. Epist. J. Eckii ad cardinal. Contarenum.

humaine a une telle force, quel pouvoir n'aura pas une idée descendue du ciel, quand Dieu lui ouvre la porte des cœurs? Le monde n'a pas vu souvent à l'œuvre une telle puissance; il l'a vu cependant aux premiers jours du christianisme, à ceux de la Réformation, et il le verra en des jours futurs. Des hommes qui dédaignaient les richesses et les grandeurs du monde, qui se contentaient d'une vie de peine et de pauvreté, commençaient à s'émouvoir pour ce qu'il y a de plus saint sur la terre, la doctrine de la foi, de la grâce. Tous les éléments religieux entraient en fermentation dans la société ébranlée; et le feu de l'enthousiasme portait les âmes à s'élancer avec courage dans cette vie nouvelle, dans cette époque de renouvellement qui venait de s'ouvrir avec tant de grandeur, et où la Providence précipitait les peuples.

LIVRE VII.

LA DIÈTE DE WORMS.

1521. (Janvier — Mai.)

I.

La Réformation, commencée par les luttes d'une âme humble, dans une cellule d'un couvent d'Erfurt, n'avait cessé de grandir. Un homme obscur, portant en sa main la Parole de vie, s'était tenu debout en présence des grandeurs du monde, et elles avaient chancelé. Il avait opposé cette Parole, d'abord à Tezel et à sa nombreuse armée : et ces vendeurs avides, après quelques instants de lutte, s'étaient enfuis; ensuite au légat de Rome, à Augsbourg : et le légat, interdit, avait laissé échapper sa proie; plus tard, aux champions de la science dans les salles de Leipsig : et les théologiens, étonnés, avaient vu les armes du syllogisme se briser en leurs mains; enfin, il l'avait opposée au pape, quand celui-ci, troublé dans son sommeil, s'était levé sur son trône pour foudroyer le moine importun : et cette Parole avait paralysé toute la puissance du chef de la chrétienté. Il lui restait une dernière lutte à soutenir. Elle devait triompher de l'empereur d'Occident,

des rois et des princes de la terre; et alors, victorieuse de toutes les grandeurs du monde, s'élever dans l'Église et y régner comme la Parole même de Dieu.

La nation entière était agitée. Princes et nobles, chevaliers et bourgeois, ecclésiastiques et laïques, villes et campagnes, tout était en lutte. Une puissante révolution religieuse, dont Dieu même était le premier moteur, mais qui avait aussi de profondes racines dans la vie du peuple, menaçait de renverser le chef si longtemps vénéré de la hiérarchie romaine. Une génération nouvelle, d'un esprit grave, profond, actif, énergique, remplissait les universités, les villes, les cours, les châteaux, les campagnes et même souvent les cloîtres. Le sentiment qu'une grande transformation de la société était proche animait tous les esprits d'un saint enthousiasme. Dans quels rapports se trouverait le nouvel Empereur avec ce mouvement du siècle? et où devait aboutir la redoutable impulsion par laquelle tous se sentaient ensemble entraînés?....

Une diète solennelle allait s'ouvrir : c'était la première assemblée de l'Empire que devait présider le jeune Charles. Nuremberg, où elle eût dû se tenir, en vertu de la bulle d'or, étant désolée par la peste, c'est à Worms qu'on l'avait convoquée pour le 6 janvier 1521[1]. Jamais tant de princes ne s'étaient trouvés à la diète; chacun avait voulu assister à ce premier acte du gouver-

[1] Sleidan, tome 1er, p. 80.

nement du jeune Empereur; chacun se plaisait à étaler sa puissance. Le jeune landgrave Philippe de Hesse, entre autres, qui devait plus tard jouer un si grand rôle dans la Réformation, arriva à Worms au milieu de janvier, avec six cents cavaliers, parmi lesquels se trouvaient des hommes célèbres par leur vaillance.

Cependant, un plus puissant motif portait les électeurs, les ducs, les archevêques, les landgraves, les margraves, les comtes, les évêques, les barons et les seigneurs de l'Empire, ainsi que les députés des villes et les ambassadeurs des rois de la chrétienté, à couvrir en ce moment de leurs brillants cortéges les chemins qui conduisaient à Worms. On avait annoncé qu'on s'occuperait en diète de la nomination d'un conseil de régence, pour gouverner l'Empire pendant les absences de Charles, de la juridiction de la chambre impériale, et d'autres questions graves; mais l'attention publique se portait surtout sur une autre affaire, que l'Empereur avait aussi mentionnée dans sa lettre de convocation : c'était celle de la Réformation. Les grands intérêts de la politique pâlissaient devant la cause du moine de Wittemberg. C'était d'elle principalement que s'entretenaient les nobles personnages qui arrivaient à Worms.

Tout annonçait que la diète serait difficile et orageuse. Charles, à peine âgé de vingt ans, pâle, d'une santé faible, sachant pourtant monter à cheval avec élégance et rompre une lance tout comme un autre; d'un caractère peu développé, d'un air grave, mélancolique, quoique d'une ex-

pression bienveillante, ne faisait point encore preuve d'un esprit éminent, et semblait n'avoir pas adopté une marche bien arrêtée. L'habile et actif Guillaume de Croï, seigneur de Chièvres, son grand chambellan, son gouverneur et son premier ministre, qui jouissait à la cour d'une autorité absolue, mourut à Worms. De nombreuses ambitions étaient en présence; beaucoup de passions se heurtaient; les Espagnols et les Belges cherchaient à l'envi à s'insinuer dans les conseils du jeune prince; les nonces multipliaient leurs intrigues; les princes de l'Allemagne parlaient avec courage. On pouvait prévoir une lutte où les sourdes menées des partis joueraient le principal rôle [1].

Au-dessus de toutes ces agitations planait une volonté terrible. La papauté romaine, aussi inflexible que le destin de l'antiquité, n'avait cessé de frapper depuis des siècles les docteurs, les rois, les peuples qui s'étaient opposés à sa marche dominatrice. Une lettre écrite de Rome par un Romain, dans ce mois de janvier 1521, nous révèle quels étaient alors ses desseins. « On ne s'occupera dans « votre diète que de Luther, qui nous cause bien plus « de dommage que le Turc, dit-il. On s'efforcera de « gagner le jeune Empereur par des prières, et les « Allemands par des présents et des promesses. Si « cela ne nous réussit pas, nous déposerons l'Empe- « reur; nous délierons les peuples de l'obéissance qui

[1] Es gieng aber auf diesem Reichstag gar schlüpferig zu... (Seckend., p. 326.)

« lui est due ; nous élirons à sa place un prince qui « nous convienne; nous susciterons des guerres civi-« les entre les Allemands, comme nous venons d'en « susciter entre les Espagnols[1] ; nous appellerons « aux armes le roi de France, le roi d'Angleterre « et tous les rois de la terre[2]. Probité, honnêteté, « piété, foi, Christ même ; rien ne nous coûtera, « pourvu que notre tyrannie soit sauve[3]. » Il est impossible d'être un peu familier avec l'histoire de la papauté sans reconnaître dans ces paroles hardies le fidèle tableau de sa politique.

Charles ouvrit la diète le 28 janvier 1521, fête de Charlemagne. Son âme était pleine de la haute importance de la dignité impériale. Il dit, dans son discours d'ouverture, qu'aucune monarchie ne pouvait se comparer à l'empire romain, auquel l'univers presque entier avait jadis été soumis ; que malheureusement cet empire n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été ; mais qu'au moyen de ses royaumes et de ses alliances puissantes, il espérait le rétablir dans son antique gloire.

Mais aussitôt de nombreuses difficultés se présentèrent au jeune Empereur. Que fera Charles,

[1] Hist. de Charles-Quint, par Robertson, liv. III.

[2] Cæsarem deponemus; populos a subjectione debita liberabimus; seditionem inter Germanos quemadmodum nunc inter Hispanos concitabimus.... Gallum, Anglum et omnes terræ reges ad arma convocabimus. (Riederer Nachrichten, I, 179.)

[3] Tantum ut voti compotes evadere valeamus, nihil pensi apud nos erit : non Christus, neque fides, pietas, honestas, probitas, dummodo tyrannis nostra sit salva. (Ibid.)

placé entre le nonce du pape et l'Électeur auquel il doit sa couronne? Comment ne pas mécontenter Aléandre ou Frédéric? Le premier sollicitait l'Empereur de faire exécuter la bulle du pape, et le second le suppliait de ne rien entreprendre contre le moine sans l'avoir entendu. Voulant satisfaire ces deux partis opposés, le jeune prince, pendant un séjour à Oppenheim, avait écrit à l'Électeur d'amener Luther à la diète, en l'assurant qu'on ne commettrait à son égard aucune injustice, qu'on n'userait envers lui d'aucune violence, et que des hommes savants y conféreraient avec lui.

Cette lettre de Charles, accompagnée de lettres de Chièvres et du comte de Nassau, jeta l'Électeur dans une grande perplexité. A chaque instant l'alliance du pape pouvait devenir nécessaire au jeune et ambitieux Empereur, et alors c'en était fait de Luther. Si Frédéric conduit à Worms le Réformateur, c'est peut-être à l'échafaud qu'il le mène. Et pourtant les ordres de Charles sont précis. L'Électeur ordonna à Spalatin de communiquer à Luther les lettres qu'il avait reçues. « Les « adversaires, lui dit le chapelain, mettent tout « en œuvre pour hâter cette affaire[1]. »

Les amis de Luther tremblèrent, mais lui ne trembla pas; sa santé était alors très-faible; n'importe! « Si je ne puis aller à Worms en santé, ré« pondit-il à l'Électeur, je m'y ferai porter malade. « Car si l'Empereur m'appelle, je ne puis douter

[1] Adversarios omnia moliri ad maturandum id negotii. (L. Epp. I, p. 534.)

« que ce ne soit l'appel de Dieu même. S'ils veu-
« lent employer contre moi la violence, comme
« cela est vraisemblable (car ce n'est certes pas
« pour s'instruire qu'ils me font comparaître), je
« remets la chose entre les mains du Seigneur. Il
« vit et règne encore, celui qui conserva les trois
« jeunes hommes dans la fournaise. S'il ne veut
« pas me sauver, c'est peu de chose que ma vie.
« Empêchons seulement que l'Évangile ne soit
« exposé aux railleries des impies, et répandons
« pour lui notre sang, de peur qu'ils ne triom-
« phent. Sera-ce ma vie ou ma mort qui contri-
« buera le plus au salut de tous? Ce n'est pas à
« nous à le décider. Prions Dieu seulement que
« notre jeune Empereur ne commence pas son rè-
« gne en trempant ses mains dans mon sang. J'ai-
« merais mieux périr par le glaive des Romains.
« Vous savez de quels châtiments l'empereur Si-
« gismond fut frappé après le meurtre de Jean Huss.
« Attendez tout de moi.... sauf la fuite et la rétrac-
« tation[1]. Fuir, je ne puis, et me rétracter, moins
« encore. »

Avant de recevoir cette lettre de Luther, l'Électeur avait déjà pris une résolution. Ce prince, qui avançait dans la connaissance de l'Évangile, mettait alors plus de décision dans sa marche. Il comprenait que la conférence de Worms ne pouvait avoir une heureuse issue. « Il me paraît dif-
« ficile, écrivit-il à Charles-Quint, d'amener Lu-

[1] Omnia de me præsumas, præter fugam et palinodiam. (L. Epp. 1, p. 536.)

« ther à Worms avec moi; déchargez-moi de ce « souci. Au reste, je n'ai jamais voulu prendre sa « doctrine sous ma protection, mais seulement « empêcher qu'on ne le condamnât sans l'enten- « dre. Les légats, sans attendre vos ordres, se sont « laissés aller à une démarche déshonorante pour « Luther et pour moi; et je crains fort qu'ils n'aient « ainsi entraîné Luther à un acte imprudent, qui « pourrait l'exposer à de grands dangers s'il pa- « raissait à la diète. » C'était au bûcher qui avait consumé la bulle du pape que l'Électeur faisait allusion.

Mais déjà le bruit de l'arrivée de Luther s'était répandu à Worms. Les hommes avides de nouveauté s'en réjouissaient; les courtisans de l'Empereur s'en effrayaient; mais nul ne s'en indigna comme le légat du pape. Aléandre avait pu voir sur la route à quel point l'Évangile annoncé par Luther avait retenti dans toutes les classes de la société. Les lettrés, les jurisconsultes, les nobles, le bas clergé, les ordres réguliers, le peuple, étaient gagnés à la Réformation[1]. Ces amis de la nouvelle doctrine marchaient la tête levée; leur parole était hardie; une invincible terreur glaçait les partisans de Rome. La papauté était encore debout, mais ses soutiens chancelaient; c'est que leurs oreilles discernaient déjà un bruit de ruine, semblable à ce sourd craquement qui se fait en-

[1] Multitudo.... turba pauperum, nobilium..... grammatici, causidici. . . inferiores ecclesiastici. . . factio multorum regularium. . . (Pallavicini, I, p. 93.)

tendre au moment où des montagnes vont s'écrouler[1]. Aléandre, pendant son voyage à Worms, était souvent hors de lui. S'agissait-il de faire un repas, de coucher quelque part, ni lettrés, ni nobles, ni prêtres, même parmi les amis supposés du pape, n'osaient le recevoir ; et le superbe nonce était obligé de chercher un asile dans des hôtelleries du dernier rang[2]. Aléandre, effrayé, ne doutait pas que sa tête ne courût de grands périls. Ce fut ainsi qu'il arriva à Worms, et à son fanatisme romain se joignit dès lors le sentiment des injures personnelles qu'il avait reçues. Il mit aussitôt tout en œuvre pour prévenir l'audacieuse comparution du redoutable Luther. « Ne serait-ce « pas un scandale, dit-il, que de voir des laïques « soumettre à un nouvel examen une cause que « le pape a déjà condamnée ? » Rien n'épouvante un courtisan de Rome comme un examen ; et encore celui-ci aurait-il lieu en Allemagne, et non à Rome : quelle humiliation ! quand même la condamnation de Luther serait unanimement prononcée ; mais une telle issue ne paraissait pas certaine. Cette puissante parole de Luther, qui a déjà fait tant de ravages, n'entraînera-t-elle pas dans une inévitable ruine beaucoup de princes et de seigneurs ? Aléandre insista auprès de Charles ; il supplia, il menaça, il parla en nonce du chef

[1] Hæ omnes conditiones petulanter grassantium. . . . metum cuilibet incutiebant. (Pallavicini, I, p. 93.)

[2] Neminem nactus qui auderet ipsum excipere, ad vilia, sordidaque hospitia ægre divertit. (Ibid.)

de l'Église[1]. Charles se rendit, et écrivit à l'Électeur que le temps accordé à Luther étant déjà écoulé, ce moine se trouvait sous l'excommunication du pape; en sorte que s'il ne voulait point rétracter ses écrits, Frédéric devait le laisser à Wittemberg. Mais déjà ce prince avait quitté la Saxe sans Luther. « Je supplie le Seigneur d'être « favorable à notre Électeur, avait dit Mélanchton « en le voyant partir. C'est sur lui que reposent « nos espérances pour la restauration de la chré- « tienté. Ses ennemis osent tout, καὶ πάντα λίθον « κινησομένους[2]; mais Dieu dissipera le conseil d'Ahi- « thophel. Quant à nous, soutenons notre part « du combat par nos enseignements et par nos « prières. » Luther s'affligea vivement qu'on lui défendît de comparaître à Worms[3].

Ce n'était pas assez pour Aléandre que Luther ne vînt point à Worms; il voulait sa condamnation. Il revenait sans cesse à la charge auprès des princes, des prélats, des divers membres de la diète; il accusait le moine augustin, non-seulement de désobéissance et d'hérésie, mais encore de sédition, de rébellion, d'impiété et de blasphème. Mais l'accent même de sa voix décélait les passions dont il était animé. « C'est la haine, c'est « l'amour de la vengeance qui l'excitent, disait-

[1] Legati romani nolunt ut audiatur homo hæreticus. Minantur multa. (Zw. Epp., p. 157.)

[2] Et il n'y a pas une pierre qu'ils ne remuent. (Corp. Ref. I, p. 279. 24 janvier.)

[3] Cum dolore legi novissimas Caroli litteras. (L. Epp. I, p. 542.)

« on, plutôt que le zèle et la piété[1]; » et quelque fréquents, quelque véhéments que fussent ses discours, il ne gagnait personne[2]. Quelques-uns lui faisaient remarquer que la bulle du pape n'avait condamné Luther que conditionnellement; d'autres ne cachaient pas entièrement la joie que leur faisait éprouver l'humiliation de l'orgueil romain. Les ministres de l'Empereur d'un côté, les électeurs ecclésiastiques de l'autre, affectaient une grande froideur : ceux-là, afin que le pape sentît davantage le besoin de se liguer avec leur maître; ceux-ci, afin que le pontife achetât plus cher leur faveur. Le sentiment de l'innocence de Luther dominait l'assemblée; et Aléandre ne pouvait contenir son indignation.

Mais la froideur de la diète impatientait le légat moins encore que la froideur de Rome. Rome, qui avait eu tant de peine à prendre au sérieux la querelle de « l'Allemand ivre, » ne s'imaginait pas qu'une bulle du souverain pontife ne pût suffire à le rendre humble et soumis. Elle avait repris toute sa sécurité[3], et n'envoyait plus ni bulle ni bourses. Or comment sans argent venir à bout d'une telle affaire[4]? Il faut réveiller Rome. Aléan-

[1] Magis invidia et vindictæ libidine quam zelo pietatis. (Historia Johannis Cochlœi, de actis et scriptis Martini Lutheri. *Parisiis*, 1565, p. 27, verso. Cochléus fut toute sa vie un des plus grands ennemis de Luther. Nous le verrons bientôt paraître.)

[2] Vehementibus suis orationibus parum promovit. (Ibid.)

[3] Negligens quædam securitas Romam pervaserat. (Pallavicini, I, p. 94.)

[4] Nec pecunia ad varios pro eadem sumptus. (Ibid.)

dre pousse un cri d'alarme. « L'Allemagne se dé-
« tache de Rome, écrit-il au cardinal de Médicis ; « les princes se détachent du pape... Encore quel-« ques délais, encore quelques ménagements, et « plus d'espérance. De l'argent! de l'argent! ou « l'Allemagne est perdue[1]. »

A ce cri, Rome s'éveille; les serviteurs de la papauté, sortis de leur torpeur, forgent en toute hâte au Vatican leurs foudres redoutés. Le pape lance une bulle nouvelle[2]; et l'excommunication, dont jusqu'alors on avait seulement menacé le docteur hérétique, est décidément prononcée contre lui et contre tous ses adhérents. Rome, en rompant elle-même le dernier fil qui le rattachait encore à son Église, augmenta la liberté de Luther, et par là même sa force. Foudroyé par le pape, il se réfugia avec un nouvel amour auprès de Jésus-Christ. Rejeté du temple extérieur, il sentit davantage qu'il était lui-même un temple dans lequel Dieu habitait.

« C'est une grande gloire, disait-il, que nous « pécheurs, en croyant en Jésus-Christ et en man-« geant sa chair, nous l'ayons en nous avec toute « sa force, sa puissance, sa sagesse, sa justice, « selon qu'il est écrit : *Celui qui croit en moi, en lui* « *je demeure.* Demeure admirable! merveilleux ta-« bernacle, bien supérieur à celui de Moïse, et « tout orné au dedans, d'une manière magnifique,

[1] Periculum denique amittendæ Germaniæ ex parcimonia monetæ cujusdam. (Pallavicini, I, p. 94.)

[2] Decet romanum Pontificem, etc. (Roman. Bullarium.)

« de tapis superbes, de voiles de pourpre et de « meubles d'or, tandis qu'au dehors, comme sur « le tabernacle que Dieu ordonna de construire « au désert de Sinaï, on n'aperçoit qu'une appa- « rence grossière de peaux de bélier ou de poil « de chèvre[1]. Souvent les chrétiens bronchent, « et, à ne les voir qu'extérieurement, ils ne sem- « blent que faiblesse et opprobre. Mais n'importe! « au dedans de cette infirmité et de cette folie « habite secrètement une puissance que le monde « ne peut connaître, et qui pourtant surmonte le « monde; car Christ demeure en eux. J'ai vu quel- « quefois des chrétiens qui marchaient en clochant « et dans une grande faiblesse; mais quand venait « l'heure de combattre ou de comparaître à la « barre du monde, Christ s'agitait soudainement « en eux, et ils devenaient si forts et si résolus, « que le diable, effrayé, s'enfuyait à leur vue[2]. »

Une telle heure allait bientôt sonner pour Luther, et Christ, dans la communion duquel il demeurait, ne devait pas lui manquer. En attendant, Rome le rejetait avec violence. Le Réformateur et tous ses partisans étaient maudits, quels que fussent leur rang et leur pouvoir, et dépossédés, ainsi que leurs descendants, de tous leurs honneurs et de tous leurs biens. Tout chrétien fidèle, auquel est cher le salut de son âme, doit fuir à la vue de cette tourbe maudite. Partout

[1] Exode, XXVI, 7, 14.

[2] So regete sich der Christus, dass sie so fest wurden, dass der Teufel fliehen musste. (L. Opp. t. IX, p. 613, sur Jean VI, v. 56.)

où l'hérésie s'est introduite, les prêtres doivent les dimanches et les jours de fête, à l'heure où le peuple remplit les églises, publier solennellement l'excommunication. On enlèvera les vases et les ornements de l'autel; on déposera la croix par terre; douze prêtres, tenant des torches à la main, les allumeront, puis les jetteront à terre avec violence, et les éteindront en les foulant aux pieds; alors l'évêque publiera la condamnation de ces impies; toutes les cloches retentiront; l'évêque et les prêtres proféreront des anathèmes et des malédictions, et on prêchera avec hardiesse contre Luther et contre ses adhérents.

Il y avait vingt-deux jours que l'excommunication avait été publiée à Rome, et elle n'était peut-être pas encore connue en Allemagne, quand Luther, apprenant qu'on parlait de nouveau de l'appeler à Worms, écrivit à l'Électeur une lettre rédigée de telle manière que Frédéric pût la montrer à la Diète. Luther voulait corriger les idées fausses des princes, et exposer franchement à cet auguste tribunal la nature véritable d'une cause si méconnue. « Je me réjouis de tout mon cœur, « Sérénissime Seigneur, dit-il, de ce que Sa Majesté Impériale veut appeler devant elle cette « affaire. J'en prends à témoin Jésus-Christ, c'est « la cause de la nation germanique, de l'Église catholique, du monde chrétien, de Dieu même.... « et non d'un seul homme, et surtout d'un homme « tel que moi [1]. Je suis prêt à me rendre à Worms,

[1] Causam, quæ, Christo teste, Dei, christiani orbis, Eccle-

« pourvu qu'on me donne un sauf-conduit et des « juges savants, pieux et impartiaux. Je suis prêt « à répondre.... car ce n'est pas par un esprit té- « méraire ou pour en retirer quelque profit, que « j'ai enseigné la doctrine qu'on me reproche : « c'est pour obéir à ma conscience et à mon ser- « ment de docteur de la sainte Écriture : c'est pour « la gloire de Dieu, pour le salut de l'Église chré- « tienne, pour le bien de la nation allemande, pour « l'extirpation de tant de superstitions, d'abus, de « maux, d'opprobre, de tyrannie, de blasphèmes « et d'impiétés. »

Cette déclaration, faite dans un moment si solennel pour Luther, mérite qu'on y fasse attention. Voilà les motifs qui le firent agir, et les intimes ressorts qui amenèrent la rénovation de la société chrétienne. C'est autre chose que la jalousie d'un moine, ou que le désir de se marier.

II.

Mais tout cela importait peu aux politiques. Quelle que fût la haute idée que Charles se faisait de la dignité impériale, l'Allemagne n'était point le centre de ses intérêts et de sa politique. Il ne comprenait ni la langue ni l'esprit allemand. Il fut toujours un duc de Bourgogne, qui à plusieurs autres sceptres joignait la première couronne de la chrétienté. Chose remarquable! au

siæ catholicæ, et totius germanicæ nationis, et non unius et privati est hominis.... (L. Epp. I, p. 551.)

moment de sa transformation la plus intime, l'Allemagne se donnait pour chef un prince étranger, aux yeux duquel les besoins et les tendances de la nation n'avaient qu'une importance secondaire. Le mouvement religieux n'était point sans doute indifférent au jeune Empereur, mais il n'avait de signification pour lui qu'en tant qu'il menaçait le pape. La guerre entre Charles et la France ne pouvait être évitée; cette guerre devait avoir lieu principalement en Italie. L'alliance du pape devenait donc toujours plus nécessaire aux projets de Charles. Il eût voulu ou détacher Frédéric de Luther, ou satisfaire le pape sans blesser Frédéric. Plusieurs de ceux qui l'entouraient montraient, dans l'affaire du moine augustin, cette froideur dédaigneuse que les hommes politiques affectent d'ordinaire quand il s'agit de religion. « Rejetons « les partis extrêmes, disaient-ils. Enlaçons Luther « par des négociations, et réduisons-le au silence « en lui cédant quelque chose. Étouffer, et non « attiser, voilà la vraie marche à suivre. Si le « moine se prend au filet, nous sommes vain- « queurs! En acceptant une transaction, il se sera « interdit et perdu lui-même. On décrétera « pour l'apparence quelques réformes extérieu- « res; l'Électeur sera satisfait; le pape sera ga- « gné; et les choses reprendront leur cours ordi- « naire. »

Tel est le projet que formèrent les intimes de l'Empereur. Les docteurs de Wittemberg paraissent avoir deviné cette politique nouvelle. « Ils « essayent en cachette de gagner les esprits, dit

« Mélanchton, et travaillent dans les ténèbres [1]. »
Le confesseur de Charles-Quint, Jean Glapion, homme considéré, courtisan habile, moine plein de finesse, se chargea de l'exécution du projet. Glapion possédait toute la confiance de Charles, et ce prince, suivant en cela les mœurs espagnoles, lui remettait presque entièrement le soin des affaires qui se rapportaient à la religion. Dès que Charles eut été nommé empereur, Léon X s'était empressé de gagner Glapion par des faveurs auxquelles le confesseur avait été très-sensible [2]. Il ne pouvait mieux répondre aux grâces du Pontife qu'en réduisant l'hérésie au silence, et il se mit à l'œuvre [3].

Parmi les conseillers de l'Électeur se trouvait le chancelier Grégoire Bruck, ou Pontanus, homme plein de lumières, de décision, de courage, qui en savait plus en théologie que tous les docteurs, et dont la sagesse pouvait tenir tête à la ruse des moines de la cour de Charles-Quint. Glapion, connaissant l'influence du chancelier, lui demanda un entretien, et s'approchant de lui, comme s'il eût été l'ami du Réformateur : « Je fus rempli de « joie, lui dit il avec un air de bienveillance, « quand, en lisant les premiers écrits de Luther, « je reconnus en lui un arbre vigoureux, qui

[1] Clanculum tentent et experiantur.... (Corp. Reform. I, p. 281, 3 février.)

[2] Benignis officiis recens a Pontifice delinitus. (Pallavicini, I, p. 90.)

[3] Et sane in eo toto negotio singulare probitatis ardorisque specimen dedit. (Ibid.)

« avait poussé de beaux rameaux et qui promet-
« tait à l'Église les fruits les plus précieux. Plu-
« sieurs, il est vrai, ont reconnu avant lui les
« mêmes choses; toutefois nul, si ce n'est lui,
« n'a eu le noble courage de publier sans crainte
« la vérité. Mais quand je lus son livre sur *la Cap-*
« *tivité de Babylone*, il me sembla qu'on me rouait
« de coups et qu'on me brisait de la tête aux
« pieds. Je ne crois pas, ajouta le moine, que le
« frère Martin s'en déclare l'auteur; je n'y trouve
« ni son style ni sa science... » Après quelque
discussion, le confesseur poursuivit : « Introdui-
« sez-moi auprès de l'Électeur, et je lui exposerai
« en votre présence les erreurs de Luther. »

Le chancelier répondit que les occupations de
la Diète ne laissaient pas de loisir à Son Altesse,
qui d'ailleurs ne se mêlait point de cette affaire.
Le moine se vit avec peine débouté de sa de-
mande. « Au reste, lui dit le chancelier, puisque
« vous dites vous-même qu'il n'y a pas de mal
« sans remède, expliquez-vous. »

Prenant alors un air confidentiel, le confesseur
répondit : « L'Empereur désire ardemment voir un
« homme tel que Luther réconcilié avec l'Église;
« car ses livres (avant la publication du traité
« sur *la Captivité de Babylone*) ont passablement
« plu à Sa Majesté[1].... La colère que la bulle cau-
« sait à Luther lui a seule sans doute dicté ce der-
« nier écrit. Qu'il déclare n'avoir point voulu

[1] Es haben dessen Bücher Ihro Majestät.... um etwas gefallen.... (Archives de Weimar. Seckend., p. 315.)

« troubler le repos de l'Église, et les savants de « toutes les nations se rangeront avec lui.... Pro« curez-moi une audience de Son Altesse. »

Le chancelier se rendit auprès de Frédéric. L'Électeur savait bien qu'une rétractation quelconque était impossible : « Dites au confesseur, ré« pondit-il, que je ne puis condescendre à sa re« quête, et continuez la conférence. »

Glapion reçut ce message avec de grandes démonstrations de respect, et, changeant de batteries, il dit : « Que l'Électeur nomme quelques hommes « de confiance pour délibérer sur cette affaire.

LE CHANCELIER.

« L'Électeur ne prétend point défendre la cause « de Luther.

LE CONFESSEUR.

« Eh bien, vous, du moins, traitez-en avec « moi.... Jésus-Christ m'est témoin que je fais tout « cela pour amour pour l'Église et pour Luther, « qui a ouvert tant de cœurs à la vérité[1]. »

Le chancelier, ayant refusé de se charger d'une tâche qui était celle du Réformateur, se disposa à se retirer.

« Restez, » lui dit le moine.

LE CHANCELIER.

« Qu'y a-t-il donc à faire?

LE CONFESSEUR.

« Que Luther nie d'être l'auteur de *la Captivité de Babylone*.

[1] Der andern das Hertz zu vielem Guten eröffnet... (Seckend., p. 315.)

LE CHANCELIER.

« Mais la bulle du pape condamne tous ses au-
« tres ouvrages.

LE CONFESSEUR

« C'est à cause de son opiniâtreté. S'il rétracte « son livre, le pape, dans sa toute-puissance, peut « facilement le remettre en grâce. Quelles espéran- « ces ne pouvons-nous pas concevoir maintenant, « que nous avons un si excellent Empereur!... »

S'apercevant que ces paroles faisaient quelque effet sur le chancelier, le moine se hâta d'ajouter : « Luther veut toujours argumenter d'après la « Bible. La Bible... elle est comme de la cire, et se « laisse étendre et plier comme l'on veut. Je me « fais fort de trouver dans la Bible des opinions « plus étranges encore que celles de Luther. Il se « trompe quand il change en commandements « toutes les paroles de Jésus-Christ. » Puis, voulant agir aussi par la crainte sur son interlocuteur, il ajouta : « Qu'arriverait-il si aujourd'hui « ou demain l'Empereur en venait aux armes?... « Pensez-y. » Il permit ensuite à Pontanus de se retirer.

Le confesseur préparait de nouveaux piéges. « Quand on aurait vécu dix ans avec lui, disait « Érasme, on ne le connaîtrait pas encore. »

« Quel excellent livre que celui de Luther sur « la liberté du chrétien! dit-il au chancelier quand « il le revit quelques jours après; que de sagesse! « que de talent! que d'esprit! C'est ainsi que doit « écrire un vrai savant.... Qu'on choisisse de part « et d'autre des hommes irréprochables, et que

« le pape et Luther s'en remettent à leur jugement.
« Nul doute que Luther n'ait le dessus sur plu-
« sieurs articles[1]. J'en parlerai avec l'Empereur
« lui-même. Croyez-moi : ce n'est pas de mon chef
« que je vous dis ces choses. J'ai dit à l'Empereur
« que Dieu le châtierait, ainsi que tous les princes,
« si l'Église, qui est l'épouse de Christ, n'était pas
« lavée de toutes les taches qui la souillent. J'ai
« ajouté que Dieu lui-même avait suscité Luther,
« et lui avait ordonné de reprendre vivement les
« hommes, se servant de lui comme d'une verge
« pour punir les péchés du monde[2]. »

Le chancelier, entendant ces paroles (qui reproduisent les impressions du temps, et qui montrent quelle opinion on avait alors de Luther, même parmi ses adversaires), crut devoir exprimer son étonnement de ce qu'on ne témoignait pas plus d'égards à son maître. « On délibère
« chaque jour chez l'Empereur sur cette affaire,
« dit-il, et l'Électeur n'y est pas invité. Il lui
« semble étrange que l'Empereur, qui lui doit
« quelque reconnaissance, l'exclue de ses con-
« seils.

LE CONFESSEUR.

« Je n'ai assisté qu'une seule fois à ces délibé-
« rations, et j'ai entendu l'Empereur résister aux
« sollicitations des nonces. D'ici à cinq ans on

[1] Es sey nicht zu zweifeln dass Lutherus in vielen Artickeln werde den Sieg davon tragen.... (Seck., p. 319.)

[2] Dass Gott diesen Mann gesandt.... dass er eine Geissel seye um der Sünden willen. (Weymar. Archiv. — Seckend., p. 320.)

« aura vu ce que Charles aura fait pour la réfor-
« mation de l'Église. »

« L'Électeur, répondit Pontanus, ignore les in-
« tentions de Luther. Qu'on le fasse venir et qu'on
« l'entende. »

Le confesseur répondit en soupirant profondément[1] : « Je prends Dieu à témoin de l'ardent dé-
« sir qui m'anime de voir s'accomplir la réforma-
« tion de la chrétienté. »

Traîner l'affaire en longueur, fermer en attendant la bouche à Luther, voilà tout ce que se proposait Glapion. En tout cas, que Luther ne vienne pas à Worms. Un mort revenant de l'autre monde, et apparaissant au milieu de la Diète, eût moins effrayé les nonces, les moines et toute l'armée du pape, que la vue du docteur de Wittemberg.

« Combien de jours faut-il pour se rendre de
« Wittemberg à Worms? » demanda le moine au chancelier, en affectant un air indifférent; puis, priant Pontanus de présenter à l'Électeur ses très-humbles salutations, il le quitta.

Telles furent les manœuvres des courtisans. La fermeté de Pontanus les déjoua. Cet homme juste fut inébranlable comme un roc dans toutes les négociations. Au reste, les moines romains tombaient eux-mêmes dans les piéges qu'ils tendaient à leurs ennemis. « Le chrétien, disait Lu-
« ther dans son langage figuré, est comme l'oi-
« seau que l'on attache près d'une trappe. Les

[1] Glapio that hierauf einen tiefen Seufzer, und rufte Gott zum Zeugen. . . . (Seckend., p. 321.)

« loups et les renards tournent autour et s'élan-
« cent pour le dévorer; mais ils tombent dans le
« trou et périssent, tandis que l'oiseau timide
« demeure en vie. C'est ainsi que les saints anges
« nous gardent, et que les loups dévorants, les
« hypocrites et les persécuteurs ne peuvent nous
« faire aucun mal[1]. » Non-seulement les artifices du confesseur furent inutiles, mais encore ses aveux affermirent Frédéric dans la pensée que Luther avait raison, et que son devoir était de le défendre.

Les cœurs inclinaient toujours plus vers l'Évangile. Un prieur des dominicains proposa que l'Empereur, les rois de France, d'Espagne, d'Angleterre, de Portugal, de Hongrie et de Pologne, le pape et les électeurs nommassent des représentants auxquels on confierait la décision de cette affaire. « Jamais, disait-il, on ne s'en est rap-
« porté au pape seul[2]. » Les dispositions des esprits devenaient telles, qu'il semblait impossible de condamner Luther sans l'entendre et le convaincre[3].

Aléandre s'en inquiéta, et déploya une énergie toute nouvelle. Ce n'est plus seulement à l'Électeur et à Luther qu'il doit tenir tête. Il voit avec horreur les négociations secrètes du confesseur, la proposition du prieur, le consentement des ministres

[1] L. Opp. (W.) XXII, 1655.

[2] Und niemals dem Papst allein geglaubt. (Seck., 323.)

[3] Spalatinus scribit tantum favoris Evangelio esse istic, ut me inauditum et inconvictum damnari non speret. (L. Epp. I, p. 556, du 9 février.)

de Charles, l'extrême froideur de la piété romaine chez les amis les plus dévoués du pontife, « en « sorte qu'on eût cru, dit Pallavicini, qu'un tor- « rent d'eau glacée avait passé par-dessus[1]. » Il avait enfin reçu de Rome de l'or et de l'argent; il avait en main les brefs énergiques adressés aux hommes les plus puissants de l'Empire[2]. Craignant de voir échapper sa proie, il comprit que c'était le moment d'un coup décisif. Il remit les brefs; il répandit l'or et l'argent à pleines mains; il distribua les promesses les plus attrayantes; « et armé de cette triple industrie, dit l'historien « cardinal, il s'efforça d'incliner de nouveau en « faveur du pape l'assemblée chancelante des « électeurs[3]. » Mais ce fut surtout l'Empereur qu'il entoura de ses piéges. Il profita des dissensions des ministres belges avec les ministres espagnols. Il obséda le prince. Tous les amis de Rome, réveillés par sa voix, sollicitèrent le jeune Charles. « Chaque jour, écrit l'Électeur à son frère « Jean, on délibère contre Luther; on demande « qu'il soit mis au ban par le pape et par l'Empe- « reur; on s'efforce de toutes manières de lui « nuire. Ceux qui font parade de leurs chapeaux « rouges, les Romains, avec toute leur secte, dé- « ploient pour cette œuvre un zèle infatigable[4]. »

En effet, Aléandre pressait la condamnation

[1] Hinc aqua manabat, quæ succensæ pietatis æstum restinguebat. (Pallavicini, I, p. 96.)

[2] Mandata, pecuniæ ac diplomata. (Pallavicini, I, p. 95.)

[3] Triplici hac industria nunc Aleander. . . . (Ibid.)

[4] Dass thum die in rothen Hüten prangen... (Seck., 364.)

du Réformateur avec une violence que Luther appelle une merveilleuse furie[1]. Le nonce apostat[2], comme le nomme Luther, entraîné par la colère au delà des bornes de la prudence, s'écria même un jour : « Si vous prétendez, ô Germains! secouer le joug de l'obéissance romaine, nous ferons en sorte que, levant les uns contre les autres « un glaive exterminateur, vous périssiez tous dans « votre propre sang[3]. »—« Voilà comment le pape « paît les brebis de Christ, » ajoute le Réformateur.

Mais ce n'est pas ainsi qu'il parlait lui-même. Il ne demandait rien pour sa personne. « Luther « est prêt, disait Mélanchton, à acheter au prix « de sa vie la gloire et l'avancement de l'Évan« gile[4]. » Mais il tremblait en pensant aux désolations dont sa mort pourrait être le signal. Il voyait un peuple égaré venger peut-être son martyre dans le sang de ses adversaires, et surtout des prêtres. Il repoussait une si terrible responsabilité. « Dieu, disait-il, arrête la furie de ses en« nemis; mais si elle éclate..., alors on verra fon« dre sur les prêtres un orage semblable à celui « qui a ravagé la Bohême.... J'en suis net, car j'ai « demandé avec instance que la noblesse ger-

[1] Miro furore Papistæ moliuntur mihi mala... (L. Epp. I, p. 556.)

[2] Nuntius apostaticus (jeu de mots pour apostolicus) agit summis viribus. (Ibid., p. 569.)

[3] Ut, mutuis cædibus absumpti, vestro cruore pereatis. (L. Epp. I, p. 556.)

[4] Libenter etiam morte sua Evangelii gloriam et profectum emerit. (Corp. Ref. I, p. 285.)

« manique arrêtât les Romains par la sagesse, et « non par le glaive [1]. Faire la guerre contre des « prêtres, peuple sans courage et sans force, c'est « la faire contre des femmes et des enfants. »

Charles-Quint ne résista pas aux sollicitations du nonce. Sa dévotion belge et espagnole avait été développée par son précepteur, Adrien, qui occupa plus tard le trône pontifical. Le pape lui avait adressé un bref pour le supplier de donner force légale à sa bulle par un édit impérial. « C'est « en vain, lui disait-il, que Dieu vous aurait re- « vêtu du glaive de la puissance suprême, si vous « ne vous en servez, soit contre les infidèles, soit « contre les hérétiques, qui sont bien pires qu'eux. » Un jour donc, au commencement de février, au moment où tout s'apprêtait dans Worms pour un brillant tournoi, et où la tente de l'Empereur était déjà dressée, les princes qui se préparaient à assister à la fête furent invités à se rendre au palais impérial. Là, après leur avoir lu la bulle du pape, on leur présenta un édit sévère, qui ordonnait son exécution. « Si vous savez quelque « chose de mieux, ajoutait l'Empereur, suivant la « coutume, je suis prêt à vous entendre. »

Alors commencèrent en Diète des débats animés. « Le moine, écrivait un député d'une ville libre « d'Allemagne, nous donne beaucoup à faire. Les « uns voudraient le mettre en croix, et je pense « qu'il n'y échappera pas; seulement il est à crain- « dre qu'il ressuscite le troisième jour. » L'Empe-

[1] Non ferro, sed consiliis et edictis. (L. Epp. I, p. 563.)

reur avait cru qu'il pourrait publier son édit sans opposition de la part des états; mais il n'en fut pas ainsi. Les esprits n'y étaient point préparés. Il fallait gagner la Diète. « Convainquez cette assemblée, » dit le jeune monarque au nonce. C'était tout ce que désirait Aléandre; on lui promit qu'il serait admis en Diète le 13 février.

III.

Le nonce se prépara à cette audience solennelle. L'œuvre était importante; mais Aléandre en était digne. Ambassadeur du souverain pontife, et entouré de tout l'éclat de sa charge, il était aussi l'un des hommes les plus éloquents de son siècle. Les amis de la Réformation n'attendaient pas sans crainte cette séance. L'Électeur, prétextant une indisposition, s'abstint d'y assister; mais il donna à quelques-uns de ses conseillers l'ordre de s'y rendre et de recueillir le discours du nonce.

Le jour arrivé, Aléandre s'achemina vers l'assemblée des princes. Les esprits étaient échauffés : plusieurs se rappelaient Anne ou Caïphe se rendant au prétoire pour demander la mort de *cet homme qui séduisait la nation*[1]. Au moment où le nonce allait franchir le seuil de la porte, l'huissier de la Diète, dit Pallavicini, s'approchant de lui vivement, lui mit les poings sur la poitrine et le repoussa[2]. « Il était luthérien dans l'âme, » ajoute

[1] Saint Luc, XXIII, 2.

[2] ... Pugnis ejus pectori admotis repulerit. (Pallavicini, I, p. 112.)

l'historien romain. Si cette histoire est vraie, elle montre sans doute une étrange passion; mais en même temps elle donne la mesure de la puissance avec laquelle la parole de Luther avait ému jusqu'à ceux-là même qui gardaient la porte du conseil de l'Empire. Le superbe Aléandre, se redressant avec dignité, poursuivit son chemin et entra dans la salle. Jamais Rome n'avait été appelée à faire son apologie devant une si auguste assemblée. Le nonce plaça devant soi les pièces de conviction qu'il avait jugées nécessaires, les livres de Luther et les bulles des papes; puis la Diète ayant fait silence, il dit:

« Très-auguste Empereur, très-puissants princes, « très-excellents députés! je viens soutenir devant « vous une cause pour laquelle je sens brûler en « mon cœur la plus véhémente affection. Il s'agit « de retenir sur la tête de mon maître cette tiare « que tous adorent; il s'agit de maintenir ce trône « papal pour lequel je serais prêt à livrer mon « corps aux flammes si le monstre qui a enfanté « l'hérésie naissante que je viens combattre pou- « vait, consumé par le même bûcher, mêler ses « cendres aux miennes [1].

[1] Dummodo mecum una monstrum nascentis hæresis arderet. (Pallavicini, I, p. 97.) Seckendorff et après lui plusieurs historiens protestants ont avancé que Pallavicini avait composé lui-même le discours qu'il met dans la bouche d'Aléandre. Il est vrai que l'historien cardinal annonce lui avoir donné la forme sous laquelle il le présente; mais il indique les sources où il l'a puisé, en particulier les lettres d'Aléandre déposées dans les archives du Vatican (Acta Wormatiæ, fol.

« Non! tout le dissentiment entre Luther et Rome « ne roule pas sur les intérêts du pape. J'ai devant « moi les livres de Luther, et il suffit d'avoir des « yeux au front pour reconnaître que ce sont les « saintes doctrines de l'Église qu'il attaque. Il en- « seigne que ceux-là seuls communient dignement « dont les consciences sont remplies de tristesse et « de confusion sur leurs péchés, et que le baptême « ne justifie personne si l'on n'a la foi en la pro- « messe dont le baptême est le gage[1]. Il nie la né- « cessité de nos œuvres pour obtenir la gloire « céleste. Il nie que nous ayons la liberté et la puis- « sance d'observer la loi naturelle et divine. Il af- « firme que nous péchons nécessairement dans « toutes nos actions. Est-il jamais sorti de l'arsenal « de l'enfer des traits plus propres à rompre le « frein de la pudeur? . . . Il prêche l'abolition des « vœux religieux. Peut-on imaginer une impiété « plus sacrilége?... Quelle désolation ne verra-t-on « pas dans le monde quand ceux qui devaient être « le levain des peuples jetteront leurs vêtements « sacrés, abandonneront les temples qu'ils fai- « saient retentir de leurs saints cantiques, et se « plongeront dans l'adultère, l'inceste et la dissi- « pation!...

« Énumérerai-je tous les crimes de ce moine au- « dacieux? Il pèche contre les morts, car il nie le

66 et 99); je crois donc qu'il y aurait de la partialité à le rejeter en entier. Je rapporte quelques traits de ce discours d'après les sources protestantes et romaines.

[1] Baptismum neminem justificare, sed fidem in verbum promissionis, cui additur baptismus. (Cochlœus, Act. Luth. 28.)

« purgatoire ; il pèche contre le ciel, car il dit qu'il « ne croirait pas même un ange des cieux ; il pèche « contre l'Église, car il prétend que tous les chré- « tiens sont prêtres ; il pèche contre les saints, car « il méprise leurs écrits vénérables; il pèche contre « les conciles, car il nomme celui de Constance « une assemblée de démons ; il pèche contre le « monde, car il défend de punir de mort quicon- « que n'a pas commis un péché mortel[1]. Quelques- « uns disent qu'il est un homme pieux. . . . Je ne « veux pas attaquer sa vie, mais seulement rap- « peler à cette assemblée que le diable trompe les « peuples sous les apparences de la vérité. »

Aléandre, ayant parlé du purgatoire, condamné par le concile de Florence, déposa aux pieds de l'Empereur la bulle du pape sur ce concile. L'archevêque de Mayence la releva, et la remit aux archevêques de Cologne et de Trèves, qui la reçurent avec gravité, et la firent passer aux autres princes. Puis, le nonce, ayant ainsi accusé Luther, en vint à son second point, qui était de justifier Rome.

« A Rome, dit Luther, on promet une chose de « la bouche, et l'on fait le contraire de la main. Si « ce fait est vrai, ne faut-il pas en tirer une con- « séquence tout opposée? Si les ministres d'une « religion vivent conformément à ces préceptes, « c'est une marque qu'elle est fausse. Telle fut la « religion des anciens Romains.... ; telle est celle « de Mahomet, et celle de Luther lui-même ; mais

[1] Weil er verbiete jemand mit Todes Strafe zu belegen, der nicht eine Todtsünde begangen. (Seckendorff, p. 333.)

« telle n'est pas la religion que les pontifes de Rome « nous enseignent. Oui, la doctrine qu'ils profes- « sent les condamne tous, comme ayant commis « des fautes : plusieurs comme coupables, et même « quelques-uns (je le dis ingénument) comme cri- « minels [1]..... Cette doctrine livre leurs actions au « blâme des hommes pendant leur vie, à l'infamie « de l'histoire après leur mort [2]. Or, quel plaisir, « quelle utilité, je le demande, eussent trouvée « les pontifes à inventer une telle religion ?

« L'Église, dira-t-on, n'était point aux premiers « siècles gouvernée par les pontifes romains. — « Qu'en conclura-t-on? Avec de tels arguments on « pourrait persuader aux hommes de se nourrir « de glands et aux princesses de laver elles-mêmes « leur linge. »

Mais c'était à son adversaire, au Réformateur, qu'en voulait surtout le nonce. Plein d'indignation contre ceux qui disaient qu'il devait être entendu : « Luther, s'écria-t-il, ne se laissera instruire par « personne. Déjà le pape l'avait cité à Rome, et « il ne s'y est point rendu. Alors le pape l'a cité à « Augsbourg devant son légat, et il n'a paru qu'a- « vec un sauf-conduit de l'Empereur, c'est-à-dire « après qu'on eut lié les bras du légat, et qu'on « ne lui eut laissé de libre que la langue [3].... Ah!

[1]... Multos ut quadantenus reos, nonnullos (dicam ingenue) ut scelestos. (Cardinal Pallavicini, I, p. 101.)

[2] Linguarum vituperationi dum vivunt, historiarum infamiæ post mortem. (Ibid.)

[3] Quod idem erat, ac revinctis legati brachiis, et lingua solum soluta. (Ibid., p. 109.)

« dit Aléandre en se tournant vers Charles-Quint, « je supplie Votre Majesté Impériale de ne pas « faire une chose qui tournerait à son opprobre! « Qu'elle ne se mêle pas dans une affaire où les « laïques n'ont rien à voir. Faites votre œuvre. « Que la doctrine de Luther soit interdite par vous « dans tout l'Empire; que ses écrits soient partout « brûlés. Ne craignez point. Il y a dans les erreurs « de Luther de quoi faire brûler cent mille héré- « tiques[1]. . . . Et qui avons-nous à craindre?.... « Cette populace?... Elle se montre terrible avant « la bataille par son insolence, mais méprisable « dans le combat par sa lâcheté. Les princes étran- « gers?... Mais le roi de France a défendu l'entrée « de son royaume à la doctrine de Luther; le roi d'An- « gleterre lui prépare un coup de sa royale main. « Ce que pensent la Hongrie, l'Italie, l'Espagne, « vous le savez; et il n'est aucun de vos voisins, « quelle que soit sa haine contre vous, qui vous « souhaite un mal tel que cette hérésie. Car si la « maison de notre ennemi est proche de la nôtre, « nous pouvons lui désirer la fièvre, mais non la « peste..... Que sont tous ces luthériens? un ra- « mas de grammairiens insolents, de prêtres cor- « rompus, de moines déréglés, d'avocats ignorants, « de nobles dégradés, et de gens du commun éga- « rés et pervertis. Combien le parti catholique « n'est-il pas plus nombreux, plus habile, plus puis- « sant! Un décret unanime de cette illustre assem-

[1] .... Dass 100,000 Ketzer ihrenthalben verbrannt werden. (Seckend., p. 332.)

« blée éclairera les simples, avertira les imprudents, « décidera ceux qui hésitent, affermira les faibles... « Mais si la cognée n'est pas mise à la racine de cette « plante vénéneuse, si le coup de mort ne lui est « pas porté, alors..... je la vois couvrir de ses ra- « meaux l'héritage de Jésus-Christ, changer la vi- « gne du Seigneur en une horrible forêt, transfor- « mer le royaume de Dieu en une tanière de bêtes « sauvages, et mettre l'Allemagne en cet affreux état « de barbarie et de désolation auquel l'Asie a été « réduite par la superstition de Mahomet. »

Le nonce se tut. Il avait parlé durant trois heures. L'entraînement de son éloquence avait ému l'assemblée. Les princes, ébranlés, effrayés, dit Cochleus, se regardaient les uns les autres, et bientôt des murmures se firent entendre de divers côtés contre Luther et ses partisans[1]. Si le puissant Luther eût été présent, s'il eût pu répondre à ce discours, si, profitant des aveux qu'avait arrachés à l'orateur romain le souvenir de son ancien maître, l'infâme Borgia, il eût montré que ces arguments, destinés à défendre Rome, étaient sa condamnation même, s'il eût fait voir que la doctrine qui mettait en évidence son iniquité n'était pas inventée par lui, comme le disait l'orateur, mais était cette religion que Christ avait donnée au monde, et que la Réformation rétablissait en son éclat primitif, s'il eût présenté un ta-

[1] Vehementer exterriti atque commoti, alter alterum intuebantur, atque in Lutherum ejusque fautores murmurare cœperunt. (Cochlœus, p. 28.)

bleau exact et animé des erreurs, des abus de la papauté, et fait voir comment elle faisait de la religion de Jésus-Christ un moyen d'élévation et de rapine, l'effet de la harangue du nonce eût au moment même été nul; mais personne ne se leva pour parler. L'assemblée resta sous l'impression de ce discours, et, émue, entraînée, elle se montra prête à arracher avec violence du sol de l'Empire l'hérésie de Luther[1].

Néanmoins, cette victoire n'était qu'apparente. Il était dans la volonté de Dieu que Rome eût l'occasion de déployer ses raisons et ses forces. Le plus grand de ses orateurs avait parlé dans l'assemblée des princes; il avait dit ce que Rome avait à dire. Mais c'était précisément ce dernier effort de la papauté qui, pour plusieurs de ceux qui l'entendaient, devait devenir le signe de sa défaite. S'il faut confesser hautement la vérité pour qu'elle triomphe, pour que l'erreur périsse, il n'y a aussi qu'à la publier sans réserve. Ni l'une ni l'autre, pour accomplir sa course, ne doit être cachée. La lumière juge de toutes choses.

IV.

Peu de jours suffirent pour dissiper ces premières impressions, comme cela arrive toujours quand un orateur couvre de paroles sonores le vide de ses arguments.

[1] Lutheranam hæresim esse funditus evellendam. (Pallavicini, I, p. 101. Vie de Léon X par Roscoe, IV, p. 30.)

Le plus grand nombre des princes étaient prêts à sacrifier Luther; mais nul ne voulait immoler les droits de l'Empire et les griefs de la nation germanique. On voulait bien livrer le moine insolent qui avait osé parler si haut; mais on prétendait faire sentir d'autant plus au pape la justice d'une réforme, quand c'était la bouche des chefs de la nation qui la réclamait. Aussi fut-ce le plus grand ennemi personnel de Luther, le duc George de Saxe, qui parla avec le plus d'énergie contre les empiétements de Rome. Le petit-fils de Podiebrad, roi de Bohême, repoussé par les doctrines de la grâce qu'annonçait le Réformateur, n'avait pas encore perdu l'espérance de voir s'opérer une réforme morale et ecclésiastique. Ce qui l'irritait si fort contre le moine de Wittemberg, c'était qu'avec ses doctrines méprisées il gâtait toute l'affaire. Mais maintenant, voyant le nonce affecter de confondre Luther et la réforme de l'Église dans une même condamnation, George se leva tout à coup dans l'assemblée des princes, au grand étonnement de ceux qui connaissaient sa haine contre le Réformateur. La Diète, dit-il, ne doit point oublier « ses griefs contre la cour de Rome. Que d'abus se « sont glissés dans nos États! Les annates que « l'Empereur accorda librement pour le bien de la « chrétienté, maintenant exigées comme une dette; « les courtisans romains inventant chaque jour de « nouvelles ordonnances, pour accaparer, pour « vendre, pour amodier à d'autres les bénéfices « ecclésiastiques; une multitude de transgressions « permises; les transgresseurs riches indignement

« tolérés, tandis que ceux qui n'ont rien pour se « racheter sont impitoyablement punis; les papes « ne cessant de donner aux gens de leur palais « des expectatives et des réserves, au détriment « de ceux auxquels les bénéfices appartiennent; « les commendes des abbayes et des couvents de « Rome remises aux cardinaux, aux évêques, aux « prélats qui s'en approprient les revenus; en « sorte que l'on ne trouve plus de religieux dans « des couvents qui devraient en avoir vingt ou « trente; les stations se multipliant à l'infini, et « des boutiques d'indulgences établies dans toutes « les rues et sur toutes les places de nos cités, « les boutiques de Saint-Antoine, celles du Saint-« Esprit, celles de Saint-Hubert, celles de Saint-« Corneille, celle de Saint-Vincent, et bien d'au-« tre encore; des sociétés achetant à Rome le droit « de tenir de tels marchés, puis achetant de leur « évêque le droit d'étaler leur marchandise, et pour « avoir tant d'argent, pressant, vidant la bourse « des pauvres; l'indulgence, qui ne doit être ac-« cordée que pour le salut des âmes, et que l'on « ne doit mériter que par des prières, des jeûnes, « des œuvres de charité, se vendant à prix; les « officials des évêques accablant les petits de pé-« nitences, pour des blasphèmes, des adultères, « des débauches, des violations de tel ou tel jour « de fête, mais n'adressant pas même une répri-« mande aux ecclésiastiques qui se rendent cou-« pables de tels crimes; des peines imposées au « pénitent, et combinées de manière à ce qu'il « retombe bientôt dans la même faute et donne

« d'autant plus d'argent[1] :... voilà quelques-uns de « ces abus qui crient contre Rome. On a mis de « côté toute honte, et l'on ne s'applique plus qu'à « une seule chose..... de l'argent! encore de l'ar- « gent!... en sorte que les prédicateurs qui devraient « enseigner la vérité, ne débitent plus que des « mensonges, et que non-seulement on les tolère, « mais on les récompense, parce que plus ils men- « tent plus ils gagnent. C'est de ce puits fangeux « que proviennent tant d'eaux corrompues. La dé- « bauche donne la main à l'avarice. Les officials « font venir chez eux des femmes sous divers pré- « textes, et s'efforcent de les séduire, tantôt par « des menaces, tantôt par des présents; ou s'ils ne « le peuvent, ils les perdent dans leur réputation[2]. « Ah! c'est le scandale que le clergé donne qui « précipite tant de pauvres âmes dans une con- « damnation éternelle. Il faut opérer une réforme « universelle. Il faut réunir un concile général « pour accomplir cette réforme. C'est pourquoi, « très-excellents Princes et Seigneurs, je vous sup- « plie avec soumission de vous en occuper en « toute diligence. » Le duc George remit la liste des griefs qu'il avait énumérés. Ce fut quelques jours après le discours d'Aléandre. Cet écrit important nous a été conservé dans les archives de Weimar.

[1] Sondern dass er es bald wieder begehe und mehr Geld erlegen müsse. (Archives de Weimar, Seckend., p. 328.)

[2] Dass sie Weibesbilder unter mancherley Schein beschicken, selbige sodann mit Drohungen und Geschenken zu fällen suchen, oder in einen bösen Verdacht bringen. (Weimar Arch., Seck., p. 330.)

Luther n'avait pas parlé avec plus de force contre les abus de Rome ; mais il avait fait quelque chose de plus. Le duc signalait le mal ; Luther avec le mal en avait signalé et la cause et le remède. Il avait montré que le pécheur reçoit l'indulgence véritable, celle qui vient de Dieu, uniquement par la foi à la grâce et au mérite de Jésus-Christ ; et cette simple mais puissante doctrine avait renversé tous les lieux de marché établis par les prêtres. « Comment devenir pieux ? demandait-il un « jour. Un cordelier répondra : Revêtez un capu- « chon gris, et ceignez-vous d'une corde. Un Ro- « main répliquera : Entendez la messe et jeûnez. « Mais un chrétien dira : La foi en Christ seule « justifie et sauve. Avant les œuvres nous devons « avoir la vie éternelle. Mais quand nous sommes « nés de nouveau et faits enfants de Dieu par la « parole de la grâce, alors nous faisons de bonnes « œuvres [1]. »

Le discours du duc était celui d'un prince séculier ; le discours de Luther était celui d'un réformateur. Le grand mal de l'Église était de s'être jetée tout entière au dehors, d'avoir fait de toutes ses œuvres et de toutes ses grâces des choses extérieures et matérielles. Les indulgences avaient été le point extrême de cette marche, et ce qu'il y a de plus spirituel dans le christianisme, le pardon, s'était acheté dans des boutiques, comme le manger et le boire. La grande œuvre de Luther consista précisément en ce qu'il se servit de ce

[1] L. Opp. (W.) XXII, 748, 752.

point extrême de la dégénération de la chrétienté pour reconduire l'homme et l'Église à la source primitive de la vie et rétablir dans le sanctuaire du cœur le règne du Saint-Esprit. Le remède sortit ici, comme cela arrive souvent, du mal même, et les deux extrêmes se touchèrent. Dès lors l'Église, qui pendant tant de siècles s'était développée au dehors en cérémonies, en observances et en pratiques humaines, recommença à se développer au dedans en foi, en espérance et en charité.

Le discours du duc fit d'autant plus d'effet que son opposition à Luther était plus connue. D'autres membres de la Diète firent valoir des griefs différents. Les princes ecclésiastiques eux-mêmes appuyèrent ces plaintes [1]. « Nous avons un pontife « qui n'aime que la chasse et les plaisirs, disaient-« ils ; les bénéfices de la nation germanique se « donnent à Rome à des bombardiers, à des fau-« conniers, à des chambrelans, à des âniers, à des « garçons d'écurie, à des gardes du corps, et à « d'autres gens de cette espèce, ignorants, inha-« biles et étrangers à l'Allemagne [2]. »

La Diète nomma une commission chargée de recueillir tous les griefs ; elle en trouva cent un. Une députation, composée de princes séculiers et ecclésiastiques, en présenta le relevé à l'Empereur, le conjurant d'y faire droit, comme il s'y était engagé dans sa capitulation. « Que d'âmes chré-

[1] Seckend. Vorrede von Frick.

[2] Büchsenmeistern, Falknern, Pfistern, Eseltreibern, Stallknechten, Trabanten..... (Kapp's Nachlese nützl. Ref. Urkunden, III, p. 262.)

« tiennes perdues! dirent-ils à Charles-Quint; que « de déprédations, que de concussions, à cause « des scandales dont s'entoure le chef spirituel de « la chrétienté! Il faut prévenir la ruine et le « déshonneur de notre peuple. C'est pourquoi tous « ensemble nous vous supplions très-humblement, « mais de la manière la plus pressante, d'ordon- « ner une réformation générale, de l'entreprendre « et de l'accomplir[1]. » Il y avait alors dans la société chrétienne un pouvoir inconnu qui travaillait les princes et les peuples, une sagesse d'en haut qui entraînait les adversaires mêmes de la Réforme, et qui préparait l'émancipation dont l'heure avait enfin sonné.

Charles ne pouvait être insensible à ces représentations de l'Empire. Ni le nonce ni lui ne s'y étaient attendus. Son confesseur lui avait même dénoncé les vengeances du ciel s'il ne réformait pas l'Église. L'Empereur retira aussitôt l'édit qui ordonnait de livrer aux flammes les écrits de Luther dans tout l'Empire, et y substitua un ordre provisoire de remettre ces livres aux magistrats.

Cela ne satisfit point l'assemblée; elle voulait que le Réformateur comparût. Il est injuste, disaient ses amis, de condamner Luther sans l'avoir entendu, et sans savoir par lui-même s'il est l'auteur des livres que l'on veut brûler. — Sa doctrine, disaient ses adversaires, s'est tellement emparée des cœurs, qu'il est impossible d'en arrêter les

[1] Dass eine Besserung und gemeine Reformation geschehe. (Kapp's Nachlese nützl. Ref. Urkunden, III, p. 275.)

progrès, si nous ne l'entendons pas lui-même. On ne disputera point avec lui ; et s'il avoue ses écrits et refuse de les rétracter, alors, électeurs, princes, États du Saint-Empire, tous ensemble, fidèles à la foi de nos ancêtres, nous aiderons Votre Majesté de toutes nos forces dans l'exécution de ses décrets [1].

Aléandre, alarmé, redoutant tout de l'intrépidité de Luther et de l'ignorance des princes, se mit aussitôt à l'œuvre pour empêcher la comparution du Réformateur. Il allait des ministres de Charles aux princes les mieux disposés en faveur du pape, et de ces princes à l'Empereur lui-même [2]. « Il n'est pas permis, disait-il, de mettre en question ce que le Souverain Pontife a arrêté. On ne « disputera pas avec Luther, dites-vous ; mais, « poursuivait-il, la puissance de cet homme audacieux, le feu de ses regards, l'éloquence de « ses paroles, l'esprit mystérieux qui l'anime, ne « suffiront-ils pas pour exciter quelque sédition [3] ? « Déjà plusieurs le vénèrent comme un saint, et « l'on trouve partout son image entourée d'une « auréole de gloire, comme la tête des bienheureux... Si l'on veut le citer à comparaître, que « du moins on ne le mette pas sous la protection « de la foi publique [4] ! » Ces dernières paroles

[1] L. Opp. (L.) XVII, p. 567.

[2] Quam ob rem sedulo contestatus est apud Cæsaris administros.... (Pallavicini, I, p. 113.)

[3] Lingua promptus, ardore vultus, et oris spiritu ad concitandam seditionem.... (Ibid.)

[4] Haud certe fidem publicam illi præbendam.... (Ibid.)

« devaient effrayer Luther ou préparer sa ruine.

Le nonce trouva un accès facile auprès des grands d'Espagne. En Espagne, comme en Allemagne, l'opposition aux inquisiteurs dominicains était nationale. Le joug de l'inquisition, qui avait été pour un temps écarté, venait d'être rétabli par Charles. Un parti nombreux sympathisait dans la Péninsule avec Luther; mais il n'en était pas ainsi des grands, qui retrouvaient près du Rhin ce qu'ils haïssaient au delà des Pyrénées. Enflammés du plus ardent fanatisme, ils étaient impatients d'anéantir la nouvelle hérésie. Frédéric, duc d'Albe, était surtout transporté de rage chaque fois qu'il était question de la réforme[1]. Il eût voulu marcher dans le sang de tous ses sectateurs. Luther n'était pas encore appelé à comparaître, que déjà son nom seul agitait tous les seigneurs de la chrétienté réunis alors dans Worms.

L'homme qui remuait ainsi les puissances de la terre semblait seul en paix. Les nouvelles de Worms étaient alarmantes. Les amis de Luther eux-mêmes étaient effrayés. « Il ne nous reste « rien que vos vœux et vos prières, écrivait Mé-« lanchton à Spalatin. Oh! si Dieu daignait rache-« ter au prix de notre sang le salut du peuple « chrétien[2]. » Mais Luther, étranger à la crainte, s'enfermant dans sa paisible cellule, y méditait,

[1] Albæ dux videbatur aliquando furentibus modis agitari... (Pallavicini, I, p. 362.)

[2] Utinam Deus redimat nostro sanguine salutem Christiani populi. (Corp. Ref. I, p. 362.)

en se les appliquant, ces paroles où Marie, mère de Jésus, s'écrie : *Mon âme magnifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu, mon Sauveur. Le Puissant m'a fait de grandes choses, et son nom est saint. Il a puissamment opéré par son bras. Il a renversé de dessus leurs trônes les puissants, et il a élevé les petits*[1]. Voici quelques-unes des pensées qui se pressaient dans le cœur de Luther : « Le PUISSANT... dit Marie. Oh! c'est une grande « hardiesse de la part d'une jeune fille! D'un seul « mot elle frappe de langueur tous les forts, de « faiblesse tous les puissants, de folie tous les « sages, d'opprobre tous ceux dont le nom est « glorieux sur la terre, et elle dépose aux pieds « de Dieu seul toute force, toute puissance, toute « sagesse et toute gloire[2]. — *Son bras*, continue- « t-elle, et elle appelle ainsi ce pouvoir par lequel « il agit de lui-même, et sans le secours des créa- « tures : pouvoir mystérieux! . . . qui s'exerce en « secret et dans le silence, jusqu'à ce qu'il ait ac- « compli ce qu'il s'était proposé. La destruction « est là, sans que personne l'ait vue venir. Le « relèvement est là, sans que personne s'en soit « douté. Il laisse ses enfants dans l'oppression et « la faiblesse, en sorte que chacun se dit : Ils « sont perdus!... Mais c'est alors même qu'il est le « plus fort; car c'est quand la force des hommes « finit, que la force de Dieu commence. Seule-

[1] Év. selon saint Luc, chap. Ier, vers. 46 à 55.

[2] *Magnificat*. L. Opp. Wittemberg. Deutsch. Ausg. III, p. 11, etc.

« ment, que la foi s'attende à lui... Et, d'autre « part, Dieu permet à ses adversaires de s'élever « dans leur grandeur et leur puissance. Il leur « retire le secours de sa force, et les laisse s'enfler « de la leur propre[1]. Il les met à vide de sa sa- « gesse éternelle, et les laisse se remplir de leur « sagesse d'un jour. Et tandis qu'ils se lèvent dans « l'éclat de leur pouvoir le bras de Dieu s'est « éloigné, et leur œuvre... s'évanouit comme une « bulle de savon qui éclate dans les airs. »

C'est le 10 mars, au moment où son nom remplissait de crainte la ville impériale, que Luther termina cette exposition du *Magnificat*.

On ne le laissa pas tranquille dans sa retraite. Spalatin, se conformant aux ordres de l'Électeur, lui envoya la note des articles dont on voulait lui demander la rétractation. Une rétractation après le refus d'Augsbourg!... « Ne craignez point, écrit- « il à Spalatin, que je rétracte une seule syllabe, « puisque leur unique argument est de prétendre « que mes écrits sont opposés aux rites de ce « qu'ils appellent l'Église. Si l'Empereur Charles « m'appelle seulement pour que je me rétracte, « je lui répondrai que je resterai ici; et ce sera « comme si j'eusse été à Worms et que j'en fusse « revenu. Mais si, au contraire, l'Empereur veut « m'appeler pour me mettre à mort, comme un « ennemi de l'Empire, je suis prêt à me rendre à

[1] Er zieht seine Krafft heraus und læsst sie von eigener Krafft sich aufblasen. (L. Opp. Wittemb. Deutsh. Ausg. III, p. 11, etc.)

« son appel[1]; car, avec le secours de Christ, je « n'abandonnerai pas la parole sur le champ de « bataille. Je le sais, ces hommes sanguinaires ne « prendront aucun repos qu'ils ne m'aient ôté la « vie. Oh! si seulement il n'y avait que les papistes « qui se rendissent coupables de mon sang! »

V.

Enfin, l'Empereur se décida. La comparution de Luther devant la Diète parut seule propre à terminer de quelque manière cette affaire, qui occupait tout l'Empire. Charles-Quint résolut de le faire citer, mais sans lui donner le sauf-conduit. Ici recommençait pour Frédéric le rôle de protecteur. Le danger qui menaçait le Réformateur n'échappait à personne. Les amis de Luther, dit Cochleus, craignaient qu'on ne le livrât au pape, ou que l'Empereur lui-même ne le fît périr, comme indigne, à cause de son hérésie obstinée, qu'on lui tînt aucune promesse[2]. Il y eut à cet égard entre les princes un débat long et difficile[3]. Frappés, enfin, de la vaste agitation qui remuait alors les peuples dans presque toute l'Allemagne, craignant qu'il n'éclatât sur le passage de Luther

[1] Si ad me occidendum deinceps vocare velit. . . . offeram me venturum. (L. Epp. I, p. 574.)

[2] Tanquam perfido hæretico nulla sit servanda fides. (Cochlœus, p. 28.)

[3] Longa consultatio difficilisque disceptatio. (Ibid.)

quelque tumulte soudain ou quelque dangereuse sédition[1] (sans doute en faveur du Réformateur lui-même), les princes jugèrent plus sage de tranquilliser les esprits à son sujet; et non-seulement l'Empereur, mais encore l'électeur de Saxe, le duc George et le landgrave de Hesse, par les États desquels il devait passer, lui donnèrent chacun un sauf-conduit.

Le 6 mars 1521 Charles-Quint signa la sommation suivante, adressée à Luther :

« Charles, par la grâce de Dieu élu Empereur « romain, toujours auguste, etc., etc.

« Honorable, cher et pieux, Nous et les États « du Saint-Empire ici assemblés, ayant résolu de « faire une enquête touchant la doctrine et les li- « vres que tu as publiés depuis quelque temps, « nous t'avons donné pour venir ici et retourner « en lieu de sûreté, notre sauf-conduit et celui « de l'Empire, que nous t'envoyons ci-joint. Notre « sincère désir est que tu te prépares aussitôt à « ce voyage, afin que dans l'espace des vingt et « un jours fixés dans notre sauf-conduit tu te « trouves certainement ici près de nous, et que « tu n'y manques pas. N'appréhende ni injustice « ni violence. Nous voulons maintenir fermement « notre sauf-conduit sus-dit, et nous nous atten- « dons à ce que tu répondes à notre appel. Tu « suivras en cela notre sérieux avis.

« Donné dans notre ville impériale de Worms,

[1] Cum autem grandis ubique per Germaniam fere totam excitata esset. . . . animorum commotio. (Ibid.)

« le sixième jour du mois de mars, l'an du Sei-
« gneur 1521 et le second de notre règne.

« CHARLES. »

« D'après l'ordre de mon Seigneur l'Empereur,
« de propre main,

« ALBERT, cardinal de Mayence, archi-chance-
« lier.

« *Nicolas Zwyl.*

Le sauf-conduit renfermé dans cette lettre portait sur l'adresse : *A l'honorable notre cher et pieux docteur Martin Luther, de l'ordre des augustins.*

Il commençait ainsi :

« Nous CHARLES, cinquième du nom, par la
« grâce de Dieu élu Empereur romain, toujours
« auguste, roi d'Espagne, des Deux-Siciles, de
« Jérusalem, de Hongrie, de Dalmatie, de Croa-
« tie, etc., archiduc d'Autriche, duc de Bourgo-
« gne, comte de Habsbourg, des Flandres et du
« Tyrol, etc., etc. »

Puis, le roi de tant de peuples, faisant savoir qu'il avait cité devant lui un moine augustin nommé Luther, ordonnait à tous les princes, seigneurs, magistrats et autres, de respecter le sauf-conduit qu'il lui donnait, sous peine de la punition de l'Empereur et de l'Empire [1].

Ainsi l'Empereur donnait les titres de « cher,

[1] Lucas Cranach's Stammbuch, etc., herausgegeben v. Chr. v. Mecheln., p. 12.

« d'honorable et de pieux, » à un homme que le chef de l'Église avait frappé d'excommunication. On avait voulu, par la rédaction de ce document, éloigner toute défiance de l'esprit de Luther et de celui de ses amis. Gaspard Sturm fut nommé pour porter ce message au Réformateur, et l'accompagner à Worms. L'Électeur, craignant l'indignation publique, écrivit, le 12 mars, aux magistrats de Wittemberg de pourvoir à la sûreté de cet officier de l'empereur, et de lui donner une garde, si cela était jugé nécessaire. Le héraut partit.

Ainsi s'accomplissaient les desseins de Dieu. Dieu voulait mettre sur une montagne cette lumière qu'il avait allumée dans le monde; et Empereur, rois et princes s'agitaient aussitôt pour exécuter, sans le savoir, son dessein. Il lui en coûte peu pour exalter ce qu'il y a de plus bas. Un acte de sa puissance suffit pour élever l'humble enfant de Mansfeld, d'une cabane obscure jusqu'au palais où les rois s'assemblent. Il n'y a devant lui ni petitesse ni grandeur, et quand il le veut Charles-Quint et Luther se rencontrent.

Mais Luther se rendra-t-il à cette citation? Ses meilleurs amis en doutaient. « Le docteur Martin « est appelé ici, écrivait l'Électeur, le 25 mars, à « son frère; mais je ne sais s'il viendra. Je ne sau- « rais rien augurer de bon. » Trois semaines plus tard, le 16 avril, cet excellent prince, voyant croître le danger, écrivit de nouveau au duc Jean : « Il y a des ordres affichés contre Luther. Les car- « dinaux et les évêques l'attaquent avec beaucoup

« de dureté. Que Dieu tourne tout à bien! Plût « à Dieu que je pusse lui procurer un accueil équi- « table[1]! »

Tandis que ces choses se passaient à Worms et à Wittemberg, la papauté multipliait ses coups. Le 28 mars, qui était le jeudi avant Pâques, Rome retentit d'une excommunication solennelle. C'est la coutume d'y publier à cette époque la terrible bulle *in Cœna Domini*, qui n'est qu'une longue suite d'imprécations. Ce jour-là les abords du temple où devait officier le souverain Pontife étaient occupés de bonne heure par la garde papale, et par une foule de peuple, accourue de toutes les parties de l'Italie pour recevoir la bénédiction du saint-père. Des branches de laurier et de myrte décoraient la place devant la basilique; des cierges brûlaient sur le balcon du temple, et l'ostensoir y était élevé. Tout à coup les cloches font retentir l'air de sons solennels; le pape, revêtu de ses ornements pontificaux, paraît sur le balcon, porté sur un fauteuil; le peuple tombe à genoux; les têtes se découvrent; les drapeaux s'inclinent, les armes sont couchées par terre; et il se fait un silence solennel. Quelques instants après le pape étend lentement les mains, les lève vers le ciel, puis les incline lentement vers la terre, en faisant le signe de la croix. Il répète ce mouvement par trois fois. Alors l'air retentit de nouveau du son des cloches, qui annoncent aux

[1] Die Cardinæle und Bischöfe sind ihm hart zuwieder....... (Seckend., p. 365.)

campagnes éloignées la bénédiction du Pontife; des prêtres s'avancent avec impétuosité, tenant des flambeaux allumés; ils les renversent, ils les secouent, ils les lancent avec violence, et comme si c'étaient les flammes de l'enfer; le peuple s'émeut, s'agite; et les paroles de la malédiction tombent du haut du temple[1].

Quand Luther eut connaissance de cette excommunication, il en publia la teneur avec quelques remarques, écrites de ce style mordant qu'il savait si bien prendre. Quoique cette publication n'ait paru que plus tard, nous en rapporterons ici quelques traits. Nous entendrons le grand prêtre de la chrétienté sur le balcon de sa basilique, et le moine de Wittemberg lui répondant du fond de l'Allemagne[2].

Il y a quelque chose de caractéristique dans le contraste de ces deux voix.

LE PAPE.

« Léon, évèque.... »

LUTHER.

« Évèque..... comme un loup est un berger : car l'évèque doit exhorter selon la doctrine du salut, et non vomir des imprécations et des malédictions.... »

[1] Cette cérémonie est décrite dans divers ouvrages, entre autres : Tagebuch einer Reise durch Deutschland und Italien. (Berlin, 1817, IV, p. 94.) Les traits principaux remontent plus loin encore que les temps de Luther.

[2] Voyez, pour la bulle du pape et le commentaire de Luther, « Die Bulla vom Abendfressen.... » (L. Opp. (L.) XVIII, p. 1.)

LE PAPE.

« ... Serviteur de tous les serviteurs de Dieu..... »

LUTHER.

« Le soir, quand nous sommes ivre; mais le matin, nous nous appelons Léon, seigneur de tous les seigneurs. »

LE PAPE.

« Les évêques romains, nos prédécesseurs, ont coutume de se servir à cette fête des armes de la justice.... »

LUTHER.

« Qui, selon toi, sont l'excommunication et l'anathème; mais selon saint Paul, la patience, la douceur et la charité. (2 Cor. VI, vers. 6, 7.) »

LE PAPE.

« Selon le devoir de la charge apostolique, et pour maintenir la pureté de la foi chrétienne.... »

LUTHER.

« C'est-à-dire les possessions temporelles du pape. »

LE PAPE.

« Et son unité, qui consiste dans l'union des membres avec Christ, leur chef... et avec son vicaire.... »

LUTHER.

« Car Christ n'est pas suffisant, il en faut encore un autre. »

LE PAPE.

« Pour garder la sainte communion des fidèles, nous suivons l'antique coutume, et nous excommunions et maudissons de la part du Dieu tout-puissant, le Père.... »

LUTHER.

« Dont il est dit : *Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde.* (Jean, III, 17.) »

LE PAPE.

« .... Et le Fils et le Saint-Esprit, et selon la puissance des apôtres Pierre et Paul.... et la nôtre propre.... »

LUTHER.

« Et moi! dit le loup dévorant, comme si la puissance de Dieu était trop faible sans lui. »

LE PAPE.

« Nous maudissons tous les hérétiques, les garases [1], les patarins, les pauvres de Lyon, les arnoldistes, les spéronistes, les passagens, les wicléfites, les hussites, les fraticelles.... »

LUTHER.

« Car ils ont voulu posséder les saintes Écritures, et ils ont demandé que le pape fût sobre et prêchât la Parole de Dieu. »

LE PAPE.

« .... Et Martin Luther, nouvellement condamné par nous pour une semblable hérésie, ainsi que tous ses adhérents et tous ceux, quels qu'ils soient, qui lui témoignent quelque faveur.... »

LUTHER.

« Je te rends grâces, ô très-gracieux pontife, de ce que tu me condamnes avec tous ces chrétiens! C'est un honneur pour moi que mon nom soit proclamé à Rome au temps de la fête, d'une manière

[1]. Ce nom est altéré; lisez gazares ou cathares.

si glorieuse, et qu'il coure le monde avec les noms de tous ces humbles confesseurs de Jésus-Christ! »

LE PAPE.

« De même, nous excommunions et maudissons tous les pirates et les corsaires..... »

LUTHER.

« Qui donc est le plus grand des pirates et des corsaires, si ce n'est celui qui ravit les âmes, les enchaîne et les met à mort?.... »

LE PAPE.

« ..... Particulièrement ceux qui naviguent sur notre mer.... »

LUTHER.

« NOTRE mer!... Saint Pierre, *notre* prédécesseur, a dit : *Je n'ai ni argent ni or.* (Actes III, 6.) Jésus-Christ a dit : *Les rois des nations les maîtrisent; il n'en doit pas être de même de vous.* (Luc, XXII, 25.) Mais si une voiture chargée de foin doit céder le chemin à un homme ivre, à combien plus forte raison saint Pierre et Jésus-Christ lui-même doivent-ils céder le pas au pape! »

LE PAPE.

« De même, nous excommunions et nous maudissons tous ceux qui falsifient nos bulles et nos lettres apostoliques.... »

LUTHER.

« Mais les Lettres de Dieu, les Écritures de Dieu, tout le monde peut les condamner et les brûler. »

LE PAPE.

« De même, nous excommunions et nous maudissons tous ceux qui arrêtent les vivres que l'on apporte à la cour de Rome.... »

LUTHER.

« Il aboie et il mord, comme le chien à qui l'on veut ôter son os[1]. »

LE PAPE.

« De même, nous condamnons et nous maudissons tous ceux qui retiennent des droits judiciaires, fruits, dîmes, revenus, appartenant au clergé.... »

LUTHER.

« Car Jésus-Christ a dit : *Si quelqu'un veut plaider contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui encore l'habit* (Matth. v, 40), et nous venons d'en donner le commentaire. »

LE PAPE.

« Quels que soient leur élévation, leur dignité, leur ordre, leur puissance, leur rang; fussent-ils même évêques ou rois.... »

LUTHER.

« Car *il y aura parmi vous de faux docteurs qui mépriseront les puissances et parleront mal des dignités*, dit l'Écriture (Jude, 8.) »

LE PAPE.

« De même, nous condamnons et nous maudissons tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, portent atteinte à la ville de Rome, au royaume de Sicile, aux îles de Sardaigne et de Corse, au patrimoine de saint Pierre en Toscane, au duché de Spolète, au margraviat d'Ancône, à la Campagne, aux villes de Ferrare et de Béné-

[1] Gleich wie ein Hund ums Beines willen. (L. Opp. (L.) XVIII, p. 12.)

vent, et à toutes autres villes ou pays appartenant à l'Église de Rome. »

LUTHER.

« O Pierre! pauvre pêcheur! d'où te viennent Rome et tous ces royaumes? Je te salue, Pierre! roi de Sicile!.... et pêcheur à Bethsaïda! »

LE PAPE.

« Nous excommunions et maudissons tous les chanceliers, conseillers, parlements, procureurs, gouverneurs, officials, évêques et autres, qui s'opposent à nos lettres d'exhortation, d'invitation, de défense, de médiation, d'exécution.... »

LUTHER.

« Car le saint-siége ne cherche qu'à vivre dans l'oisiveté, dans la magnificence et dans la débauche, à commander, à tempêter, à tromper, à mentir, à déshonorer, à séduire et à commettre toutes sortes d'actes de malice, en paix et en sûreté....

« .... Seigneur, lève-toi! il n'en est pas comme les papistes le prétendent : tu ne nous as point abandonnés, et tes yeux ne se sont pas détournés de nous! »

Ainsi parlèrent Léon X à Rome et Luther à Wittemberg.

Le Pontife ayant terminé ces condamnations, le parchemin sur lequel elles étaient écrites fut déchiré, et les fragments en furent jetés au peuple. Aussitôt une grande agitation se manifesta dans la foule; chacun se précipitait et s'efforçait de saisir un des morceaux de la terrible bulle. C'étaient là les saintes reliques que la papauté of-

frait à ses fidèles, la veille du grand jour de grâce et d'expiation. Bientôt la multitude se dispersa, et les alentours de la basilique rentrèrent dans le silence accoutumé. Retournons à Wittemberg.

VI.

C'était le 24 mars. Enfin le héraut impérial avait passé les portes de la ville où se trouvait Luther. Gaspard Sturm se présenta chez le docteur, et lui remit la sommation de Charles-Quint. Moment grave et solennel pour le Réformateur! Tous ses amis étaient consternés. Aucun prince, sans excepter Frédéric le Sage, ne s'était encore déclaré pour lui. Les chevaliers, il est vrai, faisaient entendre des menaces; mais le puissant Charles les méprisait. Luther cependant ne fut point troublé. « Les « papistes, dit-il, en voyant l'angoisse de ses amis, « ne désirent pas ma venue à Worms, mais ma con- « damnation et ma mort [1]. N'importe! priez, non « pour moi, mais pour la Parole de Dieu. Mon sang « n'aura point encore perdu sa chaleur, que déjà « des milliers d'hommes dans tout l'univers seront « rendus responsables de l'avoir versé! Le très- « saint adversaire de Christ, le père, le maître, le « généralissime des homicides, insiste pour le ré- « pandre. Amen! Que la volonté de Dieu s'accom- « plisse! Christ me donnera son esprit pour vaincre « ces ministres de l'erreur. Je les méprise pendant

[1] Damnatum et perditum. (L. Epp. I, p. 556.)

« ma vie et j'en triompherai par ma mort [1]. On s'a-
« gite à Worms pour me contraindre à me rétrac-
« ter. Voici quelle sera ma rétractation : J'ai dit
« autrefois que le pape était le vicaire de Christ ;
« maintenant je dis qu'il est l'adversaire du Sei-
« gneur et l'apôtre du diable. » Et quand il apprit que toutes les chaires des franciscains et des dominicains retentissaient d'imprécations et de malédictions contre lui : « Oh ! quelle merveilleuse
« joie j'en éprouve [2] ! » s'écria-t-il. Il savait qu'il avait fait la volonté de Dieu, et que Dieu était avec lui : pourquoi donc ne partirait-il pas avec courage ? Cette pureté de l'intention, cette liberté de la conscience, est une force cachée, mais incalculable, qui ne manque jamais au serviteur de Dieu, et qui le rend plus invincible que ne pourraient le faire toutes les cuirasses et toutes les armées.

Luther vit alors arriver dans Wittemberg un homme qui devait être, comme Mélanchton, l'ami de toute sa vie, et qui était destiné à le consoler au moment de son départ [3]. C'était un prêtre de trente-six ans, nommé Bugenhagen, qui fuyait les rigueurs dont l'évêque de Camin et le prince Bogislas de Poméranie poursuivaient les amis de l'Évangile, ecclésiastiques, bourgeois ou lettrés [4].

[1] . . . Ut hos Satanæ ministros et contemnam vivens et vincam moriens. (L. Epp. I, p. 579.)

[2] . . . . Quod mire quam gaudeam ! (Ibid. p. 567.)

[3] Venit Vittembergam paulo ente iter Lutheri ad comitia Wormatiæ indicta. (Melch. Adam., Vita Bugenhagii, p. 314.)

[4] Sacerdotes, cives et scholasticos in vincula conjecit. (Ibid., p. 313.)

D'une famille sénatoriale, né à Wollin en Poméranie, d'où on l'a appelé communément Pomeranus, Bugenhagen enseignait depuis l'âge de vingt ans à Treptow. Les jeunes gens accouraient pour l'entendre; les nobles et les savants se disputaient sa société; il étudiait assidûment les saintes Lettres, suppliant Dieu de l'instruire[1]. Un jour, c'était vers la fin de décembre 1520, on lui remit, comme il était à souper avec plusieurs amis, le livre de Luther sur la *Captivité de Babylone*. « Depuis que « Christ est mort, dit-il, après l'avoir parcouru, « bien des hérétiques ont infesté l'Église; mais il « n'exista jamais une peste semblable à l'auteur de « ce livre. » Ayant emporté le livre chez lui, l'ayant lu et relu, toute ses pensées changèrent; des vérités toutes nouvelles se présentèrent à son esprit; et étant retourné, quelques jours après, vers ses collègues, il leur dit : « Le monde entier est tombé « dans les plus obscures ténèbres. Cet homme seul « voit la vérité[2]. » Des prêtres, un diacre, l'abbé lui-même, reçurent la pure doctrine du salut, et bientôt, prêchant avec puissance, ils amenèrent leurs auditeurs, dit un historien, des superstitions humaines au mérite, seul puissant, de Jésus-Christ[3]. Alors la persécution éclata. Déjà plusieurs gémissaient dans les prisons. Bugenhagen se déroba à

[1] Precesque adjunxit, quibus divinitus se regi ac doceri petivit. (Melch. Adam., Vita Bugenhagii, p. 312.)

[2] ..... In cimmeriis tenebris versatur : hic vir unus et solus verum videt. (Ibid., p. 313.)

[3] A superstitionibus ad unicum Christi meritum traducere. (Ibid.)

ses ennemis, et arriva à Wittemberg. « Il souffre « pour l'amour de l'Évangile, écrivit aussitôt Mé- « lanchton au chapelain de l'Électeur. Où pouvait- « il s'enfuir, si ce n'est dans notre ἄσυλον, et sous « la garde de notre prince [1]? »

Mais nul ne reçut Bugenhagen avec autant de joie que Luther. Il fut convenu entre eux qu'aussitôt après le départ du Réformateur Bugenhagen commencerait à expliquer les Psaumes. C'est ainsi que la Providence divine amena alors cet homme puissant pour remplacer en partie celui que Wittemberg allait perdre. Placé un an plus tard à la tête de l'Église de cette ville, Bugenhagen la présida durant trente-six ans. Luther le nommait par excellence *le Pasteur*.

Luther devait partir. Ses amis, alarmés, pensaient que si Dieu n'intervenait par un miracle, c'était à la mort qu'il marchait. Mélanchton, éloigné de sa patrie, s'était attaché à Luther avec toute l'affection d'une âme tendre. « Luther, disait-il, me tient lieu « de tous mes amis; il est pour moi plus grand, « plus admirable que je ne puis le dire. Vous savez « combien Alcibiade admirait son Socrate [2]; mais « c'est autrement encore que j'admire Luther, car « c'est en chrétien. » Puis il ajoutait cette parole si belle et si simple : « Chaque fois que je le contem- « ple, je le trouve de nouveau plus grand que lui-

[1] Corp. Refor. I, p. 361.

[2] « Alcibiade fut persuadé que le commerce de Socrate était un secours que les dieux envoyaient pour instruire et pour sauver. » (Plutarque, Vie d'Alcibiade.)

« même[1]. » Mélanchton voulait suivre Luther dans ses dangers. Mais leurs amis communs, et sans doute le docteur lui-même, s'opposèrent à ce désir. Philippe ne devait-il pas remplacer son ami? et si celui-ci ne revenait jamais, qui dirigerait alors l'œuvre de la Réforme? « Ah! plût à Dieu, dit Mé-« lanchton, résigné mais chagrin, qu'il m'eût été « permis de partir avec lui[2]. »

Le véhément Amsdorff déclara aussitôt qu'il accompagnerait le docteur. Son âme forte trouvait plaisir à s'exposer au danger. Sa fierté lui permettait de paraître sans crainte devant une assemblée de rois. L'Électeur avait appelé à Wittemberg, comme professeur de droit, un homme célèbre, d'une grande douceur, fils d'un médecin de Saint-Gall, Jérôme Schurff, qui vivait avec Luther dans une grande intimité. « Il n'a pas encore pu se ré-« soudre, disait Luther, à prononcer la sentence « de mort contre un seul malfaiteur[3]. » Cet homme timide désira néanmoins assister le docteur en qualité de conseil dans ce voyage dangereux. Un jeune étudiant danois, Pierre Suaven, qui logeait chez Mélanchton, célèbre plus tard par ses travaux évangéliques en Poméranie et en Danemark, déclara aussi qu'il accompagnerait son maître. La jeunesse des écoles devait être représentée à côté du champion de la vérité.

L'Allemagne était émue à la pensée des périls

[1] Quem quoties contemplor, se ipso subinde majorem judico (Corp. Ref. I, p. 264.)

[2] Utinam licuisset mihi una proficisci. (Corp. Ref. I, p. 365.)

[3] L. Opp. (W.) XXII, p. 2067, 1819.

qui menaçaient le représentant de son peuple. Elle trouva alors une voix digne d'elle pour exprimer ses craintes. Ulric de Hutten tressaillit à la pensée du coup dont la patrie allait être frappée; il écrivit, le 1er avril, à Charles-Quint lui-même. « Très-excellent Empereur, dit-il, vous « êtes sur le point de nous perdre et vous-même « avec nous. Que se propose-t-on dans cette affaire « de Luther, si ce n'est de détruire notre liberté « et d'abattre votre puissance? Il n'y a pas dans « toute l'étendue de l'Empire un homme juste « qui ne porte à cette affaire l'intérêt le plus vif[1]. « Les prêtres seuls s'élèvent contre Luther, parce « qu'il s'est opposé à leur puissance excessive, à « leur luxe honteux, à leur vie dépravée, et qu'il « a plaidé pour la doctrine de Christ, pour la li- « berté de la patrie et pour la sainteté des mœurs.

« O Empereur! éloignez de votre présence ces « orateurs de Rome, ces évêques, ces cardinaux, « qui veulent empêcher toute réforme. N'avez-vous « pas remarqué la tristesse du peuple en vous « voyant, à votre arrivée, vous approcher du Rhin, « entouré de ces gens à chapeau rouge..... d'un « troupeau de prêtres, et non d'une cohorte de « vaillants guerriers?...

« Ne livrez pas votre majesté souveraine à ceux « qui veulent la fouler aux pieds! Ayez pitié de « nous! N'entraînez pas dans votre ruine la na- « tion tout entière!.... Conduisez-nous au milieu

[1] Neque enim quam lata est Germania, ulli boni sunt. . . . (L. Opp. lat. II, p. 182, verso.)

« des plus grands périls, sous les glaives des sol-« dats, sous les bouches de feu[1]; que toutes les « nations conspirent contre nous; que toutes les « armées nous assaillent, en sorte que nous puis-« sions montrer ouvertement notre valeur, plutôt « que d'être ainsi vaincus et asservis obscurément « et en cachette, comme des femmes, sans armes « et sans combats.... Ah! nous espérions que ce « serait vous qui nous délivreriez du joug des « Romains, et qui renverseriez la tyrannie ponti-« ficale. Dieu fasse que l'avenir vaille mieux que ces « commencements!

« L'Allemagne tout entière tombe à vos genoux[2]; « elle vous supplie avec larmes; elle implore votre « secours, votre compassion, votre fidélité; et par « la sainte mémoire de ces Germains qui, lorsque « le monde entier était soumis à Rome, ne baissè-« rent point la tête devant cette ville superbe, elle « vous conjure de la sauver, de la rendre à elle-« même, de la délivrer de l'esclavage, et de la « venger de ses tyrans!.... »

Ainsi parlait à Charles-Quint la nation allemande, par l'organe du chevalier. L'Empereur n'y fit pas attention, et jeta probablement avec dédain cette épître à l'un de ses secrétaires. Il était Flamand, et non Germain. Sa puissance personnelle, et non la liberté et la gloire de l'Empire, était l'objet de tous ses désirs.

[1] Duc nos in manifestum potius periculum, duc in ferrum, duc in ignes.... (L. Opp. lat. II, p. 183.)

[2] Omnem nunc Germaniam quasi ad genua provolutam tibi.... (Ibid., p. 184.)

VII.

Le 2 avril était arrivé : Luther devait prendre congé de ses amis. Après avoir annoncé à Lange, par un billet, qu'il passerait le jeudi ou le vendredi suivant à Erfurt [1], il dit adieu à ses collègues. Se tournant vers Mélanchton : « Si je ne « reviens pas, lui dit-il d'un voix émue, et que « mes ennemis me mettent à mort, ô mon frère ! « ne cesse pas d'enseigner, et demeure ferme dans « la vérité. Travaille à ma place, puisque je ne « pourrai plus travailler moi-même. Si tu vis, peu « importe que je périsse. » Puis, remettant son âme entre les mains de celui qui est fidèle, Luther monta dans son char, et quitta Wittemberg. Le conseil de la ville lui avait fourni une voiture modeste, recouverte d'une toile, que les voyageurs pouvaient mettre ou ôter à volonté. Le héraut impérial, revêtu de ses ornements et portant l'aigle de l'Empire, était à cheval, en avant, suivi de son domestique. Puis venaient Luther, Schurff, Amsdorff et Suaven dans leur char. Les amis de l'Évangile, les bourgeois de Wittemberg, émus, invoquant Dieu, fondaient en larmes. Ainsi partit Luther.

Il remarqua bientôt que de sinistres pressentiments remplissaient les cœurs de ceux qu'il rencontrait. A Leipsig on ne lui rendit aucun honneur, et l'on se contenta de lui présenter le vin

[1] L. Epp. I, p. 580.

d'usage. A Naumbourg, il rencontra un prêtre, probablement J. Langer, homme d'un zèle sévère, qui gardait soigneusement dans son cabinet le portrait du fameux Jérôme Savonarola de Ferrare, brûlé en 1498, à Florence, par ordre du pape Alexandre VI, comme martyr de la liberté et de la morale, aussi bien que comme confesseur de la vérité évangélique. Ayant pris le portrait du martyr italien, le prêtre s'approcha de Luther, et le lui tendit en silence. Celui-ci comprit ce que cette image muette lui annonçait; mais son âme intrépide demeura ferme. « C'est Satan, dit-il, « qui voudrait empêcher, par ces terreurs, que « la vérité ne fût confessée dans l'assemblée des « princes; car il prévoit le coup que cela va porter à son règne[1]. » — « Demeure fermement en « la vérité que tu as reconnue, lui dit alors gravement le prêtre, et ton Dieu demeurera aussi « fermement avec toi[2]. »

Ayant passé la nuit à Naumbourg, où le bourgmestre l'avait reçu avec hospitalité, Luther arriva le lendemain au soir à Weimar. A peine y était-il depuis un instant, qu'il entendit des cris de toutes parts : c'était sa condamnation qu'on annonçait. « Voyez! » lui dit le héraut. Il regarda, et ses yeux, étonnés, aperçurent des messagers impériaux parcourant la ville et affichant partout l'édit de l'Em-

[1] Terrorem hunc a Sathana sibi dixit adferri. . . . (Melch. Adam., p. 117.)

[2] Er wolle bey der erkandten Wahrheyt mit breytem Fuss aushalten. . . (Mathesius Historien, p. 23 : nous citons d'après la première édition de 1566.)

pereur, qui prescrivait de remettre aux magistrats ses écrits. Luther ne douta pas qu'on n'étalât à l'avance ces rigueurs pour le retenir par la crainte, et ensuite le condamner comme ayant refusé de comparaître. « Eh bien! monsieur le docteur, vou-« lez-vous continuer? » dit le héraut impérial, effrayé. — « Oui, répondit Luther; quoique mis à « l'interdit dans toutes les villes, je continuerai! « Je me repose sur le sauf-conduit de l'Empe-« reur. »

Luther eut à Weimar une audience du duc Jean, frère de l'électeur de Saxe, qui y résidait alors. Le prince l'invita à prêcher. Il y consentit. Des paroles de vie s'échappaient du cœur ému du docteur. Un moine franciscain, qui l'entendit, Jean Voït, l'ami de Frédéric Myconius, fut alors converti à la doctrine évangélique. Il quitta le couvent deux ans après, et devint plus tard professeur de théologie à Wittemberg. Le duc donna à Luther l'argent nécessaire pour son voyage.

De Weimar le Réformateur se rendit à Erfurt. C'était la ville de sa jeunesse. Il espérait y voir son ami Lange, si, comme il le lui avait écrit, il n'y avait pas de danger à entrer dans la ville[1]. Il en était encore à trois ou quatre lieues, près du village de Nora, quand il vit paraître dans le lointain une troupe de cavaliers. Étaient-ce des amis? étaient-ce des ennemis? Bientôt, Crotus, recteur de l'université, Eobanus Hesse, l'ami de Mélanchton, que Luther appelait le roi des poëtes, Euri-

[1] Nisi periculum sit Erfordiam ingredi. (L. Epp. I, p. 580.)

cius Cordus, Jean Draco, d'autres encore, au nombre de quarante, membres du sénat, de l'université, de la bourgeoisie, tous à cheval, le saluent avec acclamations. Une multitude d'habitants d'Erfurt couvre le chemin et fait éclater sa joie. On était avide de voir l'homme puissant qui avait osé déclarer la guerre au pape.

Un jeune homme de vingt-huit ans, nommé Juste Jonas, avait devancé le cortége[1]. Jonas, après avoir étudié le droit à Erfurt, avait été nommé recteur de l'université en 1519. Éclairé par la lumière évangélique, qui se répandait alors de toutes parts, il avait conçu le désir de devenir théologien. « Je crois, lui écrivit Érasme, que Dieu « t'a élu comme un organe, pour faire briller la « gloire de son fils Jésus[2]. » Toutes les pensées de Jonas étaient portées sur Wittemberg, sur Luther. Quelques années auparavant, n'étant encore qu'étudiant en droit, Jonas, d'un esprit prompt et entreprenant, était parti à pied, accompagné de quelques amis, et avait traversé, pour arriver jusqu'à Érasme, alors à Bruxelles, des forêts infestées de voleurs et des villes ravagées par la peste. N'affrontera-t-il pas maintenant d'autres dangers pour accompagner à Worms le réformateur? Il lui demanda vivement de lui accorder cette faveur.

[1] Hos inter, qui nos prævenerat, ibat Ionas,
Ille decus nostri primaque fama chori.
(Eob. Hessi Elegia secunda.)

[2] Velut organum quoddam electum ad illustrandam filii sui Jesu gloriam. (Erasm. Epp. V, 27.)

Luther y consentit. Ainsi se rencontrèrent ces deux docteurs, qui devaient travailler ensemble toute leur vie à l'œuvre du renouvellement de l'Église. La Providence divine groupait autour de Luther les hommes destinés à être la lumière de l'Allemagne, les Mélanchton, les Amsdorff, les Bugenhagen, les Jonas. A son retour de Worms, Jonas fut nommé prévôt de l'église de Wittemberg, et docteur en théologie. « Jonas, disait Luther, est un « homme dont il faudrait acheter la vie à grand « prix pour le retenir sur la terre[1]. » Aucun prédicateur n'avait reçu comme lui le don de captiver ses auditeurs. « Pauméranus est exégète, disait « Mélanchton, moi je suis dialecticien, Jonas est « orateur. Les paroles découlent de ses lèvres avec « une admirable beauté, et son éloquence est pleine « de force. Mais Luther nous surpasse tous[2]. » Il paraît qu'à peu près vers le même temps un ami d'enfance et un frère de Luther vinrent augmenter son escorte.

La députation d'Erfurt avait tourné bride. Cavaliers et gens à pied, entourant la voiture de Luther, entrèrent dans les murs de la ville. A la porte, sur les places, dans les rues, où le pauvre moine avait si souvent mendié son pain, la foule des spectateurs était immense. Luther descendit au couvent des Augustins, où l'Évangile avait con-

[1] Vir est quem oportuit multo prætio emptum et servatum in terra. (Weismann. I, p. 1436.)

[2] Pomeranus est grammaticus, ego sum dialecticus, Jonas est orator.... Lutherus vero nobis omnibus antecellit. (Knapp. Narat. de J. Jona, p. 581.)

solé son cœur. Lange le reçut avec joie; Usingen et quelques-uns des pères les plus âgés lui témoignèrent beaucoup de froideur. On désirait l'entendre; la prédication lui était interdite; mais le héraut, entraîné lui-même, céda.

Le dimanche après Pâques, l'église des Augustins d'Erfurt était remplie d'une grande foule. Ce frère, qui autrefois ouvrait les portes et balayait l'église, monta dans la chaire, et ayant ouvert la Bible, il y lut ces mots : « *La paix soit avec vous;* « *et quand Jésus eut dit cela, il leur montra ses* « *mains et son côté.* (Jean, XX, 19, 20.) Tous les « philosophes, dit-il, les docteurs, les écrivains, « se sont appliqués à enseigner comment l'homme « peut obtenir la vie éternelle, et ils n'y sont pas « parvenus. Je veux maintenant vous le dire. »

C'est dans tous les siècles la grande question; aussi les auditeurs de Luther redoublèrent-ils d'attention.

« Il y a deux espèces d'œuvres, continua le Ré« formateur; des œuvres étrangères : ce sont les « bonnes; des œuvres propres : elles sont peu de « chose. L'un bâtit une église, l'autre va en pèle« rinage à Saint-Jacques ou à Saint-Pierre, un troi« sième jeûne, prie, prend le capuchon, va nu« pieds; un autre fait quelque autre chose encore. « Toutes ces œuvres ne sont rien, et périront; car « nos œuvres propres sont sans aucune force. Mais « je vais vous dire maintenant quelle est l'œuvre « véritable. Dieu a ressuscité un homme, le Sei« gneur Jésus-Christ, pour qu'il écrase la mort, « détruise le péché, et ferme les portes de l'enfer

« Voilà l'œuvre du salut. Le démon crut qu'il te-
« nait le Seigneur en son pouvoir, quand il le vit
« entre deux brigands, souffrant le plus honteux
« martyre, maudit de Dieu et des hommes....
« Mais la Divinité déploya sa puissance, et anéantit
« la mort, le péché et l'enfer....

« Christ a vaincu! voilà la grande nouvelle! et
« nous sommes sauvés par son œuvre, et non par
« les nôtres. — Le pape dit tout autre chose. Mais
« je le déclare, la sainte Mère de Dieu elle-même
« a été sauvée, non par sa virginité ni par sa ma-
« ternité, ni par sa pureté ou ses œuvres, mais
« uniquement par le moyen de la foi et par les
« œuvres de Dieu.... »

Comme Luther parlait, un bruit soudain se fit entendre; une des galeries craqua, et l'on crut qu'elle allait céder sous le poids de la foule. Cela causa une grande agitation dans tout l'auditoire. Les uns s'enfuyaient, les autres restaient frappés d'effroi. L'orateur s'arrêta un moment; puis, étendant la main, il s'écria d'une voix forte : « Ne crai-
« gnez rien! il n'y a pas de danger : le diable cher-
« che ainsi à m'empêcher d'annoncer l'Évangile,
« mais il n'y réussira pas [1]. » A cet ordre, ceux qui s'enfuyaient s'arrêtèrent, étonnés et saisis; l'assemblée se calma, et Luther, sans s'inquiéter des tentatives du diable, continua : « Vous nous parlez
« beaucoup de la foi, me direz-vous peut-être.
« Apprenez-nous donc comment on peut l'obte-
« nir. Eh bien, oui, je veux vous l'apprendre.

[1] Agnosco insidias, hostis acerbe, tuas. (Hessi Eleg. tertia.)

« Notre Seigneur Jésus-Christ dit : *La paix soit « avec vous ! Regardez mes mains*, c'est-à-dire : Re-« garde, ô homme! c'est moi, c'est moi seul qui « ai ôté ton péché, et qui t'ai racheté; et main-« tenant tu as la paix! dit le Seigneur.....

« Je n'ai point mangé le fruit de l'arbre, reprit « Luther; vous ne l'avez pas non plus mangé; « mais nous avons reçu le péché qu'Adam nous a « transmis, et nous l'avons fait. De même, je n'ai « point souffert sur la croix et vous n'y avez pas « non plus souffert; mais Christ a souffert pour « nous; nous sommes justifiés par l'œuvre de Dieu, « et non par la nôtre.... Je suis, dit le Seigneur, « ta justice et ta rédemption.....

« Croyons à l'Évangile, croyons à saint Paul, et « non aux lettres et aux décrétales des papes..... »

Luther, après avoir prêché la foi comme cause de la justification du pécheur, prêche les œuvres comme conséquence et manifestation du salut.

« Puisque Dieu nous a sauvés, continue-t-il, or-« donnons tellement nos œuvres qu'il y mette son « bon plaisir. Es-tu riche? que ton bien soit utile « aux pauvres! Es-tu pauvre? que ton service soit « utile aux riches! Si ton travail n'est utile qu'à « toi-même, le service que tu prétends rendre à « Dieu n'est qu'un mensonge [1]. »

Pas un mot sur lui dans ce sermon de Luther; point d'allusion aux circonstances où il se trouve; rien sur Worms, ni sur Charles, ni sur les nonces; il prêche Christ, et Christ seul; dans ce moment

[1] L. Opp. (L.) XII, p. 485.

où le monde a les yeux sur lui, il n'a aucune préoccupation de lui-même, c'est la marque d'un véritable serviteur de Dieu.

Luther partit d'Erfurt, et traversa Gotha, où il prêcha de nouveau. Myconius ajoute qu'au moment où l'on sortait du sermon, le diable détacha du fronton de l'église quelques pierres qui n'avaient pas bougé depuis deux cents ans. Le docteur alla coucher dans le couvent des Bénédictins à Reinhardsbrunn, et se rendit de là à Isenac, où il se sentit indisposé. Amsdorff, Jonas, Schurff, tous ses amis en furent effrayés. On le saigna; on lui prodigua des soins empressés; le schulthess de la ville, Jean Oswald, accourut lui-même, apportant une eau cordiale. Luther en ayant bu s'endormit, et les forces que lui donna le repos lui permirent de repartir le lendemain.

Partout les peuples se précipitaient sur ses pas [1]. Son voyage était la marche d'un triomphateur. On contemplait avec émotion cet homme hardi, qui allait présenter sa tête à l'Empereur et à l'Empire [2]. Un concours immense l'entourait. On lui parlait : « Ah! lui disaient quelques-uns, il y a à « Worms tant de cardinaux, tant d'évêques!... On « vous brûlera, on réduira votre corps en cendres, « comme on l'a fait de celui de Jean Huss. » Mais rien n'épouvantait le moine. « Quand ils feraient « un feu, dit-il, qui s'étendît de Worms à Wittem-

[1] Iter facienti occurrebant populi. (Pallavicini, Hist. C. Tr. I, p. 114.)

[2] Quacunque iter faciebant, frequens erat concursus hominum, videndi Lutheri studio. (Cochlœus, p. 29.)

« berg, et qui s'élevât jusqu'au ciel, je le traver-
« serais au nom du Seigneur, je paraîtrais devant
« eux, j'entrerais dans la gueule de ce Béhémoth,
« je briserais ses dents, et je confesserais le Seigneur
« Jésus-Christ [1]. »

Un jour, comme il venait d'entrer dans une auberge, et que la foule se pressait comme de coutume autour de lui, un officier s'avança, et lui dit : « Êtes-vous l'homme qui a entrepris de réformer « la papauté?... Comment y parviendrez-vous?... » — « Oui, répondit Luther, je suis l'homme. Je me « repose sur le Dieu tout-puissant, dont j'ai devant « moi la parole et le commandement. » L'officier, ému, le regarda alors d'un œil plus doux, et lui dit : « Cher ami, ce que vous dites là est quelque « chose. Je suis serviteur de Charles ; mais votre « maître est plus grand que le mien. Il vous aidera « et vous gardera [2]. » Telle était l'impression que produisait Luther. Ses ennemis mêmes étaient frappés à la vue de cette multitude qui l'entourait ; mais c'est sous d'autres couleurs qu'ils ont dépeint ce voyage [3]. Le docteur arriva enfin à Francfort le dimanche 14 avril.

Déjà la nouvelle de la marche de Luther était

[1] Ein Feuer das bis an den Himmel reichte... (Keil I, p. 98.)

[2] Nun habt Ihr einen grössern Herrn, denn Ich. (Keil I, p. 99.)

[3] In diversoriis multa propinatio, læta compotatio, musices quoque gaudia : adeo ut Lutherus ipse alicubi sonora testudine ludens, omnium in se oculos conveteret, velut Orpheus quidam, sed rasus adhuc et cucullatus, eoque mirabilior. (Cochlœus, p. 29.)

parvenue à Worms. Les amis du pape n'avaient pas cru qu'il obéirait à la citation de l'Empereur. Albert, cardinal archevêque de Mayence, eût tout donné pour l'arrêter sur la route. De nouvelles pratiques furent mises en œuvre pour y parvenir.

Luther, arrivé à Francfort, y prit quelque repos, puis il annonça son approche à Spalatin, qui se trouvait alors à Worms avec l'Électeur. C'est la seule lettre qu'il ait écrite pendant la route. « J'arrive, lui dit-il, bien que Satan se soit efforcé de « m'arrêter dans le chemin par des maladies. D'I« senac ici je n'ai cessé de languir ; et je suis en« core comme je n'ai jamais été. J'apprends que « Charles a publié un édit pour m'épouvanter. « Mais Christ vit, et nous entrerons dans Worms « en dépit de toutes les portes de l'enfer et de tou« tes les puissances de l'air[1]. Préparez donc mon « logement. »

Le lendemain, Luther alla visiter l'école savante de Guillaume Nesse, célèbre géographe de ce temps. « Appliquez-vous, dit-il aux jeunes gar« çons, à la lecture de la Bible et à la recherche de « la vérité. » Puis, posant sa droite sur l'un de ces enfants et sa gauche sur un autre, il prononça une bénédiction sur toute l'école.

Si Luther bénissait les enfants, il était l'espérance des vieillards. Une veuve avancée en âge et servant Dieu, Catherine de Holzhausen, se rendit

[1] Intrabimus Wormatiam, invitis omnibus portis inferni et potentatibus aeris. (L. Epp. 1, p. 987.)

vers lui, et lui dit : « Mon père et ma mère m'ont « annoncé que Dieu susciterait un homme qui « s'opposerait aux vanités papales et qui sauverait « la Parole de Dieu. J'espère que tu es cet homme-« là, et je te souhaite pour ton œuvre la grâce et « le Saint-Esprit de Dieu[1]. »

Ces sentiments furent loin d'être ceux de tout le monde à Francfort. Le doyen de l'église de Notre-Dame, Jean Cochleus, était l'un des hommes les plus dévoués à l'Église romaine. En voyant Luther traverser Francfort pour se rendre à Worms, il ne put comprimer ses craintes. Il pensa que l'Église avait besoin de défenseurs dévoués. Personne ne l'avait appelé, il est vrai ; n'importe? A peine Luther eut-il quitté la ville, que Cochleus partit aussitôt sur ses traces, prêt, dit-il, à donner sa vie pour défendre l'honneur de l'Église[2].

L'épouvante était grande dans le camp des amis du pape. L'hérésiarque arrivait, chaque journée, chaque heure le rapprochait de Worms. S'il y entrait, tout était peut-être perdu. L'archevêque Albert, le confesseur Glapion et tous les politiques qui entouraient l'Empereur étaient troublés. Comment empêcher ce moine de venir? L'enlever est chose impossible; car il a le sauf-conduit de Charles. La ruse seule peut l'arrêter. Aussitôt ces hommes habiles forment le plan suivant. Le confesseur

[1] Ich hoffe dass du der Verheissene. . . (Cypr. Hilar Ev., p. 608.)

[2] Lutherum illac transeuntem subsequutus, ut pro honore Ecclesiæ vitam suam. . . exponeret. (Cochlœus, p. 36.) C'est celui que nous citons souvent.

de l'Empereur et son grand chambellan, Paul de Armsdorf, partent en toute hâte de Worms[1]. Ils se dirigent vers le château d'Ébernbourg, à dix lieues environ de cette ville, où résidait François de Sickingen, ce chevalier qui avait offert un asile à Luther. Bucer, jeune dominicain, chapelain de l'Électeur palatin, converti à la doctrine évangélique, lors de la dispute de Heidelberg, était alors réfugié dans cette « hôtellerie des justes. » Le chevalier, qui n'entendait pas grand'chose aux affaires de religion, était facile à tromper, et le caractère de l'ancien chapelain palatin favorisait les desseins du confesseur. En effet, Bucer était pacifique. Distinguant les points fondamentaux des points secondaires, il croyait pouvoir sacrifier ceux-ci à l'unité et à la paix[2].

Le chambellan et le confesseur de Charles commencent leur attaque. Ils font comprendre à Sickingen et à Bucer que c'en est fait de Luther s'il se rend à Worms. Ils leur déclarent que l'Empereur est prêt à envoyer quelques savants à Ebernbourg, afin d'y conférer avec le docteur. « C'est sous votre « garde, disent-ils au chevalier, que les deux par- « ties se placeront. — Nous sommes d'acord avec « Luther sur toutes les choses essentielles, disent- « ils à Bucer ; il s'agit seulement de quelques points « secondaires : vous nous servirez de médiateur. »

[1] Dass der Keyser seinen Beichtvater und Ihrer Majest. Ober-Kammerling, zu Sickingen schickt. (L. Opp. XVII, p. 587.)

[2] Condocefaciebat τά ἀναγκαῖα a probabilibus distinguere, ut scirent quæ retinenda.... (M. Adam. Vit. Buceri, p. 223.)

Le chevalier et le docteur sont ébranlés. Le confesseur et le chambellan poursuivent. « Il faut que « l'invitation adressée à Luther vienne de vous, « disent-ils à Sickingen, et que Bucer en soit le « porteur[1]. » On convint de tout selon leurs désirs. Que Luther, trop crédule, vienne seulement à Ebernbourg, son sauf-conduit sera bientôt expiré, et alors qui pourra le défendre?

Luther était arrivé à Oppenheim. Son sauf-conduit n'était plus valable que pour trois jours. Il voit une troupe de cavaliers qui s'approchent, et bientôt il reconnaît à leur tête ce Bucer avec lequel il avait eu à Heidelberg des conversations si intimes[2]. «Ces cavaliers appartiennent à François « de Sickingen, lui dit Bucer, après les premiers « épanchements de l'amitié. Il m'envoie vers vous « pour vous conduire à son château fort[3]. Le con- « fesseur de l'Empereur désire avoir avec vous un « entretien. Son influence sur Charles est sans « bornes; tout peut s'arranger. Mais évitez Aléan- « dre! » Jonas, Amsdorff, Schurff ne savent que penser. Bucer insiste; mais Luther n'hésite pas. « Je continue mon chemin, répond-il à Bucer; et « si le confesseur de l'Empereur a quelque chose « à me dire, il me trouvera à Worms. Je me rends « là où je suis appelé. »

Cependant Spalatin lui-même commençait à se

[1] Dass er sollte den Luther zu sich fodern. (L. Opp. XVII, p. 587.)

[2] Da kam Bucer zu, mit etlichen Reutern. (Ibid.)

[3] Und wollte mir überreden zu Sickingen gen Ebernburg zu kommen. (Ibid.)

troubler et à craindre. Entouré à Worms des ennemis de la Réformation, il entendait dire qu'on ne devait point respecter le sauf-conduit d'un hérétique. Il s'alarma pour son ami. Au moment où celui-ci approchait de la ville, un messager se présenta, et lui dit de la part du chapelain : « N'en« trez point dans Worms ! » Ainsi son meilleur ami, le confident de l'Électeur, Spalatin lui-même!... Luther, inébranlable, porte ses regards sur cet envoyé, et répond : « Allez, et dites à votre maître « que quand même il y aurait autant de diables à « Worms qu'il y a de tuiles sur les toits, j'y en« trerais[1]..... » Jamais peut-être Luther n'a été si grand. L'envoyé retourna à Worms, et y rapporta cet étonnant message. « J'étais alors intrépide, dit « Luther, peu de jours avant sa mort ; je ne crai« gnais rien. Dieu peut donner à un homme une « telle audace. Je ne sais si à présent j'aurais au« tant de liberté et de joie. » — « Quand la cause « est bonne, ajoute son disciple Mathésius, le « cœur grandit, et il donne du courage et de la « force aux évangélistes et aux soldats[2]. »

[1] Wenn so viel Teufel zu Worms wæren, als Ziegel auf den Dæchern, noch wollt Ich hinein ! (L. Opp. (L.) XVII, p. 587.)

[2] So wæchst das Herz im Leibe... (Math., p. 24.)

VIII.

Enfin, le 16 avril, au matin, Luther découvrit les murs de l'antique cité. On l'attendait. Il n'y avait plus dans Worms qu'une seule pensée. De jeunes nobles, ne pouvant contenir leur impatience, Bernard de Hirschfeld, Albert de Lindenau, avec six cavaliers et d'autres gentilshommes de la suite des princes, au nombre de cent, si l'on en croit Pallavicini, coururent à cheval au-devant de lui, et l'entourèrent, pour l'escorter au moment de son entrée. Il approchait. Devant lui le héraut impérial cavalcadait, revêtu de tous les insignes de sa charge. Luther venait ensuite dans son modeste char. Jonas le suivait à cheval; les cavaliers l'entouraient. Une grande foule l'attendait devant les portes. Il était près de midi quand il franchit ces murailles, d'où tant de personnes lui avaient prédit qu'il ne sortirait plus. Chacun était à table. Au moment où le guet du clocher de la cathédrale sonna de la trompette, tout le monde courut dans la rue pour voir le moine. Voilà Luther dans Worms.

Deux mille personnes l'accompagnaient à travers les rues de la ville. On se précipitait à sa rencontre. De moment en moment la foule grossissait. Elle était beaucoup plus grande que lors de l'entrée de l'Empereur. Tout à coup, rapporte un historien, un homme revêtu d'habits singuliers, et portant devant lui une grande croix, comme c'est l'usage dans les convois funèbres, se détache de la

foule, s'avance vers Luther, puis, d'une voix haute et de ce ton plaintif et cadencé dont on dit les messes pour le repos de l'âme des morts, il chante ces paroles, comme s'il les eût fait entendre de l'empire des trépassés :

Advenisti, o desiderabilis!
Quem expectabamus in tenebris [1] !

C'est par un *Requiem* que l'on célèbre l'arrivée de Luther. C'était le fou de cour de l'un des ducs de Bavière, qui, si l'histoire est vraie, donnait à Luther un de ces avertissements, pleins à la fois de sagesse et d'ironie, dont on cite tant d'exemples de la part de ces personnages. Mais le bruit de la multitude couvrit bientôt le *De profundis* du porte-croix. Le cortége n'avançait qu'avec peine à travers les flots du peuple. Enfin, le héraut de l'Empire s'arrêta devant l'hôtel des chevaliers de Rhodes. C'était là que logeaient deux conseillers de l'Électeur, Frédéric de Thun et Philippe de Feilitsch, ainsi que le maréchal de l'empire, Ulric de Pappenheim. Luther descendit de son char, et, mettant pied à terre, il dit : « Dieu sera ma dé- « fense [2]. » — « Je suis entré dans Worms sur un char « couvert et dans mon froc, dit-il plus tard. Tout « le monde accourait dans les rues, et voulait voir « le moine Martin [3]. »

[1] Te voilà arrivé, ô toi que nous désirions et que nous attendions dans les ténèbres du sépulcre ! (M. Adam. Vita Lutheri, p. 118.)

[2] Deus stabit pro me. (Pallavicini, I, p. 114.)

[3] L. Opp. XVII, p. 587.

La nouvelle de son arrivée remplit d'épouvante et l'Électeur de Saxe et Aléandre. Le jeune et élégant archevèque Albert, qui tenait le milieu entre ces deux partis, était consterné de tant d'audace. « Si je n'avais pas eu plus de courage que lui, dit « Luther, il est vrai qu'on ne m'aurait jamais vu » dans Worms. »

Charles-Quint convoqua aussitôt son conseil. Les conseillers intimes de l'Empereur se rendirent en hâte au palais ; car l'effroi les gagnait. « Luther « est arrivé, dit Charles ; que faut-il faire ? »

Modo, évèque de Palerme et chancelier des Flandres, répondit, si nous en devons croire le témoignage de Luther lui-même : « Nous nous som « mes longtemps consultés à ce sujet. Que Votre « Majesté Impériale se défasse promptement de « cet homme. Sigismond n'a-t-il pas fait brûler Jean « Huss ? On n'est tenu ni de donner ni de tenir « un sauf-conduit à un hérétique[1]. » — « Non, dit « Charles : ce qu'on a promis, il faut qu'on le « tienne. » On se résigna donc à faire comparaître le Réformateur.

Tandis que les grands s'agitaient ainsi dans leurs conseils au sujet de Luther, il y avait bien des hommes dans Worms qui se réjouissaient de pouvoir enfin contempler cet illustre serviteur de Dieu. Capiton, chapelain et conseiller de l'archevèque de Mayence, était parmi eux au premier rang. Cet homme remarquable, qui peu auparavant avait

[1] .... Dass. Ihre Majestæt den Lúther aufs erste beyseit thæte und umbringen liess. . . . (L. Opp. XVII, p. 587.)

annoncé l'Évangile en Suisse avec beaucoup de liberté[1], croyait alors devoir à la place qu'il occupait une conduite qui le faisait accuser de lâcheté par les Évangéliques et de dissimulation par les Romains[2]. Il avait cependant prêché à Mayence avec clarté la doctrine de la foi. Au moment de son départ, il s'était fait remplacer par un jeune prédicateur plein de zèle, nommé Hédion. La parole de Dieu n'était point liée dans cette ville, siége antique du primat de l'Église germanique. On y écoutait avec avidité l'Évangile ; en vain les moines s'efforçaient-ils de prêcher à leur manière la sainte Écriture, et employaient-ils tous les moyens en leur pouvoir afin d'arrêter l'élan des esprits ; ils ne pouvaient y parvenir[3]. Mais, tout en prêchant la doctrine nouvelle, Capiton s'efforçait de demeurer l'ami de ceux qui la persécutaient. Il se flattait, avec quelques hommes qui pensaient comme lui, d'être ainsi d'une grande utilité à l'Église. A les entendre, si Luther n'était pas brûlé, si tous les Luthériens n'étaient pas excommuniés, cela n'était dû qu'à l'influence que Capiton avait sur l'archevêque Albert[4]. Le doyen de Francfort, Cochleus, qui arriva à Worms pres-

[1] Voyez huitième livre.

[2] Astutia plusquam vulpina vehementer callidum.... Lutherismum versutissime dissimulabat. (Cochlœus, p. 36.)

[3] Evangelium audiunt avidissime, Verbum Dei alligatum non est. . . (Caspar Hedio. Zw. Epp., p. 157.)

[4] Lutherus in hoc districtu dudum esset combustus, Lutherani ἀποσυνάγωγοι, nisi Capito aliter persuasisset principi. (C. Hedio Zw. Epp., p. 148.)

que en même temps que Luther, alla aussitôt chez Capiton. Celui-ci, qui était, au moins extérieurement, dans de très-bons rapports avec Aléandre, lui présenta Cochleus, servant ainsi de lien entre les deux plus grands ennemis du Réformateur[1]. Capiton crut sans doute être très-utile à la cause de Christ en gardant tous ces ménagements; mais on ne saurait dire qu'il en résulta quelque bien. L'événement déjoue presque toujours ces calculs d'une sagesse tout humaine, et prouve qu'une marche décidée, en étant la plus franche, est aussi la plus sage.

Cependant la foule ne cessait d'entourer l'hôtel de Rhodes, où Luther était descendu. Il était pour les uns un prodige de sagesse, pour les autres un monstre d'iniquité. Toute la ville voulait le voir[2]. On lui laissa pourtant les premières heures pour se remettre de sa fatigue et converser avec ses plus intimes amis. Mais à peine le soir fut-il venu que des comtes, des barons, des chevaliers, de simples gentilshommes, des ecclésiastiques, des bourgeois, s'empressèrent autour de lui. Tous, et ses plus grands ennemis mêmes, étaient frappés de la hardisse de sa démarche, de la joie qui paraissait l'animer, de la puissance de ses paroles, de cette élévation et de cet enthousiasme si imposants, qui donnaient à ce simple moine une irrésistible autorité. Mais les uns attribuaient cette

[1] Hic (Capito) illum (Cochlœum) insinuavit Hieronymo Aleandro, nuncio Leonis X. (Cochlœus, p. 36.)

[2] Eadem die tota civitas solicite confluxit... (Pallavicini, I, p. 114.)

grandeur à quelque chose de divin qui se trouvait en lui, tandis que les amis du pape s'écriaient hautement qu'il était possédé d'un démon [1]. Les visites se succédaient, et cette foule de curieux retint Luther debout jusqu'avant dans la nuit.

Le lendemain, mercredi 17 avril, au matin, le maréchal héréditaire de l'Empire, Ulric de Pappenheim, le cita à comparaître, à quatre heures après midi, en présence de Sa Majesté Impériale et des états de l'Empire. Luther reçut ce message avec un profond respect.

Ainsi tout est arrêté ; il va paraître pour Jésus-Christ devant la plus auguste assemblée de l'univers. Les encouragements ne lui manquent pas. Le bouillant chevalier Ulric de Hütten se trouvait alors dans le château d'Ébernbourg. Ne pouvant se rendre à Worms (car Léon X avait demandé à Charles-Quint de l'envoyer à Rome pieds et poings liés), il voulut du moins tendre à Luther la main d'un ami, et ce même jour, 17 avril, il lui écrivit, en empruntant les paroles d'un roi d'Israel [2] : « *Que l'Éternel te réponde au jour de ta détresse!* « *Que le nom du Dieu de Jacob te mette en une* « *haute retraite! Qu'il envoie ton secours du saint* « *lieu, et qu'il te soutienne de Sion! Qu'il te donne* « *le désir de ton cœur, et qu'il fasse réussir tes* « *desseins!* O bien-aimé Luther! mon respectable « père!... ne craignez point, et soyez fort. Le con-

[1] Nescio quid divinum suspicabantur ; ex adverso, alii malo dæmone obsessum existimabant. (Ibid.)

[2] David, Psaume XX.

« seil des méchants vous a assiégé, et ils ont ouvert « contre vous la bouche, comme des lions rugis- « sants. Mais le Seigneur se lèvera contre les im- « pies, et les dispersera. Combattez donc vaillam- « ment pour Christ. Quant à moi, je combattrai « aussi avec courage. Plût à Dieu qu'il me fût per- « mis de voir comme ils froncent les sourcils! Mais « le Seigneur nettoiera sa vigne, que le sanglier « de la forêt a dévastée.... Christ vous sauve [1]! » Bucer fit ce que Hütten n'avait pu faire; il arriva lui-même d'Ébernbourg à Worms, et ne quitta pas son ami durant tout son séjour [2].

Quatre heures avaient sonné. Le maréchal de l'Empire se présenta; il fallait partir, Luther s'y disposa. Il était ému à la pensée du congrès auguste devant lequel il allait paraître. Le héraut marchait le premier; après lui, le maréchal de l'Empire, et ensuite le Réformateur. La multitude qui remplissait les rues était encore plus considérable que la veille. Il était impossible d'avancer; en vain criait-on de faire place; la foule augmentait. Enfin, le héraut, reconnaissant l'impossibilité d'atteindre l'hôtel de ville, fit ouvrir des maisons particulières, et conduisit Luther par des jardins et des passages cachés jusqu'au lieu de la Diète [3]. Le peuple, qui s'en aperçut se précipita dans les maisons sur les pas du moine de Wittemberg, se mit aux fenêtres qui donnaient sur les jardins, et un grand nombre de

1 Servet te Christus. (L. Opp. II, p. 175.)

2 Bucerus eodem venit. (M. Adam. Vit. Buceri, p. 212.)

3 Und ward also durch heimliche Gänge geführt. (L. Opp. (L.) XVII, p. 574.)

personnes montèrent sur les toits. Le faîte des maisons, le pavé des rues, en haut, en bas, tout était couvert de spectateurs [1].

Parvenus enfin à l'hôtel de ville, Luther et ceux qui l'accompagnaient ne pouvaient de nouveau en franchir la porte, à cause de la foule. On criait : Place! place! Nul ne bougeait. Alors les soldats impériaux frayèrent de force un chemin où Luther passa. Le peuple se précipitant pour entrer après lui, les soldats le retinrent avec leurs hallebardes. Luther pénétra dans l'intérieur de l'hôtel; mais encore là tout était rempli de monde. Il se trouvait, tant dans les antichambres qu'aux fenêtres, plus de cinq mille spectateurs, allemands, italiens, espagnols et autres. Luther avançait avec peine. Comme il approchait enfin de la porte qui devait le mettre en présence de ses juges, il rencontra un vaillant chevalier, le célèbre général George de Freundsberg, qui quatre ans plus tard, à la tête des lansquenets allemands, fléchit le genou avec ses soldats sur le champ de Pavie, et, se précipitant sur la gauche de l'armée française, la jeta dans le Tessin, et décida en grande partie la captivité du roi de France. Le vieux général, voyant passer Luther, lui frappa sur l'épaule, et, secouant sa tête blanchie dans les combats, lui dit avec bonté : « Petit moine! petit moine! tu as devant toi une « marche et une affaire telles, que ni moi ni bien « des capitaines n'en avons jamais vu de pareilles

[1] Doch lief das Volk haufig zu, und stieg sogar auf Dacher. (Seck., 348.)

« dans la plus sanglante de nos batailles! Mais si « ta cause est juste, et si tu en as l'assurance, avance « au nom de Dieu, et ne crains rien! Dieu ne t'a- « bandonnera pas[1]! » Bel hommage rendu par le courage de l'épée au courage de l'esprit! *Celui qui est maître de son cœur est plus grand que celui qui prend des villes,* a dit un roi[2].

Enfin, les portes de la salle s'ouvrirent. Luther y entra, et beaucoup de personnes qui ne faisaient pas partie de la Diète y pénétrèrent avec lui. Jamais homme n'avait comparu devant une assemblée aussi auguste. L'empereur Charles-Quint, dont les royaumes dominaient l'ancien et le nouveau monde; son frère l'archiduc Ferdinand; six électeurs de l'Empire, dont les descendants portent maintenant presque tous la couronne des rois; vingt-quatre ducs, la plupart régnant sur des pays plus ou moins étendus, et entre lesquels il en est qui portent un nom qui deviendra plus tard redoutable à la Réformation, le duc d'Albe et ses deux fils; huit margraves; trente archevêques, évêques ou prélats; sept ambassadeurs, parmi lesquels sont ceux des rois de France et d'Angleterre; les députés de dix villes libres; un grand nombre de princes, de comtes et de barons souverains; les nonces du pape, en tout deux cent

[1] Münchlein, Münchlein, du gehest jetzt einen Gang, einen solchen Stand zu thun, dergleichen Ich und mancher Obrister, auch in unser allerernestesten Schlacht-Ordnung nicht gethan haben.... (Seck., 348.)

[2] Proverbes de Salomon, XVI, 32.

quatre personnages : telle est la cour imposante devant laquelle paraît Martin Luther.

Cette comparution était déjà une éclatante victoire remportée sur la papauté. Le pape avait condamné cet homme, et cet homme se trouvait devant un tribunal qui se plaçait ainsi au-dessus du pape. Le pape l'avait mis à l'interdit, séparé de toute société humaine; et il était convoqué en termes honorables et reçu devant la plus auguste assemblée de l'univers. Le pape avait ordonné que sa bouche fût à jamais muette, et il allait l'ouvrir devant des milliers d'auditeurs assemblés des demeures lointaines de toute la chrétienté. Une immense révolution s'était ainsi accomplie par le moyen de Luther. Rome descendait déjà de son trône, et c'est la parole d'un moine qui l'en faisait descendre.

Quelques-uns des princes, voyant l'humble fils du mineur de Mansfeld ému en présence de cette assemblée de rois, s'approchèrent de lui avec bienvaillance, et l'un d'eux lui dit : « *Ne craignez point* « *ceux qui ne peuvent tuer que le corps et qui ne* « *peuvent tuer l'âme.* » Un autre ajouta même : « *Quand vous serez mené devant les rois, l'Esprit* « *de votre Père parlera par votre bouche*[1]. » Ainsi les paroles mêmes de son Maître consolaient le Réformateur, par l'organe des puissants du monde.

Pendant ce temps, les gardes faisaient faire place à Luther. Il avança, et arriva devant le trône de

[1] Einige aus denen Reichs-Gliedern sprachen Ihm einen Muth, mit Christi Worten, ein. . . . (S. Matthieu, X, 20, 28. Seckendorf, p. 348.)

Charles-Quint. La vue d'une si auguste assemblée parut un moment l'éblouir et l'intimider. Tous les regards se fixèrent sur lui. L'agitation commença à s'apaiser ; il se fit un grand silence : « Ne « dites rien, lui dit le maréchal de l'Empire, avant « que l'on vous interroge. » Puis il le quitta.

Après un moment d'un calme solennel, le chancelier de l'archevêque de Trèves, Jean de Eck, ami d'Aléandre, et qu'il faut bien distinguer du théologien du même nom, se leva et dit, à haute et intelligible voix, d'abord en latin, puis en allemand : « Martin Luther ! Sa sainte et invincible Majesté « Impériale t'a cité devant son trône, d'après l'avis « et le conseil des états du saint Empire romain, « afin de te sommer de répondre à ces deux ques- « tions : Premièrement, reconnais-tu que ces livres « ont été composés par toi ? » — En même temps l'orateur impérial montrait du doigt environ vingt ouvrages placés sur une table au milieu de la salle devant Luther. « Je ne savais trop comment ils se « les étaient procurés, » dit Luther en racontant cette circonstance. C'était Aléandre qui s'en était donné la peine. « Secondement, continua le chancelier, « veux-tu rétracter ces livres et leur contenu, ou « persistes-tu dans les choses que tu y as avancées ? »

Luther, sans défiance, allait répondre affirmativement à la première de ces questions, quand son conseil, Jérôme Schurff, prenant promptement la parole, cria à haute voix : « Qu'on lise les « titres des livres [1]. »

[1] Legantur tituli librorum ! (L. Opp. (L.) XVII, p. 588.)

Le chancelier, s'approchant de la table, lut les titres. Il y avait dans le nombre plusieurs ouvrages de dévotion, étrangers à la controverse.

Cette énumération finie, Luther dit d'abord en latin, puis en allemand :

« Très-gracieux Empereur ! gracieux princes et « seigneurs !

« Sa Majesté Impériale m'adresse deux ques- « tions.

« Quant à la première, je reconnais les livres « qui viennent d'être nommés comme étant de « moi ; je ne puis les renier.

« Quant à la seconde, attendu que c'est là une « question qui concerne la foi et le salut des âmes, « et où se trouve intéressée la Parole de Dieu, c'est- « à-dire le plus grand et le plus précieux trésor « qu'il y ait dans les cieux et sur terre[1], j'agirais « avec imprudence si je répondais sans réflexion. « Je pourrais affirmer moins que la chose ne le « demande, ou plus que la vérité ne l'exige, et me « rendre ainsi coupable contre cette parole de « Christ : *Quiconque me reniera devant les hom- « mes, je le renierai devant mon Père, qui est dans « le ciel.* C'est pourquoi je prie Sa Majesté Im- « périale, avec toute soumission, de me donner du « temps, afin que je réponde sans porter atteinte « à la Parole de Dieu. »

Cette réponse, loin de pouvoir faire supposer

[1] Weil dies eine Frage vom Glauben und der Seelen Seligkeit ist, und Gottes Wort belanget. . . (L. Opp. (L.) XVII, p. 573.)

quelque hésitation dans Luther, était digne du Réformateur et de l'assemblée. Il devait se montrer calme, circonspect, dans une chose si grave, et éloigner de cet instant solennel tout ce qui aurait pu faire soupçonner de la passion ou de la légèreté. En prenant le temps convenable, il prouverait d'ailleurs d'autant mieux l'inébranlable fermeté de sa résolution. Beaucoup d'hommes dans l'histoire ont, par une parole trop prompte, attiré de grands maux sur eux et sur le monde. Luther bride son caractère naturellement impétueux; il contient sa parole, toujours prête à s'échapper; il s'arrête, quand tous les sentiments qui l'animent voudraient se faire jour au dehors. Cette retenue, ce calme si étonnant dans un tel homme, centuplent sa force et le mettent en état de répondre plus tard avec une sagesse, une puissance, une dignité qui tromperont l'attente de ses adversaires et confondront leur malice et leur orgueil.

Néanmoins, comme il avait parlé d'un ton respectueux et d'une voix peu élevée, plusieurs crurent qu'il hésitait, qu'il était même épouvanté. Un rayon d'espérance vint luire dans l'âme des partisans de Rome. Charles, impatient de connaître l'homme dont la parole remuait l'Empire, n'avait détourné ses regards de dessus lui. Il se tourna alors vers l'un de ses courtisans, et dit avec dédain : « Certes, ce ne sera jamais cet homme-là qui me « fera devenir hérétique [1]. » Puis, se levant, le jeune

[1] Hic certe nunquam efficeret ut hæreticus evaderem. (Pallavicini, I, p. 115.)

Empereur se retira avec ses ministres dans une salle de conseil ; les électeurs se renfermèrent dans une autre avec les princes ; les députés des villes libres, dans une troisième. La Diète s'étant ensuite réunie, convint d'accorder la demande. Ce fut un grand mécompte pour les hommes passionnés.

« Martin Luther, dit le chancelier de Trèves, Sa « Majesté Impériale, selon la bonté qui lui est na- « turelle, veut bien te donner encore un jour, « mais sous la condition que tu fasses ta réponse « de vive voix, et non par écrit. »

Alors le héraut impérial s'avança, et, reconduisit Luther à son hôtel. Des menaces et des cris de joie se firent entendre tour à tour sur son passage. Les bruits les plus sinistres se répandirent parmi les amis de Luther. « La Diète est mécon- « tente, disait-on; les envoyés du pape triomphent; « le Réformateur sera immolé. » Les passions s'échauffaient. Plusieurs gentilshommes accoururent chez Luther. « Monsieur le docteur, lui dirent-ils « tout émus, qu'en est-il ? On assure qu'ils veulent « vous brûler [1]!... Cela ne se fera pas, continuaient « ces chevaliers, sans qu'ils payent cette action de « leur vie! » — « Et cela fût aussi arrivé, » dit Luther, en citant ces paroles à Eisleben vingt ans plus tard.

D'un autre côté, les ennemis de Luther triomphaient. « Il a demandé du temps, disaient-ils ; il

[1] Wie geht's? man sagt sie wollen euch verbrennen..... (L. Opp. (L.) XVII, p. 588.)

« se rétractera. De loin sa parole était arrogante ;
« maintenant son courage l'abandonne...... Il est
« vaincu. »

Luther était peut-être seul tranquille dans Worms. Peu de moments après son retour de la Diète, il écrivit au conseiller impérial Cuspianus : « Je t'écris du milieu du tumulte » (probablement voulait-il parler du bruit que faisait la foule qui entourait son hôtel). « J'ai comparu en cette heure « même devant l'Empereur et son frère[1]..... Je me « suis reconnu l'auteur de mes livres ; et j'ai déclaré « que je répondrais demain concernant la rétrac- « tation. Je ne rétracterai pas un trait de lettre de « tous mes ouvrages, moyennant l'aide de Jésus- « Christ[2]. »

L'émotion du peuple et des soldats étrangers croissait d'heure en heure. Tandis que les partis procédaient avec calme au sein de la Diète, ils en venaient aux mains dans les rues. Les soldats espagnols, fiers, impitoyables, blessaient par leur impudence les bourgeois de la cité. Un de ces satellites de Charles, trouvant chez un libraire la bulle du pape publiée par Hütten, avec un commentaire de ce chevalier, la prit, la mit en pièces ; puis, en jetant les fragments, il les foula aux pieds. D'autres, ayant découvert plusieurs exemplaires de l'écrit de Luther sur la *Captivité de Babylone*, les enlevèrent et les déchirèrent. Le peu-

[1] Hac hora coram Cæsare et fratre romano constiti. (L. Epp. I, p. 587.)

[2] Verum ego ne apicem quidem revocabo. (Ibid.)

ple, indigné, accourut, se jeta sur les soldats et les obligea à s'enfuir. Une autre fois encore, un Espagnol à cheval, le sabre au poing, poursuivait dans l'une des principales rues de Worms un Allemand qui s'enfuyait devant lui, et le peuple, effrayé, n'osait s'opposer à ce furieux[1].

Quelques hommes politiques crurent avoir trouvé un moyen de sauver Luther. « Rétractez, « lui dirent-ils, vos erreurs de doctrine, mais per- « sistez dans tout ce que vous avez dit contre le « pape et sa cour; et vous êtes sauvé. » Aléandre frémit de ce conseil. Mais Luther, inébranlable dans son dessein, déclara qu'il se souciait peu d'une réforme politique si elle ne reposait pas sur la foi.

Le 18 avril étant arrivé, Glapion, le chancelier de Eck et Aléandre se réunirent de bon matin, d'après l'ordre de Charles-Quint, pour arrêter comment on procéderait à l'égard de Luther.

Luther avait été un instant surpris, quand il avait dû comparaître la veille devant une assemblée si auguste. Son cœur avait été ému en présence de tant de princes devant lesquels de grands peuples fléchissaient humblement le genou. La pensée qu'il allait refuser obéissance à ces hommes que Dieu avait revêtus du pouvoir souverain troublait son âme; et il sentait la nécessité de chercher sa force plus haut qu'ici-bas. « Celui qui, at- « taqué par l'ennemi, tient le bouclier de la foi, di- « sait-il un jour, est comme Persée tenant la tête « de la Gorgone. Quiconque la regardait était mort.

[1] Kappens Ref. Urkunden, II, p. 448.

« Ainsi devons-nous présenter le Fils de Dieu aux « embûches du diable[1]. » Il eut dans cette matinée du 18 avril des moments de trouble, où la face de Dieu lui était voilée. Sa foi défaille; ses ennemis se multiplient devant lui; son imagination en est frappée..... Son âme est comme un navire qu'agite la plus violente tempête, qui chancelle, qui tombe au fond de l'abîme, et puis qui remonte jusqu'aux cieux. Dans cette heure d'une douleur amère, où il boit la coupe de Christ, et qui est pour lui comme un jardin de Gethsémané, il se jette le visage contre terre, et fait entendre ces cris entrecoupés qu'on ne saurait comprendre si l'on ne se représente la profondeur de l'angoisse d'où ils montaient jusqu'à Dieu[2] : « Dieu tout-« puissant! Dieu éternel! que le monde est terri-« ble! comme il ouvre la bouche pour m'englou-« tir! et que j'ai peu de confiance en toi!... Que la « chair est faible, et que Satan est puissant! Si « c'est dans ce qui est puissant selon le monde que « je dois mettre mon espérance, c'en est fait de « moi!... La cloche est fondue[3]; le jugement est « prononcé!... O Dieu! ô Dieu!... ô toi mon Dieu!... « assiste-moi contre toute la sagesse du monde! « Fais-le; tu dois le faire.... toi seul.... car ce n'est « pas mon œuvre, mais la tienne. Je n'ai ici rien à « faire, je n'ai rien à débattre, moi, avec ces grands « du monde! moi aussi je voudrais couler des jours

[1] Also sollen wir den Sohn Gottes als Gorgonis Haupt..... (L. Opp. (W.) XXII, p. 1659.)

[2] Voyez L. Opp. (L.) XVII, p. 589.

[3] Die Glocke ist schon gegossen : l'affaire est décidée. (Ib.)

« heureux et tranquilles. Mais la cause est la « tienne....... et elle est juste et éternelle! O Sei- « gneur! sois-moi en aide! Dieu fidèle, Dieu im- « muable! Je ne me repose sur aucun homme. « C'est en vain! Tout ce qui est de l'homme chan- « celle; tout ce qui vient de l'homme défaille. « O Dieu! ô Dieu.... n'entends-tu pas?....Mon Dieu! « es-tu mort?... Non, tu ne peux mourir! Tu te ca- « ches seulement. Tu m'as élu pour cette œuvre. « Je le sais!...... Eh bien! agis donc, ô Dieu!....... « tiens-toi à côté de moi, pour le nom de ton Fils « bien-aimé Jésus-Christ, qui est ma défense, mon « bouclier et ma forteresse. »

Après un moment de silence et de lutte, il poursuit ainsi : « Seigneur! où restes-tu?... O mon « Dieu! où es-tu?.... Viens! viens! je suis prêt!... « Je suis prêt à laisser ma vie pour ta vérité....... « patient comme un agneau. Car la cause est juste, « et c'est la tienne!... Je ne me détacherai pas de « toi, ni maintenant, ni dans toute l'éternité!..... « Et quand le monde serait rempli de démons, « quand mon corps, qui est pourtant l'œuvre de « tes mains, devrait mordre la poussière, être « étendu sur le carreau, coupé en morceaux..... « réduit en poudre.... mon âme est à toi!... Oui, « j'en ai pour garant ta Parole. Elle t'appartient, « mon âme! elle demeurera éternellement près de « toi... amen!... O Dieu! aide-moi!... amen[1]! »

Cette prière explique Luther et la Réformation. L'histoire soulève ici le voile du sanctuaire, et

[1] Die Seele ist dein. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.

nous montre le lieu secret où la force et le courage furent communiqués à cette homme humble et chétif, qui fut l'organe de Dieu pour affranchir l'âme et la pensée des hommes et commencer les temps nouveaux. Luther et la Réformation sont ici pris sur le fait : on découvre leurs plus intimes ressorts, on reconnaît où fut leur puissance. Cette parole d'une âme qui s'immole à la cause de la vérité se trouve dans le recueil des pièces relatives à la comparution de Luther à Worms, sous le numéro XVI, au milieu des saufs-conduits et d'autres documents de ce genre. Quelqu'un de ses amis l'entendit sans doute, et nous la conserva. C'est, à notre avis, l'un des beaux documents de l'histoire.

Après avoir ainsi prié, Luther trouva cette paix de l'âme sans laquelle l'homme ne peut rien faire de grand. Il lut la Parole de Dieu, il parcourut ses écrits, et chercha à donner à sa réponse les formes convenables. La pensée qu'il allait rendre un témoignage à Jésus-Christ et à sa Parole, en présence de l'Empereur et de l'Empire, remplissait son cœur de joie. Le moment de paraître n'étant plus éloigné, il s'approcha avec émotion de l'Écriture sainte, ouverte sur sa table, y posa la main gauche, et élevant la droite vers Dieu, il jura de demeurer fidèle à l'Évangile, et de confesser librement sa foi, dût-il même sceller cette confession de son sang. Après cela, il se sentit plus de paix encore.

A quatre heures le héraut se présenta, et le conduisit au lieu des séances de la Diète. La curio-

sité générale s'était accrue, car la réponse devait être décisive. La Diète étant occupée, Luther fut obligé d'attendre dans la cour au milieu d'une foule immense, qui s'agitait comme une mer en tourmente et pressait de ses flots le Réformateur. Deux longues heures s'écoulèrent pour le docteur de Wittemberg au milieu de cette multitude avide de le voir. « Je n'étais pas accoutumé, dit-il, à tou« tes ces manières et à tout ce bruit[1]. » C'eût été une triste préparation pour un homme ordinaire. Mais Luther était avec Dieu. Son regard était serein ; ses traits étaient tranquilles ; l'Éternel l'élevait sur un roc. La nuit commençait à tomber. On alluma les flambeaux dans la salle de l'assemblée. Leur lueur arrivait à travers les antiques vitraux jusque dans la cour. Tout prenait un aspect solennel. Enfin, on introduisit le docteur. Beaucoup de personnes entrèrent avec lui, car chacun voulait entendre sa réponse. Tous les esprits étaient tendus ; chacun attendait avec impatience le moment si décisif qui approchait. Cette fois-ci Luther était libre, calme, assuré, et sans qu'on pût découvrir en lui la moindre gène. La prière avait porté ses fruits. Les princes s'étant assis, non sans quelque peine, car leurs places étaient presque envahies, et le moine de Wittemberg se trouvant de nouveau en face de Charles-Quint, le chancelier de l'Électeur de Trèves prit la parole et dit :

« Martin Luther! tu demandas hier un délai qui

[1] Des Getümmels und Wesens war Ich gar nicht gewohnt, (L. Opp. XVII, p. 535, 588.)

« est maintenant expiré. On n'eût certes pas dû te « l'accorder, puisque chacun doit être assez ins- « truit dans les choses de la foi pour être toujours « prêt à en rendre compte à tous ceux qui le lui « demandent ; toi surtout, qui es un si grand et si « habile docteur de la sainte Écriture..... Mainte- « nant donc, réponds à la requête de Sa Majesté, « qui t'a montré tant de douceur. Veux-tu défen- « dre tes livres en leur entier, ou veux-tu en ré- « tracter quelque chose? »

Après avoir dit ces mots en latin, le chancelier les répéta en allemand.

« Alors le docteur Martin Luther, disent les actes « de Worms, répondit de la manière la plus sou- « mise et la plus humble. Il ne cria point, il ne « parla point avec violence, mais avec honnêteté, « douceur, convenance et modestie, et cependant « avec beaucoup de joie et de fermeté chrétienne [1]. »

« Sérénissime Empereur! illustres Princes, gra- « cieux Seigneurs! dit Luther en portant ses regards « sur Charles et sur l'assemblée. Je comparais hum- « blement aujourd'hui devant vous, selon l'ordre « qui m'en fut donné hier, et je conjure, par les « miséricordes de Dieu, Votre Majesté et Vos Al- « tesses augustes, d'écouter avec bonté la défense « d'une cause qui, j'en ai l'assurance, est juste et « véritable. Si, par ignorance, je manque aux usa- « ges et aux bienséances des cours, pardonnez- « le-moi ; car je n'ai point été élevé dans les palais

[1] Schreyt nicht sehr noch heftig, sondern redet fein, sittich, züchtig und bescheiden.... (L. Opp. (L.) XVII, p. 576.)

« des rois, mais dans l'obscurité d'un cloître.
« On me demanda hier deux choses de la part « de Sa Majesté Impériale : la première, si j'étais « l'auteur des livres dont on lut les titres; la se- « conde, si je voulais révoquer ou défendre la doc- « trine que j'y ai enseignée. Je répondis sur le « premier acticle, et je persévère dans cette réponse.
« Quant au second, j'ai composé des livres sur « des matières très-différentes. Il en est où j'ai « traité de la foi et des bonnes œuvres, d'une ma- « nière si pure, si simple et si chrétienne, que mes « adversaires mêmes, loin d'y trouver à reprendre, « avouent que ces écrits sont utiles et dignes d'être « lus par des cœurs pieux. La bulle du pape, quel- « que violente qu'elle soit, le reconnaît elle-même. « Si donc j'allais les rétracter, que ferais-je?..... « Malheureux! seul entre tous les hommes, j'a- « bandonnerais des vérités que d'une voix una- « nime mes amis et mes ennemis approuvent, et « je m'opposerais à ce que le monde entier se fait « une gloire de confesser...
« J'ai composé, en second lieu, des livres contre « le papisme, où j'ai attaqué ceux qui par leur « fausse doctrine, leur mauvaise vie et leurs exem- « ples scandaleux, désolent le monde chrétien, et « perdent les corps et les âmes. Les plaintes de « tous ceux qui craignent Dieu n'en font-elles pas « foi? N'est-il pas évident que les lois et les doc- « trines humaines des papes enlacent, tourmen- « tent, martyrisent les consciences des fidèles, « tandis que les extorsions criantes et perpétuelles « de Rome engloutissent les biens et les richesses

« de la chrétienté, et particulièrement de cette « nation si illustre ?...

« Si je révoquais ce que j'ai écrit à ce sujet, que « ferais-je.... que fortifier cette tyrannie, et ou- « vrir à tant et de si grandes impiétés une porte « plus large encore [1]? Débordant alors avec plus « de fureur que jamais, on les verrait, ces hommes « orgueilleux, s'accroître, s'emporter, et tempêter « toujours davantage. Et non-seulement le joug « qui pèse sur le peuple chrétien serait rendu plus « dur par ma rétractation, il deviendrait, pour « ainsi dire, plus légitime ; car il aurait reçu par « cette rétractation même la confirmation de « Votre Sérénissime Majesté et de tous les états du « saint-empire. Grand Dieu ! je serais ainsi comme « un manteau infâme, destiné à cacher et à recou- « vrir toutes sortes de malices et de tyrannies !....

« Troisièmement enfin, j'ai écrit des livres contre « des personnes privées qui voulaient défendre la « tyrannie romaine et détruire la foi. Je confesse « avec franchise que je les ai peut-être attaquées « avec plus de violence que ma profession ecclé- « siastique ne le demandait. Je ne me regarde pas « comme un saint ; mais je ne puis non plus ré- « tracter ces livres, parce que j'autoriserais ainsi « les impiétés de mes adversaires, et qu'ils pren- « draient occasion d'écraser avec plus de cruauté « encore le peuple de Dieu.

« Cependant, je suis un simple homme, et non

[1] Nicht allein die Fenster, sondern auch Thür und Thor aufthäte. (L. Opp. (L.) XVII, p. 573.)

« pas Dieu; je me défendrai donc comme l'a fait « Jésus-Christ. *Si j'ai mal parlé, faites connaître « ce que j'ai dit de mal* (Jean, XVIII, v. 23), dit-il. « Combien plus moi, qui ne suis que cendre et « que poudre, et qui peux si aisément errer, dois-« je désirer que chacun propose ce qu'il peut avoir « contre ma doctrine!

« C'est pourquoi, je vous conjure, par les misé-« ricordes de Dieu, vous Sérénissime Empereur, et « vous très-illustres Princes, et qui que ce puisse « être, qu'il soit de haut ou de bas étage, de me « prouver par les écrits des prophètes et des apô-« tres que je me suis trompé. Dès que j'aurai été « convaincu, je rétracterai aussitôt toutes mes er-« reurs, et je serai le premier à saisir mes écrits « et à les jeter dans les flammes.

« Ce que je viens de dire montre clairement, je « pense, que j'ai bien considéré et pesé les dan-« gers auxquels je m'expose; mais, loin d'en être « épouvanté, c'est pour moi une grande joie de « voir que l'Évangile est aujourd'hui comme au-« trefois une cause de trouble et de discorde. C'est « là le caractère et la destinée de la Parole de Dieu. « *Je ne suis pas venu mettre la paix sur la terre, « mais l'épée*, a dit Jésus-Christ (Matth. X, v. 34). « Dieu est admirable et terrible dans ses conseils; « craignons qu'en prétendant arrêter les discor-« des nous ne persécutions la sainte Parole de « Dieu, et ne fassions fondre sur nous un affreux « déluge d'insurmontables dangers, de désastres « présents et de désolations éternelles..... Crai-« gnons que le règne de ce jeune et noble prince,

« l'empereur Charles, sur lequel, après Dieu, nous « fondons de si hautes espérances, non-seulement « ne commence, mais encore ne continue et ne « s'achève sous les plus funestes auspices. Je pour- « rais citer des exemples tirés des oracles de Dieu, » continue Luther, parlant en présence du plus grand monarque du monde, avec un courage plein de noblesse; « je pourrais vous parler des « Pharaons, des rois de Babylone et de ceux d'Is- « rael, qui n'ont jamais travaillé plus efficacement « à leur ruine que lorsque, par des conseils en « apparence très-sages, ils pensaient affermir leur « empire. *Dieu transporte les montagnes, et les « renverse même avant qu'elles s'en soient aperçues.* « (Job. IX, v. 5.)

« Si je dis ces choses, ce n'est pas que je pense « que de si grands princes aient besoin de mes pau- « vres conseils, mais c'est que je veux rendre à « l'Allemagne ce qu'elle a droit d'attendre de ses « enfants. Ainsi, me recommandant à Votre Au- « guste Majesté et à Vos Altesses Sérénissimes, je « les supplie avec humilité de ne pas souffrir que « la haine de mes ennemis fasse fondre sur moi « une indignation que je n'ai pas méritée [1]. »

Luther avait prononcé ces paroles en allemand avec modestie, mais avec beaucoup de chaleur et de fermeté [2]; on lui ordonna de les répéter en la-

[1] Ce discours, comme toutes les paroles que nous citons, est tiré textuellement de documents authentiques. (Voyez L. Opp. (L.) XVII, 776 à 780.)

[2] Non clamose at modeste, non tamen sine christiana animositate et constantia. (L. Opp. lat. II, p. 165.)

tin. L'Empereur n'aimait pas la langue allemande. L'assemblée imposante qui entourait le Réformateur, le bruit, l'émotion, l'avaient fatigué. « J'étais « tout en transpiration, dit-il, échauffé par le tu« multe, debout au milieu des princes. » Frédéric de Thun, conseiller intime de l'Électeur de Saxe, placé par ordre de son maître à côté du Réformateur, afin de veiller à ce qu'on ne lui fît ni surprise ni violence, voyant l'état du pauvre moine, lui dit : « Si vous ne pouvez répéter votre discours, « cela suffira, monsieur le docteur. » Mais Luther, s'étant arrêté un moment pour respirer, reprit la parole, et prononça son discours en latin avec la même force que la première fois[1].

« Cela plut extrêmement à l'électeur Frédéric, » raconte le Réformateur.

Dès qu'il eut cessé de parler, le chancelier de Trèves, orateur de la Diète, lui dit avec indignation : « Vous n'avez pas répondu à la question qu'on « vous a faite. Vous n'êtes pas ici pour révoquer « en doute ce qui a été décidé par les conciles. « On vous demande une réponse claire et précise. « Voulez-vous, ou non, vous rétracter ? » Luther répliqua alors sans hésiter : « Puisque Votre Séré« nissime Majesté et Vos Hautes Puissances exigent « de moi une réponse simple, claire et précise, je « la leur donnerai[2], et la voici : Je ne puis soumettre « ma foi ni au pape ni aux conciles, parce qu'il « est clair comme le jour qu'ils sont tombés sou-

[1] Voyez L. Opp. lat. II, p. 165 à 167.

[2] Dabo illud neque dentatum, neque cornutum. (Ibid., p. 166.)

« vent dans l'erreur, et même dans de grandes « contradictions avec eux-mêmes. Si donc je ne « suis convaincu par des témoignages de l'Écriture, « ou par des raisons évidentes, si l'on ne me per- « suade par les passages mêmes que j'ai cités, et « si l'on ne rend ainsi ma conscience captive de la « Parole de Dieu, *je ne puis et ne veux rien rétrac- « ter*, car il n'est pas sûr pour le chrétien de parler « contre sa conscience. » Puis, portant son regard sur cette assemblée, devant laquelle il est debout, et qui tient sa vie en ses mains : « Me voici, dit-il. « Je ne puis autrement ; Dieu m'assiste! Amen[1]. »

Ainsi Luther, contraint d'obéir à sa foi, traîné par sa conscience à la mort, opprimé sous la plus noble nécessité, esclave de ce qu'il croit, et dans cet esclavage souverainement libre, semblable au navire que secoue une effroyable tempête, et qui, pour sauver ce qui est plus précieux que lui-même, va volontairement se briser contre un roc, prononce ces paroles sublimes, qui, à trois siècles de distance, nous font encore tressaillir. Ainsi parle un moine devant l'Empereur et les grands de la nation; et cet homme, faible et chétif, seul, mais appuyé sur la grâce du Très-Haut, paraît plus grand et plus fort qu'eux tous. Sa parole a une force contre laquelle tous ces puissants ne peuvent rien. C'est ici cette faiblesse de Dieu qui est plus forte que les hommes. L'Empire et l'Église d'un côté, l'homme obscur de l'autre, ont été en

[1] Hier stehe ich : Ich kann nicht anders : Gott helfe mir. Amen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 580.)

présence. Dieu avait rassemblé ces rois et ces prélats pour abolir publiquement leur sagesse. La bataille est perdue; et les suites de cette défaite des puissants de la terre se feront sentir parmi tous les peuples et dans tous les siècles à venir.

L'assemblée demeurait étonnée. Plusieurs des princes avaient peine à cacher leur admiration. L'Empereur, revenant de sa première impression, s'écriait : « Le moine parle avec un cœur intrépide « et un inébranlable courage [1]. » Les Espagnols et les Italiens seuls étaient confus, et bientôt ils se moquèrent d'une grandeur d'âme qu'ils ne pouvaient comprendre.

« Si tu ne te rétractes, reprend le chancelier, « après qu'on est revenu de l'impression produite « par ce discours, l'Empereur et les États de l'Em- « pire verront ce qu'ils ont à faire envers un hé- « rétique obstiné. » A ces mots, les amis de Luther tremblent; mais le moine répète : « Dieu me « soit en aide! car je ne puis rien rétracter [2]. »

Alors Luther se retire, et les princes délibèrent. Chacun comprenait que c'était un moment de crise pour la chrétienté. Le oui ou le non de ce moine devait décider, pour des siècles peut-être, du repos de l'Église et du monde. On a voulu l'épouvanter, et on n'a fait que l'élever sur une tribune, en présence de la nation; on a cru donner plus de publicité à sa défaite, et on n'a fait qu'accroître

[1] Der Mönch redet unerschrocken, mit getrostem Muth! (Seckend., 350.)

[2] L. Opp. (W.) XV, 2236.

sa victoire. Les partisans de Rome ne purent se résoudre à subir leur humiliation. On fit rentrer Luther, et l'orateur lui dit : « Martin, tu n'as pas « parlé avec la modestie qui convenait à ta per- « sonne. La distinction que tu as faite, quant à tes « livres, était inutile ; car si tu rétractais ceux qui « contiennent des erreurs, l'Empereur ne souffri- « rait pas qu'on fît brûler les autres. Il est extra- « vagant de demander qu'on te réfute par l'Écri- « ture, lorsque tu ressuscites des hérésies condam- « nées par le concile universel de Constance. L'Em- « pereur t'ordonne donc de dire simplement, par « oui ou par non, si tu prétends soutenir ce que tu « as avancé, ou si tu veux en rétracter une partie ? » — « Je n'ai point d'autre réponse à faire que celle « que j'ai déjà faite, » répondit tranquillement Luther. On le comprit. Ferme comme un roc, tous les flots de la puissance humaine venaient se briser inutilement contre lui. La force de sa parole, sa contenance courageuse, les éclairs de ses regards, l'inébranlable fermeté qu'on lisait sur les traits rudes de son visage germanique, avaient produit sur cette illustre assemblée la plus profonde impression. Il n'y avait plus d'espoir. Les Espagnols, les Belges, les Romains eux-mêmes, étaient muets. Le moine avait vaincu ces grandeurs de la terre. Il avait dit non à l'Église et à l'Empire. Charles-Quint se leva, et toute l'assemblée avec lui : « La « Diète se réunira demain matin pour entendre « l'avis de l'Empereur, » dit le chancelier d'une voix élevée.

IX.

Il faisait nuit. Chacun regagnait sa demeure dans les ténèbres. On donna à Luther deux officiers impériaux pour l'accompagner. Quelques-uns s'imaginèrent que son sort était arrêté, qu'on le conduisait en prison, et qu'il n'en sortirait que pour aller à l'échafaud ; un immense tumulte s'éleva. Plusieurs gentilshommes s'écrièrent : « Est-ce « en prison qu'on le mène ? » — « Non, répondit « Luther ; ils m'accompagnent à mon hôtel. » A ces mots les esprits se calmèrent. Alors des Espagnols de la maison de l'Empereur, suivant cet homme audacieux, l'accompagnèrent de huées et de moqueries [1], à travers les rues qu'il devait traverser, tandis que d'autres faisaient entendre les cris de la bête féroce à qui l'on vient d'enlever sa proie. Mais Luther demeura ferme et en paix.

Telle fut la scène de Worms. Ce moine intrépide, qui jusqu'alors avait bravé avec quelque audace tous ses ennemis, parla dans cette heure, où il se trouvait en présence de ceux qui avaient soif de son sang, avec calme, noblesse et humilité. Pas d'exagération, pas d'enthousiasme humain, pas de colère ; il fut en paix dans l'émotion la plus vive; modeste en résistant aux puissances de la terre; grand en présence de toutes les majestés du monde. C'est là un irrécusable indice que Lu-

[1] Subsannatione hominem Dei et longo rugitu prosecuti sunt. (L. Opp. lat. II, p. 166.)

ther obéissait alors à Dieu, et non aux suggestions de son orgueil. Il y avait dans la salle de Worms quelqu'un de plus grand que Luther et que Charles : *Quand vous me rendrez témoignage devant les nations, ne soyez point en peine*, a dit Jésus-Christ ; *car ce n'est pas vous qui parlerez*[1]. Jamais peut-être cette promesse ne s'accomplit d'une manière si manifeste.

Une impression profonde avait été produite sur les chefs de l'Empire ; Luther l'avait remarqué, et son courage s'en était accru. Les serviteurs du pape s'irritèrent de ce que Jean de Eck n'avait pas interrompu plus tôt le moine coupable. Plusieurs princes et seigneurs furent gagnés à une cause soutenue avec une telle conviction. Chez quelques-uns, il est vrai, l'impression ne fut que passagère ; mais d'autres, au contraire, qui se cachèrent alors, se manifestèrent plus tard avec un grand courage.

Luther était de retour dans son hôtel, reposant son corps fatigué par un si rude assaut. Spalatin et d'autres amis l'entouraient, et tous ensemble louaient Dieu. Comme ils conversaient, un valet entre, portant un vase en argent, rempli de bière d'Eimbek : « Mon maître, dit-il, en le présentant « à Luther, vous invite à vous restaurer avec cette « boisson. » — « Quel est le prince, dit le docteur « de Wittemberg, qui se souvient si gracieusement « de moi ? » C'était le vieux duc Éric de Brunswick. Le Réformateur fut touché de cette offrande d'un

[1] Év. selon saint Matthieu, ch. x, verset 18, 20.

seigneur si puissant, et qui appartenait au parti du pape. « Son Altesse, continua le valet, a voulu « goûter elle-même cette boisson avant de vous « l'envoyer. » Alors Luther, altéré, se versa de la bière du duc, et après l'avoir bue, il dit : « Comme « aujourd'hui le duc Éric s'est souvenu de moi, « qu'ainsi notre Seigneur Jésus-Christ se souvienne « de lui à l'heure de son dernier combat[1]. » C'était peu de chose que ce présent; mais Luther, voulant témoigner sa reconnaissance à un prince qui se souvenait de lui en un tel moment, lui donnait ce qu'il avait, une prière. Le valet alla porter ce message à son maître. Le vieux duc se rappela ces paroles au moment de sa mort; et, s'adressant à un jeune page, François de Kramm, qui se tenait debout à côté de son lit: « Prends l'Évangile, lui « dit-il, et lis-le-moi. » L'enfant lut les paroles de Christ, et l'âme du mourant fut restaurée. *Quiconque vous donnera un verre d'eau en mon nom, parce que vous appartenez à Christ*, a dit le Sauveur, *je vous dis en vérité qu'il ne perdra pas sa récompense.*

A peine le valet du duc de Brunswick était-il sorti, qu'un envoyé de l'Électeur de Saxe vint ordonner à Spalatin de se rendre à l'instant près de lui. Frédéric était venu à la Diète plein d'inquiétude. Il avait cru qu'en présence de l'Empereur Luther verrait son courage s'évanouir. Aussi, la fermeté du Réformateur l'avait-elle profondément

[1] Also gedencke seiner unser Herr Christus in seinem letzten Kampff. (Seck., 354.)

ému. Il était fier d'avoir pris sous sa protection un tel homme. Quand le chapelain arriva la table était mise; l'Électeur allait s'asseoir pour souper avec sa cour, et déjà les valets avaient emporté le vase où l'on se lavait les mains. Voyant entrer Spalatin, Frédéric lui fit aussitôt signe de le suivre, et, seul avec lui dans sa chambre à coucher, il lui dit avec une grande émotion : « Oh! comme le « père Luther a parlé devant l'Empereur et devant « tous les états de l'Empire! Je tremblais seule-« ment qu'il ne fût trop hardi[1]. » Frédéric prit alors la résolution de protéger à l'avenir le docteur avec plus de courage.

Aléandre voyait l'impression que Luther avait produite; il n'y avait pas de temps à perdre; il fallait décider le jeune Empereur à agir vigoureusement. Le moment était favorable : la guerre avec la France était imminente. Léon X, voulant agrandir ses États, et se souciant peu de la paix de la chrétienté, faisait en même temps négocier secrètement deux traités, l'un avec Charles contre François, l'autre avec François contre Charles[2]. Par le premier il demandait pour lui à l'Empereur Parme, Plaisance et Ferrare; par le second il réclamait du roi une partie du royaume de Naples, qui serait ainsi enlevée à Charles. Celui-ci

[1] O wie schön hat Pater Martinus geredet. (Seck., p. 355.)

[2] Guicciardini, L. XIV, p. 175. Dumont. Corp. dipl. t. IV, p. 96. — Dicesi del papa Leone, che quando l' aveva fatto lega con alcuno, prima soleva dir che pero non si dovea restar de tratar cum lo altro principe opposto. (Suriano, ambassadeur vénitien à Rome, MSC. Archives de Venise.)

sentait l'importance de gagner Léon en sa faveur, afin de l'avoir pour allié dans la guerre contre son rival de France. C'était peu que d'acheter au prix de Luther l'amitié du puissant pontife.

Le lendemain de la comparution, le vendredi 19 avril, l'Emperenr fit lire à la Diète un message écrit en français de sa propre main[1]. « Issu, disait-« il, des empereurs chrétiens d'Allemagne, des « rois catholiques d'Espagne, des archiducs d'Au-« triche, et des ducs de Bourgogne, qui se sont « tous illustrés comme défenseurs de la foi ro-« maine, j'ai le ferme dessein de suivre l'exemple « de mes ancêtres. Un seul moine, égaré par sa « propre folie, s'élève contre la foi de la chré-« tienté. Je sacrifierai mes royaumes, ma puissance, « mes amis, mes trésors, mon corps, mon sang, « mon esprit et ma vie pour arrêter cette impiété[2]. « Je vais renvoyer l'augustin Luther, en lui dé-« fendant de causer le moindre tumulte parmi le « peuple; puis je procéderai contre lui et ses ad-« hérents, comme contre des hérétiques manifes-« tes, par l'excommunication, par l'interdit, et par « tous les moyens propres à les détruire[3]. Je de-« mande aux membres des états de se conduire « comme de fidèles chrétiens. »

Cette allocution ne plut pas à tout le monde.

[1] Autographum in lingua Burgundica, ab ipsomet enarratum. (Cochlœus, 32.)

[2] Regna, thesauros, amicos, corpus, sanguinem, vitam, spiritumque profundere. (Pallav., I, p. 118.)

[3] Und andern Wegen sie zu vertilgen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 581.)

Charles, jeune et passionné, n'avait pas suivi les formes ordinaires; il eût dû premièrement demander l'avis de la Diète. Deux opinions extrêmes se prononcèrent aussitôt. Les créatures du pape, l'Électeur de Brandebourg et plusieurs princes ecclésiastiques demandèrent que l'on ne respectât point le sauf-conduit donné à Luther[1]. « Le Rhin, « dirent-ils, doit recevoir ses cendres, comme il a « reçu, il y a un siècle, celles de Jean Huss. » Charles, s'il faut en croire un historien, se repentit vivement plus tard de n'avoir pas suivi ce lâche conseil. « Je confesse, dit-il, vers la fin de sa vie, « que j'ai fait une grande faute en laissant vivre « Luther. Je n'étais point obligé de lui tenir ma « promesse, cet hérétique ayant offensé un maître « plus grand que moi, Dieu lui-même. Je pouvais, « je devais même oublier ma parole, et venger « l'injure qu'il faisait à Dieu : c'est parce que je « ne l'ai pas fait mourir que l'hérésie n'a pas cessé « de faire des progrès. Sa mort l'eût étouffée au « berceau[2]. »

Une si horrible proposition remplit d'effroi l'Électeur et tous les amis de Luther. « Le supplice

[1] Dass Luthero das sichere Geleit nicht möchte gehalten werden. (Seckend., p. 357.)

[2] Sandoval, *Hist. de Carlos V*, citée dans Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, II, p. 57. D'après Llorente, la supposition que Charles, vers la fin de sa vie, pencha vers les sentiments évangéliques n'est qu'une invention des protestants et des ennemis de Philippe II. Cette question est un problème historique, que les citations nombreuses de Llorente paraissent résoudre malheureusement tout à fait dans son sens.

« de Jean Huss, dit l'Électeur palatin, a fait fondre « sur la nation allemande trop de malheurs pour « qu'il faille une seconde fois élever une tel écha- « faud. » — « Les princes d'Allemagne, s'écria « George de Saxe lui-même, cet irréconcilaible en- « nemi de Luther, ne permettront pas qu'on viole « un sauf-conduit. Cette première diète tenue par « notre nouvel Empereur ne se rendra pas cou- « pable d'une action si honteuse. Une telle perfidie « ne s'accorde pas avec l'antique droiture germa- « nique. » Les princes de Bavière, dévoués aussi à l'Église de Rome, appuyèrent cette protestation. La scène de mort que les amis de Luther avaient déjà devant les yeux parut s'éloigner.

Le bruit de ces débats, qui durèrent deux jours, se répandit dans la ville. Les partis s'exaltèrent. Des gentilshommes, partisans de la Réforme, commencèrent à parler d'une voix ferme contre la trahison qu'Aléandre demandait. « L'Empereur, « disaient-ils, est un jeune homme, que les papistes « et les évêques mènent à leur gré, par leurs flat- « teries[1]. » Pallavicini fait mention de quatre cents nobles prêts à soutenir de leur glaive le sauf-conduit de Luther. Le samedi matin on trouva des placards affichés aux portes des maisons et sur les places publiques, les uns contre Luther, et les autres en sa faveur. Sur l'un d'eux on lisait simplement ces paroles énergiques de l'Ecclésiaste : *Malheur à toi, terre! dont le roi est un enfant.*

[1] Eum esse puerum, qui nutu et blanditiis papistarum et episcoporum trahatur quocunque velint. (Cochlœus, p. 33.)

Sickingen, disait-on, a rassemblé à quelques lieues de Worms, derrière les remparts imprenables de sa forteresse, beaucoup de chevaliers et de soldats, et il n'attend pour agir que de savoir l'issue de l'affaire. L'enthousiasme du peuple, non-seulement dans Worms, mais encore dans les villes les plus éloignées de l'Empire[1]; l'intrépidité des chevaliers, l'attachement de plusieurs princes pour le Réformateur, tout devait faire comprendre à Charles et à la Diète que la démarche réclamée par les Romains pourrait compromettre l'autorité suprême, exciter des révoltes, et même ébranler l'Empire[2]. Ce n'était qu'un simple moine qu'il s'agissait de brûler; mais les princes et les partisans de Rome n'avaient à eux tous ni assez de force ni assez de courage pour le faire. Sans doute aussi Charles-Quint, jeune alors, craignait encore le parjure. C'est ce qu'indiquerait, si elle est vraie, cette parole que, selon quelques historiens, il prononça dans cette circonstance : « Quand la « bonne foi et la fidélité seraient bannies de tout « l'univers, elles devraient trouver un refuge dans « le cœur des princes. » Il est triste qu'il l'ait peut-être oubliée près de la tombe. Au reste, d'autres motifs encore pouvaient agir sur l'Empereur. Le Florentin Vettori, ami de Léon X et de Machiavel, prétend que Charles n'épargna Luther que pour tenir ainsi le pape en échec[3].

[1] Verum etiam in longinquis Germaniæ civitatibus, motus et murmura plebium. (Cochlœus, p. 33.)

[2] Es wäre Aufruhr daraus worden, dit Luther.

[3] Carlo si excusò di non poter procedere piu oltre, rispetto

Dans la séance du samedi les conseils violents d'Aléandre furent écartés. On aimait Luther, on voulait sauver cet homme si simple, dont la confiance en Dieu était si touchante ; mais on voulait aussi sauver l'Église. On frémissait à la pensée des conséquences qu'aurait également ou le triomphe ou le supplice du Réformateur. Des voix de conciliation se firent entendre ; on proposa de faire auprès du docteur de Wittemberg une nouvelle tentative. L'archevêque-électeur de Mayence lui-même, le jeune et somptueux Albert, plus dévot que courageux, dit Pallavicini [1], avait pris peur en voyant l'intérêt que le peuple et la noblesse témoignaient au moine saxon. Son chapelain, Capiton, qui avait été lié, pendant son séjour à Bâle, avec ce prêtre évangélique de Zurich nommé Zwingle, homme intrépide dans la défense de la vérité, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, avait aussi sans doute représenté à Albert la justice de la cause du Réformateur. Le mondain archevêque eut un de ces retours à des sentiments chrétiens qu'on remarque quelquefois dans sa vie, et consentit à se rendre auprès de l'Empereur, pour lui demander de permettre un dernier effort. Mais Charles se refusa à tout. Le lundi 22 avril les princes vinrent en corps renouveler les sollicitations d'Albert. « Je ne me départirai point de

al salvocondotto; ma la verità fu che conoscendo che il Papa temeva molto di questa doctrina di Luthero, lo volle tenere con questo freno. (Vettori, Istoria d'Italia MSC. Biblioth. Corsini à Rome, extraite par Rauke.)

[1] Qui pio magis animo erat quam forti. (Pallav., p. 118.)

« ce que j'ai arrêté, répondit l'Empereur. Je ne « chargerai personne de se rendre officiellement « vers Luther. Mais, ajouta-t-il, au grand scandale « d'Aléandre, j'accorde trois jours de réflexion à « cet homme ; pendant ce temps chacun pourra, « en son particulier, lui faire les exhortations con- « venables[1]. » C'était tout ce qu'on demandait. Le Réformateur, pensait-on, exalté par la solennité de la comparution, cédera dans une conférence plus amicale, et peut-être le sauvera-t-on de l'abîme où il est près de tomber.

L'Électeur de Saxe savait le contraire ; aussi était-il rempli de crainte. « Si cela était en mon « pouvoir, écrivait-il le lendemain à son frère le « duc Jean, je serais prêt à soutenir Luther. Vous « ne sauriez croire jusqu'à quel point les partisans « de Rome m'attaquent. Si je pouvais tout vous « raconter, vous entendriez des choses étonnan- « tes[2]. Ils veulent sa ruine ; et pour peu qu'on ma- « nifeste quelque intérêt pour sa personne, on est « aussitôt décrié comme hérétique. Que Dieu, qui « n'abandonne pas la cause de la justice, amène « tout à une bonne fin ! » Frédéric, sans montrer la vive affection qu'il portait au Réformateur, se contenta de ne pas perdre de vue un seul de ses mouvements.

Il n'en était pas de même des hommes de tout rang qui se trouvaient alors dans Worms. Ils fai-

[1] Quibus privatim exhortari hominem possent. (Pallav., I, p. 119.)

[2] Wunder hören werden., (Seckend. 365.)

saient sans crainte éclater leur sympathie. Dès le vendredi une foule de princes, de comtes, de barons, de chevaliers, de gentilshommes, d'ecclésiastiques, de laïques, d'hommes du peuple, entouraient l'hôtel où logeait le Réformateur : ils entraient, ils sortaient, et ne pouvaient se rassasier de le voir [1]. Il était devenu l'homme de l'Allemagne. Ceux même qui ne doutaient pas qu'il ne fût dans l'erreur étaient touchés de la noblesse d'âme qui le portait à immoler sa vie à la voix de sa conscience. Luther avait avec plusieurs des personnages présents à Worms, l'élite de la nation, des entretiens, pleins de ce sel dont toutes ses paroles étaient assaisonnées. On ne le quittait pas sans se sentir animé d'un généreux enthousiasme pour la vérité. « Que de choses j'aurais à vous raconter! écrivait alors à l'un de ses amis le secrétaire privé du margrave Casimir de Brandebourg, George Vogler. Que de conversations pleines de piété et de bonté Luther a eues avec moi et avec d'autres! Que cet homme est plein de grâce [2]. »

Un jour, un jeune prince de dix-sept ans entra en caracolant dans la cour de l'hôtel; c'était Philippe, qui depuis deux ans régnait sur la Hesse. Le jeune landgrave était d'un caractère prompt et entreprenant, d'une sagesse qui devançait les années, d'une humeur belliqueuse, d'un esprit impétueux, et n'aimant guère à se diriger que d'a-

[1] Und konnten nicht satt werden ihn zu sehen. (L. Opp. XVII, p. 581.)

[2] Wie eine holdselige Person er ist. (Meuzel. Magaz. I, p. 207.)

près ses propres idées. Frappé des discours de Luther, il désirait le voir de plus près. « Il n'éta « pourtant pas encore pour moi, » dit Luther en le racontant [1]. Il sauta à terre, monta sans autres compliments dans la chambre du Réformateur, et, l'apostrophant, il lui dit : « Eh bien, cher docteur, « comment cela va-t-il ? » — « Gracieux seigneur, « répondit Luther, j'espère que cela ira bien. » — « A ce que j'apprends, reprit le landgrave en riant, « vous enseignez, docteur, qu'une femme peut « quitter son mari et en prendre un autre quand « le premier est reconnu trop vieux ! » C'étaient les gens de la cour impériale qui avaient fait ce conte au landgrave. Les ennemis de la vérité ne manquent jamais de répandre des fables sur de prétendus enseignements des docteurs chrétiens. — « Non, monseigneur, répondit Luther grave- « ment ; que Votre Altesse ne parle pas ainsi, de « grâce ! » Là-dessus, le prince tendit brusquement la main au docteur, serra cordialement la sienne, et lui dit : « Cher docteur, si vous avez « raison, que Dieu vous soit en aide !.... » Puis il quitta la chambre, remonta à cheval, et partit. Ce fut la première entrevue de ces deux hommes, qui devaient plus tard se trouver à la tête de la Réformation, et la défendre, l'un avec l'épée de la parole, et l'autre avec celle des rois.

C'était l'archevêque de Trèves, Richard de Greifencklau, qui, avec la permission de Charles-Quint, avait entrepris le rôle de médiateur. Richard, in-

[1] War noch nicht auf meiner Seite. (L. Opp. XVII, p. 589.)

timement lié avec l'Électeur de Saxe, et bon catholique romain, désirait, en arrangeant cette difficile affaire, rendre à la fois service à son ami et à son Église. Le lundi soir, 22 avril, au moment où Luther allait se mettre à table, un envoyé de l'archevêque vint lui annoncer que ce prélat désirait le voir le surlendemain, mercredi, à six heures du matin.

X.

Le chapelain et le héraut impérial Sturm étaient ce jour-là avant six heures chez Luther. Mais déjà, à quatre heures du matin, Aléandre avait fait appeler Cochleus. Le nonce n'avait pas tardé à reconnaître dans l'homme que lui avait présenté Capiton un serviteur dévoué de la cour de Rome, sur lequel il pouvait compter comme sur lui-même. Ne pouvant être présent à cette entrevue, Aléandre voulait y avoir un remplaçant. « Trouvez-vous « chez l'archevêque de Trèves, dit-il au doyen « de Francfort ; n'entrez pas en discussion avec « Luther, mais contentez-vous de prêter l'oreille « la plus attentive à tout ce qui sera dit, en sorte « que vous puissiez me le rapporter fidèlement[1]. » Le Réformateur arriva avec quelques amis chez l'archevêque. Il trouva ce prélat entouré du margrave Joachim de Brandebourg, du duc George de Saxe, des évêques de Brandebourg et d'Augs-

[1] Aleander, mane hora quarta vocaverit ad se Cochlœum, jubens ut. . . audiret solum. . . (Cochlœus, p. 36.)

bourg, de quelques nobles, de députés des villes libres, de jurisconsultes et de théologiens, parmi lesquels étaient Cochleus et Jérôme Wehe, chancelier de Bade. Celui-ci, habile jurisconsulte, voulait une réformation dans les mœurs et dans la discipline; il allait même plus loin : « Il faut, di-« sait-il, que la Parole de Dieu, si longtemps ca-« chée sous le boisseau, reparaisse dans tout son « éclat [1]. » C'était cet homme conciliant qui était chargé de la conférence. Se tournant avec bonté vers Luther « : On ne vous a pas fait venir, lui « dit-il, pour disputer avec vous, mais pour vous « faire entendre des exhortations fraternelles. Vous « savez avec quel soin l'Écriture nous invite à nous « donner garde *de la flèche volante et du démon* « *du midi.* Cet ennemi du genre humain vous a « poussé à publier des choses contraires à la re-« ligion. Pensez à votre salut et à celui de l'Em-« pire. Prenez garde que ceux que Jésus-Christ a « rachetés par sa mort de la mort éternelle ne « soient séduits par vous et ne périssent à jamais.... « Ne vous élevez pas contre les saints conciles. Si « nous ne maintenons les décrets de nos pères, il « n'y aura que confusion dans l'Église. Les princes « éminents qui m'écoutent prennent à votre salut « un intérêt particulier; mais si vous persistez, « alors l'Empereur vous bannira de l'Empire [2], et « nul lieu dans le monde ne pourra vous offrir un

[1] Dass das Wort Gottes, welches so lange unter dem Scheffel verborgen gesteckt, heller scheine. . . (Seckend., 364.)

[2] Und aus dem Reich verstossen. (L. Opp. (L.) XVII, 582; Sleidan, I, p. 97.)

« asile...... Réfléchissez au sort qui vous attend! »

« Sérénissimes princes, répondit Luther, je vous « rends grâce de votre sollicitude; car je ne suis « qu'un pauvre homme, trop chétif pour être ex- « horté par de si grands seigneurs [1]. » Puis il continua : « Je n'ai point blâmé tous les conciles, mais « seulement celui de Constance, parce qu'en con- « damnant cette doctrine de Jean Huss : *Que l'É- « glise chrétienne est l'assemblée de ceux qui sont « prédestinés au salut* [2], il a condamné cet article « de notre foi : *Je crois la sainte Église universelle*, « et la Parole de Dieu elle-même. Mes enseigne- « ments excitent, dit-on, des scandales, ajouta-t-il. « Je réponds que l'Évangile de Christ ne peut être « prêché sans scandales. Comment donc cette « crainte ou l'appréhension du danger me déta- « cherait-elle du Seigneur et de cette Parole divine « qui est l'unique vérité? Non, plutôt donner mon « corps, mon sang et ma vie!.... »

Les princes et les docteurs ayant délibéré, on rappela Luther, et Wehe reprit avec douceur : « Il faut honorer les Puissances, même quand elles « se trompent, et faire de grands sacrifices à la « charité. » Puis il dit d'un ton plus pressant : « Remettez-vous-en au jugement de l'Empereur, « et soyez sans crainte. »

LUTHER.

« Je consens de grand cœur à ce que l'Empe-

[1] Agnosco enim me homuncionem, longe viliorem esse, quam ut a tantis principibus. . . (L. Opp. lat., p. 167.)

[2] Ecclesia Christi est universitas prædestinatorum. (Ibid.)

reur, les princes, et même le plus chétif des chrétiens, examinent et jugent mes livres ; mais à une condition, c'est qu'ils prennent pour règle la Parole de Dieu. Les hommes n'ont autre chose à faire qu'à lui obéir. Ma conscience est dans sa dépendance, et je suis prisonnier sous son obéissance [1].

L'ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG.

« Si je vous comprends bien, monsieur le docteur, vous ne voulez reconnaître d'autre juge que la sainte Écriture ?

LUTHER.

« Oui, monseigneur, précisément ; c'est là mon dernier mot [2].

Alors les princes et les docteurs se retirèrent ; mais l'excellent archevêque de Trèves ne pouvait se résoudre à abandonner son entreprise. « Venez, » dit-il à Luther, en passant dans sa chambre particulière ; et en même temps il ordonna à Jean de Eck et à Cochleus d'un côté, à Schurff et à Amsdorff de l'autre, de les suivre. « Pourquoi « en appeler sans cesse à la sainte Écriture ? dit « vivement Eck ; c'est d'elle que sont venues tou« tes les hérésies. » Mais Luther, dit son ami Mathesius, demeurait inébranlable comme un roc qui repose sur le roc véritable, la Parole du Seigneur. « Le pape, répondit-il, n'est point juge « dans les choses de la Parole de Dieu. Chaque

[1] Sie wollten sein Gewissen, das mit Gottes Wort und heiliger Schrifft gebunden und gefangen wäre, nicht dringen. (Math., p. 27.)

[2] Ja darauf stehe Ich. (L. Opp. (L.) XVII, p. 588.)

« chrétien doit voir et comprendre lui-même « comment il doit vivre et mourir[1]. » On se sépara. Les partisans de la papauté sentaient la supériorité de Luther, et l'attribuaient à ce qu'il n'y avait là personne qui fût capable de lui répondre. « Si l'empereur avait agi sagement, dit « Cochleus, en appelant Luther à Worms il y eût « aussi appelé des théologiens qui réfutassent ses « erreurs. »

L'archevêque de Trèves se rendit à la Diète, et annonça le peu de succès de sa médiation. L'étonnement du jeune Empereur égalait son indignation. « Il est temps, dit-il, de mettre fin à « cette affaire. » L'archevêque demanda encore deux jours; toute la Diète se joignit à lui; Charles-Quint céda. Aléandre, hors de lui, éclata en reproches[2].

Pendant que ces choses se passaient à la Diète, Cochleus brûlait de remporter la victoire refusée aux prélats et aux rois. Quoiqu'il eût de temps en temps lancé quelques mots chez l'archevêque de Trèves, l'ordre qu'Aléandre lui avait donné de garder le silence l'avait retenu. Il résolut de se dédommager, et à peine eut-il rendu compte de sa mission au nonce du pape, qu'il se présenta chez Luther. Il l'aborda comme un ami, et lui exprima le chagrin que la résolution de l'Empereur lui faisait

[1] Ein Christenmensch muss zusehen und richten. . . (L., Epp. I, p. 604.)

[2] De iis Aleander acerrime conquestus est. (Pallavicini, I, p. 120.)

éprouver. Après le dîner, la conversation s'anima[1]. Cochleus pressait Luther de se rétracter. Celui-ci fit un signe négatif. Plusieurs nobles qui se trouvaient à table avaient peine à se contenir. Ils se montraient indignés de ce que les partisans de Rome voulaient, non convaincre le Réformateur par l'Écriture, mais le contraindre par la force. « Eh bien, dit à Luther Cochleus, impatient de ces « reproches, je vous offre de disputer publique« ment avec vous, si vous renoncez au sauf-con« duit[2]. » Tout ce que Luther demandait c'était une dispute publique. Que devait-il faire? Renoncer au sauf-conduit c'était se perdre; refuser le défi de Cochleus c'était paraître douter de sa cause. Les convives voyaient dans cette offre une perfidie tramée avec Aléandre, que le doyen de Francfort venait de quitter. Vollrat de Watzdorf, l'un d'entre eux, ôta à Luther l'embarras d'un choix si difficile. Ce seigneur, d'un caractère bouillant, indigné d'un piége qui n'allait à rien moins qu'à livrer Luther aux mains du bourreau[3], se leva avec impétuosité, saisit le prêtre effrayé, le poussa dehors, et même le sang eût coulé si les autres convives n'eussent à l'instant quitté la table, et interposé leur médiation entre le chevalier furieux et Cochleus tremblant d'effroi[4]. Celui-ci

[1] Peracto prandio. (Cochlœus, p. 36.)

[2] Und wollte mit mir disputiren, ich sollte allein das Geleit aufsagen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

[3] Atque ita traderet eum carnificinæ. (Cochlœus, p. 36.)

[4] Dass Ihm das Blut über den Kopff gelaufen wäre, wo man nicht gewehret hatte. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

s'éloigna confus de l'hôtel des Chevaliers de Rhodes. Sans doute c'était dans le feu de la discussion que cette parole était échappée au doyen, et il n'y avait point eu entre lui et Aléandre un dessein formé à l'avance de faire tomber Luther dans un piége si perfide. Cochleus le nie, et nous nous plaisons à ajouter foi à son témoignage. Cependant il sortait d'une conférence avec le nonce quand il se présenta chez Luther.

Le soir, l'archevêque de Trèves réunit à souper les personnes qui avaient assisté à la conférence du matin : il pensait que ce serait un moyen de détendre les esprits et de les rapprocher. Luther, si intrépide et si inébranlable devant des arbitres ou des juges, avait dans le commerce intime une bonhomie, une gaieté, qui faisaient qu'on osait tout espérer de lui. Le chancelier de l'archevêque, qui avait montré tant de roideur dans son caractère officiel, se prêta lui-même à cet essai, et vers la fin du repas il porta la santé de Luther. Celui-ci se préparait à rendre cet honneur ; le vin était versé, et déjà il faisait selon sa coutume le signe de la croix sur son verre, lorsque tout à coup le verre éclata dans ses mains, et le vin se répandit sur la table. Les convives furent consternés. « Il faut qu'il y ait du poison[1] ! » dirent tout haut quelques amis de Luther. Mais le docteur,

[1] Es müsse Gift darinnen gewesen seyn. — Luther ne parle pas de cette circonstance ; mais Razeberg, ami de Luther, médecin de l'électeur Jean-Fréderic, la rapporte dans une histoire manuscrite qui se trouve à la bibliothèque de Gotha, et dit la tenir d'un témoin oculaire.

sans s'émouvoir, répondit en souriant : « Chers « messieurs, ou ce vin ne m'était pas destiné, ou « il m'eût été nuisible. » Puis il ajouta avec calme : « Sans doute le verre a sauté parce qu'en le lavant « on l'a plongé trop tôt dans l'eau froide. » Ces paroles si simples ont quelque chose de grand en une telle circonstance, et montrent une paix inaltérable. On ne saurait présumer que les catholiques romains eussent voulu empoisonner Luther, surtout chez l'archevèque de Trèves. Ce repas n'éloigna ni ne rapprocha les esprits. Ni la faveur ni la haine des hommes ne pouvaient influer sur la résolution du Réformateur ; elle provenait de plus haut.

Le jeudi matin 25 avril, le chancelier Wehe et le docteur Peutinger d'Augsbourg, conseiller de l'Empereur, qui avait témoigné à Luther beaucoup d'affection, lors de son entrevue avec de Vio, se rendirent à l'hôtel des Chevaliers de Rhodes. L'électeur de Saxe envoya Frédéric de Thun et un autre de ses conseillers pour assister à la conférence. « Remettez-vous-en à nous, dirent « avec émotion Wehe et Peutinger, qui volontiers « auraient tout sacrifié pour prévenir la division « qui allait déchirer l'Église. Cette affaire se ter- « minera chrétiennement ; nous vous en donnons « l'assurance. » — « En deux mots voici ma réponse, « leur dit Luther. Je consens à renoncer au sauf- « conduit[1]. Je remets entre les mains de l'Em-

[1] Er wollte ehe das Geleit aufsagen... (L. Opp. (L.) XVII, 589.)

« pereur ma personne et ma vie, mais la Parole « de Dieu.... jamais! Frédéric de Thun, ému, se leva, et dit aux envoyés : « N'est-ce pas assez? « Le sacrifice n'est-il pas assez grand? » Puis, déclarant qu'il ne voulait plus rien entendre, il sortit. Alors Wehe et Peutinger, espérant avoir meilleur marché du docteur, vinrent se rasseoir à ses côtés. « Remettez-vous-en à la Diète, » lui dirent-ils.—« Non, répliqua Luther, car *maudit soit qui-« conque se confie en l'homme!* (Jérémie, 17.) » Wehe et Peutinger redoublent leurs exhortations et leurs attaques; ils pressent de plus près le Réformateur. Luther, lassé, se lève, et les congédie en disant : « Je ne permettrai pas qu'aucun « homme se place au-dessus de la Parole de Dieu[1]. » — « Réfléchissez encore, dirent-ils en se retirant, « nous reviendrons après midi. »

Ils revinrent en effet; mais, convaincus que Luther ne céderait pas, ils apportaient une proposition nouvelle. Luther avait refusé de reconnaître le pape, puis l'Empereur, puis la Diète; il restait un juge que lui-même avait une fois invoqué : un concile général. Sans doute une telle proposition aurait indigné Rome; mais c'était la dernière planche de salut. Les délégués offrirent un concile à Luther. Celui-ci aurait pu accepter sans rien préciser. Des années se seraient passées avant qu'on eût pu écarter les difficultés que la convocation d'un concile aurait rencontrées de la part du pape.

[1] Er wollte kurtzrum Menschen über Gottes Wort nicht erkennen. (Ibid., p. 583.)

Gagner des années, c'était pour la Réforme et pour le Réformateur tout gagner. Dieu et le temps auraient fait alors de grandes choses. Mais Luther mettait la droiture au-dessus de tout; il ne voulait pas se sauver aux dépens de la vérité, ne fallût-il même, pour la dissimuler, que garder le silence. — « J'y consens, répondit-il, mais (et « faire cette demande c'était refuser le concile) à « condition que le concile ne jugera que d'après « la sainte Écriture[1]. »

Peutinger et Wehe, ne pensant pas qu'un concile pût juger autrement, coururent tout joyeux chez l'archevêque : « Le docteur Martin, lui di- « rent-ils, soumet ses livres à un concile. » L'archevêque allait porter cette heureuse nouvelle à l'Empereur, lorsqu'il lui vint quelque doute; il fit appeler Luther.

Richard de Greiffenklau était seul quand le docteur arriva. « Cher monsieur le docteur, dit l'ar- « chevêque, avec beaucoup de bienveillance et de « bonté[2], mes docteurs m'assurent que vous con- « sentez à soumettre sans réserve votre cause à un « concile. » — « Monseigneur, répondit Luther, « je puis tout supporter, mais non abandonner la « sainte Écriture. » L'archevêque comprit alors que Wehe et Peutinger s'étaient mal expliqués. Jamais Rome ne pouvait consentir à un concile qui ne jugeât que d'après l'Écriture. « C'était, dit Pallavi-

[1] Dass darüber aus der heiligen Schrifft gesprochen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 584.)

[2] Ganz gut und mehr denn gnædig (L. Epp. I, p. 604).

« cini, vouloir qu'un œil faible lût des caractères « très-fins, et lui refuser en même temps des lu- « nettes[1]. » Le bon archevêque soupira. « Bien « m'en a pris, dit-il, de vous avoir fait venir. Que « serais-je devenu si j'avais aussitôt été porter « cette nouvelle à l'Empereur? »

L'inébranlable fermeté, la roideur de Luther étonnent sans doute ; mais elles seront comprises et respectées de tous ceux qui connaissent le droit de Dieu. Rarement un plus noble hommage fut rendu à la Parole immuable du ciel ; et cela au péril de la liberté et de la vie de l'homme qui le rendait.

« Eh bien, dit à Luther le vénérable prélat, indiquez donc vous-même un remède.

LUTHER, après un moment de silence.

« Monseigneur, je n'en connais d'autre que celui de Gamaliel : *Si ce dessein est un ouvrage des hommes il se détruira de lui-même; mais s'il vient de Dieu vous ne pouvez le détruire : et prenez garde qu'il ne se trouve que vous ayez fait la guerre à Dieu.* Que l'Empereur, les électeurs, les princes et les états de l'Empire mandent cette réponse au pape!

L'ARCHEVÊQUE.

« Rétractez au moins quelques articles.

LUTHER.

« Pourvu que ce ne soient pas ceux que le concile de Constance a condamnés.

[1] Simulque conspicillorum omnium usum negare. (L. Epp. I, p. 110.)

L'ARCHEVÊQUE.

« Ah! je crains bien que ce ne soient précisément ceux-là qu'on vous demande.

LUTHER.

« Alors plutôt immoler mon corps et ma vie, plutôt me laisser couper bras et jambes, que d'abandonner la Parole claire et véritable de Dieu[1]. »

L'archevêque comprit enfin Luther. « Retirez-« vous, » lui dit-il, toujours avec la même douceur. — « Monseigneur, reprit Luther, veuillez faire en « sorte que Sa Majesté me fasse expédier le sauf-« conduit nécessaire pour mon retour. » — « J'y « pourvoirai, » répondit le bon archevêque; et ils se quittèrent.

Ainsi finirent ces négociations. L'Empire tout entier s'était tourné vers cet homme[2] avec les plus ardentes prières et les plus terribles menaces, et cet homme n'avait pas bronché. Son refus de fléchir sous le bras de fer du pape émancipait l'Église et commençait des temps nouveaux. L'intervention providentielle était évidente. C'est ici l'une de ces grandes scènes de l'histoire au-dessus desquelles plane et s'élève la figure majestueuse de la Divinité.

Luther sortit avec Spalatin, qui était survenu pendant la visite chez l'archevêque. Le conseiller de l'électeur de Saxe, Jean de Minkwitz, était tombé malade à Worms. Les deux amis se rendi-

[1] Ehe Stumpf und Stiel fahren lassen.... (L. Opp. (L.) XVII, p. 584.)

[2] Totum Imperium ad se conversum spectabat. (Pallavicini, I, p. 120.)

rent dans sa maison. Luther présenta au malade les plus touchantes consolations. « Adieu, lui dit-il en s'éloignant, demain je quitterai Worms. »

Luther ne se trompait pas. Il n'y avait pas trois heures qu'il était de retour à l'hôtel des Chevaliers de Rhodes lorsque le chancelier de Eck, accompagné du chancelier de l'Empereur et d'un notaire, se présenta chez lui.

Le chancelier lui dit : « Martin Luther, Sa Ma-« jesté Impériale, les électeurs, princes et états « de l'Empire t'ayant exhorté à la soumission à « plusieurs reprises et de plusieurs manières, mais « toujours en vain, l'Empereur, en sa qualité d'a-« vocat et de défenseur de la foi catholique, se « voit obligé de passer outre. Il t'ordonne donc de « retourner chez toi dans l'espace de vingt et un « jours, et te défend de troubler la paix publique « sur la route, soit par des prédications, soit par « des écrits. »

Luther sentait bien que ce message était le commencement de sa condamnation : « Il en est arrivé « comme il a plu à l'Éternel, répondit-il avec dou-« ceur. Le nom de l'Éternel soit béni! » Puis il ajouta : « Avant toutes choses, je remercie très-« humblement et du fond de mon cœur Sa Majesté, « les électeurs, les princes et autres états de l'Em-« pire, de ce qu'ils m'ont écouté avec tant de bien-« veillance. Je n'ai désiré et je ne désire qu'une « seule chose, une réformation de l'Église d'après « la sainte Écriture. Je suis prêt à tout faire, « à tout souffrir, pour me soumettre humblement « à la volonté de l'Empereur. Vie et mort, hon-

« neur et opprobre, tout m'est égal ; je ne fais « qu'une seule réserve : la prédication de l'Évan- « gile ; car, dit saint Paul, *la Parole de Dieu ne « peut être liée.* » Les députés sortirent.

Le vendredi 26 avril, au matin, les amis du Réformateur et plusieurs seigneurs se réunirent chez Luther [1]. On se plaisait, en voyant la constance chrétienne qu'il avait opposée à Charles et à l'Empire, à reconnaître en lui les traits de ce portrait célèbre de l'antiquité :

Justum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida [2]....

On voulait encore une fois, et peut-être pour toujours, dire adieu à ce moine intrépide. Luther fit un modeste repas. Maintenant il fallait prendre congé de ses amis, et fuir loin d'eux, sous un ciel gros d'orages. Il voulut passer ce moment solennel en la présence de Dieu. Il éleva son âme. Il bénit ceux qui l'entouraient [3]. Dix heures du matin sonnèrent. Luther sortit de l'hôtel avec les amis qui l'avaient accompagné à Worms. Vingt gentilshommes à cheval entouraient son char. Une grande foule de peuple l'accompagna hors des murs de la ville. Le héraut impérial Sturm le rejoignit quel-

[1] Salutatis patronis et amicis qui eum frequentissimi convenerunt. . . . . (L. Opp. lat. II, p. 168.)

[2] Horat. Od. lib. III, 3.

[3] Seine Freunde gesegnet. (Mathesius, p. 27.)

que temps après à Oppenheim, et le lendemain ils arrivèrent à Francfort.

XI.

Ainsi Luther avait échappé à ces murs de Worms qui semblaient devoir être son tombeau. Tout son cœur rendait gloire à Dieu. « Le diable lui-même « dit-il, gardait la citadelle du pape ; mais Christ « y a fait une large brèche, et Satan a dû confesser « que le Seigneur est plus puissant que lui[1]. »

« Le jour de la Diète de Worms, dit le pieux « Mathésius, disciple et ami de Luther, est un des « jours les plus grands et les plus glorieux accor- « dés à la terre avant la fin du monde[2]. » Le combat qui s'était livré à Worms retentit au loin, et au bruit qui en vint dans toute la chrétienté, depuis les régions du Nord jusqu'aux montagnes de la Suisse et aux cités de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, plusieurs saisirent avec ardeur les armes puissantes de la Parole de Dieu.

Luther, arrivé à Francfort le samedi soir 27 avril, profita le lendemain d'un moment de liberté, le premier qu'il eût eu depuis longtemps, pour écrire un billet plein de familiarité à la fois et d'énergie à son ami le célèbre peintre Lucas Cranach à Wittemberg. « Votre serviteur, cher « compère Lucas, lui dit-il. Je croyais que Sa

[1] Aber Christus macht ein Loch derein. (L. Opp. (L.) XVII, p. 589.)

[2] Diss ist der herrlichen grossen Tag einer vorm Ende der Welt. (p. 28.)

« Majesté assemblerait à Worms une cinquan-
« taine de docteurs pour convaincre droitement le
« moine. Mais pas du tout. — Ces livres sont-ils
« de toi? — Oui. — Veux-tu les rétracter? —
« Non. — Eh bien, va-t'en! — Voilà quelle a été
« toute l'histoire. O Allemands aveugles!... comme
« nous agissons en enfants et nous nous laissons
« jouer et duper par Rome!... Il faut que les juifs
« chantent une fois Yo! Yo! Yo! Mais Pâques
« viendra aussi pour nous; et alors nous chante-
« rons : Alleluiah[1]!.... Il faut se taire et souffrir
« pour un peu de temps. *Dans peu de temps vous*
« *ne me verrez plus, et un peu de temps après vous*
« *me reverrez,* dit Jésus-Christ (Jean, XVI, 16). —
« J'espère qu'il en sera de même pour moi. Adieu.
« Je vous recommande tous ensemble à l'Éternel.
« Qu'il garde en Christ votre entendement et votre
« foi contre les attaques des loups et des dragons
« de Rome. Amen. »

Après avoir écrit cette lettre un peu énigmatique, Luther, comme le temps pressait, partit aussitôt pour Friedberg, qui est à six lieues de Francfort. Le lendemain Luther se recueillit de nouveau. Il désirait écrire encore une fois à Charles-Quint, ne voulant pas qu'on le confondît avec de coupables rebelles. Il exposa avec clarté, dans

[1] Es müssen die Juden einmal siehen : Io, Io, Io!....... (L. Epp. I, p. 589.) Ces cris de joie des Juifs au temps du crucifiement représentent les chants de triomphe des partisans de la papauté à l'occasion de la catastrophe qui va fondre sur Luther; mais le Réformateur découvre dans l'avenir les alleluiah de la délivrance.

sa lettre à l'Empereur, quelle est l'obéissance due aux rois, quelle est celle qui est due à Dieu, et quelle est la limite où l'une doit s'arrêter pour faire place à l'autre. On se rappelle involontairement, en lisant Luther, cette parole du plus grand autocrate des temps modernes : « Ma do-« mination finit où celle de la conscience com-« mence [1]. »

« Dieu, qui est le scrutateur des cœurs, m'est « témoin, dit Luther, que je suis prêt à obéir avec « empressement à Votre Majesté, soit dans la « gloire, soit dans l'opprobre, soit par la vie, soit « par la mort, et en n'exceptant absolument rien « que la Parole de Dieu, par laquelle l'homme a la « vie. Dans toutes les affaires du temps présent, « ma fidélité sera immuable, car ici perdre ou « gagner sont choses indifférentes au salut. Mais « Dieu ne veut pas, quand il s'agit des biens éter-« nels, que l'homme se soumette à l'homme. La « soumission dans le monde spirituel est un culte « véritable, et qui ne doit être rendu qu'au Créa-« teur [2]. »

Luther écrivit aussi, mais en allemand, une lettre adressée aux états de l'Empire. Elle était à peu près du même contenu que celle qu'il venait d'écrire à l'Empereur. Il y rapportait tout ce qui s'était passé à Worms. Cette lettre fut copiée plusieurs fois et répandue dans toute l'Allemagne;

[1] Napoléon à la députation protestante après son accession à l'Empire.

[2] Nam ea fides et submissio proprie est vera illa latria et adoratio Dei. . . (L. Epp. I, p. 592.)

partout, dit Cochleus, elle excita l'indignation des peuples contre l'Empereur et contre le haut clergé[1].

Le lendemain de bonne heure, Luther écrivit un billet à Spalatin, en mettant sous son couvert les deux lettres de la veille; il renvoya à Worms le héraut Sturm, gagné à la cause de l'Évangile; il embrassa cet homme, et partit en hâte pour Grunberg.

Le mardi, il était encore à deux lieues de Hirschfeld, lorsqu'il rencontra le chancelier du prince-abbé de cette ville, qui venait le recevoir. Bientôt parut une troupe de cavaliers ayant l'abbé à leur tête. Celui-ci sauta à bas de son cheval; Luther descendit de son char. Le prince et le Réformateur s'embrassèrent; puis ils entrèrent dans Hirschfeld. Le sénat les reçut aux portes de la ville[2]. Les princes de l'Église couraient à la rencontre d'un moine maudit par le pape, et les notables du peuple baissaient la tête devant un homme mis au ban par l'Empereur.

« A cinq heures du matin, nous serons à l'é-« glise, » dit le prince en se levant le soir de la table à laquelle il avait invité le Réformateur. Il voulut qu'il couchât dans son propre lit. Le lendemain, Luther prêcha, et le prince-abbé l'accompagna avec sa suite.

Le soir, Luther arriva à Isenac, le lieu de son

[1] Per chalcographos multiplicata et in populos dispersa est ea epistola. . . . Cæsari autem et clericis odium populare, etc. (Cochlœus, p. 38.)

[2] Senatus intra portas nos excepit. (L. Epp. II, p. 6.)

enfance. Tous ses amis de cette ville l'entourèrent et le supplièrent de prêcher ; le lendemain ils le conduisirent à l'église. Alors parut le curé du lieu, accompagné d'un notaire et de témoins : il s'avançait tout tremblant, partagé entre la crainte de perdre sa place et celle de s'opposer à l'homme puissant qu'il avait devant lui. « Je proteste contre « la liberté que vous allez prendre, » dit enfin le prêtre d'un ton embarrassé. Luther monta dans la chaire ; et bientôt cette voix qui vingt-trois ans auparavant chantait dans les rues de cette ville pour obtenir du pain fit retentir sous les voûtes de cette antique église ces accents qui commençaient à agiter le monde. Après le sermon, le curé, confus, se glissa vers Luther. Le notaire avait rédigé l'acte, les témoins l'avaient signé, tout était en règle pour mettre en sûreté la place du prêtre. « Pardonnez-moi, dit-il humblement au docteur, je l'ai fait par crainte des tyrans qui oppriment l'Église[1]. »

Il y avait en effet de quoi les craindre. Les choses avaient changé d'aspect à Worms ; Aléandre paraissait seul y régner. « L'exil est le seul « avenir de Luther, écrivit Frédéric à son frère le « duc Jean. Rien ne saurait le sauver. Si Dieu « permet que je retourne auprès de vous, j'aurai « des choses incroyables à vous raconter. Ce ne « sont pas seulement Anne et Caïphe, mais aussi « Pilate et Hérode, qui se sont unis contre lui. »

[1] Humiliter tamen excusante. . . . ob metum tyrannorum suorum. (L. Epp. II, p. 6.)

Frédéric se souciait peu de demeurer plus longtemps à Worms; il partit. L'Électeur palatin fit de même. L'Électeur-archevèque de Cologne quitta aussi la Diète. Des princes d'un rang moins élevé les imitèrent. Jugeant impossible de détourner le coup qui allait être frappé, ils préféraient, peut-être à tort, abandonner la place. Les Espagnols, les Italiens et les plus ultramontains des princes allemands demeurèrent seuls.

Le champ était libre; Aléandre triomphait. Il présenta à Charles un projet d'édit destiné par lui à servir de modèle à celui que la Diète devait rendre contre le moine. Le travail du nonce plut à l'Empereur irrité. Il réunit dans sa chambre les restes de la Diète, et y fit lire l'édit d'Aléandre; tous ceux qui étaient présents, assure Pallavicini, l'acceptèrent.

Le lendemain, jour d'une grande fète, l'Empereur était dans le temple, entouré des seigneurs de sa cour. La solennité religieuse était finie; une multitude de peuple remplissait le sanctuaire, lorsque Aléandre, revètu de tous les insignes de sa dignité, s'approcha de Charles-Quint[1]. Il tenait en main deux exemplaires de l'édit contre Luther, l'un en latin, l'autre en allemand, et, s'humiliant devant la Majesté Impériale, il supplia Charles d'y apposer sa signature et le sceau de l'Empire. C'était au moment où le sacrifice venait d'ètre offert, où l'encens remplissait le temple, où les chants retentissaient encore sous les voûtes, et comme

[1] Cùm Cæsar in templo adesset.... processit illi obviam Aleander. (Pallavicini, I, p. 122.)

en présence de la Divinité, que la perte de l'ennemi de Rome devait être signée. L'Empereur, prenant l'air le plus gracieux[1], saisit la plume et signa. Aléandre sortit triomphant, livra aussitôt le décret à la presse, et l'envoya dans toute la chrétienté[2]. Ce fruit des labeurs de Rome avait coûté quelque peine à la papauté! Pallavicini lui-même nous apprend que cet édit, quoique daté du 8 mai, fut signé plus tard; mais on l'antidata pour donner à croire qu'il était d'une époque où tous les membres de la Diète se trouvaient encore assemblés.

« Nous CHARLES CINQUIÈME, disait l'Empereur « (puis venaient ses titres), à tous les Électeurs, « Princes, Prélats et autres à qui il appartient.

« Le Tout-Puissant nous ayant confié, pour dé-« fendre sa sainte foi, plus de royaumes et de « puissance qu'il n'en a jamais donné à aucun de « nos prédécesseurs, nous prétendons employer « toutes nos forces à empêcher que quelque hé-« résie ne vienne souiller notre saint Empire.

« Le moine augustin Martin Luther, bien qu'ex-« horté par nous, s'est jeté comme un furieux sur « la sainte Église, et a prétendu l'étouffer par des « livres pleins de blasphèmes. Il a souillé d'une « manière honteuse l'indestructible loi du saint « mariage; il s'est efforcé d'exciter les laïques à « laver leurs mains dans le sang des prêtres[3], et,

[1] Festivissimo vultu. (Pallavicini, I, p. 122.)

[2] Et undique pervulgata. (Ibid.)

[3] Ihre Hände in der Priester Blut zu waschen. (L. Opp. (L.) XVII, p. 598.)

« renversant toute obéissance, il n'a cessé d'exci-
« ter à la révolte, à la division, à la guerre, au
« meurtre, au vol, à l'incendie, et de travailler à
« ruiner complétement la foi des chrétiens..... En
« un mot, et pour passer sous silence tant d'autres
« malices, cet être, qui n'est pas un homme, mais
« Satan lui-même sous la forme d'un homme et
« recouvert du capuchon d'un moine[1], a réuni en
« un bourbier puant toutes les hérésies les plus
« coupables des temps passés, et en a ajouté en-
« core lui-même de nouvelles...

« Nous avons donc renvoyé de devant notre
« face ce Luther, que tous les hommes pieux et
« sensés tiennent pour un fou ou pour un homme
« possédé du diable, et entendons qu'après l'ex-
« piration de son sauf conduit on ait aussitôt
« recours à des moyens efficaces pour arrêter sa
« rage furieuse.

« C'est pourquoi, sous peine d'encourir les
« châtiments dus aux crimes de lèse-majesté,
« nous vous défendons de loger ledit Luther dès
« que le terme fatal sera expiré, de le cacher,
« le nourrir, l'abreuver, et lui prêter par parole
« ou par œuvre, publiquement ou secrètement,
« aucune espèce de secours. Nous vous enjoignons
« de plus de le saisir ou faire saisir partout où
« vous le trouverez, de nous l'amener sans aucun
« délai, ou de le retenir en toute sûreté, jusqu'à

[1] Nicht ein Mensch, sondern als der bœse Feind in Gestalt eines Menschen mit angenommener Mœnchskütten.... (L. Opp. (L.) XVII, p. 598.)

« ce que vous ayez appris de nous comment vous « devez agir à son égard, et que vous ayez reçu « les rétributions dues à vos peines pour une « œuvre si sainte.

« Quant à ses adhérents, vous les saisirez, vous « les terrasserez, et vous confisquerez leurs biens.

« Quant à ses écrits, si la meilleure nourriture « elle-même devient l'horreur de tous les hommes « dès qu'il s'y mêle une goutte de poison, com- « bien plus de tels livres, dans lesquels se trouve « pour l'âme un venin mortel, doivent-ils être, « non-seulement rejetés, mais encore anéantis! « Vous les brûlerez donc, ou les détruirez entière- « ment de quelque autre manière.

« Quant aux auteurs, poëtes, imprimeurs, pein- « tres, vendeurs ou acheteurs de placards, écrits « ou peintures contre le pape ou l'Église, vous les « saisirez de corps et de biens, et les traiterez selon « votre bon plaisir.

« Et si quelqu'un, quelle que soit sa dignité, « osait agir en contradiction avec le décret de « Notre Majesté Impériale, nous ordonnons qu'il « soit mis au ban de l'Empire.

« Que chacun se comporte d'après ceci. »

Tel était l'édit signé dans la cathédrale de Worms. C'était plus qu'une bulle de Rome, qui, bien que publiée en Italie, pouvait ne pas être exécutée en Allemagne. L'Empereur lui-même avait parlé, et la Diète avait ratifié ce décret. Tous les partisans de Rome poussèrent un cri de triomphe. « C'est la fin de la tragédie! » s'écrièrent-ils. — « Pour moi, dit un Espagnol de la cour de

« Charles, Alphonse Valdez, je me persuade que « ce n'est pas la fin, mais le commencement[1]. » Valdez comprenait que le mouvement était dans l'Église, dans le peuple, dans le siècle, et que, Luther tombât-il, sa cause ne tomberait pas avec lui. Mais personne ne se dissimulait le danger imminent, inévitable, où se trouvait le Réformateur lui-même; et la grande foule des superstitieux se sentait saisie d'horreur à la pensée de ce Satan incarné, recouvert du froc d'un moine, que l'Empereur signalait à la nation.

L'homme contre lequel les puissants de la terre forgeaient ainsi leurs foudres était sorti de l'église d'Isenac, et se préparait à se séparer de quelques-uns de ses amis les plus chers. Il ne voulait pas suivre le chemin de Gotha et d'Erfurt, mais se rendre dans le village de Mora, d'où son père était originaire, pour y voir encore une fois sa grand'mère, qui mourut quatre mois après, et visiter son oncle Henri Luther et d'autres parents. Schurff, Jonas et Suaven partirent pour Wittemberg; Luther monta en char avec Amsdorff, qui restait auprès de lui, et entra dans les forêts de la Thuringe[2].

Il arriva le même soir au village de ses pères. La pauvre vieille paysanne serra dans ses bras ce petit-fils qui venait de tenir tête à l'Empereur Charles et au pape Léon. Luther passa le lende-

[1] Non finem, sed initium. (P. Martyris Epp., p. 412.)

[2] Ad carnem meam trans sylvam profectus. (L. Epp. II, p. 7.)

main avec sa famille ; heureux, après le tumulte de Worms, de cette douce tranquillité. Le surlendemain il se remit en route, accompagné d'Amsdorff et de son frère Jacques. C'était dans ces lieux solitaires que le sort du Réformateur allait se décider. Ils longeaient les bois de la Thuringe, suivant le chemin de Waltershausen. Comme le char roulait dans un chemin creux, près de l'église abandonnée de Glisbach, à quelque distance du château d'Altenstein, un bruit soudain se fait entendre, et à l'instant cinq cavaliers masqués et armés de pied en cap fondent sur les voyageurs. Le frère Jacques, dès qu'il aperçoit les assaillants, saute du char, et se sauve à toutes jambes, sans prononcer une parole. Le voiturier veut se défendre. « Arrête! » lui crie d'une voix terrible l'un des inconnus, qui se jette sur lui et le renverse par terre [1]. Un second homme masqué saisit Amsdorff et le tient éloigné. Pendant ce temps, les trois autres cavaliers s'emparent de Luther, en gardant le plus profond silence. Ils l'arrachent avec violence du char, lui jettent sur les épaules un manteau de chevalier, et le placent sur un cheval qu'ils tiennent en laisse. Alors les deux autres inconnus abandonnent Amsdorff et le voiturier ; tous cinq sautent en selle ; le chapeau de l'un d'eux tombe, mais ils ne s'arrêtent pas même pour le relever ; et en un clin d'œil ils ont disparu avec leur prisonnier dans la sombre forêt. Ils prennent d'abord la

[1] Dejectoque in solum auriga et verberato. (Pallavicini, I, p. 122.)

route de Broderode; mais bientôt ils reviennent sur leurs pas par un autre chemin; et sans sortir du bois, ils y font en tous sens des tours et des détours, pour tromper ceux qui pourraient être à leur piste.

Luther, peu accoutumé à aller à cheval, fut bientôt accablé de fatigue[1]. On lui permit de descendre quelques instants; il se reposa près d'un hètre, et but de l'eau fraîche d'une source, que l'on nomme encore *la source de Luther.* Son frère Jacques, fuyant toujours, arriva le soir à Waltershausen. Le voiturier, tout effrayé, était sauté sur son char, où était remonté Amsdorff, et avait frappé ses chevaux, qui, s'éloignant rapidement de ces lieux, conduisirent l'ami de Luther jusqu'à Wittemberg. A Waltershausen, à Wittemberg, dans les campagnes, les villages, les villes intermédiaires, partout sur la route, on apprenait l'enlèvement du docteur; cette nouvelle, qui réjouissait quelques-uns, frappait la plupart des autres d'étonnement et d'indignation. Bientôt un cri de douleur retentit dans toute l'Allemagne : « Luther est tombé dans les mains de ses ennemis! »

Après le violent combat que Luther avait dû soutenir, Dieu voulait le conduire dans un lieu de repos et de paix. Après l'avoir placé sur le théâtre éclatant de Worms, où toutes les puissances de l'âme du Réformateur avaient été si fort exaltées, il lui donnait la retraite obscure et humiliante d'une prison. Il tire de l'obscurité la plus

[1] Longo itinere, novus eques fessus. (L. Epp. II, 3.)

profonde les débiles instruments par lesquels il se propose d'accomplir de grandes choses; et puis, quand il les a laissés briller pour un temps d'un grand éclat sur une scène illustre, il les renvoie dans la plus profonde obscurité. La Réformation devait s'accomplir autrement que par des luttes violentes ou de pompeuses comparutions. Ce n'est pas ainsi que le levain pénètre dans la masse du peuple; il faut à l'Esprit de Dieu des chemins plus tranquilles. L'homme que poursuivaient toujours impitoyablement les champions de Rome devait disparaître pendant quelque temps du monde. Il fallait que cette grande individualité s'éclipsât, pour que la révolution qui allait s'accomplir ne portât pas l'empreinte d'un individu. Il fallait que l'homme s'en allât, pour que Dieu demeurât seul, se mouvant par son Esprit sur l'abîme, où déjà s'engloutissaient les ténèbres du moyen âge, et disant : *Que la lumière soit!* afin que la lumière fût.

La nuit étant enfin venue, et personne ne pouvant plus suivre les traces des gardiens de Luther, ceux-ci prirent une route nouvelle. Il était près de onze heures avant minuit, lorsqu'ils arrivèrent au pied d'une montagne[1]. Les chevaux la gravirent lentement. Sur la hauteur se trouvait une vieille forteresse, entourée de tous les côtés, sauf celui par lequel on y arrivait, des bois noirs qui recouvrent les montagnes de la Thuringe.

[1] Hora ferme undecima ad mansionem noctis perveni in tenebris. (L. Epp. II, p. 3.)

C'est dans ce château élevé et isolé, nommé *la Wartbourg*, où se cachaient jadis les anciens landgraves, que l'on conduit Luther. Les verrous se tirent, les barres de fer tombent, les portes s'ouvrent; le Réformateur franchit le seuil; les battants se referment sur lui. Il descend de cheval dans une cour. L'un des cavaliers, Burkard de Hund, seigneur d'Altenstein, se retire; un autre, Jean de Berlepsch, prévôt de la Wartbourg, conduit le docteur dans la chambre qui doit être sa prison, et où se trouvent déposés un vêtement de chevalier et une épée. Les trois autres cavaliers, qui dépendent du prévôt, lui enlèvent ses habits ecclésiastiques, et le revêtent du costume équestre qu'on lui a préparé, en lui enjoignant de laisser croître sa barbe et sa chevelure[1], afin que nul dans le château même ne puisse savoir qui il est. Les gens de la Wartbourg ne doivent connaître le prisonnier que sous le nom du chevalier George. Luther, sous le vêtement qu'on lui impose, a peine à se reconnaître lui-même[2]. Enfin on le laisse seul, et son esprit peut se porter tour à tour sur les choses étonnantes qui viennent de se passer à Worms, sur l'avenir incertain qui l'attend, et sur son nouveau et étrange séjour. Des étroites fenêtres de son donjon il découvre les sombres, solitaires et immenses forêts qui l'environnent. « C'est là, dit le biographe et

[1] Exutus vestibus meis et equestribus indutus, comam et barbam nutriens.... (L. Epp. II, p. 7.)

[2] Cum ipse me jam dudum non noverim. (Ibid.)

« l'ami de Luther, Mathesius, que le docteur de-
« meura, comme saint Paul dans sa prison de Rome. »

Frédéric de Thun, Philippe Feilitsch et Spalatin n'avaient pas caché à Luther, dans un entretien intime qu'ils avaient eu avec lui à Worms d'après les ordres de l'Électeur, que sa liberté devait être sacrifiée à la colère de Charles et du pape[1]. Cependant cet enlèvement fut entouré de tant de mystère, que Frédéric lui-même ignora longtemps le lieu où Luther était renfermé. Le deuil des amis de la Réformation se prolongea. Le printemps s'écoula, un été, un automne, un hiver lui succédèrent; le soleil accomplit sa course annuelle, et les murs de la Wartbourg renfermaient encore leur prisonnier. La vérité a été frappée d'interdit par la Diète; son défenseur, renfermé dans les murs d'un château fort, a disparu de la scène du monde, sans que personne sache ce qu'il est devenu. Aléandre triomphe; la Réformation semble perdue.... Mais Dieu règne, et le coup qui paraissait devoir anéantir la cause de l'Évangile ne servira qu'à sauver son courageux ministre et à étendre au loin la lumière de la foi.

Laissons Luther captif en Allemagne, sur les hauteurs de la Wartbourg, et voyons ce que Dieu faisait alors dans d'autres pays de la chrétienté.

[1] Seckend., p. 365.

LIVRE VIII.

LES SUISSES.

1484 — 1522.

I.

Au moment où parut le décret de la Diète de Worms un mouvement toujours croissant commençait à ébranler les tranquilles vallées de la Suisse. Aux voix qui se faisaient entendre dans les plaines de la Haute et de la Basse-Saxe répondaient, du sein des montagnes helvétiques, les voix énergiques de ses prêtres, de ses pâtres et des bourgeois de ses belliqueuses cités. Les partisans de Rome, saisis d'épouvante, s'écriaient qu'une vaste et terrible conjuration se formait partout dans l'Église contre l'Église. Les amis de l'Évangile, remplis de joie, disaient que, comme au printemps le souffle de la vie se fait sentir des rives de la mer jusqu'au sommet des monts, ainsi l'Esprit de Dieu fondait maintenant dans toute la chrétienté les glaces d'un long hiver, et recouvrait de verdure et de fleurs depuis les plus basses plaines jusqu'aux rochers les plus arides et les plus escarpés.

Ce ne fut pas l'Allemagne qui communiqua la lumière de la vérité à la Suisse, la Suisse à la France, la France à l'Angleterre : tous ces pays la reçurent de Dieu, de même que ce n'est pas une partie du monde qui transmet la lumière à l'autre, mais que le même globe éclatant la communique immédiatement à toute la terre. Infiniment élevé au-dessus des hommes, Christ, *l'Orient d'en haut*, fut à l'époque de la Réformation, comme à celle de l'établissement du christianisme, le feu divin d'où émana la vie du monde. Une seule et même doctrine s'établit tout à coup au seizième siècle, dans les foyers et dans les temples des peuples les plus lointains et les plus divers ; c'est que le même Esprit fut partout, produisant partout la même foi.

La Réformation de l'Allemagne et celle de la Suisse démontrent cette vérité. Zwingle ne communiqua pas avec Luther. Il y eut sans doute un lien entre ces deux hommes ; mais il faut le chercher au-dessus de la terre. Celui qui du ciel donna la vérité à Luther la donna à Zwingle. Ils communiquèrent par Dieu. « J'ai commencé à prê-
« cher l'Évangile, dit Zwingle, l'an de grâce 1516,
« c'est-à-dire en un temps où le nom de Luther
« n'avait encore jamais été prononcé dans nos
« contrées. Ce n'est pas de Luther que j'ai appris
« la doctrine de Christ, c'est de la Parole de Dieu.
« Si Luther prêche Christ, il fait ce que je fais,
« voilà tout[1]. »

[1] ... 1516, eo scilicet tempore] quum Lutheri nomen in

Mais si les diverses réformations tinrent du même esprit dont elles émanèrent toutes une vaste unité, elles reçurent aussi certains traits particuliers des divers peuples au milieu desquels elles s'accomplirent.

Nous avons déjà esquissé l'état de la Suisse à l'époque de la Réformation[1]. Nous n'ajouterons que peu de mots à ce que nous avons dit. En Allemagne le principe monarchique dominait, en Suisse le principe démocratique. En Allemagne la Réformation eut à lutter avec la volonté des princes, en Suisse avec la volonté du peuple. Une assemblée d'hommes, plus facilement entraînée qu'un seul, prend aussi des décisions plus promptes. La victoire sur la papauté, qui coûta des années au delà du Rhin, n'eut besoin en deçà de ce fleuve que de mois ou de jours.

En Allemagne la personne de Luther s'élève imposante au milieu des populations saxonnes; il semble être seul à attaquer le colosse romain; et partout où le combat se livre nous découvrons de loin sur le champ de bataille cette haute stature. Luther est comme le monarque de la révolution qui s'opère. En Suisse la lutte s'engage à la fois dans plusieurs cantons; il y a une confédération de réformateurs; leur nombre nous étonne; une tête s'élève sans doute au-dessus des

nostris regionibus inauditum adhuc erat.... doctrinam Christi non a Luthero, sed ex verbo Dei didici. (Zwinglii Opera, curant. Schulero et Schulthesio, Turici, 1829, vol. I, p. 273, 276.)

[1] I^er^ vol., p. 120.

autres, mais nul ne commande; c'est une magistrature républicaine, où tous se présentent avec des physionomies originales et des influences distinctes. C'est Wittembach, c'est Zwingle, c'est Capiton, c'est Haller, c'est Écolampade; ce sont Oswald Myconius, Léon Juda, Farel, Calvin; c'est à Glaris, à Bâle, à Zurich, à Berne, à Neuchâtel, à Genève, à Lucerne, à Schaffouse, à Appenzel, à Saint-Gall, dans les Grisons. Il n'y a dans la Réformation d'Allemagne qu'une scène, une et plane comme le pays; mais en Suisse, la Réformation est divisée, comme la Suisse l'est elle-même par ses mille montagnes. Chaque vallée a pour ainsi dire son réveil, et chaque hauteur des Alpes ses clartés.

Une époque lamentable avait commencé pour les Suisses depuis leurs exploits contre les ducs de Bourgogne. L'Europe, qui avait appris à connaître la force de leurs bras, les avait sortis de leurs montagnes, et leur avait ravi leur indépendance, en les rendant dispensateurs, sur les champs de bataille, du sort de ses États. La main d'un Suisse brandissait l'épée contre la poitrine d'un Suisse aux plaines d'Italie et de France, et l'intrigue des étrangers remplissait de discordes et d'envie ces hautes vallées des Alpes, si longtemps le théâtre de la simplicité et de la paix. Attirés par le brillant de l'or, fils, journaliers, valets quittaient à la dérobée le chalet des pacages alpestres, pour courir sur les bords du Rhône ou du Pô. L'unité helvétique s'était rompue sous les pas lents des mulets chargés d'or.

La Réformation, car dans la Suisse elle eut aussi un côté politique, se proposa de rétablir l'unité et les vertus antiques des cantons. Son premier cri fut pour que les Suisses déchirassent les filets perfides des étrangers, et s'embrassassent, dans une étroite union, au pied de la croix. Mais sa voix généreuse ne fut pas écoutée. Rome, accoutumée à acheter dans ces vallées le sang qu'elle versait pour accroître son pouvoir, se leva avec colère. Elle excita des Suisses contre d'autres Suisses; de nouvelles passions surgirent et déchirèrent le corps de la nation.

La Suisse avait besoin d'une réformation. Il y avait, il est vrai, chez les Helvétiens une simplicité, une bonhomie, que les Italiens raffinés trouvaient ridicule; mais en même temps ils passaient pour le peuple qui transgressait le plus habituellement les lois de la chasteté. Les astrologues l'attribuaient aux constellations [1]; les philosophes, à la force du tempérament de ces peuples indomptés; les moralistes, aux principes des Suisses, qui regardaient la ruse, le manque d'honnêteté, la calomnie, comme des péchés beaucoup plus graves que l'impureté [2]. Le mariage était interdit aux prêtres, mais il eût été difficile d'en trouver un qui vécût dans un vrai célibat. On leur demandait de se conduire, non chastement, mais prudemment. Ce fut un des premiers désordres con-

[1] Wirz, Helvetische Kirchen Geschichte, III, p. 201.

[2] Sodomitis melius erit in die judicii quam rerum vel honoris ablatoribus. (Hemmerlin, de anno jubilæo.)

tre lesquels s'éleva la Réformation. Il est temps de retracer les commencements de ce jour nouveau dans les vallées des Alpes.

Vers le milieu du onzième siècle, deux solitaires s'avancèrent de Saint-Gall vers les montagnes qui sont au sud de cet ancien monastère, et arrivèrent dans une vallée déserte, d'environ dix lieues de long[1]. Au nord, les hautes montagnes du Sentis, le Sommerigkopf et le Vieux-Homme, séparent cette vallée du canton d'Appenzel; au sud, le Kuhfirsten, avec ses sept têtes, s'élève entre elle et le Wallensée, Sargans et les Grisons; du côté de l'orient, la vallée s'ouvre aux rayons du soleil levant et découvre l'aspect magnifique des Alpes du Tyrol. Les deux solitaires, arrivés près de la source d'une petite rivière, la Thur, y bâtirent deux cellules. Peu à peu la vallée se peupla; sur la partie la plus élevée, à 2,010 pieds au-dessus du lac de Zurich, se forma, autour d'une église, un village nommé *Wildhaus,* ou *la maison sauvage*, dont dépendent maintenant deux hameaux, Lisighaus, ou la maison d'Élisabeth, et Schœnenboden. Les fruits de la terre ne viennent plus sur ces hauteurs. Un tapis vert d'une fraîcheur alpestre recouvre toute la vallée, et s'élève sur les flancs des montagnes, au-dessus desquelles des masses d'énormes rochers portent vers le ciel leur sauvage grandeur.

A un quart de lieue de l'église, près de Lisighaus, à côté d'un sentier qui conduit dans les pacages

[1] Le Tockenbourg.

au delà de la rivière, se trouve encore maintenant une maison isolée. La tradition rapporte que le bois nécessaire à sa construction fut jadis abattu sur la place même[1]. Tout indique qu'elle a été construite dans des temps reculés. Les murs sont minces; les fenêtres ont de petites vitres rondes; le toit est formé de bardeaux chargés de pierres, pour empêcher que le vent ne les emporte. Devant la maison jaillit une source limpide.

Dans cette maison vivait, vers la fin du quinzième siècle, un homme nommé Zwingle, amman ou bailli de la commune. La famille des Zwingle ou Zwingli était ancienne et en grande estime parmi les habitants de ces montagnes[2]. Barthélemy, frère du bailli, d'abord curé de la paroisse et depuis 1487 doyen de Wesen, jouissait dans le pays d'une certaine célébrité[3]. La femme de l'amman de Wildhaus, Marguerite Meili, dont le frère, nommé Jean, fut plus tard abbé du couvent de Fischingen en Thurgovie, lui avait déjà donné deux fils, Heini et Klaus, lorsque le premier jour de l'an 1484, sept semaines après la naissance de Luther, un troisième fils, qui fut nommé Ulric,

[1] Schuler's Zwingli's Bildungs Gesch., p. 290.

[2] Diss Geschlacht der Zwinglinen, wass in guter Achtung diesser Landen, als ein gut alt ehrlich Geschlächt. (H. Bullinger's Histor. Beschreibung der Eidg. Geschichten.) Ce précieux ouvrage n'existait en 1837 qu'en manuscrit; j'en dois la communication à l'obligeance de M. J. G. Hess. Je conserve dans les citations l'orthographe du temps et du manuscrit. Des amis de l'histoire l'ont livré dès lors à l'impression.

[3] Ein Verrumbter Mann. (Ibid.)

naquit dans ce solitaire chalet[1]. Cinq autres fils, Jean, Wolfgang, Barthélemy, Jacques, André, et une fille, Anna, vinrent encore enrichir cette famille alpestre. Personne dans la contrée n'était plus vénéré que l'amman Zwingle[2]. Son caractère, sa charge, ses nombreux enfants en faisaient le patriarche de ces montagnes. Il était berger ainsi que ses fils. A peine les premiers jours de mai venaient-ils faire épanouir les montagnes, que le père et les enfants partaient pour les pâturages avec leurs troupeaux, s'élevant peu à peu de station en station, et parvenant ainsi vers la fin de juillet aux sommités les plus élevées des Alpes. Alors ils commençaient à redescendre graduellement vers la vallée, et tout le peuple de Wildhaus rentrait en automne dans ses humbles cabanes. Quelquefois, durant l'été, les jeunes gens qui avaient dû rester dans les habitations, avides de l'air des montagnes, partaient en troupes pour les châlets, en unissant leurs voix aux mélodies de leurs instruments rustiques, car tous étaient musiciens. A leur arrivée sur les Alpes, les bergers les saluaient de loin de leurs cornets et de leurs chants; puis ils leur présentaient une collation de laitage; ensuite la bande joyeuse, après des tours et des détours, redescendait dans la vallée au son de ses musettes. Ulric, dans son jeune âge, se joignit sans doute quelquefois à ces jeux. Il grandit au pied de ces

[1] « Quadragesimum octavum agimus, » écrit Zwingle à Vadian le 17 septembre 1531.

[2] Clarus fuit pater ob spectatam vitæ sanctimoniam. (Oswald Myconius, Vita Zwingli.)

rocs qui semblent éternels, et dont les cimes montrent les cieux. « J'ai souvent pensé, dit l'un de ses « amis, que rapproché du ciel, sur ces sublimes « hauteurs, il y contracta quelque chose de céleste « et de divin [1]. »

Il y avait de longues soirées pendant l'hiver dans les cabanes de Wildhaus. Alors le jeune Ulric écoutait près du foyer paternel les conversations du bailli et des anciens de la commune. Il entendait raconter comment les habitants de la vallée avaient gémi autrefois sous un joug très-dur. Il tressaillait de joie avec les vieillards à la pensée de l'indépendance que le Tockenbourg avait acquise, et que l'alliance avec les Suisses lui avait assurée. L'amour de la patrie s'allumait dans son cœur, la Suisse lui devenait chère ; et si quelqu'un prononçait une parole défavorable aux confédérés, l'enfant se levait aussitôt, et défendait leur cause avec chaleur [2]. Souvent encore on le voyait assis paisiblement, dans ces longues soirées, aux pieds de sa pieuse grand'mère ; les yeux fixés sur elle, il écoutait ses récits bibliques, ses dévotes légendes, et les recevait avec avidité dans son cœur.

II.

Le bon amman se réjouissait des heureuses dispositions de son fils. Il comprit qu'Ulric pourrait faire autre chose que garder ses vaches sur le mont

[1] Divinitatis nonnihil cœlo propiorem contraxisse. (Oswald Myconius, Vita Zwingli.)

[2] Schuler's Zw. Bildung., p. 291.

Sentis, en chantant les ranz de bergers. Un jour il le prit par la main, et se dirigea avec lui vers Wesen. Il traversa les croupes verdoyantes de l'Ammon, et descendit un sentier étroit qui est comme suspendu aux rochers sauvages et hardis qui bordent le lac de Wallenstadt; arrivé au bourg, il entra chez son frère le doyen, et lui confia le jeune montagnard, afin qu'on examinât quelles étaient ses capacités[1]. Ce qui le distinguait surtout, c'était une horreur naturelle du mensonge et un grand amour de la vérité. Il raconte lui-même qu'un jour, lorsqu'il commençait à réfléchir, la pensée lui vint que le mensonge devait être puni plus sévèrement que le vol même; « car, ajoute-« t-il, la véracité est la mère de toutes les vertus. » Le doyen aima bientôt son neveu comme un fils; charmé de la vivacité de son esprit, il confia son instruction à un maître d'école, qui en peu de temps lui apprit ce qu'il savait lui-même. A dix ans on remarquait déjà dans le jeune Ulric les signes d'un esprit élevé[2]. Son père et son oncle résolurent de l'envoyer à Bâle.

Quand l'enfant du Tockenbourg arriva dans cette célèbre cité, avec cette droiture, cette netteté de cœur, qu'il semblait avoir puisées dans l'air pur de ses montagnes, mais qui venaient de plus haut, un monde tout nouveau s'ouvrit devant lui. L'éclat

[1] Tenerrimum adhuc ad fratrem sacrificum adduxit, ut ingenii ejus periculum faceret. (Melch. Ad., Vit. Zw., p. 25.)

[2] Und in Ihm erschinen merkliche Zeichen eines edlen Gemüths. (Manuscrit de Bullinger.)

du fameux concile de Bâle, l'université que Pie II avait fondée en 1460 dans cette ville, les imprimeries qui y ressuscitaient les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et qui répandaient dans le monde les premiers fruits du réveil des lettres, le séjour d'hommes distingués, des Wessel, des Wittembach, et en particulier du prince des savants, du soleil des écoles, d'Érasme, rendaient Bâle, à l'époque de la Réformation, l'un des grands foyers des lumières en Occident.

Ulric entra dans l'école de Saint-Théodore. Un homme d'un cœur affectueux et d'une douceur rare à cette époque parmi les instituteurs, Grégoire Binzli, y enseignait. Le jeune Zwingle y fit de rapides progrès. Les disputes savantes, de mode alors parmi les docteurs des universités, étaient descendues jusqu'aux jeunes garçons des écoles. Ulric y prit part; il exerça ses forces naissantes contre les enfants des autres institutions, et fut toujours vainqueur dans ces luttes par lesquelles il préludait à celles qui devaient renverser en Suisse la papauté[1]. Ces succès remplirent de jalousie ses rivaux plus âgés que lui. Bientôt l'école de Bâle fut dépassée par lui comme l'avait été celle de Wesen.

Un savant distingué, Lupulus, venait d'ouvrir à Berne la première école savante fondée en Suisse. Le bailli de Wildhaus et le curé de Wesen résolurent d'y envoyer leur enfant; Zwingle quitta en

[1] In disputationibus, quæ pro more tum erant inter pueros usitatæ, victoriam semper reportavit. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

1497 les plaines riantes de Bâle, et se rapprocha de ces hautes Alpes où il avait passé son enfance, et dont il découvrait de Berne les cimes neigeuses dorées par l'éclat du soleil. Lupulus, poëte distingué, introduisit son élève dans le sanctuaire des lettres classiques, retraite inconnue alors, dont quelques initiés seulement avaient passé le seuil[1]. Le jeune néophyte respirait avec ardeur ces parfums d'antiquité. Son esprit se développa, son style se forma. Il devint poëte.

Parmi les couvents de Berne se distinguait celui des dominicains. Ces moines étaient engagés dans une querelle grave avec les franciscains. Les derniers maintenaient la conception immaculée de la Vierge, que les premiers niaient. Partout où ils portaient leurs pas, devant les riches autels qui décoraient leur église, et entre les douze colonnes qui en supportaient les voûtes, les dominicains ne pensaient qu'à humilier leurs rivaux. Ils remarquèrent la belle voix de Zwingle; ils entendirent parler de son intelligence précoce; et, pensant qu'il pourrait jeter de l'éclat sur leur ordre, ils s'efforcèrent de l'attirer à eux[2], et l'invitèrent à demeurer dans leur couvent jusqu'à l'époque où il pourrait y faire son noviciat. Tout l'avenir de Zwingle était menacé. L'amman de Wildhaus ayant appris les appâts auxquels les dominicains avaient recours, trembla pour l'innocence de son fils, et lui or-

[1] Ab eo in adyta classicorum scriptorum introductus. (Osw. Myc. Vit. Zw.)

[2] Und alss er wol singen kœndt, lockten Ihn die prediger. Mœnchen in dass Kloster. (Bullinger. MSC.)

donna aussitôt de quitter Berne. Zwingle échappa ainsi à ces enceintes monastiques, dans lesquelles se précipita volontairement Luther. Ce qui se passa plus tard peut nous faire comprendre l'imminence du danger que Zwingle courut alors.

Une grande agitation régnait en 1507 dans la ville de Berne. Un jeune homme de Zurzach, nommé Jean Jetzer, s'étant présenté un jour à ce même couvent des dominicains, en avait été repoussé. Le pauvre garçon, désolé, était revenu à la charge, et tenant en main cinquante-trois florins et des étoffes de soie : « C'est tout ce que je « possède, avait-il dit ; prenez-le, et me recevez « dans votre ordre. » Il fut admis le 6 janvier parmi les frères lais. Mais dès la première nuit un bruit singulier qui se fit dans sa cellule le remplit de terreur. Il s'enfuit au couvent des chartreux, d'où il fut renvoyé à celui des dominicains.

La nuit suivante, veille de la fête de saint Matthias, de profonds soupirs le réveillèrent ; il ouvrit les yeux, et découvrit près de son lit un grand fantôme blanc. « Je suis, dit une voix sépulcrale, « une âme échappée au feu du purgatoire. » Le frère lai, tremblant, répondit : « Dieu te sauve ! moi « je n'y puis rien ! » Alors l'esprit s'avança vers le pauvre frère, et, le saisissant par la gorge, lui reprocha avec indignation son refus. Jetzer, plein d'effroi, s'écria : « Que puis-je donc pour te sau- « ver ? » — « Flagelle-toi pendant huit jours jus- « qu'au sang, et demeure prosterné contre terre « dans la chapelle de Saint-Jean. » Ainsi répondit l'esprit, puis il disparut. Le frère lai confia cette

apparition à son confesseur, prédicateur du couvent, et, d'après son conseil, se soumit à la discipline demandée. Bientôt on raconta dans toute la ville qu'une âme s'était adressée aux dominicains pour être délivrée du purgatoire. On abandonne les franciscains, et chacun accourt dans l'église, où l'on voit le saint homme prosterné contre terre. L'âme du purgatoire avait annoncé qu'elle reparaîtrait dans huit jours. La nuit fixée elle apparut en effet, accompagnée de deux esprits qui la tourmentaient et qui faisaient entendre d'horribles gémissements. « Scot, dit-elle, Scot, inventeur « de la doctrine des franciscains sur la concep- « tion immaculée de la Vierge, est parmi ceux qui « souffrent avec moi de si vives douleurs. » A cette nouvelle, bientôt répandue dans Berne, les partisans des franciscains furent encore plus épouvantés. Mais l'âme en disparaissant avait annoncé la visite de la Vierge elle-même. En effet, au jour indiqué le frère, étonné, vit apparaître Marie dans sa cellule. Il n'en pouvait croire ses yeux. Elle s'approcha avec bonté, lui remit trois larmes de Jésus, trois gouttes de son sang, un crucifix et une lettre adressée au pape Jules II, « qui, dit-elle, était « l'homme choisi de Dieu pour abolir la fête de sa « prétendue immaculée conception. » Puis, s'approchant encore davantage du lit où le frère était couché, elle lui annonça d'une voix solennelle qu'une grande grâce allait lui être faite, et lui perça la main d'un clou. Le frère lai poussa un horrible cri; mais Marie lui enveloppa la main d'un linge que son Fils, dit-elle, avait porté lors de la fuite

en Égypte. Cette blessure ne suffisait pas; pour que la gloire des dominicains égalât celle des franciscains, Jetzer devait avoir les cinq blessures de Christ et de saint François aux mains, aux pieds et au côté. Les quatre autres lui furent faites; puis, après lui avoir donné un breuvage, on le plaça dans une salle tapissée de tableaux qui représentaient la passion du Seigneur, où il passa dans le jeûne de longues journées, et où bientôt son imagination s'enflamma. Alors on commença à ouvrir de temps en temps les portes de cette salle au peuple, qui venait en foule contempler avec un dévot étonnement le frère aux cinq plaies, étendant les bras, penchant la tête, imitant par ses poses et ses gestes le crucifiement du Seigneur. Quelquefois, hors de lui-même, il écumait, il semblait rendre l'âme. « Il endure la croix de Christ! » murmurait-on autour de lui. La multitude, avide de miracles, remplissait sans cesse le couvent. Des hommes dignes d'une haute estime, Lupulus lui-même, le maître de Zwingle, étaient remplis de crainte, et les dominicains, du haut de la chaire, exaltaient la gloire dont Dieu couvrait leur ordre.

Cet ordre avait senti depuis quelques années la nécessité d'humilier celui des franciscains et d'augmenter par des miracles le respect et la libéralité du peuple. On avait choisi pour théâtre de ces opérations Berne, « ville simple, rustique et « ignorante, » avait dit le sous-prieur de Berne au chapitre tenu à Wimpfen sur le Necker. Le prieur, le sous-prieur, le prédicateur et le pourvoyeur du couvent s'étaient chargés des principaux rôles;

mais ils ne surent pas les jouer jusqu'à la fin. Une nouvelle apparition de Marie ayant eu lieu, Jetzer crut reconnaître la voix de son confesseur, et, l'ayant dit tout haut, Marie disparut. Elle se montra bientôt de nouveau pour censurer le frère incrédule. « Cette fois c'est le prieur ! » s'écria Jetzer, en se jetant en avant, un couteau à la main. La sainte lança un plat d'étain à la tête du pauvre frère, et disparut encore.

Consternés de la découverte que Jetzer venait de faire, les dominicains cherchèrent à se débarrasser de lui par le poison. Il s'en aperçut, et, s'étant enfui, révéla leur imposture. Ils firent bonne contenance, et envoyèrent des députés à Rome. Le pape chargea son légat en Suisse et les évêques de Lausanne et de Sion de juger la chose. Les quatre dominicains, convaincus, furent condamnés à être brûlé vifs, et le 1er mai 1509 ils furent consumés par les flammes, en présence de plus de trente mille spectateurs. Cette affaire retentit dans toute l'Europe, et en dévoilant une des plus grandes plaies de l'Église, elle prépara la Réformation [1].

Tels étaient les hommes aux mains desquels le jeune Ulric Zwingle échappa. Il avait étudié les lettres à Berne ; maintenant il devait se livrer à la philosophie, et il se rendit à cet effet à Vienne en Autriche. Un jeune Saint-Gallois, Joachim Va-

[1] Wirz, Helvetische Kirchen Gesch. vol. III, p. 387. Anshelms Chronik III et IV. Aucun événement de l'époque de la Réformation n'a fait naître autant d'ouvrages. Voyez Haller's Biblioth. der Schw. Gesch. III.

dian, dont le génie promettait à la Suisse un savant et un homme d'État distingué; Henri Loreti, du canton de Glaris, communément appelé Glaréan, et qui semblait devoir briller parmi les poëtes; un jeune Souabe, Jean Heigerlin, fils d'un forgeron, et appelé à cause de cela Faber, d'un caractère souple, amateur des honneurs et de la gloire, et qui annonçait toutes les qualités d'un courtisan; tels étaient dans la capitale de l'Autriche les compagnons d'étude et de divertissement d'Ulric.

Zwingle revint en 1502 à Wildhaus; mais en revoyant ses montagnes il sentit qu'il avait bu à la coupe de la science, et qu'il ne pouvait plus vivre au milieu des chants de ses frères et des bêlements de leurs troupeaux. Il avait dix-huit ans; il se rendit à Bâle [1] pour y retrouver les lettres; et là, à la fois maître et disciple, il enseignait à l'école de Saint-Martin et étudiait à l'université; il put dès lors se passer des secours de son père. Il prit peu de temps après le grade de maître ès arts. Un Alsacien nommé Capiton, qui avait neuf ans de plus que lui, y fut au nombre de ses meilleurs amis.

Zwingle se livra à l'étude de la théologie scolastique; car, appelé à combattre un jour ses sophismes, il en devait explorer l'obscur labyrinthe. Mais on voyait souvent le joyeux étudiant des montagnes du Sentis secouer tout à coup cette

[1] Ne diutius ab exercitio literarum cessaret. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

poussière de l'école, et, faisant succéder les jeux à ses philosophiques travaux, saisir le luth, ou la harpe, ou le violon, ou la flûte, ou le tympanon ou le cornet à bouquin, ou le corps de chasse, tirer de ces instruments des sons allègres, comme aux prairies de Lisighaus, faire retentir sa chambre ou la demeure de ses amis des airs de sa patrie, et y mêler les accents de sa voix. Il était pour la musique un véritable enfant du Tockenbourg, un maître entre tous[1]. Il jouait des instruments que nous avons nommés et d'autres encore. Plein d'enthousiasme pour cet art, il en répandit le goût dans l'université, non qu'il y cherchât la dissipation, mais parce qu'il aimait à délasser ainsi son esprit, fatigué par les études sérieuses, et à se mettre en état de retourner avec plus de zèle à de difficiles travaux[2]. Personne n'avait l'humeur plus gaie, un caractère plus aimable, une conversation plus attrayante[3]. C'était un arbre vigoureux des Alpes, se développant dans toute sa grâce et toute sa force, et qui, n'ayant point encore été émondé, jetait de tous côtés de robustes rameaux. Le moment devait venir où ces rameaux se tourneraient avec puissance vers le ciel.

[1] Ich habe auch nie von Keinem gehœrt, der in der Kunst Musica.... so erfahren gewesen. (B. Weysen, Füsslin Beyträge zur Ref. Gesch. IV, 35.)

[2] Ut ingenium, seriis defatigatum, recrearetur et paratius ad solita studia rediretur. . . (Melch. Ad., Vit. Zw.)

[3] Ingenio amœnus, et ore jucundus, supra quam dici possit, erat. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

Après avoir forcé l'entrée de la théologie scolastique, il ressortit de ses landes arides, fatigué, dégoûté, n'y ayant trouvé que des idées confuses, un vain babil, de la vaine gloire, de la barbarie, mais pas une idée saine de doctrine. « C'est « une perte de temps, » dit-il ; et il attendait.

Alors, c'était en novembre 1505, arriva à Bâle Thomas Wittembach, fils d'un bourgmestre de Bienne. Wittembach avait enseigné jusqu'alors à Tubingue, à côté de Reuchlin. Il était dans la force de l'âge, sincère, pieux, savant dans les arts libéraux, dans les mathématiques, dans la connaissance des saintes Écritures. Zwingle et toute la jeunesse académique se pressèrent aussitôt autour de lui. Une vie inconnue jusqu'alors animait ses discours, et des mots prophétiques s'échappaient de ses lèvres : « Le temps n'est pas loin, « disait-il, où la théologie scolastique sera abolie, « et l'ancienne doctrine de l'Église restaurée[1].. »

« — La mort du Christ, ajoutait-il, est la seule « rançon de nos âmes[2]. » Le cœur de Zwingle recevait avec avidité ces semences de la vie[3]. C'était alors l'époque où les études classiques commençaient à remplacer partout la scolastique du moyen âge. Zwingle, comme ses maîtres et ses amis, se jeta dans cette voie nouvelle.

[1] Et doctrinam Ecclesiæ veterem. . . . instaurari oporteat. (Gualterus, Misc. Tig. III, 102.)

[2] Der Tod Christy sey die einige Bezahlung für unsere Sünde. . . . (Füsslin Beytr. II, p. 268.)

[3] Quum a tanto viro semina quædam..... Zwingliano pectori injecta essent. (Leo. Jud., in præf. ad Ann. Zw. in N. T.)

Parmi les étudiants qui suivaient avec le plus d'enthousiasme les leçons du nouveau docteur se trouvait un jeune homme de vingt-trois ans, d'une petite stature, d'une apparence faible et maladive, mais dont le regard annonçait à la fois la douceur et l'intrépidité. C'était Léon Juda, fils d'un curé alsacien, et dont un oncle était mort à Rhodes sous l'étendard des chevaliers teutoniques, pour la défense de la chrétienté. Léon et Ulric s'étaient intimement liés. Léon jouait du tympanon et avait une fort belle voix. Souvent c'était dans sa chambre que se faisaient entendre les chants joyeux des jeunes amis des arts. Léon Juda devint plus tard le collègue de Zwingle, et la mort même ne put détruire une si sainte amitié.

La place de pasteur de Glaris devint alors vacante. Un jeune courtisan du pape, Henri Goldli, palefrenier de Sa Sainteté, et déjà revêtu de plusieurs bénéfices, accourut à Glaris avec une lettre d'appointement du pontife. Mais les bergers glaronais, fiers de l'antiquité de leur race et de leurs combats pour la liberté, n'étaient pas disposés à baisser la tête devant un parchemin de Rome. Wildhaus n'est pas loin de Glaris, et Wesen, dont l'oncle de Zwingle était curé, est le lieu où se tient le marché de ce peuple. La réputation du jeune maître ès arts de Bâle avait pénétré jusque dans ces montagnes. C'est lui que les Glaronais veulent avoir pour prêtre. Ils l'appellent en 1506. Zwingle, consacré à Constance par l'évêque, fit son premier sermon à Rapperswil, lut

sa première messe à Wildhaus le jour de la Saint-Michel, en présence de tous ses parents et des amis de sa famille, et arriva vers la fin de l'année à Glaris.

III.

Zwingle s'appliqua aussitôt avec zèle aux devoirs que lui imposait sa vaste paroisse. Cependant il n'avait que vingt-deux ans, et il se laissait souvent entraîner par la dissipation et par les idées relâchées de son siècle. Prêtre de Rome, il fut ce qu'étaient alors autour de lui les autres prêtres. Mais même en ces temps, où la doctrine évangélique n'avait point encore changé son cœur, Zwingle ne donna jamais de ces scandales qui affligeaient souvent l'Église[1], et éprouva toujours le besoin de soumettre ses passions à la règle sainte de l'Évangile.

L'amour de la guerre enflammait alors les tranquilles vallées de Glaris. Il y avait là des familles de héros, les Tschudi, les Wala, les Æbli, dont le sang avait coulé sur les champs de bataille. Les vieux guerriers racontaient à une jeunesse avide de ces récits les guerres de Bourgogne et de Souabe, les combats de Saint-Jacques et de Ragaz. Mais ce n'était plus, hélas! contre les ennemis de leur liberté que ces bergers belliqueux prenaient les armes. On les voyait, à la voix des rois

[1] Sic reverentia pudoris, imprimis autem officii divini, perpetuo cavit. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

de France, des empereurs, des ducs de Milan, ou du Saint-Père lui-même, descendre des Alpes comme une avalanche, et se heurter avec un bruit de tonnerre contre les troupes rangées de la plaine.

Un pauvre garçon nommé Matthieu Schinner, qui suivait l'école de Sion en Valais (c'était vers le milieu de la seconde moitié du quinzième siècle), chantant un jour devant les maisons, comme le fit un peu plus tard le jeune Martin Luther, s'entendit appeler par un vieillard. Celui-ci, frappé de la liberté avec laquelle l'enfant répondait à ses questions, lui dit avec cet accent prophétique que l'homme, dit-on, trouve quelquefois près de la tombe : « Tu seras évêque et prince [1]. « Cette parole saisit le jeune mendiant, et dès ce moment une ambition démesurée s'empara de son cœur. A Zurich, à Côme, il fit des progrès qui étonnèrent ses maîtres. Il devint curé d'une petite paroisse du Valais, s'éleva rapidement; et, envoyé plus tard à Rome pour demander au pape la confirmation d'un évêque de Sion qu'on venait d'élire, il obtint pour lui-même cet évêché et ceignit la mître épiscopale. Cet homme ambitieux et rusé, souvent noble et généreux, ne regarda jamais une dignité que comme un degré destiné à le faire parvenir à une autre dignité plus élevée encore. Ayant fait offrir ses services à Louis XII, en en fixant le prix ? « C'est trop pour un homme, » dit le roi. « Je lui montrerai, répondit l'évêque de

[1] Helvet. Kirch. Gesch. von Wirz, III, p. 314.

« Sion, irrité, que je suis un homme qui en vaut « plusieurs. » En effet, il se tourna vers le pape Jules II, qui l'accueillit avec joie ; et Schinner parvint, en 1510, à lier la confédération suisse tout entière à la politique de cet ambitieux pontife. L'évêque, ayant reçu pour récompense le chapeau de cardinal, sourit en voyant qu'il ne restait plus qu'un degré entre lui et le trône des papes.

Les regards de Schinner se promenaient sans cesse sur les cantons de la Suisse, et dès qu'il y découvrait quelque part un homme influent, il se hâtait de se l'attacher. Le pasteur de Glaris fixa son attention, et bientôt Zwingle apprit que le pape lui accordait une pension annuelle de cinquante florins, pour l'encourager dans la culture des lettres. Sa pauvreté ne lui permettait pas d'acheter des livres; cet argent, pendant le peu de temps qu'Ulric le reçut, fut entièrement consacré à l'acquisition d'ouvrages classiques ou théologiques, qu'il faisait venir de Bâle[1]. Zwingle se lia dès lors avec le cardinal, et entra ainsi dans le parti romain. Schinner et Jules II laissèrent enfin percer le but de leurs intrigues; huit mille Suisses, que l'éloquence du cardinal-évêque avait rassemblés, passèrent les Alpes; mais la disette, les armes et l'argent des Français les firent retourner sans gloire dans leurs montagnes. Ils y rapportèrent les suites accoutumées de ces guerres étrangères : la défiance, la licence, l'esprit de parti, les violences et les désordres de tous gen-

[1] Welches er an die Bücher verwändet. (Bullinger MSC.)

res. Les citoyens refusaient d'obéir aux magistrats; les enfants, à leurs pères; on négligeait l'agriculture et les soins des troupeaux; on voyait s'accroître à la fois le luxe et la mendicité; les liens les plus sacrés se rompaient, et la confédération semblait près de se dissoudre.

Alors se dessillèrent les yeux et s'alluma l'indignation du jeune curé de Glaris. Sa forte voix s'éleva pour signaler à son peuple l'abîme où il allait se perdre. Ce fut l'an 1510 qu'il publia son poëme intitulé *le Labyrinthe.* Derrière les détours de ce jardin mystérieux, Minos a caché le Minotaure, ce monstre moitié homme, moitié taureau, qu'il nourrit de la chair des jeunes Athéniens. Le Minotaure... ce sont, dit Zwingle, les péchés, les vices, l'irréligion, le service étranger des Suisses, qui dévorent les fils de son peuple.

Un homme courageux, Thésée, veut délivrer sa patrie; mais des obstacles nombreux l'arrêtent, d'abord un lion avec un œil : c'est l'Espagne et l'Aragon; ensuite un aigle couronné, dont le gosier s'entr'ouvre pour engloutir : c'est l'Empire; puis un coq, dont la crête se dresse et qui semble provoquer au combat : c'est la France. Le héros surmonte tous ces obstacles, parvient jusqu'au monstre, le frappe et sauve sa patrie.

« Ainsi maintenant, s'écrie le poëte, les hommes « errent dans un labyrinthe; mais, étant sans fil, « ils ne peuvent regagner la lumière. On ne trouve « plus nulle part l'imitation de Jésus-Christ. Un « peu de gloire nous fait hasarder notre vie, tour- « menter notre prochain, courir aux disputes,

« aux guerres et aux combats... On dirait que « des furies se sont échappées des gouffres de « l'enfer[1]. »

Il fallait un Thésée, un réformateur; Zwingle le comprit, et dès lors il pressentit sa mission. Il composa peu après une autre allégorie, d'un sens encore plus clair[2].

En avril 1512 les confédérés se levèrent de nouveau, à la voix du cardinal, pour la délivrance de l'Église. Glaris était au premier rang. La commune entière était censée en campagne, rangée autour de sa bannière, avec son landaman et son pasteur. Zwingle dut marcher. L'armée passa les Alpes, et le cardinal parut au milieu des confédérés avec les présents du Pontife, un chapeau ducal orné de perles et d'or, et surmonté du Saint-Esprit, représenté sous la forme d'une colombe. Les Suisses escaladaient les forteresses et les villes, et passaient, en présence des ennemis, les rivières à la nage, sans vêtements, et la hallebarde à la main; les Français étaient partout mis en fuite; les cloches et les trompettes retentissaient; les populations accouraient de toutes parts; les nobles faisaient apporter à l'armée du vin et des fruits en abondance; les moines et les prêtres montaient sur des estrades, et publiaient

[1] Das wir die hœllschen wüterinn'n,
Mœgend denken abbrochen syn.

(Zw. Opp. (Édit. de Schuler et Schulthess) II, deuxième partie, p. 250.)

[2] Fabelgedicht vom Ochsen und etlichen Thieren, iez loufender dinge begriffenlich. (Ibid., p. 257.)

que les confédérés étaient le peuple de Dieu, qui vengeait de ses ennemis l'Épouse du Seigneur; et le pape, prophète comme autrefois Caïphe, donnait aux confédérés le titre de « défenseurs de la liberté de l'Église [1]. »

Ce séjour en Italie ne demeura pas sans effet sur Zwingle, quant à sa vocation de réformateur. Ce fut au retour de cette campagne qu'il se mit à étudier le grec, « afin, dit-il, de pouvoir puiser « dans les sources mêmes de la vérité la doctrine « de Jésus-Christ [2]. J'ai résolu de m'appliquer tellement au grec, écrivait-il à Vadian, le 23 février « 1513, que personne ne pourra m'en détourner, « si ce n'est Dieu : je le fais, non pour la gloire, « mais pour l'amour des saintes lettres. » Plus tard un bon prêtre, qui avait été son camarade d'école, étant venu le voir : « Maître Ulric, lui dit-il, on « m'assure que vous donnez dans cette nouvelle « erreur, que vous êtes luthérien. » — Je ne suis « pas luthérien, dit Zwingle, car j'ai su le grec « avant que d'avoir jamais entendu le nom de Luther [3]. » Savoir le grec, étudier l'Évangile dans la langue originale, telle était, selon Zwingle, la base de la réforme.

Zwingle fit plus que de reconnaître de si bonne heure le grand principe du christianisme évangé-

[1] De Gestis inter Gallos et Helvetios Relatio H. Zwinglii.

[2] Ante decem annos, operam dedi græcis litteris, ut ex fontibus doctrinam Christi haurire possem. (Zw. Opp. I, p. 274. dans son Explan. Artic., qui est de 1523.)

[3] Ich hab graecae können, ehe ich ni nüt von Luther gehöt hab. (Salat Chronik. MSC.)

lique, l'autorité infaillible de la sainte Écriture. Il comprit de plus comment on devait déterminer le sens de la Parole divine. « Ils ont une idée « bien peu élevée de l'Évangile, dit-il, ceux qui « regardent comme frivole, vain et injuste, ce « qu'ils pensent n'être pas d'accord avec leur rai- « son [1]. Il n'est pas permis aux hommes de plier « comme il leur plaît l'Évangile à leur propre sens « et à leur propre interprétation [2]. » — « Zwingle « leva les yeux au ciel, dit son meilleur ami, ne « voulant avoir d'autre interprète que le Saint- « Esprit lui-même [3]. »

Tel fut, dès le commencement de sa carrière, l'homme que l'on ne craint pas de représenter comme ayant voulu soumettre la Bible à la raison humaine. « La philosophie et la théologie, disait- « il, ne cessaient de me susciter des objections. « Alors j'en vins enfin à me dire : Il faut laisser là « toutes ces choses, et chercher la pensée de Dieu « uniquement dans sa propre Parole. Je me mis, « continue-t-il, à supplier instamment le Seigneur « de m'accorder sa lumière; et bien que je ne lusse « que l'Écriture, elle devint pour moi beaucoup « plus claire que si j'eusse lu bien des commenta- « teurs. » Il comparait les Écritures avec elles-

[1] Nihil sublimius de evangelio sentiunt, quam quod, quidquid eorum rationi non est consentaneum, hoc iniquum, vanum et frivolum existimant. (Zw. Opp. I, p. 202.)

[2] Nec posse Evangelium ad sensum et interpretationem hominum redigi. (Ibid., p. 215.)

[3] In cœlum suspexit, doctorem quærens Spiritum. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

mêmes; il expliquait les passages obscurs par les passages plus clairs[1]. Bientôt il connut à fond la Bible, et surtout le Nouveau-Testament[2]. Quand Zwingle se tourna vers la sainte Écriture, la Suisse fit le premier pas vers la Réformation. Aussi, quand il exposait les Écritures, chacun sentait que ses enseignements venaient de Dieu, et non d'un homme[3]. « Œuvre toute divine! s'écrie ici Os- « wald Myconius, c'est ainsi que nous fut rendue « la connaissance de la céleste vérité! »

Zwingle ne dédaigna pas cependant les explications des docteurs les plus célèbres : il étudie plus tard Origène, Ambroise, Jérôme, Augustin, Chrysostome, mais non comme des autorités. « J'étu- « die les docteurs, dit-il, dans le même but dans « lequel on demande à un ami : Comment com- « prenez-vous ceci? » L'Écriture sainte était, selon lui, la pierre de touche avec laquelle il allait éprouver les plus saints des docteurs eux-mêmes[4].

La marche de Zwingle fut lente, mais progressive. Il ne vint pas à la vérité, comme Luther, par ces tempêtes qui obligent l'âme à chercher en toute hâte un refuge; il y arriva par l'influence paisible de l'Écriture, dont la puissance grandit

[1] Scripta contulit et obscura claris elucidavit. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

[2] In summa, er macht im, die H. Schrifft, Insonders dass N. T. gantz gemein. (Bullinger. MSC.)

[3] Ut nemo non videret Spiritum doctorem, non hominem. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

[4] Scriptura canonica, seu Lydio lapide probandos. (Ibid.

peu à peu dans les cœurs. Luther parvint au rivage désiré à travers les orages de la vaste mer; Zwingle, en se laissant glisser le long du fleuve. Ce sont les deux principales voies par lesquelles Dieu conduit les hommes. Zwingle ne fut converti pleinement à Dieu et à son Évangile que dans les premiers temps de son séjour à Zurich; cependant le moment où, en 1514 ou en 1515, cet homme fort fléchit le genou devant Dieu, pour lui demander de comprendre sa Parole, fut celui où commencèrent les premières lueurs du beau jour qui l'éclaira plus tard.

Ce fut à cette époque qu'une poésie d'Érasme, dans laquelle il introduisait Jésus-Christ s'adressant à l'homme qui périt par sa propre faute, fit sur Zwingle une impression puissante. Seul dans son cabinet, il répétait ce morceau, où Jésus se plaignait de ce qu'on ne cherchait pas toute grâce auprès de lui, bien qu'il fût la source de tout ce qui est bon. « Tout! dit Zwingle, tout! » Et ce mot est sans cesse présent à son esprit. « Y a-t-il donc « des créatures, des saints, auxquels nous devions « demander quelque secours? Non, Christ est « notre seul trésor[1]. »

Zwingle ne se bornait pas à lire des écrits chrétiens. L'un des traits qui caractérisent les réformateurs du seizième siècle, c'est l'étude approfondie des auteurs grecs et romains. Les poésies

[1] Dass Christus unser armen seelen ein einziger Schatz sey. (Zw. Opp. I, p. 298.) Zwingle dit en 1523 qu'il lut cette poésie d'Erasme huit ou neuf ans auparavant.

d'Hésiode, d'Homère, de Pindare, ravissaient Zwingle, et il nous a laissé des commentaires ou des caractéristiques de ces deux derniers poëtes. Il lui semblait que Pindare parlait de ses dieux d'une manière si sublime, qu'il devait y avoir eu en lui un pressentiment du vrai Dieu. Il étudia à fond Cicéron et Démosthène, qui lui apprenaient et les arts de l'orateur et les devoirs du citoyen. Il appelait Sénèque un saint homme. L'enfant des montagnes de la Suisse aimait aussi à s'initier aux mystères de la nature dans les écrits de Pline. Thucydide, Salluste, Tite-Live, César, Suétone, Plutarque, Tacite, lui apprenaient à connaître le monde. On lui a reproché son enthousiasme pour les grands hommes de l'antiquité ; et il est vrai que quelques-unes de ses paroles sur ce sujet ne sauraient être justifiées. Mais s'il les honora si fort, c'est qu'il croyait voir en eux, non des vertus humaines, mais l'influence de l'Esprit-Saint. L'action de Dieu, loin de se renfermer, aux temps anciens, dans les limites de la Palestine, s'étendait, selon lui, au monde universel[1]. « Platon, disait-il, a aussi bu à la source divine. « Et si les deux Caton, si Camille, si Scipion n'a- « vaient pas été vraiment religieux, auraient-ils été « si magnanimes[2] ? »

Zwingle répandait autour de lui l'amour des lettres. Plusieurs jeunes gens d'élite se formaient

[1] Spiritus ille cœlestis non solam Palestinam vel creaverat vel fovebat, sed mundum universum... (Œcol. et Zw. Epp., p. 9.)

[2] Nisi religiosi, nunquam fuissent magnanimi. (Ibid.)

à son école : « Vous m'avez offert non-seulement « des livres, mais encore vous-même, » lui écrivait Valentin Tschudi, fils de l'un des héros des guerres de Bourgogne ; et ce jeune homme, qui alors avait déjà étudié à Vienne et à Bâle sous les plus célèbres docteurs, ajoutait : « Je n'ai trouvé personne « qui explique les auteurs classiques avec autant « de justesse et de profondeur que vous[1]. » Tschudi se rendit à Paris. Il put comparer l'esprit qui régnait dans cette université avec celui qu'il avait trouvé dans l'étroite vallée des Alpes que dominent les sommités gigantesques et les neiges éternelles du Dodi, du Glarnisch, du Viggis et du Freyberg. « Dans quelles niaiseries on élève la « jeunesse française! dit-il. Nul venin n'égale l'art « sophistique qu'on lui enseigne. Cet art émousse « les sens, ôte le jugement, rend semblable à la « bête. L'homme n'est plus alors, comme l'écho, « qu'un vain son. Dix femmes ne sauraient tenir « tête à un seul de ces rhéteurs[2]. Dans leurs prières « mêmes, j'en suis sûr, ils présentent à Dieu leurs « sophismes, et prétendent, par leurs syllogismes, « contraindre l'Esprit-Saint à les exaucer. » Tels étaient alors Paris et Glaris; la métropole intellectuelle de la chrétienté et un bourg de pâtres des Alpes. Une lueur de la Parole de Dieu éclaire davantage que toute la sagesse humaine.

[1] Nam qui sit acrioris in enodandis auctoribus judicii, vidi neminem. (Zw. Epp., p. 13.)

[2] Ut nec decem mulierculæ. . . . . uni sophistæ adæquari queant. (Ibid., p. 45.)

IV.

Un grand homme de ce siècle, Érasme, eut beaucoup d'influence sur Zwingle. Il ne paraissait pas un de ses écrits sans que Zwingle se le procurât aussitôt. En 1514 Érasme était arrivé à Bâle, où l'évêque l'avait reçu avec les marques d'une haute estime. Tous les amis des lettres s'étaient aussitôt groupés autour de lui. Mais le roi des écoles avait facilement discerné celui qui devait être la gloire de la Suisse. « Je félicite la nation « helvétique, écrivit-il à Zwingle, de ce que vous « travaillez, par vos études et par vos mœurs, « également excellentes, à la polir et à l'ennoblir[1]. » Zwingle brûlait du désir de le voir. « Des Espa-« gnols et des Gaulois ont bien été à Rome pour « voir Tite-Live, » disait-il. Il part; il arrive à Bâle: il y trouve un homme d'environ quarante ans, d'une petite taille, d'un corps frêle, d'une apparence délicate, mais plein d'amabilité et de grâce[2]. C'était Érasme. L'agrément de sa personne dissipe la timidité de Zwingle; la puissance de son esprit le subjugue. « Pauvre, lui dit Ulric, comme Eschine « lorsque chacun des disciples de Socrate offrait « un présent à son maître, je te donne ce qu'Eschine « donna... je me donne moi-même! »

Parmi les hommes de lettres qui formaient la

[1] Tu tuique similes optimis etiam studiis ac moribus et expolietis et nobilitabitis. (Zw. Epp. p. 10.)

[2] Et corpusculo hoc tuo minuto, verum minime inconcinno, urbanissime gestientem videre videar. (Ibid.)

cour d'Érasme, les Amerbach, les Rhenan, les Frobenius, les Nessen, les Glaréan, Zwingle remarqua un jeune Lucernois de vingt-sept ans, nommé Oswald Geisshüsler. Érasme, hellénisant son nom, l'avait appelé Myconius. Nous le désignerons souvent par son prénom, pour distinguer l'ami de Zwingle de Frédéric Myconius, le disciple de Luther. Oswald, après avoir étudié à Rothwyl avec un jeune homme de son âge, nommé Berthold Haller, puis à Berne, puis à Bâle, était devenu dans cette dernière ville recteur de l'école de Saint-Théodore, et ensuite de celle de Saint-Pierre. L'humble maître d'école n'avait qu'un bien petit revenu; cependant il s'était marié à une jeune fille d'une simplicité et d'une pureté d'âme qui gagnaient tous les cœurs. Nous avons déjà vu que c'était alors en Suisse un temps de troubles, où les guerres étrangères suscitaient de violents désordres, et où les soldats, en revenant dans leur patrie, y rapportaient la licence et la brutalité. Un jour d'hiver, sombre et nébuleux, quelques-uns de ces hommes grossiers attaquèrent, en l'absence d'Oswald, sa tranquille demeure. Ils frappent à la porte, jettent des pierres, appellent avec des expressions déshonnêtes sa modeste épouse; enfin ils enfoncent les fenêtres, et ayant pénétré dans l'école et brisé ce qui s'y trouvait, ils se retirent. Peu après, Oswald arrive. Son fils, le petit Félix, court à sa rencontre en poussant des cris, et sa femme, ne pouvant parler, donne les signes du plus grand effroi. Il comprend ce qui est arrivé. Au même moment, un

bruit se fait entendre dans la rue. Hors de lui, le maître d'école saisit une arme, et poursuit les mutins jusqu'au cimetière. Ils s'y retirent, prêts à se défendre : trois d'entre eux se jettent sur Myconius, le blessent; et tandis qu'on panse sa plaie ces misérables envahissent de nouveau sa maison, en poussant des cris furieux. Oswald n'en dit pas davantage[1]. Voilà ce qui se passait dans les villes de la Suisse, au commencement du seizième siècle, et avant que la Réformation eût adouci et discipliné les mœurs.

La droiture d'Oswald Myconius, sa soif de science et de vertu, le rapprochèrent de Zwingle. Le recteur de l'école de Bâle reconnut tout ce qu'il y avait de grand dans le curé de Glaris. Plein d'humilité, il se dérobait lui-même aux éloges que lui donnaient et Zwingle et Érasme. « Vous, « maître d'école, disait souvent ce dernier, je « vous estime à l'égal des rois. » Mais le modeste Myconius ne pensait pas de même. « Je ne fais « que ramper terre à terre, disait-il. Il y a eu en « moi dès l'enfance je ne sais quoi d'humble et de « petit[2]. »

Un prédicateur, arrivé à Bâle à peu près en même temps que Zwingle, attirait alors l'attention. D'un caractère doux et pacifique, il aimait une vie tranquille; lent et circonspect dans les affaires, il se plaisait surtout à travailler dans son

[1] Erasmi Laus stultitiæ, cum annot. Myconii.

[2] Equidem humi repere didici hactenus, et est natura nescio quid humile, vel a cunabulis, in me. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

cabinet et à faire régner la concorde parmi les chrétiens[1]. Il se nommait Jean Hausschein, en grec Écolampade, c'est-à-dire « lumière de la « maison, » et était né en Franconie, de parents riches, un an avant Zwingle. Sa pieuse mère désirait consacrer aux lettres et à Dieu même le seul enfant que Dieu lui eût laissé. Le père le voua d'abord au commerce, puis à la jurisprudence. Mais comme Écolampade était de retour de Bologne, où il avait étudié le droit, le Seigneur, qui voulait faire de lui une lampe dans l'Église[2], l'appela à l'étude de la théologie. Il prêchait dans sa ville natale, quand Capiton, qui l'avait connu à Heidelberg, le fit nommer prédicateur à Bâle. Il y annonça Christ avec une éloquence qui remplit d'admiration ses auditeurs[3]. Érasme l'admit dans son intimité. Écolampade était ravi des heures qu'il passait dans la société de ce grand génie. « Il n'y a qu'une chose, lui disait le prince des « lettres, qu'il faille chercher dans les saintes Écri-« tures, c'est Jésus-Christ[4]. » Il donna au jeune prédicateur, en souvenir de son amitié, le commencement de l'Évangile selon saint Jean. Écolampade baisait souvent ce gage d'une si précieuse affec-

[1] Ingenio miti et tranquillo, pacis et concordiæ studiosissimus. (Melch. Ad., Vit. Œc., p. 58.)

[2] Flectente et vocante Deo, qui eo in domo sua pro lampade usurus erat. (Ibid., p. 46.)

[3] Omnium vere spiritualium et eruditorum admiratione Christum prædicavit. (Ibid.)

[4] Nihil in sacris literis præter Christum quærendum. (Erasmi Epp., p. 403.)

tion, et le tenait suspendu à son crucifix, « afin, « disait-il, de me souvenir toujours d'Érasme dans « mes prières. »

Zwingle revint dans ses montagnes, l'esprit et le cœur remplis de tout ce qu'il avait vu et entendu à Bâle. « Je ne saurais goûter le sommeil, « écrivait-il à Érasme peu après son retour, si je « ne me suis entretenu quelque temps avec vous. « Il n'y a rien dont je me glorifie comme d'avoir « vu Érasme. » Zwingle avait reçu une impulsion nouvelle. De tels voyages exercent souvent une grande influence sur la carrière du chrétien. Les disciples de Zwingle, Valentin, Jost, Louis Pierre et Égidius Tschudi; ses amis, le landaman Æbli, le curé Binzli de Wesen, Fridolin Brunner, et le célèbre professeur Glaréan, le voyaient avec admiration grandir en sagesse et en connaissances. Les vieillards honoraient en lui un courageux serviteur de la patrie, les pasteurs fidèles un zélé ministre du Seigneur. Rien ne se faisait dans le pays sans qu'on eût pris son avis. Tous les gens de bien espéraient que l'antique vertu des Suisses serait un jour rétablie par lui[1].

François Ier étant monté sur le trône et voulant venger en Italie l'honneur du nom français, le pape, effrayé, chercha à gagner les cantons. Ulric revit ainsi, en 1515, les champs de l'Italie, au milieu des phalanges de ses concitoyens. Mais la division que les intrigues des Français portèrent

[1] Justitiam avitam per hunc olim restitutam iri. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

dans l'armée confédérée brisa son cœur. On le voyait souvent au milieu des camps haranguer avec énergie, et en même temps avec une grande sagesse, ses auditeurs, armés de pied en cap et prêts au combat [1]. Le 8 septembre, cinq jours avant la bataille de Marignan, il prêcha sur la place publique de Monza, où les soldats suisses, demeurés fidèles à leurs drapeaux, étaient rassemblés. « Si l'on avait alors et plus tard suivi les « conseils de Zwingle, dit Werner Steiner de Zug, « que de maux auraient été épargnés à notre « patrie! » Mais les oreilles étaient fermées aux paroles de concorde, de prudence et de soumission. La véhémente éloquence du cardinal Schinner électrisait les confédérés, et les faisait fondre avec impétuosité sur les champs funestes de Marignan. La fleur de la jeunesse helvétique y succombait. Zwingle, qui n'avait pu empêcher tant de désastres, se précipitait lui-même, pour la cause de Rome, au sein des dangers. Sa main saisissait l'épée [2]. Triste erreur de Zwingle! Ministre de Christ, il oublia plus d'une fois qu'il ne devait combattre qu'avec les armes de l'Esprit, et il dut voir s'accomplir en sa personne, d'une manière frappante, cette prophétie du Seigneur : *Celui qui prend l'épée périra l'épée.*

Zwingle et ses Suisses n'avaient pu sauver Rome. L'ambassadeur de Venise apprit le pre-

[1] In dem Heerlager hat er Flyssig geprediget. (Bullinger MSC.)

[2] .... In den Schachten sich redlich und dapfer gestellt mit Rathen, Worten und Thaten. (Ibid.)

mier, dans la ville des pontifes, la défaite de Marignan. Tout joyeux, il se rendit de grand matin au Vatican. Le pape sortit à demi vêtu de ses appartements pour lui donner audience. Léon X, en apprenant cette nouvelle, ne cacha point sa terreur. Dans ce moment d'une grande épouvante il ne vit que François I^er, il n'espéra qu'en lui; « Sei-« gneur ambassadeur, dit-il en tremblant à Zorsi, « il faut nous jeter dans les bras du roi, et crier « miséricorde! » Luther et Zwingle, dans leur danger, connaissaient un autre bras et invoquaient une autre miséricorde[1].

Ce second séjour en Italie ne fut pas inutile à Zwingle. Il remarqua les différences qui se trouvent entre le rituel ambrosien, en usage à Milan, et celui de Rome. Il rassembla et compara entre eux les plus anciens canons de la messe. Ainsi l'esprit d'examen se développait en lui, même au milieu du tumulte des camps. En même temps la vue des enfants de sa patrie, menés au dela des Alpes et livrés à la boucherie comme leur bétail, le remplit d'indignation. « La chair des confédé-« rés, disait-on, est à plus bas prix que celle de « leurs bœufs et de leurs veaux. » La déloyauté et l'ambiiton du pape[2], l'avarice et l'ignorance des prêtres, la licence et la dissipation des moines,

[1] Domine orator, vederemo quel fara il re christmo se metteremo in le so man dimandando misericordia. (Zorsi Relatione. MSC.)

[2] Bellissimo parlador : (Léon X) prometea assa ma non atendea. . . . (Relatione MSC. di Gradenigo, venuto orator di Roma.)

l'orgueil et le luxe des prélats, la corruption et la vénalité, qui de toutes parts gagnaient les Suisses, tous ces maux, frappant plus que jamais ses regards, lui firent sentir plus vivement encore la nécessité d'une réforme dans l'Église.

Zwingle prêcha dès lors plus clairement la Parole de Dieu. Il expliquait les fragments des Evangiles et des Épîtres choisis pour le culte, en comparant toujours l'Écriture avec l'Écriture[1]. Il parlait avec animation et puissance[2], et suivait avec ses auditeurs la même marche que Dieu suivait avec lui. Il ne proclamait pas, comme Luther, les plaies de l'Église; mais à mesure que l'étude de la Bible lui manifestait quelque enseignement utile, il le communiquait à ses ouailles. Il cherchait à leur faire recevoir la vérité dans le cœur; et puis il se reposait sur elle de l'œuvre qu'elle devait y faire[3]. « Si l'on comprend ce qui est vrai, « pensait-il, on discernera ce qui est faux. » Cette maxime est bonne pour les commencements d'une réformation; mais il vient un temps où, d'une voix courageuse, il faut signaler l'erreur. C'est ce que Zwingle savait fort bien. « Le printemps, disait-il, « est la saison pour semer. » C'était alors pour lui le printemps.

Zwingle a indiqué ce temps (1516) comme le

[1] Non hominum commentis, sed sola Scripturarum biblicarum collatione. (Zw. Opp. I, p. 273.)

[2] Soudern auch mit predigen, dorrinen er heftig wass. (Bullinger. MSC.)

[3] Volebat veritatem cognitam in cordibus auditorum agere suum officium. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

commencement de la réformation suisse. En effet, si quatre ans auparavant il avait incliné la tête sur le livre de Dieu, il la releva alors, et se tourna vers son peuple, pour lui faire part de la lumière qu'il y avait trouvée. C'est une époque nouvelle et importante dans l'histoire du développement de la révolution religieuse de ces contrées; mais c'est à tort qu'on a conclu de ces dates que la réforme de Zwingle a précédé celle de Luther. Peut-être Zwingle prêcha-t-il l'Évangile un an avant les thèses de Luther; mais Luther le prêcha lui-même quatre ans avant ces fameuses propositions[1]. Si Luther et Zwingle s'en fussent tenus à de simples prédications, la Reformation n'eût pas envahi si promptement l'Église. Luther et Zwingle n'étaient ni le premier moine ni le premier prêtre qui prêchassent une doctrine plus pure que celle des scolastiques. Mais Luther fut le premier à élever publiquement, et avec un courage indomptable, l'étendard de la vérité contre l'empire de l'erreur; à appeler l'attention générale sur la doctrine fondamentale de l'Évangile, le salut par la grâce; à introduire son siècle dans cette carrière nouvelle de science, de foi et de vie, de laquelle un nouveau monde est sorti; en un mot, à commencer une salutaire et véritable révolution. La grande lutte dont les thèses de 1517 furent le signal enfanta vraiment la Réforme dans le monde, et lui donna tout à la fois une âme et un corps. Luther fut le premier réformateur.

[1] Ier vol., p. 236 et suivantes.

Un esprit d'examen commençait à souffler sur les montagnes de la Suisse. Un jour, le curé de Glaris, se trouvant dans la riante contrée de Mollis, chez Adam, curé du lieu, avec Bunzli, curé de Wesen, et Varschon, curé de Kerensen, ces amis découvrirent une vieille liturgie, où ils lurent ces mots : « Qu'après avoir baptisé l'enfant, « on lui donne le sacrement de l'Eucharistie et la « coupe du sang[1]. » Donc, dit Zwingle, la cène était alors donnée dans nos églises sous les deux espèces. Cette liturgie avait environ deux cents ans. C'était une grande découverte pour ces prêtres des Alpes.

La défaite de Marignan portait ses fruits dans l'intérieur des cantons. François I^er^, vainqueur, prodiguait l'or et les flatteries pour gagner les confédérés; et l'Empereur les sollicitait par leur honneur, par les larmes des veuves et des orphelins, et par le sang de leurs frères, de ne pas se vendre à leurs meurtriers. Le parti français eut le dessus dans Glaris, et dès lors ce séjour devint à charge à Ulric.

Zwingle, à Glaris, fût peut-être resté un homme du siècle. Les intrigues des partis, les préoccupations politiques, l'Empire, la France, le duc de Milan, eussent presque absorbé sa vie. Dieu ne laisse jamais au milieu du tumulte du monde ceux qu'il veut préparer pour les peuples. Il les mène à part; il les place dans une retraite,

[1] Detur Eucharistiæ sacramentum, similiter poculum sanguinis. (Zw. Opp. I, p. 266.)

où ils se trouvent vis-à-vis de Dieu et d'eux-mêmes, et recueillent d'inépuisables leçons. Le Fils de Dieu même, type en cela des voies qu'il impose à ses serviteurs, passa quarante jours dans le désert. Il était temps d'enlever Zwingle à ce mouvement politique, qui, en se répétant sans cesse dans son âme, y eût éteint l'Esprit de Dieu. Il était temps de le former pour une autre scène que celle où s'agitent les hommes des cours, des cabinets et des partis, et où il eût dépensé inutilement des forces dignes d'un emploi plus relevé. Son peuple avait bien besoin d'autre chose. Il fallait qu'une nouvelle vie descendît maintenant des cieux, et que l'organe qui devait la communiquer désapprît les choses du siècle, pour apprendre celles d'en haut. Ce sont là deux sphères entièrement distinctes : un grand espace sépare ces deux mondes; et avant que de passer entièrement de l'un à l'autre, Zwingle devait séjourner quelque temps dans un espace neutre, sur un terrain intermédiaire et préparatoire, pour y être enseigné de Dieu. Dieu le prit alors au milieu des partis de Glaris, et le conduisit pour ce noviciat dans la solitude d'un ermitage. Il renferma dans les murs étroits d'une abbaye ce germe généreux de la Réformation, qui, bientôt, transplanté dans un sol meilleur, devait couvrir les montagnes de son ombre.

V.

Un moine allemand, Meinrad de Hohenzollern, s'étant avancé, vers le milieu du neuvième siècle, entre le lac de Zurich et celui de Wallstetten, s'était arrêté sur un monticule adossé à un amphithéâtre de sapins, et y avait bâti une cellule. Des brigands trempèrent leurs mains dans le sang du saint. La cellule ensanglantée demeura longtemps déserte. Vers la fin du dixième siècle, on éleva sur ce sol sacré un couvent et une église à l'honneur de la Vierge. La veille du jour de la consécration, à minuit, l'évêque de Constance et ses prêtres étaient en prières dans l'Église; un chant céleste, provenant d'êtres invisibles, retentit tout à coup dans la chapelle. Ils l'écoutèrent prosternés et dans l'admiration. Le lendemain, comme l'évêque allait consacrer la chapelle, une voix répéta à trois reprises : « Arrête! Arrête! « Dieu l'a lui-même consacrée[1]! » Christ lui-même, dit-on, l'avait bénie pendant la nuit : les chants que l'on avait entendus étaient ceux des anges, des apôtres et des saints, et la Vierge, debout sur l'autel, avait brillé comme un éclair. Une bulle du pape Léon VIII défendit aux fidèles de révoquer en doute la vérité de cette légende. Dès lors une foule immense de pèlerins n'a cessé de se rendre à Notre-Dame des Ermites pour la « consécration des anges. » Delphes et Éphèse dans

[1] Cessa, cessa, frater, divinitus capella consecrata est. (Hartm. Annal. Einsiedl., p. 51.)

l'antiquité, Lorette dans les temps modernes, ont seules égalé la gloire d'Einsidlen. C'est dans ce lieu étrange qu'Ulric Zwingle fut appelé, l'an 1516, comme prêtre et prédicateur.

Zwingle n'hésita pas. « Ce n'est ni l'ambition « ni la cupidité qui m'y portent, dit-il, mais les « intrigues des Français[1]! » Des raisons plus élevées achevèrent de le décider. D'un côté, ayant plus de solitude, plus de calme et une paroisse moins considérable, il pourra donner plus de temps à l'étude et à la méditation; d'autre part, ce lieu de pèlerinage lui offrira la facilité de répandre jusque dans les contrées lesplus lointaines la connaissance de Jésus-Christ[2].

Les amis de la prédication évangélique à Glaris témoignèrent hautement leur douleur. « Que pour« rait-il arriver de plus triste pour Glaris, dit « Pierre Tschudi, l'un des citoyens les plus distin« gués de ce canton, que d'être privé d'un si grand « homme[3]. » Ses paroissiens, le voyant inébranlable, résolurent de lui laisser le titre de pasteur de Glaris, avec une partie du bénéfice et la facilité d'y revenir quand il voudrait[4].

Un gentilhomme, issu d'une antique famille,

[1] Locum mutavimus non cupidinis aut cupiditatis moti stimulis, verum Gallorum technis. (Zw. Epp. 24.)

[2] Christum et ejus veritatem in regiones et varias et remotas divulgari tam felici opportunitate. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

[3] Quid enim Glareanæ nostræ tristius accidere poterat, tanto videlicet privari viro? (Zw. Epp., p. 16.)

[4] Zwingle signe encore deux ans plus tard : Pastor Glaronæ, Minister Eremi. (Zw. Epp., p. 30.)

grave, ouvert, intrépide, et quelquefois un peu rude, Conrad de Rechberg, était l'un des plus célèbres chasseurs des contrées où Zwingle se rendait. Il avait établi dans une de ses terres, le Silthal, un haras, où il éleva une race de chevaux qui devint célèbre en Italie. Tel était l'abbé de Notre-Dame des Ermites. Rechberg avait également horreur des prétentions de Rome et des discussions des théologiens. Un jour que, dans une visite de l'Ordre, on lui faisait quelques remarques : « Je suis maître ici, et non pas vous, dit-il « un peu brusquement ; passez votre chemin. » Un autre jour, comme Léon Juda discutait à table avec l'administrateur du couvent, sur des questions difficiles, l'abbé-chasseur s'écria : « Lais- « sez-moi là vos disputes ! Je m'écrie avec David : « *Aie pitié de moi, ô Dieu ! selon ta bonté, et* « *n'entre pas en jugement avec ton serviteur* ; et je « n'ai pas besoin de savoir autre chose[1]. »

Le baron Théobald de Géroldsek était administrateur du monastère ; il avait un esprit doux, une piété sincère, et beaucoup d'amour pour les lettres. Son dessein favori était de réunir dans son couvent une société d'hommes instruits ; c'est pourquoi il avait adressé vocation à Zwingle. Avide d'instruction et de lectures, il supplia son nouvel ami de le diriger. « Lisez les saintes Écri- « tures, répondit Zwingle, et, pour les mieux « comprendre, étudiez saint Jérôme. Cependant,

[1] Wirz, K. Gesch. III, 363. Zwinglis Bildung v. Schüler, p. 174. Miscell. Tigur. III, 28.

« ajouta-t-il, il arrivera (et bientôt, avec l'aide du « Seigneur) que les chrétiens n'estimeront à un « haut prix ni saint Jérôme ni aucun autre doc- « teur, mais seulement la Parole de Dieu[1]. » La conduite de Géroldsek se ressentit de ses progrès dans la foi. Il permit aux religieuses d'un couvent de femmes, dépendant d'Einsidlen, de lire la Bible en langue vulgaire, et quelques années après Géroldesk vint demeurer à Zurich, auprès de Zwingle, et mourir avec lui sur le champ de Cappel. Le même charme unit bientôt tendrement à Zwingle, non-seulement Géroldsek, mais encore le chapelain Zink, l'excellent OExlin, Lucas et d'autres habitants de l'abbaye. Ces hommes studieux, éloignés du bruit des partis, lisaient ensemble les Écritures, les Pères de l'Église, les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et les écrits des restaurateurs des lettres. Souvent des amis étrangers venaient grossir ce cercle intéressant. Un jour, entre autres, Capiton arriva à Einsidlen. Les deux anciens amis de Bâle parcouraient ensemble le couvent et ses sauvages alentours, absorbés dans leurs conversations, examinant l'Écriture et cherchant à connaître la volonté divine. Il y eut un point sur lequel ils tombèrent d'accord; ce fut celui-ci : « Le pape de Rome doit tomber! » Capiton était dans ce temps plus courageux qu'il ne le fut plus tard.

[1] Fore, idque brevi, Deo sic juvante, ut neque Hieronymus neque cæteri, sed sola Scriptura divina, apud Christianos in prætio sit futura. (Zw. Opp. I, p. 273.)

Repos, loisirs, livres, amis, Zwingle avait tout dans cette tranquille retraite, et il croissait en intelligence et en foi. Ce fut alors (mai 1517) qu'il se mit à un travail qui lui fut très-utile. Comme autrefois les rois d'Israel écrivaient de leur propre main la loi de Dieu, Zwingle copia de la sienne les épîtres de saint Paul. Il n'existait alors que les éditions volumineuses du Nouveau-Testament, et Zwingle voulait pouvoir le porter partout avec lui [1]. Il apprit par cœur ces épîtres, plus tard les autres livres du Nouveau-Testament, puis une partie de l'Ancien. Ainsi son cœur s'attachait toujours plus à l'autorité souveraine de la Parole de Dieu. Il ne se contentait pas de la reconnaître; il voulait encore lui soumettre vraiment sa vie. Il entrait peu à peu dans des voies toujours plus chrétiennes. La tâche pour laquelle il avait été amené dans ce désert s'accomplissait. Sans doute ce ne fut qu'à Zurich que la vie chrétienne pénétra avec puissance toute son âme; mais déjà à Einsidlen il fit des progrès marqués dans la sanctification. A Glaris, on l'avait vu prendre part aux divertissements du monde; à Einsidlen, il rechercha davantage une vie pure de toute souillure et de toute mondanité; il commença à mieux comprendre les grands intérêts spirituels du peuple, et il apprit peu à peu ce que Dieu voulait lui enseigner.

La Providence avait eu encore d'autres vues

[1] Ce manuscrit se trouve à la bibliothèque de la ville de Zurich.

en l'amenant à Einsidlen. Il devait voir de plus près les superstitions et les abus qui avaient envahi l'Église. L'image de la Vierge, gardée précieusement dans le monastère, avait, disait-on, le pouvoir d'opérer des miracles. Au-dessus de la porte de l'abbaye se lisait cette inscription orgueilleuse : « Ici l'on trouve une pleine rémission « de tous les péchés. » Une multitude de pèlerins accouraient à Einsidlen de tous les pays de la chrétienté, pour mériter cette grâce par leur pèlerinage. L'église, l'abbaye, toute la vallée, se remplissaient aux fêtes de la Vierge de ses dévots adorateurs. Mais ce fut surtout à la grande fête de la « consécration des Anges » que la foule inonda l'ermitage. Des rangées de plusieurs milliers d'individus des deux sexes gravissaient la pente de la montagne qui conduit à l'oratoire, en chantant des cantiques, ou en roulant entre les doigts les grains de leur chapelet. Ces dévots pèlerins se pressaient dans l'église, croyant être là plus près de Dieu que partout ailleurs.

Le séjour de Zwingle à Einsidlen eut, sous le rapport de la connaissance des abus de la papauté, un effet analogue à celui de Luther à Rome. Zwingle acheva à Einsidlen son éducation de réformateur. — Dieu seul est la source du salut, et il l'est partout : — ce fut là ce qu'il apprit à Einsidlen, et ces deux vérités devinrent les articles fondamentaux de la théologie de Zwingle. Le sérieux qu'il avait acquis dans son âme agit bientôt au dehors. Frappé de tant de maux, il résolut de s'y opposer avec courage. Il n'hésita pas entre

sa conscience et ses intérêts ; il se leva hardiment, et sa parole énergique attaqua sans détour la superstition de la foule qui l'entourait. « Ne pensez « pas, lui dit-il du haut de la chaire, que Dieu « soit dans ce temple plus qu'en aucun autre lieu « de sa création. Quelle que soit la contrée de la « terre que vous habitiez, Dieu vous entoure et « vous entend aussi bien qu'à Notre-Dame d'Einsidlen. Seraient-ce des œuvres inutiles, de longs « pèlerinages, des offrandes, des images, l'invocation de la Vierge ou des saints qui vous obtiendraient la grâce de Dieu?.... Qu'importe la « multitude des paroles dont nous formons nos « prières! Qu'importent un capuchon brillant, « une tête bien rasée, une robe longue et bien « plissée, et des mulets ornés d'or!... C'est au « cœur que Dieu regarde, et notre cœur est éloigné de Dieu[1]. »

Mais Zwingle voulait faire plus que de s'élever contre les superstitions ; il voulait satisfaire le désir ardent d'une réconciliation avec Dieu qu'éprouvaient plusieurs des pèlerins accourus à la chapelle de Notre-Dame d'Einsidlen. « Christ, « criait-il comme Jean-Baptiste, dans ce nouveau « désert des montagnes de Judée, Christ, qui s'est « offert une fois sur la croix, est l'hostie et la « victime qui satisfait, jusque dans toute l'éternité, pour les péchés de tous les fidèles[2]. » Ainsi

[1] Vestis oblonga et plicis plena, muli auro ornati... Cor vero interim procul a Deo est. (Zw. Opp. I, p. 236.)

[2] Christus, qui sese semel in cruce obtulit, hostia est et vic-

Zwingle avançait. Le jour où l'on entendit une prédication si courageuse dans le sanctuaire le plus vénéré de la Suisse l'étendard dressé contre Rome commença à paraître plus distinctement au-dessus de ses montagnes, et il y eut comme un tremblement de réformation qui en ébranla les fondements.

En effet, un étonnement universel saisissait la foule à l'ouïe des discours du prêtre éloquent. Les uns s'éloignaient avec horreur, d'autres hésitaient entre la foi de leurs pères et cette doctrine qui devait assurer leur paix ; plusieurs allaient à Jésus, qu'on leur annonçait être rempli de douceur, et remportaient les cierges qu'ils étaient venus présenter à la Vierge. Une foule de pèlerins retournaient dans leur patrie, annonçant partout ce qu'ils avaient ouï à Einsidlen : « Christ SEUL sauve, et il « sauve PARTOUT. » Souvent des troupes, étonnées de ce qu'elles entendaient raconter, rebroussaient chemin, sans avoir terminé leur pèlerinage. Les adorateurs de Marie diminuaient de jour en jour. C'était de leurs offrandes que se composait à peu près tout le revenu de Zwingle et de Géroldsek. Mais ce hardi témoin de la vérité était heureux de s'appauvrir pour enrichir spirituellement les âmes.

Lors des fêtes de la Pentecôte, l'an 1518, au milieu des nombreux auditeurs de Zwingle se trouvait un homme savant, d'un caractère doux et

tima satisfaciens in æternum pro peccatis omnium fidelium. (Zw. Opp. I, p. 263.)

d'une active charité, Gaspard Hédion, docteur en théologie à Bâle. Zwingle prêchait sur l'histoire du paralytique (Luc, V), où se trouve cette déclaration du Seigneur : *Le fils de l'homme a sur la terre l'autorité de pardonner les péchés*, parole bien propre à frapper la foule réunie dans le temple de la Vierge. Le sermon du prédicateur remuait, ravissait, embrasait l'assemblée, et en particulier le docteur de Bâle [1]. Longtemps après Hédion en exprimait encore toute son admiration. « Que ce discours, disait-il, est beau, pro-« fond, grave, complet, pénétrant, évangélique, « et comme il rappelle l'ἐνέργεια (la force) des an-« ciens docteurs [2] ! » Dès cet instant Hédion admira et aima Zwingle [3]. Il eût voulu aller à lui, lui ouvrir son cœur : il errait autour de l'abbaye, et n'osait avancer, retenu, dit-il, par une timidité superstitieuse. Il remonta à cheval, et s'éloigna lentement de Notre-Dame, tournant la tête vers les lieux qui renfermaient un si grand trésor, et emportant dans son cœur les regrets les plus vifs [4].

Ainsi prêchait Zwingle ; avec moins de force sans doute, mais avec plus de modération et non moins de succès que Luther : il ne précipitait

[1] Is sermo ita me inflammavit.... (Zw. Epp., p. 90.)

[2] Elegans ille, doctus, gravis, copiosus, penetrans et evangelicus... (Ibid., p. 89.)

[3] Ut inciperem Zwinglium arctissime complecti, suscipere et admirari. (Ibid.)

[4] Sicque abequitavi, non sine molestia, quam tamen ipse mihi pepereram. (Ibid., p. 90.)

rien ; il heurtait moins les esprits que ne le faisait le réformateur saxon ; il attendait tout de la puissance de la vérité. Il agissait avec la même sagesse dans ses rapports avec les chefs de l'Église. Loin de se montrer immédiatement leur adversaire, comme Luther, il demeura longtemps leur ami. Ceux-ci le ménageaient extrêmement, non-seulement à cause de sa science et de ses talents (Luther eût eu les mêmes droits aux égards des évêques de Mayence et de Brandebourg), mais surtout à cause de son attachement au parti politique du pape et de l'influence que possédait un homme tel que Zwingle dans un État républicain.

En effet, divers cantons, dégoûtés du service du pape, étaient près de rompre avec lui. Mais les légats se flattaient d'en retenir plusieurs en gagnant Zwingle, comme ils gagnaient Érasme, par des pensions et des honneurs. Les légats Ennius et Pucci allaient souvent alors à Einsidlen, d'où, vu la proximité des cantons démocratiques, leurs négociations avec ces États étaient plus faciles. Mais Zwingle, loin de sacrifier la vérité aux demandes et aux offres de Rome, ne laissait passer aucune occasion de défendre l'Évangile. Le fameux Schinner, qui avait alors des désagréments dans son diocèse, passa quelque temps à Einsidlen. « Toute la papauté, dit un jour Zwingle, repose sur de mauvais fondements[1]. Mettez

[1] Dass das ganz papstum einen schlechten grund habe. (Zw. Opp. II, 1re partie, p. 7.)

« la main à l'œuvre, rejetez les erreurs et les abus,
« ou bien vous verrez s'écrouler tout l'édifice avec
« un effroyable vacarme[1]. »

Il parlait avec la même franchise au légat Pucci. Quatre fois il revint à la charge. « Avec l'aide de « Dieu, lui dit-il, je continuerai à prêcher l'Évan- « gile, et cette prédication ébranlera Rome. » Puis il lui exposa ce qu'il y avait à faire pour sauver l'Église. Pucci promit tout, mais ne tint rien. Zwingle déclara qu'il renonçait à la pension du pape. Le légat le supplia de la garder, et Zwingle, qui ne se proposait point alors de se mettre en hostilité ouverte avec le chef de l'Église, consentit encore pendant trois ans à la recevoir. « Mais « ne pensez pas, ajouta-t-il, que pour l'amour de « l'argent je retranche de la vérité une seule syl- « labe[2]. » Pucci, alarmé, fit nommer le réformateur chapelain acolyte du pape. C'était un acheminement à de nouveaux honneurs. Rome voulait effrayer Luther par des jugements et gagner Zwingle par des grâces. Elle lançait à l'un ses excommunications, et jetait à l'autre son or et ses splendeurs. C'étaient deux voies diverses pour arriver au même but, et faire taire les lèvres hardies qui osaient, malgré le pape, proclamer en Allemagne et en Suisse la Parole de Dieu. La dernière était la plus habile; mais ni l'une ni l'autre ne réussirent. Les âmes affranchies des prédicateurs

[1] Oder aber sy werdind mit grosser unrüw selbs umfallen. (Zw. Opp. II, 1re partie, p. 7.)

[2] Frustra sperari me vel verbulum de veritate deminuturum esse, pecuniæ gratia. (Ibid. Opp. I, p. 365.)

de la vérité se montrèrent également inaccessibles aux vengeances et aux faveurs.

Un autre prélat suisse, Hugues de Landenberg, évêque de Constance, donna alors quelques espérances à Zwingle. Il ordonna une visite générale des églises. Mais Landenberg, homme sans caractère, se laissait conduire un jour par Faber, son vicaire, un autre jour par une méchante femme, à l'empire de laquelle il ne savait échapper. Il semblait quelquefois honorer l'Évangile, et pourtant, si on l'annonçait avec courage, on n'était plus à ses yeux qu'un perturbateur. Il était de ces hommes, trop communs dans l'Église, qui, en aimant mieux la vérité que l'erreur, ont plus de ménagements pour l'erreur que pour la vérité, et qui finissent souvent par se tourner contre ceux avec lesquels ils devraient combattre. Zwingle s'adressa à lui, mais en vain. Il devait faire l'expérience qu'avait faite Luther, et reconnaître qu'il était inutile d'invoquer le secours des chefs de l'Église, et que la seule voie pour restaurer le christianisme était de se comporter en fidèle docteur de la Parole de Dieu. L'occasion s'en offrit bientôt.

Sur les hauteurs du Saint-Gothard, dans ces passages élevés qu'on y a frayés avec peine à travers les rocs escarpés qui séparent la Suisse de l'Italie, s'avançait, en août 1518, un moine franciscain. Sorti d'un couvent italien, il portait avec lui des indulgences papales, qu'il avait été chargé de vendre aux bons chrétiens des ligues helvétiques. De brillants succès, remportés sous

deux papes précédents, l'avaient illustré dans ce honteux commerce. Des compagnons, destinés à faire valoir la marchandise qu'il allait débiter, passaient avec lui ces neiges et ces glaces aussi anciennes que le monde. Cette caravane avide, d'une apparence assez misérable, ne ressemblant pas mal à une bande d'aventuriers qui cherchent à butiner, marchant en silence au bruit de ces torrents fougueux qui forment le Rhin, la Reuss, l'Aar, le Rhône, le Tessin et d'autres fleuves, méditait la spoliation des simples peuples de l'Helvétie. Samson, c'était le nom du franciscain, et sa compagnie arrivèrent d'abord dans Uri, et y commencèrent leur trafic. Ils en eurent bientôt fini avec ces pauvres campagnards, et passèrent dans le canton de Schwitz. C'est là que se trouvait Zwingle, et que devait s'engager le combat entre ces deux serviteurs de deux maîtres bien différents. « Je puis pardonner tous les péchés, disait dans « Schwitz le moine italien, le Tezel de la Suisse. « Le ciel et l'enfer sont soumis à mon pouvoir; « et je vends les mérites de Jésus-Christ à qui- « conque veut les acheter en payant comptant une « indulgence. »

Zwingle apprend ces discours, et son zèle s'enflamme. Il prêche avec force. « Jésus-Christ, dit-il, « le fils de Dieu, a dit : *Venez* A MOI, *vous tous « qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulage- « rai.* N'est-ce donc pas une audacieuse folie et « une témérité insensée que de dire, au contraire : « Achète des lettres d'indulgence! cours à Rome, « donne aux moines! sacrifie aux prêtres! Si tu fais

« ces choses, je t'absoudrai de tes péchés [1]. Jésus-« Christ est la seule offrande ; Jésus-Christ est le « seul sacrifice ; Jésus-Christ est le seul che-« min [2]. »

Partout à Schwitz on appela bientôt Samson un fripon et un séducteur. Il prit le chemin de Zoug, et pour le moment les deux champions se manquèrent.

A peine Samson s'était-il éloigné de Schwitz, qu'un citoyen de ce canton, d'un esprit distingué, et qui fut plus tard secrétaire d'État, Stapfer, tomba avec sa famille dans une grande détresse. « Hélas? dit-il en s'adressant à Zwingle dans son « angoisse, je ne sais comment subvenir à ma « faim et à la faim de mes pauvres enfants [3]..... » Zwingle savait donner quand Rome savait prendre ; et il était aussi prêt à pratiquer les bonnes œuvres qu'à combattre ceux qui enseignaient que par elles on acquiert le salut. Chaque jour il apportait à Stapfer d'abondants secours [4]. « C'est « Dieu, disait il, désireux de ne garder pour lui « aucune gloire, c'est Dieu qui engendre la charité « dans le fidèle et lui donne tout à la fois la pen-« sée, la résolution et l'œuvre elle-même. Tout « ce que le juste fait de bien, c'est Dieu qui le

[1] Romam curre! redime literas indulgentiarum! da tantumdem monachis! offer sacerdotibus, etc. (Zw. Opp. I, p. 222.)

[2] Christus una est oblatio, unum sacrificium, una via. (Ibid., p. 201.)

[3] Ut meæ meorumque liberorum inediæ corporali subveniretis. (Id. Epp. 234.)

[4] Largas mihi quotidie suppetias tulistis. (Ibid.)

« fait par sa propre puissance[1]. » Stapfer lui demeura attaché toute sa vie, et quatre ans plus tard, devenu secrétaire d'État à Schwitz, et se sentant poussé par des besoins plus élevés, il se tourna vers Zwingle, et lui dit avec noblesse et candeur : « Puisque vous avez pourvu à mes be-« soins temporels, combien plus attendrai-je main-« tenant de vous de quoi apaiser la faim de mon « âme! »

Les amis de Zwingle se multipliaient. Ce n'était pas seulement à Glaris, à Bâle et à Schwitz, qu'il se trouvait des âmes en accord avec la sienne : dans Uri, c'était le secrétaire d'État Schmidt; à Zoug, Colin, Müller et Werner Steiner, son ancien compagnon d'armes à Marignan; à Lucerne, Xylotect et Kilchmeyer; Wittembach à Bienne, et beaucoup d'autres en d'autres lieux encore. Mais le curé d'Einsidlen n'avait pas d'ami plus dévoué qu'Oswald Myconius. Oswald avait quitté Bâle, en 1516, pour diriger à Zurich l'école de la cathédrale. Il ne se trouvait alors dans cette ville ni savants ni écoles savantes. Oswald y travaillait, avec quelques hommes bien disposés, et entre autres avec Utinger, notaire du pape, à faire sortir de l'ignorance le peuple zurichois, et à l'initier à la littérature de l'antiquité. En même temps il défendait l'immuable vérité de la sainte Écriture, et déclarait que si le pape ou l'Empereur comman-

[1] Caritatem ingenerat Deus, consilium, propositum et opus. Quidquid boni præstat justus, hoc Deus sua virtute præstat. (Zw. Opp. I, p. 226.)

dait des choses contraires à l'Évangile, l'homme était tenu d'obéir à Dieu seul, qui est au-dessus de l'Empereur et du pape.

VI.

Il y avait sept siècles que Charlemagne avait attaché un collége de chanoines à cette même cathédrale dont Oswald Myconius présidait alors l'école. Ces chanoines, déchus de leur institution première, et voulant savourer leurs bénéfices dans les douceurs d'une vie oisive, élisaient un prêtre qu'ils chargeaient de la prédication et de la cure d'âmes. Cette place devint vacante quelque temps après l'arrivée d'Oswald. Celui-ci pensa aussitôt à son ami. Quel gain ce serait pour Zurich! L'extérieur de Zwingle prévenait en sa faveur. C'était un bel homme [1], d'un abord gracieux, d'un commerce agréable; son éloquence l'avait déjà rendu célèbre, et il brillait par l'éclat de son esprit au milieu de tous les confédérés. Myconius parla de lui au prévôt du chapitre, Félix Frey, que la bonne mine et les talents de Zwingle prévenaient pour lui [2], à Utinger, vieillard qui jouissait d'une grande considération, et au chanoine Hoffman, homme d'un caractère droit et franc, qui, ayant longtemps prêché lui-même contre le service étranger, était bien disposé en faveur d'Ulric.

[1] Dan Zwingli vom lyb ein hubscher man wass. (Bullinger. MSC.)

[2] Und als Imme seine gestalt und geschiklichkeit wol gefiel, gab er Im syn stimm. (Ibid.)

D'autres Zurichois avaient, en diverses occasions, entendu Zwingle à Einsidlen, et en étaient revenus pleins d'admiration. L'élection du prédicateur de la cathédrale mit bientôt tout le monde en mouvement dans Zurich. On s'agitait en sens divers. Plusieurs travaillaient nuit et jour à faire élire le prédicateur éloquent de Notre-Dame des Ermites[1]. Myconius en informa son ami. — « Mercredi pro-« chain, répondit Zwingle, j'irai dîner à Zurich, « et nous parlerons de tout cela. » Il arriva en effet. Se trouvant en visite chez un chanoine : « Pourriez-vous, lui dit celui-ci, venir au milieu « de nous, pour y prêcher la Parole de Dieu ? » « — Je le puis, répondit-il ; mais je ne viendrai « que si l'on m'appelle. » Puis il retourna dans son abbaye.

Cette visite répandit l'alarme dans le camp de ses ennemis. On pressa plusieurs prêtres de se présenter pour la place vacante. Un Souabe, nommé Laurent Fable, prononça même un sermon d'épreuve, et le bruit se répandit qu'il était élu. « Il est donc bien vrai, dit Zwingle en l'ap-« prenant, que nul n'est prophète en son pays, « puisqu'on préfère un Souabe à un Suisse. Je « sais ce que valent les applaudissements du peu-« ple[2]. » Zwingle reçut aussitôt après une lettre du secrétaire du cardinal Schinner, qui lui apprenait que l'élection n'avait pas eu lieu. Mais la

[1] Qui dies et noctes laborarent ut vir ille subrogaretur. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

[2] Scio vulgi acclamationes et illud blandum Euge! Euge! (Zw. Epp., p. 53.)

fausse nouvelle qui lui avait d'abord été donnée aiguillonna néanmoins le curé d'Einsidlen. Sachant qu'un homme aussi indigne que ce Fable aspirait à cette place, il la désira davantage pour lui-même, et en écrivit à Myconius. Oswald lui répondit le jour suivant : « Fable restera toujours « fable ; ces messieurs ont appris qu'il est père de « six garçons et déjà pourvu de je ne sais combien « de bénéfices[1]. »

Les ennemis de Zwingle ne se tinrent pas pour battus. Tout le monde, il est vrai, s'accordait à porter aux nues l'éclat de ses connaissances[2]; mais quelques-uns disaient : « Il aime trop la mu« sique ! » D'autres : « Il aime le monde et les « plaisirs ! » D'autres encore : « Il a été ancienne« ment trop lié avec des gens d'une conduite « légère. » Il se trouva même un homme qui lui reprocha un cas de séduction. Zwingle n'était pas sans tache ; et, quoique supérieur aux ecclésiastiques de son temps, il s'était laissé entraîner plus d'une fois, dans les premières années de son ministère, aux penchants de la jeunesse. On ne saurait facilement comprendre l'influence que peut exercer sur une âme l'atmosphère corrompue dans laquelle elle vit. Il y avait dans la papauté, et parmi les prêtres, des désordres établis, admis et autorisés, comme conformes aux lois de la nature. Une parole d'Æneas Sylvius, depuis pape

[1] Fabula manebit fabula ; quem domini mei acceperunt sex pueris esse patrem.... (Zw. Epp., p. 53.)

[2] Neminem tamen qui tuam doctrinam non ad cœlum ferat.... (Ibid.)

sous le nom de Pie II, nous donne une idée du triste état des mœurs publiques à cette époque : nous la rapportons en note[1]. Le désordre était devenu l'ordre généralement admis.

Oswald déployait une inconcevable activité en faveur de son ami ; il employait toutes ses forces à le justifier, et heureusement il y parvenait[2]. Il allait vers le bourgmestre Roust, vers Hoffman, vers Frey, vers Utinger. Il louait la probité, l'honnêteté, la pureté de la conduite de Zwingle, et affermissait les Zurichois dans l'opinion favorable qu'ils avaient du curé d'Einsidlen. On ajoutait peu de foi aux discours des adversaires. Les hommes les plus influents disaient que Zwingle serait évangéliste à Zurich. Les chanoines le disaient aussi, mais à voix basse. « Espère, lui écrivait « Oswald, le cœur ému ; car j'espère. » Néanmoins il lui fit connaître les accusations de ses ennemis. Bien que Zwingle ne fût pas encore devenu tout à fait un nouvel homme, il était de ces âmes dont la conscience est réveillée, qui peuvent tomber dans le mal, mais qui n'y tombent jamais sans résistance et sans remords. Souvent il avait formé le dessein de vivre dans la sainteté, seul de son espèce, au milieu du monde. Mais quand il se vit accusé il ne voulut pas se vanter d'être sans péché. « N'ayant personne, écrivit-il au chanoine « Utinger, pour marcher avec moi dans les réso-

[1] Non esse qui vigesimum annum excessit nec virginem tetigerit. (Zw. Epp., p. 57.)

[2] Reprimo hæc pro viribus, imo et repressi. (Ibid., p. 54.)

« lutions que j'avais prises, plusieurs même de « mes alentours s'en scandalisant, hélas! je suis « tombé, et, comme le chien dont parle saint Pierre « (IIe Ép. II, 22), je suis retourné à ce que j'avais « vomi[1]. Ah! Dieu sait avec quelle honte et quelle « angoisse j'ai tiré ces fautes des profondeurs de « mon cœur et je les ai exposées à ce grand Dieu, « à qui je confesse pourtant ma misère bien plus « volontiers qu'à l'homme mortel[2]. » Mais si Zwingle se reconnut pécheur, il se justifia en même temps des inculpations les plus odieuses qui lui étaient faites. Il déclara qu'il avait toujours rejeté loin de lui la pensée même de monter dans un lit adultère ou de séduire l'innocence[3], tristes excès trop ordinaires alors. « J'appelle ici en témoignage, « dit-il, tous ceux avec lesquels j'ai vécu[4]. »

Le 11 décembre l'élection eut lieu. Zwingle fut nommé par une majorité de dix-sept voix sur vingt-quatre. Il était temps que la réformation commençât pour la Suisse. L'instrument d'élite que la Providence divine avait préparé pendant trois ans dans la retraite d'Einsidlen était prêt; il devait être transporté quelque part. Dieu, qui

[1] Quippe neminem habens comitem hujus instituti, scandalisantes vero non paucos, heu! cecidi, et factus sum canis ad vomitum. (Zw. Epp., p. 55.)

[2] En, cum verecundia (Deus novit!) magna, hæc ex pectoris specubus depromsi, apud eum scilicet cum quo etiam coram minus quam cum ullo ferme mortalium confiteri vererer. (Ibid.)

[3] Ea ratio nobis perpetuo fuit, nec alienum thorum conscendere, nec virginem vitiare. (Ibid.)

[4] Testes invoco cunctos quibuscum vixi. (Ibid.)

avait choisi la nouvelle université de Wittemberg, située au centre de l'Allemagne, sous la protection du plus sage des princes, pour y appeler Luther, choisit dans l'Helvétie la cité de Zurich, regardée comme la tête de la confédération, pour y placer Zwingle. Là il allait se trouver en rapport, non-seulement avec l'un des peuples les plus intelligents, les plus simples, les plus prompts et les plus forts de la Suisse, mais encore avec tous les cantons qui se groupaient autour de cet antique et puissant État. La main qui avait été prendre un jeune pâtre du mont Sentis pour le conduire dans l'école de Wesen l'établissait maintenant, puissant en œuvres et en paroles, à la face de tous pour régénérer son peuple. Zurich allait devenir un foyer de lumière pour l'Helvétie.

Ce fut pour Einsidlen un jour de joie et de douleur que celui où l'on apprit la nomination de Zwingle. Le cercle qui s'y était formé allait être détruit par la retraite du plus précieux de ses membres; et qui sait si la superstition n'allait pas rentrer en possession de cet antique lieu de pèlerinage?.... Le conseil d'État de Schwitz fit parvenir à Ulric l'expression de ses sentiments, en l'appelant « révérend, savant, très-gracieux sei« gneur et bon ami[1]. » — « Donnez-nous au moins « vous-même un successeur digne de vous, » dit à Zwingle Géroldsek, désolé. — « J'ai pour vous, « répondit-il, un petit lion simple et prudent, un

[1] Reverende, perdocte, admodum gratiose domine ac bone amice.... (Zw. Epp., p. 60.)

« homme initié dans les mystères de la science « sainte. » — « Je veux l'avoir, » dit aussitôt l'administrateur. C'était Léon Juda, cet homme à la fois doux et intrépide, avec lequel Zwingle avait été intimement uni à Bâle. Léon accepta cette vocation, qui le rapprochait de son cher Ulric. Celui-ci embrassa ses amis, quitta la solitude d'Einsidlen, arriva dans ces lieux délicieux où s'élève, riante et animée, la ville de Zurich, avec son enceinte de coteaux, que recouvrent des vignes, qu'ornent des prairies et des vergers, que couronnent des forêts, et au-dessus desquels apparaissent les plus hautes sommités de l'Albis.

Zurich, le centre des intérêts politiques de la Suisse, et où se réunissaient souvent les hommes les plus influents de la nation, était le lieu le plus propre pour agir sur l'Helvétie, et répandre dans tous les cantons les semences de la vérité. Aussi les amis des lettres et de la Bible saluèrent-ils par des acclamations la nomination de Zwingle. A Paris, en particulier, les étudiants suisses, qui y étaient très-nombreux, tressaillirent de joie à cette nouvelle[1]. Mais si Zwingle avait à Zurich la perspective d'une grande victoire, il devait s'y attendre aussi à un rude combat. Glaréan lui écrivit de Paris : « Je prévois que votre science suscitera « une grande haine[2], mais ayez bon courage, et, « comme Hercule, vous dompterez les monstres. »

[1] Omnes adeo quotquot et Helvetii adsunt juvenes fremere et gaudere. (Zw. Epp., p. 63.)

[2] Quantum invidiæ tibi inter istos eruditio tua conflabit. (Ibid., p. 64.)

Ce fut le 27 décembre 1518 que Zwingle arriva à Zurich; il descendit à l'hôtel d'Einsidlen. On lui fit un cordial et honorable accueil [1]. Le chapitre s'assembla aussitôt pour le recevoir, et l'invita à se rendre dans son sein. Félix Frey présidait; les chanoines, amis ou ennemis de Zwingle, siégeaient indistinctement autour de leur prévôt. Il régnait de l'agitation dans l'assemblée : chacun sentait, sans s'en rendre compte peut-être, combien était sérieux le commencement de ce ministère. On convint d'exposer au jeune prêtre, dont on craignait l'esprit novateur, les devoirs les plus importants de sa charge. « Vous mettrez tous vos « soins, lui dit-on gravement, à faire rentrer les « revenus du chapitre, sans en négliger le moindre. « Vous exhorterez les fidèles, soit du haut de la « chaire, soit au confessionnal, à payer les rede- « vances et les dîmes, et à montrer par leurs of- « frandes qu'ils aiment l'Église. Vous vous appli- « querez à multiplier les revenus qui proviennent « des malades, des sacrifices, et en général de tout « acte ecclésiastique. » Le chapitre ajouta ; « Quant « à l'administration des sacrements, à la prédica- « tion, et à la présence au milieu du troupeau, « ce sont aussi des devoirs du prêtre. Cependant « vous pouvez vous faire remplacer par un vicaire « à ces divers égards, et surtout pour la prédica- « tion. Vous ne devez administrer les sacrements « qu'aux notables, et après en avoir été requis ; il

[1] Do er ehrlich und wol empfangen ward. (Bullinger. MSC.)

« vous est interdit de le faire sans distinction de « personnes[1]. »

Quelle règle pour Zwingle! de l'argent, de l'argent! encore de l'argent!... Est-ce donc pour cela que Christ a établi le ministère? Cependant la prudence modère son zèle; il sait que l'on ne peut à la fois déposer en terre la semence, voir l'arbre croître, et en recueillir les fruits. Sans donc s'expliquer sur ce qu'on lui imposait, Zwingle, après avoir humblement témoigné sa reconnaissance pour le choix honorable dont il avait été l'objet, annonça ce qu'il comptait faire : « La vie de Jésus, « dit-il, a été trop longtemps cachée au peuple. « Je prêcherai sur tout l'Évangile selon saint Mat- « thieu, chapitre après chapitre, en suivant le sens « du Saint-Esprit, en puisant uniquement aux « sources de l'Écriture[2], en la sondant, en la com- « parant avec elle-même, et en en recherchant « l'intelligence par de constantes et ardentes priè- « res[3]. C'est à la gloire de Dieu, à la louange de « son Fils unique, au véritable salut des âmes, « et à leur enseignement dans la vraie foi, que je « consacrerai mon ministère[4]. » Un langage si

[1] Schuler's, Zwingli's Bildung, p. 227.

[2] Absque humanis commentationibus, ex solis fontibus Scripturæ Sacræ. (Zw. Opp. I, p. 273.)

[3] Sed mente spiritus, quam diligenti Scripturarum collectione, precibusque ex corde fusis, se nacturum. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

[4] Alles Gott und seinen einigen Sohn zu Lob und Ehren und zu rechten Heil der Seelen, zur Underrichtung im rechten Glauben. (Bullinger. MSC.)

nouveau fit une profonde impression sur le chapitre. Quelques-uns en témoignèrent leur joie; mais la plupart firent éclater leur douleur [1]. « Cette « manière de prêcher est une innovation, s'écriè« rent-ils; cette innovation mènera bientôt à une « autre, et où s'arrêtera-t-on? » Le chanoine Hoffman, surtout, crut devoir prévenir les funestes effets d'une élection qu'il avait lui-même sollicitée. « Cette explication de l'Écriture, dit-il, sera « plus nuisible qu'utile au peuple. » « Ce n'est « pas une nouvelle manière, répondit Zwingle; « c'est l'ancienne. Rappelez-vous les homélies de « saint Chrysostome sur saint Matthieu et de saint « Augustin sur saint Jean. Au reste, je parlerai « avec modestie, et ne donnerai à personne sujet « de se plaindre. »

Ainsi Zwingle abandonnait l'usage exclusif des fragments d'évangiles, établi depuis Charlemagne; réintégrant la sainte Écriture dans ses antiques droits; il rattachait la réformation, dès le commencement de son ministère, aux temps primitifs du christianisme, et préparait pour les âges futurs une étude plus profonde de la Parole de Dieu. Mais il y a plus : cette position ferme et indépendante qu'il prenait vis-à-vis de l'Église annonçait une œuvre nouvelle; sa stature de réformateur se dessinait hardiment aux yeux de son peuple, et la réforme avançait.

Hoffman, ayant échoué dans le chapitre, adressa une requête écrite au prévôt, pour qu'il défendît

[1] Quibus auditis, mœror simul et lætitia. (Osw. Myc.)

à Zwingle d'ébranler le peuple dans ses croyances. Le prévôt fit venir le nouveau prédicateur, et lui parla avec beaucoup d'affection. Mais nulle puissance humaine ne pouvait fermer ses lèvres. Le 31 décembre il écrivit au conseil de Glaris qu'il renonçait entièrement à la charge d'âmes qu'on lui avait jusqu'alors conservée, et il fut tout à Zurich et à l'œuvre que Dieu lui préparait dans cette ville.

Le samedi premier jour de l'an 1519, Zwingle, ayant ce jour-là même trente-cinq ans accomplis, monta dans la chaire de la cathédrale. Une grande foule, désireuse de voir cet homme déjà célèbre et d'entendre ce nouvel Évangile, dont chacun commençait à parler, remplissait le temple. « C'est « à Christ, dit Zwingle, que je veux vous conduire; « à Christ, vraie source du salut. Sa divine Parole « est la seule nourriture que je veuille donner à « votre vie et à votre cœur. » Puis il annonça que dès le jour suivant, premier dimanche de l'année, il commencerait à expliquer l'Évangile selon saint Matthieu. Le lendemain le prédicateur et un auditoire plus nombreux encore se trouvaient à leur poste. Zwingle ouvrit l'Évangile, ce livre depuis si longtemps fermé, et en lut la première page. Parcourant l'histoire des patriarches et des prophètes (premier chapitre de saint Matthieu), il l'exposa de telle manière que chacun, étonné et ravi, s'écriait: « On n'a jamais rien entendu de pareil[1]! »

[1] Dessgleichen wie jederman redt, nie gehört worden war. (B. Weise, contemporain de Zwingle, Füsslin Beyträge, IV, 36.)

Il continua à expliquer ainsi saint Matthieu d'après le texte grec. Il montrait comment toute la Bible trouvait à la fois son explication et son application dans la nature même de l'homme. Exposant, dans un langage facile, les plus hautes vérités de l'Évangile, sa prédication allait à toutes les classes, aux sages et aux savants, comme aux ignorants et aux simples [1]. Il exaltait les miséricordes infinies de Dieu le Père, et il conjurait tous ses auditeurs de mettre leur confiance uniquement en Jésus-Christ, comme dans le seul Sauveur [2]. En même temps, il les appelait à la repentance avec une grande énergie; il attaquait avec force les erreurs qui dominaient parmi son peuple; il s'élevait avec intrépidité contre le luxe, l'intempérance, l'éclat des vêtements, l'oppression des pauvres, l'oisiveté, le service étranger et les pensions des princes. « En chaire, dit l'un de ses « contemporains, il ne ménageait personne, ni « pape, ni empereur, ni rois, ni ducs, ni princes, « ni seigneurs, ni même les confédérés. Toute sa « force et toute la joie de son cœur étaient en « Dieu; aussi exhortait-il toute la ville de Zurich « à se confier uniquement en lui [3]. » — « Jamais on « n'avait vu un homme parler avec tant d'auto-

[1] Nam ita simplices æqualiter cum prudentissimis et acutissimis quibusque proficiebant. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

[2] In welchem er Gott den Vater prysset und alle Menschen allein uff Issum Christum, als den einigen Heiland verthrauwen lehrte. (Bullinger. MSC.)

[3] All sein Trost stuhnd allein mit frölichem Gemüth zu Gott.... (B. Weise, Füsslin Beytr. IV, 36.)

« rité, » dit Oswald Myconius, qui suivait avec joie et grande espérance les travaux de son ami.

L'Évangile ne pouvait être annoncé en vain dans Zurich. Une multitude toujours plus nombreuse d'hommes de toutes les classes, et surtout d'hommes du peuple, accourait pour l'entendre[1]. Plusieurs Zurichois avaient cessé de fréquenter le culte public. « Je ne retire aucun profit des discours « de ces prêtres, disait souvent Füsslin, poëte, « historien et conseiller d'État; ils ne prèchent pas « les choses du salut, car ils ne les comprennent « pas. Je ne sais voir en eux que convoitises et vo« lupté. » Henri Rauschlin, trésorier d'État, homme qui lisait assidument l'Écriture, pensait de même. « Les prêtres, disait-il, se sont réunis par milliers « au concile de Constance......... pour y brûler le « meilleur d'eux tous. » Ces hommes distingués, attirés par la curiosité, vinrent entendre le premier discours de Zwingle. On pouvait lire sur leur visage l'émotion avec laquelle ils suivaient l'orateur. « Gloire soit à Dieu! dirent-ils en sortant; « celui-ci est un prédicateur de la vérité! Il sera « notre Moïse, pour nous sortir des ténèbres d'É« gypte[2]. » Dès ce moment ils devinrent amis intimes du Réformateur. « Puissants de ce monde, « disait Füsslin, cessez de proscrire la doctrine de « Christ! Christ, le fils de Dieu, ayant été mis à « mort, des pècheurs se levèrent. Et maintenant,

[1] Do ward bald ein gross gelaüff von allerley menschen, Innsonders von dem gemeinen Mann. . . (Bullinger. MSC.)

[2] Und unser Moses seyn der uns aus Egypten führt. (Ibid.)

« si vous faites périr les prédicateurs de la vérité, « vous verrez paraître à leur place des vitriers, des « meuniers, des potiers, des fondeurs, des cor- « donniers et des tailleurs, qui enseigneront avec « puissance[1]. »

Il n'y eut d'abord dans Zurich qu'un cri d'admiration; mais, le premier moment d'enthousiasme passé, les adversaires reprirent courage. Des hommes honnêtes, que la crainte d'une réformation épouvantait, se détachèrent peu à peu de Zwingle. La violence des moines, un instant voilée, reparut, et le collége des chanoines retentit de plaintes. Zwingle se montrait inébranlable. Ses amis, en contemplant son courage, croyaient voir reparaître devant eux un homme des temps apostoliques[2]. Parmi ses ennemis les uns riaient et plaisantaient, d'autres faisaient entendre d'outrageantes menaces; mais il endurait tout avec la patience du chrétien[3]. « Si l'on veut « gagner les méchants à Jésus-Christ, avait-il cou- « tume de dire, il faut fermer les yeux sur beau- « coup de choses[4]. » Parole admirable, qui ne doit pas être perdue.

[1] Werden die Gläser, Muller, Hafner, Giesser, Schuhmacher und Schneider lehren. (Muller's Reliq. III, p. 185.)

[2] Nobis, apostolici illius sæculi virum repræsentas. (Zw. Epp., p. 74.)

[3] Obganniunt quidam, rident, minantur, petulanter incessunt. . . . at tu vere, christiana patientia, suffers omnia. . .) (Ibid. 7 mai 1519.)

[4] Connivendum ad multa ei qui velit malos Christo lucri facere. . . . (Ibid.)

Son caractère, sa manière d'être avec tous les hommes, contribuaient, autant que ses discours, à gagner les cœurs. Il était à la fois un vrai chrétien et un vrai républicain. L'égalité de tous les hommes n'était pas pour lui une phrase banale; écrite dans son cœur, elle se retrouvait dans sa vie. Il n'avait ni cet orgueil pharisaïque ni cette grossièreté monacale qui choquent également les simples et les sages du monde; on se sentait attiré vers lui, et à l'aise dans sa conversation. Fort et puissant en chaire, il était affable envers tous ceux qu'il rencontrait dans les rues et sur les places publiques; souvent on le voyait dans les lieux où se réunissaient les tribus, les corps de métier, exposer aux bourgeois de la cité les principaux points de la doctrine chrétienne, ou converser familièrement avec eux. Il accueillait avec la même cordialité les paysans et les patriciens. « Il invitait les « gens de la campagne à dîner, dit l'un de ses « plus violents ennemis, se promenait avec eux, « leur parlait de Dieu, faisait entrer le diable dans « leur cœur et ses écrits dans leur poche. Il fit « même si bien, que les notables de Zurich visitaient « ces paysans, leur donnaient à boire, allaient avec « eux par la ville, et leur témoignaient toutes sortes « d'attentions[1]!... »

Il continua à cultiver la musique, « avec mo« destie, » dit Bullinger; néanmoins, les adversaires de l'Évangile en profitèrent et l'appelèrent

[1] Dass der Rath gemeldete Bauern besucht.... (Salat's Chronick, 155.)

« l'évangélique joueur de flûte et de luh[1]. « Faber lui ayant un jour reproché ce goût : « Mon « cher Faber, lui répondit Zwingle, avec une « noble candeur, tu ne sais pas ce que c'est que « la musique. J'ai, il est vrai, appris à jouer du « luth, du violon et d'autres instruments, et ils « me servent à faire taire les petits enfants[2]; mais « tu es trop saint, toi, pour la musique!... Ne sais-« tu pas que David était un bon joueur de harpe, « et qu'il chassait ainsi de Saül l'esprit malin?... « Ah! si tu connaissais le son du luth céleste, « l'esprit malin de l'ambition et de l'amour des « richesses qui te possède sortirait aussi de toi. » Peut-être y eut-il ici un faible dans Zwingle; cependant c'était dans un esprit de débonnaireté et de liberté évangélique qu'il cultivait cet art, que la religion a constamment associé à ses plus sublimes élans. Il a composé la musique de quelques-unes de ses poésies chrétiennes, et il ne craignait pas quelquefois d'amuser avec son luth les plus petits du troupeau. Il se conduisait avec la même débonnaireté envers les pauvres. « Il « mangeait et buvait, dit un de ses contempo-« rains, avec tous ceux qui l'invitaient; il ne mé-« prisait personne; il était plein de compassion « pour les pauvres, toujours ferme et toujours « joyeux dans la bonne comme dans la mauvaise « fortune. Aucun mal ne l'épouvantait; sa parole

[1] Der Lauthenschlager und Evangelischer pfyffer. (Bullinger. MSC.)

[2] Dass kombt mir Ia wol die kind zu geschweigen. (Ibid.)

« était en tout temps pleine de force, et son cœur « rempli de consolations[1]. » Ainsi grossissait la popularité de Zwingle, assis tour à tour à la table du peuple et au festin des grands, comme jadis son Maître, et faisant partout l'œuvre à laquelle Dieu l'avait appelé.

Aussi était-il infatigable à l'étude. Depuis le matin jusqu'à dix heures il lisait, il écrivait, il traduisait; l'hébreu était surtout alors l'objet de son application. Après le dîner il écoutait ceux qui avaient quelque chose à lui raconter ou quelque conseil à lui demander; il se promenait avec ses amis, et il visitait ses ouailles. A deux heures il se remettait au travail. Il faisait une petite promenade après souper, et écrivait ensuite des lettres, qui le retenaient souvent jusqu'à minuit. Il travaillait toujours debout, et ne permettait qu'on le détournât que pour des causes très-graves[2].

Mais il fallait plus que les travaux d'un seul homme. Un certain Lucien arriva un jour chez lui avec des écrits du Réformateur allemand. Rhenan, savant fixé alors à Bâle, et infatigable propagateur des écrits de Luther en Suisse, envoyait cet homme à Zwingle. Rhenan avait compris que le colportage de livres était un puissant moyen pour répandre la doctrine de l'Évangile. Lucien avait parcouru presque toute la Suisse, et y con-

[1] War allwegen trostlichen Gemuths und tapferer Red. (B. Weise, Füssl. Beytr., IV, p. 36.)

[2] Certas studiis vindicans horas, quas etiam non omisit, nisi seriis coactus. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

naissait tout le monde. « Voyez, disait Rhenan à « Zwingle, si ce Lucien possède assez de prudence « et d'habileté ; s'il en est ainsi, qu'il porte de ville « en ville, de bourg en bourg, de village en vil- « lage, et même de maison en maison, parmi les « Suisses, les écrits de Luther, et en particulier « l'exposition de la prière du Seigneur, écrite pour « les laïques[1]. Plus il est connu, plus il trouvera « d'acheteurs. Mais il faut prendre garde qu'il ne « colporte pas d'autres livres ; car s'il n'a que ceux « de Luther, il les vendra d'autant mieux. » Beaucoup de familles en Suisse virent ainsi quelques rayons de lumière pénétrer sous leur humble toit. Il y a pourtant un livre que Zwingle eût dû faire colporter avant ceux de Luther, c'est l'Évangile de Jésus-Christ.

VII.

L'occasion de déployer son zèle dans une vocation nouvelle ne se fit pas longtemps attendre. Samson, le fameux marchand d'indulgences, s'approchait alors à pas lents de Zurich. Ce misérable trafiquant était arrivé de Schwitz à Zoug le 20 septembre 1518, et y était resté trois jours. Une foule immense s'était rassemblée autour de lui. Les plus pauvres étaient les plus ardents, et empêchaient ainsi les riches de venir. Ce n'était pas le compte du moine ; aussi l'un de ses serviteurs se mit-il à crier à la populace : « Bonnes gens, ne

[1] .... Oppidatim, municipatim, vicatim, imo domesticatim per Helvetios circumferat. ... (Zw. Epp., p. 81.)

« vous pressez pas si fort! Laissez venir ceux qui « ont de l'argent! Nous chercherons ensuite à « contenter ceux qui n'en ont pas. » De Zoug Samson et sa bande se rendirent à Lucerne; de Lucerne à Underwald; puis, traversant des Alpes fertiles, de riches vallées, passant au pied des glaces éternelles de l'Oberland, et exposant dans ces sites, les plus beaux de la Suisse, leurs marchandises romaines, ils arrivèrent près de Berne. Le moine reçut d'abord défense d'entrer dans la ville; mais il parvint enfin à s'y introduire, au moyen d'intelligences qu'il y entretenait, et étala dans l'église de Saint-Vincent. Là il se mit à crier plus fort que jamais : « Voici, disait-il aux riches, « des indulgences sur parchemin pour une cou- « ronne. Voilà, disait-il aux pauvres, des absolu- « tions sur papier ordinaire pour deux batz! » Un jour, un chevalier célèbre, Jacques de Stein, se présenta à lui, caracolant sur un cheval gris pommelé; le moine admirait fort le cheval. « Donnez- « moi, dit le chevalier, une indulgence pour moi, « pour ma troupe, forte de cinq cents hommes, « pour tous mes vassaux de Belp et pour tous mes « ancêtres; je vous offre en échange mon cheval « gris pommelé. » C'était demander beaucoup pour un cheval. Cependant, le coursier plaisait au franciscain. On tomba d'accord; la bête entra dans l'écurie du moine, et toutes ces âmes furent déclarées par lui exemptes à jamais de l'enfer[1]. Un

[1] Um einen Kuttgrowen Hengst. (Anshelm V, 335, J. J. Hotting. Helv. K. Gesch. III, 29.)

autre jour, un bourgeois obtint de lui, pour treize florins, une indulgence en vertu de laquelle son confesseur était autorisé à l'absoudre, entre autres choses, de toute espèce de parjure[1]. On avait tant de respect pour Samson, que le conseiller de May, homme âgé et d'un esprit éclairé, ayant dit contre lui quelques mots, fut obligé de demander pardon au moine orgueilleux, en se mettant à genoux devant lui.

C'était le dernier jour. Un son bruyant de cloches annonçait à Berne le départ du moine. Samson était dans l'Église, debout sur les marches du grand autel. Le chanoine Henri Lupulus, autrefois maître de Zwingle, lui servait d'interprète. « Quand le loup et le renard se mettent ensemble « en campagne, dit le chanoine Anshelm, en se « tournant vers le schultheiss de Watteville, le « plus sûr pour vous, gracieux seigneur, est de « mettre promptement en sûreté vos brebis et « vos oies. » Mais le moine se souciait peu de ces jugements, qui d'ailleurs ne parvenaient pas à ses oreilles : « Tombez à genoux, dit-il à la foule su-« perstitieuse, récitez trois *Pater*, trois *Ave, Maria*, « et vos âmes seront immédiatement aussi pures « qu'au moment de leur baptême. » Alors tout le peuple s'agenouilla. Puis, voulant se surpasser lui-même, Samson s'écria : « Je délivre des tourments « du purgatoire et de l'enfer tous les esprits des « Bernois trépassés, quels qu'aient été le genre et le « lieu de leur mort! » Ces bateleurs gardaient,

[1] A quovis parjurio. (Muller's Reliq. IV, 403.)

comme ceux des foires, leur plus beau coup pour le dernier.

Samson s'achemina, chargé d'argent, vers Zurich, en traversant l'Argovie et Bade. A mesure qu'il avançait, le moine, dont l'apparence était si chétive en passant les Alpes, marchait avec plus d'éclat et d'orgueil. L'évêque de Constance, irrité de ce qu'il n'avait pas voulu faire légaliser par lui ses bulles, avait défendu à tous les curés de son diocèse de lui ouvrir leurs églises. A Bade, néanmoins, le curé n'osa s'opposer longtemps à son trafic. Le moine redoubla d'effronterie. Faisant, à la tête d'une procession, le tour du cimetière, il semblait fixer ses regards sur quelque objet dans l'air, tandis que ses acolytes chantaient l'hymne des morts, et, prétendant voir les âmes voler du cimetière dans le ciel, il s'écriait : « *Ecce volant!* Voyez comme elles volent! » Un jour, un homme de l'endroit se jette dans la tour de l'église, et monte au clocher ; bientôt une multitude de plumes blanches, voltigeant dans les airs, recouvre la procession étonnée : « Voyez comme elles volent! » s'écriait le plaisant de Bade, en secouant un coussin du haut de la tour. Beaucoup de gens se mirent à rire[1]. Samson, irrité, ne s'apaisa qu'en apprenant que cet homme avait quelquefois la tête dérangée. Il sortit de Bade tout honteux.

Continuant sa route, il arriva, vers la fin de février 1519, à Bremgarten, où le schultheiss et le

[1] Dessen viel luth gnug lachten. (Bullinger. MSC.)

second curé de la ville, qui l'avaient vu à Bade, l'avaient supplié de se rendre. Personne n'avait, dans tout ce pays, plus de réputation que le doyen Bullinger, de Bremgarten. Cet homme, peu éclairé sur les erreurs de l'Église et sur la Parole de Dieu, mais ouvert, plein de zèle, éloquent, bienfaisant envers les pauvres, et prêt à rendre service aux petits, était aimé de tout le monde. Il avait dans sa jeunesse contracté une union de conscience avec une fille d'un conseiller de l'endroit. C'était la coutume de ceux d'entre les prêtres qui ne voulaient pas vivre dans la dissolution. Anna lui avait donné cinq fils, et cette nombreuse famille n'avait nullement diminué la considération dont le doyen jouissait. Il n'y avait pas dans toute la Suisse une maison plus hospitalière que la sienne. Grand ami de la chasse, on le voyait, entouré de dix ou douze chiens, et accompagné des seigneurs de Hallwyll, de l'abbé de Mury, des patriciens de Zurich, battre les campagnes et les forêts d'alentour. Il tenait table ouverte, et nul de ses convives n'était plus gai que lui. Lorsque les députés à la diète se rendaient à Bade, en passant par Bremgarten, ils ne manquaient pas de s'asseoir à la table du doyen. « Bullinger, disait-on, tient cour comme le plus « puissant seigneur. »

Les étrangers remarquaient dans cette maison un enfant d'une figure intelligente. Henri, l'un des fils du doyen, avait, dès ses premières années, couru bien des périls. Un jour atteint de la peste, on allait le mettre en terre, quand quelques

signes de vie rendirent la joie à ses parents. Un autre jour, un vagabond, l'ayant attiré par des caresses, l'enlevait à sa famille, lorsque des passants le reconnurent et le délivrèrent. A trois ans il savait déjà l'Oraison dominicale et le Symbole des apôtres, et, se glissant dans l'église, il montait dans la chaire de son père, s'y posait avec gravité, et disait de toutes les forces de sa voix : « Je crois « en Dieu le Père, » et ce qui suit. A douze ans ses parents l'envoyèrent à l'école latine d'Emmeric, le cœur rempli de craintes; car ces temps étaient dangereux pour un jeune garçon sans expérience. On voyait souvent des étudiants, si la règle d'une université leur paraissait trop sévère, quitter par troupes l'école, entraîner avec eux des enfants, et camper dans les bois, d'où ils envoyaient mendier les plus jeunes d'entre eux, ou bien se jetaient, les armes à la main, sur les passants, les dépouillaient, et consumaient ensuite dans la débauche le fruit de leurs rapines. Henri fut heureusement gardé du mal dans ces lieux éloignés. Comme Luther, il gagna sa vie en chantant devant les portes des maisons; car son père voulait qu'il apprît à vivre de ses propres moyens. Il avait seize ans quand il ouvrit un Nouveau-Testament. « J'y trouvai, dit-il, tout ce qui « est nécessaire au salut de l'homme, et dès lors « je m'attachai à ce principe, qu'il faut suivre « uniquement la sainte Écriture, et rejeter toutes « les additions humaines. Je n'en crois ni les « Pères ni moi-même, mais j'explique l'Écriture « par l'Écriture, sans rien ajouter et sans rien

« ôter[1]. » Dieu préparait ainsi ce jeune homme, qui devait un jour succéder à Zwingle. Il est l'auteur de la Chronique que nous citons souvent.

Ce fut vers ce temps que Samson arriva à Bremgarten avec toute sa suite. Le courageux doyen, que cette petite armée italienne n'épouvantait pas, défendit au moine de débiter chez lui sa marchandise. Le schultheiss, le conseil de ville et le second pasteur, amis de Samson, étaient réunis dans une chambre de l'auberge où celui-ci était descendu, et entouraient, tout déconcertés, le moine impatient. Le doyen arriva. « Voici les « bulles du Pape, lui dit le moine; ouvrez votre « église! »

LE DOYEN.

« Je ne permettrai pas qu'au moyen de lettres non authentiques (car l'évèque ne les a pas légalisées) on vide la bourse de mes paroissiens.

LE MOINE, d'un ton solennel.

« Le Pape est au-dessus de l'évèque. Je vous défends de priver votre troupeau d'une grâce si éclatante.

LE DOYEN.

« Dût-il m'en coûter la vie, je n'ouvrirai pas mon église!

LE MOINE, avec indignation.

« Prêtre rebelle! au nom de notre très-saint seigneur le Pape, je prononce contre toi la grande excommunication, et je ne t'absoudrai pas que tu n'aies racheté, au prix de trois cents ducats, une hardiesse si inouïe.......

[1] Bulling. Epp. Franz's Merkw.-Zuge, p. 19.

LE DOYEN, tournant le dos et se retirant.

« Je saurai répondre devant mes juges légitimes : quant à toi et à ton excommunication, je n'en ai que faire.

LE MOINE, hors de lui.

« Impudente bête! je vais à Zurich, et là je porterai ma plainte devant les députés de la confédération[1].

LE DOYEN.

« Je puis y paraître aussi bien que toi, et de ce pas je m'y rends. »

Pendant que ces choses se passaient à Bremgarten, Zwingle, qui voyait l'ennemi s'approcher peu à peu de lui, prêchait avec force contre les indulgences[2]. Le vicaire Faber, de Constance, l'encourageait, lui promettant l'appui de l'évêque[3]. « Je sais, disait Samson, en marchant vers « Zurich, que Zwingle parlera contre moi, mais je « lui fermerai la bouche. » Zwingle sentait, en effet, trop vivement la douceur du pardon de Christ, pour ne pas attaquer l'indulgence de papier de ces hommes téméraires. Souvent il tremblait comme Luther à cause du péché, mais il trouvait dans le Sauveur la délivrance de ses craintes. Cet homme modeste, mais fort, avançait dans la connaissance de Dieu. « Lorsque Satan, disait-il, m'effraye, en « me criant : Tu ne ne fais pas ceci ou cela, et pour- « tant Dieu le commande! aussitôt la douce voix

[1] Du freche Bestie. . . . etc. (Bullinger. MSC.)

[2] Ich prengete streng wider des Pabsts Ablass. . . . (Zw. Opp. II, 1re partie, p. 7.)

[3] Und hat mich darin gestärkt : er welle mir mit aller truw byston. (Ibid.)

« de l'Évangile me console, en me disant : Ce que « tu ne peux faire (et certainement tu ne peux « rien), Christ le fait et l'accomplit. Oui, conti- « nuait le pieux évangéliste, lorsque mon cœur « est angoissé à cause de mon impuissance et de « la faiblesse de ma chair, mon esprit se ranime à « l'ouïe de cette joyeuse nouvelle : Christ est ton « innocence! Christ est ta justice! Christ est ton « salut! Tu n'es rien, tu ne peux rien! Christ est « l'alpha et l'oméga; Christ est la proue et la « poupe; Christ est tout; il peut tout[1]. Toutes « les choses créées t'abandonneront et te trompe- « ront; mais Christ, l'Innocent et le Juste, te re- « cevra, et te justifiera..... Oui, c'est lui, s'écriait « Zwingle, qui est notre justice et celle de tous « ceux qui paraîtront jamais comme justes devant « le trône de Dieu!...... »

En présence de telles vérités, les indulgences tombaient d'elles-mêmes; aussi Zwingle ne craignit-il pas de les attaquer. « Aucun homme, disait- « il, ne peut remettre les péchés. Christ seul, qui « est vrai Dieu et vrai homme, en a le pouvoir[2]. « Va, achète des indulgences..... ; mais sois certain « que tu n'es nullement absous. Ceux qui pour de « l'argent vendent la rémission des péchés sont « les compagnons de Simon le Magicien, les amis

[1] Christus est innocentia tua, Christus est justitia et puritas tua, Christus est salus tua; tu nihil es, tu nihil potes; Christus est A et Ω, Christus est prora et puppis; Christus est omnia. . . . (Zw. Opp. I, p. 207.)

[2] Nisi Christus Jesus, verus Deus et verus homo.... (Ibid., p. 412.)

« de Balaam, et les ambassadeurs de Satan. »

Le doyen Bullinger, encore tout échauffé de sa conversation avec le moine, arriva avant lui à Zurich. Il venait porter plainte à la diète contre ce marchand déhonté et contre son trafic. Des envoyés de l'évêque s'y trouvaient pour le même motif. Il fit cause commune avec eux. Tous lui promirent de l'appuyer. L'esprit qui animait Zwingle soufflait sur cette ville. Le conseil d'État résolut de s'opposer à ce que le moine entrât dans Zurich.

Samson était arrivé dans les faubourgs et descendu dans une auberge. Déjà il avait un pied à l'étrier pour faire son entrée, lorsque des députés du conseil vinrent, en lui offrant le vin d'honneur comme à un envoyé du Pape, lui annoncer qu'il pouvait se passer de paraître dans Zurich. « J'ai quelque chose à communiquer à la diète au « nom de Sa Sainteté, » répliqua le moine. C'était une ruse. On résolut cependant de l'admettre; mais comme il ne parla que de ses bulles, on le renvoya, après lui avoir fait retirer l'excommunication prononcée contre le doyen de Bremgarten. Il sortit plein de colère, et bientôt le Pape le rappela en Italie. Un char, traîné par trois chevaux et chargé de l'argent que ses mensonges avaient enlevé aux pauvres, le précédait sur ces chemins escarpés du Saint-Gothard qu'il avait traversés huit mois auparavant pauvre, sans apparence, et chargé seulement de quelques papiers[1].

[1] Und führt mit Ihm ein threspendiger Schatz an gelt, den er armen lüthen abgelogen hat. (Bullinger. MSC.)

La diète helvétique montra alors plus de résolution que la diète germanique : c'est qu'il n'y siégeait pas des évêques et des cardinaux. Aussi le Pape, privé de ces soutiens, en agissait-il plus doucement avec la Suisse qu'avec l'Allemagne. Au reste, l'affaire des indulgences, qui joua un si grand rôle dans la réformation de l'Allemagne, n'est qu'un épisode dans la réformation suisse.

VIII.

Zwingle ne s'épargnait pas. Tant de travaux demandaient un peu de relâche. On lui ordonna de se rendre aux bains de Pfeffers. « Ah ! » dit en se séparant de lui Hérus, l'un des disciples qu'il avait dans sa maison, et qui exprimait ainsi la pensée de tous ceux qui connaissaient Zwingle, « quand j'aurais cent langues, cent bouches, une « voix de fer, comme dit Virgile, ou plutôt l'élo« quence de Cicéron, pourrais-je dire tout ce que « je vous dois et tout ce que me coûte cette sé« paration[1] ? » Cependant Zwingle partit. Il arriva à Pfeffers par cette gorge épouvantable que forme l'impétueux torrent de la Jamina. Il descendit dans ce gouffre infernal, comme parlait Daniel l'Ermite, et parvint à ces bains perpétuellement ébranlés par la chute du torrent et arrosés par la poussière humide des ondes brisées. On avait be-

[1] Etiamsi mihi sint linguæ centum, sint oraque centum, ferrea vox, ut Virgilius ait, aut potius Ciceronia eloquentia. (Zw. Epp., p. 84.)

soin de flambeaux en plein midi dans le logis où Zwingle habita. On assurait même autour de lui que d'affreux spectres y apparaissaient quelquefois dans les ténèbres.

Et cependant encore là il trouva l'occasion de servir son Maître. Son affabilité gagna le cœur de plusieurs malades. De ce nombre fut un poëte célèbre, Philippe Ingentinus, professeur à Fribourg en Brisgau[1], qui se montra dès lors plein de zèle pour la réformation.

Dieu veillait à son œuvre et voulait la hâter. Le défaut de Zwingle était dans sa force. Fort de corps, fort de caractère, fort de talents, il devait voir toutes ces forces brisées, pour devenir un instrument tel que Dieu les aime. Il lui manquait un baptême, celui de l'adversité, de l'infirmité, de la faiblesse et de la douleur. Luther l'avait reçu dans ce temps d'angoisse où il faisait retentir de cris perçants la cellule et les longs corridors du couvent d'Erfurt. Zwingle devait le recevoir en se trouvant en contact avec la maladie et la mort. Il y a pour les héros du monde, les Charles XII, les Napoléon, un moment qui décide de leur carrière et de leur gloire : c'est celui où tout à coup leur force se révèle à eux. Un moment analogue existe dans la vie des héros selon Dieu, mais il est en un sens contraire; c'est celui où ils viennent à reconnaître leur impuissance et leur néant : dès lors ils reçoivent d'en haut la force

[1] Illic tuam comitatem tuam e sinu uberrimo profluentem, non injucunde sum expertus. (Zw. Epp., p. 119.)

de Dieu. Une œuvre telle que celle dont Zwingle devait être l'organe ne s'accomplit jamais dans la force naturelle de l'homme; elle se flétrirait aussitôt, comme un arbre que l'on plante dans tout son développement et toute sa vigueur. Il faut qu'une plante soit faible pour qu'elle prenne racine, et qu'un grain meure dans la terre pour qu'il porte beaucoup de fruits. Dieu conduisit Zwingle, et avec lui l'œuvre dont il était l'espoir, aux portes du sépulcre. C'est parmi les ossements, les ténèbres et la poudre de la mort, que Dieu se plaît à prendre les organes par le moyen desquels il veut répandre sur la terre la lumière, la régénération et la vie.

Zwingle était caché entre les immenses rochers qui enceignent le torrent furieux de la Jamina, lorsque tout à coup il apprit que la peste, ou, comme on l'appelait, *la grande mort* [1], était à Zurich. Terrible, elle éclata en août, le jour de la Saint-Laurent, dura jusqu'à la Chandeleur, et moissonna deux mille cinq cents personnes. Les jeune gens qui demeuraient chez Zwingle étaient aussitôt partis, d'après les instructions qu'il avait laissées. Sa maison était vide; mais c'était pour lui le moment d'y retourner. Il quitta précipitamment Pfeffers, et reparut au sein de son troupeau, décimé par la maladie; il renvoya aussitôt à Wildhaus son jeune frère André, qui avait voulu l'attendre, et dès ce moment il se consacra tout entier aux victimes de cet affreux fléau. Chaque jour il

[1] Der grosse Tod. (Bullinger. MSC.)

annonçait aux malades Christ et ses consolations[1]. Ses amis, joyeux de le voir sain et sauf au milieu de tant de traits mortels[2], éprouvaient pourtant un secret effroi. « Faites le bien, lui écrivait de « Bâle Conrard Brunner, qui mourut lui même de « la peste quelques mois plus tard, mais en même « temps souvenez-vous de prendre soin de votre « vie! » Il était trop tard; Zwingle était atteint de la peste. Le grand prédicateur de la Suisse fut couché sur un lit dont il devait peut-être ne se relever jamais; il rentra en lui-même et porta en haut ses regards. Il savait que Christ lui avait donné un sûr héritage; et, épanchant les sentiments de son cœur dans un chant rempli d'onction et de simplicité, dont, ne pouvant rendre le langage antique et naïf, nous cherchons au moins à reproduire le rhythme et les expressions littérales, il s'écria :

Ma porte s'ouvre. . . .
Et c'est la mort[3]!
Ta main me couvre,
Mon Dieu, mon Fort!

[1] Ut in majori periculo sis, quod in die te novo exponas, dum invisis ægrotos. (Bullinger. MSC. 87.) M. de Chateaubriand avait oublié ce fait et des milliers d'autres semblables, quand il a écrit « que le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort et ne se précipite point au milieu de la peste » (Essai sur la littérature anglaise).

[2] Plurimum gaudeo te, inter tot jactus telorum versantem, illæsum, hactenus evasisse. (Ibid.,)

[3] Ich mein der Tod.
Syg an der Thür. (Zw. Opp. II, 2me p., p. 270.)

O Jésus, lève
Ton bras percé;
Brise le glaive
Qui m'a blessé.

Mais si mon âme,
En son midi,
Ta voix réclame [1]....
Christ, me voici.

Ah! que je meure,
Je suis à toi;
Et ta demeure
S'ouvre à ma foi.

Cependant la maladie augmente; ses amis contemplent avec désolation cet homme, l'espérance de la Suisse et de l'Église, près de devenir la proie du sépulcre. Ses sens et ses forces l'abandonnent. Son cœur s'effraye; mais il trouve encore quelque force pour se tourner vers Dieu, et s'écrie:

Mon mal s'enflamme:
Console-moi.
Le corps et l'âme
Fondent d'effroi.

La mort s'apprête,
Je perds mes sens;
Ma voix s'arrête,
Christ.... Il est temps [2]!

[1] Willit du dann glych
Tod haben mich
In mitts der Tagen min.
So soll's willig sin. (Zw. Opp. II., 2me p., p. 270.)

[2] Nun ist est um.

Satan m'enlace
Pour m'engloutir ;
Sa main m'embrasse. . . .
Vais-je périr ? . . .

Rien ne me touche,
Ses traits, sa voix. . . .
Car je me couche
Devant ta croix.

Le chanoine Hoffman, sincère dans sa foi, ne pouvait supporter l'idée de voir mourir Zwingle dans les erreurs qu'il avait prêchées. Il se rendit vers le prévôt du chapitre. « Pensez, lui dit-il, « aux dangers de son âme! N'appelle-t-il pas no« vateurs et fantasques tous les docteurs qui ont « enseigné depuis trois cent quatre-vingts ans et « plus, Alexandre de Hales, saint Bonaventure, « Albert le Grand, Thomas d'Aquin, et tous les ca« nonistes? Ne prétend-il pas que leurs doctrines « sont des rêves qu'ils ont faits dans leurs capu« chons, entre les murs de leurs cloîtres?. . . Ah! « il eût mieux valu pour la ville de Zurich que « Zwingle eût ruiné pour plusieurs années nos ven« danges et nos moissons! Maintenant le voilà à la « mort. . . . Je vous en supplie, sauvez sa pauvre « âme! » Il paraît que le prévôt, plus éclairé que le chanoine, ne crut pas nécessaire de convertir Zwingle à saint Bonaventure et au grand Albert. On le laissa en paix.

Min Zung ist stumm
. . . .
Darum ist Zyt
Dass du min stryt. (Zw. Opp. II, 2me p., p. 271.)

Le trouble était dans toute la ville. Tous les croyants criaient à Dieu nuit et jour, et lui demandaient de rétablir leur fidèle pasteur[1]. La terreur avait passé de Zurich aux montagnes du Tockenbourg. La peste était aussi arrivée sur ces hauteurs. Sept ou huit personnes avaient succombé dans le village; parmi elles était un domestique de Nicolas, frère de Zwingle[2]. On ne recevait point de lettre du Réformateur. « Apprends-moi, lui écrivit le jeune André Zwingle, « en quel état tu te trouves, ô frère bien-aimé! « L'abbé et tous nos frères te saluent. » Il paraît que le père et la mère de Zwingle étaient déjà morts, puisqu'il n'est point ici question d'eux.

La nouvelle de la maladie de Zwingle et même le bruit de sa mort coururent en Suisse et en Allemagne. « Ah! s'écria Hédion avec larmes, le salut « de la patrie, la trompette de l'Évangile, le magnanime héraut de la vérité, est frappé de mort « à la fleur et pour ainsi dire au printemps de son « âge[3]! » Quand la nouvelle que Zwingle avait succombé arriva à Bâle, toute la ville retentit de gémissements et de deuil[4].

[1] Alle glaubige rufften Gott treuwillich an, dass er Ihren getreüwen Hirten wieder ufrichte. (Bullinger. MSC.)

[2] Nicolao vero germano nostro, etiam obiit servus suus, attamen non in ædibus suis. (Zw. Epp. 88.)

[3] Quis enim non doleat publicam patriæ salutem, tubam Evangelii, magnanimum veritatis buccinatorem languere, intercidere.... (Ibid., p. 90.)

[4] Heu quantum luctus, fatis Zinglium concecisse, importunus ille rumor, suo vehementi impetu divulgavit! (Ibid., p. 91.)

Cependant l'étincelle de vie qui restait encore à Zwingle se ranime. Bien que tous ses membres soient encore frappés de langueur, son âme a l'inébranlable conviction que Dieu l'appelle à replacer sur le chandelier éteint de l'Église le flambeau de sa Parole. La peste a abandonné sa victime; Zwingle s'écrie avec émotion :

Mon Dieu, mon père !
Tu m'as guéri.
Sur cette terre
Me revoici.

Plus ne me touche
L'iniquité !
Mais par ma bouche,
Seul, sois chanté !

L'heure incertaine
Viendra sur moi. . . .
Peut-être pleine
De plus d'effroi [1].

Mais que m'importe?
Toujours joyeux,
Mon joug je porte. . . . .
Jusques aux cieux [2] !

[1] Paroles qui s'accomplirent d'une manière frappante, douze ans plus tard, sur les champs sanglants de Cappel.

[2] So will ich doch
Den trutz und poch
In diser welt
Tragen frölich
Um widergelt.—Bien que ces trois morceaux de poésie portent pour date, « au commencement, au milieu, à la fin de la maladie, » et qu'ils expriment les sentiments qu'éprouva

A peine Zwingle pouvait-il tenir la plume (c'était au commencement de novembre), qu'il écrivit à sa famille. Ce furent des transports indicibles de joie[1], surtout pour son jeune frère André, qui mourut lui-même, l'année suivante, de la peste, et sur la mort duquel Ulric versa des larmes et poussa des cris, comme une femme ne l'eût pas fait, dit-il lui-même[2]. A Bâle, Conrad Brunner, ami de Zwingle, et Bruno Amerbach, fameux imprimeur, jeunes l'un et l'autre, étaient, après trois jours de maladie, descendus au tombeau. On croyait dans cette ville que Zwingle avait aussi succombé. L'université était dans le deuil. « Celui que « Dieu aime, disait-on, est rendu accompli à la « fleur de sa vie[3]. » Mais quelle joie lorsque Collinus, étudiant lucernois, et ensuite un négociant de Zurich, apportèrent la nouvelle que Zwingle avait échappé aux redoutables avenues du sépulcre[4] ! Le vicaire de l'évêque de Constance lui-même, Jean Faber, cet ancien ami de Zwingle, qui fut plus tard son plus violent adversaire, lui écrivit : « O mon bien-aimé Ulric, quelle joie j'é« prouve en apprenant que tu as échappé à la

réellement Zwingle à ces divers moments, il est probable qu'ils ne furent rédigés dans l'état où nous les avons qu'après sa guérison. Voyez Bullinger, MSC.

[1] Inspectis tuis litteris, incredibilis quidam æstus lætitiæ pectus meum subiit. (Zw. Epp., p. 88.)

[2] Ejulatum et luctum plusquam fœmineum. (Ibid., p. 155.)

[3] Ὅν τε θεοὶ φιλέουσι, νεανίσκος τελευτᾷ. (Ibid., p. 90.)

[4] E diris te mortis faucibus feliciter ereptum negotiator quidam tigurinus.... (Ibid., p. 91.)

« gueule de la cruelle mort. Si tu es en danger, la « république chrétienne est menacée. Le Seigneur « a voulu par des épreuves te pousser à rechercher « davantage la vie éternelle. »

C'était, en effet, le but pour lequel Dieu avait éprouvé Zwingle, et ce but fut atteint, mais autrement que ne le pensait Faber. Cette peste de 1519, dont les ravages furent si grands dans le nord de la Suisse, fut dans la main de Dieu un puissant moyen de conversion pour un grand nombre d'âmes[1]. Mais elle n'eut sur personne une influence aussi grande que sur Zwingle. L'Évangile, qui jusqu'alors avait trop été pour lui une simple doctrine, devint une grande réalité. Il se releva des profondeurs du sépulcre avec un cœur nouveau. Son zèle devint plus actif, sa vie plus sainte, sa prédication plus libre, plus chrétienne, plus puissante. Cette époque fut celle de l'entier affranchissement de Zwingle ; dès lors il se consacra tout à Dieu. Mais en même temps que le Réformateur, la Réforme de la Suisse reçut une vie nouvelle. La verge de Dieu, *la grande mort*, en passant sur toutes ces montagnes, et descendant dans toutes ces vallées, donna quelque chose de plus saint au mouvement qui s'y opérait. La Réforme plongea, comme Zwingle, dans les eaux de la douleur et de la grâce, et en ressortit plus pure et plus vivante. C'est un grand jour dans

[1] Als die Pestilentz im Jahre 1519, in diesser Gegend grassirte, viele neigten sich zu einem bessern Leben. (Georg. Vögelin. Ref. Hist. Füsslin Beytr. IV, 174.)

la marche de Dieu pour la régénération de ce peuple.

Zwingle puisa de nouvelles forces, dont il sentait si fort le besoin, dans la communion de ses amis. Une vive affection l'unissait surtout à Myconius. Ils marchaient appuyés l'un sur l'autre, comme Luther et Mélanchton. Oswald était heureux à Zurich. Sa position y était, il est vrai, gênée, mais les vertus de sa modeste épouse l'adoucissaient. C'est d'elle que Glaréan disait : « Si je « rencontrais une jeune fille qui lui ressemblât, « je la préférerais à la fille d'un roi. » Cependant une voix fidèle venait souvent troubler la douce amitié de Zwingle et de Myconius ; c'était celle du chanoine Xyloctect, qui, appelant Oswald, de Lucerne, le sommait de revenir dans son pays. « Zu- « rich n'est pas ta patrie, lui disait-il, c'est Lucerne. « Tu dis que les Zurichois sont tes amis, j'en con- « viens ; mais sais-tu ce que l'étoile du soir t'ap- « portera? Sers ta patrie[1] : je te le conseille, je « t'en conjure, et, si je le puis, je te le commande ! » Xyloctect, ajoutant l'action aux paroles, fit nommer Myconius maître de l'école collégiale de Lucerne. Alors Oswald n'hésita plus ; il vit le doigt de Dieu dans cette nomination, et, quelque grand que fût le sacrifice, il se résolut à le faire. Qui sait s'il ne sera pas un instrument du Seigneur pour faire parvenir la doctrine de la paix dans la belliqueuse Lucerne? Mais quelle séparation que celle

[1] Patriam cole, suadeo et obsecro, et, si hoc possum, jubeo. (Xyloctect. Myconio.)

de Zwingle et de Myconius! Ils se quittèrent en larmes. « Ton départ, écrivait, peu de temps après, « Ulric à Oswald, a porté à la cause que je défends « une aussi grande atteinte que celle dont est « frappée une armée rangée en bataille quand l'une « de ses ailes est détruite [1]. Ah! je comprends maintenant tout ce qu'a pu mon Myconius, et combien « de fois, sans que je le susse, il a soutenu la cause « de Christ!.... »

Zwingle sentait d'autant plus la privation de son ami que la peste l'avait laissé dans un état de grande faiblesse. « Elle a diminué ma mémoire, « écrivait-il le 30 novembre 1519, et épuisé mes « esprits. » A peine convalescent, il avait repris tous ses travaux. « Mais, dit-il, souvent en prêchant je « perds le fil du discours. Tous mes membres sont « frappés de langueur, et je suis presque semblable à un mort. » Outre cela, l'opposition de Zwingle aux indulgences avait excité la colère de leurs partisans. Oswald fortifiait son ami par les lettres qu'il lui écrivait de Lucerne. Le Seigneur ne donnait-il pas, en ce moment même, des gages de son secours dans la protection dont il entourait en Saxe l'athlète puissant qui remportait sur Rome de si grandes victoires?... « Que penses-tu, disait « Myconius à Zwingle, de la cause de Luther? Pour « moi, je n'ai aucune crainte, ni pour l'Évangile « ni pour lui. Si Dieu ne protége pas sa vérité, qui

[1] Nam res meæ, te abeunte, non sunt minus accisæ quam si exercitui in procinctu stanti altera alarum abstergatur. (Zw. Epp., p. 98.)

« la protégera? Tout ce que je demande au Sei-
« gneur, c'est de ne pas retirer sa main de ceux
« qui n'ont rien de plus cher que son Évangile.
« Continue comme tu as commencé, et une récom-
« pense abondante te sera décernée dans les cieux. »

Un ancien ami vint consoler Zwingle du départ de Myconius. Bunzli, qui avait été à Bâle le maître d'Ulric, et qui avait succédé au doyen de Wesen, oncle du Réformateur, arriva à Zurich dans la première semaine de l'an 1520, et Zwingle et lui formèrent le projet d'aller ensemble voir à Bâle leurs amis communs[1]. Le séjour de Zwingle à Bâle porta des fruits. « Oh, mon cher Zwingle! « lui écrivait plus tard Jean Glother, jamais je ne « vous oublierai. Ce qui me lie à vous, c'est cette « bonté avec laquelle, pendant votre séjour à Bâle, « vous m'êtes venu voir, moi petit maître d'école, « homme obscur, sans science, sans mérite et de « basse condition! Ce qui me gagne, c'est cette « élégance de mœurs, cette douceur indicible, par « laquelle vous subjuguez tous les cœurs, et même « les pierres, si je puis ainsi dire[2]. » Mais les anciens amis de Zwingle profitèrent encore plus de son séjour. Capiton, Hédion, d'autres encore, furent électrisés par sa parole puissante, et le premier, commençant dans Bâle l'œuvre que Zwingle faisait à Zurich, se mit à exposer l'Évangile selon saint Matthieu devant un auditoire qui ne cessait de

[1] Zw. Epp., p. 103 et 111.

[2] Morum tuorum elegantia, suavitasque incredibilis, qua omnes tibi devincis, etiam lapides, ut sic dixerim. (Zw. Epp., p. 133.)

s'accroître. La doctrine de Christ pénétrait et enflammait les cœurs. Le peuple la recevait avec joie, et saluait avec acclamations la renaissance du christianisme[1]. C'était l'aurore de la réformation. Aussi vit-on bientôt se former contre Capiton une conjuration de prêtres et de moines. Ce fut alors que le jeune cardinal-archevêque de Mayence, Albert, désireux d'attacher à sa personne un homme aussi savant, l'appela à sa cour[2]. Capiton, voyant les difficultés qu'on lui suscitait, accepta cette vocation. Le peuple s'émut; son indignation se porta contre les prêtres, et il y eut du tumulte dans la ville[3]. On pensa à Hédion pour le remplacer; mais les uns objectaient sa jeunesse, les autres disaient : « Il est son disciple! » — « La vérité « mord, dit Hédion; il n'est pas avantageux d'é« corcher, en la disant, les oreilles trop délicates[4]. « N'importe! rien ne m'éloignera du droit che« min. » Les moines redoublèrent d'efforts : « Ne « croyez pas, s'écriaient-ils du haut de la chaire, « ceux qui disent que le sommaire de la doctrine « chrétienne se trouve dans l'Évangile et dans saint « Paul. Scot a été plus utile au christianisme que « saint Paul lui-même. Tout ce qui a jamais été dit « et imprimé de savant est volé à Scot. Ce que des

[1] Renascenti Christianismo mirum quam faveant. (Zw. Epp., p 120.)

[2] Cardinalis illic invitavit amplissimis conditionibus. (Ib.)

[3] Tumultus exoritur et maxima indignatio vulgi erga ἱερεῖς. (Ibid.)

[4] Auriculas teneras mordaci radere vero non usque adeo tutum est. (Ibid.)

« gens avides de gloire ont pu faire au delà, c'est « d'y mèler quelques mots grecs et hébreux, pour « obscurcir toute la matière[1]. »

Le tumulte croissait; il était à craindre que quand Capiton serait parti l'opposition ne devînt plus puissante. « Je serai presque seul, pensait « Hédion, moi, faible et misérable, seul à lutter « avec ces monstres redoutables[2]. » Aussi invoquait-il le secours de Dieu et écrivait-il à Zwingle : « En-« flammez mon courage par des lettres fréquentes. « La science et le christianisme se trouvent main-« tenant entre l'enclume et le marteau. Luther « vient d'être condamné par les universités de Lou-« vain et de Cologne. Si jamais il y eut pour l'É-« glise un danger imminent, c'est à cette heure[3].... »

Capiton quitta Bâle pour Mayence, le 28 avril, et Hédion le remplaça. Non content des assemblées publiques qui avaient lieu dans le temple, et où il continua l'explication de saint Matthieu, il se proposa, dès le mois de juin, ainsi qu'il l'écrivit à Luther, d'avoir dans sa maison des réunions particulières, pour donner une instruction évangélique plus intime à ceux qui en sentiraient le besoin. Ce moyen puissant d'instruire dans la vérité et de vivifier l'intérêt et le zèle des fidèles pour les choses divines, ne pouvait manquer, alors comme toujours, de susciter l'opposition soit des

[1] Scotum plus profuisse rei christianæ quam ipsum Paulum... quicquid eruditum, furatum ex Scoto.... (Zw. Epp., p. 120.)

[2] Cum pestilentissimis monstris. (Ibid., p. 121.)

[3] Si unquam imminebat periculum, jam imminet. (Ibid., du 17 mars 1520.)

gens du monde, soit de prêtres dominateurs, qui, les uns et les autres, quoique par des motifs différents, veulent également que l'on n'adore Dieu que dans l'enceinte de certaines murailles. Mais Hédion fut invincible.

A la même époque où il formait à Bâle cette bonne résolution arrivait à Zurich l'un de ces caractères qui jaillissent d'ordinaire du sein des révolutions, comme une impure écume.

Le sénateur Grébel, homme fort considéré dans Zurich, avait un fils nommé Conrad, jeune homme de talents remarquables, ennemi impitoyable de l'ignorance et de la superstition, qu'il attaquait par de sanglantes satires; bruyant, emporté, mordant et amer dans ses discours; sans affection naturelle, adonné à la débauche, parlant toujours et hautement de son innocence, et ne sachant voir que mal chez autrui. Nous parlons ici de lui parce que plus tard il doit jouer un triste rôle. A cette époque Vadian épousait une sœur de Conrad. Celui-ci, qui étudiait à Paris, où son inconduite le rendait incapable de marcher, désireux d'assister aux noces, tomba tout à coup, vers le commencement de juin, au milieu de sa famille. Son pauvre père reçut cet enfant prodigue avec un doux sourire, sa tendre mère avec des larmes. La tendresse de ses parents ne changea point ce cœur dénaturé. Sa bonne et malheureuse mère ayant été plus tard près de la mort, Conrad écrivit à son beau-frère Vadian : « Ma mère est rétablie; elle gouverne de nouveau la maison, dort, « se lève, gronde, déjeûne, querelle, dîne, fait

« du tapage, soupe, et nous est constamment à « charge. Elle court, cuit et recuit, rafle, amon- « celle, travaille, se tue de fatigue, et s'attirera « bientôt une rechute [1]. » Tel était l'homme qui prétendit plus tard maîtriser Zwingle, et qui se signala à la tête de fanatiques anabaptistes. La Providence divine permit peut-être que de tels caractères parussent à l'époque de la réformation, pour faire ressortir par leurs désordres mêmes l'esprit sage, chrétien et réglé des réformateurs.

Tout annonçait que le combat entre l'Évangile et le papisme allait s'engager. « Excitons les tem- « poriseurs, écrivait Hédion à Zwingle ; la paix est « rompue: armons nos cœurs! nous aurons à com- « battre contre les plus rudes ennemis [2]. » Myconius écrivait sur le même ton à Ulric; mais celui-ci répondait à ces appels guerriers avec une admirable douceur. « Je voudrais, disait-il, gagner ces « hommes opiniâtres par la bienveillance et les « bons offices, plutôt que de les renverser par la « violence et la dispute [3]. Que s'ils appellent notre « doctrine (qui n'est pourtant pas la nôtre) une « doctrine du diable, il n'y a là rien que de na- « turel, et à cela je reconnais que nous sommes « bien les ambassadeurs de Dieu. Les démons ne « peuvent se taire en présence de Jésus-Christ. »

[1] Sie regiert das Haus, schläft, steht auf, zankt, frühstückt, keift.... (Simml. Samml. IV, Wirz 1, 76.)

[2] Armemus pectora nostra! pugnandum erit contra teterrimos hostes. (Zw. Epp., p. 101.)

[3] Benevolentia honestoque obsequio potius allici, quam animosa oppugnatione trahi. (Ibid., p. 103.)

IX.

Tout en désirant suivre la voie de la douceur, Zwingle ne demeurait pas oisif. Depuis sa maladie sa prédication était devenue plus profonde, plus vivante. Deux mille personnes et plus avaient reçu la Parole de Dieu dans leur cœur, confessaient la doctrine évangélique dans Zurich, et pouvaient déjà l'annoncer elles-mêmes[1].

Zwingle a la même foi que Luther, mais une foi plus raisonnée. Chez Luther c'est l'élan qui domine, chez Zwingle c'est la clarté de l'exposition. Il y a dans les écrits de Luther un sentiment intime et personnel du prix dont est pour lui-même la croix de Jésus-Christ; et ce sentiment, plein de chaleur et de vie, est l'âme de tout ce qu'il dit. La même chose se retrouve sans doute chez Zwingle, mais à un moindre degré. Il a vu davantage l'ensemble du système chrétien; il l'admire surtout à cause de la beauté qu'il y trouve, de la lumière qu'il répand dans l'esprit humain, et de la vie éternelle qu'il apporte au monde. L'un est plus l'homme du cœur; l'autre est plus l'homme de l'intelligence; et voilà pourquoi ceux qui ne connaissent point par leur propre expérience la foi qui animait ces deux grands disciples du Seigneur, tombant dans l'erreur la plus grossière,

[1] Non enim soli sumus : Tiguri plus duobus millibus permultorum est rationalium, qui lac jam spirituale sugentes. . . (Zw. Epp., p. 104.)

ont fait de l'un un mystique et de l'autre un rationaliste. L'un est plus pathétique peut-être dans l'exposition de sa foi, l'autre est plus philosophique; mais l'un et l'autre croient les mêmes vérités. Ils n'envisagent peut-être pas du même point de vue toutes les questions secondaires; mais cette foi qui est une, cette foi qui vivifie et qui justifie quiconque la possède, cette foi qu'aucune confession, aucun article de doctrine, ne peut exprimer, est dans l'un comme dans l'autre. La doctrine de Zwingle a été souvent si mal représentée, qu'il convient de rappeler ce qu'il prêchait alors au peuple, dont la foule remplissait toujours de nouveau la cathédrale du Zurich.

Zwingle voyait dans la chute du premier homme la clef de l'histoire de l'humanité. « Avant la chute, « disait-il un jour, l'homme avait été créé avec « une volonté libre, en sorte que s'il l'eût voulu « il eût pu observer la loi; sa nature était pure; « la maladie du péché ne l'avait point encore at- « teint : il avait sa vie en sa main. Mais ayant voulu « être semblable à Dieu, il est mort..... et non pas « lui seulement, mais aussi tout ce qui naît de lui. « Tous les hommes étant morts en Adam, nul ne « peut les rappeler à la vie, jusqu'à ce que l'Es- « prit, qui est Dieu lui-même, les ressuscite de la « mort [1]. »

[1] Quum ergo omnes homines in Adamo mortui sunt.... donec per Spiritum et gratiam Dei ad vitam, quæ Deus est, excitentur. (Zw. Opp. I, p. 203.) — Ces paroles et d'autres que nous avons citées, ou que nous citerons encore, sont tirées d'un ecrit que Zwingle publia en 1523, et où il recueillit

Le peuple de Zurich, qui écoutait avec avidité ce puissant orateur, frappé de tristesse en voyant déployer à ses yeux l'état de péché dans lequel se trouve l'humanité, entendait bientôt après une parole de joie, et apprenait à connaître le remède qui peut rappeler l'homme à la vie : « Christ, vrai « homme et vrai Dieu[1], disait la voix éloquente du « fils des pâtres du Tockenbourg, nous a acquis « une rédemption qui ne finira pas. C'est le Dieu « éternel qui est mort pour nous : sa passion est « donc éternelle ; elle apporte à jamais le salut[2] ; « elle apaise à jamais la justice divine en faveur « de tous ceux qui s'appuient sur ce sacrifice avec « une foi ferme et inébranlable. Là où le péché « existe, s'écriait le Réformateur, il est nécessaire « que la mort survienne. Christ n'avait point de « péché, il n'y a point eu de fraude dans sa « bouche ; cependant il est mort !... Ah ! c'est que « cette mort il l'a reçue à notre place ! Il a voulu « mourir pour nous rendre à la vie ; et comme il « n'avait point de péchés propres, le Père, plein « de miséricorde, a transporté sur lui nos péchés[3]. « Puisque la volonté de l'homme, disait encore

en corps de doctrine ce qu'il prêchait déjà alors depuis plusieurs années. — Hic recensere cœpi, dit-il lui-même, quæ ex verbo Dei prædicavi. (Zw. Opp. I, p. 203.)

[1] Christus verus homo et verus Deus.... (Ibid., p. 206.)

[2] Deus enim æternus, quum sit qui pro nobis moritur, passionem ejus æternam et perpetuo salutarem esse oportet. (Ibid.)

[3] Mori voluit ut nos vitæ restitueret.... (Ibid., p. 204.)

« l'orateur chrétien, s'est mise en rebellion contre « le Dieu suprême, il était nécessaire, pour que « l'ordre éternel fût rétabli et que l'homme fût « sauvé, que la volonté humaine se soumît en « Christ à la volonté divine [1]. » Il répétait souvent que c'était pour les fidèles, pour le peuple de Dieu, qu'avait eu lieu la mort expiatoire de Jésus-Christ [2].

Les âmes avides de salut, dans la cité de Zurich, trouvaient du repos en entendant cette bonne nouvelle; mais il y avait dans les esprits de vieilles erreurs, qu'il fallait détruire. Partant de cette grande vérité d'un salut qui est le don de Dieu, Zwingle s'élevait avec force contre le prétendu mérite des œuvres humaines. « Puisque le salut « éternel, disait-il, provient uniquement du mé« rite et de la mort de Jésus-Christ, le mérite de « nos œuvres n'est que folie, pour ne pas dire té« méraire impiété [3]. Si nous avions pu être sauvés « par nos œuvres, il n'eût pas été nécessaire que « Jésus-Christ fût mort. Quiconque est jamais « venu à Dieu est venu à lui par la mort de Jésus« Christ [4]. »

[1] Necesse fuit ut voluntas humana in Christo se divinæ submitteret. (Zw. Opp. I, p. 204.)

[2] Hostia est et victima, satisfaciens in æternum pro peccatis omnium fidelium. (Ibid., p. 253.) Expurgata peccata multitudinis, hoc est, fidelis populi. (Ibid., p. 264.)

[3] Sequitur meritum nostrorum operum nihil esse quam vanitatem et stultitiam, ne dicam impietatem et ignorantem impudentiam. (Ibid., p. 290.)

[4] Quotquot ad Deum venerunt unquam per mortem Christi ad Deum venisse. (Ibid.)

Zwingle voyait les objections que cette doctrine suscitait parmi quelques-uns de ses auditeurs. On allait à lui, on les lui présentait. Il montait en chaire, et disait : « Des gens, plus curieux « que pieux peut-être, objectent que cette doctrine « rend les hommes légers et dissolus. Mais qu'im-« porte ce que la curiosité des hommes peut ob-« jecter ou peut craindre? Quiconque croit en « Jésus-Christ est certain que tout ce qui vient de « Dieu est nécessairement bon. Si donc l'Évangile « est de Dieu, il est bon[1]. Et quel autre pouvoir « serait capable d'implanter parmi les hommes « l'innocence, la vérité, l'amour?... O Dieu très-« clément, très-juste, père des miséricordes, s'é-« criait-il dans l'effusion de sa piété, avec quelle « charité tu nous as embrassés, nous tes enne-« mis[2]!... De quelles grandes et certaines espé-« rances tu nous as remplis, nous qui n'eus-« sions dû connaître que le désespoir! et à quelle « gloire tu as appelé en ton Fils notre petitesse « et notre néant!... Tu veux, par cet ineffable « amour, nous contraindre à te rendre amour pour « amour!..... »

Puis, s'attachant à cette idée, il montrait que l'amour pour le Rédempteur est une loi plus puissante que les commandements. « Le chrétien, « disait-il, délivré de la loi, dépend entièrement « de Christ. Christ est sa raison, son conseil, sa

[1] Certus est quod quidquid ex Deo est bonum sit. Si ergo Evangelium ex Deo, bonum est. (Zw. Opp. I, p. 208.)

[2] Quanta caritate nos fures et perduelles.... (Ibid., p. 207.)

« justice et tout son salut. Christ vit en lui et agit « en lui. Christ le conduit seul, et il n'a pas be- « soin d'un autre conducteur[1]. » Et, se servant d'une comparaison à la portée de ses auditeurs, il ajoutait : « Si un gouvernement défend sous « peine de mort aux citoyens de recevoir de la « main des étrangers des pensions et des largesses, « que cette loi est douce et facile à ceux qui, « par amour de la patrie et de la liberté, s'abs- « tiendraient déjà d'une action si coupable! Mais, « au contraire, comme elle tourmente, comme « elle accable ceux qui ne pensent qu'à leur inté- « rêt! Ainsi le juste vit joyeux dans l'amour de « la justice, et l'injuste marche en frémissant « sous le poids pesant de la loi qui l'opprime[2]. »

Il y avait dans la cathédrale de Zurich bon nombre d'anciens soldats, qui comprenaient la vérité de ces paroles. L'amour n'est-il pas le plus puissant des législateurs? Ce qu'il commande n'est-il pas aussitôt accompli? Celui que nous aimons n'habite-t-il pas dans notre cœur, et n'y fait-il pas lui-même ce qu'il ordonne? Aussi Zwingle, s'enhardissant, affirmait-il au peuple de Zurich que l'amour pour le Rédempteur était seul capable de faire faire à l'homme des choses agréables à Dieu. « Les œuvres faites hors de Jésus-Christ ne « sont point utiles, disait l'orateur chrétien. Puis-

[1] Tum enim totus a Christo pendet. Christus est ei ratio, consilium, justitia, innocentia et tota salus. Christus in eo vivit, in eo agit. (Zw. Opp. I, p. 233.)

[2] Bonus vir in amore justitiæ liber et lætus vivit. (Ibid., p. 234.)

« que tout se fait de lui, en lui et par lui, que « prétendons-nous nous arroger à nous-mêmes. « Partout où l'on croit en Dieu là est Dieu; et là « où Dieu se trouve il y a un zèle qui presse, qui « pousse aux bonnes œuvres[1]. Prends soin seulement « que Christ soit en toi et que tu sois en « Christ, et ne doute pas qu'alors il n'opère. La « vie du chrétien n'est qu'une opération conti« nuelle, par laquelle Dieu commence, continue et « accomplit le bien dans l'homme[2]. »

Frappé de la grandeur de cet amour de Dieu, qui est dès les temps éternels, le héraut de la grâce renforçait les accents de sa voix, pour appeler les âmes irrésolues ou craintives. « Craindriez« vous, disait-il, de vous approcher de ce tendre « Père qui vous a élus? Pourquoi nous a-t-il élus « en sa grâce? pourquoi nous a-t-il appelés? pour« quoi nous a-t-il attirés? est-ce pour que nous « n'osions pas aller à lui[3]?... »

Telle était la doctrine de Zwingle. C'était celle de Jésus-Christ même. « Si Luther prêche Christ, « il fait ce que je fais, disait le prédicateur de Zu« rich; ceux qui ont été amenés par lui à Christ « surpassent en nombre ceux qui l'ont été par moi.

[1] Ubi Deus illic cura est et studium, ad opera bona urgens et impellens.... (Zw. Opp. I, p. 213.)

[2] Vita ergo pii hominis nihil aliud est, nisi perpetua quædam et indefessa boni operatio, quam Deus incipit, ducit et absolvit.... (Ibid., p. 295.)

[3] Quum ergo Deus pater nos elegit ex gratia sua, traxitque et vocavit, cur eum accedere non auderemus? (Ibid., p. 287.)

« Mais n'importe! je ne veux porter d'autre nom « que celui de Christ, dont je suis le soldat, et « qui seul est mon chef. Jamais un seul trait de « lettre n'a été écrit ni par moi à Luther, ni par « Luther à moi. Et pourquoi? afin de montrer à « tous combien l'esprit de Dieu est d'accord avec « lui-même, puisque, sans nous être jamais en- « tendus, nous enseignons avec tant d'harmonie « la doctrine de Jésus-Christ [1]. »

Ainsi Zwingle prêchait avec courage, avec entraînement [2]. La vaste cathédrale ne pouvait contenir la foule des auditeurs. Tous louaient Dieu de ce qu'une vie nouvelle commençait à ranimer le corps éteint de l'Église. Des Suisses de tous les cantons, venus à Zurich, soit pour la Diète, soit pour d'autres motifs, touchés par cette prédication nouvelle, en portaient les précieuses semences dans toutes les vallées helvétiques. Une acclamation s'élevait des montagnes et des cités. « La Suisse, écrivait de Lucerne à Zurich Nicolas « Hageus, la Suisse a jusqu'à présent donné le jour « à des Scipion, à des César et à des Brutus; mais « à peine a-t-elle produit un ou deux hommes qui « connussent Jésus-Christ et qui nourrissent les « cœurs, non de vaines disputes, mais de la Parole « de Dieu. Maintenant que la Providence divine « donne à la Suisse Zwingle pour orateur et Os- « wald Myconius pour docteur, les vertus et les

[1] Quam concors sit spiritus Dei, dum nos tam procul dissiti, nihil colludentes, tam concorditer Christi doctrinam docemus. (Zw. Opp, I, p. 276.)

[2] Quam fortis sis in Christo prædicando. (Zw. Epp., p. 160.)

« saintes lettres renaissent parmi nous. O heureuse « Helvétie! si tu savais enfin te reposer de tant de « guerres, et, déjà si célèbre par les armes, te rendre « plus célèbre encore par la justice et la paix[1]! » — « On disait, écrivait Myconius à Zwingle, que « ta voix ne pouvait s'entendre à trois pas. Mais je « vois maintenant que c'est un mensonge; car la « Suisse entière t'entend[2]! » — « Tu t'es revêtu « d'un courage intrépide, lui écrivait de Bâle Hé- « dion; je te suivrai tant que je pourrai[3]. » — « Je « t'ai entendu, lui disait de Constance Sébastien « Hofmeister de Schaffouse. Ah! plût à Dieu que « Zurich, qui est à la tête de notre heureuse con- « fédération, fût arrachée à la maladie, et que la « santé revînt ainsi dans tout le corps[4]! »

Mais Zwingle rencontrait des adversaires aussi bien que des admirateurs. « A quel propos, disaient « les uns, s'occupe-t-il des affaires de la Suisse? « Pourquoi dans ses instructions religieuses, di- « saient les autres, répète-t-il chaque fois les mêmes « choses? » Au milieu de tous ces combats, souvent la tristesse s'emparait de l'âme de Zwingle. Tout lui semblait se confondre, et la société lui paraissait se mouvoir sens dessus dessous[5]. Il croyait impos-

[1] O Helvetiam, longe feliciorem si tandem liceat te a bellis conquiescere! (Zw. Epp., p. 128.)

[2] At video mendacium esse cum audiaris per totam Helvetiam. (Ibid., p. 135.)

[3] Sequar te quoad potero.... (Ibid., p. 134.)

[4] Ut capite felicis patriæ nostræ a morbo erepto, sanitas tandem in reliqua membra reciperetur. (Ibid., p. 147.)

[5] Omnia sursum deorsumque moventur. (Ibid., p. 142.)

sible que quelque chose de nouveau parût sans que quelque chose de tout opposé se montrât aussitôt[1]. Une espérance naissait-elle en son cœur, tout à côté y naissait une crainte. Cependant bientôt il relevait fièrement la tête : « La vie de l'homme « ici bas est une guerre, disait-il ; celui qui désire « obtenir la gloire doit attaquer en face le monde, « et, comme David, faire mordre la poussière à ce « Goliath superbe, qui paraît si fier de sa haute « stature. L'Église, disait-il comme Luther, a été « acquise par le sang, et doit être restaurée par le « sang[2]. Plus il y a en elle de souillures, plus aussi « il nous faut armer d'Hercules, pour nettoyer ces « étables d'Augias[3]. Je crains peu pour Luther, « ajoutait-il, même s'il est foudroyé par les carreaux « de ce Jupiter[4].

Zwingle avait besoin de repos ; il se rendit aux eaux de Bade. Le curé du lieu, ancien garde du pape, homme d'un bon caractère, mais d'une complète ignorance, avait obtenu son bénéfice en portant la hallebarde. Tandis que, fidèle à ses habitudes de soldat, il passait le jour et une partie de la nuit en joyeuse compagnie, Staheli, son vicaire, était infatigable à remplir tous les devoirs de sa charge[5].

[1] Ut nihil proferre caput queat, cujus non contrarium e regione emergat. (Zw. Epp., p. 142.)

[2] Ecclesiam puto, ut sanguine parta est, ita sanguine instaurari. (Ibid., p. 143.)

[3] Eo plures armabis Hercules, qui fimum tot hactenus boum efferant. (Ibid., p. 144.)

[4] Etiamsi fulmine Jovis istius fulminetur. (Ibid.)

[5] Misc. Tig. II, 679-696. Wirz, 1, 79, 78.

Zwingle fit venir chez lui le jeune ministre. « J'ai besoin d'aides suisses, » lui dit-il; et dès ce moment Staheli fut son collaborateur. Zwingle, Staheli et Luti, plus tard pasteur de Winterthour, vivaient sous le même toit.

Le dévouement de Zwingle ne devait pas rester sans récompense. La Parole de Christ, prêchée avec tant d'énergie, devait porter des fruits. Plusieurs magistrats étaient gagnés; ils avaient trouvé dans la Parole de Dieu leur consolation et leur force. Affligé de voir les prêtres, et surtout les moines, dire effrontément, du haut de la chaire, tout ce qui leur venait à l'esprit, le conseil rendit un arrêté par lequel il leur ordonna de n'avancer dans leurs discours « que ce qu'ils « auraient puisé dans les sources sacrées de l'An- « cien et du Nouveau-Testament[1]. » Ce fut en 1520 que le pouvoir civil intervint ainsi pour la première fois dans l'œuvre de la Réformation, agissant en magistrat chrétien, disent les uns, puisque le premier devoir du magistrat est de maintenir la Parole divine et de défendre les intérêts les plus précieux des citoyens; — ôtant à l'Église sa liberté, disent les autres, l'asservissant au pouvoir séculier et donnant le signal de cette série de maux qu'a enfantés depuis lors l'union de l'Église et de l'État. Nous ne prononcerons point ici dans cette grande controverse, qui de

[1] Vetuit eos Senatus quicquam prædicare quod non ex sacrarum Literarum utriusque Testamenti fontibus hausissent. (Zw. Opp. III, p. 28.)

nos jours est soutenue en plusieurs pays avec tant de chaleur. Il nous suffit d'en signaler l'origine à l'époque de la Réformation. Mais il y a autre chose encore à signaler; l'acte de ces magistrats fut lui-même un effet produit par la prédication de la Parole de Dieu. La Réformation sortit alors en Suisse des simples individualités, et entra dans le domaine de la nation. Née dans le cœur de quelques prêtres et de quelques lettrés, elle s'étend, elle s'élève, elle prend position dans les lieux supérieurs. Comme les eaux de la mer, elle monte peu à peu, jusqu'à ce qu'elle recouvre une immense étendue.

Les moines étaient interdits; on leur ordonnait de ne prêcher que la Parole de Dieu, et la plupart ne l'avaient jamais lue. L'opposition provoque l'opposition. Cet arrêté devint le signal d'attaques plus violentes contre la Réformation. On commença à comploter contre le curé de Zurich. Sa vie fut en danger. Un soir que Zwingle et ses vicaires s'entretenaient tranquillement dans leur maison, des bourgeois arrivèrent avec précipitation, leur disant : « Avez-vous de solides verrous « aux portes? Soyez cette nuit sur vos gardes. — « Nous avions souvent de telles alarmes, ajoute « Staheli; mais nous étions bien armés[1], et l'on « faisait pour nous la garde dans la rue. »

On avait pourtant recours ailleurs à des moyens plus violents encore. Un vieillard de Schaffouse,

[1] Wir waren aber gut gerüstet. (Misc. Tig. II, 681, Wirz. I, 334.)

nommé Galster, homme juste et d'une ardeur rare à son âge, heureux de la lumière qu'il avait trouvée dans l'Évangile, s'efforçait de la communiquer à sa femme et à ses enfants; son zèle, peut-être indiscret, attaquait ouvertement les reliques, les prêtres et les superstitions dont ce canton était rempli. Il devint bientôt un objet de haine et d'effroi, même pour sa famille. Le vieillard, prévoyant de funestes desseins, quitta, le cœur brisé, sa maison, et s'enfuit dans les forêts voisines. Il vécut là quelques jours, se nourrissant de ce qu'il pouvait trouver, quand tout à coup, c'était la dernière nuit de l'an 1520, des flambeaux éclairèrent en tout sens la forêt, et des cris d'hommes, des aboiements de chiens furieux retentirent sous ses sombres ombrages. Le conseil avait ordonné une battue dans les bois pour le découvrir. Les chiens trouvèrent leur proie. Le malheureux vieillard fut traîné devant le magistrat, et sommé d'abjurer sa foi; comme il demeurait inébranlable, il fut décapité[1].

X.

L'année dont cette sanglante exécution signala le premier jour était à peine commencée, lorsque Zwingle vit arriver chez lui à Zurich un jeune homme d'environ vingt-huit ans, d'une belle stature, dont les dehors annonçaient la candeur, la simplicité et la timidité[2]. Il dit se nommer Ber-

[1] Wirz I, 510. Sebast. Wagner, von Kirchhofer, p. 18.

[2] Animi tui candorem simplicem et simplicitatem candi-

thold Haller. Zwingle, à ce nom, embrassa le célèbre prédicateur de Berne, avec cette affabilité qui donnait tant d'agrément à ses manières. Haller, né à Aldingen en Wurtemberg[1], avait d'abord étudié à Rotweil sous Rubellus, puis à Pforzheim, où il avait eu Simler pour maître et Mélanchton pour condisciple. Les Bernois étaient alors décidés à appeler les lettres dans le sein de leur république, que les armes avaient rendue si puissante. Rubellus et Berthold, âgé de vingt et un ans, s'y rendirent. Quelque temps après, Haller fut nommé chanoine et plus tard prédicateur de la cathédrale. L'Évangile que Zwingle prêchait était parvenu jusqu'à Berne; Haller crut, et dès lors il désira voir cet homme puissant, qu'il respectait déjà comme un père. Il alla à Zurich, où Myconius l'avait annoncé. Ainsi se rencontrèrent Haller et Zwingle. Haller, l'homme plein de douceur, faisait à Zwingle la confidence de ses peines, et Zwingle, l'homme fort, lui inspirait du courage. « Mon esprit, disait un jour Berthold à Zwingle, « est accablé;... je ne puis supporter tant d'injus- « tices. Je veux abandonner la chaire et me reti- « rer à Bâle auprès de Wittembach, pour ne plus « m'occuper que des saintes lettres. » — « Ah! « répondit Zwingle, moi aussi je sens le décou- « ragement s'emparer de moi, quand je me vois « injustement déchiré; mais Christ réveille ma

dissimam, hac tua pusilla quidem epistola..... (Zw. Epp., p. 186.)

[1] Ita ipse in literis MSC. (J. J. Hott. III, 54.)

« conscience par le puissant aiguillon de ses ter-
« reurs et de ses promesses. Il m'alarme en disant :
« *Celui qui aura honte de moi devant les hommes,*
« *j'aurai honte de lui devant mon Père;* et il me
« rend la paix en ajoutant : *Celui qui me confessera*
« *devant les hommes, je le confesserai devant mon*
« *Père.* O mon cher Berthold, réjouissez-vous!
« Notre nom est écrit en traits ineffaçables dans
« les fastes des citoyens d'en haut[1]. Je suis prêt à
« mourir pour Christ[2]. Que vos farouches oursins,
« ajoutait-il, entendent la doctrine de Jésus-Christ,
« et vous les verrez s'adoucir[3]. Mais il faut entre-
« prendre cette tâche avec une grande douceur,
« de peur que, se retournant, ils ne se jettent sur
« vous avec furie. » Le courage revint à Haller.
« Mon âme, dit-il à Zwingle, s'est réveillée de
« son sommeil. Il faut que j'évangélise. Il faut que
« Jésus-Christ soit rétabli dans ces murs, d'où
« il a été si longtemps exilé[4]. » Ainsi le flambeau
de Berthold s'alluma au flambeau d'Ulric, et le
timide Haller se jeta au milieu d'ours féroces,
qui, grinçant les dents, dit Zwingle, cherchaient
à le dévorer.

[1] Scripta tamen habeatur in fastis supernorum civium. (Zw. Epp., p. 186.)

[2] Ut mori pro Christo non usque adeo detrectem apud me. (Ibid., p. 187.)

[3] Ut ursi tui ferociusculi, audita Christi doctrina, mansuescere incipiant. (Ibid.) — On sait que Berne porte un ours dans ses armes.

[4] Donec Christum, cucullatis nugis longe a nobis exulem.... pro virili restituerim.... (Ibid., p. 87.)

C'était cependant ailleurs que la persécution devait commencer en Suisse. La belliqueuse Lucerne se présentait comme un adversaire armé de pied en cap, et la lance en arrêt. L'esprit militaire dominait dans ce canton, ami des capitulations, et les grands de la cité fronçaient le sourcil dès qu'ils entendaient une parole de paix propre à mettre un frein à leur humeur guerrière. Cependant des écrits de Luther ayant pénétré dans cette ville, quelques habitants se mirent à les parcourir, et en furent saisis d'horreur. Il leur semble qu'une main infernale a tracé ces lignes ; leur imagination s'effraye, leurs yeux s'égarent, et ils pensent voir leurs chambres se remplir de démons, qui les entourent et qui fixent sur eux leurs regards avec un sarcastique sourire[1]... Ils ferment précipitamment le livre, et le jettent loin d'eux avec effroi. Oswald, qui avait entendu raconter ces singulières visions, ne parlait de Luther qu'avec ses amis les plus intimes, et se contentait d'annoncer simplement l'Évangile de Christ. On entendait néanmoins dans toute la ville ces cris : « Il faut brûler Luther et le maître « d'école (Myconius)[2] ! » — Je suis assailli par « mes adversaires, comme un navire par les tour- « mentes de la mer[3], » disait Oswald à l'un de

[1] Dum Lutherum semel legerint, ut putarent stabellam suam plenam esse dæmonibus. . . . (Zw. Epp., p. 137.)

[2] Clamatur hic per totam civitatem : Lutherum comburendum et ludi magistrum. (Ibid., p. 153.)

[3] Non aliter me impellunt quam procellæ marinæ navem aliquam. (Ibid., p. 159.)

ses amis. Un jour, au commencement de l'an 1520, il fut à l'improviste sommé de comparaître devant le conseil. « Il vous est enjoint, lui dit-on, « de ne point lire les écrits de Luther à vos élèves, « de ne pas le nommer devant eux, et même de « ne jamais penser à lui [1]. » Les seigneurs de Lucerne prétendaient, on le voit, étendre bien loin leur juridiction. Peu après un prédicateur s'éleva en chaire contre l'hérésie. Tout l'auditoire était ému; les regards se portaient sur Oswald, car quel autre que lui le prédicateur aurait-il pu avoir en vue? Oswald demeurait tranquille à sa place, comme si la chose ne l'eût pas concerné. Mais au sortir de l'église, comme il marchait avec son ami le chanoine Xylotect, l'un des conseillers passa près d'eux, encore tout agité : « Eh « bien, leur dit-il avec violence, disciples de « Luther ! pourquoi ne défendez-vous pas votre « maître? » Ils ne répondirent rien. « Je vis, disait « Myconius, parmi des loups sauvages; mais j'ai « cette consolation que les dents manquent à la « plupart. Ils mordraient s'ils le pouvaient, et, ne « le pouvant, ils aboient. »

Le sénat s'assembla; car le tumulte croissait parmi le peuple. « C'est un luthérien! » dit l'un des conseillers; « c'est un propagateur de nou- « velles doctrines! » dit un autre; « c'est un séduc- « teur de la jeunesse! » dit un troisième. — « Qu'il « comparaisse! Qu'il comparaisse! » Le pauvre maître d'école comparut, et entendit de nouveau

1 Imo ne in mentem eum admitterem. (Zw. Epp., p. 159.)

défenses et menaces. Son âme simple était froissée, abattue. Sa douce épouse ne le consolait qu'en versant des larmes. « Chacun s'élève contre « moi, » s'écriait-il dans son angoisse. « Assailli « par tant de tempêtes, où me tourner et comment échapper ?... N'était le secours de Christ, « j'aurais depuis longtemps succombé sous tant « de coups [1]... » — « Qu'importe, lui écrivit le « docteur Sébastien Hofmeister, de Constance, « que Lucerne veuille ou non vous garder ? La « terre est toute au Seigneur. Tout pays est la « patrie de l'homme courageux. Quand nous serions les plus méchants des hommes, notre « entreprise est juste; car nous enseignons la Parole de Christ. »

Tandis que la vérité rencontrait à Lucerne tant d'obstacles, elle était victorieuse à Zurich. Zwingle travaillait sans relâche. Voulant méditer la sainte Écriture tout entière dans les langues originales, il s'était mis avec zèle à l'étude de l'hébreu, sous la direction de Jean Boschenstein, élève de Reuchlin. Mais s'il étudiait l'Écriture, c'était pour la prêcher. Le vendredi, les paysans, qui venaient en foule apporter leurs denrées au marché de la ville, se montraient avides de la Parole de Dieu. Pour satisfaire à ces besoins Zwingle s'était mis dès le mois de décembre 1520 à exposer les Psaumes chaque vendredi, en se préparant sur le texte même. Les réformateurs

[1] Si Christus non esset, jam olim defecissem. (Zw. Epp., p. 160.)

unirent toujours des études savantes à des travaux pratiques; ces travaux étaient le but, ces études n'étaient que le moyen. Ils étaient à la fois hommes de cabinet et hommes du peuple. Cette union de la science et de la charité est un trait caractéristique de cette époque. Quant à ses prédications du dimanche, Zwingle, après avoir exposé selon saint Matthieu la vie du Seigneur, montra ensuite, en expliquant les Actes des apôtres, comment la doctrine de Christ s'était répandue. Puis il exposa les règles de la vie chrétienne d'après les épîtres à Timothée; il se servit de l'épître aux Galates pour combattre les erreurs de doctrine, et il y joignit les deux épîtres de saint Pierre, pour montrer aux contempteurs de saint Paul qu'un même esprit animait ces deux apôtres; il termina par l'épître aux Hébreux, afin d'exposer dans toute leur étendue les bienfaits qui découlent du don de Jésus-Christ, le souverain sacrificateur des chrétiens.

Mais Zwingle ne s'occupait pas seulement des hommes faits; il cherchait à apporter aussi à la jeunesse un feu sacré qui l'animât. Un jour de cette année 1521, comme il était occupé dans son cabinet à étudier les Pères de l'Église, en recueillant les passages les plus frappants et les classant avec soin dans un gros volume, il vit entrer un jeune homme dont la figure l'intéressa vivement[1]. C'était Henri Bullinger, qui, de re-

[1] Ich hab by Im ein gross Buch gesehen, *Locorum communium*, Als ich by Ihm wass, A°. 1521, dorinnen er *Senten*

tour d'Allemagne, venait le voir, impatient de connaître ce docteur de sa patrie, dont le nom était déjà célèbre dans la chrétienté. Le beau jeune homme fixait successivement ses regards sur le Réformateur et sur ses livres, et il se sentait une vocation à marcher sur les traces de Zwingle. Celui-ci l'accueillit avec cette cordialité qui lui gagnait tous le cœurs. Cette première visite eut une grande influence sur toute la vie de l'étudiant, de retour aux foyers paternels. Un autre jeune homme avait aussi gagné le cœur de Zwingle ; c'était Gérold Meyer de Knonau. Sa mère, Anna Reinhardt, qui occupa plus tard une place importante dans la vie du Réformateur, avait été d'une grande beauté, et ses vertus la distinguaient encore. Un jeune homme d'une famille noble, Jean Meyer de Knonau, élevé à la cour de l'évêque de Constance, dont il était parent, avait conçu une vive passion pour Anna ; mais celle-ci appartenait à une famille bourgeoise. Le vieux Meyer de Knonau avait refusé son consentement à leur union, et, après le mariage, avait déshérité son fils. En 1513, Anna resta veuve avec un fils et deux filles, et ne vécut plus que pour l'éducation de ses pauvres orphelins. Le grand-père était impitoyable. Un jour cependant, la servante de la veuve ayant pris avec elle le jeune Gérold, enfant plein de grâce et de vivacité, alors âgé de trois ans, et s'étant arrêté avec lui sur le marché aux poissons, le

tias und *dogmata Patrum*, flyssig Jedes an seinem ort verzeichnet. (Bullinger. MSC.)

vieux Meyer, qui se trouvait à une fenêtre[1], le remarqua, suivit des yeux ses mouvements, et demanda à qui appartenait ce bel enfant, si brillant de fraîcheur et de vie. « C'est celui de votre « fils! » lui répondit-on. Le cœur du vieillard s'émut; aussitôt ses glaces se fondirent; tout fut oublié, et il serra dans ses bras la femme et les enfants de son fils. Zwingle s'était attaché, comme à son propre enfant, à ce jeune, noble et courageux Gérold, qui devait mourir à la fleur de son âge, près du Réformateur, le glaive à la main, et entouré, hélas! des cadavres de ses ennemis. Pensant que Gérold ne trouverait pas à Zurich assez de ressources pour ses études, Zwingle l'envoya, en 1521, à Bâle.

Le jeune de Knonau n'y rencontra pas Hédion, l'ami de Zwingle. Capiton, obligé d'accompagner l'archevêque Albert au couronnement de Charles-Quint, s'était fait remplacer à Mayence par Hédion. Bâle avait ainsi perdu coup sur coup ses plus fidèles prédicateurs; cette église semblait abandonnée; mais d'autres hommes parurent. Quatre mille auditeurs se pressaient dans l'église de Guillaume Roubli, curé de Saint-Alban. Il attaquait la messe, le purgatoire et l'invocation des saints; mais cet homme turbulent et avide d'atti-

[1] Lüget des Kindts grossvater zum fänster uss, und ersach das kind in der fischerbranten (Kufe), so fräch (frisch) und frölich sitzen. . . (Archives des Meyer de Knonau, citées dans une notice sur *Anna Reinhardt*, Erlangen 1835, par M. Gérold Meyer de Knonau.) Je dois à la complaisance de cet ami quelques recherches sur des points obscurs de la vie de Zwingle.

rer sur soi l'attention publique, s'élevait contre les erreurs plutôt qu'en faveur de la vérité. Le jour de la Fête-Dieu il se joignit à la grande procession, et, au lieu des reliques qu'on avait coutume de promener, il fit porter devant lui les saintes Écritures, magnifiquement reliées, avec ces mots en grands caractères : « La Bible : c'est « ici la vraie relique; les autres ne sont que des « ossements de morts. » Le courage orne le serviteur de Dieu ; l'affectation le dépare. L'œuvre d'un évangéliste est de prêcher la Bible, et non d'en faire un orgueilleux étalage. Les prêtres, irrités, accusèrent Roubli devant le conseil. Un attroupement couvrit aussitôt la place des Cordeliers. « Protégez notre prédicateur, » dirent les bourgeois au conseil. Cinquante dames de distinction intercédèrent en sa faveur ; mais Roubli dut quitter Bâle. Il trempa plus tard, comme Grébel, dans les désordres anabaptistes. La Réformation, en se développant, rejeta partout la paille qui se trouvait mêlée au bon grain.

Alors, de la plus modeste des chapelles se fit entendre une voix humble, annonçant avec clarté la doctrine évangélique. C'était celle du jeune Wolfgang Wissemburger, fils d'un conseiller d'État et chapelain de l'hôpital. Tous ceux qui dans Bâle avaient des besoins nouveaux s'attachèrent au débonnaire chapelain, plus qu'à l'orgueilleux Roubli lui-même. Wolfgang se mit à lire la messe en allemand. Les moines renouvelèrent leurs clameurs; mais cette fois ils échouèrent, et Wissemburger put continuer à prêcher l'Évangile ; « car,

« dit un vieux chroniqueur, il était bourgeois, et « son père conseiller[1]. » Ces premiers succès de la réforme à Bâle en annonçaient de plus grands encore. En même temps ils étaient d'une haute importance pour le progrès de cette œuvre dans toute la confédération. Zurich n'était plus seule. La savante Bâle commençait à entendre avec charme la nouvelle Parole. Les bases du nouveau temple s'élargissaient. La Réformation atteignait en Suisse un développement plus avancé.

C'était pourtant à Zurich que se trouvait le centre du mouvement. Mais des événements politiques importants, et qui déchirèrent le cœur de Zwingle, vinrent, pendant le cours de l'an 1521, distraire en quelque manière les esprits de la prédication de l'Évangile. Léon X, qui avait offert à la fois son alliance à Charles-Quint et à François I^er^, s'était enfin décidé pour l'Empereur. La guerre entre les deux rivaux allait éclater en Italie. « Il ne restera du pape que ses oreilles[2], » avait dit le général français Lautrec. Cette mauvaise plaisanterie augmenta la colère du Pontife. Le roi de France réclama le secours des cantons suisses, qui, à l'exception de Zurich, s'étaient alliés avec lui; il l'obtint. Le Pape se flatta d'engager Zurich dans sa cause, et le cardinal de Sion, toujours intrigant, se confiant en son habileté et

[1] Dieweil er ein Burger war und sein Vater des Raths. (Fridolin Ryff's Chronik.)

[2] Disse che M. di Lutrech et M. de l'Escu havia ditto che'l voleva che le recchia del papa fusse la major parte retasse di la so persona. (Gradenigo, ambass. venit. à Rome. MSC. 1523.)

en son éloquence, accourut dans cette cité, pour obtenir des soldats en faveur de son maître. Mais il éprouva de la part de son ancien ami Zwingle une vigoureuse opposition. Celui-ci s'indignait à la pensée de voir des Suisses vendre leur sang à l'étranger; son imagination lui représentait déjà les glaives des Zurichois se croisant, sous l'étendard du pape et de l'Empereur, dans les plaines de l'Italie, avec les glaives des confédérés réunis sous les drapeaux de la France; et à ces scènes fratricides son âme patriotique et chrétienne frémissait d'horreur. Il tonnait de la chaire: « Voulez-vous, s'écriait-il, déchirer et renverser « la confédération [1]?... On se jette sur les loups « qui dévorent les bêtes de nos troupeaux, et l'on « ne fait aucune résistance à ceux qui tournent « autour de nous pour dévorer des hommes!... « Ah! c'est avec raison que les manteaux et les « chapeaux qu'ils portent sont rouges; secouez « ces vêtements, il y tombera des ducats et des « couronnes : mais tordez-les, et vous en verrez « ruisseler le sang de votre frère, de votre père, « de votre fils et de votre meilleur ami [2]... » Zwingle fit entendre en vain sa voix énergique. Le cardinal au chapeau rouge réussit; et deux mille sept cents Zurichois partirent sous le commande-

[1] Sagt wie es ein fromme Eidtgnosschafft zertrennen und umbkehren würde. (Bullinger. MSC.)

[2] Sie tragen billig rothe hüt und mäntel, dan schüte man sie, so fallen Cronen und Duggaten heraus, winde man sie, so rünt deines Bruders, Vaters, Sohns und guten Freunds Blut heraus. (Ibid.)

ment de George Berguer. Zwingle en eut l'âme brisée. Son influence ne fut pourtant pas perdue. De longtemps les bannières de Zurich ne devaient plus se déployer et sortir des portes de la ville pour des princes étrangers.

XI.

Froissé dans ses sentiments comme citoyen, Zwingle se consacra avec un nouveau zèle à annoncer l'Évangile. Il prêchait avec une énergie croissante. « Je ne cesserai, dit-il, de travailler « à restaurer l'antique unité de l'Église de Christ[1]. » Il commença l'année 1522, en montrant quelle différence il y a entre les préceptes de l'Évangile et les préceptes des hommes. Le temps du carême étant arrivé, il éleva la voix avec plus de force encore. Après avoir posé les fondements de l'édifice nouveau, il voulait déblayer les décombres de l'ancien. « Depuis quatre ans, dit-il à la foule as- « semblée dans la cathédrale, vous avez reçu avec « une soif ardente la sainte doctrine de l'Évan- « gile. Embrasés des flammes de la charité, ras- « sasiés des douceurs de la manne céleste, il vous « est impossible de trouver encore quelque goût « aux tristes aliments des traditions humaines[2]. » Puis, attaquant l'abstinence obligée des viandes en certain temps : « Il en est, s'écria-t-il, avec sa

[1] Ego veterem Christi Ecclesiæ unitatem instaurare non desinam. (Zw. Opp. III, 47.)

[2] Gustum non aliquis humanarum traditionum cibus vobis arridere potuerit. (Ibid., I, 2.)

« rude éloquence, qui prétendent que manger de « la viande est un mal, et même un grand péché, « bien que Dieu ne l'ait jamais défendu, et qui « ne regardent pas comme un crime de vendre à « l'étranger de la chair humaine et de la traîner à « la boucherie[1]!... » A ces mots hardis les amis des capitulations militaires qui se trouvaient dans l'assemblée tressaillirent d'indignation et de colère, et jurèrent de ne pas l'oublier.

Tout en prêchant avec tant de force, Zwingle disait encore la messe; il observait les usages établis par l'Église, et s'abstenait même de viande aux jours fixés. Il était persuadé qu'il fallait d'abord éclairer le peuple. Mais certains esprits turbulents n'agissaient pas avec autant de sagesse. Roubli, réfugié à Zurich, se laissait aller aux écarts d'un zèle exagéré. L'ancien curé de Saint-Alban, un capitaine bernois, et un membre du grand conseil, Conrad Huber, se réunissaient souvent chez ce dernier, pour manger de la viande le vendredi et le samedi, et ils en tiraient gloire. La question du maigre préoccupait tous les esprits. Un Lucernois étant venu à Zurich : « Vous « autres, chers confédérés de Zurich, dit-il à l'un « de ses amis de cette ville, vous faites mal de « manger de la viande pendant le carême. » — Le Zurichois : « Vous prenez pourtant aussi la liberté, « messieurs de Lucerne, d'en manger dans les « jours défendus. » — Le Lucernois : « Nous l'a-

[1] Aber menschenfleisch verkoufen und ze Tod schlahen... (Zw. Opp. II, deuxième partie, p. 301.)

« vons acheté du pape. » — Le Zurichois : « Et « nous du boucher... Si c'est d'argent qu'il s'a« git en cette affaire, l'un vaut bien l'autre assu« rément [1]. » Le conseil ayant reçu plainte contre les transgresseurs des ordonnances ecclésiastiques, demanda l'avis des curés. Zwingle répondit que l'action de manger de la viande tous les jours n'était pas blâmable en elle-même; mais que l'on devait s'abstenir de le faire tant que l'autorité compétente n'aurait rien décidé à cet égard. Les autres membres du clergé adhérèrent à cet avis.

Les ennemis de la vérité profitèrent de cette circonstance heureuse. L'influence leur échappait; la victoire demeurait à Zwingle; il fallait se hâter de frapper un grand coup. Ils assaillirent l'évêque de Constance. « Zwingle, s'écriaient-ils, « est le destructeur du troupeau, et non son pas« teur [2]. »

L'ambitieux Faber, l'ancien ami de Zwingle, était revenu plein de zèle pour la papauté d'un voyage qu'il venait de faire à Rome. C'est des inspirations de cette ville superbe que devaient sortir les premiers troubles de la Suisse. Il fallait une lutte décidée entre la vérité évangélique et les représentants du pontife romain. C'est dans les attaques qu'on lui livre que la vérité prend surtout ses forces. Ce fut déjà à l'ombre de l'opposition et de la persécution que le christianisme

[1] So haben wir's von dem Metzger erkaufft... (Bullinger. MSC.)

[2] Ovilis dominici populator esse, non custos aut pastor. (Zw. Opp. III, p. 28.)

naissant acquit la puissance qui renversa tous ses ennemis. Dieu voulut aussi conduire sa vérité, à l'époque de renaissance dont nous faisons l'histoire, dans ces sentiers difficiles. Les sacrificateurs se levèrent alors, comme au temps des apôtres, contre la doctrine nouvelle. Sans ces attaques, elle fût peut-être demeurée obscurément cachée dans quelques âmes fidèles. Mais Dieu veillait pour la manifester au monde. L'opposition lui ouvrit de nouvelles portes, la lança dans une carrière nouvelle, et fixa sur elle les yeux de la nation. Ce fut comme le coup du vent dispersant au loin des semences, qui sans cela peut-être fussent restées oisives dans le lieu qui les recélait. L'arbre qui devait abriter les populations helvétiques était bien planté au fond de leurs vallées; mais il fallait des orages pour affermir ses racines, et pour développer ses rameaux. Les partisans de la papauté, voyant le feu qui couvait dans Zurich, se précipitèrent dessus pour l'étouffer, et ils ne firent qu'étendre au loin ses flammes.

Le 7 avril 1522, après midi, on vit entrer dans les murs de Zurich trois ecclésiastiques, députés de l'évêque de Constance; d'eux d'entre eux avaient un air grave et irrité; le troisième paraissait plus doux; c'étaient le coadjuteur de l'évêque, Melchior Battli, le docteur Brendi, et Jean Vanner, prédicateur de la cathédrale, homme évangélique, et qui garda le silence pendant toute l'affaire[1]. Il était déjà nuit quand Luti, accou-

[1] Zw. Opp. III, p. 8. — J. J. Hottinger (III, 77), Buchat

rant chez Zwingle, lui dit : « Des officiers de l'é-
« vèque sont arrivés ; un grand coup se prépare ;
« tous les partisans des anciennes coutumes s'agi-
« tent. Un notaire convoque tous les prêtres pour
« demain matin de bonne heure, dans la salle du
« chapitre. »

L'assemblée du clergé s'étant en effet réunie le jendemain, le coadjuteur se leva, et prononça un discours que ses adversaires trouvèrent plein de violence et d'orgueil[1] ; il affecta cependant de ne pas prononcer le nom de Zwingle. Quelques prêtres, récemment gagnés à l'Évangile, et faibles encore, furent anéantis ; leur pâleur, leur silence, leurs soupirs montraient qu'ils avaient perdu tout courage[2]. Zwingle se leva, et prononça un discours qui ferma la bouche aux adversaires. A Zurich, comme dans les autres cantons, les plus violents ennemis de la nouvelle doctrine se trouvaient dans le petit conseil. La députation, battue devant le clergé, porta ses plaintes devant les magistrats ; Zwingle était absent, elle n'avait donc pas de réplique à redouter. L'effet parut décisif.

(I, 134, 2me édit.) et d'autres disent que Faber était à la tête de la députation. Zwingle nomme les trois députés, et ne parle pas de Faber. Ces auteurs ont confondu sans doute deux charges différentes de la hiérarchie romaine, celle de coadjuteur et celle de vicaire général.

[1] Erat tota oratio vehemens et stomachi superciliique plena. (Zw. Opp. III, p. 8.)

[2] Infirmos quosdam, nuper Christo lucrifactos, sacerdotes offensos ea sentirem, ex tacitis palloribus ac suspiriis. (Ibid. p. 9.)

On allait condamner l'Évangile et son défenseur sans l'entendre. Jamais la Réformation ne courut en Suisse de plus grands dangers. Elle allait être étouffée dans son berceau. Les conseillers, amis de Zwingle, invoquèrent alors la juridiction du grand conseil; c'était la seule planche de salut qui leur restât encore, et Dieu s'en servit pour sauver la cause de l'Évangile. Les Deux-Cents furent convoqués. Les partisans de la papauté firent tout pour que Zwingle n'y fût pas admis. Zwingle fit tout pour y paraître. Il frappait à toutes les portes, et remuait, dit-il, toutes les pierres[1]; mais en vain! — « Cela est impossible, disaient les « bourgmestres; le conseil a arrêté le contraire. » — « Alors, rapporte Zwingle, je demeurai tran- « quille, et je portai la chose avec de grands sou- « pirs devant celui qui entend les gémissements « des captifs, le suppliant de défendre lui-même « son Évangile[2]. » L'attente pleine de patience et de soumission des serviteurs de Dieu ne les a jamais trompés.

Le 9 avril les Deux-Cents s'assemblèrent. « Nous « voulons avoir ici nos pasteurs! » dirent aussitôt les amis de la Réformation qui en étaient membres. Le petit conseil résistait; mais le grand conseil arrêta que les pasteurs seraient présents à l'accusation, et répondraient même s'ils le jugeaient convenable. Les députés de Constance fu-

[1] Frustra diu movi omnem lapidem. (Zw. Opp. III, p. 9.)

[2] Ibi ego quiescere ac suspiriis rem agere cœpi apud eum qui audit gemitum compeditorum. (Ibid.)

rent introduits, puis les trois curés de Zurich, Zwingle, Engelhard et le vieux Rœschli.

Après que les adversaires, ainsi en présence les uns des autres, se furent quelque temps mesurés de l'œil, le coadjuteur se leva. « Si son cœur et sa « tête eussent été à l'égal de sa voix, dit Zwingle, « il eût surpassé pour la douceur Apollon et Orphée, « et pour la force les Gracques et Démosthène. »

— « La constitution civile, dit le champion de « la papauté, et la foi chrétienne elle-même sont « menacées. Il a paru des hommes qui enseignent « des doctrines nouvelles, choquantes, séditieu- « ses. » Puis, après bien des paroles, fixant ses regards sur le sénat assemblé devant lui : « De- « meurez avec l'Église! dit-il, demeurez dans l'É- « glise! Hors d'elle nul ne peut être sauvé. Les « cérémonies seules peuvent amener les simples « à la connaissance du salut[1]; et les pasteurs des « troupeaux n'ont autre chose à faire qu'à en ex- « pliquer au peuple la signification. »

Aussitôt que le coadjuteur eut achevé son discours, il se leva; et déjà il s'apprêtait avec les siens à quitter la salle du conseil, quand Zwingle lui dit vivement : « Monsieur le coadjuteur, « et vous qui l'accompagnez, demeurez, je vous « prie, jusqu'à ce que je me sois justifié. »

LE COADJUTEUR.

« Nous ne sommes chargés de disputer avec qui que ce soit.

[1] Unicas esse per quas simplices christiani ad agnitionem salutis inducerentur. (Zw. Opp. III, p. 10.)

ZWINGLE.

« Je veux, non disputer, mais vous exposer sans crainte ce que j'ai enseigné jusqu'à cette heure.

LE BOURGMESTRE ROUST aux députés de Constance.

« Je vous en prie, écoutez ce que le curé veut répondre.

LE COADJUTEUR.

« Je sais trop à quel homme j'aurais affaire. Ulric Zwingle est trop violent pour qu'on discute avec lui!

ZWINGLE.

« Depuis quand attaque-t-on un innocent avec tant de force et refuse-t-on ensuite de l'entendre? Au nom de la foi, qui nous est commune, au nom du baptême, que nous avons reçu l'un et l'autre, au nom de Christ, l'auteur du salut et de la vie, écoutez-moi[1]. Si vous ne le pouvez comme députés, faites-le du moins comme chrétiens. »

Après avoir fait une décharge en l'air, Rome quittait à pas précipités le champ de bataille. Le Réformateur ne demandait qu'à parler; et les agents de la papauté ne pensaient qu'à fuir. Une cause ainsi plaidée était déjà gagnée d'un côté, et perdue de l'autre. Les Deux-Cents ne pouvaient plus contenir leur indignation; un murmure éclatait dans l'assemblée[2]; le bourgmestre pressa de nouveau les députés. Honteux, interdits, ils retournèrent à leurs places. Alors Zwingle dit :

[1] Ob communem fidem, ob communem baptismum, ob Christum vitæ salutisque auctorem. (Zw. Opp. III, 11.)

[2] Cœpit murmur audiri civium indignantium. (Ibid.)

« Monsieur le coadjuteur parle de doctrines « séditieuses et qui renversent les lois civiles. « Qu'il sache que Zurich est plus tranquille et « plus soumise aux lois qu'aucune autre ville des « Helvétiens, ce que tous les bons citoyens attri- « buent à l'Évangile. Le christianisme n'est-il pas « le plus puissant boulevard pour garder la jus- « tice au milieu du peuple[1]? Que font toutes « les cérémonies? que farder honteusement le vi- « sage de Christ et des chrétiens[2]. Oui, il est « une autre voie que ces vaines pratiques, pour « amener le simple peuple à la connaissance de la « vérité : c'est celle que Christ et les apôtres ont « suivie; c'est l'Évangile même! Ne craignons pas « que le peuple ne le comprenne! Quiconque « croit comprend. Le peuple peut croire, donc « il peut comprendre. C'est ici une œuvre de l'Es- « prit divin, et non de la raison humaine[3]. Au « reste, que celui qui n'a pas assez de quarante « jours jeûne, s'il le veut, toute l'année, peu « m'importe! Tout ce que je demande, c'est qu'on « ne contraigne personne à le faire, et que pour « une minime observance on n'accuse pas les « Zurichois de se séparer de la communion des « chrétiens. »

« Je n'ai pas dit cela, » s'écria le coadjuteur. —

[1] Imo Christianismum ad communem justitiam servandam esse potentissimum. (Zw. Opp. III, 13.)

[2] Ceremonias haud quicquam aliud agere, quam et Christo et ejus fidelibus os oblinere. (Ibid.)

[3] Quidquid hic agitur divino fit afflatu, non humano ratiocinio. (Ibid.)

« Non, dit son collègue le docteur Brendi, il ne « l'a point dit. » Mais tout le sénat confirma l'assertion de Zwingle.

« Excellents citoyens, continua celui-ci, que « cette accusation ne vous émeuve pas! Le fon« dement de l'Église c'est ce rocher, ce Christ, « qui a donné à Pierre son nom, parce qu'il le « confessait avec fidélité. En toute nation, qui« conque croit du cœur au Seigneur Jésus est « sauvé. C'est hors de cette Église-là que personne « ne peut avoir la vie[1]. Expliquer l'Évangile et le « suivre, voilà pour nous, ministres de Christ, « tout notre devoir. Que ceux qui vivent de cé« rémonies se chargent de les expliquer! » C'était mettre le doigt sur la plaie.

Le coadjuteur rougit, et se tut. Les Deux-Cents se séparèrent. Le même jour ils arrêtèrent que le pape et les cardinaux seraient invités à expliquer le point controversé, et qu'en attendant on s'abstiendrait de viande pendant le carême. C'était laisser les choses sur le même pied, et répondre à l'évêque en cherchant à gagner du temps.

Ce combat avait avancé l'œuvre de la Réformation. Les champions de Rome et ceux de la doctrine nouvelle avaient été en présence, comme sous les yeux de tout le peuple; et l'avantage n'était pas demeuré au pape. C'était le premier engagement d'une campagne qui devait être longue, rude, et passer par bien des alternatives de deuil et de joie. Mais une première victoire, à

[1] Extra illam neminem salvari. (Zw. Opp. III, 15.)

l'ouverture d'une lutte, donne du courage à toute une armée et frappe d'épouvante l'ennemi. La Réformation s'était emparée d'un terrain qu'elle ne devait plus perdre. Si le conseil se croyait encore obligé à quelques ménagements, le peuple proclamait hautement la défaite de Rome. « Ja-« mais, disait-il, dans l'exaltation du moment, ils « ne pourront réunir de nouveau leurs troupes « battues et dispersées[1]. » « Vous avez, disait-on « à Zwingle, attaqué avec l'esprit de saint Paul « ces faux apôtres et leur Ananias, ces parois blan-« chies.... Les satellites de l'Antechrist ne peu-« vent plus que grincer les dents contre vous! » Des voix qui venaient du fond de l'Allemagne le proclamaient avec joie « la gloire de la théologie « renaissante[2]. »

Mais en même temps les ennemis de l'Évangile rassemblaient leurs forces. Il n'y avait pas de temps à perdre si on voulait l'atteindre; car il devait être bientôt hors de la portée de leurs coups. Hoffman remit au chapitre une longue accusation contre le Réformateur. « Quand même, « disait-il, le curé pourrait prouver par témoins « quels péchés, quels désordres ont été commis par « des ecclésiastiques dans tel couvent, dans telle « rue, dans tel cabaret, il ne devrait cependant « nommer personne! Pourquoi donne-t-il à com-« prendre (il est vrai que je ne l'ai presque jamais

[1] Ut vulgo jactatum sit, numquam ultra copias sarturos. (Zw. Epp. 203.)

[2] Vale, renascentis theologiæ decus. (Lettre d'Urbain Regius, ibid., 225.)

« entendu moi-même) que lui seul puise sa doc-
« trine à la source même, et que les autres ne la
« cherchent que dans des égouts et dans des bour-
« biers[1]? N'est-il pas impossible, vu la diversité
« des esprits, que tous les prédicateurs prêchent
« de même? »

Zwingle se justifia en plein chapitre, dissipant les accusations de son adversaire, « comme un « taureau qui de ses cornes disperse de la paille « dans les airs[2]. » L'affaire, qui avait paru si grave, se termina par des rires aux dépens du chanoine. Mais Zwingle ne s'arrêta pas là; le 16 avril il publia un écrit sur le *libre usage des aliments*[3].

XII.

Cette fermeté inébranlable du Réformateur réjouissait les amis de la vérité, et particulièrement les chrétiens évangéliques de l'Allemagne, si longtemps privés, par la captivité de la Wartbourg, du puissant apôtre qui avait le premier levé la tête au sein de l'Église. Déjà des pasteurs et des fidèles fugitifs, à la suite du décret impitoyable que la papauté avait obtenu à Worms, de Charles-Quint, trouvaient un asile dans Zurich. « Oh! comme je « me réjouis, écrivait à Zwingle, Nesse, ce professeur de Francfort, que Luther visita en se rendant à Worms, « d'apprendre avec quelle autorité

[1] Die andern aber aus Rinnen und Pfützen. (Simml. Samml. Wirz. I, 244.)

[2] Ut cornu vehemens taurus aristas. (Zw. Epp., p. 203.)

[3] De delectu et libero ciborum usu. (Zw. Opp., I, p. 1.)

« vous annoncez Jésus-Christ! Affermissez par vos « paroles ceux que la cruauté des mauvais évê- « ques oblige à fuir loin de nos églises en deuil [1]. »

Mais ce n'était pas seulement en Allemagne que les adversaires tramaient des complots funestes contre les amis de la Réformation. Il ne se passait pas d'heure où on ne s'entretînt à Zurich des moyens de se débarrasser de Zwingle[2]. Un jour il reçut une lettre anonyme, qu'il communiqua aussitôt à ses deux vicaires. « De tous côtés des « embûches vous entourent, lui disait-on; un poi- « son mortel est prêt pour vous ôter la vie[3]. Ne « mangez que dans votre maison, et que du pain « fait par votre propre cuisinière. Les murs de « Zurich renferment des hommes qui machinent « votre ruine. L'oracle qui me l'a révélé est plus « véritable que celui de Delphes. Je suis des vôtres; « vous me connaîtrez plus tard[4]. »

Le lendemain du jour où Zwingle reçut cette mystérieuse épître, au moment où Stäheli allait entrer dans l'église de l'Eau, un chapelain l'arrêta, et lui dit : « Quittez en toute hâte la maison de « Zwingle; une catastrophe se prépare. » Des séides, désespérant de voir la Réformation arrêtée par la parole, s'armaient du poignard. Lorsque de puissantes révolutions s'accomplissent dans la so-

[1] Et ut iis qui ob malorum episcoporum sævitiam a nobis submoventur prodesse velis. (Zw. Epp., p. 208.)

[2] Nulla præteriat hora in qua non fierent. . . . . consultationes insidiosissimæ. (Osw. Myc., Vit. Zw.)

[3] Ἕτοιμα φάρμακα λυγρά. (Zw. Epp. 199.)

[4] Σός εἰμι; agnosces me postea. (Ibid.)

ciété, des assassins jaillissent ordinairement du fond impur des populations émues. Dieu garda Zwingle.

Tandis que les meurtriers voyaient échouer leurs trames, les organes légitimes de la papauté s'agitaient de nouveau. L'évêque et ses conseillers résolurent de recommencer la guerre. De toutes parts la nouvelle en parvint à Zwingle. Le Réformateur, s'appuyant sur la parole de Dieu, dit avec une noble fierté : « Je les crains... comme un « rivage escarpé craint les ondes menaçantes.... — σὺν τῷ θεῷ — avec Dieu! » ajouta-t-il [1]. Le 2 mai l'évêque de Constance publia un mandement où, sans nommer ni Zurich ni Zwingle, il se plaignait de ce que des gens artificieux renouvelaient des doctrines condamnées, et de ce que savants et ignorants discutaient en tous lieux sur les plus redoutables mystères. Le prédicateur de la cathédrale de Constance, Jean Wanner, fut le premier attaqué : « J'aime mieux, dit-il, être chrétien avec « la haine de plusieurs que d'abandonner Christ « pour l'amitié du monde [2]. »

Mais c'était à Zurich qu'il fallait écraser l'hérésie naissante. Faber et l'évêque savaient que Zwingle avait plusieurs ennemis parmi les chanoines. On voulut se servir de cette haine. Vers la fin de mai arriva à Zurich une lettre de l'évêque, adressée au prévôt et à son chapitre. « Fils

[1] Quos ita metuo, ut litus altum fluctuum undas minacium. (Zw. Epp. 203.)

[2] Malo esse christianus cum multorum invidia, quam relinquere Christum propter mundanorum amicitiam. (Ibid., 200, du 22 mai.)

« de l'Église, disait le prélat, que ceux qui veulent « périr périssent! mais que personne ne vous « enlève à l'Église [1]. » En même temps l'évêque sollicitait les chanoines d'empêcher que les coupables doctrines qui enfantaient des sectes pernicieuses ne fussent prêchées auprès d'eux et discutées, soit en particulier, soit en public. Cette lettre ayant été lue dans le chapitre, tous les yeux se fixèrent sur Zwingle. Celui-ci, comprenant ce que ce regard signifiait : « Vous pensez, dit-il, je « le vois, que c'est moi que cette lettre concerne; « veuillez me la remettre, et, Dieu aidant, j'y « répondrai. »

Zwingle répondit dans son *Archétélès*, mot qui signifie « commencement et fin; » — « car, dit-il, « j'espère que cette première réponse sera aussi « la dernière. » Il y parlait d'une manière très-respectueuse de l'évêque, et rejetait sur quelques intrigants toutes les attaques de ses ennemis. « Qu'ai-je donc fait? disait-il; j'ai appelé tous les « hommes à la connaissance de leurs propres « plaies; je me suis efforcé de les amener au seul « vrai Dieu et à Jésus-Christ, son Fils. Je me suis « servi pour cela, non d'exhortations captieuses, « mais de paroles simples et vraies, telles que les « fils de la Suisse peuvent les comprendre. » Puis, passant de la défense à l'attaque : « Jules César, « ajoutait-il avec finesse, se voyant frappé à mort, « s'efforça de rapprocher les bords de son vête-

[1] Nemo vos, filios Ecclesiæ, de Ecclesia tollat! (Zw. Opp. III, 35.)

« ment, afin de tomber avec décence. La chute de « vos cérémonies est proche! faites du moins qu'elles « tombent convenablement, et que la lumière soit « partout promptement substituée aux ténèbres[1]. »

Ce fut là tout le succès qu'obtint la lettre de l'évèque au chapitre de Zurich. Puisque toutes les remontrances amicales étaient vaines, il fallait frapper des coups plus décisifs. Faber et Landenberg portent ailleurs leurs regards; c'est vers la Diète, vers le conseil de la nation helvétique, qu'ils se tournent enfin[2]. Des députés de l'évèque y arrivent; ils exposent que leur maître a défendu par un mandement à tous les prètres de son diocèse d'innover dans les choses de doctrine; que son autorité étant méconnue, il invoque le secours des chefs de la Confédération, pour l'aider à maintenir dans l'obéissance les rebelles et défendre l'antique et véritable foi[3]. Les ennemis de la Réformation dominaient dans cette première assemblée de la nation. Déjà, peu auparavant, elle avait rendu un arrèté qui interdisait la prédication à tous les prètres dont les discours portaient, disait-on, la discorde parmi le peuple. Cet arrèté de la Diète, qui pour la première fois s'occupait de la réformation, n'avait pas eu de suite; mais maintenant, voulant sévir, cette assemblée cita devant elle Urbain Weiss, pasteur de Fislispach, près de

[1] In umbrarum locum, lux quam ocissime inducatur. (Zw. Opp. III, 69.)

[2] Nam er ein anderen weg an die Hand; schike seine Boten.... etc. (Bullinger. MSC.)

[3] Und den wahren alten glauben erhallten. (Ibid.)

Bade, que le bruit public accusait de prêcher la nouvelle foi et de rejeter l'ancienne. Weiss fut relâché pour quelque temps, sur l'intercession de plusieurs et sous la caution de cent florins, que ses paroissiens présentèrent.

Mais la Diète avait pris parti; elle venait d'en faire preuve : partout le courage revenait aux moines et aux prêtres. A Zurich, déjà après le premier arrêté de cette assemblée, on les avait vus se montrer plus impérieux. Plusieurs membres du conseil avaient l'habitude de visiter, matin et soir, les trois couvents, et même d'y prendre leur repas. Les moines endoctrinaient ces bénévoles commensaux, et les sollicitaient de faire rendre au gouvernement un arrêté en leur faveur. « Si Zwingle ne veut pas se taire, disaient-ils, nous « crierons encore plus fort! » La Diète s'était rangée du côté des oppresseurs. Le conseil de Zurich ne savait que faire. Le 7 juin il rendit une ordonnance par laquelle il défendit de prêcher contre les moines : mais à peine l'arrêté était-il rendu, « qu'il se fit dans la chambre du conseil un bruit « soudain, dit la chronique de Bullinger, en sorte « que chacun se regarda[1]. » La paix ne se rétablit point; le combat qui se livrait du haut de la chaire s'échauffait toujours plus. Le conseil nomma une députation qui fit comparaître, dans la demeure du prévôt, les pasteurs de Zurich et les lecteurs et prédicateurs des couvents; après

[1] Liess die Rathstuben einen grossen Knall. (Bullinger. MSC.)

une vive discussion, le bourgmestre enjoignit aux deux partis de ne rien prêcher qui pût troubler la concorde. « Je ne puis accepter cette injonc-« tion, dit Zwingle; je veux prêcher l'Évangile « librement et sans condition aucune, conformé-« ment à l'arrêté qui a été rendu précédemment. « Je suis évêque et pasteur de Zurich; c'est à moi « que le soin des âmes a été confié. J'ai prêté ser-« ment, et non les moines. Ce sont eux qui doivent « céder, et non pas moi. S'ils prêchent des men-« songes, je les contredirai, et jusque dans la « chaire de leur propre couvent. Si moi-même je « prêche une doctrine contraire au saint Évangile, « alors je demande à être repris, non-seulement « par le chapitre, mais encore par quelque citoyen « que ce soit[1]; et de plus à être puni par le con-« seil. » — « Nous, dirent les moines, nous de-« mandons qu'il nous soit permis de prêcher les « doctrines de saint Thomas. » La commission du conseil, ayant délibéré, ordonna « qu'on laissât « là Thomas, Scot et les autres docteurs, et qu'on « ne prêchât que le saint Évangile. » Ainsi, la vérité avait encore une fois remporté la victoire. Mais la colère des partisans de la papauté s'en accrut. Les chanoines ultramontains ne pouvaient cacher leur colère. Ils regardaient Zwingle dans le chapitre avec impudence, et semblaient de leurs yeux demander sa vie[2].

[1] Sondern von einem jedem Bürger wyssen. (Bullin. MSC.)

[2] Oculos in me procacius torquent, ut cujus caput peti gauderent. (Zw. Opp. III, 29.)

Ces menaces n'arrêtaient pas Zwingle. Il y avait un lieu dans Zurich où, grâce aux dominicains, la lumière n'avait point encore pénétré : c'était le couvent de femmes d'Œtenbach. Les filles des premières familles de Zurich y prenaient le voile. Il parut injuste que ces pauvres personnes, renfermées dans les murs de leur monastère, fussent les seules à ne point entendre la Parole de Dieu. Le grand conseil ordonna à Zwingle de s'y rendre. Le Réformateur monta dans cette chaire, livrée jusqu'alors aux dominicains, et y prècha sur la « clarté et la certitude de la Parole de Dieu [1]. » Il publia plus tard ce discours remarquable, qui ne demeura pas sans fruit, et qui irrita encore plus les moines.

Une circonstance vint étendre cette haine et la porter dans beaucoup d'autres cœurs. Les Suisses, ayant à leur tête Stein et Winkelried, venaient d'essuyer à la Bicoque une sanglante défaite. Ils s'étaient élancés avec impétuosité sur l'ennemi; mais l'artillerie de Pescaire et les lansquenets de ce Freundsberg que Luther avait rencontré à la porte de la salle de Worms, avaient renversé et chefs et drapeaux, et l'on avait vu tomber et disparaître tout à la fois des compagnies entières. Winkelried et Stein, des Mulinen, des Diesbach, des Bonstetten, des Tschoudi, des Pfyffer, étaient restés sur le champ de bataille. Schwitz, surtout, avait été moissonné. Les débris sanglants de cet affreux combat étaient rentrés en Suisse, portant

[1] De claritate et certitudine Verbi Dei. (Zw. Opp. I, 66.)

partout le deuil sur leurs pas. Un cri de douleur avait retenti des Alpes au Jura, et du Rhône jusqu'au Rhin.

Mais personne n'avait ressenti une peine aussi vive que Zwingle. Il écrivit aussitôt une adresse à Schwitz pour détourner les citoyens de ce canton du service étranger. « Vos ancêtres, leur dit-il « avec toute la chaleur d'un cœur suisse, ont combattu leurs ennemis pour défendre leur liberté; « mais ils n'ont jamais mis des chrétiens à mort « pour gagner de l'argent. Ces guerres étrangères « attirent sur notre patrie d'innombrables calamités. Les fléaux de Dieu châtient nos peuples « confédérés, et la liberté helvétique est près de se « perdre entre les caresses intéressées et les haines « mortelles de princes étrangers[1]. » Zwingle donnait la main à Nicolas de Flue, et renouvelait les instances de cet homme de paix. Cette exhortation ayant été présentée à l'assemblée du peuple de Schwitz y produisit un tel effet, qu'il y fut arrêté de s'abstenir provisoirement pendant vingt-cinq ans de toute capitulation. Mais bientôt le parti français fit révoquer cette résolution généreuse, et Schwitz fut dès lors le canton le plus opposé à Zwingle et à son œuvre. Les disgrâces mêmes que les partisans des capitulations étrangères attiraient sur leur pays ne faisaient qu'accroître la haine de ces hommes contre le ministre courageux qui s'efforçait d'éloigner de sa patrie tant d'infortunes

[1] Ein göttlich Vermanung an die eersamen, etc., eidgnossen zu Schwyz. (Zw. Opp. I, 2e partie, p. 206.)

et de honte. Il se forma de plus en plus dans la confédération un parti violent contre Zurich et contre Zwingle. Les coutumes de l'Église et les pratiques des embaucheurs, ensemble attaquées, s'appuyaient mutuellement pour résister au souffle impétueux de la réforme qui menaçait de les abattre. En même temps les ennemis se multiplièrent au dehors. Ce ne fut plus seulement le Pape, mais ce furent encore les autres princes étrangers, qui jurèrent une haine impitoyable à la Réformation. Ne prétendait-elle pas leur enlever ces hallebardes helvétiques auxquelles leur ambition et leur orgueil avaient dû tant de triomphes? Mais il resta à la cause de l'Évangile Dieu et les plus excellents du peuple : c'était assez. D'ailleurs, de diverses contrées la Providence divine amenait à son aide des hommes poursuivis pour leur foi.

XIII.

Le samedi 12 juillet on vit entrer dans les rues de Zurich un moine, grand, maigre, roide et tout d'une pièce, revêtu du froc gris des cordeliers, monté sur une ânesse, portant une physionomie étrangère, et dont les pieds nus touchaient presque à terre[1]. Il arrivait ainsi d'Avignon, et ne savait pas un mot d'allemand. Cependant au moyen du latin il parvint à se faire comprendre. François Lambert, c'était son nom, demanda Zwingle, et

[1] .... Kam ein langer, gerader barfüsser Mönch. ... ritte auf einer Eselin. (Füsslin, Beyträge, IV, 39.)

lui remit une lettre de Berthold Haller. « Ce père « franciscain, y disait le curé bernois, qui n'est « rien moins que le prédicateur apostolique du « couvent général d'Avignon, enseigne depuis « près de cinq ans la vérité chrétienne ; il a prêché « en latin à nos prêtres, à Genève, à Lausanne, « en présence de l'évêque, à Fribourg, et enfin à « Berne, traitant de l'Église, du sacerdoce, du « sacrifice de la messe, des traditions des évêques « romains, et des superstitions des ordres religieux. « Il me semblait inouï d'entendre de telles choses « d'un cordelier et d'un Français, qualités qui « supposent l'une et l'autre, vous le savez, une « mer de superstitions[1]. » Le Français raconta lui-même à Zwingle comment les écrits de Luther ayant été découverts dans sa cellule, il avait été obligé de quitter en toute hâte Avignon; comment, le premier, il avait annoncé l'Évangile dans la ville de Genève, et ensuite à Lausanne. Zwingle, plein de joie, ouvrit au moine l'église de Notre-Dame, et le fit asseoir dans le chœur, sur un siége, devant le maître autel. Lambert y prononça quatre sermons, où il attaqua avec force les erreurs de Rome; mais dans le quatrième il défendit l'invocation des saints et de Marie.

« Frère, tu te trompes[2], » lui cria aussitôt une voix animée. C'était celle de Zwingle. Chanoines et chapelains tressaillirent de joie en voyant

[1] A tali franciscano, Gallo, quæ omnia mare superstitionum confluere faciunt, inaudita. (Zw. Epp., 207.)

[2] Bruder da irrest du. (Füsslin, Beytr., IV, p. 40.)

s'élever une querelle entre le Français et l'hérétique curé. « Il vous a attaqué, dirent-ils tous à « Lambert? demandez-lui une dispute publique. » Ainsi fit l'homme d'Avignon, et le 12 juillet, à dix heures, les deux champions se réunirent dans la chambre des conférences des chanoines. Zwingle ouvrit l'Ancien et le Nouveau-Testament, en grec et en latin; il discuta, il enseigna jusqu'à deux heures; et alors le moine français, joignant les mains et les levant vers le ciel[1] : « Je te rends « grâces, ô Dieu, dit-il, de ce que, par un organe « si illustre, tu m'as donné une connaissance si « claire de la vérité. Désormais, ajouta-t-il en se « tournant vers l'assemblée, dans toutes mes « détresses j'invoquerai Dieu seul, et je laisserai « là tous les chapelets. Demain je me remets en « route, et je vais à Bâle voir Érasme de Rot-« terdam, et de là à Wittemberg voir le moine « Augustin Martin Luther. » Et il repartit en effet sur son âne. Nous le retrouverons plus tard. C'était le premier homme sorti, pour la cause de l'Évangile, du pays de France, qui parût en Suisse et en Allemagne; modeste avant-coureur de beaucoup de milliers de réfugiés et de confesseurs.

Myconius n'avait pas de telles consolations : il dut voir, au contraire, Sébastien Hofmeister, qui était venu de Constance à Lucerne, et y avait prêché avec courage l'Évangile, obligé de quitter cette cité. Alors la tristesse d'Oswald augmenta.

[1] Dass er beyde Hände zusammen hob. (Füsslin Beytr., IV, p. 40.)

Le climat humide de Lucerne lui était contraire ; la fièvre le consumait ; les médecins lui déclarèrent que s'il ne changeait de séjour il mourrait. « Je « ne désire être nulle part plus que près de toi, « écrivait-il à Zwingle, et nulle part moins qu'à « Lucerne. Les hommes me tourmentent, et le cli- « mat me consume. Ma maladie, dit-on, est la « peine de mon iniquité : ah! j'ai beau dire, beau « faire, tout est poison pour eux..... Il en est « un dans le ciel sur qui seul mon espérance re- « pose [1]. »

Cette espérance ne fut pas vaine. C'était vers la fin de mars, et le jour de l'Annonciation approchait. L'avant-veille on célébrait une grande fête, en mémoire d'un incendie qui en 1340 avait réduit en cendres la plus grande partie de la ville. Déjà une multitude de peuple des contrées environnantes se trouvait dans Lucerne, et plusieurs centaines de prêtres y étaient assemblés. Un orateur célèbre prêchait ordinairement en ce jour solennel. Le commandeur des Johannites, Conrad Schmid de Küsnacht, arriva pour s'acquitter de cette fonction. Une foule immense remplissait l'église. Quel fut l'étonnement général en entendant le commandeur laisser là l'étalage latin auquel on était accoutumé, parler en bon allemand [2], afin que chacun pût le comprendre, exposer avec autorité, avec une sainte ferveur,

[1] Quicquid facio, venenum est illis. Sed est in quem omnis spes mea reclinat. (Zw. Epp. 192.)

[2] Wolt er keine pracht tryben mit latein schwätzen, sondern gut teutsch reden. (Bullinger. MSC.)

l'amour de Dieu dans l'envoi de son fils, prouver avec éloquence que les œuvres extérieures ne sauraient sauver, et que les promesses de Dieu sont véritablement l'essence de l'Évangile ! « A Dieu « ne plaise, s'écria le commandeur devant le peuple « étonné, que nous recevions un chef aussi plein « de péchés que l'est l'évêque de Rome, et que « nous rejetions Jésus-Christ[1] ! Si l'évêque de « Rome distribue le pain de l'Évangile, recevons-« le comme pasteur, mais non comme chef, et « s'il ne le distribue pas, ne le recevons en aucune « manière. » Oswald ne se possédait pas de joie. « Quel homme! s'écriait-il; quel discours! quelle « majesté! quelle autorité! quelle abondance de « l'Esprit de Christ! » L'impression fut générale. A l'agitation qui remplissait la ville succéda un silence solennel; mais tout cela ne fut que passager. Si les peuples ferment l'oreille aux appels de Dieu, ces appels diminuent de jour en jour, et bientôt ils cessent. Ainsi en fut-il à Lucerne.

Tandis que la vérité y était annoncée du haut de la chaire, la papauté était attaquée à Berne dans les réunions joyeuses du peuple. Un laïque distingué, célèbre par ses talents poétiques, et qui fut porté aux premières charges de l'État, Nicolas Manuel, indigné de voir ses compatriotes pillés impitoyablement par Samson, composa des drames de carnaval, où il attaqua, avec les armes mordantes de la satire, l'avarice, l'orgueil, le faste du

[1] Absit a grege christiano ut caput tam lutulentum et peccatis plenum acceptans, Christum abjiciat. (Zw. Epp. 195.)

pape et de son clergé. Le mardi gras « des Seigneurs » (les seigneurs étaient alors le clergé, et le clergé commençait le carême huit jours avant le peuple) il n'était question dans Berne que d'un drame, d'un mystère, intitulé *les Mangeurs de morts*, que de jeunes garçons allaient représenter dans la rue de la Croix; et le peuple se pressait en foule à ce spectacle. Sous le rapport de l'art, ces ébauches dramatiques du commencement du seizième siècle offrent quelque intérêt ; mais c'est sous un tout autre point de vue que nous les rappelons; nous préférerions sans doute ne pas avoir à citer du côté de la Réforme des attaques de ce genre : c'est par d'autres armes que la vérité triomphe; mais l'histoire ne crée pas, elle donne ce qu'elle trouve.

Enfin le spectacle commence au gré du public impatient, assemblé à la rue de la Croix. On voit le pape recouvert d'habits éclatants, assis sur un trône. Autour de lui sont rangés ses courtisans, ses gardes du corps, et une foule confuse de prêtres de haut et de bas étage; derrière eux sont des nobles, des laïques, des mendiants. Bientôt paraît un convoi funèbre; c'est un riche fermier que l'on porte à sa dernière demeure. Deux parents marchent lentement devant le cercueil, un mouchoir à la main. Le convoi étant parvenu devant le pape, la bière est déposée à ses pieds, et alors commence l'action :

PREMIER PARENT, d'un ton lamentable.

Que des saints les nobles armées
Aient pitié de notre sort,

Notre cousin, hélas! est mort
Dans la force de ses années.

SECOND PARENT.

Aucun frais ne nous coûtera
Pour avoir prêtres, moines, nonnes.
Fallût-il donner cent couronnes,
Sa famille le sauvera
De ce terrible purgatoire
Dont on nous fait si fort frémir[1].

LE SACRISTAIN, se détachant de la foule qui entoure le pape, et courant en toute hâte vers le curé Robert Toujours-Plus.

Seigneur Curé! donnez pour boire!
Un gros fermier vient de mourir.

LE CURÉ.

Un!. . . Ma soif n'est pas assouvie :
Un mort!. . . mais c'est dix que j'en veux!
Plus il en meurt, mieux va la vie[2]!
La mort est le meilleur des jeux.

LE SACRISTAIN.

Ah! si cela pouvait se faire!
J'aime mieux sonner pour un mort
Que de travailler à la terre.
Il paye bien et n'a pas tort.

LE CURÉ.

Si la cloche des morts du ciel ouvre la porte. . . .
Je ne sais. . . . mais qu'importe?
Elle entasse dans ma maison
Barbeau, brochet, truite et saumon.

[1] Kein kosten soll uns dauern dran,
Wo wir Mönch und Priester mögen ha'n.
Und sollt'es kosten hundert kronen. . . .
(Bern. Mausol. IV. Wirz. K. Gesch. 1, 383.)

[2] Je mehr, je besser! Kämen doch noch zehn! (Ibid.)

LA NIÈCE DU CURÉ [1].

C'est bien ; mais ma part je réclame ;
Dès ce jour il faut que cette âme
Me donne un habit blanc, vert, rouge et noir,
Avec un joli mouchoir.

LE CARDINAL DE HAUT-ORGUEIL, orné du chapeau rouge près du pape.

Si nous n'aimions des morts le sanglant héritage,
Aurions-nous fait périr, à la fleur de leur âge,
Des milliers de soldats
En de sanglants combats,
Excités par l'intrigue, allumés par l'envie [2] ?
Par le sang des chrétiens Rome s'est enrichie.
C'est pourquoi mon chapeau porte cette couleur.
Les morts m'ont engraissé de trésors et d'honneur.

L'ÉVÊQUE VENTRE-DE-LOUP.

Avec le droit papal je veux vivre et mourir.
Je suis vêtu de soie et dépense à plaisir ;
Je parais aux combats et je chasse à ma guise.
Si je vivais aux temps de la première Église,
J'aurais un drap grossier tout comme un villageois [3].
Nous étions des bergers et nous sommes des rois !
Mais avec les bergers je prétends me confondre....

UNE VOIX.

Quand donc ?....

L'ÉVÊQUE.

.... Quand du troupeau la laine il faudra tondre.

[1] L'allemand emploie une expression plus claire, mais moins honnête, *Pfaffenmetze*.

[2] Wenn mir nicht wär' mit Todten wohl,
So läg nicht mancher Acker, voll, etc.
(Bern. Mausol. IV. Wirz. K. Gesch. I, 383.)

[3] Wenn es stünd, wie im Anfang der Kilchen,
Ich trüge vielleicht grobes Tuch und Zwilchen. (Ibid.)

Nous sommes des brebis les bergers et les loups;
Elles doivent nous paître ou tomber sous nos coups.
Le pape à nos curés défend le mariage :
— C'est très-bien. — A ce joug le prêtre le plus sage
Ne saurait se soumettre. — Eh bien, c'est mieux encor.
Qu'importe le scandale? il accroît mon trésor,
Et je puis d'autant mieux mener un train de prince.
Je ne dédaigne pas le profit le plus mince.
Un prêtre avec l'argent a la femme qu'il veut.
Quatre florins par an. . . . je me bouche les yeux.
Lui naît-il des enfants. . . . de nouveau la saignée. . . .
Sur deux mille florins je compte par année.
S'ils étaient vertueux je n'aurais pas deux sous [1].
Au pape en soit l'honneur ! . . . Je l'adore à genoux.
Je veux vivre en sa foi, défendre son Église;
Je veux jusqu'à la mort que ce dieu me suffise.

LE PAPE.

Le peuple croit enfin qu'un prêtre ambitieux
Peut à sa volonté fermer, ouvrir les cieux.
Prêchez bien les décrets de l'élu du conclave :
Alors nous sommes rois, et le laïque esclave.
Mais si de l'Évangile on dresse l'étendard,
Tout est perdu pour nous. Il ne dit nulle part
Qu'il faut sacrifier, qu'il faut donner au prêtre.
Pour suivre l'Évangile il nous faudrait peut-être....
Vivre pauvre et mourir dans la simplicité.
Au lieu de ces coursiers où ma richesse brille,
De ces chars somptueux qui traînent ma famille,
Un ânon porterait ma sainte majesté [2].
Non, je saurai garder ce qu'ont légué mes pères.
Ma foudre arrêtera des efforts téméraires.

[1] Les expressions allemandes sont très-fortes :
So bin Ich auf gut Deutsch ein Hurenwirth, etc.
(Bern. Mausol. IV. Wirz. K. Gesch. I, 383.)

[2] Wir möchten fast kaum ein Eselein ha'n.
(Ibid.)

Nous n'avons qu'à vouloir, l'univers est à nous.
C'est un dieu que le peuple adore à mes genoux.
Je monte, en l'écrasant, sur le trône du monde.
Je donne tout aux miens; mais le laïque immonde
Doit fuir loin de nos biens, nos tributs et notre or.
Trois gouttes d'eau bénite empliront son trésor.

Nous ne poursuivrons pas cette traduction littérale du drame de Manuel. L'angoisse du clergé, lorsqu'il apprend les efforts des réformateurs, sa colère contre ceux qui menacent de troubler ses désordres, tout cela est peint des couleurs les plus vives. Les mœurs dissolues dont ce mystère présentait une si frappante image, étaient trop communes pour que chacun ne fût pas frappé de la vérité du tableau. Le peuple était agité. On entendait bien des plaisanteries en sortant du spectacle de la rue de la Croix; mais quelques-uns étaient plus sérieux : ils parlaient de la liberté chrétienne, du despotisme du pape; ils opposaient la simplicité évangélique aux pompes romaines. Bientôt les mépris du peuple débordèrent dans la rue. Le mercredi des Cendres on promena les indulgences dans toute la ville, en accompagnant cette procession de chants satiriques. Un grand coup avait été porté dans Berne et dans toute la Suisse, à l'antique édifice de la papauté.

Quelque temps après cette représentation, eut lieu à Berne une autre comédie; mais ici rien n'était inventé. Le clergé, le conseil, la bourgeoisie étaient assemblés devant la Porte-Supérieure; ils attendaient le crâne de sainte Anne,

que le fameux chevalier Albert de Stein avait été chercher à Lyon. A la fin Stein parut, tenant enveloppée dans une étoffe de soie la sainte relique, devant laquelle l'évêque de Lausanne avait, à son passage, plié le genou. Le crâne précieux est porté en procession à l'église des Dominicains; les cloches retentissent, on entre dans l'église, on place avec grande solennité le crâne de la mère de Marie sur l'autel qui lui est consacré, derrière un somptueux treillis. Mais au milieu de toute cette joie arrive une lettre de l'abbé du couvent de Lyon où reposaient les restes de la sainte, annonçant que les moines avaient vendu au chevalier un os profane pris dans le cimetière, parmi les débris des morts. Cette mystification faite à l'illustre ville de Berne indigna profondément ses citoyens.

La Réformation avançait sur d'autres points de la Suisse. En 1521, un jeune Appenzellois, Walter Klarer, retourna de l'université de Paris dans son canton. Les écrits de Luther lui tombèrent entre les mains, et en 1522 il prêcha la doctrine évangélique avec tout le feu d'un jeune chrétien. Un aubergiste, membre du conseil appenzellois, nommé Rausberg, homme riche et pieux, ouvrit sa maison à tous les amis de la vérité. Un fameux capitaine, Barthélemy Berweger, qui s'était battu pour Jules II et pour Léon X, étant alors revenu de Rome, persécuta aussitôt les ministres évangéliques. Un jour pourtant, se souvenant d'avoir vu à Rome bien du mal, il se mit à lire la Bible et à suivre les sermons des nou-

veaux prédicateurs : ses yeux s'ouvrirent, et il embrassa l'Évangile. Voyant que la foule du peuple ne pouvait trouver place dans les temples : « Que l'on prêche dans les champs et sur les pla- « ces publiques, » dit-il ; et, malgré une vive opposition, les collines, les prairies et les montagnes d'Appenzell retentirent souvent dès lors de la nouvelle du salut.

Cette doctrine, remontant le Rhin, parvenait même jusque dans l'antique Rhétie. Un jour, un étranger, venant de Zurich, passa le fleuve, et se présenta chez le maître sellier de Flasch, premier village des Grisons. Le sellier, Chrétien Anhorn, écouta avec étonnement les discours de son hôte. « Prêchez, » dit tout le village à l'étranger, qui s'appelait Jacques Burkli. Celui-ci se plaça devant l'autel; une troupe de gens armés, ayant Anhorn en tête, l'entoura pour le défendre d'une attaque imprévue, et il leur annonça l'Évangile. Le bruit de cette prédication se répandit au loin, et le dimanche suivant une foule immense accourut. Bientôt une grande partie des habitants de ces contrées demandèrent la cène selon l'institution de Jésus-Christ. Mais un jour le tocsin retentit tout à coup dans Mayenfeld; le peuple, effrayé, accourut; les prêtres lui dépeignent le danger qui menace l'Église; puis, à la tête de cette population fanatisée, ils courent à Flasch. Anhorn, qui travaillait dans les champs, frappé d'entendre le son des cloches à une heure si inusitée, retourne précipitamment chez lui, et cache Burkli dans une fosse profonde, creusée dans

sa cave. Déjà la maison était entourée, les portes sont enfoncées ; on cherche partout le prédicateur hérétique, mais en vain ; à la fin, les persécuteurs abandonnent la place [1].

La Parole de Dieu se répandit dans toute la ligue des dix juridictions. Le curé de Mayenfeld, de retour de Rome, où, furieux des succès de l'Évangile, il s'était enfui, s'écria : « Rome m'a « rendu évangélique ! » Et il devint un fervent réformateur. Bientôt la Réforme s'étendit dans la ligue de la « maison de Dieu » : « Oh ! si tu voyais « comment les habitants des montagnes de la « Rhétie jettent loin d'eux le joug de la captivité « babylonienne ! » écrivait Salandronius à Vadian.

De révoltants désordres hâtaient le jour où Zurich et les pays voisins briseraient entièrement ce joug. Un maître d'école marié, désirant devenir prêtre, obtint à cet effet le consentement de sa femme, et ils se séparèrent. Le nouveau curé, trouvant impossible l'accomplissement du vœu du célibat, quitta, par ménagement pour sa femme, le lieu qu'elle habitait, et s'étant établi dans l'évêché de Constance, y forma des liens coupables. Sa femme accourut. Le pauvre prêtre eut compassion d'elle ; et, renvoyant celle qui avait usurpé ses droits, il reprit son épouse légitime. Aussitôt le procureur fiscal dressa sa plainte ; le vicaire général s'agita, les conseillers du consistoire délibérèrent ;... et l'on ordonna au curé d'a-

[1] Anhorn, Wiedergeburt der Ev. Kirchen in den 3 Bündten. Chur. 1680. Wirz I, [illegible].

bandonner ou sa femme ou son bénéfice. La pauvre épouse quitta, tout en larmes, la maison de son mari : sa rivale y rentra triomphante. L'Église se déclara satisfaite, et laissa dès lors tranquille le prêtre adultère [1].

Peu après, un curé de Lucerne enleva une femme mariée et vécut avec elle. Le mari, s'étant rendu à Lucerne, profita de l'absence du prêtre pour reprendre sa femme. Comme il la ramenait, le curé séducteur les rencontra ; aussitôt il se jeta sur le mari offensé, et lui fit une blessure dont celui-ci mourut [2]. Tous les hommes pieux sentaient la nécessité de rétablir la loi de Dieu, qui déclare *le mariage honorable entre tous* [3]. Les ministres évangéliques avaient reconnu que la loi du célibat était d'une origine tout humaine, imposée par les pontifes romains et contraire à la Parole de Dieu, qui, en décrivant le véritable évêque, le représente comme époux et comme père (1 Timothée, ch. 3, v. 2 et 4). Ils voyaient en même temps que de tous les abus qui s'étaient glissés dans l'Église aucun n'avait causé plus de vices et de scandales. Ils croyaient donc que c'était non-seulement une chose légitime, mais encore un devoir devant Dieu, de s'y soustraire. Plusieurs d'entre eux rentrèrent alors dans l'ancienne voie

[1] Simml. Samml. VI. — Wirz K. Gesch. I, 275.

[2] Hinc cum scorto redeuntem in itinere deprehendit, adgreditur, lethiferoque vulnere cædit et tandem moritur (Zw. Epp., p. 206.)

[3] Ép. aux Hébr., chap. 13, v. 4.

des temps apostoliques. Xylotect était marié, Zwingle se maria aussi à cette époque.

Nulle femme n'était plus considérée dans Zurich qu'Anna Reinhard, veuve de Meyer de Knonau, mère de Gerold. Elle avait été, dès l'arrivée de Zwingle, parmi ses auditeurs les plus assidus; elle demeurait dans son voisinage, et il avait remarqué sa piété, sa modestie, sa tendresse pour ses enfants. Le jeune Gerold, qui était devenu comme son fils adoptif, le rapprocha encore plus de sa mère. Les épreuves par lesquelles avait déjà passé cette femme chrétienne, qui devait être un jour la plus cruellement éprouvée de toutes les femmes dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, lui avaient donné une gravité qui faisait ressortir davantage encore ses vertus évangéliques[1]. Elle avait alors environ trente-cinq ans, et sa fortune propre ne montait qu'à quatre cents florins. Ce fut sur elle que Zwingle jeta les yeux pour en faire la compagne de sa vie. Il comprenait tout ce qu'il y avait de sacré, d'intime dans l'union conjugale. Il l'appelait « une très-sainte alliance[2]. » « De même que Christ, disait-il, est mort pour les « siens et s'est donné ainsi tout entier à eux, de « même aussi des époux doivent tout faire et tout « souffrir l'un pour l'autre. » Mais Zwingle, en prenant Anna Reinhard pour femme, ne fit point encore connaître son mariage. C'est une faiblesse, sans doute condamnable, de cet homme d'ailleurs

[1] Anna Reinard, von Gerold Meyer von Knonau, p. 25.
[2] Ein hochheiliges Bündniss. (Ibid.)

si résolu. Les lumières que lui et ses amis avaient acquises sur la question du célibat n'étaient pas générales. Des faibles pouvaient être scandalisés. Il craignit que son utilité dans l'Église ne fût paralysée si son mariage était rendu public[1]. Il sacrifia une partie de son bonheur à ces craintes, respectables peut-être, mais dont il eût dû s'affranchir[2].

[1] Qui veritus sis te marito non tam feliciter usurum Christum in negotio Verbi sui. (Zw. Epp., p. 335.)

[2] Les biographes, les historiens les plus respectables, et tous les auteurs qui les ont copiés, placent deux ans plus tard le mariage de Zwingle, savoir en avril 1524. Sans vouloir exposer ici toutes les raisons qui m'ont convaincu que c'était une erreur, j'indiquerai seulement les autorités les plus décisives. Une lettre de l'ami intime de Zwingle, Myconius, du 22 juillet 1521, porte : *Vale cum uxore quam felicissime.* Une autre lettre du même ami, écrite vers la fin de cette année, porte aussi : *Vale cum uxore.* Le contenu même de ces deux lettres prouve que la date est bien exacte. Mais ce qui est plus fort encore, une lettre écrite de Strasbourg par Bucer, au moment où le mariage de Zwingle fut rendu public, le 14 avril 1524 (la date de l'année manque, mais il est évident que cette lettre est de 1524), contient plusieurs passages qui montrent que Zwingle était marié depuis longtemps; en voici quelques-uns, outre celui qui est cité dans la note précédente : — « Professum *palam* te maritum legi. Unum hoc desiderabam in te. — Quæ multo facilius quam *connubii tui confessionem* Antichristus posset ferre. — Ἄγαμον, ab eo, quod cum fratribus.... episcopo Constantiensi congressus es, nullus credidi. — Qua ratione id *tam diu celares*. . . non dubitarim, rationibus huc adductum, quæ apud virum evangelicum non queant omnino repudiari.... etc. » (Zw. Epp., p. 335.) Zwingle ne se maria donc pas en 1524; mais il fit alors connaître son mariage, contracté deux ans auparavant. Les savants éditeurs des lettres de Zwingle disent :

XIV.

Cependant des intérêts plus élevés encore préoccupaient alors les pensées des amis de la vérité. La Diète, comme nous l'avons vu, pressée par les ennemis de la Réformation, avait enjoint aux prédicateurs évangéliques de ne plus prêcher des doctrines qui troublaient le peuple. Zwingle sentit que le moment d'agir était arrivé; et, avec cette énergie qui le caractérisait, il convoqua à Einsidlen les ministres du Seigneur, amis de l'Évangile. La force des chrétiens n'est ni dans la puissance des armes, ni dans les flammes des bûchers, ni dans les intrigues des partis, ni dans la protection des puissants du monde; elle est dans une profession simple, mais unanime et courageuse, de ces grandes vérités auxquelles le monde doit être un jour soumis. Dieu appelle surtout ceux qui le servent à tenir ces doctrines célestes fermement élevées en présence de tout le peuple, sans se laisser épouvanter par les cris des adversaires. Ces vérités se chargent elles-mêmes d'assurer leur triomphe; et devant elles, comme jadis devant l'arche de Dieu, tombent les idoles. Le temps était venu où Dieu voulait que la grande doctrine du salut fût ainsi confessée dans la Suisse; il fallait que l'étendard évangélique fût planté sur quelque hauteur. La Providence allait tirer de re-

« Num forte jam Zwinglius Annam Reinhardam clandestino in matrimonio habebat? » p. 210. Cela me paraît, non une chose douteuse, mais un fait qui a toute la vérité historique requise.

traites ignorées des hommes humbles, mais intrépides, pour leur faire rendre un éclatant témoignage à la face de la nation.

Vers la fin de juin et le commencement de juillet 1522, on voyait de pieux ministres se diriger de toutes parts vers la célèbre chapelle d'Einsidlen, pour un pèlerinage nouveau[1]. D'Art, dans le canton de Schwitz, venait le curé du lieu, Balthasar Trachsel; de Weiningen, près Bade, le curé Stäheli; de Zug, Werner Steiner; de Lucerne, le chanoine Kilchmeyer; d'Uster, le curé Pfister; de Hongg, près de Zurich, le curé Stumpff; de Zurich même, le chanoine Fabricius, le chapelain Schmid, le prédicateur de l'hôpital Grosmann, et Zwingle. Léon Juda, curé d'Einsidlen, reçut avec une grande joie dans l'antique abbaye tous ces ministres de Jésus-Christ. Depuis le séjour de Zwingle, ce lieu était devenu une citadelle de la vérité et une hôtellerie des justes[2]. Ainsi, deux cent quinze ans auparavant, s'étaient réunis dans la plaine solitaire du Grutli trente-trois patriotes courageux, décidés à rompre le joug de l'Autriche. Il s'agissait à Einsidlen de briser le joug de l'autorité humaine dans les choses de Dieu. Zwingle proposa à ses amis d'adresser aux cantons et à l'évêque une requête pressante, dans le but d'obtenir la libre prédication de l'Évangile, et en même temps l'abolition du célibat forcé,

[1] Thaten sich zusammen etliche priester. (Bullinger. MSC.)

[2] Zu Einsidlen hatten sie alle Sicherheit dahin zu gehen und dort zu wohnen. (J. J. Hottinger, Helv. K. Gesch. III, 86.)

source de si criminels désordres. Tous furent de cet avis[1]. Ulric avait lui-même préparé les adresses. La requête à l'évêque fut d'abord lue ; c'était le 2 juillet 1522 ; tous les évangélistes que nous avons nommés la signèrent. Une affection cordiale unissait en Suisse les prédicateurs de la vérité. Bien d'autres encore sympathisaient avec les hommes réunis à Einsidlen ; tels étaient Haller, Myconius, Hédion, Capiton, Écolampade, Sébastien Meyer, Hoffmeister et Wanner. Cette harmonie est l'un des plus beaux traits de la Réformation suisse. Ces personnages excellents agirent toujours comme un seul homme, et demeurèrent amis jusqu'à la mort.

Les hommes d'Einsidlen comprenaient que ce n'était que par la puissance de la foi que les membres de la Confédération, divisés par les capitulations étrangères, pourraient devenir un seul corps. Mais leurs regards se portaient plus haut. « La céleste doctrine, dirent-ils à leur chef ecclé-« siastique dans l'adresse du 2 juillet, cette vérité « que le Dieu créateur a manifestée par son Fils au « genre humain plongé dans le mal, a été long-« temps voilée à nos yeux par l'ignorance, pour « ne pas dire par la malice de quelques hommes. « Mais ce Dieu tout-puissant a résolu de la rétablir « en son état primitif. Joignez-vous à ceux qui de-« mandent que la multitude des chrétiens retourne « à son chef, qui est le Christ[2].... Pour nous,

[1] Und wurden eins an den Bischoff zu Constantz und gmein Eidtgnossen ein Supplication zu stellen. (Bullinger. MSC.)

[2] Ut universa Christianorum multitudo ad caput suum, quod

« nous avons résolu de promulguer son Évangile « avec une infatigable persévérance, et en même « temps avec une sagesse telle, que personne ne « puisse se plaindre[1]. Favorisez cette entreprise, « étonnante peut-être, mais non téméraire. Soyez « comme Moïse, sur le chemin, à la tête du peuple, « au sortir de l'Égypte, et renversez vous-même « les obstacles qui s'opposent à la marche triom- « phante de la vérité. »

Après ce chaleureux appel, les évangélistes réunis à Einsidlen en venaient au célibat. Zwingle n'avait plus rien à demander à cet égard; il avait pour épouse cette femme du ministre de Christ que décrit saint Paul, *grave, sobre, fidèle en toutes choses* (I Timoth. III, II). Mais il pensait à ses frères, dont les consciences n'étaient point encore, comme la sienne, affranchies des ordonnances humaines. Il soupirait d'ailleurs après le moment où tous les serviteurs de Dieu pourraient vivre ouvertement et sans crainte au sein de leur propre famille, *tenant leurs enfants*, dit l'apôtre, *dans la soumission et dans toute sorte d'honnêteté.* « Vous n'ignorez pas, disaient les hommes d'Ein- « sidlen, combien jusqu'à présent la chasteté a été « déplorablement violée par les prêtres. Lorsque, « dans la consécration des ministres du Seigneur, « on demande à celui qui parle au nom de tous : « Ceux que vous présentez sont-ils justes? il ré-

Christus est, redeat. (Supplicatio quorumdam apud Helvetios Evangelistarum. Zw. Opp. III, 18.)

[1] Evangelium irremisso tenore promulgare statuimus... (Ibid.)

« pond : Ils sont justes.—Sont-ils savants?—Ils sont « savants. Mais quand on demande : Sont-ils chas- « tes? il répond : Autant que le permet la faiblesse « humaine [1]. Tout dans le Nouveau Testament « condamne un commerce licencieux, tout y au- « torise le mariage. » Ici vient la citation d'un grand nombre de passages. « C'est pourquoi, con- « tinuent-ils, nous vous en supplions, par l'amour « de Christ, par la liberté qu'il nous a acquise, « par la misère de tant d'âmes faibles et chance- « lantes, par les blessures de tant de consciences « ulcérées par tout ce qu'il y a de divin ou d'hu- « main.... permettez que ce qui a été fait avec « témérité soit annulé avec sagesse; de peur que « le majestueux édifice de l'Église ne s'écroule avec « un affreux fracas, et n'entraîne après lui une im- « mense ruine [2]. Voyez de quels orages le monde « est menacé! Si la sagesse n'intervient, c'en est « fait de l'ordre des prêtres. »

La requête à la Confédération était plus longue [3]. « Hommes excellents, » ainsi parlaient aux Confédérés, à la fin de cette requête, les alliés d'Einsidlen, « nous sommes tous Suisses, et vous

[1] Suntne casti? reddidit? Quatenus humana imbecillitas permittit. (Supplicatio quorumdam apud Helvetios Evangelistarum. Zw. Opp. III, 18.)

[2] Ne quando moles ista non ex patris cœlestis sententia constructa, cum fragore longe perniciosiore corruat. (Ibid., 24.)

[3] Amica et pia parænesis ad communem Helvetiorum civitatem scripta, ne evangelicæ doctrinæ cursum impediant, etc. (Zw. Opp. I, 39.)

« êtes nos pères. Il en est parmi nous qui se sont « montrés fidèles dans les combats, dans les pes- « tes et dans d'autres calamités. C'est au nom de « la véritable chasteté que nous vous parlons. Qui « ne sait que nous satisferions beaucoup mieux la « licence de la chair en ne nous soumettant point « aux lois d'une union légitime? Mais il faut faire « cesser les scandales qui affligent l'Église de Christ. « Si la tyrannie du pontife de Rome veut nous op- « primer, ne craignez rien, héros courageux! « L'autorité de la Parole de Dieu, les droits de la « liberté chrétienne et la puissance souveraine de « la grâce nous gardent et nous entourent[1]. Nous « avons la même patrie, nous avons la même foi, « nous sommes Suisses, et la vertu de nos illus- « tres ancêtres a toujours manifesté sa puissance « par une défense indomptable de ceux qu'oppri- « mait l'iniquité. »

Ainsi c'est dans Einsidlen même, dans cet antique boulevard de la superstition, qui de nos jours encore est l'un des plus fameux sanctuaires des pratiques romaines, que Zwingle et ses amis levaient d'une main hardie l'étendard de la vérité et de la liberté. Ils en appelaient aux chefs de l'État et de l'Église. Ils affichaient leurs thèses comme Luther, mais à la porte du palais épiscopal et à celle des conseils de la nation. Les amis réunis à Einsidlen se séparèrent calmes, joyeux, pleins

[1] Divini enim Verbi auctoritatem, libertatis christianæ et divinæ gratiæ præsidium nobis adesse conspicietis. (Zw. Opp. I, 63.)

d'espérance en ce Dieu auquel ils avaient remis leur cause; et passant, les uns près du champ de bataille de Morgarten, les autres au-dessus de la chaîne de l'Albis, d'autres encore par d'autres vallées ou d'autres monts, ils retournèrent tous à leur poste. « C'était vraiment quelque chose de « grand pour ces temps-là[1], dit Henri Bullinger, « que ces hommes eussent ainsi osé se mettre en « avant, et, se rangeant autour de l'Évangile, se « fussent exposés à tous les dangers. Mais Dieu « les a tous gardés, en sorte qu'aucun mal ne les « a atteints, car Dieu conserve les siens en tout « temps. » C'était en effet quelque chose de grand; c'était un pas hardi dans la marche de la Réforme, un des jours les plus illustres de la régénération religieuse de la Suisse. Une sainte confédération s'était formée à Einsidlen. Des hommes humbles et courageux avaient saisi l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu et le bouclier de la foi. Le gant était jeté, le défi était donné, non plus seulement par un seul homme, mais par des hommes de divers cantons, prêts à sacrifier leur vie; il fallait attendre la bataille.

Tout annonçait qu'elle serait rude. Déjà cinq jours après, le 7 juillet, le magistrat de Zurich, voulant donner quelque satisfaction au parti romain, fit comparaître Conrad Grebel et Claus Hottinger, deux de ces hommes extrêmes qui semblaient vouloir aller au delà d'une sage réformation. « Nous vous défendons, dit le bourg-

[1] Es was zwahren gros zu denen Zyten.... (Bullinger. MSC.)

« mestre Roust, de parler contre les moines et sur « les points controversés. » A ces mots, il se fit dans la chambre un bruit éclatant, dit une ancienne chronique. Dieu se manifestait tellement dans cette œuvre, que l'on voulait voir partout des signes de son intervention. Chacun regarda étonné autour de soi, sans que l'on pût reconnaître la cause de cette mystérieuse circonstance[1].

Mais c'était surtout dans les couvents que l'indignation était portée à un haut degré. Chaque réunion qui s'y tenait, soit pour discuter, soit pour se réjouir, voyait éclater quelque attaque nouvelle. Un jour qu'il y avait grand festin dans le couvent de Fraubrunn, le vin étant monté à la tête des convives, ils commencèrent à lancer contre l'Évangile les traits les plus acérés[2]. Ce qui excitait surtout la colère de ces prêtres et de ces moines, c'était cette doctrine évangélique, que dans l'Église chrétienne il ne doit pas y avoir de caste sacerdotale élevée au-dessus des croyants. Un seul ami de la Réformation, simple laïque, Macrin, maître d'école à Soleure, était présent. Il évita d'abord le combat, passant d'une table à l'autre. Mais enfin, ne pouvant plus endurer les cris emportés des convives, il se leva avec courage, et dit à haute voix : « Oui, tous les vrais « chrétiens sont prêtres et sacrificateurs, suivant « ce que dit saint Pierre : *Vous êtes sacrificateurs*

[1] Da liess die Stube einen grossen Knall. (Füsslin Beytr. IV, 39.)

[2] Cum, invalescente Baccho, disputationes imo verius jurgia.... (Zw. Epp. 230.)

« *et rois.* » A ces mots, l'un des plus intrépides crieurs, le doyen de Burgdorff, homme grand, fort et d'une voix retentissante, partit d'un éclat de rire : « Ainsi donc, vous autres petits Grecs et « rats d'école, vous êtes la sacrificature royale?..... « Belle sacrificature!... rois mendiants..... prè- « tres sans prébendes et sans bénéfices [1]. » Et à l'instant prêtres et moines tombèrent d'un même accord sur le laïque imprudent.

C'était pourtant dans Lucerne que la démarche hardie des hommes d'Einsidlen devait produire la plus forte commotion. La Diète était assemblée dans cette ville, et il y arrivait de toutes parts des plaintes sur ces prédicateurs téméraires qui empêchaient l'Helvétie de vendre tranquillement aux étrangers le sang de ses fils. Le 22 juillet 1522, comme Oswald Myconius était à dîner chez lui, avec le chanoine Kilchmeyer et plusieurs autres hommes bien disposés pour l'Évangile, un jeune garçon, envoyé par Zwingle, se présenta à sa porte [2]. Il apportait les deux fameuses pétitions d'Einsidlen, et une lettre de Zwingle, qui demandait à Oswald de les répandre dans Lucerne. « Mon avis, ajoutait le Réformateur, est que la « chose se fasse tranquillement, peu à peu, plutôt « que d'un seul coup; car pour l'amour de Christ « il faut savoir abandonner tout, et même sa « femme. »

[1] Estote ergo Græculi ac Donatistæ regale sacerdotium..... (Zw. Epp. 230.)

[2] Venit puer, quem misisti, inter prandendum. . . . (Ibid., p. 209.)

La crise approchait ainsi pour Lucerne; la bombe y était tombée et devait éclater. Les convives lisaient les requêtes... « Que Dieu bénisse « ce commencement [1]! » s'écria Oswald, en regardant au ciel. Puis il ajouta : « Cette prière doit « être dès cet instant l'occupation constante de « nos cœurs. » Aussitôt les requêtes furent répandues, peut-être avec plus d'ardeur que Zwingle ne l'avait demandé. Mais le moment était unique. Onze hommes, l'élite du clergé, s'étaient mis à la brèche; il fallait éclairer les esprits, décider les caractères irrésolus, entraîner les membres les plus influents de la Diète.

Oswald, au milieu de ce travail, n'oubliait pas son ami. Le jeune messager lui avait raconté les attaques que Zwingle avait à endurer de la part des moines de Zurich. « La vérité de l'Esprit saint « est invincible, lui écrivit Myconius, le jour « même. Armé du bouclier des saintes Écritures, « tu es demeuré vainqueur, non dans un combat « seulement, non dans deux, mais dans trois, et « déjà le quatrième commence... Saisis ces armes « puissantes, plus dures que le diamant! Christ, « pour protéger les siens, n'a besoin que de sa « Parole. Tes luttes inspirent un indomptable cou- « rage à tous ceux qui se sont consacrés à Jésus- « Christ [2]. »

Les deux requêtes ne produisirent point à Lucerne l'effet attendu. Quelques hommes pieux les

[1] Deus cœpta fortunet! (Zw. Epp., p. 209.)
[2] Is permaneas qui es, in Christo Jesu... (Ibid., p. 210.)

approuvaient; mais ils étaient en fort petit nombre. Plusieurs, craignant de se compromettre, ne voulaient ni louer ni blâmer[1]. « Ces gens, disaient « d'autres, n'amèneront jamais à bonne fin cette « affaire! » Tous les prêtres murmuraient, parlaient bas, grommelaient entre les dents. Quant au peuple, il s'emportait contre l'Évangile. La fureur des combats s'était réveillée dans Lucerne après la sanglante défaite de la Bicoque, et la guerre occupait seule tous les esprits[2]. Oswald, qui observait attentivement ces impressions différentes, sentit alors son courage s'ébranler. L'avenir évangélique qu'il avait rêvé pour Lucerne et la Suisse semblait s'évanouir. « Notre peuple « est aveugle quant aux choses du ciel, dit-il, en « poussant un profond soupir. Il n'y a rien à espé- « rer des Suisses, pour ce qui regarde la gloire « de Christ[3]. »

C'était surtout dans le conseil et à la Diète que la colère était grande. Le Pape, la France, l'Angleterre, l'Empire, tout s'agitait autour de la Suisse, après la défaite de la Bicoque et l'évacuation de la Lombardie par les Français, sous les ordres de Lautrec. Les intérêts politiques n'étaient-ils pas en ce moment assez compliqués, sans que ces onze hommes vinssent avec leurs requêtes y ajouter encore des questions religieuses? Les députés de

[1] Boni, qui pauci sunt, commendant libellos vestros; alii non laudant nec vituperant. (Zw. Epp., p. 210.)

[2] Belli furor occupat omnia. (Ibid.)

[3] Nihil ob id apud Helvetios agendum de iis rebus quæ Christi gloriam possunt augere. (Ibid.)

Zurich penchaient seuls du côté de l'Évangile. Le chanoine Xylotect, craignant pour sa vie et pour celle de sa femme (car il avait épousé une fille de l'une des premières maisons du pays), avait, en versant des larmes de regret, refusé de se rendre à Einsidlen et de signer les adresses. Le chanoine Kilchmeyer s'était montré plus courageux. Aussi avait-il tout à craindre. « Un jugement me menace, « écrivait-il le 13 août à Zwingle ; je l'attends avec « courage... » Comme il traçait ces mots, l'huissier du conseil entra dans sa chambre, et l'assigna à comparaître pour le lendemain[1]. « Si l'on me jette « dans les fers, dit-il en continuant sa lettre, je « réclame ton secours ; mais il sera plus facile de « transporter un rocher de nos Alpes que de « m'éloigner de la largeur d'un doigt de la Parole « de Jésus-Christ. » Les égards que l'on crut devoir à sa famille, et la résolution que l'on prit de faire fondre l'orage sur Oswald, sauvèrent le chanoine.

Berthlod Haller, peut-être parce qu'il n'était pas Suisse, n'avait pas signé les requêtes. Mais, plein de courage, il expliquait comme Zwingle l'Évangile selon saint Matthieu. Une grande foule remplissait la cathédrale de Berne. La Parole de Dieu agissait avec plus de puissance sur le peuple que les drames de Manuel. Haller fut cité à l'hôtel de ville; le peuple y accompagna cet homme débonnaire, et demeura réuni sur la place. Le conseil était partagé. « Cela concerne l'évêque, disaient les

[1] Tu vero audi. Hæc dum scriberem, irruit præco, a Senatoribus missus. . . . (Zw. Epp. 213.)

« hommes les plus influents. Il faut livrer le pré-
« dicateur à monseigneur de Lausanne. » Les amis de Haller tremblèrent à ces paroles, et lui firent dire de se retirer en toute hâte. Le peuple l'entoura, l'accompagna, et un grand nombre de bourgeois armés demeurerent devant sa maison, prêts à faire à leur humble pasteur un boulevard de leurs corps. L'évèque et le conseil reculèrent devant cette énergique manifestation, et Haller fut sauvé. Au reste, Haller n'était pas le seul qui combattît à Berne. Sébastien Meyer réfuta alors la lettre pastorale de l'évèque de Constance, et en particulier cette banale accusation, « que les disciples de l'Évangile enseigent une
« nouvelle doctrine; que c'est l'ancienne qui est
« la vraie. » — « Avoir tort depuis mille ans, dit-il,
« n'est pas avoir raison pendant une heure; autre-
« ment, les païens auraient dû demeurer dans
« leur foi. Si les doctrines les plus anciennes
« doivent l'emporter, quinze cents ans sont plus
« que cinq cents ans, et l'Évangile est plus ancien
« que les ordonnances du Pape[1]. »

A cette époque, les magistrats de Fribourg surprirent des lettres adressées à Haller et à Meyer par un chanoine de Fribourg nommé Jean Hollard, natif d'Orbe. Ils l'emprisonnèrent, puis le destituèrent, et enfin le bannirent. Un chantre de la cathédrale, Jean Vannius, se déclara bientòt pour la doctrine évangélique; car dans cette guerre un soldat n'est pas tombé qu'un autre déjà occupe

[1] Simml. Samml. VI.

sa place. « Comment l'eau bourbeuse du Tibre, « disait Vannius, pourrait-elle subsister à côté de « l'onde pure que Luther a puisée à la source de « saint Paul? » Mais le chantre aussi eut la bouche fermée. « Il y a à peine dans toute la Suisse des « hommes plus mal disposés envers la sainte doc- « trine que ne le sont les Fribourgeois, » écrivait Myconius à Zwingle[1].

Il y avait pourtant une exception à faire à l'égard de Lucerne; et Myconius le savait. Il n'avait pas signé les fameuses requêtes; mais si ce n'était lui, c'étaient ses amis, et il fallait une victime. Les lettres antiques de la Grèce et de Rome commençaient, grâce à lui, à jeter quelque éclat dans Lucerne; on y accourait de divers lieux pour entendre le savant professeur; et les amis de la paix y écoutaient avec charme un son plus doux que celui des hallebardes, des épées et des cuirasses, qui seul jusque alors avait retenti dans la belliqueuse cité. Oswald avait tout sacrifié pour sa patrie; il avait quitté Zurich et Zwingle; il avait perdu la santé, sa femme était languissante[2], son fils était en bas âge; si une fois Lucerne le rejetait, il ne pouvait nulle part espérer un asile. Mais n'importe; les partis sont impitoyables, et ce qui devrait émouvoir leur compassion excite leur colère. Hertenstein, bourgmestre de Lucerne, vieux et vaillant guerrier, qui avait acquis un nom cé-

[1] Hoc audio vix alios esse per Helvetiam qui pejus velint sanæ doctrinæ. (Zw. Epp., p. 226.)

[2] Conjux infirma. (Ibid., p. 192.)

lèbre dans les guerres de Souabe et de Bourgogne, poursuivait la destitution du maître d'école, et voulait chasser avec lui du canton son grec, son latin et son Évangile. Il réussit. En sortant de la séance du conseil dans laquelle on avait destitué Myconius, Hertenstein rencontra le député zurichois Berguer : « Nous vous renvoyons « votre maître d'école, lui dit-il ironiquement; « préparez-lui un bon logement. » — « Nous ne « le laisserons pas coucher en plein air[1], » répondit aussitôt le courageux député. Mais Berguer promettait plus qu'il ne pouvait tenir.

La nouvelle donnée par le bourgmestre n'était que trop vraie. Elle fut bientôt signifiée au triste Myconius. Il est destitué, banni ; et le seul crime qu'on lui reproche, c'est d'être disciple de Luther[2]. Il porte partout ses regards, et nulle part il ne trouve un abri. Il voit sa femme, son fils, lui-même, êtres faibles et maladifs, repoussés de leur patrie,... et tout autour de lui la Suisse agitée par une forte tourmente, qui brise et détruit tout ce qui ose la braver. « Voici, dit-il « alors à Zwingle, le pauvre Myconius chassé « par le conseil de Lucerne[3]... Où irai-je?... « Je ne sais... Assailli vous-même par de si furieux orages, comment pourriez-vous m'abriter? « Je crie donc dans mes tribulations à ce Dieu

[1] Veniat! efficiemus enim ne dormiendum sit ei sub dio. (Zw. Epp., p. 216.)

[2] Nil exprobrarunt nisi quod sim Lutheranus. (Ibid.)

[3] Expellitur ecce miser Myconius a senatu Lucernano. (Ibid., p. 215.)

« qui est le premier en qui j'espère. Toujours riche, « toujours bon, il ne permet pas qu'aucun de ceux « qui l'invoquent s'éloigne de sa face sans être « exaucé. Qu'il pourvoie à mes besoins! »

Ainsi disait Oswald. La parole de consolation ne se fit pas longtemps attendre. Il y avait en Suisse un homme aguerri aux combats de la foi. Zwingle s'approcha de son ami, et le releva. « Les coups par « lesquels on s'efforce de renverser la maison de « Dieu sont si rudes, lui dit Zwingle, et les assauts « qu'on lui livre sont si fréquents, que ce ne sont « plus seulement les vents et la pluie qui fondent « sur elle, comme l'a prédit le Seigneur (Matth. « VII, 27), mais la grêle et la foudre[1]. Si je n'a- « percevais le Seigneur qui garde le navire, j'eusse « dès longtemps jeté le gouvernail à la mer; mais « je le vois, à travers la tempête, affermir les « cordages, diriger les vergues, tendre les voiles, « que dis-je? commander aux vents mêmes. . . Ne « serais-je donc pas un lâche, indigne du nom « d'homme, si j'abandonnais mon poste pour « trouver dans la fuite une honteuse mort? Je me « confie tout entier en sa bonté souveraine. Qu'il « gouverne, qu'il transporte, qu'il se hâte, qu'il « retarde, qu'il précipite, qu'il arrête, qu'il brise, « qu'il submerge, qu'il nous plonge même jus- « qu'au fond de l'abîme... nous ne craignons « rien[2]. Nous sommes des vases qui lui appar- « tiennent. Il peut se servir de nous comme il lui

[1] Nec ventos esse, nec imbres, sed grandines et fulmina. (Zw. Epp.. p. 217.)

[2] Regat, vehat, festinet, maneat, acceleret, moretur, mergat! . . . . (Ibid.)

« plaît, pour l'honneur et pour l'ignominie. » Après ces paroles pleines d'une foi si vive, Zwingle continue : « Quant à toi, voici mon avis. Pré-
« sente-toi devant le conseil, prononce-s-y un
« discours digne de Christ et de toi, c'est-à-dire
« propre à toucher et non à irriter les cœurs. Nie
« que tu sois disciple de Luther, déclare que tu
« l'es de Jésus-Christ. Que tes élèves t'entourent,
« et qu'ils parlent; et si tout cela ne réussit pas,
« viens vers ton ami, viens vers Zwingle, et regarde
« notre ville comme tes propres foyers. »

Oswald, fortifié par ces paroles, suivit le noble conseil du Réformateur ; mais tous ses efforts furent inutiles. Le témoin de la vérité devait quitter sa patrie ; et les Lucernois le décriaient tellement, que partout les magistrats s'opposaient à ce qu'on lui offrît un asile. « Il ne me reste plus, s'écria le
« confesseur de Jésus-Christ, l'âme brisée à la
« vue de tant d'inimitié, qu'à mendier de porte
« en porte de quoi soutenir ma triste vie[1]. » Bientôt l'ami de Zwingle, son aide le plus puissant, le premier homme qui eût uni en Suisse l'enseignement des lettres et l'amour de l'Évangile, le réformateur de Lucerne, et plus tard l'un des chefs de l'Église helvétique, dut quitter, avec sa faible épouse et son petit enfant, cette ingrate cité, où de toute sa famille une seule de ses sœurs avait reçu l'Évangile. Il passa ces ponts antiques, il salua ces montagnes qui semblent s'élever du sein du lac des Waldstetten jusqu'à la région des nues. Les chanoines Xylotect et Kilchmeyer, les seuls

[1] Ostiatim quærere quod edam. (Zw. Epp., p. 245.)

amis que la Réformation comptât encore parmi ses compatriotes, le suivirent de près. Et au moment où ce pauvre homme, accompagné de deux êtres faibles, dont l'existence dépendait de lui, les regards tournés vers son lac, versant des larmes sur son aveugle patrie, dit adieu à cette nature sublime, dont la majesté avait entouré son berceau, l'Évangile lui-même sortit de Lucerne, et Rome y règne jusqu'à ce jour.

Bientôt la Diète elle-même, assemblée à Bade, excitée par les rigueurs déployées contre Myconius, irritée par les requêtes d'Einsidlen, qui, livrées à la presse, produisaient partout une grande sensation, sollicitée par l'évêque de Constance, qui lui demandait de frapper enfin les novateurs, se jeta dans la voie des persécutions, ordonna aux autorités des bailliages communs de lui dénoncer tous les prêtres et laïques qui parleraient contre la foi, fit saisir, dans son impatience, l'évangéliste qu'elle trouva le plus près d'elle, Urbain Weiss, pasteur de Fislispach, qui avait été antérieurement relâché sous caution, et le fit mener à Constance, où elle le livra à l'évêque, qui le retint longtemps en prison. « Ce fut ainsi, dit la « chronique de Bullinger, que commencèrent les « persécutions des Confédérés contre l'Évangile; « et cela eut lieu à l'instigation du clergé, qui en « tout temps a traduit Jésus-Christ devant Hérode « et Pilate[1]. »

[1] Uss anstifften der geistlichen, Die zu allen Zyten, Christum Pilato und Herodi vürstellen. (MSC.)

Zwingle ne devait pas être à l'abri de l'épreuve. Les coups les plus sensibles lui furent alors portés. Le bruit de ses doctrines et de ses combats avait passé le Säntis, pénétré dans le Tockenbourg et atteint les hauteurs de Wildhaus. La famille de pâtres d'où le Réformateur était sorti en avait été émue. Des cinq frères de Zwingle, quelques-uns n'avaient pas cessé de s'occuper paisiblement des travaux des montagnes, tandis que d'autres, à la grande douleur de leur frère, avaient pris quelquefois les armes, quitté leurs troupeaux et servi les princes étrangers. Les uns et les autres étaient consternés des nouvelles que la renommée apportait jusque dans leurs chalets. Déjà ils voyaient leur frère saisi, traîné peut-être à Constance vers son évêque, et un bûcher s'élevant pour lui à la même place qui avait consumé le corps de Jean Huss. Ces fiers bergers ne pouvaient supporter l'idée d'être appelés les frères d'un hérétique. Ils écrivirent à Ulric; ils lui dépeignirent leur peine et leurs craintes. Zwingle leur répondit : « Tant « que Dieu me le permettra, je m'acquitterai du « travail qu'il m'a confié, sans craindre le monde « et ses tyrans superbes. Je sais tout ce qui peut « m'arriver. Il n'est pas de danger, pas de malheur « que je n'aie dès longtemps pesé avec soin. Mes « forces sont le néant même, et je sais la puissance « de mes ennemis; mais je sais aussi que je puis « tout en Christ, qui me fortifie. Quand je me tai- « rais, un autre serait contraint de faire ce que « Dieu fait maintenant par moi, et moi je serais « puni de Dieu. Rejetez loin de vous, ô mes chers

« frères, toutes vos sollicitudes. Si j'ai une crainte, « moi, c'est d'avoir été plus doux et plus traitable « que notre siècle ne le comporte[1]. Quelle honte, « dites-vous, ne rejaillira pas sur toute notre « famille, si tu es ou brûlé ou mis à mort de quel- « que autre manière[2] ! O frères bien aimés ! l'Évan- « gile tient du sang de Christ cette nature éton- « nante, que les persécutions les plus violentes, « loin d'arrêter sa marche, ne font que la hâter. « Ceux-là seuls sont de vrais soldats de Christ qui « ne craignent pas de porter en leurs corps les « blessures de leur Maître. Tous mes travaux n'ont « d'autre but que de faire connaître aux hommes « les trésors de bonheur que Christ nous a acquis, « afin que tous se réfugient vers le Père, par la « mort de son Fils. Si cette doctrine vous offense, « votre colère ne saurait m'arrêter. Vous êtes mes « frères, oui, mes propres frères, les fils de mon « père, et le même sein nous a portés ;... mais si « vous n'étiez pas mes frères en Christ et dans « l'œuvre de la foi, alors ma douleur serait si vé- « hémente que rien ne saurait l'égaler. Adieu. — « Je ne cesserai jamais d'être votre véritable « frère, si seulement vous ne cessez pas vous- « mêmes d'être les frères de Jésus-Christ[3]. »

Les confédérés semblaient se lever comme un

[1] Plus enim metuo ne forte lenior, mitiorque fuerim. (De semper casta virgine Maria. (Zw. Opp. I, p. 104.)

[2] Si vel igni vel alio quodam supplicii genere tollaris e medio. (Ibid.)

[3] Frater vester germanus nunquam desinam, si modo vos fratres Christi esse perrexeritis. (Ibid., p. 107.)

seul homme contre l'Évangile. Les requètes d'Einsidlen leur en avaient donné le signal. Zwingle, ému du sort de son cher Myconius, ne voyait dans son infortune que le commencement des calamités. Des ennemis dans Zurich, des ennemis au dehors, les propres parents d'un homme devenant ses adversaires; opposition furieuse de la part des moines et des prêtres; mesures violentes de la Diète et des conseils; attaques grossières, sanglantes peut-être, de la part des partisans du service étranger; les plus hautes vallées de la Suisse, ce berceau de la Confédération, vomissant des phalanges de soldats invincibles, pour sauver Rome et pour aréantir, au prix de la vie, la foi renaissante des fils de la Réformation, voilà ce que découvrait dans le lointain, en frémissant, l'esprit pénétrant du Réformateur. Quel avenir! L'œuvre à peine commencé n'allait-il pas se dissoudre? Zwingle, pensif, agité, exposa alors à son Dieu toute son angoisse : « O Jésus, dit-il, tu vois « comment des méchants et des blasphémateurs « étourdissent de leurs cris les oreilles de ton peu- « ple[1]. Tu sais combien, dès mon enfance, j'ai haï « les disputes, et cependant, malgré moi, tu n'as « cessé de me pousser au combat.... C'est pour- « quoi je t'appelle avec confiance, afin que ce que « tu as commencé, tu l'achèves. Si j'ai mal édifié « quelque chose, abats-le de ta puissante main. Si

[1] Vides enim, piissime Jesu, aures eorum septas esse nequissimis susurronibus, sycophantis, lucrionibus.... (Zw. Opp. III, p. 74.)

« j'ai posé quelque autre fondement à côté de toi, « que ton bras redoutable le renverse[1]. O cep « plein de douceur, dont le Père est le vigneron, « et dont nous sommes les sarments, n'abandonne « pas tes provins[2]! Car tu as promis d'être avec « nous jusqu'à la consommation des siècles! »

Ce fut le 22 août 1522 que Ulric Zwingle, Réformateur de la Suisse, voyant descendre des montagnes de gros orages sur la frêle nacelle de la foi, épancha ainsi devant Dieu les troubles et les espérances de son âme.

[1] Si fundamentum aliud præter te jecero, demoliaris. (Zw. Opp. III, p. 74.)

[2] O suavissima vitis, cujus vinitor pater, palmites vere nos sumus, stationem tuam ne deseras! (Ibid.)

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE V.

LA DISPUTE DE LEIPSIG.

(1519.)

III.

IV.

V.

VI.

VII.

LIVRE VI.

LA BULLE DE ROME.

(1520.)

IV.

V.

VI.

VII.

VIII.

IX.

X.

VIII.

IX.

X.

XI.

LIVRE VIII.

LES SUISSES

1484 — 1522.

V.

VI.

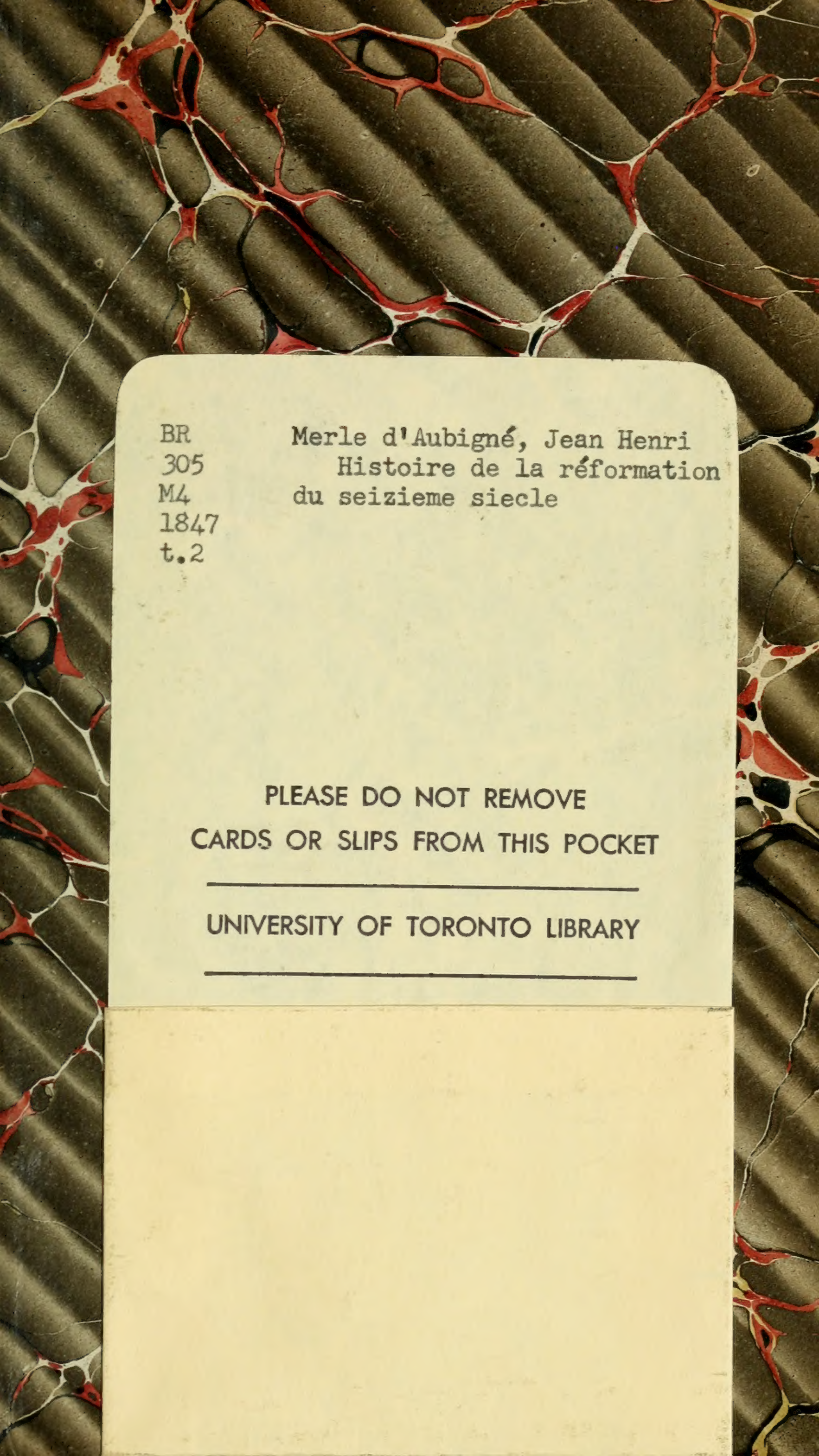
VII.

VIII.

IX.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 10 15 07 012 8